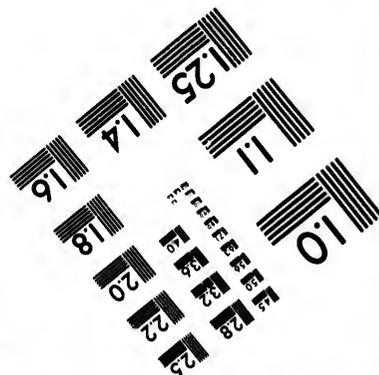
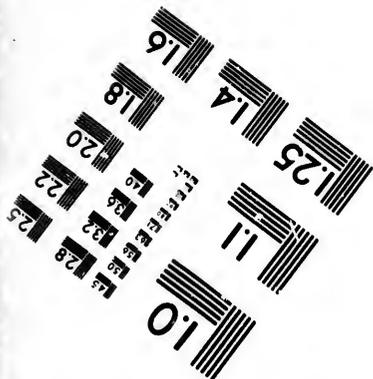
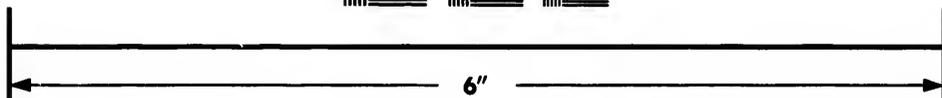
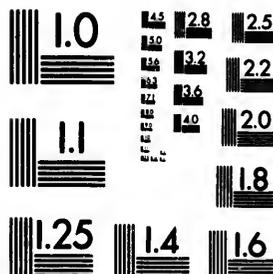


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
16
18
20
22
25
28
32
36

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

17
19
21
23
24
26
27

© 1985

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.
- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
					✓						

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

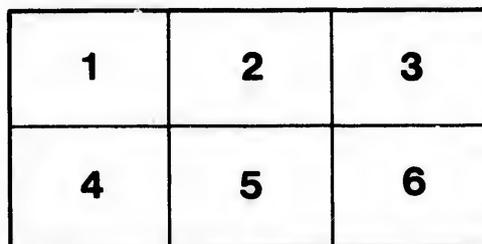
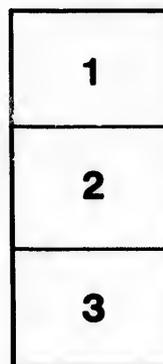
La Bibliothèque de la Ville de Montréal

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

La Bibliothèque de la Ville de Montréal

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

LEH

WORLDWIDE

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

TOME VINGT-TROISIÈME.

SALLE GAGNON

L'HIS

DE

le qu'il
de mid
ont pé
gion,
Manu
phique

TO

ONTENA

CHEZ

A

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES,
CONTENANT

ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures; enrichi de Cartes géographiques & de figures.

TOME VINGT-TROISIEME,
CONTENANT LE TROISIEME VOYAGE DE COOK.



A PARIS,
CHEZ LAPORTE, RUE DES NOYERS;

M. DCC. LXXXVI.
Avec Approbation & Privilège du Roi,



TR



SU

Relâc

LE

Ulter

M. C

» L

Oreo

la vei

mife,

T

67544



A B R É G É
D U
TROISIEME VOYAGE
DE COOK.

SUITE DU LIVRE TROISIEME.

*Relâche à Huaheine. Remarques sur cette
Terre & sur ses Habitans.*

LES Vaisseaux arriverent le 3 Novembre à Ulietea, isle voisine de *Huaheine*. C'est encore ^{1777.} M. Cook qui va parler. Novemb.

» LE lendemain de notre arrivée j'allai rendre à Oreo, Roi de l'Isle, la visite que j'avois reçue de lui la veille; je lui donnai une robe de toile, une chemise, un chapeau de plumes rouges de *Tongataboo*,

Tome XXIII.

A

3.

4.

1777.
Novemb.

6.

& d'autres choses de moindre valeur. Je le ramenai dîner à bord, ainsi que quelques-uns de ses amis.

» Le 6, nous dressâmes les observatoires, & nous portâmes à terre les instrumens d'Astronomie.

- » Il ne nous arriva rien de remarquable jusqu'à
12. 13. la nuit du 12 au 13. A cette époque, Jean Harri-son, l'un des Soldats de Marine, qui étoit en faction à l'Observatoire, déserta, & il emporta son fusil & son équipage : je sus, le matin, de quel côté il avoit tourné ses pas, & j'envoyai un détachement à sa poursuite; nos gens revinrent le soir, sans avoir pu en apprendre de nouvelles. Le
14. lendemain je m'adressai au Chef, & je le priai de mettre tous ses moyens en usage. Il me promit d'envoyer quelques-uns des Insulaires après le déserteur, & il me fit espérer qu'on me le rameneroit le même jour. Mon soldat n'arrivoit point, & je pensai qu'Oreo n'avoit fait aucune démarche. Nous avions alors une foule de Naturels autour des vaisseaux, & il se commettoit quelques vols. Les Insulaires craignirent les suites de ces larcins, & un très-petit nombre s'approchèrent de nous le
15. 15; le Chef lui-même prit l'alarme, ainsi que les autres, & il s'enfuit avec toute sa famille. Je crus avoir une belle occasion de les contraindre à livrer le déserteur : on m'informa qu'il étoit à un endroit appelé *Hamo*, de l'autre côté de l'Isle; je fis

arm
acco
trân
quai
de q
pas
char
le de
mon
car
mon
solda
»
qui
qu'el
prév
fort
fondi
Chef
& un
son
présé
le pr
tour
les In
dire,
voie
les c

Je le ramenai
s de ses amis.
bservatoires,
umens d'As-

uable jusqu'à
e, Jean Har-
qui étoit en
& il emporta
e matin, de
j'envoyai un
revinrent le
ouvelles. Le
e le pria de
l me promit
es après le
e le ramene-
oit point, &
e démarche.
urels autour
lques vols.
ces larcins,
t de nous le
nsi que les
lle. Je crus
dre à livrer
un endroit
lle; je fis

armer deux canots, & je me rendis à *Hamo*a, accompagné de l'un des Naturels. Nous rencontrâmes *Oreo*, qui monta sur mon bord. Je débarquai à environ un mille & demi de *Hamo*a, suivi de quelques hommes, & je marchai en avant au pas redoublé; je craignis que les canots, en approchant davantage, ne donnassent l'alarme, & que le déserteur ne vînt à bout de se sauver dans les montagnes; mais cette précaution étoit inutile, car les Habitans de ce district avoient appris mon arrivée, & ils se dispoisoient à me livrer le soldat.

» Je trouvai *Harrison* assis entre deux femmes, qui se leverent pour me demander sa grace, dès qu'elles me virent; comme il étoit important de prévenir de pareilles désertions, je les accueillis fort mal, & je leur ordonnai de se retirer; elles fondirent en larmes, & elles s'en allerent. *Paha*, Chef du district, arriva; il m'offrit un bananier & un cochon de lait en signe de paix. Je refusai son cadeau, & je lui enjoignis de sortir de ma présence. Après avoir embarqué le déserteur sur le premier canot qui atteignit le rivage, je retournai aux vaisseaux. Notre correspondance avec les Insulaires se rétablit. Le soldat se contenta de dire, pour sa justification, que les Naturels l'avoient débauché: cela pouvoit être vrai, car les deux femmes dont j'ai parlé, étoient venues

1777.
Novemb.

sur mon bord la veille de sa défection ; je recon- nus d'ailleurs qu'il avoit quitté son poste peu de minutes avant l'heure où on devoit le relever, & le châtement que je lui infligeai ne fut pas rigoureux.

- » Quoique nous fussions séparés d'Omaï, nous pouvions encore en recevoir des nouvelles. Je lui avois recommandé de m'instruire de ce qui se passeroit : quinze jours après notre arrivée à *Uliciea*, il m'envoya deux de ses gens : j'appris avec un extrême plaisir, que ses compatriotes le laissoient en paix ; que tout alloit bien, mais que sa chevre étoit morte en faisant ses petits : il me prioit de lui en envoyer une autre, & deux haches. Je fus bien aise d'avoir une nouvelle occasion d'être utile à
18. mon Ami, & le 18, je renvoyai ses deux messagers qui lui portèrent les haches, & deux chevreaux, l'un mâle & l'autre femelle, que je pris parmi les quadrupedes qui restoient à bord de la *Découverte*.
19. » Le 19, j'écrivis les instructions que le Capitaine Clerke devoit suivre, s'il venoit à se séparer de moi après notre départ des *Isles de la Société*.
24. » J'appris, le 24 au matin, l'évasion d'un Midshipman & d'un Matelot de la *Découverte*. Les Naturels nous dirent bientôt après, que les défecteurs s'étoient enfuis sur une pirogue la veille à

l'ent
trém
sou
par
le p
alla
un d
che
foir
deux
choie
l'avo
fonge
des en
homm
que l
homm
qui eu
nées;
tions,
mes r
Natur
des d
moi-m
fions,
me tro
» J
canots

1777.
Novemb.

l'entrée de la nuit, & qu'ils étoient à l'autre extrémité de l'Isle. Le Midshipman ayant témoigné souvent le désir de passer sa vie sur ces Terres, il paroissoit clair que lui & son camarade formoient le projet de ne pas revenir, & le Capitaine Clerke alla à leur poursuite avec deux canots armés, & un détachement de Soldats de Marine. Sa démarche n'eut point de succès, car il fut de retour le soir, sans avoir appris aucune nouvelle sûre des deux déserteurs : il jugea que les Naturels cachoient le Midshipman & le Matelot; qu'ils l'avoient amusé toute la journée avec des mensonges, & qu'ils lui avoient indiqué malignement des endroits où il ne devoit pas retrouver ses deux hommes. Nous sûmes, en effet, le lendemain, que les déserteurs étoient à *Otaha*. Ces deux hommes n'étoient pas les seuls de nos Equipages qui eussent envie de s'établir sur ces Isles fortunées; & , afin de contenir de semblables désertions, il devenoit indispensable d'employer tous les moyens. Voulant d'ailleurs montrer aux Naturels que je mettois un grand intérêt au retour des déserteurs, je résolus d'aller les chercher moi-même; j'avois observé en bien des occasions, que les Insulaires s'avisent rarement de me tromper.

» Je partis en effet, le 25 au matin avec deux canots armés. Le Chef de l'Isle me servit de

guide, & je marchai sur ses pas : nous ne nous arrêtâmes qu'au moment où nous eûmes atteint le milieu du côté oriental d'*Otaha* ; nous débarquâmes alors, & Oreo détacha en avant un homme, auquel il enjoignit de saisir les déserteurs & de les tenir aux arrêts jusqu'à ce que nos canots fussent arrivés. Mais, quand nous arrivâmes à l'endroit où nous comptions les trouver, on nous dit qu'ils avoient quitté l'Isle, & passé la veille à *Bolabola*. Je ne crus pas devoir les y suivre, & je retournai aux vaisseaux, bien décidé à faire usage d'un expédient qui me parut propre à contraindre les Naturels à ramener le Midshipman & le Matelot.

26. » Le Chef, son fils, sa fille & son gendre, vinrent dès la pointe du jour à bord de la *Résolution*. Je résolus de tenir aux arrêts les trois derniers, jusqu'à ce qu'on me ramenât les deux déserteurs. D'après ce plan, le Capitaine Clerke les invita à passer sur son vaisseau, & dès qu'ils y furent il les emprisonna dans sa chambre. Oreo étoit auprès de moi lorsqu'il en apprit la nouvelle : croyant qu'on avoit arrêté sa famille sans que je le fusse, & , par conséquent, sans mon aveu, il m'en avertit tout de suite. Je lui répondis que j'avois ordonné moi-même cet emprisonnement : il commença à craindre pour lui, & ses regards annoncèrent le plus grand trouble ; mais je ne tardai

pas à
pouv
& pr
rendr
mettr
couver
nerois
ses Su
l'évaf
de plu
droit d
pareils
» N
laires l
explic
avois i
quilles
vives i
grand
gues f
rerent
la capt
de tou
Chef ;
à l'env
d'inté
& les
la tête

pas à le tranquilliser sur ce point; je lui dis qu'il pouvoit quitter le vaisseau quand il le voudroit, & prendre les mesures les plus propres à nous rendre nos déserteurs; que s'il réussissoit, on mettroit en liberté ses amis détenus sur la *Découverte*, & que s'il ne réussissoit pas, je les emmenerois avec moi. J'ajoutai, que lui & plusieurs de ses Sujets, avoient eu la hardiesse de faciliter l'évasion de mes deux hommes; qu'ils cherchoient de plus à en débaucher d'autres, & que j'avois droit de tout entreprendre pour mettre fin à de pareils délits.

» Nous vîmes à bout d'expliquer aux Insulaires les motifs qui me déterminoient, & cette explication parut diminuer la frayeur que je leur avois inspirée d'abord; mais s'ils furent plus tranquilles sur leur sûreté, ils continuèrent à avoir de vives inquiétudes sur celle de leurs prisonniers. Un grand nombre d'entre eux conduisirent leurs pirogues sur l'arrière de la *Découverte*, & ils y déplo-
rèrent, en longues & bruyantes exclamations, la captivité de leurs compatriotes. On entendoit de tous côtés le cri de *Poëdooa!* nom de la fille du Chef; les femmes du pays sembloient se disputer à l'envi la satisfaction de lui donner des marques d'intérêt, plus expressives encore que les larmes & les cris, & elles ne manquèrent pas de se faire à la tête des blessures terribles.

1777.
Novemb.

» Oreo lui-même eut part à ces lamentations inutiles ; mais il s'occupa tout de suite des moyens de nous rendre les déserteurs. Il expédia une pirogue à *Bolabola* ; il avertit Opoony, Souverain de cette Isle, de ce qui étoit arrivé ; il le pria d'arrêter les deux fugitifs, & de les renvoyer. Le Messager, qui n'étoit rien moins que le pere de Pootôë, gendre d'Oreo, vint prendre mes ordres avant de partir. Je lui enjoignis expressément de ne pas revenir sans les déserteurs, & de dire de ma part, à Opoony, d'envoyer des pirogues à leur suite, s'ils avoient quitté *Bolabola* ; car je présuמוis qu'ils ne demeureroient pas long-temps dans le même endroit.

» Les Insulaires s'intéressoient si vivement à la liberté du fils, de la fille & du gendre d'Oreo, qu'ils ne voulurent pas la faire dépendre du retour de nos déserteurs, ou leur impatience fut si vive, qu'ils méditerent un complot, dont les suites auroient été plus funestes encore pour eux, si nous n'étions pas venus à bout de l'étouffer. J'observai sur les cinq ou six heures du soir, que toutes leurs pirogues, qui se trouvoient dans le havre, ou aux environs, commençoient à s'enfuir, comme si la frayeur se fût repandue dans le pays. J'étois à terre, & je fis vainement des recherches pour découvrir la cause de cette alarme. L'Equipage de la *Découverte* m'avertit, par des cris, que les Na-

turels
Gore,
Vaiss
sailles,
oinaiso
donnai
minute
King,
M. Go
chemer
gues ; j
doit, d
l'abord
le vue
n'avoit
voyai u
» Il
circonf
ment fo
furent p
bien au
Je pres
l'allois
armes.
& de s
taine C
depuis
je n'av

mentations
 les moyens
 a une piro-
 uverain de
 ria d'arrêter
 e Messager,
 e Pootoë,
 es avant de
 e ne pas re-
 ma part, à
 r fuite, s'ils
 mois qu'ils
 as le même
 rement à la
 re d'Oreo,
 e du retour
 fut si vive,
 s suites au-
 x, si nous
 l'observai
 toutes leurs
 re, ou aux
 comme si la
 . J'étois à
 rches pour
 quipage de
 ue les Na-

turels avoient arrêté le Capitaine Clerke & M. Gore, qui se promenoient à quelque distance des Vaisseaux. Etonné de la hardiesse de ces repré-
 sailles, qui sembloient détruire l'effet de mes com-
 pinaisons, je n'eus pas le loisir de délibérer. J'or-
 donnai de prendre les armes, & en moins de cinq
 minutes un gros détachement, commandé par M.
 King, partit, avec ordre de délivrer M. Clerke &
 M. Gore. Deux canots armés, & un second deta-
 chement, poursuivirent en même temps les piro-
 gues; j'enjoignis à M. Williamson, qui le comman-
 doit, d'empêcher les embarcations des Insulaires
 d'aborder à la côte; dès que nous eûmes perdu
 de vue les deux détachemens, j'appris qu'on
 n'avoit donné une fausse nouvelle, & je leur en-
 voyai un ordre de revenir.

» Il étoit clair néanmoins, d'après plusieurs
 circonstances, que les Naturels avoient véritable-
 ment formé le projet d'arrêter M. Clerke. Ils n'en
 firent pas un secret le lendemain. Ils méditoient
 bien autre chose; car ils vouloient m'arrêter aussi.
 Je prenois tous les soirs un bain d'eau douce;
 j'allois souvent au bain seul, & toujours sans
 armes. Ils avoient résolu de m'attendre ce jour-là,
 & de s'assurer de ma personne & de celle du Capi-
 taine Clerke, s'ils le trouvoient avec moi. Mais
 depuis que je tenois aux arrêts la famille d'Oreo,
 je n'avois pas cru devoir exposer ma personne, &

1777.
 Novemb.

j'avois recommandé au Capitaine Clerke & aux
 1777. Officiers, de ne pas s'éloigner des Vaisseaux. Dans
 Novemb. le cours de l'après-midi, le Chef me demanda, à
 trois reprises différentes, si je n'irois point me
 baigner, & s'apercevant que j'avois résolu de ne
 pas me rendre au bain, il s'en alla avec ses gens,
 malgré tout ce que je pus dire & faire pour le
 retenir. N'ayant point alors de soupçons de leur
 dessein, j'imaginai qu'une frayeur subite s'étoit
 emparée d'eux, & que cette terreur, selon leur
 usage, ne tarderoit pas à se dissiper : comme il ne
 leur restoit plus d'espoir de m'attirer dans le piège,
 ils essayèrent d'arrêter ceux de nos Messieurs qui
 étoient un peu éloignés de la côte. Heureusement
 pour eux & pour nous ils ne réussirent pas. Par un
 autre hasard également heureux, tout ceci se passa
 sans effusion de sang; on ne tira que deux ou
 trois coups de fusil, afin d'arrêter les pirogues.
 M. Clerke & M. Gore durent peut-être leur sûreté
 à ces deux ou trois coups de fusil (a); car, dans
 ce même instant, une troupe d'Insulaires, armés
 de massues, s'avançoit vers eux, & elle se dispersa
 dès qu'elle entendit l'explosion.

(a) Le Capitaine Clerke marchoit avec un pistolet qu'il tira
 une fois; cette circonstance, à laquelle ils durent peut-être leur
 sûreté, se trouve omise dans le Journal du Capitaine Cook &
 dans celui de M. Anderson, mais nous l'avons apprise du
 Capitaine King.

Clerke & aux
 vaisseaux. Dans
 demanda, à
 point me
 résolu de ne
 avec ses gens,
 faire pour le
 çons de leur
 subite s'étoit
 r, selon leur
 comme il ne
 dans le piège,
 Messieurs qui
 heureusement
 pas. Par un
 ceci se passa
 que deux ou
 es pirogues.
 re leur sureté
); car, dans
 aires, armés
 le se dispersa

ffolet qu'il tira
 t peut-être leur
 itaine Cook &
 ons apprise du

» La conspiration fut découverte par une fille que
 un de mes Officiers avoit amenée de *Huaheine*.
 ayant ouï dire aux Habitans d'*Ulietea* qu'ils arrê-
 troient le Capitaine Clerke & M. Gore, elle se
 âta d'en avertir le premier de nos gens qu'elle
 ncontra. Ceux qui étoient chargés de l'exécution
 du complot, la menacerent de la tuer, dès que
 nous aurions quitté l'Isle. Craignant qu'elle ne fût
 unie de nous avoir obligé, je déterminai quel-
 ques-uns de ses amis, à venir la chercher à bord,
 quelques jours après, à la conduire dans un
 lieu de sureté, & à l'y tenir cachée, jusqu'à
 qu'ils eussent une occasion de la renvoyer à
Huaheine.

» Le 27, nous abattîmes nos Observatoires, &
 nous conduisîmes à bord tout ce que nous avions
 porté sur la côte; les Vaisseaux démarrèrent, &
 nous mouillâmes plus près de la sortie du havre.
 Après-midi, les Insulaires montrèrent moins
 de frayeur, ils vinrent sur nos bords, où ils
 rassemblèrent autour de nos Bâtimens; & la
 tranquillité de la veille sembla oubliée de part &
 d'autre.

» Oreo aussi affligé que moi, de ne point rece-
 voir de nouvelles de *Bolabola*, partit le 28 au soir
 pour cette isle, & il me pria de l'y suivre le
 lendemain avec les Vaisseaux. C'étoit mon projet;
 mais le vent ne nous permit pas d'appareiller. Ce

1777.
 Novemb.

27.

28.

vent qui nous retenoit dans le havre, ramena
 1777. Oreo de *Bolabola*, avec les deux déserteurs. Ils
 Novemb. avoient atteint *Otaha* la nuit de leur désertion;
 mais la tranquillité de l'atmosphère les ayant mis
 dans l'impossibilité de gagner aucune des Isles,
 situées à l'Est, où ils vouloient se réfugier, ils
 s'étoient rendus à *Bolabola*, & de là à la petite
 Isle *Toobae*, où ils furent arrêtés par le pere de
 Potooe, conformément au premier message en-
 voyé à Opoony. Dès qu'ils furent à bord, je
 relâchai le fils, la fille & le gendre du Chef. Ainsi
 se termina une affaire qui m'avoit donné beaucoup
 de peines & d'inquiétudes; les raisons exposées
 plus haut, & le désir de conserver à l'*Angleterre*
 le fils d'un de mes camarades dans la Marine du
 Roi, me déterminèrent à prendre des mesures si
 violentes.

» Le vent se tint constamment entre le Nord &
 l'Ouest, & nous demeurâmes dans le havre jus-
 7 Déc. qu'au 7 Décembre.

» Durant la dernière semaine de notre relâche,
 nous reçûmes la visite des Habitans de toutes les
 parties de l'Isle, qui nous fournirent une quantité
 considérable de cochons & de bananes vertes; &
 les jours que nous passâmes à attendre un vent
 favorable, ne furent pas entièrement perdus: les
 bananes vertes, qui se gardent deux ou trois se-
 maines, nous tinrent lieu de pain, & nous ache-

ames, d'ailleurs, d'embarquer l'eau & le bois
ont nous avons besoin.

1777.
Décemb.

» Les Habitans d'*Ulietea* sont en général plus
petits, & d'un teint plus noir que ceux des Isles
voisines; ils paroissent aussi plus désordonnés,
l'état qui vient peut-être de ce qu'ils ont passé
sous la domination des Naturels de *Bolabola*;
Ooro, leur Chef, ne semble être que le Député
du Roi de cette dernière Isle, & la conquête
semble avoir diminué le nombre des Chefs subal-
ternes, en sorte que cette contrée se trouve d'une
manière moins immédiate sous l'inspection du
Souverain, intéressé à la maintenir dans l'obéis-
sance. On nous a dit qu'*Ulietea*, aujourd'hui ré-
duite à cet état d'humiliation, fut autrefois la
plus distinguée des Isles de ce groupe; il paroît
même vraisemblable qu'elle étoit le centre de l'ad-
ministration, car les Naturels assurent que la fa-
mille Royale d'*O-Taïti* descend de celle qui ré-
voit à *Ulietea*, avant la dernière révolution. Le
Roi *Ooro*, détrôné par cette révolution, vivoit
encore lors de notre relâche à *Huahaïne*, où il
sidoit. Il offroit à ces peuplades un exemple de
l'instabilité du pouvoir; & ce qui montre bien leur
respect pour les familles des Chefs, & pour ceux
qui se sont trouvés revêtus de la qualité de Souve-
rain, quoiqu'il eût perdu ses Domaines, il confer-
moit toutes les marques distinctives de la Royauté.

1777.
Décemb.

» Notre séjour à *Ulitea* nous fournit une autre preuve de la justesse de cette remarque. J'y reçus la visite de mon vieil ami *Oree*, dernier Chef de *Huaheine*. Il étoit encore un personnage important; il arrivoit toujours avec une suite nombreuse; & il ne manquoit pas de nous apporter de magnifiques présens. Sa santé paroissoit beaucoup meilleure qu'à l'époque de mon premier & de mon second Voyage (a). Pour expliquer comment sa santé se fortifioit en vieillissant, je supposai que, durant sa Régence, il avoit trop bu d'*ava*, & qu'étant simple particulier, il en buvoit moins «.



8. M. Cook, arriva sur la côte de *Bolabola*, le 8 Décembre; il n'y put conduire ses vaisseaux dans un havre de l'Isle, mais il eut des entrevues avec le Roi & les Habitans, & nous en parlerons ici, comme s'il y eût relâché.

*Relâche à Bolabola, & Remarques sur cette Terre
& sur ses Habitans.*

» JE voulois, dit M. Cook, aborder à cette Isle, afin d'acheter du Roi *Opoony*, l'une des ancre

(a) Le Capitaine Cook avoit vu *Oree*, en 1769, lorsqu'il commandoit l'*Endeavour*, & il l'avoit vu ensuite deux fois, en 1772, durant son second Voyage.

mit une autre
ue. J'y reçus
nier Chef de
nage impor-
suite nom-
ous apporter
oissoit beau-
non premier
ur expliquer
eillissant , je
il avoit trop
culier, il en

olabola , le 8
ses vaisseaux
es entrevues
en parlerons

sur cette Terre

r à cette Isle,
ne des ancrés

1769. lorsqu'il
de deux fois, et

que M. de Bougainville perdit à *O-Taïti* ; les *O-Taïtiens* qui la releverent, après le départ des François, l'avoient envoyée en présent à ce Monarque. Si je désirois de l'obtenir, ce n'étoit pas que nous en eussions besoin pour les Vaisseaux ; mais ayant donné ou vendu toutes les haches & les autres outils de fer que nous avons apportés d'Angleterre, il ne nous restoit plus de moyens de faire des échanges avec les peuplades que nous rencontrerions. Les Serruriers employoient depuis quelque temps la provision de fer que nous avions à bord, à fabriquer les articles les plus propres à ce commerce ; & ces transmurations, jointes au service de la *Résolution* & de la *Découverte*, en avoient déjà consommé une grande partie. Je crus que l'ancre de M. de Bougainville nous tiendrait lieu de fer en barres, & que je déterminerois Opoony à me la céder.

» Oreo & six ou huit Insulaires d'*Ulietea*, passèrent sur nos Vaisseaux à *Bolabola*. En général, la plupart des Naturels, si j'en excepte le Chef, nous auroient suivi de bon cœur en Angleterre. Je fus obligé de renoncer au projet de mener nos deux Bâtimens dans le havre : les canots étoient prêts ; j'en pris un, dans lequel je reçus Oreo & ses compatriotes, & les rameurs nous portèrent sur la côte.

» Nous débarquâmes à l'endroit que nous indi-

1777.
Décemb.

1777.
Décemb.

querent les Naturels, & on ne tarda pas à me présenter à Opoony, qui étoit environné d'une foule nombreuse. Je n'avois point de temps à perdre, & dès que je me fus conformé au cérémonial du pays, je le priai de me donner l'ancre; j'eus soins de lui montrer ce que je lui donnerois de mon côté. Mon présent consistoit en une robe-de-chambre de toile, une chemise, quelques fichus de gaze, un miroir, des grains de verre, d'autres bagatelles & six haches; la vue des haches produisit une acclamation universelle parmi les Insulaires. Opoony voulut absolument attendre qu'on m'eût livré l'ancre, pour recevoir ces diverses choses; & je ne concevois pas trop les motifs de son refus. Il ordonna à trois de ses gens de me mener à l'endroit où étoit l'ancre, & de me la livrer. Il espéroit, à ce que je compris, que je leur remettrais le prix de l'échange. Ces trois hommes me conduisirent à une Isle située au côté septentrional de l'entrée du havre; l'ancre n'étoit ni aussi grande, ni aussi entiere que je l'imaginois. Je reconnus à la marque, qu'elle avoit pesé sept cents au sortir de la forge; l'organeau, une partie de la verge, & les deux pattes manquoient. Je sentis alors pourquoi Opoony n'avoit pas terminé tout de suite notre marché; il imaginoit sans doute que mon présent excédoit trop la valeur de l'ancre, & que je lui reproche-

rois

rois de
pris l'a
cles q
ainfi t
on eut
de Bol
» Ta
uns de
pirogu
eaux;
noix de
nous ne
tuadé c
qu'au l
visions
rels eu
si-tôt;
cochons
obtenir
la suite
» La
voit au
oriental
arbres &
es plus
ment près
l'arbres
océan; t

Tom

1777.
Décemb.

trois de m'avoir trompé. Quoi qu'il en soit, je pris l'ancre & j'envoyai au Roi chacun des articles que je lui avois promis. Ma négociation ainsi terminée, je retournai à bord, & quand on eut remonté les canots, nous nous éloignâmes de *Bolabola*, & nous marchâmes au Nord.

» Tandis qu'on remontoit les canots, quelques-uns des Naturels arrivèrent sur trois ou quatre pirogues; ils dirent qu'ils venoient voir nos vaisseaux; ils nous apportèrent un petit nombre de noix de coco, & un cochon de lait, le seul que nous nous procurâmes sur cette Isle. Je suis persuadé cependant, que si nous avions attendu jusqu'au lendemain, on nous auroit fourni des provisions en abondance, & je crois que les Naturels eurent bien du regret de nous voir partir si-tôt; mais comme nous avions déjà beaucoup de cochons & de fruits, & fort peu de moyens d'en obtenir davantage, rien ne m'engageoit à différer la suite de notre voyage.

» La montagne élevée & à double pic, qu'on voit au milieu de l'Isle, nous parut stérile au côté oriental; mais au côté occidental, elle offre des arbres & des arbrisseaux, même dans les endroits les plus escarpés. Les terrains bas qui l'environnent près de la mer, sont couverts de cocotiers & d'arbres à pain, ainsi que les autres Isles de cet océan; & les nombreux Islots qui la bordent en-

dedans du récif, ajoutent à ses productions végétales & à sa population.

1777.
Décemb.

» *Bolabola* n'a que huit lieues de tour ; & , lorsqu'on songe à ce peu d'étendue , on est étonné que ses Habitans aient entrepris & achevé la conquête d'*Ulietea* & d'*Otaha* ; car la grandeur de la première de ces deux Isles, est au moins double. J'avois beaucoup entendu parler, dans mes voyages, de la guerre qui a produit une révolution si mémorable. Le résultat de nos recherches peut amuser le lecteur, & je vais l'insérer ici comme une esquisse de l'histoire de nos Amis de cette Partie du Monde.

» Les Isles contiguës d'*Ulietea* & d'*Otaha*, vécutent long-temps amies, ou, selon l'expression des Naturels, elles se regarderent long-temps comme deux freres, que des vues d'intérêt ne pouvoient désunir. Elles formerent aussi avec *Huaheine*, des liaisons d'amitié qui furent moins intimes : *Otaha* cependant eut la perfidie de se liguer avec *Bolabola* pour attaquer *Ulietea*. Les Habitans d'*Ulietea*, appellerent à leur secours les Habitans de *Huaheine*. Les guerriers de *Bolabola* étoient encouragés par une Prêtresse ou plutôt par une Prophétesse, qui leur annonçoit la victoire : pour ne pas leur laisser de doutes sur la certitude de sa prédiction, elle dit que si on envoyoit un d'entre eux dans un endroit de la mer

qu'elle
sein des
gue, &
plonger
pierre ;
rejeté
la main
déposer
de l'Eat
l'atteste
Ne dout
lla cher
eine. Ce
autres,
ong, &
insulaires
é battus
u mome
e la jou
ennemi
nt de la
voient
erriers
e l'Isle,
refugier
éfaits
aris d'
ar le réc

1777.
Décemb.

qu'elle désigna, il verroit s'élever une pierre du sein des flots. L'un d'eux prit en effet une pirogue, & se rendit au lieu indiqué; il essaya de plonger dans la mer pour reconnoître où étoit la pierre; mais il fut à peine sous l'eau, qu'il fut rejeté brusquement à la surface avec la pierre à la main. Les Naturels, étonnés de ce prodige, déposèrent religieusement la pierre dans la maison de l'Eatooa, & on la conserve à Bolabola, afin d'attester que la femme étoit inspirée par le Dieu. Ne doutant plus du succès, l'escadre de Bolabola alla chercher les pirogues d'Ulietea & de Huaheine. Celles-ci se trouvant jointes les unes aux autres, par de grosses cordes, le combat fut long, & malgré la prédiction & le miracle, les naturels de Bolabola auroient vraisemblablement été battus, si la marine d'Otaha n'étoit pas arrivée au moment de la crise. Ce renfort décida le sort de la journée. Les Naturels de Bolabola défirent leur ennemi & tuèrent beaucoup de monde: profitant de la victoire, ils envahirent Huaheine qu'ils avoient mal défendue, & dont la plupart des guerriers étoient absens. Ils se rendirent maîtres de l'Isle, & un grand nombre des Habitans se réfugièrent à O-Taïti, où ils raconterent leurs mésaventures à ceux de leurs compatriotes ou des Naturels d'Ulietea qu'ils rencontrèrent, attendris par le récit des cruautés du vainqueur, leur don-

1777.
Décemb.

nerent quelques secours; mais ils ne purent équiper que dix pirogues de guerre. Quoique leur force fût si peu considérable, ils concerterent leur plan d'une maniere sage : ils débarquerent à *Huaheine* pendant une nuit obscure; &, tombant à l'improviste sur les vainqueurs, ils en tuerent la plupart & obligerent le reste à se sauver. Ils reprirent ainsi l'Isle de *Huaheine*, qui, depuis cette époque, ne reconnoît pour Souverain, que ses propres Chefs. Immédiatement après la défaite des escadres réunies d'*Ulietea* & de *Huaheine*, les Habitans d'*Otaha* demandèrent aux Naturels de *Bolabola*, leurs alliés, à être admis au partage de la conquête; ils essayèrent un refus, & ils rompirent l'alliance : il y eut une guerre, & l'Isle d'*Otaha* ainsi que celle d'*Ulietea*, furent subjuguées. L'une & l'autre se trouvent aujourd'hui soumises à *Bolabola*; les Chefs qui y commandent, sont des députés d'*Opoony*. Pour réduire les deux Isles, les guerriers de *Bolabola* livrerent cinq batailles, dans lesquelles il y eut une multitude d'hommes tués.

» Tels sont les détails que nous reçûmes des gens du pays. J'ai remarqué plus d'une fois, que ces peuplades ne fixent pas d'une maniere exacte les dates des événemens un peu anciens. Quoique la guerre dont je viens de parler, soit très moderne, nous fûmes réduits à calculer l'époque

de son
circon
nous-m
précis
termin
que je
a lieu d
car nou
des ho
de Teer
aussi no
de dix
pere av
qui reg
jeunes g
rogeâm
combats
d'Omaï
pas ouï
mença a
» De
les guer
invincib
brité, q
à craind

(a) On
page 236 d

de son commencement & de sa fin, d'après des circonstances accessoires que nous observâmes nous-mêmes; les Naturels ne nous dirent rien de précis sur ce point. La conquête d'*Ulietea*, qui termina la guerre, fut achevée avant la relâche que je fis aux *Isles de la Société*, en 1769; & il y a lieu de croire que la paix venoit d'être rétablie; car nous apperçûmes alors des traces bien récentes des hostilités commises sur cette Isle (a). L'âge de *Teeretareea*, Chef actuel de *Huahuine*, peut aussi nous guider: ses traits n'annonçoient pas plus de dix ou douze ans, & nous apprîmes que son pere avoit été tué dans une des batailles. Pour ce qui regarde le commencement des hostilités, les jeunes gens d'environ vingt ans, que nous interrogeâmes, se souvenoient à peine des premiers combats; & j'ai déjà dit que les compatriotes d'*Omaï*, rencontrés par nous à *Wateoo*, n'avoient pas ouï parler de cette guerre: ainsi, elle commença après leur voyage.

» Depuis la conquête d'*Ulietea* & d'*Otaïa*; les guerriers de *Bolabola* ont été regardés comme invincibles; & telle est l'étendue de leur célébrité, qu'à *O-Taïti*, Isle trop éloignée pour avoir à craindre une invasion, on parle de leur valeur;

(a) On en parle dans la Collection de Hawkesworth, Vol. II; page 236 de l'original.

1777.
Décemb.

1777.
Décemb. finon avec effroi, du moins avec éloge. On dit qu'ils ne prennent jamais la fuite dans une bataille, & qu'à nombre égal, ils triomphent toujours des autres Insulaires. Les peuplades voisines semblent croire que la supériorité du Dieu de *Bolabola* ne contribue pas peu à leurs succès : elles imaginèrent que ce Dieu ne vouloit point nous permettre d'aborder à une Isle qui est sous sa protection spéciale, & qu'il nous retint par des vents contraires à *Ulietea*.

» Il est évident que les Insulaires de *Bolabola* sont très-estimés à *O-Taïti*, puisqu'on leur a envoyé l'ancre de M. de Bougainville ; & il faut expliquer de la même manière, le projet de leur envoyer en outre le taureau qu'y laisserent les Espagnols : ils étoient déjà en possession du mâle d'un autre quadrupede déposé à *O-Taïti* par les mêmes Navigateurs. D'après la description imparfaite que nous en firent les *O-Taïtiens*, nous aurions été bien embarrassés de deviner de quelle espèce il étoit : mais les déserteurs du Capitaine Clerke m'apprirent à leur retour de *Bolabola*, qu'on leur avoit montré l'animal, & que c'étoit un belier. Il résulte souvent du bien d'un mal quelconque ; & si le Midshipman & le Matelot n'avoient pas déserté, j'aurois ignoré de quel quadrupede il s'agissoit. Je profitai de cette information, lorsque je débarquai pour voir *Opoony* ;

je co
amen
de cr
défor
aux so
chevr
d'alent
cocho
de cha
volaille

» Q
ces Isle
mens p
les autr
état act
heure. L
voyage
ines ne
en bonn
ques an
table de
iculier

» Si
pres au
nous au
aire à
tant un
Amis, &

ge. On dit
ans une ba-
nphent tou-
des voisines
du Dieu de
succès : elles
point nous
sous sa pro-
par des vents

de *Bolabola*
u'on leur a
le ; & il faut
projet de leur
laissent les
ion du mâle
Taïti par les
ption impar-
ns, nous au-
er de quelle
du Capitaine
de *Bolabola*,
que c'étoit
n d'un mal
le Matelot
pré de quel
cette infor-
ir *Opoony* ;

je conduisis à terre une brebis que nous avions amenée du Cap de *Bonne-Espérance*, & j'ai lieu de croire que les Habitans de *Bolabola* auront désormais des moutons. J'ai laissé aussi à *Ulietea*, aux soins d'Oreo, un verrat & une truie, & deux chevres, en sorte qu'*O-Taïti* & toutes les Isles d'alentour, ne tarderont pas à voir leur race de cochons améliorée, & à posséder des troupeaux de chacun des quadrupèdes & de chacune des volailles que nous y avons portés d'*Europe*.

» Quand cette propagation sera bien établie, ces Isles offriront aux Navigateurs des rafraîchissemens plus abondans & plus variés, que toutes les autres Parties du Monde, & même dans leur état actuel, je ne connois point de relâche meilleure. Des observations, répétées durant plusieurs voyages, m'ont appris que si des divisions intestines ne les troublent point, que si elles vivent en bonne intelligence, ce qui a lieu depuis quelques années, on y trouve une quantité considérable des diverses productions du sol, & en particulier de cochons.

» Si nous avions eu à bord plus de choses propres aux échanges, & assez de sel, je crois que nous aurions pu saler la quantité de porc nécessaire à la consommation des deux vaisseaux pendant une année : mais notre relâche aux *Isles des Amis*, & notre long séjour à *O-Taïti* & sur les

1777.
Septemb.

1777.
Décemb.

terres des environs , avoient épuisé nos articles de commerce , & sur-tout nos haches , qu'on exigeoit ordinairement , lorsque nous demandions à acheter des cochons. Le fel qui nous restoit à notre arrivée sur ces parages , suffisoit à peine pour saler quinze barriques de viande. Nous en salâmes cinq barriques aux *Isles des Amis* , & les dix autres à *O-Taïti*. Le Capitaine Clerke en sala une quantité proportionnée pour la *Découverte* « ,

Remarques nouvelles sur O - Taïti & les autres Isles de la Société.

» LES Européens ont abordé si souvent ici , depuis quelques années , que les Naturels auront peut-être soin de nourrir une quantité considérable de cochons ; car ils savent par expérience , qu'à l'arrivée des vaisseaux , ils sont sûrs de les échanger contre des choses très-précieuses à leurs yeux. Les O-Taïtiens , ainsi que les autres Naturels des Isles de *la Société* , attendent à chaque instant le retour des Espagnols ; ils espéreront pendant deux ou trois années , que des bâtimens de notre Nation iront les voir. Il est inutile de les avertir que vous ne reviendrez pas , ils ignorent les motifs de votre voyage , ils ne se donnent pas la peine de vous interroger là-dessus , & ils croient néanmoins que vous devez revenir,

1777.
Décemb.

nos articles
hes, qu'on
demandions
ous restoit à
oit à peine
de. Nous en
Amis, & les
Clerke en
our la Dé-

& les autres

souvent ici;
urels auront
ntité considé-
expérience,
t sûrs de les
ieuses à leurs
autres Natu-
nt à chaque
s espéreront
des bâtimens
est inutile de
pas, ils igno-
s ne se don-
er là-dessus,
vez revenir,

» Je ne puis m'empêcher de dire une chose dont je suis intimement convaincu : il eût été plus heureux pour ces pauvres Insulaires, de ne jamais connoître les arts & les superfluités qui font le bonheur de la vie, que d'être abandonnés de nouveau à leur ignorance & à leur misère primitive, après avoir connu les ressources de l'industrie humaine. Si leur commerce avec les Européens est interrompu, il est impossible qu'ils se retrouvent dans cet état de médiocrité où ils vivoient d'une manière si tranquille & si douce, avant que nous abordassions sur leurs côtes. Il me paroît que les Européens ont en quelque sorte contracté l'obligation d'aller les voir une fois en trois ou quatre ans, afin de leur porter les instrumens utiles & les choses d'agrément que nous avons introduits parmi eux, & dont nous leur avons donné le goût. Si l'on n'a pas soin de leur envoyer ces secours passagers, ils éprouveront vraisemblablement une disette très-fâcheuse, à une époque où ils ne pourront plus reprendre leurs méthodes moins parfaites, qu'ils méprisent aujourd'hui & dont ils ne font plus usage depuis qu'ils se servent des nôtres. En effet, lorsque les outils de fer, qu'ils emploient maintenant, seront usés, ils auront presque oublié la forme des instrumens qu'ils employoient jadis; une hache de pierre est actuel-



1777.
Décemb.

lément aussi rare que l'étoit une de fer, il y a huit ans, & on n'apperçoit pas un ciseau d'os ou de pierre. Les clous de fiche ayant remplacé les ciseaux de pierre, leur simplicité est si grande, qu'ils croient leur provision de cet article inépuisable; car ils ne nous en demanderent jamais de nouveaux: ils changerent néanmoins quelquefois des fruits contre des clous d'une moindre grosseur. Les couteaux étoient fort estimés à *Ulitea*; & dans chacune de ces Isles, les herminettes & les petites haches, l'emportèrent sur les autres articles. Quant aux objets de parure, leur fantaisie est aussi mobile que celle des Nations polies de l'*Europe*, & la chose qui plaît à leur imagination, lorsque la mode lui donne du prix, est rejetée lorsqu'il s'établit une mode nouvelle; mais nos outils de fer sont d'une utilité si frappante, qu'on peut assurer, sans craindre de se tromper, qu'ils continueront toujours à les estimer beaucoup, & qu'ils seront très à plaindre, si, dépourvus des matieres premières, ou ignorant l'art de les fabriquer, ils cessent de recevoir des cargaisons de ceux de nos outils qui leur sont devenus nécessaires à bien des égards.

» Quoique *O-Taïti* ne soit pas, à proprement parler, au nombre des Terres que j'ai appelées *Isles de la Société*, en 1769, elle est habitée par la même race d'hommes; & la tribu qui y est

établie
que le
pour
avant
que n
nos dit
Pacifiq
multipl
l'occaf
de ses
erver
reste, n
pour a
d'O-T
change
» No
rop en
he qui
a plupa
eaux,
ajoute
iere aff
ournal
excite
instrui
ations
es pe
rés-im

établie, a le même caractère & les mêmes mœurs que les tribus des environs. Ce fut un bonheur pour nous de découvrir cette Isle principale avant les autres; l'accueil amical & hospitalier que nous y reçûmes, nous a déterminés, dans nos différentes courses sur cette partie de l'Océan Pacifique, à y faire des relâches plus longues. La multiplicité de nos relâches nous a fourni plus d'occasions d'étudier les productions & les mœurs de ses Habitans, que nous n'en avons eu d'observer les Isles & les peuplades d'alentour. Au reste, nous connoissons assez bien les dernières, pour assurer que tout ce que nous avons dit d'*O-Taïti* leur est applicable avec de très-légers changemens.

» Nos premières Relations n'ont décrit que trop en détail les scènes de plaisir & de débauche qui rendent *O-Taïti* un séjour si agréable à la plupart de ceux qui se trouvent à bord des vaisseaux, & lors même que j'aurois quelques traits à ajouter à cette esquisse déjà tracée d'une manière assez exacte, j'hésiterois à peindre dans mon Journal des mœurs licencieuses propres seulement à exciter le dégoût des lecteurs qui cherchent à s'instruire; mais il y a quelques points des institutions domestiques, politiques & religieuses de ces peuplades, qu'on connoît d'une manière très-imparfaite encore, après tous nos voyages,

1777.
Décemb,

1777.
Décemb.

Le récit inféré plus haut de ce qui nous est arrivé, y jettera probablement une sorte de jour ; & voici des remarques de M. Anderson, qui contribueront à les éclaircir.

» Il paroît d'abord superflu de rien ajouter aux détails qu'on trouve sur *O-Taïti*, dans les Relations du Capitaine Wallis & de M. de Bougainville, & dans le premier & le second Voyage de M. Cook : on est tenté de croire qu'on ne peut guere aujourd'hui que répéter les mêmes observations ; mais je suis loin de penser ainsi. Malgré la description exacte du pays, & des usages les plus ordinaires des Habitans, dont nous sommes redevables aux Navigateurs que je viens de citer, & sur-tout à M. Cook, je ne craindrai pas de dire qu'il reste un grand nombre de points dont on n'a pas parlé ; qu'on a fait quelques méprises, rectifiées depuis par des recherches postérieures, & que, même à présent, nous n'avons aucune idée de diverses institutions très-importantes de cette peuplade. Nos relâches ont été fréquentes, mais passageres ; la plupart de ceux qui se trouvoient à bord des vaisseaux, ne se soucioient pas de recueillir des observations ; ou d'autres qui s'en occupoient, n'étoient pas en état de distinguer une remarque utile, d'une remarque oiseuse ; & nous avions tous, quoique à un degré différent, le désavan-

nous est arri-
 e de jour; &
 on, qui con-
 de rien ajou-
 -Tāii, dans
 & de M. de
 & le second
 té de croire
 que répéter
 suis loin de
 acte du pays,
 es Habitans,
 Navigateurs
 à M. Cook,
 este un grand
 parlé; qu'on
 depuis par des
 me à présent,
 verses institu-
 euple. Nos
 passageres; la
 bord des vais-
 eillir des ob-
 occupoient,
 une remar-
 & nous avions
 t, le défavan-

age inséparable d'une connoissance imparfaite de
 la langue des Naturels, qui seuls pouvoient nous
 instruire. Quelques Espagnols ont résidé à *O-Tāii*,
 plus long-temps qu'aucun autre Européen, & il
 leur a été moins difficile de surmonter ce der-
 nier obstacle: s'ils ont profité de leurs moyens,
 ils se sont instruits d'une maniere complete de
 tout ce qui a rapport aux institutions & aux
 usages de cette contrée, & leur Relation offri-
 roit vraisemblablement des détails plus exacts &
 plus authentiques, que ceux dont nous avons
 acquis la connoissance après bien des efforts;
 mais, comme il est très-incertain, pour ne pas
 dire très-improbable, que l'*Espagne* nous ap-
 prenne quelque chose là-dessus, j'ai rassemblé
 les informations nouvelles, relatives à *O-Tāii*
 & aux Isles voisines, que je suis venu à bout
 d'obtenir d'Omaï, tandis qu'il étoit à bord de la
Résolution, ou des Naturels avec qui j'ai conversé
 sur la terre.

» Le vent est fixé, la plus grande partie de
 l'année, entre l'Est-Sud-Est & l'Est-Nord-Est;
 c'est le véritable vent alizé, auquel les Naturels
 donnent le nom de *Maaraee*; il souffle quel-
 quefois avec beaucoup de force. Dans ce dernier
 cas, l'atmosphère est souvent nébuleuse, & il
 tombe de la pluie; mais lorsqu'il est plus modéré,
 le ciel est clair & serein. Si le vent prend davan-

1777.
 Decemb;

1777.
Décemb.

tage de la partie du Sud, s'il vient Sud-Est ou Sud-Sud-Est, il est plus doux & accompagné d'une mer tranquille, & les Naturels l'appellent *Maoai*. Aux époques où le Soleil est à-peu-près vertical, c'est-à-dire, aux mois de Décembre & de Janvier, le vent & l'atmosphère sont très-variables; mais il est très-commun de voir les vents à l'Ouest-Nord-Ouest ou au Nord-Ouest; ce vent est appelé *Toerou*: en général, il est accompagné d'un ciel sombre & nébuleux, & de fréquentes ondées de pluie: quoique modéré, il souffle de temps en temps avec force, mais il ne dure guère plus de cinq ou six jours sans interruption; c'est le seul par lequel les Habitans des Isles sous le vent, arrivent à celle-ci. S'il vient un peu plus de la partie du Nord, il a moins de force, & on le désigne par le terme d'*Era-potaia*. Les gens du pays disent, qu'*Era-potaia* est la femme de *Toerou*, lequel, selon leur mythologie, est l'espece mâle.

» Le vent du Sud-Ouest, & de l'Ouest-Sud-Ouest, se trouve encore plus commun que celui dont je viens de parler; &, quoiqu'il soit, en général, doux & interrompu par des calmes ou de brises de l'Est, il produit, de temps à autre, des rafales très-vives. Le ciel alors est ordinairement couvert, nébuleux & pluvieux, & souvent accompagné de beaucoup d'éclairs & de

Sud-Est ou Tonnerres : on l'appelle *Etoa*, & il succede fréquemment au *Toerou*. Il est ordinaire aussi de voir le *Toerou* remplacé par le *Farooa*, qui prend l'avantage de la partie du Sud ; celui-ci est très-pétueux, il renverse les maisons & les arbres, & sur-tout les cocotiers, à cause de leur hauteur ; mais il est de peu de durée.

» Les Naturels ne paroissent pas avoir une connoissance bien exacte de ces variations de l'atmosphère, & ils croient néanmoins avoir formé des résultats généraux sur leurs effets. Lorsque les vagues produisent un son creux, & battent la côte, ou plutôt le récif avec lenteur, ils comptent sur un beau temps ; mais si les flots produisent des sons aigus, & s'ils se succèdent avec rapidité, ils s'attendent à un mauvais temps.

» Il n'y a peut-être pas, dans le monde entier, de canton d'un aspect plus riche, que la partie Sud-Est d'*O-Taïti*. Les collines y sont élevées, d'une pente roide, & escarpées en bien des endroits ; mais des arbres & des arbrisseaux couvrent tellement jusqu'au sommet, qu'en voyant, on a bien de la peine à ne pas attraper aux rochers le don de produire & d'entretenir cette charmante verdure. Les plaines qui bordent les collines vers la mer, les vallées adjacentes, offrent une multitude de productions d'une force extraordinaire ; & à la vue de ces

1777.
Décemb.

1777.
Décemb.

richesses du sol, le spectateur est convaincu qu'il n'y a pas sur le globe de terrain d'une végétation plus vigoureuse & plus belle. La nature y a répandu des eaux avec la même profusion; on trouve des ruisseaux dans chaque vallée; ces ruisseaux, à mesure qu'ils s'approchent de l'océan, se divisent souvent en deux ou trois branches, qui fertilisent les plaines sur leur passage. Les habitations des Naturels sont dispersées, sans ordre, au milieu des plaines; & quand nous les regardions des vaisseaux, elles nous offroient des points de vue délicieux. Pour augmenter le charme de cette perspective, la portion de mer qui est en dedans du récif & qui borde la côte est d'une tranquillité parfaite; les Insulaires y naviguent en sûreté dans tous les temps; on les y voit se promener mollement sur leurs pirogues lorsqu'ils passent d'une habitation à l'autre, ou lorsqu'ils vont à la pêche. Tandis que je jouissois de ces coups - d'œil ravissans, j'ai souvent regretté de ne pouvoir les décrire d'une manière à communiquer aux lecteurs une partie de l'impression qu'éprouvent tous ceux qui ont le bonheur d'aborder à *O-Taïti*.

» C'est sans doute la fertilité naturelle du pays, jointe à la douceur & à la sérénité du climat, qui donne aux Insulaires tant d'insouciance pour la culture. Il y a une foule de districts couverts

des p
çoit p
que la
vient
& l'a
tissent
couvr
ils tier
plante
» J'
niere
toujou
Si l'on
rejeton
toujou
esquel
rain : l
quand
que les
elleme
le vast
Habita
procure
forcé d
qui offr
quelque
l'autres
choses
des
Tom

des plus riches productions, où l'on n'en aperçoit pas la moindre trace. Ils ne soignent guère que la plante d'où ils tirent leurs étoffes, laquelle vient des semences apportées des montagnes, & l'*ava*, ou le poivre enivrant, qu'ils garantissent du soleil, lorsqu'il est très-jeune, & qu'ils couvrent pour cela de feuilles d'arbre à pain; ils tiennent fort propres l'une & l'autre de ces plantes.

1777.
Décemb.

» J'ai fait de longues recherches sur la manière dont ils cultivent l'arbre à pain, & on m'a toujours répondu qu'ils ne le plantent jamais. Si l'on examine les endroits où croissent les rejetons, on en sera convaincu. On observera toujours qu'ils poussent sur les racines des vieux, lesquelles se prolongent près de la surface du terrain : les arbres couvrieroient donc les plaines, quand même l'Isle ne seroit pas habitée, ainsi que les arbres à écorce blanche croissent naturellement à la Terre de *Diemen*, où ils composent de vastes forêts; d'où l'on peut conclure que l'Habitant d'*O-Taïi*, loin d'être obligé de se procurer son pain à la sueur de son front, est forcé d'arrêter les largesses de la nature, qui lui offre en abondance. Je crois qu'il extirpe quelquefois des arbres à pain, pour y planter d'autres arbres, & mettre de la variété dans les choses dont il se nourrit.

1777.
Décemb.

» Les O-Taïtiens remplacent sur-tout l'arbre à pain par le cocotier & le bananier. Le premier de ceux-ci n'exige point de foin, lorsqu'il s'est élevé à deux ou trois pieds au-dessus de la surface du sol, mais le bananier donne un peu plus de peine : il ne tarde pas à produire des branches, & il commence à porter des fruits trois mois après qu'on l'a planté; ces fruits, & les branches qui les soutiennent, se succèdent assez long-temps; on coupe les vieilles tiges à mesure qu'on enlève le fruit.

» Les productions de l'Isle ne sont cependant pas aussi remarquables par leur variété que par leur abondance, & il y a peu de ces choses qu'on appelle curiosités naturelles du pays. On peut citer toutefois un étang ou lac d'eau douce, qui se trouve au sommet de l'une des plus hautes montagnes, où l'on n'arrive du bord de la mer, qu'après un jour & demi ou deux jours de marche. Ce lac est d'une profondeur extrême, & il renferme des anguilles d'une grandeur énorme. Les Naturels y pêchent quelquefois sur de petits radeaux de deux ou trois bananiers sauvages joints ensemble. Ils le regardent comme la première des curiosités naturelles d'*O-Taïi*. En général, on demande tout de suite aux Voyageurs qui viennent des autres Isles, s'ils l'ont vu. On y trouve aussi, à la même distance de la côte, une

mare
bonn
elle
ceux
& el
s'y b
»
ment
tués
peup
mion
la bla
un ce
féren
n'arré
que n
physi
Isles a
parure
trouv
cateff
sexe,
terre
& leu
qu'à
trafte
sions,
géréte

mare d'une eau douce, qui d'abord paroît très-bonne, & qui dépose un sédiment jaune; mais elle a un mauvais goût; elle devient funeste à ceux qui en boivent une quantité considérable, & elle produit des pustules sur la peau lorsqu'on s'y baigne.

» En abordant à *O-Taïti*, nous fûmes vivement frappés d'un contraste remarquable: habitués à la stature robuste & au teint brun de la peuplade de *Tongataboo*, nous ne nous accoutumions pas à la délicatesse des proportions & à la blancheur des *O-Taïtiens*: ce ne fut qu'après un certain temps, que nous jugeâmes cette différence favorable aux derniers; peut-être même n'arrêtâmes-nous ainsi notre opinion, que parce que nous commençons à oublier la taille & la physionomie des Habitans de la Métropole des *Isles des Amis*. Les *O-Taïtiens*, cependant, nous parurent supérieurs à bien des égards; nous leur trouvâmes tous les agrémens & toute la délicatesse des traits qui distinguent les personnes du sexe, dans un grand nombre de contrées de la terre: la barbe que les hommes portent longue, & leur chevelure, qui n'est pas coupée si près qu'à *Tongataboo*, produisoient un autre contraste, & il nous sembla dans toutes les occasions, qu'ils montroient plus de timidité & de légèreté de caractère. On n'apperçoit pas à *O-Taïti*

ces formes nerveuses , qui sont si communes
 1777.
 Décemb. parmi les Naturels des *Isles des Amis* , & qui sont
 la suite d'un exercice très-prolongé. Cette Terre
 étant beaucoup plus fertile , ses Habitans menent
 une vie plus indolente , & ils offrent cet embon-
 point & cette douceur de la peau qui les rap-
 prochent peut-être davantage des idées que nous
 avons de la beauté , mais qui ne contribuent pas
 à embellir leur figure , puisqu'il en résulte une
 sorte de langueur dans leurs mouvemens : nous
 fîmes sur-tout cette remarque , en voyant leurs
 combats de lutte & de pugilat , qui paroissent de
 foibles efforts d'enfans , si on les compare à la
 vigueur des mêmes combats exécutés aux *Isles*
des Amis.

» Les O-Taïtiens estimant les avantages exté-
 rieurs , recourent à plusieurs moyens pour les
 augmenter : ils sont accoutumés , sur-tout parmi
 les *Erreoes* ou les Célibataires d'un certain rang ,
 de se soumettre à une opération médicinale , afin
 de blanchir leur peau : pour cela ils passent un
 mois ou deux sans sortir de leurs maisons ; durant
 cet intervalle , ils portent une quantité considé-
 rable d'étoffes , & ils ne mangent que du fruit
 à pain , auquel ils attribuent la propriété de blan-
 chir le corps. Ils semblent croire aussi que leur
 embonpoint & la couleur de leur peau , dépend
 d'ailleurs des diverses nourritures qu'ils

prenne
 sons le
 selon l
 » L
 es ne
 ense
 pain
 ue ch
 uit a
 u'on
 ourrit
 adies ,
 empér
 oujour
 » Ils
 u'on
 armi l
 ifie &
 ue no
 boo. I
 ée des
 une r
 utes l
 ujourd
 r d'un
 quelque
 mais , c
 parfaite

prennent habituellement ; le changement des saisons les oblige en effet à changer leur régime selon les différentes époques de l'année.

1777.
Décemb.

» Les nourritures végétales forment au moins les neuf dixièmes de leur régime ordinaire. Je pense que le *mahee* en particulier, ou le fruit de pain fermenté, dont ils font usage dans presque chacun de leurs repas, les relâche, & produit autour d'eux une fraîcheur très-sensible, qu'on n'apperçoit pas en nous qui vivons de nourritures animales ; & s'ils ont si peu de maladies, il faut peut-être l'attribuer au degré de température dans lequel ils se trouvent presque toujours.

» Ils ne comptent que cinq ou six maladies, qu'on puisse appeler chroniques ou nationales, parmi lesquelles je ne dois pas oublier l'hydrocécité & la *sefai*, ou ces enflures sans douleur, que nous avons trouvées si communes à *Tonga-boo*. Il s'agit ici de l'époque qui précède l'arrivée des Européens, car nous les avons infectés d'une maladie nouvelle, qui équivaloit seule à toutes les autres, & qui est presque universelle aujourd'hui : il paroît qu'ils ne savent pas la guérir d'une manière efficace. Les Prêtres la traitent quelquefois avec des compositions de simples : mais, de leur aveu, ils ne la guérissent jamais parfaitement ; ils conviennent néanmoins, que

1777.
Décemb.

dans un petit nombre de cas, la nature, sans le secours d'un Médecin, détruit le fatal virus, & opere une guérison complete. Ils disent qu'un homme infecté communique souvent sa maladie aux personnes qui vivent dans la même maison; que ces personnes la prennent en mangeant dans les mêmes vases que le malade, & même en les touchant; qu'alors elles meurent souvent, tandis que celui-là guérit; mais ce dernier fait me paroît difficile à croire, &, s'il est vrai, c'est avec des modifications dont on ne nous a pas parlé.

» Leur conduite dans toutes les occasions, annonce beaucoup de franchise & un caractère généreux. Néanmoins Omaï, que ses préventions pour les *Iles de la Société*, dispoit à cacher les défauts de ses compatriotes, nous avertis souvent, que les O-Taïtiens sont quelquefois cruels envers leurs ennemis. Ils les tourmentent, nous disoit-il, de propos délibéré; ils leur enlèvent de petits morceaux de chair en différentes parties du corps; ils leur arrachent les yeux, ils leur coupent le nez, & enfin ils les tuent & ils leur ouvrent le ventre: mais ces cruautés n'ont lieu qu'en certaines occasions. Si la gaieté est l'indice d'une ame en paix, on doit supposer que leur vie est rarement souillée par des crimes; je crois cependant qu'il faut plutôt attribuer leur disposition à la joie, à leurs sen-

ture, sans le
tal virus, &
disent qu'un
nt sa maladie
ême maison;
angeant dans
même en les
uvent, tandis
fait me paroît
c'est avec des
as parlé.

s occasions,
un caractère
ses préven-
, dispoit à
otes, nous
s sont quel-
s. Ils les tou-
pos délibéré-
x de chair es-
eur arrachent
, & enfin il
ntre : mais ce
occasions. S
paix, on doit
nt souillée par
il faut plutô-
, à leurs sen-

sations, qui, malgré leur vivacité, ne paroissent
jamais durables; car, lorsqu'il leur survenoit des
malheurs, je ne les ai jamais vu affectés d'une
maniere pénible, après les premiers momens de
triste. Le chagrin ne sillonne point leur front;
l'approche de la mort ne semble pas même
altérer leur bonheur. J'ai observé des malades
prêts à rendre le dernier soupir, ou des guerriers
qui se préparoient au combat, & je n'ai pas
remarqué que la mélancolie ou des réflexions
tristes, répandissent des nuages sur leur phy-
sionomie.

» Ils ne s'occupent que des choses propres à
leur donner du plaisir & de la joie. Le but de
leurs amusemens est toujours d'accroître la force
de leur penchant amoureux; ils aiment passion-
nement à chanter, & le plaisir est aussi l'objet de
leurs chansons: mais, comme on est bientôt rassasié
des jouissances charnelles ininterrompues,
ils varient les sujets de ces chants, & ils se plai-
sent à célébrer leurs triomphes à la guerre, leurs
travaux durant la paix, leurs voyages sur les
îles voisines & les aventures dont ils ont été
témoins, les beautés de leur Isle, & ses avan-
tages sur les pays des environs, ou ceux de quel-
ques cantons d'O-Taïi, sur des districts moins
favorisés. La musique a pour eux beaucoup de
charmes; &, quoiqu'ils montraient une forte

1777.
Décemb.

1777.
Décemb.

de dégoût pour nos compositions savantes , les sons mélodieux que produisoit chacun de nos instrumens en particulier , approchant davantage de la simplicité des leurs , les ravissoient toujours de plaisir.

» Ils connoissent les impressions voluptueuses qui résultent de certains exercices du corps , & qui chassent quelquefois le trouble & le chagrin de l'ame , avec autant de succès que la musique. Je puis citer là - dessus un fait remarquable , qui s'est passé sous mes yeux. Me promenant un jour aux environs de la pointe *Matavai* où se trouvoient nos tentes , je vis un homme qui ramaioit dans sa pirogue , de la maniere du monde la plus rapide ; & comme il jetoit d'ails leurs autour de lui des regards empressés , il attira mon attention. J'imaginai d'abord qu'il avoit commis un vol & qu'on le poursuivoit ; mais après l'avoir examiné quelque temps , je m'aperçus qu'il s'amusoit. Il s'éloigna de la côte ; il se rendit à l'endroit où commence la houle , & épiant avec soin la premiere vague de la levée , il fit force de rames devant cette vague , jusqu'à ce qu'il pût en éprouver le mouvement , & qu'elle eût assez de vigueur pour conduire l'embarcation sans la renverser ; il se tint immobile alors , & il fut porté par la lame qui le débarqua sur la greve : il vida tout de suite sa

favantes , les
 chacun de nos
 tant davantage
 oient toujours

voluptueuses
 du corps , &
 & le chagrin
 que la musi-
 fait remarqua-

r. Me prome-
 nte *Matavai*,

vis un homme
 a maniere de

il jetoit d'ail-
 pressés, il at-

ord qu'il avoit
 uivoit; mais

mps, je m'ap-
 de la côte; il

de la houle, &
 de la levée,

vague, jus-
 mouvement,

our conduire
 se tint immo-

me qui le dé-
 de suite fa-

sirogue, & il alla chercher une autre houle. Je
 jugeai qu'il goûtoit un plaisir inexprimable à être
 promené si vite & si doucement sur les flots ;
 quoiqu'il fût à peu de distance de nos tentes
 de la *Résolution* & de la *Découverte*, il ne fit
 pas la moindre attention aux troupes nombreuses
 de ses compatriotes, qui s'étoient rassemblés
 pour voir des objets aussi extraordinaires pour
 eux, que nos vaisseaux & notre camp. Tandis
 que je l'observois, deux ou trois Insulaires vin-
 rent me joindre ; ils semblerent partager son
 bonheur, & ils lui annoncerent toujours par
 des cris, l'apparence d'une houle favorable :
 par ayant le dos tourné & cherchant la lame du
 côté où elle n'étoit pas, il la manquoit quel-
 quefois. Ils me dirent que cet exercice, ap-
 pelé *Ehororoe*, dans la langue du pays, est très-
 commun parmi eux. Ils ont vraisemblablement
 plusieurs amusemens de cette espece, qui leur
 procurent au moins autant de plaisir que nous
 en avons de la donne l'exercice du patin, le seul de nos jeux,
 dont les effets puissent être comparés aux effets
 de ce que je viens de décrire.

» La langue d'*O-Taïti*, radicalement la même
 que celles de la *Nouvelle-Zélande* & des *Isles des*
Amis, n'a pas leur prononciation gutturale, & elle
 manque de quelques-unes des consonnes qui
 abondent dans les deux derniers dialectes. Les

1777.
 Décemb.

1777.
Décemb.

recueils de mots que nous avons déjà donnés, montrent assez en quoi consiste principalement cette différence, & ils prouvent qu'elle a pris la douceur & la mollesse des Habitans. J'avois rassemblé, durant le second Voyage de M. Cook, un long Vocabulaire (a), d'après lequel je me suis trouvé en état de comparer ce dialecte au dialecte des autres Isles. Durant celui-ci, je n'ai laissé échapper aucune occasion de m'instruire davantage sur l'idiome d'O-Taïti; j'ai eu pour cela de longues conversations avec Omaï, avant d'arriver aux Isles de la Société, & j'ai fréquenté les Naturels, pendant nos relâches, le plus que j'ai pu. Cet idiome est rempli d'expressions figurées très-belles; & si on le connoissoit parfaitement, je suis persuadé qu'on le mettroit au niveau des langues dont on estime le plus la hardiesse & l'énergie des images. Ainsi, les O-Taïtiens, pour exprimer avec emphase les idées qu'ils se forment de la mort, disent que l'ame va dans les ténèbres, ou plutôt dans la nuit. Lorsqu'ils voient un homme qui a l'air de douter qu'une telle femme soit leur mere, ils vous répondent sur le champ

(a) Voyez le Vocabulaire, à la fin du second Voyage de Cook. L'infatigable M. Anderson y a fait un grand nombre de corrections & d'additions; mais ce qu'on pourroit ajouter ici aux divers recueils de mots déjà publiés sur la langue d'O-Taïti, ne seroit d'aucune utilité réelle.

déjà donnés, avec surprise : *Oui; c'est la mere qui m'a porté dans son sein.* Une de leurs tournures répond précisément à cette tournure des Livres saints : *Les entrailles sont émues de douleur* : ils s'en servent toujours, quand ils éprouvent des affections molles qui les tourmentent : ils supposent que le siege de la douleur causée par les chagrins, les desirs inquiets & les diverses affections de l'ame est dans les entrailles, & ils supposent de plus que c'est le siege de toutes les opérations de l'esprit. Leur langue admet ces inversions de mots, qui placent le latin & le grec bien au-dessus de la plupart de nos langues modernes de l'Europe, si imparfaites, que, pour prévenir les ambiguïtés, elles sont réduites à arranger servilement les mots les uns après les autres. Elle est riche, qu'elle a plus de vingt termes pour désigner le fruit à pain dans ses différens états ; elle a autant pour la racine de *taro*, & environ dix pour la noix de coco. J'ajouterai, qu'outre le dialecte ordinaire, les O-Taïtiens ont une langue, qu'on peut appeler la *Langue plaintive*, & qui forme toujours des especes de stances ou un épi-citatif.

second Voyage de
grand nombre de
pourroit ajouter ici
la langue d'O-Taïti.

» Leurs Arts sont en petit nombre & bien simples ; néanmoins, si on doit les en croire, ils sont avec succès des opérations de Chirurgie, que nous n'avons pas encore pu imiter, malgré nos

1777.
Décemb

1777.
Décemb.

connoissances étendues sur ces matieres. Ils en ont telle
 vironnent d'éclisses les os fracturés, & si une éclisse
 partie de l'os s'est détachée, ils inferent dans la partie
 vide un morceau de bois taillé comme la partie qui manque
 de l'os qui manque : cinq ou six jours après, le malade
Rapaoo ou le Chirurgien, examine la blessure, & si
 il trouve le bois qui commence à se recouvrir de chair
 de chair ; ils ajoutent qu'en général, ce bois est
 entièrement couvert de chair le douzieme jour, & qu'
 qu'alors le malade a repris des forces, qu'il se fait
 baigne, & qu'il ne tarde pas à guérir. Nous n'ignorons
 pas que les blessures se guérissent sur des balles de
 balles de plomb, & quelquefois, mais rarement sur
 sur d'autres corps étrangers ; mais je doute d'autant
 tant plus de l'opération dont je viens de parler qu'en
 qu'en d'autres occasions, j'ai vu les O-Taïtiens bien
 bien loin d'une si grande habileté. J'apperçus un jour
 jour une moitié de bras qu'on avoit coupé à un homme
 homme qui s'étoit laissé tomber d'un arbre, & je n'y
 je n'y remarquai rien qui annonçât un Chirurgien fort
 gien fort habile, même en n'oubliant pas que leurs
 leurs instrumens sont très-défectueux : je rencontrai
 contrai un autre homme qui avoit une épaule disloquée ;
 disloquée ; il s'étoit écoulé quelques mois depuis l'accident,
 l'accident, & personne n'avoit su la remettre, quoique
 quoique ce soit une des opérations les moins difficiles de
 difficiles de notre Chirurgie. Ils savent que les fractures
 fractures & les luxations de l'épine du dos sont

atieres. Ils en ont vues de toutes sortes, & qu'il n'en est pas de même de celles
 des, & si une fois on a vu un coup de pique dans le crâne; ils savent aussi, par expérience, en
 serent dans les parties du corps les blessures sont incurables. Ils nous ont montré plusieurs cicatrices,
 comme la partie des. Ils nous ont montré plusieurs cicatrices,
 jours après, les suites des coups de pique qu'ils avoient reçus;
 la blessure, & les coups pénétrèrent réellement aux endroits
 à se recouvrir. Un indiqua, nous les aurions sûrement dé-
 al, ce bois étoit mortel, & cependant les blessés ont guéri.
 ouzieme jour. Leurs connoissances en Médecine paroissent
 forces, qu'il leur est bornées, sans doute, parce qu'il leur arrive
 r. Nous n'ignorons pas d'accidens qu'ils n'ont de maladies. Les
 écriffent sur des feuilles, mais rarement ils administrent des suc d'herbe
 mais rarement quelques occasions, & lorsque les femmes
 je doute d'arriver à des suites de couches fâcheuses, elles em-
 tiens de parler d'un remede qui semble paroître inutile
 les O-Taitiens dans un climat chaud: elles chauffent des pierres,
 e. J'apperçus qu'elles les couvrent ensuite d'une étoffe épaisse
 voit coupé à l'endroit dessus laquelle elles posent une certaine quan-
 d'un arbre, & d'une petite plante de l'espece de la mou-
 çât un Chirurgien, &, après avoir couvert le tout d'une
 bliant pas qu'une grande étoffe, elles s'asseyent dessus; elles ont
 ueux: je remarque que les sueurs abondantes, & elles guérissent: les
 voit une épaule de mes infectés du mal vénérien, ont voulu pra-
 es mois depuis par la même méthode, mais ils l'ont trouvée
 su la remettre, efficace. Ils n'ont point d'émétique.
 ions les moins. Malgré l'extrême fertilité de l'Isle, on y
 savent que le peuple éprouve souvent des famines qui emportent, dit-
 ne du dos son on beaucoup de monde. Je n'ai pu découvrir si

1777.
 Decemb.

ces famines sont la suite d'une mauvaise saison
 de la guerre, ou d'une population trop nombreuse ; il est presque impossible qu'il n'y ait
 quelquefois dans l'Isle trop de monde à nourrir.
 Au reste, il est difficile de douter de la vérité
 fait ; car ils ménagent avec beaucoup de sagesse
 même aux temps de l'abondance, les choses qui
 servent à leur nourriture. Dans les moments de
 disette, lorsqu'ils ont consommé leur fruit à terre
 & leurs ignames, ils mangent diverses racines qui
 croissent sans culture sur les montagnes : ils se
 nourrissent d'abord de la *patarra* ; elle ressemble
 à une grosse patate ou à une igname, & elle est
 bonne tant qu'elle n'a pas pris toute sa croissance
 mais, dès qu'elle est vieille, elle est remplie de
 fibres dures : ils mangent d'ailleurs deux autres
 racines ; l'une approche du *taro*, & la seconde
 s'appelle *Ehoë* ; il y a deux espèces de celle-ci
 l'une est vénéneuse, & on est contraint de la
 fendre & de la laisser macérer une nuit dans l'eau
 avant de la cuire ; &, sous ce rapport, elle
 semble à la *cassave* des Isles d'*Amérique*. De la
 manière dont les O-Taïtiens l'apprêtent, elle forme
 une pâte humide, très-insipide au goût : cependant
 je les ai vus s'en nourrir à une époque où ils n'avoient
 prouvoient point de disette ; c'est une plante
 grimpante, ainsi que la *patarra*.

» La classe inférieure fait peu d'usage des no

mauvaise saison, & ce ne sont jamais que des
 on trop nombreuses, des œufs de mer, ou d'autres produc-
 qu'il n'y ait pas de poissons marines; il est rare qu'elle mange du cochon,
 de à nourrir même cela lui arrive quelquefois. L'*Eree-de-hoi*
 de la vérité, il, est assez riche pour avoir du porc tous les
 coup de fois, & les Chef subalternes ne peuvent guere
 les choses, avoir qu'une fois par semaine, par quinzaine
 es momens, par mois, selon leur fortune. Il y a même des
 leur fruit à pe- ps où ils sont obligés de se passer de cette
 rses racines, grande : car, lorsque la guerre ou d'autres causes
 montagnes : il appauvri l'Isle, le Roi défend à ses Sujets de
 ; elle ressem- des cochons; & on nous a dit qu'en cer-
 me, & elle es occasions, la défense subsistoit plusieurs
 te sa croissan- is, & même une année ou deux. Les cochons
 e est remplie multiplient tellement durant cette prohibition,
 urs deux au- on les a vu abandonner l'état de domesticité
 , & la seco- devenir sauvages. Lorsqu'il paroît convenable
 ces de celle- lever la défense, tous les Chefs se rendent
 contraint de près du Roi, & chacun d'eux lui apporte des
 nuit dans l'e- ons. Le Roi ordonne d'en tuer quelques-uns
 apport, elle on sert aux Chefs, & ils s'en retournent avec
 érique. De la berté d'en tuer désormais pour leur table. La
 rent, elle for- hibition dont je viens de parler, subsistoit lors
 goût: cepend- notre arrivée à *O-Taïti*, du moins dans les dis-
 oque où ils n- s qui dépendent immédiatement d'*O-Too*; &
 c'est une pla- leur qu'elle ne nous empêchât d'aller à *Mata-*
va, lorsque nous aurions quitté *Oheitepeha*, il nous
 d'usage des no- ra, par un messager, qu'il la révoqueroit dès

1777.
 Décemb.

1777.
Décemb.

que nos vaisseaux auroient gagné le port. Il révoqua en effet, du moins par rapport à nous, mais nous fîmes une si grande consommation de ces animaux, qu'on la rétablit sans doute après notre départ. Le Gouvernement défend aussi quelquefois de tuer des volailles.

» *L'ava* est sur-tout en usage parmi les Insulaires d'un rang distingué. Ils la font d'une manière un peu différente de celle dont nous avons été souvent témoins aux *Isles des Amis*; car ils versent une très-petite quantité d'eau sur la racine, quelquefois ils grillent ou ils cuisent au four, ils broient les tiges sans les hacher. Ils emploient d'ailleurs les feuilles broyées de la plante, & y versent de l'eau comme sur la racine. Ils ne se réunissent pas en troupes pour la boire amicalement, comme à *Tongataboo*; mais ses perniciosus effets sont plus sensibles à *O-Taïti*, car elle tarde pas à enivrer, ou plutôt à donner de la faiblesse à toutes les facultés du corps & de l'esprit. Ceux d'entre nous qui avoient abordé autrefois ces Isles, furent surpris de voir la maigreur affectée d'une multitude d'Insulaires, que nous avions laissés d'un embonpoint & d'une grosseur remarquables; nous demandâmes la cause de ce changement, & on nous répondit, qu'il falloit l'attribuer à l'*ava*: leur peau étoit grossière, desséchée & couverte d'écailles; on nous assura que ces écailles

tombe

tombe
renouv
pernic
deveni
& il es
Ces eff
premie
O-Taï
uxe. S
nent,
uera.

» Ils
premier
coucher
eux he
inent à
s dîner
eux &
quit. Ils
es usag
on-feu
z dans
à man
plus étra
ortion
à d'un
ffimé,
es, & c

Tom

le port. Il
 pport à nou
 infomation d
 as doute apr
 fend aussi que
 parmi les Inf
 d'une manie
 ous avons été
 ; car ils verfe
 r la racine,
 ent au four,
 . Ils emploie
 a plante, &
 racine. Ils ne
 boire amica
 s ses pernicie
 iiii, car elle
 onner de la f
 s & de l'espr
 rdé autrefois
 naigreur affre
 e nous avio
 grosseur rema
 se de ce chang
 alloit l'attribu
 e, desséchée
 que ces écail
 tomba

tombent de temps en temps, & que la peau se
 renouvelle. Pour justifier l'usage d'une liqueur si
 pernicieuse, ils prétendent qu'elle empêche de
 devenir trop gras; il est évident qu'elle les énerve,
 & il est très-probable qu'elle abrege leurs jours.
 Ces effets nous ayant moins frappés durant nos
 premieres relâches, il y a lieu de croire que les
 O-Taïtiens n'abusoient pas autant de cet article de
 luxe. S'ils continuent à boire l'ava aussi fréquem-
 ment, on peut prédire que leur population dimi-
 nuera.

» Ils font beaucoup de repas dans un jour; le
 premier (ou plutôt le dernier, car ils vont se
 coucher immédiatement après) a lieu à environ
 deux heures du matin, & le second à huit; ils
 dînent à onze heures, &, comme le disoit Omai,
 ils dînent une seconde & une troisieme fois à
 deux & à cinq heures du soir, & ils soupent à
 huit. Ils ont, sur ce point de leur vie domestique,
 des usages très-bizarres. Les femmes éprouvent
 non-seulement la mortification de manger seules,
 & dans une partie de la maison éloignée de celle
 où mangent les hommes; mais, ce qui est bien
 plus étrange encore, on ne leur donne aucune
 portion des mets délicats: elles n'osent goûter
 ni d'un poisson de l'espece du thon, qui est fort
 estimé, ni de quelques-unès des meilleures bana-
 nes, & on permet rarement le porc, même à celles

1777.
 Decemb.

1777.
Décemb.

des classes supérieures. Les petites filles & les petits garçons prennent aussi leur repas séparément. En général, les femmes apprêtent les choses dont elles se nourrissent; car les hommes les laissent mourir de faim, plutôt que de leur rendre ce service. Il y a ici, & dans plusieurs de leurs coutumes relatives à leurs repas, quelque chose de mystérieux, que nous n'avons jamais pu bien comprendre. Lorsque nous en demandions la raison, on ne nous répondoit rien, sinon que cela étoit juste & indispensable.

» Ce qui a d'ailleurs rapport aux femmes n'est point obscur; leurs liaisons avec les hommes n'offrent sur-tout rien de caché. Si un jeune homme & une jeune femme habitent ensemble le jeune homme donne au pere de la fille, quelques-unes des choses réputées nécessaires dans le pays, telles que des cochons, des étoffes & des pirogues; la quantité de ces choses est proportionnée au temps qu'il passe avec sa maîtresse: si le pere croit qu'on ne l'a pas payé, il ne craint pas de reprendre la fille, & de la livrer à un autre qui sera peut-être plus libéral: l'homme, de son côté, peut toujours former un nouveau choix. Si sa maîtresse devient grosse, il est le maître de tuer l'enfant, & de continuer ses liaisons avec la mere, ou de l'abandonner; mais s'il adopte l'enfant, & s'il ne lui ôte pas la vie, il est censé

marie,
reste d
n'est p
plus je
toutefo
de fem
qu'ils e
font de
voignan
se proc
canton
ne se li
n'adopt
taire &
Cette v
ion, q
femmes
ane déb
plus sau
l'une n
ndices
emme
& au ne
qui le fu
» Les
mens de
les hum
a rappo

1777.
Décemb.

filles, & les mariés, & il garde communément sa femme le reste de ses jours. Aux yeux des O-Taïtiens, ce n'est pas un crime de prendre une concubine plus jeune, & de l'établir dans sa maison; il est toutefois bien plus commun de les voir changer de femmes, & c'est une chose si ordinaire, qu'ils en parlent d'un ton fort léger. Les *Erroes* sont des Insulaires des classes supérieures, qui joignant à une humeur volage, des moyens de se procurer de nouvelles femmes, voyagent d'un canton à l'autre ou sur les Isles voisines, & qui ne se livrant pas à un attachement particulier, n'adoptent guere la maniere de vivre plus sédentaire & plus tranquille dont je viens de parler. Cette vie licencieuse est si analogue à leur disposition, que les plus jolis hommes & les plus jolies femmes passent ordinairement leur jeunesse dans une débauche qui déshonorerait les peuplades les plus sauvages, mais qui révolte sur-tout au milieu d'une nation, qui offre, à d'autres égards, des indices sûrs d'aménité & de tendresse. Lorsqu'une femme *Erroe* accouche, on applique à la bouche & au nez de l'enfant un morceau d'étoffe mouillée qui le suffoque.

» Les femmes contribuant beaucoup aux agrémens de cette vie de plaisir, on est surpris qu'outre les humiliations dont on les accable, en ce qui a rapport aux alimens, & à la maniere de les

1777.
Décemb.

prendre, elles soient traitées souvent avec une dureté ou plutôt une brutalité qui semble exclure la plus légère affection. Rien toutefois n'est plus ordinaire que de les voir impitoyablement battues par les hommes; & il est difficile d'expliquer ces violences, à moins qu'elles ne soient l'effet de la jalousie, qui, de l'aveu des O-Taïtiens, tourmente quelquefois les deux sexes. J'adopterois cette explication volontiers; car, en bien des occasions, j'ai trouvé les femmes plus sensibles aux charmes de la figure, qu'à des vues d'intérêt; mais je dois avouer que même alors elles paroissent à peine susceptibles de ces sentimens délicats que produit une tendresse mutuelle, & qu'il y a moins d'amour platonique à O-Taïti, que dans aucun autre pays du monde.

» Des idées de propreté firent imaginer aux O-Taïtiens l'amputation ou l'incision du prépuce, & ils ont, dans leur langue, une épithète injurieuse pour ceux qui n'observent pas cet usage. Lorsqu'il y a, dans un district, cinq ou six petits garçons d'un âge convenable, le pere de l'un d'eux va en avertir le *Tahoua*, ou l'un des Savans du pays; le *Tahoua*, suivi d'un domestique, mène les petits garçons au sommet d'une colline; après avoir donné à l'un d'eux une attitude propre à l'opération, il introduit un morceau de bois au-dessous du prépuce, & il lui dit de regarder de

 1777.
 Décemb.

el côté, une chose bien curieuse : tandis que le
 jeune homme est occupé d'un autre objet, le
 Prêtre coupe, avec une dent de requin, & or-
 dinairement d'un seul coup, le prépuce établi
 sur le morceau de bois ; il sépare ensuite, ou plutôt
 replie en arriere les parties divisées, & ayant
 bandé la plaie, il fait la même opération au reste
 des jeunes gens. Les nouveaux circoncis se bai-
 gnent cinq jours après ; on ôte leurs bandages
 & on nettoie leur plaie ; le dixieme jour ils se
 baignent de nouveau, & ils se portent bien ;
 mais la partie où s'est faite l'incision, offre encore
 une grosseur, & le *Tahoua*, toujours suivi d'un
 domestique, mene une seconde fois les petits
 garçons sur la colline, y allume du feu, & il
 place le prépuce entre deux pierres chaudes, il
 le presse doucement, ce qui détruit la grosseur.
 Les nouveaux circoncis retournent alors chez eux,
 la tête & le corps ornés de fleurs odoriférantes ;
 leurs peres donnent à l'Opérateur des cochons &
 des étoffes, & ils proportionnent la récompense
 sur son habileté ; s'ils sont pauvres, la famille se
 charge du présent.

» Le système religieux des O-Taïtiens est fort
 étendu & singulier sur un grand nombre de points ;
 mais il y a peu d'individus du bas-peuple qui le
 connoissent parfaitement : cette connoissance se
 trouve sur-tout parmi les Prêtres, dont la classe

1777.
Décemb.

est très-nombreuse. Ils croient qu'il y a plusieurs Dieux, dont chacun est très-puissant ; mais ils ne paroissent pas admettre une Divinité supérieure aux autres. Les différens districts & les diverses Isles des environs, ayant des Dieux divers, les Habitans de chacun de ces districts, & de chacune de ces terres, imaginent, sans doute, avoir choisi le plus respectable, ou du moins, une Divinité revêtue d'assez de pouvoir pour les protéger, & pour fournir à tous leurs besoins. Si ce Dieu ne satisfait pas leurs espérances, ils ne pensent pas qu'il soit impie d'en changer : c'est ce qui est arrivé dernièrement à *Tiarraboo*, où l'on a substitué aux deux Divinités anciennes, *Oraa*, Dieu de *Bolabola*, peut-être, parce qu'il est le protecteur d'une peuplade qui a été triomphante à la guerre, & , comme depuis cette époque, ils ont eu des succès contre la Tribu d'*O-Taii-nooe*, ils attribuent leurs victoires à *Oraa*, qui, selon leur expression, combat pour eux.

» Ils servent leurs Dieux avec une assiduité remarquable : outre que les grands *Whattas*, c'est-à-dire, les endroits des *Morais*, où l'on dépose les offrandes, sont ordinairement chargés d'aromaux & de fruits, on rencontre peu de maisons qui n'en aient pas un petit dans leur voisinage. Les Habitans des *Isles de la Société* sont, sur ces matieres, d'une rigidité si scrupuleuse, qu'ils ne

comme
un mor
dont no
montre
gieux d
sacrifice
ont peu
quand i
car ils
détenu
trouvio
Taboo ?
ils les cl
les ball
core l'in
religieu
tie, lors
faire un
au culte
n'est pas
sans jam
arrive d
malheur
mal-faisa
un espr
mal; ils
Dieu; n
se born

commencent jamais un repas, sans mettre de côté un morceau pour l'*Eatooa*. Le sacrifice humain dont nous avons été témoins durant ce voyage, montre assez jusqu'où ils portent leur zèle religieux & leur fanatisme. Il paroît sûr, que les sacrifices humains reviennent fréquemment; ils ont peut-être recours à cet expédient abominable, quand ils éprouvent des contre-temps fâcheux; car ils nous demanderent, si l'un de nos gens, détenu en prison à l'époque où nous nous trouvions arrêtés par des vents contraires, étoit *Taboo*? Leurs prières sont aussi très-fréquentes, ils les chantent à-peu-près sur le même ton que les ballades de leurs jeux. On apperçoit encore l'infériorité des femmes dans les pratiques religieuses; on les oblige à se découvrir en partie, lorsqu'elles passent devant les *Morais*, ou à faire un long détour pour éviter les lieux destinés au culte public. Selon leur mythologie, Dieu n'est pas censé leur accorder toujours des bienfaits sans jamais les oublier, & sans permettre qu'il leur arrive du mal; cependant, lorsqu'ils essuient des malheurs, ils semblent y voir les effets d'un être mal-faisant, qui veut leur nuire. Ils disent qu'*Etee* est un esprit mal-faisant qui leur fait quelquefois du mal; ils lui présentent des offrandes, ainsi qu'à leur Dieu; mais ce qu'ils redoutent des êtres invisibles, se borne à des choses purement temporelles.

1777.
Décemb.

» Ils croient que l'ame est immatérielle & immortelle. Ils disent qu'elle voltige autour des levres du mourant, pendant les dernières angoisses, & qu'elle monte ensuite auprès du Dieu, qui la réunit à sa propre substance, ou, selon leur expression, qui la mange; qu'elle demeure quelque temps dans cet état; qu'elle passe ensuite au lieu destiné à la réception de toutes les ames humaines; qu'elle y vit au milieu d'une nuit éternelle, ou, comme ils le disent quelquefois, au milieu d'un crépuscule qui ne finit jamais. Ils ne pensent pas que les crimes commis sur la terre, soient punis après la mort d'une manière permanente; car le Dieu mange indifféremment les ames des bons & celles des méchans. Mais il est sûr qu'ils regardent cette réunion à la Divinité, comme une purification nécessaire, pour arriver à l'état de bonheur; en effet, selon leur doctrine, si un homme s'abstient des femmes, quelques mois avant de mourir, il passe tout de suite dans sa demeure éternelle, sans avoir besoin de cette union préliminaire; ils imaginent qu'il est assez purifié par cette abstinence, & affranchi de la loi générale.

» Toutefois ils sont loin de se former, sur le bonheur de l'autre vie, les idées sublimes que nous offrent notre Religion & même notre raison. L'immortalité est le seul privilege impor-

tant qu'
ames dé
qui les
réunies
en soien
qui ont
elles des
mais il p
rien, puis
ont la m
& d'une
reconnoi
où elle a
reconnoi
Tourova
pour se d
ont enfi
s demeu
la reste,
par leur
as les m
» Leur
agance
voir de c
être; ils
peuvent,
roduire.
e mange

tant qu'ils semblent espérer ; car s'ils croient les
 âmes dépouillées de quelques-unes des passions
 qui les animoient tandis qu'elles se trouvoient
 réunies au corps, ils ne supposent pas qu'elles
 en soient absolument affranchies. Aussi les âmes
 qui ont été ennemies sur la terre, se livrent-
 elles des combats lorsqu'elles se rencontrent ;
 mais il paroît que ces démêlés n'aboutissent à
 rien, puisqu'elles sont réputées invulnérables. Ils
 ont la même idée de la rencontre d'un homme
 & d'une femme. Si le mari meurt le premier, il
 reconnoît l'âme de son épouse, dès le moment
 où elle arrive dans la terre des Esprits ; il se fait
 reconnoître dans une maison spacieuse, appelée
Tourova, où se rassemblent les âmes des morts
 pour se divertir avec les Dieux. Les deux époux
 ont ensuite occuper une habitation séparée, où
 ils demeurent à jamais, & où ils font des enfans ;
 au reste, ils ne procréent que des êtres spirituels,
 car leur mariage & leurs embrassemens ne sont
 pas les mêmes que ceux des êtres corporels.

» Leurs idées sur la Divinité, sont d'une extra-
 vagance absurde. Ils la croient soumise au pou-
 voir de ces mêmes Esprits, à qui elle a donné
 l'être ; ils imaginent que ces Esprits la mangent
 souvent, mais ils lui supposent la faculté de se re-
 produire. Ils emploient sans doute ici l'expression
 de manger, parce qu'ils ne peuvent parler des

1777.
 Décembre.

choses immatérielles, sans recourir à des objets matériels. Ils ajoutent que la Divinité demande aux Esprits, assemblés dans le *Tourova*, s'ils ont le projet de la détruire; que si les Esprits ont pris cette résolution, elle ne peut la changer. Les Habitans de la terre se croient instruits de ce qui se passe dans la région des Esprits; car à l'époque où la lune est dans son déclin, ils disent que les Esprits mangent leur *Eatooa*, & que la reproduction de l'*Eatooa* avance, lorsque la lune est dans son plein. Les Dieux les plus puissans sont sujets à cet accident, ainsi que les Divinités subalternes. Ils pensent aussi qu'il y a d'autres endroits destinés à recevoir les ames après la mort. Ceux, par exemple, qui se noient dans la mer, y demeurent au sein des flots; ils y trouvent un beau pays des maisons, & tout ce qui peut les rendre heureux. Ils soutiennent de plus, que tous les animaux, que les arbres, les fruits & même les pierres, ont des ames, qui, à l'instant de la mort ou de la dissolution, montent auprès de la Divinité à laquelle ces substances s'incorporent d'abord pour passer ensuite dans la demeure particulière qui leur est destinée.

» Ils sont persuadés que la pratique exacte de leurs devoirs religieux, leur procure toutes sortes d'avantages temporels; & comme ils assurent que l'action puissante & vivifiante de l'esprit de

Dieu e
 donner
 sur ses
 es, &
 l'action
 homme
 l'orteil,
 en l'orte
 chent ré
 aillent p
 Toopapa
 es hom
 trées de
 d'un Cir
 orrenen
 prits de
 lon de p
 ou reste,
 e don
 nous d
 ere l'av
 erre da
 l'occaf
 T. drif
 de ceux
 de celle
 pirés, au
 dont ils s

1777.
Décemb.

Dieu est répandue par-tout, on ne doit pas s'étonner s'ils ont une foule d'idées superstitieuses sur ses opérations. Ils disent que les morts subites, & tous les autres accidens, sont l'effet de l'action immédiate de quelque Divinité. Si un homme se heurte contre une pierre, & se blesse par un porteil, ils attribuent la meurtrissure à l'*Eatooa*; en sorte que, selon leur mythologie, ils marchent réellement sur une terre enchantée. Ils tressaillent pendant la nuit, lorsqu'ils approchent d'un *Toopapaoo*, où sont exposés les morts, ainsi que les hommes ignorans & superstitieux de nos contrées de l'*Europe*, redoutent les Esprits, à la vue d'un Cimetière. Ils croient aussi aux songes, qu'ils prennent pour des avis de leur Dieu, ou des Esprits de leurs Amis défunts, & ils supposent le don de prédire l'avenir à ceux qui ont des rêves; au reste, ils n'attribuent qu'à quelques personnes ce don de prophétie. *Omai* prétendoit l'avoir; nous dit le 26 Juillet 1776, que l'âme de son père l'avoit averti en songe, qu'il descendroit à terre dans trois jours; mais il ne put triompher à l'occasion de sa prophétie, car nous n'arrivâmes à *T'ériffe* que le premier Août. La réputation de ceux qui ont des songes approche beaucoup de celle de leurs Prêtres & de leurs Prêtresses inspirés, auxquels ils ajoutent une foi aveugle, & dont ils suivent les décisions, toutes les fois qu'ils

1777.
Décemb.

forment un projet important. Opoony respecte beaucoup la Prêtresse qui lui persuada d'envahir *Ulietea*, & il ne va jamais à la guerre sans la consulter. Ils adoptent de plus, à quelques égards, notre vieille doctrine de l'influence des Planètes; du moins ils reglent, en certains cas, leurs délibérations publiques sur les aspects de la Lune: par exemple, ils entreprennent une guerre, & ils comptent sur des succès, lorsque cette Planete est couchée horizontalement, ou fort inclinée dans sa partie convexe, après son renouvellement.

» Leur système sur la création de l'univers, est embrouillé, obscur & extravagant, comme on l'imagine bien. Ils disent qu'une Déesse ayant un bloc ou une masse de terre suspendue à une corde, la lança loin d'elle, & en répandit aux environs des morceaux, tels qu'*O-Taïti* & les Isles voisines, dont les divers Habitans viennent d'un homme & d'une femme établis à *O-Taïti*. Il ne s'agit cependant que de la création immédiate de leur contrée; car ils admettent une création universelle antérieure à celle-ci, & ils croient à l'existence de plusieurs terres qu'ils ne connoissent que par tradition; mais leurs idées s'arrêtent à *Tatooma* & à *Tapuppa*, pierres & rochers mâles & femelles, qui forment le noyau du globe, ou qui soutiennent l'assemblage de terre & d'eau jeté

la fu
Totorro
ensuite
qui don
ensuite
Oroo, e
Dieu, se
de créer
différent
sur le C
par des
qu'on ob
es boc
adis à *O*
n accid
une pa
» Ils o
religieuse
pport à
je vais
appelés *T*
figurer
en long
ient, n
s habito
me de c
s mange
roient,

ny respecte
la d'envahir
sans la con-
ques égards,
es Planetes;
, leurs déli-
de la Lune:
e guerre, &
ue cette Pla-
ou fort in-
s son renou-
l'univers, est
, comme on
esse ayant un
endue à une
répandit sur
O-Taïti & les
sans viennent
à O-Taïti. Il
on immédiate
une création
et ils croient à
ne connoissent
es s'arrêtent à
rochers mâles
du globe, ou
e & d'eau jeté

sa surface. *Tatooma* & *Tapuppa* produisirent
Totorro, qui fut tué & décomposé en terre, &
ensuite *O-Taïa* & *Oroo*, qui s'épouserent &
qui donnerent d'abord naissance à une terre, &
ensuite à une race de Dieux. *O-Taïa* fut tué, &
Oroo, qui étoit de l'espece femelle, épousa un
Dieu, son fils, appelé *Terra*, à qui elle ordonna
de créer de nouvelles terres, les animaux & les
différentes especes de comestibles, qu'on trouve
sur le Globe, ainsi que le Firmament, soutenu
par des hommes, appelés *Teserei*. Les taches
qu'on observe dans la Lune, sont, à leurs yeux,
des bocages d'une sorte d'arbres qui croissoient
adis à *O-Taïti*; ces arbres ayant été détruits par
un accident, leurs semences furent portées dans la
Lune par des colombes.

» Ils ont d'ailleurs une multitude de légendes
religieuses & historiques; l'une des dernieres a
rapport à l'usage de manger de la chair humaine,
et je vais en donner le précis. Deux hommes,
appelés *Taheei*, seul nom qu'ils emploient pour
designer des Cannibales, vivoient à *O-Taïti* il y a
un long-temps: on ne savoit pas d'où ils for-
mèrent, ni comment ils étoient arrivés dans l'Isle.
Ils habitoient les montagnes, qu'ils avoient cou-
vertes de quitter pour venir tuer les gens du pays;
ils mangeoient ensuite les hommes qu'ils massa-
croient, & ils arrêtoient les progrès de la popu-

1777.
Décemb.

1777.
Décemb.

lution. Deux freres résolurent de détruire ces monstres formidables, & ils imaginèrent un stratagème qui leur réussit. Ils habitoient aussi les montagnes, un peu au-dessus des *Tahecai*, & ils occupoient un poste, d'où ils pouvoient leur parler sans trop exposer leurs jours. Ils les invitèrent à un repas que les *Tahecai* acceptèrent de bon cœur; ayant fait chauffer des pierres, ils les mirent dans du *Mahee*, & ils dirent à l'un des *Tahecai* d'ouvrir la bouche: le *Tahecai* ouvrit la bouche; on y laissa tomber un de ces morceaux de *Mahee* & on y versa de l'eau, laquelle, en se mêlant avec la pierre chaude, produisit un bouillonnement qui tua le monstre quelque temps après. Les deux freres voulurent engager l'autre à faire la même chose; mais le second Cannibale frappé du bouillonnement de l'estomac de son camarade, les remercia; on l'assura que le *Mahee* étoit excellent, & que ce bouillonnement passeroit bien vite, & il fut si crédule, qu'il ouvrit la bouche & subit le sort du premier. Les Naturels alors les couperent en morceaux, qu'ils enterrent, & ils donnerent, par reconnoissance, le gouvernement de l'Isle aux deux freres. Les *Tahecai* résidoient dans le district appelé *Whapaneeoo*, & on y trouve encore aujourd'hui un arbre à pain, qui, dit-on, leur appartenoit. Une femme qui vivoit avec eux, avoit deux dents d'une grosseur pro-

gigieuf
O-Tah
eurs
oupir.
omme
e ses
out an
rocs.
» Or
semblan
du des
ancien
eu de
bles d
érités
on peu
vilificati
le est
xprime
anniba
endant
dis de
e point
ve, qu
dit don
resque
arens &
peuple

détruire ces
 erent un stra
 oient aussi les
Taheei, & ils
 pouvoient leur
 . Ils les invite
 terent de bon
 es, ils les mi
 nt à l'un des
heeai ouvrit la
 ces morceaux
 laquelle, en
 produisit un
 quelque temp
 engager l'autr
 nd Cannibale
 stomac de son
 a que le *Mak*
 nement passe
 qu'il ouvrit la
 . Les Naturels
 qu'ils enterre
 fissance, le gou
 s. Les *Taheei*
apaneeoo, & on
 re à pain, qui
 me qui vivoit
 grosseur pro

gieuse, & après leur mort, elle alla s'établir à
O-Taha; & les Insulaires la mirent au nombre de
 leurs Déeses, lorsqu'elle eut rendu le dernier
 soupir. Elle ne mangeoit pas de la chair humaine
 comme ses deux époux; mais, d'après la grandeur
 de ses dents, on donne le nom de *Taheei* à
 tout animal qui a un aspect farouche ou de larges
 crocs.

1777.
 Décemb.

» On doit avouer que cette Histoire a la vrai-
 semblance de celle d'Hercule, détruisant l'Hydre,
 ou des Tueurs de Géants, dont parlent les Ro-
 manciens des derniers siècles; mais j'y trouve aussi
 peu de moralité, que dans la plupart des vieilles
 fables de la même espece, reçues comme des
 vérités par des peuples ignorans, dont la civilisa-
 tion peut être comparée, à quelques égards, à la
 civilisation des Naturels des *Isles de la Société*.
 Elle est d'ailleurs heureusement imaginée, car elle
 exprime l'aversion & l'horreur qu'inspirent ici les
 Cannibales. Plusieurs raisons feroient croire ce-
 pendant que les Habitans de ces Isles mangeoient
 des de la chair humaine. J'interrogeai Omaï sur
 ce point; il soutint de la maniere la plus posi-
 tive, que je me trompois, mais il me conta un
 fait dont il avoit été témoin, & qui confirme
 presque cette opinion. Un grand nombre de ses
 parens & de ses alliés furent tués à l'époque où
 le peuplade de *Bolabola* battit celle de *Huaheine*,

Un homme de sa famille eut ensuite occasion de se venger ; il battit à son tour les Insulaires de *Bolabola*, & coupant un morceau de la cuisse de l'un de ses ennemis, il le rôtit, & il le mangea. M. Cook a raconté plus haut, qu'on offre au Roi un œil du malheureux qu'on sacrifie aux Dieux, & nous n'avons pu nous empêcher de voir dans cet usage les restes d'une coutume qui étoit jadis beaucoup plus étendue, & dont cette cérémonie emblématique rappelle le souvenir.

» Le Roi est investi du *Maro*, il préside aux sacrifices humains ; & il paroît que ce sont là les privilèges distinctifs de sa Souveraineté. Il faut peut-être y ajouter celui de sonner d'une conque qui produit un son très-éclatant. Dès qu'il donne ce signal, tous ses sujets sont obligés de lui apporter des comestibles de différentes especes, en proportion de leurs facultés. Son nom seul leur inspire un respect qui va jusqu'à l'extravagance & il les rend quelquefois cruels. Lorsqu'on revêt du symbole de la Royauté, s'il y a dans la langue des mots qui aient de la ressemblance avec celui de *Maro*, on les change, & on en substitue d'autres : l'homme qui a ensuite la hardiesse de ne pas se soumettre au changement, & de continuer à se servir des mots pros crits, est sur-le-champ mis à mort, avec toute sa famille. On traite d'une

maniere

mani
un ar
Oma
donne
noms
andis
conqu
rain,
es ca
ration

» Le
qui lui
naison
s'écari
honor
les qu
e déco
vois lo
es envi
quel i
els des
ceint
ules se
oyal. I
on, le
resque
es préj
haines.

Tom

l'occasion de
Insulaires de
de la cuisse de
il le mange
qu'on offre au
n sacrifice au
empêcher de
e coutume qu
due, & don
appelle le sou

il préside au
e ce sont là le
eraineté. Il fa
d'une conqu
Dès qu'il don
és de lui appo
s especes, e
nom seul le
l'extravagance
. Lorsqu'on
s'il y a dans
semblance ave
on en substitue
hardiesse de ne
de continuer
r-le-champ m
On traite d'une
maniere

maniere aussi barbare ceux qui s'avisent d'appeler
un animal, du nom du Prince. D'après cet usage,
Omaï fut toujours indigné de voir que les Anglois
donnent, à des chevaux ou à des chiens, les
noms d'un Prince, ou d'une Princesse. Au reste,
tandis que les O-Taïtiens punissent de mort qui-
conque emploie légèrement le nom de leur Souve-
rain, ils se contentent de confisquer les terres &
les cabanes de ceux qui outragent son adminis-
tration.

» Le Roi a, dans chaque District, des maisons
qui lui appartiennent, & il n'entre jamais dans la
maison d'un de ses sujets. Si un accident l'oblige
s'écarter de cette regle, on brûle la maison qu'il
honorée de sa présence, ainsi que tous les meu-
bles qu'elle renferme. Non-seulement ses sujets
se découvrent devant lui, jusqu'à la ceinture;
mais lorsqu'il est quelque part, on dresse, dans
ses environs, un poteau garni d'une piece d'étoffe,
auquel ils rendent les mêmes honneurs. Les Natu-
rels des deux sexes se découvrent également jusqu'à
la ceinture, devant ses freres; mais les femmes
se découvrent devant les femmes du sang
royal. En un mot, ils portent jusqu'à la supersti-
on, leur respect pour le Roi, & sa personne est
presque sacrée à leurs yeux. Il doit peut-être, à
ces préjugés, la possession tranquille de ses Do-
maines. Les Naturels du district de *Tiarraboo* con-

1777.
Decemb.

1777.
Décemb.

viennent qu'il a droit aux mêmes honneurs parmi eux, quoique leur Chef particulier leur paroisse plus puissant, quoiqu'ils le supposent héritier du Gouvernement de l'Isle, en cas de l'extinction de la famille Royale actuelle. Il est assez vraisemblable que Waheia-Dooa deviendrait en effet Souverain de toute la contrée; car, outre *Tiarraboo*, il est le maître de plusieurs districts d'*Opooreenoo*. Ses domaines égalent presque, en étendue, ceux d'*O-Too*, & la portion de l'Isle, à laquelle il diste des lois, est d'ailleurs la plus peuplée & la plus fertile. Ses sujets ont donné des preuves de leur supériorité; ils ont remporté des victoires fréquentes sur ceux d'*O-Taïri-nooe*; & ils affectent de parler de leurs voisins, comme d'une troupe de Guerriers méprisables, qu'il seroit aisé de battre si leur Chef vouloit déclarer la guerre.

» Après l'*Eree-de-Hoi* & sa famille, viennent les *Erees* ou les Chefs, revêtus de quelque pouvoir ensuite les *Manohoones* ou les Vassaux, & les *Teous* ou *Toutous*, c'est-à-dire, les Domestiques ou plutôt les Esclaves. Les hommes de chacune de ces classes se lient, selon l'institution primitive, avec des femmes de leur Tribu; mais s'ils ont des privautés avec des femmes d'un rang inférieur, & s'il résulte un enfant de ce commerce on laisse la vie à l'enfant, qui prend le rang de son pere, à moins qu'il ne doive le jour à un

ree ;
omme
asse in
mort
ec un
-Hoi t
re, c
cort s
n frere
flent t
fourn
urs, à
maines
Des
n des
vent o
s d'O-
maines
pierre
les ar
mpagne
Hoi, le
utefois
comm
urer les
e les lo
ancien
iers, le

ree ; car on le tue dans ce dernier cas. Si une
 homme de condition se lie avec un homme d'une
 classe inférieure , on tue ses enfans ; & on met
 à mort le *Teou* qui est surpris dans une intrigue
 avec une femme du sang Royal. Le fils de l'*Eree-
 Hoi* succede aux titres & aux honneurs de son
 pere , dès le moment de sa naissance ; si le Roi
 meurt sans enfans , le Gouvernement passe à
 son frere. Dans les autres familles , les biens
 passent toujours au fils aîné ; mais il est obligé
 de fournir à l'entretien de ses freres & de ses
 sœurs , à qui on accorde une portion de ses
 terres.

Des ruisseaux ou de petites collines , qui en
 certains endroits se prolongent dans la mer ,
 servent ordinairement de bornes aux divers can-
 tons d'*O-Taïti*. De grosses pierres marquent les
 limites particulières : le dérangement d'une de
 ces pierres produit des querelles , qui se décident
 par les armes : chaque parti met alors ses amis en
 campagne : mais si l'on porte les plaintes à l'*Eree-
 Hoi* , le Roi termine le différent à l'amiable.
 Toutefois le délit dont il est ici question , n'est
 pas commun , & une longue possession semble
 consacrer les propriétés des *O-Taïtiens* , aussi-bien
 que les lois les plus sévères des autres contrées.
 L'ancien usage remet à la vengeance des parti-
 culiers , les crimes qui n'intéressent pas la Com-

1777.
 Décembre.

munauté; & on ne dénonce point ces délits aux
 Chefs. Ils semblent croire que la personne offensée
 ou lésée prononcera d'une manière aussi équitable
 que des indifférens; & les châtimens décernés
 aux crimes de toutes especes, étant connus dès
 long-temps, on lui permet de les infliger sans
 avoir à répondre de sa conduite. Ainsi, lorsqu'on
 surprend un voleur, ce qui en général arrive
 pendant la nuit, l'homme qu'il a volé peut le tuer
 sur-le-champ; & si on en demande des nouvelles,
 il lui suffit, pour sa justification, de dire les raisons
 qu'il a eues de lui donner la mort. Au reste, on
 ne punit guere les voleurs avec cette sévérité,
 moins qu'ils ne dérobent des choses réputées très
 précieuses, telles que des pieces de corps, & des
 cheveux treffés. Si un voleur s'enfuit après avoir
 pris des étoffes ou même des cochons, & qu'on
 le découvre ensuite, on ne le punit point, lorsqu'il
 promet de rendre la même quantité d'étoffes
 ou le même nombre de cochons. On lui pardonne
 quelquefois, quand il s'est tenu caché plusieurs
 jours, ou il en est quitte pour une légère basto-
 nade. Si un Insulaire en tue un autre dans une
 querelle, les amis du défunt se réunissent, & s'
 attaquent le meurtrier & ses partisans: s'ils triom-
 phent, il s'emparent de la maison, des terres, &
 des meubles du meurtrier; mais s'ils sont vaincus,
 leurs richesses tombent au pouvoir du vainqueur.

1777.
 Décemb.

ces délits au
bonne offense
e aussi équité
stimens décer
étant connu
e les infliger
te. Ainsi, lon
général arriv
olé peut le tu
des nouvelles
dire les raison
. Au reste, c
cette sévérité,
es réputées tr
e corps, & d
suisit après av
chons, & qu'
nit point, lon
quantité d'étoff
On lui pardon
caché plusieurs
e légère basto
autre dans un
éunissent, &
ans : s'ils triom
n, des terres
ils sont vaincu
r du vainqueur

si un *Manahoune* tue le *Toutou* ou l'Esclave de
un des Chefs, celui-ci détache des gens, qui
separent des terres & de la maison du meur-
rier, lequel se réfugie dans un autre canton de
Isle, ou sur une des Isles voisines. Il revient
quelques mois après, & trouvant son troupeau
de cochons beaucoup augmenté, il en offre une
portion, avec des plumes rouges, & d'autres
choses précieuses, au Maître du *Toutou*, qui ac-
cepte ordinairement cette compensation, & qui
lui permet de rentrer en possession de sa maison
& de ses terres. Cet arrangement est le comble
de la vénalité & de l'injustice : le meurtrier de
l'Esclave ne semble se cacher, qu'afin de tromper
la classe inférieure du peuple ; il ne paroît pas que
le Chef ait la moindre autorité pour le punir, &
on ne peut voir ici qu'un complot, entre le
Manahoune & son Supérieur, pour satisfaire la
vengeance du premier, & la cupidité du second.
Au reste, on ne doit pas être surpris que l'homide
soit regardé comme un délit si léger, dans
un pays, où le meurtre de ses propres enfans
n'est pas réputé criminel. Je leur ai parlé à
diverses reprises de cette barbarie atroce, qui
blesse les sentimens de la nature ; je leur ai de-
mandé si elle n'excitoit pas l'indignation des
Chefs & des Principaux de l'Isle, & si on ne la
puniroit pas : ils m'ont toujours répondu que

1777.
Décemb.

1777.
Décemb.

le Chef ne pouvoit ni ne vouloit intervenir, & que chacun a le droit de faire ce qu'il veut de ses enfans.

» Quoiqu'on trouve en général, sur les Isles des environs, les mêmes productions, la même race d'hommes, les mêmes usages & les mêmes mœurs qu'à *O-Taïti*, on y observe néanmoins un petit nombre de différences, qu'il est à propos d'indiquer. Elles serviront peut-être un jour à faire appercevoir de plus grandes.

» La petite Isle de *Mataia* ou d'*Osnatrug*, est à vingt lieues à l'Est d'*O-Taïti*, & qui appartient à un Chef *O-Taïtien*, auquel elle paye des tributs. On y emploie un dialecte différent de celui d'*O-Taïti*. Ses Habitans portent leurs cheveux très-long & lorsqu'ils se battent, ils couvrent leurs bras avec une substance garnie de dents de requin, qui ressembleroit à du chagrin : ils se parent d'ailleurs avec des coquilles, des perles polies, qui sont éblouissantes au soleil; & ils en ont une très-large, qui leur tient lieu de bouclier ou de cuirasse.

» La langue des *O-Taïtiens* a beaucoup de mots, & même de phrases, qui ne ressemblent point du tout à l'idiome des Isles situées à l'Est. Leur Isle produit une quantité considérable d'un fruit délicieux, auquel nous donnâmes le nom de pommes, & qu'on ne trouve sur aucune de

autres;
de prod
qui est
il ne cr
péninsul
le tire.
nissent l
que ses
fréquent
cette Te
que le r
quelques
l'heure.

» La
même e
un Dieu
ces Div
les meille
curer.

A *Huaha*

A *Uliete*

A *Otaha*

A *Bolab*

A *Mour*

A *Tooba*

autres; excepté à *Eimeo*. Elle a aussi l'avantage de produire un bois odoriférant, appelé *Eahoi*, qui est fort estimé sur les terres des environs; il ne croît pas même à *Tiarraboo*, ou dans la péninsule Sud-Est, contiguë au District d'où on le tire. *Huaheine* & *Eimeo* sont les Isles qui fournissent le plus d'ignames. Un oiseau particulier, que ses plumes blanches rendent très-précieux, fréquente les collines de *Mourooa*; & quoique cette Terre soit plus éloignée d'*O-Taïti* & *Eimeo*, que le reste des *Isles de la Société*, on y voit quelques-unes des pommes dont je parlois tout à l'heure.

» La Religion des *Isles de la Société* est la même en général; cependant chacune d'elles a un Dieu tutélaire particulier. Voici la liste de ces Divinités particulières; je l'ai faite d'après les meilleurs renseignemens que j'ai pu me procurer.

Dieux des Isles de la Société.

A <i>Huaheine</i> ,	Tanne.
A <i>Ulietea</i> ,	Ooro.
A <i>Otaha</i> ,	Tanne.
A <i>Bolabola</i> ,	Oraa.
A <i>Mourooa</i> ,	Otoo, Ee Weiahoo.
A <i>Toobae</i> ,	Tamouee.

1777.
Décemb. A *Tabooymano* ou à l'Isle
de *Saunders*, qui est } *Taroa*.
soumise à *Huaheine*, }

A *Eimeo*, Ooro hadoo;

A O. { *O - Taïti*, } Ooro.
 { *Nooe*, }
A O. { *Tiarraboo*, } *Opoona* & { que les Insulaires ont
 { } *Watootere*. } chassé depuis peu pour
 { } } y substituer *Oraa*,
 { } } Dieu de *Bolabola*.

A *Mataia* ou à l'Isle } *Tooboo*, *Toobooai*;
d'*Osnabrug*, } *Ry Maraiva*.

Aux Isles Basses, situées }
à l'Est. } *Tammaree*.

» Outre le groupe des hautes Isles qu'on rencontre depuis *Mataia* jusqu'à *Mourooa* inclusive-ment, les O-Taïtiens connoissent une Isle basse & déserte, qu'ils appellent *Moupeha*, & qui paroît être l'Isle *Howe*, marquée à l'Ouest de *Mourooa*, dans nos dernières Cartes de cet Océan. Les Naturels des Isles qui sont le plus sous le vent, y vont quelquefois. Il y a aussi au Nord-Est d'*O-Taïti*, des Isles basses, où les O-Taïtiens ont abordé de temps en temps, mais avec lesquelles ils n'entretiennent pas de communication régulière. On dit qu'il ne faut que deux jours de navigation

avec un bon vent, pour s'y rendre. On me les a nommées, dans l'ordre que voici.

1777.
Décemb.

Mataeeva.

Oanaa, } appelée *Oannah* dans la Lettre de
M. Dalrymple au Docteur Hawkef-
worth.

Taboohoe.

Avehee.

Kaora.

Drootooa.

Diavaoo, où l'on recueille de grosses perles.

» Les Habitans de ces Isles viennent plus fréquemment à *O-Taïti*, & aux Isles élevées des environs. Ils ont le teint plus brun, la physionomie plus farouche, & leur corps n'est pas si vigoureux de la même manière. J'ai appris qu'à *Mataeeva*, & sur quelques-unes des Terres dont je viens de publier la liste, les hommes sont dans l'usage de donner leurs filles aux étrangers qui arrivent parmi eux; mais que la jeune femme & l'étranger doivent coucher ensemble cinq nuits, sans se permettre aucune liberté. Le sixième jour, à l'entrée de la nuit, le père de la jeune femme offre des alimens à son hôte, & il dit à sa fille, qu'elle doit traiter l'étranger comme son mari. Celui-ci ne peut témoigner aucun dégoût, lorsqu'il même que la femme destinée à partager sa couche

1777.
Décemb.

est très-déplaisable; car on regarderoit sa réputation comme une insulte, qui ne se pardonne point, & on la puniroit de mort. Quarante hommes de *Bolabola*, que la curiosité avoit amenés, sur une pirogue, jusqu'à *Mataeva*, en firent la triste expérience; l'un d'eux ayant montré indécemment du dégoût pour la femme qui lui étoit en partage, il fut entendu d'un petit garçon, qui alla tout de suite en informer le pere de la jeune personne. Les Habitans de l'Isle fondirent sur les étrangers; ceux-ci, qui avoient toute la valeur de leur nation, tuerent trois fois plus de monde qu'ils n'en avoient eux-mêmes; cependant accablés par le nombre, ils périrent sur le champ de bataille, excepté cinq. Les cinq qui échapperent au carnage, se cachèrent dans les bois, & tandis que le vainqueur enterroit ses morts, ils vinrent à bout de gagner l'intérieur de quelques maisons où ils volèrent des provisions, qu'ils portèrent bord d'une embarcation. Ils mirent ensuite à la mer, & ils passerent devant *Mataia*, où ils ne voulurent pas relâcher, & ils arriverent à *Eimeo*. On les jugea néanmoins dignes de blâme dans leur patrie; car une pirogue de *Mataeva* ayant abordé à *Bolabola* peu de temps après, la peuplade, pour se venger la mort de ses compatriotes, reconnut qu'ils avoient mérité de perdre la vie, & elle accueillit les *Mataevens* d'une maniere amicale.

Isle
de la
gair
voy
com
cha
Moa
dan
sent
trad
côte
la po
passé
Insul
sur
ajou
nes,
avoi
par-
M. C
de l
de l
le di

(a)
ces In
cents

» La navigation des Naturels d'*O-Taïï* & des *Isles de la Société*, ne s'étend pas aujourd'hui au-delà de ces Terres basses. Il paroît que M. de Bougainville (a) leur attribue mal-à-propos des voyages beaucoup plus longs; car on me citoit, comme une espece de prodige, qu'une pirogue chassée d'*O-Taïï* par la tempête, eût abordé à *Moopaha*, ou à l'Isle de *Howe*, Terre qui est cependant très-voisine, & sous le vent. Ils ne connoissent sûrement les autres Isles éloignées que par tradition; des Naturels de ces Isles, jetés sur leurs côtes, leur en ont appris l'existence, les noms, la position, & le nombre de jours qu'ils avoient passés en mer. Ainsi, on peut supposer que les Insulaires de *Wateoo*, instruits par les Voyageurs, sur lesquels j'ai donné plus haut des détails, ont ajouté à leur Catalogue, *O-Taïï*, les Isles voisines, & même d'autres, dont ces Voyageurs avoient entendu parler. J'expliquerois encore par-là l'instruction si étendue & si variée, que M. Cook & les Observateurs qui étoient à bord de l'*Endeavour*, trouverent à *Tupia*. Je suis loin de l'accuser de charlatanerie; mais si, comme il le disoit, il n'avoit jamais été à *Oheterea*, puis-

1777.
Décemb.

(a) Voyez son *Voyage autour du Monde*, pag. 228 : il dit que ces Insulaires font quelquefois des navigations de plus de trois cents lieues.

1777.
Décemb.

qu'il parvint à y conduire le vaisseau si directement, je présume qu'il avoit recueilli de la même maniere des informations sur le gifement de cette Terre ». 



M. Cook quittant les *Isles de la Société*, mit le cap au Nord.

» Les dix-sept mois, dit-il, qui s'étoient écoulés depuis notre départ d'*Angleterre*, n'avoient pas été mal employés; mais je sentoie que notre voyage ne faisoit que commencer, relativement au principal objet de mes instructions, & je crus devoir redoubler d'efforts & d'attention sur tout ce qui pouvoit assurer notre conservation & le succès de notre entreprise. J'avois examiné l'état de nos munitions durant nos dernieres relâches; & dès que je fus hors du groupe de *la Société*, & que j'eus dépassé les parages, où se trouvent les découvertes de ma premiere & de ma seconde expédition, j'ordonnai l'inventaire des approvisionnementens du Maître d'Equipage & du Charpentier, afin de connoître bien en détail la quantité & la qualité de chaque article, & d'en régler l'usage de la maniere la plus convenable.

» Durant mes relâches aux *Isles de la Société*, je ne perdis aucune occasion de demander aux Naturels, s'il y a des Isles au Nord ou au Nord-Ouest de leur groupe; mais je ne m'apperçus pas

qu'i
mes
jusq
deg
L

nou
2 Ja
y o
deux
com

Rela

»
gens
de l'
de la
huit
hom
la ro
leurs
déta
heur
détr
d'eau
le ca
de c

qu'ils en connussent une seule. Nous ne découvrîmes rien qui annonçât le voisinage d'une Terre, jusqu'au moment où nous atteignîmes le huitième degré de latitude Sud.

1777.
Décemb.

Le 24 Décembre M. Cook découvrit une Isle nouvelle, & il demeura sur ses côtes, jusqu'au 2 Janvier 1778; il y embarqua des tortues; il y observa une éclipse, & il manqua d'y perdre deux de ses Matelots. C'est lui qui va rendre compte de ces événemens.

24.

Relâche à l'Isle de Noël. Remarques sur cette Terre & sur ses Habitans.

» Le 31 après-midi, les canots & ceux de mes gens qui prenoient des tortues à la partie Sud-Est de l'Isle, revinrent à bord, excepté un Matelot de la *Découverte*, qui étoit perdu depuis quarante-huit heures. Il y avoit d'abord eu deux de nos hommes d'égarés; mais, ne s'accordant pas sur la route qu'ils devoient suivre pour rejoindre leurs camarades, l'un d'eux rejoignit en effet le détachement, après avoir été absent vingt-quatre heures, & s'être trouvé dans la plus grande détresse; il ne put se procurer une seule goutte d'eau douce, car il n'y en a point dans l'Isle, & le canton, où il étoit, ne lui offrant pas une noix de coco pour diminuer sa soif, il imagina de

31.

1777.
Décemb.

tuer des tortues , & d'en boire le sang : lorsqu'il se sentoît accablé de fatigue, il se déshabilloit, il se mettoit quelque temps dans les basses eaux qu'on voit sur la greve, & il dit que cette maniere de se rafraîchir, ne manqua jamais de le soulager.

» Nous ne concevions pas comment ces deux hommes étoient venus à bout de se perdre : l'espace qu'ils avoient à parcourir depuis la côte de la mer jusqu'à la lagune où étoient les canots, n'est pas de plus de trois milles; rien n'obstruoit leur vue, car l'Isle est plate; on n'y rencontre qu'un petit nombre d'arbrisseaux, & il y a bien des points d'où ils pouvoient appercevoir les mâts de la *Résolution* & de la *Découverte*: mais ils ne songerent pas à ce moyen de se diriger; ils oublièrent en quelle partie mouilloient les vaisseaux; ils furent aussi embarrassés pour gagner le mouillage ou atteindre le détachement dont ils venoient de se séparer, que s'ils étoient tombés des nues. Si l'on observe que les Matelots, en général, sont d'une gaucherie & d'une bêtise extrêmes, quand ils se trouvent à terre, au lieu d'être surpris que ces deux-ci se soient égarés, il faut s'étonner plutôt, que d'autres ne se soient pas perdus également. L'un de ceux qui débarqua avec moi, fut dans une situation pareille; mais il eut assez d'intelligence pour réfléchir que

vaiffe
rd peu
ouvrime
» Le
s traîn
tachment
tachment
expédia
mmand
térénte
détach
t après
vertis
bord.
cler, d
de; so
avoit é
rtue.
» J'avo
es en p
r la peti
ous sen
tre end
nferme

Georgiu

Naves

Les vaisseaux étoient sous le vent, & il arriva à bord peu de minutes après l'instant où nous découvrimus qu'on l'avoit laissé par derriere.

1777.
Décemb.

» Le Capitaine Clerke ayant appris que l'un des traîneurs n'étoit pas revenu, envoya un détachement pour le chercher ; l'homme ni le détachement n'étoient de retour le lendemain. J'expédiai deux canots dans la lagune, & je recommandai à ceux qui les montoient, de prendre différentes routes & de traverser l'Isle entiere. Le détachement du Capitaine Clerke arriva bientôt après, avec le Matelot qui s'étoit égaré, & jevertis mes canots, par un signal, de revenir à bord. Le pauvre Matelot dont je viens de parler, dut souffrir encore plus que son camarade ; son absence avoit été plus longue, & il avoit été trop délicat pour boire du sang de mortue.

» J'avois à bord des noix de coco & des ignames en pleine végétation ; & je les fis planter sur la petite Isle où nous avons observé l'éclipse. Nous semâmes des graines de melon dans un autre endroit ; j'y laissai aussi une bouteille qui renferme cette inscription :

Georgius tertius, Rex, 31 Decembris, 1777.

Naves { *Resolution, Jac. Cook, Pr.*
 { *Discovery, Car. Clerke, Pr.*

1778.
1 Janv.

» Le 1 Janvier 1778, les canots allerent chercher le détachement que nous avions à terre & les tortues qu'il avoit tournées. Ils revinrent fort tard dans la soirée, & je crus ne devoir appareiller que le lendemain. Les deux vaisseaux se procurerent à cette Isle environ trois cents tortues, qui pesoient l'une dans l'autre, quatre vingt-dix ou cent livres : elles étoient toutes de l'espece verte, & peut être qu'on n'en trouve de meilleures nulle part. Nous y prîmes aussi à l'hameçon & à la ligne, autant de poissons qu'il nous en fallut pour notre consommation journaliere : c'étoient sur-tout des *cavallies*, de différentes grosseurs, de grands & de petits *snappers*, & quelques poissons de rocher de deux especes, l'une qui avoit beaucoup de taches bleues, & l'autre qui portoit des rayures blanches.

» Le sol est, en quelques endroits, léger & noir : il paroît c'air que c'est un composé au détriment des végétaux, de fiente d'oiseaux & de sable. Il y a des cantons où l'on n'apperçoit que des productions marines, telles que des pierres de corail brisées & des coquilles ; ces pierres de corail brisées & ces coquilles offrent dans une direction parallele à la côte de la mer des sillons étroits d'une grande longueur, qui ressemblent à un champ labouré, & elles doi-

vent

vent a
les flot
Ce fait
able,
ment d
our; c
part de
pour a
oiseaux
Nous a
eau de
une gou
l'eau fa
ion vis
s se re
able, c
Matelot
partie S
ions un
ois en
un ho
garer, c
l'Oue
» No
égere
Habitan
l'être j
eroit e
Tom

allèrent chercher des poissons à terre. Ils revinrent sans que les deux vaisseaux fussent arrivés à trois cents toises l'un de l'autre, quatre-vingt-dix n'ont pas n'en trouvaient pas de primes aussi abondantes que les poissons qui se trouvent dans les vallées, de petits fruyers, de rochers de divers coup de taches & rayures blanches, légers & composés de terre & d'oiseaux. On n'aperçoit pas de telles que des coquilles ; ces coquilles offrent l'aspect d'un bête de la mer longueur, qu'on ne peut pas & elles doivent

avoir été jetées par les vagues ; quoique les flots en soient aujourd'hui éloignés d'un mille.

1778.
Janvier:

Ce fait semble prouver d'une manière incontestable, que l'Isle a été produite par le vomissement de la mer, & qu'elle augmente de jour en jour ; car les morceaux de corail brisé, & la plupart des coquilles, sont trop lourds & trop gros pour avoir été apportés de la greve, par les courants ou par les vents. Nous avons fait divers puits pour découvrir de l'eau douce, & nous n'en avons pas aperçu une goutte : mais on y rencontre plusieurs étangs d'eau salée, lesquels n'ont aucune communication visible avec la mer ; selon toute apparence, ils se remplissent par l'eau qui filtre à travers le sable, dans les marées hautes. L'un des deux Matelots dont j'ai parlé, trouva du sel sur la partie Sud-Est de l'Isle, & quoique nous eussions un grand besoin de cet article, je ne pouvois envoyer un détachement sous la direction d'un homme qui avoit eu la mal-adresse de s'égarer, & qui ne savoit pas s'il marchoit à l'Est, à l'Ouest, au Sud ou au Nord.

» Nous n'aperçûmes pas sur l'Isle, la plus légère trace d'un être humain ; & si l'un des Habitans des Terres voisines, avoit le malheur d'être jeté ou abandonné sur celle-ci, il lui seroit extrêmement difficile de prolonger son

1778.
Janvier.

existence. On y trouve, il est vrai, une quantité considérable d'oiseaux & de poissons, mais on n'y voit rien qui puisse servir à étancher la soif, & on n'y découvre aucun végétal qui puisse tenir lieu de pain, ou détruire les mauvais effets d'un régime diététique purement animal, lequel ne tarderoit pas vraisemblablement à devenir fatal. Les cocotiers que nous rencontrâmes, n'étoient pas au nombre de plus de trente; ils portoient très-peu de fruit; &, en général, les noix que nous cueillîmes, n'avoient pas encore pris toute leur grosseur, ou leur suc étoit salé ou faumâtre. En relâchant ici, on ne doit donc espérer que du poisson & des tortues; mais on peut compter sur une quantité considérable de ces deux articles.

» Il y avoit des arbres peu élevés en divers cantons de l'Isle. M. Anderson me fit la description de deux petits arbrisseaux, & de deux ou trois petites plantes que nous avions déjà vues à l'Isle *Palmerston* & à *Otakootaia*. Nous y aperçûmes aussi une espèce de *sida* ou de mauve de l'Inde, une espèce de pourpier, une autre petite plante qui ressemble par les feuilles, à une *mesembryanthemum*, & deux espèces de graminées; mais chacune de ces productions végétales étoit en si petite quantité & d'une végétation si foible, qu'elles ne sembloient pas devoir se perpétuer.

» Nos
rés, dor
ade infi
e mer
ans la p
efflous;
n peu
lupart
erre nu
qu'un o
ros que
beaucoup
goëland
de choco
cette li
des cou
erre qu
crâbes d
» No
donnai
uge qui
férence
ou prés
planete
» L'I
Terres
rochers
tance d

une quantité
ns, mais on
cher la soif,
i puisse tenir
is effets d'un
, lequel ne
devenir fatal.
s, n'étoient
ils portoient
al, les noirs
s encore pris
it salé ou sa
it donc espé
mais on peut
e de ces deu
vés en divers
fit la descrip
de deux ou
ns déjà vues
ous y apper
ou de mauve
er, une autre
feuilles, à un
s de gramen
égétales étoit
ation si foible,
ne perpétuer.

» Nous apperçûmes sous les arbres peu élevés, dont je parlois tout-à-l'heure, une multitude infinie d'une nouvelle espèce d'hirondelles de mer ou d'oiseaux d'œuf. Ceux-ci sont noirs dans la partie supérieure du corps, & blancs au-dessous; ils ont un arc blanc au front, & ils sont un peu plus gros que le *noddy* ordinaire. La plupart soignoient leurs petits, qui étoient sur la terre nue, & les autres couvoient; ils ne font qu'un œuf bleuâtre, tacheté de noir, & plus gros que celui d'un pigeon: on y rencontre aussi beaucoup de noddies, un oiseau qui ressemble au goëland, & un second, qui est couleur de suie ou de chocolat, & qui a le ventre blanc. Il faut ajouter à cette liste, des frégates, des oiseaux du Tropique, des courlis, des guignettes, un petit oiseau de terre qui ressemble à une fauvette d'hiver, des crâbes de terre, de petits lézards & des rats.

» Nous célébrâmes ici la Fête de Noël, & je donnai à cette Terre le nom d'*Isle de Noël*. Je juge qu'elle a quinze ou vingt lieues de circonférence; elle me paroît dessinée en demi-cercle, ou présenter la forme de la Lune, lorsque cette planète se trouve dans le dernier quartier.

» L'*Isle de Noël*, comme la plupart des autres Terres de cet Océan, est bordée d'un récif de rochers de corail, qui se prolonge à peu de distance de la côte «.

1778.

Janvier.

2. Les deux Vaisseaux partirent de l'Isle de Nootka le 2 Janvier 1778, à la pointe du jour, & reprirent la route du Nord.

18. M. Cook apperçut le 18 les Terres qu'il nommées *Isles Sandwich*, & sur l'une desquelles il fut tué l'année d'après lorsqu'il y revint. Nous décrirons avec soin cette seconde Relâche & nous parlerons fort en détail des événements qui ont précédé, & qui ont suivi la mort de M. Cook. Qu'on ne s'attende pas à trouver ici le récit des opérations exécutées par ce grand Navigateur pour reconnoître ces Terres importantes; la nature de cet Ouvrage nous oblige de les supprimer.

Premiere Relâche aux Isles Sandwich.

» JE n'avois jamais vu dans mes voyages, dit-il, d'hommes aussi étonnés que ceux-ci, à l'aspect d'un vaisseau; leurs yeux alloient continuellement d'un objet à l'autre; l'admiration étoit peinte sur leur physionomie & dans leurs gestes: nous jugeâmes que tout ce qui frappoit leurs regards étoit nouveau pour eux; qu'ils n'avoient reçu jusqu'alors la visite d'aucun Européen, & qu'excepté le fer, ils ne connoissoient aucune de nos marchandises. Il étoit clair néan-

moins, qu'ils en avoient seulement entendu parler, ou qu'on leur en avoit apporté jadis une petite quantité, mais qu'il s'étoit écoulé bien du temps depuis cette époque. Ils sembloient savoir que c'étoit une substance beaucoup plus propre à tailler des corps ou à percer des trous, que celles dont ils faisoient usage. Ils nous en demandèrent sous le nom de *Hamaite*; c'est vraisemblablement le terme qu'ils emploient pour désigner un instrument auquel on peut employer le fer d'une manière utile : ils l'appliquoient en effet à la lame d'un couteau. Nous reconnûmes toutefois qu'ils n'avoient aucune idée de nos couteaux, & qu'ils ne savoient pas du tout les manier. Par la même raison, ils appeloient souvent le fer du nom de *Toë*, qui, dans leur langue, signifie une petite hache, ou plutôt une herminette. Nous leur dîmes de nous expliquer ce que c'étoit que le fer, & ils nous répondirent sur le champ : » Nous n'en savons rien; vous savez vous-mêmes ce que c'est; nous n'en avons d'autre idée que celle du *Toë* ou de l'*Hamaite* ». Lorsque nous leur montrâmes des grains de verre, ils nous demandèrent ce que c'étoit, & s'ils devoient les manger. Nous les avertîmes qu'ils devoient les suspendre à leurs oreilles, & ils nous les rendirent comme une chose inutile : ils ne firent pas plus de cas d'un miroir que nous

1778.
Janvier.

leur offriames & qu'ils redifèrent par le même motif : mais ils témoignèrent un grand défir d'avoir de l'*Hamaite* & du *Toë* ; & ils le vouloient en gros morceaux. Les affiettes de faïence , les tasses de porcelaine & les autres meubles de cette efpece, étoient fi nouveaux à leurs yeux , qu'ils nous demanderent fi on les faifoit avec du bois ; ils nous prièrent de leur en donner des échantillons , qu'ils défiroient montrer à leurs compatriotes. Ils avoient , à quelques égards, une politesse naturelle qui nous charma : ils craignoient beaucoup de nous offenser ; ils nous demanderent où ils devoient s'afféoir , s'ils pouvoient cracher fur le pont , & ils nous montrèrent de la délicateffe de toute forte de maniere. Quelques uns répéterent une longue priere avant de venir à bord : plusieurs chanterent & firent avec leurs mains des geftes pareils à ceux que nous avions vus fouvent dans les danfes des *Isles des Amis* & de *la Société*. Ils refsembloient parfaitement fous un fecond rapport, aux *Infulaires* de ces deux groupes. Dès qu'ils furent au vaiffeau, ils s'efforcerent de voler toutes les chofes qu'ils trouvoient près d'eux , ou plutôt ils les prièrent fans fe cacher , comme s'ils avoient été fûrs de ne point nous fâcher , ou de ne pas être punis. Nous ne tardâmes pas à les détromper , & s'ils devinrent enfuite moins empressés à fe rendre

1778.
Janvier.

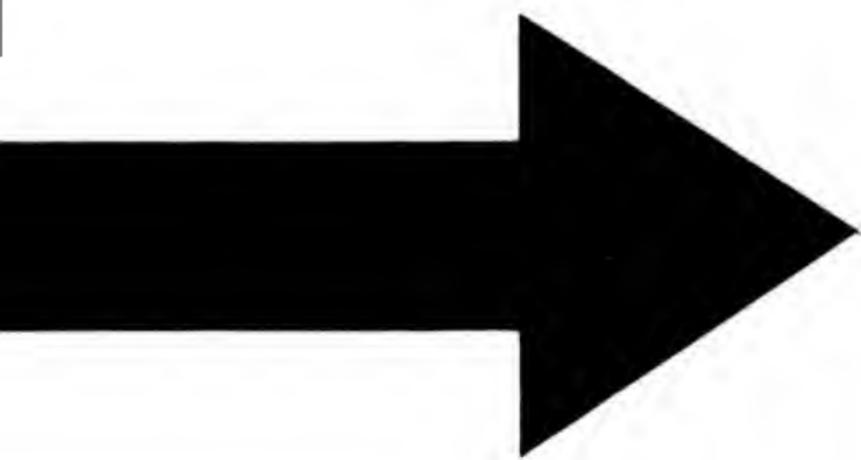
maîtres
parce qu
» J'av
des trois
y cherch
les moye
ladie vér
quelques
& que m
pandue f
Le même
des femm
arrivées
près la ta
& , quoi
franchise
tions man
que port
du corps
hauteur d
seule diff
Elles n'ét
hommes à
disoit tou
liaisons q
& qui au
la Nation
cautions ;

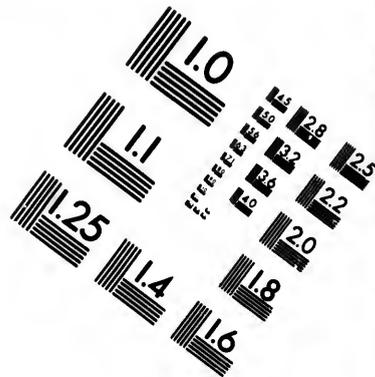
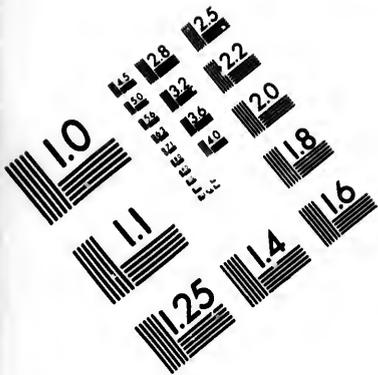
maîtres de tout ce qui excitoit leurs désirs, c'est parce qu'ils se virent surveillés de près.

1778.
Janvier.

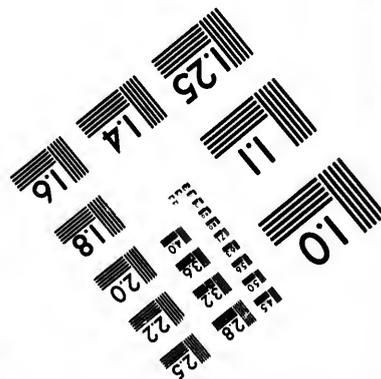
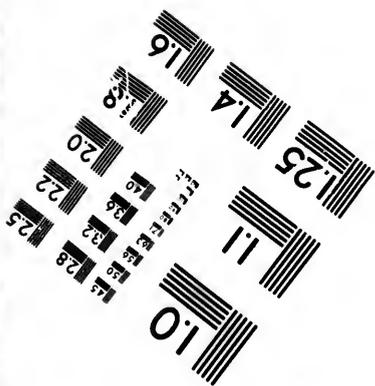
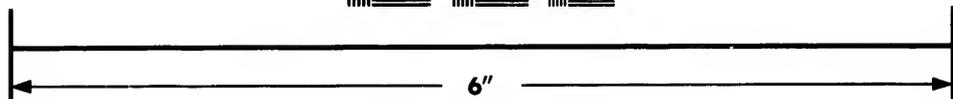
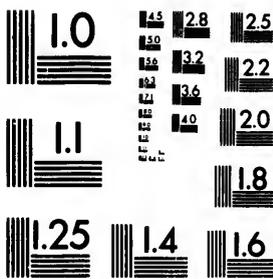
» J'avois défendu d'aller à terre, aux Equipages des trois canots que j'envoyai sur la côte pour y chercher un havre : je voulois prendre tous les moyens possibles de ne pas introduire la maladie vénérienne dans cette Isle. Je savois que quelques-uns de nos gens en étoient infectés, & que malheureusement nous l'avions déjà répandue sur d'autres Terres de l'Océan Pacifique. Le même motif me détermina à ne pas recevoir des femmes à bord des vaisseaux : plusieurs étoient arrivées sur des pirogues; elles avoient à-peu-près la taille, le teint & les traits des hommes, & quoique leur physionomie annonçât une franchise aimable, leur visage & leurs proportions manquoient de délicatesse. Au lieu de *Maro* que portoient les hommes, elles avoient autour du corps, une piece d'étoffe qui tomboit de la hauteur des reins jusqu'à mi-cuisse, & c'est la seule différence que présentoit leur vêtement. Elles n'étoient pas moins empressées que les hommes à monter à bord; mais, ainsi que je le disois tout-à-l'heure, je cherchois à prévenir des liaisons qui leur auroient fait un mal irréparable, & qui auroient attiré une calamité affreuse sur la Nation entiere. Je ne bornai pas là mes précautions; je défendis, de la maniere la plus ex-







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

18
20
22
25

01

1778.
Janvier.

presse, d'employer à terre les hommes qui pouvoient y répandre l'infection.

» Le temps seul découvrira si ces réglemens, inspirés par l'humanité, produisirent l'effet que j'en attendois. Je m'étois occupé de cet objet avec le même soin, lorsque j'abordai pour la première fois aux *Isles des Amis*; & j'ai vu depuis avec beaucoup de chagrin, que je n'avois pas réussi. Je crains beaucoup que de pareilles espérances ne soient toujours trompées : dans une expédition comme la nôtre, où il devient nécessaire d'avoir à terre un certain nombre d'hommes, les détachemens qu'on laisse sur la côte, ont tant d'occasions & un tel désir de connoître les femmes du pays, qu'il est bien difficile d'empêcher ces liaisons; & un Capitaine qui se croit sûr de la santé de son Equipage, est souvent détrompé trop tard. Je ne suis pas même persuadé que le plus habile Médecin soit toujours en état de dire avec certitude, si un homme qui sort du traitement, est tellement guéri, qu'il lui soit impossible de communiquer le venin. Il me seroit aisé de justifier mon opinion par quelques exemples. On fait aussi que, parmi les malades, il y en a qui, par un sentiment de honte & de pudeur, s'efforcent de cacher à tout le monde les divers symptômes qu'ils éprouvent, & qu'on en trouve d'autres si dépravés, qu'ils ne craignent

mes qui pour
 es réglemens,
 nt l'effet que
 de cet objet
 ordai pour la
 j'ai vu depuis
 je n'avois pas
 pareilles espé-
 es : dans une
 il devient né-
 ombre d'hom-
 e sur la côte,
 de connoître
 difficile d'em-
 ne qui se croit
 st souvent dé-
 même persuadé
 toujours en état
 me qui sort du
 u'il lui soit im-
 a. Il me seroit
 quelques exem-
 malades, il y
 onte & de pu-
 le monde les
 ; & qu'on en
 ne craignent

pas d'empoisonner la compagnie de leurs plaisirs. Le Canonnier de la *Découverte* eut cette audace criminelle à *Tongataboo* ; on l'avoit chargé des échanges à terre : lorsqu'il se vit attaqué de la maladie vénérienne, il continua ses liaisons avec plusieurs femmes, qu'on supposoit ne l'avoir pas encore contractée. Ses camarades lui adressèrent vainement des reproches, & il fallut que le Capitaine Clerke, instruit d'une conduite aussi dangereuse, lui ordonnât de se rendre à bord & de ne pas retourner dans l'Isle.

M. Williamson qui alla reconnoître les Terres de l'une de ces Isles, appelée *A-Tooi*, essaya d'y débarquer, mais les gens du pays l'en empêchèrent ; ils se rendirent en foule au canot, & ils s'efforcèrent d'enlever les rames, les fusils, & tout ce qui leur tomba sous la main ; ils le pressèrent très-vivement ; & son Détachement, obligé de faire feu, tua un homme. Je ne fus instruit de cette malheureuse circonstance, qu'après notre départ de l'Isle, en sorte que je dirigeai mes mesures comme s'il n'étoit rien arrivé de fâcheux. M. Williamson me dit depuis, que les Insulaires emportèrent leur compatriote tué ; que, frappés de cette mort, ils s'éloignèrent, qu'ils continuèrent à lui faire signe de débarquer, mais qu'il se garda bien d'accepter l'invitation. Il ne jugea pas qu'ils eussent le projet de tuer ou de frapper

1778.
 Janvier.

1778.
Janvier.

aucun de ses gens; il crut que la curiosité seule les excitoit à obtenir par échange des choses utiles; car ils étoient prêts, de leur côté, à donner en retour ce qu'ils avoient.

» Lorsque mes vaisseaux furent mouillés à *A-Tooi*, où je débarquai, tous les Naturels se prosternerent la face contre terre; ils se tenoient dans cette humble posture, & il me fallut employer les gestes les plus expressifs pour les déterminer à se relever. Ils m'apportèrent ensuite une multitude de petits cochons, qu'ils me présentèrent avec des bananiers; ils pratiquèrent les mêmes cérémonies que nous avons vues dans des occasions pareilles, aux Isles de *la Société*, & sur d'autres Isles; l'un d'eux fit une longue prière, laquelle l'assemblée prit part quelquefois. Je leur témoignai ma reconnoissance des marques d'amitié qu'ils me donnoient, & je leur offris, de mon côté, les diverses choses que j'avois apportées du vaisseau. Quand les cérémonies de ma réception furent terminées, je plaçai une garde sur le rivage, & on me conduisit à l'étang. L'eau étoit bonne, & l'on pouvoit y remplir commodément les futailles. Cette piece d'eau étoit si considérable, qu'elle méritoit le nom de lac: elle se prolongeoit dans l'intérieur du pays, au-delà de la portée de la vue. Après m'être assuré moi-même de ce point essentiel, & des dispositions pacifiques

curiosité seule
age des choses
côté, à donner

ent mouillés &
Naturels se prof

ie tenoient dans
fallut employer

les détermines
nsuite une mul

ne présenterent
rent les mêmes

ans des occa-
Société, & sur

ongue priere, &
uefois. Je leur

arques d'amitié
offris, de mon

vois apportées
s de ma récep

ne garde sur le
ng. L'eau étoit

commodément
si considérable,

elle se prolonge
delà de la por

moi-même de
ons pacifiques

des Habitans de l'Isle, je retournai à bord, & j'ordonnai de se préparer à remplir les futailles le lendemain. Le 21, je descendis de nouveau à terre, avec le Détachement chargé de ce service, & je postai sur la greve des Soldats de Marine qui y monterent la garde.

» Les échanges commencerent dès que nous eûmes débarqué; les Naturels nous vendirent des cochons & des patates, que nous payâmes avec des clous & des morceaux de fer grossièrement taillés en forme de ciseaux. Nous fîmes de l'eau sans aucun obstacle; les gens du pays nous aidèrent, au contraire, à rouler les futailles, & ils nous rendirent de bon cœur les services que nous leur demandâmes. Comme tout se passoit à notre satisfaction, & que ma présence à l'aiguade n'étoit pas nécessaire, je laissai le commandement à M. Williamson, & je remontai la vallée, accompagné de M. Anderson & de M. Webber: le premier se dispoit à écrire, & le second à dessiner tout ce que nous rencontrerions digne de remarque. Une troupe nombreuse d'Insulaires nous suivoit, & je choisîs, pour notre guide, l'un d'eux, qui avoit mis beaucoup d'activité à maintenir le bon ordre. Il annonçoit de temps en temps notre approche, & les personnes que nous rencontrions, se prosternoient la face contre terre, & elles demeuroient dans cette pos-

1778.
Janvier.
21.

1778.
Janvier.

ture jusqu'à ce que nous eussions passé. Je fus, par la suite, qu'ils observent ce cérémonial respectueux envers leurs grands Chefs. En longeant la côte, lorsque nous arrivâmes de la partie de l'Est, nous avions observé, des vaisseaux, dans chaque village, un ou plusieurs corps blancs, semblables à des pyramides, ou plutôt à des obélisques; l'un de ces corps qui me parut avoir au moins cinquante pieds de hauteur, se voyoit très-bien du mouillage, & il sembloit n'être pas placé bien avant dans la vallée. Le principal objet de ma promenade, étoit de l'examiner de près; notre guide comprit parfaitement, qu'il devoit nous y mener; mais l'obélisque se trouvant au-delà de l'étang, nous ne pûmes l'atteindre. Une autre de la même espece s'offroit à nos regards à environ un demi-mille du flanc de la vallée, & nous en prîmes la route. Dès le moment où nous approchâmes, nous reconnûmes qu'il étoit dans un cimetièrre ou *Morai*, qui ressembloit, à bien des égards, d'une manière frappante, aux *Morais* que nous avions rencontrés sur les Isles de cet Océan, & en particulier à l'Isle d'*O-Taïti*; nous découvrîmes aussi que les diverses parties portoient le même nom: c'étoit un terrain oblong, d'une étendue considérable, & environné d'une muraille de pierre d'environ quatre pieds de hauteur; il étoit pavé de cailloux mobiles, & ce

que
pelé
poit
bloit
que
avoit
& à-
& de
ches,
age,
usqu'à
la con
rouvo
oir q
une
Insu
ette e
ne gra
roits d
eces f
remier
yramid
ouvra
ient é
ès d'u
pieds
rches
. Ils

 1778.
 Janvier.

affé. Je fus, que je nomme la pyramide, & ce qui est ap-
 rémonial ref- pelé *Henananoo*, dans la langue du pays, occu-
 En longeant poit l'une des extrémités. La pyramide ressem-
 e la partie de bloit exactement à une seconde plus grande,
 sseaux, dans que nous avons apperçue des vaisseaux; elle
 corps blancs, avoit environ quatre pieds en quarré à la base,
 plutôt à des & à-peu-près vingt d'élévation; des baguettes
 ne parut avoir & des branchages entrelacés à de petites per-
 ur, se voyoit ches, lesquels présentoient un mauvais treil-
 loit n'être pas lage, creux ou ouvert en-dedans, depuis le fond
 principal objet usqu'au sommet, en formoient les quatre côtés.
 niner de près; La construction tomboit en ruine, mais elle se
 , qu'il devoit trouvoit assez bien conservée pour nous laisser
 e trouvant au- voir qu'elle avoit été originairement couverte
 'atteindre. Un une étoffe mince, légère & grise. Il paroît que
 à nos regards les Insulaires consacrent à des usages religieux
 c de la vallée, cette espece d'étoffe; car nous en apperçûmes
 le moment où une grande quantité, suspendue en plusieurs en-
 âmes qu'il étoit toits du *Morai*, & on m'en avoit mis quelques
 ressembloit, à peces sur le corps, lorsque je débarquai pour la
 frappante, aux première fois. Il y avoit de chaque côté de la
 rés sur les Isles pyramide, de longues pieces de treillages ou
 l'Isle d'*O-Taïti*, ouvrages d'osier, appelés *Hereanee*, qui tom-
 diverses parties bient également en ruine; &] à l'un des coins,
 terrain oblong, sés d'une planche attachée à la hauteur de cinq à
 environné d'une six pieds, & chargée de quelques bananiers, deux
 re pieds de hau- arches minces qui s'inclinoient l'une vers l'au-
 mobiles, & ce tre. Ils nous dirent que les fruits étoient une

1778.
Janvier.

offrande à leur Dieu. Ils donnent à cette espece d'autel, le nom de *Herairemy*, d'où il résulte que c'est le *whatta* des O-Taïtiens. Devant l'*Henanoo*, un petit nombre de morceaux de bois sculptés représentoient des figures humaines; ces sculptures, jointes à une pierre de deux pieds de hauteur, couverte d'étoffes, appelée *Holo*, & consacrée à *Tongaroa*, Dieu de l'Isle, nous rappelerent de plus en plus les diverses choses que nous avons rencontrées dans les *Morais* des dernières Terres où nous avons abordé (a) : un hangar aussi petit qu'une loge de chiens, que les Naturels nomment *Harepahoo*, étoit en-dehors du *Morai*, & contigu à l'*Henanoo* & à l'*Holo*; il se trouvoit précédé d'un tombeau, où l'on nous dit qu'on avoit enterré une femme.

» Le côté le plus éloigné de la cour du *Morai* offroit une maison ou hangar, d'environ quarante pieds de long, de dix de large au milieu, d'une moindre largeur à chacune des extrémités, & de dix pieds de hauteur. Les Naturels du pays donnent le nom de *Hemanaa* à cet édifice, qui étoit beaucoup plus long, mais moins élevé que les habitations ordinaires : l'entrée se trouvoit au milieu, du côté qui regardoit le *Morai*. Il y avoit

(a) Voyez la description du *Morai* O-Taïtien, où se fit le sacrifice humain, auquel le Capitaine Cook assista.

 1778.
 Janvier.

cette espece au côté le plus éloigné de ce hangar ; en face de
 il résulte que entrée, deux figures de bois d'un seul morceau,
 vant l'*Heneene* sur un piédestal ; elles étoient d'environ trois
 eaux de bois pieds de hauteur, assez bien dessinées & assez
 humaines ; en sculptées ; les Insulaires les appeloient *Eatooa*
 de deux pieds *Veheina*, ou figures de Déeses : l'une d'elles
 appelée *Hoho* portoit sur sa tête un casque sculpté, peu diffé-
 de l'Isle, nous rent de celui de nos anciens guerriers ; & l'aut-
 iverfes choses re, un bonnet cylindrique, qui ressembloit au
 les *Morais* de *Tomou* des O-Taïtiens ; des pieces d'étoffe leur
 bordé (a) : un enveloppoient les reins & tomboient fort bas.
 chiens, que les n voyoit à peu de distance de chacune, un
 étoit en dehors morceau de bois sculpté, orné également de lam-
oo & à l'*Hoho* beaux d'étoffe, & un amas de fougere, entre
 u, où l'on nous voit devant les piédestaux. Nous jugeâmes qu'on y
 ne. voit déposé cette fougere à différentes époques,
 cour du *Morai* et nous y remarquâmes tous les degrés du des-
 environ quarant chement, & une partie étoit entièrement flé-
 u milieu, d'une e, tandis qu'une autre partie conservoit sa fraî-
 extrémités, & leur eur & sa couleur.

» Le milieu de la maison, devant les deux
 édifice, qui figures de bois, offroit un espace oblong, en-
 élevé que leur rmé par une bordure de pierres, peu élevé &
 e trouvoit au ouvert de ces lambeaux d'étoffe, dont j'ai parlé
Morai. Il y avoit souvent. Les Insulaires donnoient à cet en-
 étoit le tombeau de sept Chéfs, qu'ils désigne-
 ent par leurs noms. Nous remarquions des ana-

-Taïtien, ou se fit
 bk assista.

1778.
Janvier.

logies si fréquentes, entre ce cimetiere & ceux des Isles *des Amis* & de *la Société*, que nous nous attendîmes à trouver la ressemblance portée plus loin : nous ne doutâmes pas que les cérémonies ne fussent les mêmes, & que cette peuplade n'eût aussi l'horrible habitude de sacrifier des victimes humaines. Des indices directs ne tarderent point à confirmer nos soupçons ; car, en sortant de la maison, nous apperçûmes près de l'entrée, un petit carré & un second moindre encore ; nous ayant demandé ce que c'étoit, notre guide nous répondit tout de suite, qu'on avoit enterré dans l'un un homme sacrifié aux Dieux *Taata* (a) & dans l'autre, un cochon immolé aussi à la Divinité. Nous observâmes à peu de distance de ceux-ci, trois autres carrés ornés chacun de deux morceaux de bois sculptés & couverts de fougere : c'étoient les tombeaux des trois Chefs. On voyoit sur le devant un espace oblong & enclos, que notre conducteur appelloit aussi, *Tangata-Tabao* ; il ajouta clairement & de maniere à ne pas nous exposer à une méprise, qu'on y avoit enterré les victimes humaines, sacrifiées aux funérailles des trois Chefs.

(a) Les Naturels de cette Isle disent quelquefois *Tangata-Tabao*.

(b) On prononce quelquefois *Tafao*.

etiere & ce
 que nous nou
 nce portée plu
 les cérémonie
 peuplade n'é
 er des victime
 e tarderent p
 en sortant de
 de l'entrée, u
 dre encore; &
 notre guide no
 oit enterré dan
 eux *Taata* (a)
 cochon immo
 âmes à peu
 es quarrés or
 bois sculptés
 les tombeaux
 devant un espa
 onducteur app
 outa clairemen
 xposer à une m
 victimes huma
 es trois Chefs.

quelquefois *Tanata*

us vivement affligé de rencontrer des preuves
 de cet usage sanguinaire dans toutes les Terres de
 l'Océan Pacifique, parmi des peuplades qui sont
 si éloignées & même qui ne se connoissent pas,
 quoique tout annonce l'identité de leur origine.
 Ce qui augmenta ma douleur, tout indiquoit que
 ces barbares sacrifices étoient très-communs.
 L'Isle sembloit remplie de tombeaux des victimes
 humaines, pareils à celui que je viens de décrire :
 il étoit l'un des moins considérables, & il avoit
 beaucoup moins d'apparence que plusieurs autres
 qui frapperent nos regards, au moment où les
 rochers s'élevèrent le long de la côte, & en particulier,
 un situé de l'autre côté de l'étang dans cette
 vallée. L'*Henananoo*, ou la pyramide blanche,
 avoit la couleur des piéces d'étoffe, qui la dé-
 couvroient : diverses parties de l'enclos renfer-
 moient des arbres de l'espece appelée *Cordia*
alibonina, quelques-uns de l'espece nommée
Morinda citrifolia, & plusieurs *Ettes* ou *Jeejees*
 de *Tongataboo*. L'*Hemanaa* étoit couvert des
 feuilles de l'*Ette*; & comme j'observai que les
 naturels n'emploient pas les feuilles de cette
 plante dans la couverture de leurs habitations,
 il est vraisemblable qu'ils les emploient toutes à
 ces usages religieux.

» Nous traversâmes des plantations pour aller
 au *Morai*, & pour en revenir. La plus grande

Tome XXIII.

G

1778.
 Janvier.

1778.
Janvier.

partie du terrain étoit plat, & entrecoupé de fossés remplis d'eau, & de chemins élevés par les Naturels à une certaine hauteur. Nous y trouvâmes sur-tout des champs de *taro*, lequel croît ici avec beaucoup de force, car le sol est au-dessous du niveau ordinaire, & il conserve l'eau, dont cette racine a besoin. L'eau vient probablement de la source qui entretient l'étang auquel nous remplîmes nos fûtailles. Nous aperçûmes, dans les endroits plus secs, des plantations très-régulières de mûrier-étouffé, qu'on tenoit fort propres, & dont la végétation n'étoit pas moins vigoureuse. Les cocotiers, tous peu élevés, n'avoient pas une aussi belle apparence; les bananiers, sans être d'une grande taille, promettoient davantage. En général, les arbres qui environnoient le village, & les autres que nous vîmes autour de la plupart des bourgades que nous dépassâmes avant de mouiller, sont de l'espèce appelée *Cordia Sebestina*, mais moins grande que dans les Isles situées plus au Sud. La partie la plus étendue du village, se trouve près de la greve, & on y compte plus de soixante maisons; environ quarante autres sont dispersées plus avant dans l'intérieur du pays, du côté du cimetière.

» Lorsque nous eûmes examiné soigneusement tout ce qui se trouvoit aux environs du *Morai*, & lorsque M. Webber eut achevé ses desseins

de l'
nâ
féren
y av
greve
coch
une l
ne m
rurals
& M.
Déta
matia
rent a
de no
ions
pays;
exéc
ment,
de l'ef
au cou
tailles
soixan
petit n
quelqu
nous
morces
ous n
dans l

atrecoupé de
 ns élevés par
 eur. Nous y
 e taro, lequel
 car le sol est
 & il conserve
 . L'eau vien
 retient l'étang
 lles. Nous ap
 secs, des plan
 étoffe, qu'on
 gétation n'étoit
 iers, tous pe
 elle apparence
 nde taille, pro
 , les arbres qu
 autres que nom
 bourgades que
 er, font de l'é
 ais moins gro
 Sud. La partie
 uvé près de la
 xante maisons
 rsées plus avan
 du cimetiére.
 é soigneusement
 rons du *Morai*
 vé ses desseins

de l'édifice & du district d'alentour, nous retour-
 nâmes à nos canots, en suivant un chemin dif-
 férent de celui par lequel nous étions venus. Il
 y avoit une foule nombreuse rassemblée sur la
 greve; nos gens achetoient des Insulaires des
 cochons de lait, des volailles & des racines; &
 une loyauté extrême présidoit aux échanges: je
 ne m'apperçus pas néanmoins qu'aucun des Na-
 turels fit la police. A midi, j'allai dîner à bord,
 & M. King se rendit à terre pour commander le
 Détachement qui y étoit. Il devoit s'y rendre le
 matin, mais des observations de Lune le retin-
 rent au vaisseau. Dans l'après-dînée, je débarquai
 de nouveau avec le Capitaine Clerke; nous vou-
 lions examiner une seconde fois l'intérieur du
 pays; mais la nuit survint avant que nous pussions
 exécuter notre projet: j'y renonçai pour le mo-
 ment, & il ne se présenta pas ensuite d'occasion
 de l'effectuer. Je ramenai tout le monde à bord
 au coucher du Soleil. Nous remplîmes neuf fu-
 sailles durant cette journée, & nous obtînmes
 soixante-dix ou quatre-vingts cochons de lait, un
 petit nombre de volailles, beaucoup de patates,
 quelques bananes, & des racines de *taro*, que
 nous payâmes sur-tout avec des clous & des
 morceaux de fer. Les Insulaires sont dignes de
 nous nos éloges, pour l'honnêteté qu'ils mirent
 dans les échanges; ils n'essayerent pas une fois

1778.
Janvier.

1778.
Janvier.

de nous tromper, soit à bord, soit à la hanche des vaisseaux : quelques-uns d'eux, il est vrai, montrèrent d'abord une disposition au vol, ainsi que je l'ai déjà dit, ou plutôt ils crurent qu'ils avoient droit à tout ce dont ils pouvoient s'emparer ; mais ils ne tarderent pas à changer de conduite, lorsqu'ils virent que nous les punissions.

» Parmi les choses qu'ils apportèrent au marché, nous remarquâmes une espèce particulière de manteaux & de bonnets, qui seroient réputés élégans, même dans les pays où l'on s'occupe le plus de la parure ; les premiers ont à-peu-près la grandeur & la forme des manteaux courts que portent les femmes en *Angleterre*, & les hommes en *Espagne* ; ils descendent jusqu'au milieu du dos, & ils sont attachés, sur le devant, d'une manière peu ferrée. Le fond est un réseau, sur lequel on a placé de très-belles plumes rouges & jaunes, si près les unes des autres, que la surface ressemble au velours le plus épais, le plus moëlleux & le plus lustré. Les desseins en sont très-différens ; quelques-uns offrent des espaces triangulaires, rouges & jaunes ; d'autres une espèce de croissant ; plusieurs entièrement rouges, avoient une large bordure jaune, & à une certaine distance, on les eût pris pour un manteau d'écarlate, galonné d'or à la bordure

oit à la hanche
 ux, il est vrai,
 n au vol, ainfi
 crurent qu'ils
 ouvoient s'em-
 s à changer de
 nous les puni-
 orterent au mar-
 ece particuliere
 seroient réputés
 u l'on s'occupe
 s ont à-peu-près
 teaux courts que
 rre, & les hom-
 jusqu'au milieu
 le devant, d'une
 t un réseau, fu-
 s plumes rouge
 s autres, que l'
 e plus épais, l'
 Les desseins en
 uns offrent des
 jaunes; d'autres
 eurs entièrement
 ure jaune, &
 eût pris pour un
 or à la bordure

es couleurs éclatantes des plumes, dans ceux
 ui étoient neufs, n'ajoutoient pas peu à leur
 eauté. Les Naturels y mettoient un grand prix;
 ar rien de ce que nous leur offrîmes, ne put
 s déterminer d'abord à nous en céder un seul;
 s ne vouloient les échanger que contre un fusil:
 ar la suite néanmoins on nous en vendit quatre
 a cinq, que nous payâmes avec de très-grands
 ous. Ceux de ces manteaux qui se trouvoient
 la premiere qualité, étoient rares: il paroît
 'ils s'en servent seulement dans leurs cérémo-
 es d'appareil, & dans leurs jeux; car tous les
 urels, auxquels nous en vîmes, firent les
 stes que nous avions vu faire auparavant aux
 nteurs.

Le bonnet a presque la forme d'un casque;
 milieu est orné d'une crête, qui est quelque-
 s de la largeur de la main: il ferre la tête de
 s, & il a des trous par où passent les oreilles.
 est un châssis de baguettes d'osier, couvert
 n réseau, dans lequel on a tissu des plumes
 même que sur les manteaux; mais le tissu
 est plus ferré, & les couleurs en font moins
 riées. La plus grande partie est rouge, & ils
 ésentent sur les côtés quelques rayures noires,
 nes ou vertes, qui suivent la courbure de la
 te: il est vraisemblable que le bonnet & le
 manteau forment un ajustement complet; car

1778.
 Janvier.

1778.
Janvier.

nous rencontrâmes des Naturels qui portoient l'un & l'autre.

» Nous ne pouvions imaginer d'où ils tiroient une quantité si considérable de ces belles plumes rouges ; mais nous sûmes bientôt d'où ils en tirent du moins une espece ; car ils apporterent à notre marché une multitude de petits oiseaux rouges , qui formoient des paquets de plus de vingt , & qui étoient enfilés par les narines avec une brochette de bois. Les premières robes d'oiseaux que nous achetâmes à bord , ne contenoient que les plumes placées dans l'intervalle des ailes à la tête ; mais depuis , nous nous en procurâmes beaucoup d'autres , où se trouvoient les plumes de derrière , avec la queue & les pieds. Les premières nous donnerent , tout de suite , l'explication de la fable , adoptée jadis touchant les oiseaux du Paradis , qu'on disoit marcher de jambes. Les Habitans des Isles situées à l'Est des *Moluques* , d'où nous viennent les robes des oiseaux du Paradis , leur coupent vraisemblablement les pieds , par la même raison que les Insulaires d'*Atooi* : ceux-ci nous dirent qu'ils font cette amputation , afin de conserver les plumes plus aisément , & sans perdre aucune des parties qu'ils regardent comme précieuses. M. Anderson jugea que l'oiseau rouge d'*Atooi* est une espece de *mérops* ; il est à-peu-près de la

qui portoient

d'où ils tiroient

des belles plumes

tôt d'où ils en

ils apportèrent

de petits oiseaux

quets de plus de

par les narines

nières robes d'oi

bord, ne conte

dans l'intervalle

s, nous nous en

où se trouvoient

la queue & le

nnèrent, tout de

adoptée jadis tou

qu'on disoit ma

des Isles situées

riennent les robes

coupent vraisem

me raison que le

nous dirent qu'il

de conserver les

s perdre aucune

omme précieuses

à rouge d'Acoui

à-peu-près de la

grosseur d'un beau, & d'un beau rouge

écarlate; il a la queue & les ailes noires; son bec

marqué, a deux fois la longueur de sa tête, & il

est rougeâtre, ainsi que les pieds. Ceux que nous

achetâmes, avoient la tête vide, ainsi que les

oiseaux du Paradis; mais il paroît que, pour les

conserver, ils n'emploient d'autre méthode que

de les sécher; car les robes, quoique humides,

n'avoient ni la saveur ni l'odeur qui résultent des

substances antiputrides.

» Le 22, les Naturels arriverent en pirogues,

& ils apportèrent des cochons & des racines,

que nous achetâmes. L'un d'eux, qui offrit de

nous vendre des hameçons, avoit un paquet

d'étoffe attaché à la corde d'un de ces hame-

çons; & il eut soin de le réserver lorsqu'il nous

vendit l'hameçon. Nous lui demandâmes ce que

c'étoit; il nous montra son ventre, il parla de la

mort, & il dit en même temps que cela étoit

mauvais: il ne parut pas disposé à répondre à

notre question d'une manière plus claire. Il ca-

choit avec empressement les choses que renfer-

moit son paquet: nous le priâmes de l'ouvrir, il

y consentit en témoignant beaucoup de répu-

gnance, & il lui fallut un peu de temps pour

nous satisfaire; car il y avoit bien des morceaux

d'étoffe: nous vîmes qu'il contenoit une tran-

che de chair de deux pouces de longueur.

1778.
Janvier.

22.

1778.
Janvier.

qui paroissoit avoir été séchée, & sur laquelle on avoit jeté de l'eau salée, qui la rendoit humide : nous jugeâmes que ce pouvoit être de la chair humaine, & que les Habitans de l'Isle mangent peut-être leurs ennemis ; nous n'avions en effet que trop de preuves de l'existence de cet usage parmi quelques-unes des peuplades de la mer du Sud. Nous interrogeâmes, sur ce point, l'homme à qui appartenoit le paquet ; il nous répondit que c'étoit de la chair humaine. Nous demandâmes ensuite à un autre de ses compatriotes, qui étoit auprès de lui, s'ils avoient coutume de manger les guerriers qu'ils tuoient dans les batailles : & sur le champ il nous dit que oui (a).

23. » Plusieurs pirogues qui arriverent dans la matinée du 23, échangerent les racines & les autres articles qui formoient leur cargaison. Tous jours éloigné de croire que cette peuplade étoit cannibale, malgré les soupçons bien fondés que nous avions conçus la veille, je profitai de l'occasion pour faire de nouvelles recherches sur cette matiere. Nous avons acheté un petit instrument de bois, garni de dents de requin ; il ressembloit un peu à la scie ou au couteau dont

(a) On verra plus bas que M. King ne croit pas que les Habitans des Isles *Sandwich* soient cannibales actuellement,

& sur laquelle
 qui la rendoit
 pouvoit être de
 bitans de l'Isle
 nous n'avions
 existence de cet
 euplades de la
 , sur ce point,
 met ; il nous ré-
 humaine. Nous
 ses compatrio-
 s avoient cou-
 ils tuoient dans
 nous dit que
 verent dans la
 s racines & les
 cargaison. Tous
 e peuplade étoit
 bien fondés que
 profitai de l'oc-
 recherches sur
 été un petit ins-
 s de requin ; il
 au couteau dont

ne croit pas que les
 les actuellement,

se servent les Naturels de la *Nouvelle-Zélande*,
 pour disséquer les corps de leurs ennemis, &
 nous pensâmes qu'il avoit peut-être ici le même
 usage. L'un des Insulaires nous apprit tout de
 suite le nom de l'instrument ; il nous dit qu'il ser-
 voit à découper le ventre d'un homme ou d'une
 femme tuée ; sa réponse expliquant & confirmant
 les idées que nous avoit données le Naturel qui
 toucha son ventre le 21, je lui demandai si ses
 compatriotes mangeoient la partie qu'ils décou-
 poient ainsi, & il déclara que non d'une ma-
 niere très-positive : je lui fis une seconde fois la
 même question ; alors il parut effrayé, & il ga-
 gna sa pirogue à la nage. Au moment où il l'at-
 teignit, il exprima par ses gestes l'usage de l'in-
 strument. Nous demandâmes aussi à un vieillard,
 qui étoit assis sur le devant de la pirogue, s'ils
 mangeoient de la chair humaine : il répondit
 que oui, & il se mit à rire, comme s'il se fût
 moqué de la simplicité de notre question. Nous
 lui proposâmes la même question une seconde
 fois, il fit la même réponse, & il ajouta que c'é-
 toit un excellent mets, ou, pour me servir de ses
 expressions, *un manger savoureux* «.

M. Cook partit d'*Atooi* le 23, & il mouilla
 le 29 sur une autre des Isles *Sandwich* appelée
Oneheow.

» Six ou sept pirogues, dit-il, étoient venues

1778.
 Janvier.

29.

1778.
Janvier.

près de nous, avant que nous moulassions ; elles nous apportèrent des cochons de lait, quelques patates, & beaucoup d'ignames & de nattes. Les hommes qui les montoient ressembloient aux Insulaires d'*Atooi*, & ils paroissoient connoître également l'usage du fer, qu'ils demandoient aussi sous les noms de *Hamaite* & de *Toe* ; ils échange-
gerent avec empressement tout ce qu'ils avoient, contre des morceaux de ce métal précieux. De nouvelles pirogues nous aborderent bientôt, quand nous fûmes mouillés ; mais les Naturels qui montoient celles-ci, ne sembloient avoir d'autre objet, que de nous faire une visite en forme. La plupart d'entre eux se rendirent volontiers sur le pont ; ils s'y prosternerent devant nous, & ils ne quittèrent cette humble posture, que lorsque nous leur dîmes de se relever. Ils amenèrent plusieurs femmes, qui se tinrent dans leurs embarcations, à la hanche des Vaisseaux, & qui se conduisirent d'une manière beaucoup plus im-
modeste que celles d'*Atooi* ; elles chanterent en chœur un air qui n'étoit pas remarquable par la mélodie, mais leurs sons étoient parfaitement d'accord, & elles battoient la mesure d'une manière très-exacte, en se donnant avec leurs mains des coups sur la poitrine. Les hommes qui passèrent sur notre bord, n'y demeurèrent pas long-temps ; & avant de partir, quelques-uns d'entre

eux
fer d
»
de n
mes
d'ell
port
n'ay
fabon
e tu
qu'il
si ex
comp
notre
ger d
ervo
e fait
riote
tués
qu'il
roien
de ch
pour
& je f
raison
horril
goûté
qu'ils

affions ; elles
 lait, quelques
 & de nattes,
 sembloient aux
 ent connoître
 mandoient aussi
Toe ; ils échan-
 qu'ils avoient,
 l précieux. De
 rent bientôt,
 is les Naturels
 mbloient avoir
 e une visite en
 endirent volon-
 rnerent devant
 umble posture,
 relever. Ils ame-
 nrent dans leur
 aisseaux, & qui
 ucoup plus im-
 s chanterent en
 marquable par la
 nt parfaitement
 sure d'une ma-
 vec leurs mains
 ommes qui pas-
 rèrent pas long-
 ues-uns d'entre

eux nous prièrent de leur permettre de nous lais-
 ser des touffes de leurs cheveux.

» Ils nous fournirent une occasion d'examiner
 de nouveau s'ils étoient cannibales. Nous ne remî-
 mes pas la question sur le tapis ; elle y revint
 d'elle-même, & d'une manière qui ne com-
 portoît aucune équivoque. L'un des Insulaires
 n'ayant pu obtenir la permission d'entrer par le
 sabord de la sainte-barbe, nous demanda si nous
 le tuerions & si nous le mangerions, supposé
 qu'il y entrât ; il fit en même temps des gestes
 si expressifs, qu'il étoit impossible de ne pas le
 comprendre. Nous eûmes soin de demander à
 notre tour si c'étoit l'usage dans le pays de man-
 ger des hommes. Un autre des Naturels, qui ob-
 servoit soigneusement ce qui se disoit & ce qui
 se faisoit, répondit tout de suite, que ses Compa-
 triotes nous mangeroient sûrement si nous étions
 tués sur la côte. Il parla d'un air si tranquille,
 qu'il nous parut clairement qu'ils ne nous tue-
 roient pas pour nous manger, mais que ce repas
 de chair humaine, seroit la suite de notre inimitié
 pour eux. J'ai profité ici des notes de M. Anderson ;
 & je suis fâché de dire que je ne vois pas la moindre
 raison d'hésiter à donner comme certain que ces
 horribles banquets d'antrophages sont aussi
 goûtés à *Onecheow*, où l'on vit dans l'abondance,
 qu'ils le sont à la *Nouvelle-Zélande*.

1778.
 Janvier.

1778.
Janvier.

30.

» Je voulois débarquer, & je quittai en effet le Vaisseau dans cette intention; mais je trouvai le ressac si fort, que je craignis de ne pouvoir regagner mon bord, si je débarquois. M. Gore que j'avois envoyé à terre, m'avertit le 30 au soir, par un signal, de lui envoyer des canots; ces canots ne tarderent pas à revenir, avec quelques ignames & un peu de sel. Ceux de nos gens qui étoient à terre, en avoient acheté une quantité assez considérable dans le cours de la journée; mais l'impétuosité du ressac avoit causé la perte de la plus grande partie de ces deux articles, au moment où on voulut les embarquer. M. Gore & vingt hommes n'osant pas affronter des vagues si terribles, passerent la nuit dans l'Isle, & ce malheureux contre-temps occasionna, sans doute, des liaisons avec les femmes du pays, que je désirois si vivement de prévenir, & que je m'applaudissois d'avoir empêché. La violence du ressac que nos canots ne purent surmonter, n'empêcha pas les Naturels d'arriver aux Vaisseaux, sur leurs pirogues. Ils nous apportèrent des provisions, que nous payâmes avec des clous & des morceaux de cercles de fer, & je donnai des rubans, des boutons & des bracelets aux femmes qui se trouvoient dans les embarcations. L'un des hommes avoit un léfard piqueté sur la poitrine, & nous aperçûmes sur celles des au-

quittai en effet
 mais je trouvai
 ne pouvoir
 ois. M. Gore
 ertit le 30 au
 r des canots ;
 ir, avec quel-
 Ceux de nos
 ent acheté une
 de cours de la
 ac avoit causé
 e ces deux arti-
 embarquer. M.
 as affronter des
 uit dans l'Isle,
 ccasionna, sans
 ames du pays,
 venir, & que
 é. La violence
 nt surmonter,
 ver aux Vais-
 us apporterent
 avec des clous
 , & je donnai
 bracelets aux
 embarcations.
 piqueté sur la
 celles des au-

res, des figures d'hommes grossièrement imitées.
 ls nous apprirent qu'il n'y a point de Chef ou
 e *Hairee* dans cette Isle, mais qu'elle est sou-
 nise à *Teneooneoo*, Chef d'*Atooi* ; ils ajoute-
 ent que *Atooi* n'est pas gouvernée par un seul
 Chef, mais qu'elle en a plusieurs, auxquels on rend
 honneur du *Moe*, ou de la prostration. Ils nous
 ommerent, entre autres, *Otaeiao* & *Teratotoa*.
 Parmi les choses qu'ils nous apporterent, il y
 avoit un petit tambour, presque semblable à ceux
 de *O-Taïi*.

» Le 1.^{er} Février, je fis une promenade dans l'Intérieur de l'Isle, accompagné du Chef dont je parlois tout-à-l'heure, & suivi de deux hommes, qui portoient les deux cochons que je lui avois donnés. Dès que nous fûmes sur un terrain élevé, je m'arrêtai pour examiner le pays ; & j'aperçus de l'autre côté de la vallée, où étoit fait mon débarquement, une femme, qui appeloit ses trois compatriotes. Le Chef se mit à marmotter quelques paroles ; je jugeai qu'il faisoit une prière, & ses deux camarades, qui portoient les cochons, continuerent, durant cet intervalle, à marcher autour de moi ; ils firent au moins une douzaine de tours, avant que le Chef eût achevé son oraison. Nous nous remîmes en route après cette cérémonie, & nous rencontrâmes bientôt des Naturels qui arrivoient

1778.
 Janvier.

1778.
Février.

de tous les côtés, & qui se prosternerent la face contre terre, tant que je fus à la portée de leur vue. Le district que je traversai, se trouvoit dans l'état de nature & rempli de pierres, & le sol paroissoit très-pauvre; il étoit cependant couvert d'arbrisseaux & de plantes qui parfumoient l'air; je n'avois rencontré sur aucune des Isles de cet Océan, une odeur aussi agréable. Ceux de mes gens qui demeurèrent deux jours à terre, avoient observé la même chose dans les parties de l'Isle qu'ils traversèrent; ils avoient découvert plusieurs marais salins, dont quelques-uns renfermoient encore un peu d'eau; mais ils n'apperçurent si peu de sel, qu'ils ne purent en recueillir une grande quantité; s'ils n'observèrent rien qui indiquât un ruisseau d'eau douce, on leur montra de petits puits presque à sec, qui offroient une eau assez bonne. Les habitations des Naturels étoient dispersées sur les environs; M. Gore supposa qu'il n'y avoit pas plus de cinq cents Habitans dans l'Isle entière, car la plupart des Naturels se rassemblèrent au lieu où son Détachement faisoit les échanges, & ceux de nos gens qui pénétrèrent dans le pays, virent peu de monde autour des maisons; il eut occasion d'examiner l'intérieur des ménages des Insulaires, qui lui parurent décens & propres, mais il ne vit pas une seule fois les hommes & les femmes

rnerent la face
 portée de leur
 se trouvoit dans
 rres, & le fo
 cependant cou
 qui parfumoient
 ncune des Isles
 agréable. Ceux
 x jours à terre
 dans les parties
 avoient décou
 nt quelques-uns
 eau; mais ils
 s ne purent en
 s'ils n'observe
 au d'eau douce
 esque à sec, qu
 es habitations de
 es environs; M
 as plus de cinq
 e, car la plupart
 lieu où son De
 & ceux de nos
 s, virent peu de
 t occasion d'exa
 es Insulaires, qui
 , mais il ne vit
 & les femmes

manger ensemble : les femmes se réunissoient ordinairement pour prendre leur repas. La noix huileuse de *dooc-dooe* leur sert de flambeau durant la nuit, ainsi que parmi les O-Taïtiens ; ils cuissoient aussi leurs cochons dans un four ; mais, ce qui est contraire à l'usage des Isles de *la Société & des Amis*, ils coupent l'épine du dos dans toute sa longueur. M. Gore eut une preuve directe du *Taboo*, ou, selon la prononciation des Natives, du *Tafoo* ; car une femme mettoit les aliments dans la bouche d'une autre, qui se trouvoit soumise à cette espece d'interdit. Il remarqua d'autres cérémonies mystérieuses ; une femme, par exemple, prit un petit cochon qu'elle jeta dans le ruisseau, jusqu'à ce qu'il fût noyé, & elle jeta ensuite un petit fagot ; une autre fois, la même femme frappa, avec un bâton, sur les épaules d'un homme, qui s'assit devant elle pour recevoir cette discipline. Les Habitans de l'Isle semblent avoir une vénération particulière pour les chouettes, qui sont très-appriivoisées, & M. Gore jugea que c'étoit parmi eux une habitude assez générale de s'arracher une dent ; il leur demanda la raison d'une coutume aussi bizarre, & ils lui dirent, pour toute réponse, que cela étoit *teeha* : ils expliquèrent de la même maniere un autre de leurs usages, celui de donner un faisceau de leurs cheveux en signe de respect ou d'amitié.

1778.
 Février.

1778.
Mars.
7.

M. Cook qui partit le 2 Février des Isles *Sandwich*, arriva le 7 Mars sur la côte d'*Amérique* près de la *Nouvelle-Albion*, au-dessus de la *Californie* par $44^{\text{d}} 33'$ de latitude, & $235^{\text{d}} 20'$ Est; c'est à ce point qu'il a commencé la reconnoissance de la côte du *Nouveau-Monde*, il a prolongé cette reconnoissance jusqu'au 71 degré de latitude. Il employé près de six mois à cet important travail dont on n'a pu ici montrer les fatigues & les dangers. Il faut lire la grande Relation, pour former une idée de sa constance, & de son exactitude : la Carte qui accompagnera cet Abrégé indiquera toutes ses Découvertes dans cette partie du globe. Nous nous bornerons à indiquer les relâches qu'il y a faites, à citer des observations touchant les Sauvages qu'il a rencontrés lorsqu'il s'est vu au milieu des glaces du Nord essayant le passage Est-Nord-Est, ou Est-Nord-Ouest. Nous le laisserons parler lui-même des obstacles qu'il a eu à combattre, & des dangers qu'il a effuyés, & nous présenterons seulement aux Lecteurs les résultats de ses travaux & de ses tentatives.

29. Il se trouva le 29, au-devant d'une *Entrée*, dans laquelle il voulut mouiller.

» Trois canots, dit-on, s'avancèrent vers la *Résolution*, à l'endroit où nous fûmes en calme pour la première fois; l'une de ces embarcations

portait

porte
Geme
disco
une
entre
leurs
ignées
qui
vert
es m
il tiro
enfants
que &
nes p
autres
sur d
éclan
observ
eurs
olume
voien
parties
miné l
le dist
eux d'
ent pa
giance
& pro
To

vrier des Ile
 île d'Amérique
 s de la Californie
 Est; c'est à c
 nnoissance de
 prolongé cet
 de latitude. Il
 portant trava
 fatigues & l
 relation, pour
 , & de son ex
 nera cet Abri
 s dans cette pa
 rons à indiqu
 citer des obse
 u'il a rencontré
 glaces du Nord
 , ou Est-Nord
 r lui-même de
 , & des danger
 terons seuleme
 s travaux & d
 une Entrée, dan
 erent vers la R
 ūmes en calm
 ces embarcations
 portou

portoit deux hommes, la seconde six, & la troi-
 sieme dix: l'un des Sauvages se leva; il fit un long
 discours, & des gestes que nous prîmes pour
 une invitation de descendre à terre. Sur ces
 entrefaites, il jeta des plumes vers nous, & plu-
 sieurs de ses camarades nous jeterent des poi-
 gnées de poussiere ou d'une poudre rouge: celui
 qui remplit les fonctions d'orateur, étoit cou-
 vert d'une peau, & il tenoit dans chacune de
 ses mains quelque chose qu'il secouoit, & d'où
 il tiroit un son pareil à celui des grelots de nos
 enfans. Lorsqu'il se fût fatigué à débiter sa haran-
 gue & ses exhortations, dont nous ne comprî-
 mes pas un seul mot, il se reposa; mais deux
 autres hommes prirent successivement la parole:
 leur discours ne fut pas aussi long, & ils ne le
 réclamèrent pas avec autant de véhémence. Nous
 observâmes que deux ou trois d'entre eux avoient
 leurs cheveux entièrement couverts de petites
 plumes blanches, & que quelques-uns en
 avoient de plus grandes, fichées en différentes
 parties de leurs cheveux. Quand ils eurent ter-
 miné leurs bruyans discours, ils se tinrent à peu
 de distance du Vaisseau; ils converserent entre
 eux d'une maniere familiere, & ils ne montre-
 rent pas la moindre surprise ou la moindre dé-
 fiance: plusieurs se leverent de temps en temps,
 & prononcerent des phrases qui ressembloient

 1778.
 Mars.

1778.
Mars.

à celles de leurs premières harangues, & l'un d'eux chanta un air agréable, dans lequel nous remarquâmes plus de douceur & de mélodie que nous ne l'aurions imaginé ; il répéta souvent le mot *Haela*, qui nous parut être le refrain de la chanson. La brise qui s'éleva bientôt après, nous ayant approché davantage de la côte, les pirogues arrivèrent près de nous en plus grand nombre, & il y en eut à la hanche de la *Résolution* jusqu'à trente-deux, qui portoient chacune de trois à sept ou huit hommes & femmes. Plusieurs des Sauvages se tinrent debout sur les pirogues ; ils haranguerent, & ils firent des gestes, ainsi que les premiers. Une tête qui offroit un œil & un bec d'oiseau d'une grandeur énorme, étoit peinte sur une de leurs embarcations ; nous y distinguâmes un homme, qui paroissoit être un Chef, & qui n'étoit pas moins remarquable par sa figure bizarre : une multitude de plumes pendoient de sa tête, & il avoit le visage peint d'une manière extraordinaire ; il tenoit à la main un morceau de bois sculpté, qui représentoit un oiseau de la grosseur d'un pigeon, & , en le secouant, il en tiroit un son assez semblable à celui d'un grelot ; il prononça aussi d'un ton criardi, une harangue accompagnée de quelques gestes très-expressifs.

» Les Sauvages se conduisirent d'une manière

très-paisible, & nous ne leur supposâmes aucune vue d'hostilité; toutefois nous ne pûmes en déterminer un seul à venir à bord : au reste, ils nous vendirent de bon cœur tout ce qu'ils avoient, & ils se contenterent de ce que nous leurs offrîmes en échange; mais ils faisoient plus de cas du fer que de toute autre chose, & ils sembloient connoître parfaitement l'usage de ce métal. La plupart des pirogues nous suivirent au mouillage; & dix ou douze de ces embarcations demeurèrent à la hanche de la *Résolution* la plus grande partie de la nuit.

» Nous avons lieu d'espérer que notre relâche ici seroit agréable, que nous pourrions y embarquer les choses dont nous avons besoin, & que ces jours de repos nous feroient oublier les fatigues & les peines auxquelles des vents contraires & un ciel constamment orageux, nous avoient presque toujours assujettis, depuis notre arrivée sur la côte d'*Amérique* «.

1778.
Mars.





LIVRE QUATRIEME.

OPÉRATIONS parmi les Naturels de l'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE. Découvertes faites le long de cette Côte & de l'extrémité orientale de l'ASIE jusqu'au Cap de GLACE, c'est-à-dire, jusqu'au point où nous fûmes arrêtés par les glaces. Retour aux Isles SANDWICH.

1778.
Mars.
31.

M. Cook mouilla le 31 dans l'Entrée dont on vient de parler. Il lui donna le nom d'Entrée du Roi Georges, & elle est appelée *Nootka* par les Naturels du pays.

Première Relâche sur la côte d'Amérique, à l'entrée du Nootka. Remarques sur cette partie du Nouveau-Monde & sur ses Habitans.

(C'est M. Cook qui va parler). » Une multitude de pirogues environnerent les Vaisseaux toute la journée; les échanges commencerent entre les Naturels & nous, & l'honnêteté la plus rigoureuse prévida à ce commerce. Ils offrirent de nous vendre des peaux de différens quadrupedes, des ours, des loups, des renards, des

E M E.

*Naturels de
TRIONALE,
cette Côte &
ASIE jusqu'au
usqu'au point
glaces. Retour*

*Entrée dont on
d'Entrée du Roi
par les Naturels*

*rique, à l'entrée
partie du Nou-
ns.*

*) » Une mul-
t les Vaisseaux
commencerent
nnêteté la plus
ce. Ils offrirent
différens qua-
des renards, des*

daims, des lapins des Indes, des putois, des martes, & en particulier des loutres de mer qu'on trouve aux Isles situées à l'Est du *Kamschatka*. Outre ces peaux dans leur état naturel, ils nous apportèrent aussi des vêtemens de la même substance, & une autre espèce d'habit d'écorce d'arbre, ou d'un gramen qui ressemble au chanvre; des arcs, des traits & des piques; des hameçons de pêche & des instrumens de diverses sortes; des figures monstrueuses; une espèce d'étoffe de poil ou de laine; des sacs remplis d'ocre rouge, des morceaux de bois sculpté, des grains de verre, & plusieurs colifichets de cuivre & de fer, qui ont la forme d'un fer-à-cheval, & qu'ils suspendent à leur nez; des ciseaux ou des outils de fer établis sur des manches. Ces métaux nous firent juger qu'ils avoient reçu la visite des Navigateurs d'une Nation civilisée, ou qu'ils avoient eu des liaisons avec les Tribus du continent d'*Amérique*, qui fréquentent les Européens. Des crânes & des mains d'hommes qui n'étoient pas encore dépouillés de leur chair, furent ce qui nous frappa le plus, parmi les choses qu'ils nous offrirent: ils nous firent comprendre, d'une manière claire, qu'ils avoient mangé ce qui manquoit, & nous reconnûmes en effet que ces crânes & ces mains avoient été sur le feu. Malheureusement plusieurs raisons nous

1778.
Mars.

1778.
Mars.

donnerent lieu de penser que cette peuplade mange ses ennemis, selon l'usage des Habitans de la *Nouvelle-Zélande*, & de quelques autres Isles de la Mer du Sud. Ils échangerent leurs marchandises contre des couteaux, des ciseaux, des morceaux de fer ou d'étain, des clous, des miroirs, des boutons, ou du métal de quelque espece qu'il fût. Ils ne montrerent aucun désir pour les grains de verre, & ils rejeterent toutes nos étoffes.

» La nouvelle de notre arrivée attira un concours nombreux de Naturels durant la journée du 31. Il y eut un moment où nous fûmes environnés de plus de cent pirogues, dans chacune desquelles nous pûmes, en prenant un terme moyen, supposer cinq personnes : en effet, quelques-unes en avoient trois ; mais on en comptoit sept, huit & neuf sur un grand nombre, & dix-sept sur une seule. Plusieurs des Sauvages monterent à bord ; ils s'approcherent de nous, en prononçant des harangues & faisant des cérémonies pareilles à celles que j'ai décrites plus haut. Si nous leur inspirâmes d'abord de la défiance ou de la crainte, ils ne paroissoient plus éprouver l'un ou l'autre de ces sentimens ; car ils se rendirent sur le pont, & ils se mêlerent avec les Matelots, de la maniere du monde la plus franche & la plus libre. Nous ne tardâmes pas à dé-

ette peuplade
e des Habitans
quelques autres
ent leurs mar-
s ciseaux , des
clous , des mi-
quelque espece
un désir pour
ent toutes nos

attira un con-
ant la journée
ous fûmes envi-
, dans chacune
nant un terme
e en effet, quel-
on en comptoit
ombre , & dix-
Sauvages mon-
t de nous , en
nt des cérémo-
rites plus haut.
e la défiance ou
plus éprouver
car ils se ren-
erent avec les
le la plus fran-
âmes pas à dé-

couvrir qu'ils étoient auffi habiles filoux , qu'au-
cune des peuplades que nous avons rencontrées.
Ils étoient même plus dangereux sur ce point ;
car ayant des instrumens & des outils de fer , ils
coupoient le croc d'un palan , ou ils enlevoient
le fer des cordages , dès que nous cessions un
moment de les surveiller. Ils nous volèrent ainsi un
large croc du poids de vingt à trente livres , d'au-
tres d'une moindre grandeur , & diverses ferru-
res. Nous eûmes en vain la précaution de laisser
des hommes de garde dans nos canots , ils y pri-
rent tous les morceaux de fer , qui valoient la
peine d'être emportés. Ils combinoient leurs lar-
cins , avec assez de dextérité ; l'un d'eux amusoit
la Sentinelle à l'une des extrémités de nos em-
barcations , tandis qu'un de ses camarades arra-
choit le fer à l'autre extrémité. Si nous nous ap-
percevions du vol tout de suite , nous décou-
vrions le voleur fans beaucoup de peine , car ils
étoient toujours prêts à s'accuser mutuellement.
Mais , en général , les coupables abandonnoient
leur proie avec répugnance , & nous fûmes obli-
gés quelquefois de recourir à la force.

» On débarqua les Observatoires le 1.^{er} Avril, 1 Avril.
& on les établit sur un rocher élevé , à l'un des
côtés de l'anse , près de la *Résolution*. Un Déta-
chement commandé par un Officier , alla couper
du bois , & nettoyer les environs de l'aiguade.

1778.
Avril.

Nous trouvâmes ici des pins en abondance , & nous fîmes de la biere.

» Les Naturels venoient nous voir en foule , & nous appercevions tous les jours de nouvelles figures. Ils se présentoient d'une maniere singuliere. Ils faisoient d'abord en pirogues le tour de la *Résolution* & de la *Découverte* , & durant cet intervalle , un Chef ou un de leurs grands personnages se tenoit debout sur son embarcation , une pique ou une arme quelconque à la main ; & il ne cessoit de parler , ou plutôt de crier. L'Orateur avoit quelquefois le visage couvert d'un masque , qui offroit la figure d'un homme , ou celle d'un animal ; & au lieu d'une arme il avoit à la main un des grelots , dont j'ai parlé plus haut. Après avoir décrit un cercle autour de nous , ils arrivoient à la hanche des vaisseaux , & ils commençoient les échanges , sans autres cérémonies. Très-souvent néanmoins ils nous régaloient d'une chanson , à laquelle l'équipage entier d'une pirogue prenoit part , ce qui produisoit une harmonie d'un heureux effet.

» Durant ces visites , ils ne nous donnerent d'autre peine que celle de contenir leur disposition au vol ; mais le 4 au matin , nous eûmes une alarme sérieuse. Le Détachement qui coupoit du bois , & qui remplissoit les futailles sur la côte , vit que tous les Naturels des environs s'ac-

abondance , & voir en foule, jours de nous d'une maniere pirogues le tour verte , & durant de leurs grande r son embarc quelconque à la , ou plutôt de is le visage cou figure d'un hom ieux d'une arme , dont j'ai parlé un cercle autour e des vaisseaux es , sans autre pins ils nous ré elle l'équipage , ce qui produi effet. nous donnerent nir leur disposi on, nous eûmes ent qui coupoit futailles sur la s environs s'ar

noient avec un soin extrême; ceux qui n'avoient des armes bien meurtrieres , préparoient des bâtons & rassembloient des cailloux. Dès que je fus instruit de leurs préparatifs , je crus devoir commencer de mon côté; mais ayant résolu de me tenir sur la défensive , j'ordonnai aux Travailleurs d'abandonner le terrain où les Sauvages s'étoient rassemblés , & de se retirer au sommet du rocher , où se trouvoient les Observatoires : les Guerriers de la contrée n'étoient qu'à une portée de pierre , de l'arrière de la *Résolution*. Nos craintes étoient mal fondées ; ils ne songeoient pas à nous ; mais ils vouloient se défendre , contre une Tribu de leurs Compatriotes , qui venoit les attaquer : ceux entre eux qui avoient formé avec nous des liaisons d'amitié , appercevant notre inquiétude , firent tout en usage afin de nous convaincre qu'ils n'avoient pas d'autre projet. Nous remarquâmes qu'ils avoient des Sentinelles dans chaque point de l'anse , & que des pirogues alloient souvent porter des avis & des instructions au grand corps assemblé près des vaisseaux. Enfin l'ennemi dispersé sur environ douze grosses pirogues , parut en travers de la pointe méridionale de l'anse , où il s'arrêta & où il demeura rangé en bataille , parce qu'une négociation avoit commencé. Quelques-uns des Négociateurs passerent en pirogues entre les deux troupes , & il y eut

1778.
Avril.

1778.
Avril.

de part & d'autre plusieurs discours de prononcés. Enfin la querelle, quel qu'en fut le sujet parut arrangée, mais on ne permit aux Etrangers ni de venir à la hanche des vaisseaux, ni de faire des échanges, ni de communiquer avec nous. Nous étions vraisemblablement la cause de la dispute; les Etrangers désiroient peut-être partager les avantages du petit commerce que nous faisons sur la côte, & les Habitans de l'Entrée vouloient garder pour eux seuls cette cabane. Nous en eûmes d'ailleurs diverses preuves; il parut même que les Habitans de l'Entrée n'étoient pas unis, car les plus foibles étoient souvent obligés de céder au parti plus fort, & dépouillés de tous leurs biens, sans qu'ils opposassent la moindre résistance.

12. » Le 12, au soir, nous reçûmes la visite d'une Tribu de Sauvages, que nous n'avions pas encore vus, & qui en général avoient la physionomie plus douce & plus attirante, que la plupart de ceux que nous fréquentions journellement. Quelques uns des derniers les accompagnoient. Je les engageai à descendre dans ma chambre; ils y consentirent pour la première fois, & j'observai que rien ne fixa leur attention; ils regardèrent toutes nos merveilles avec la plus grande indifférence. Il faut cependant faire ici des exceptions; car un petit nombre d'entre eux montrèrent une sorte de curiosité.

ours de pronon
 en fut le sujet
 nit aux Etranger
 eaux, ni de faire
 quer avec nous
 la cause de la dis
 ut-être partage
 que nous faiso
 Entrée vouloit
 e. Nous en eûm
 rut même que le
 unis, car les pl
 céder au parti
 leurs biens, fa
 résistance.
 es la visite d'un
 vions pas enco
 hyfionomie plu
 plupart de ceu
 ment. Quelque
 oient. Je les en
 mbre; ils y con
 , & j'observa
 ils regarderent
 plus grande indig
 ici des excep
 tre eux montré

Le 18; une troupe d'Etrangers arriverent
 dans l'anse sur six ou huit pirogues: ils examine-
 rent quelque temps nos vaisseaux, & ils se reti-
 rent ensuite, sans venir à la hanche de la *Résol-
 on* ou à celle de la *Découverte*. Nous crûmes
 que les Habitans de l'*Entrée*, qui se trouvoient en
 grand nombre autour de nous, ne leur permirent
 d'approcher. J'ai déjà observé que la peu-
 ple établie sur les rives de l'anse où nous mouil-
 lons, vouloit jouir seule des avantages de notre
 commerce; & si elle permettoit quelquefois à
 des Sauvages voisins, de faire des échanges avec
 elle, elle avoit l'adresse de tenir à haut prix les
 choses qu'elle nous cédoit, & de diminuer cha-
 que jour la valeur de ce que nous donnions de
 son côté. Nous reconnûmes que la plupart des
 naturels de distinction qui vivoient près de nous,
 venoient revendre aux Tribus éloignées, les arti-
 cles qu'ils recevoient aux Vaisseaux; car nous
 nous aperçûmes qu'ils disparessoient souvent
 pendant quatre ou cinq jours, & qu'ils revenoient
 avec de nouvelles cargaisons de peaux & d'ou-
 tils du pays, dont ils se défaisoient toujours
 à bon compte, vu la passion de nos Equipages
 pour ces bagatelles: mais ceux qui venoient nous
 voir tous les jours, nous furent plus utiles; après
 avoir échangé les bagatelles qu'ils nous appor-
 toient, ils s'occupoient de la pêche, & nous ne

1778.
 Avril.
 18.

1778.
Avril.

manquions jamais d'obtenir une portion de
qu'ils prenoient : ils nous vendirent d'ailleurs
quantité considérable d'une huile très-bonne
qu'ils gardoient dans des vessies ; quelques-uns
essayerent de nous tromper, en mêlant de l'eau
avec l'huile, & une fois ou deux, ils portèrent
la friponnerie & l'adresse, jusqu'à remplir les
vessies d'eau pure, sans y mettre une goutte
d'huile : il valoit mieux supporter ces tromperies
que d'en faire le sujet d'une querelle ; car nous
ne leur donnions guère en échange que de
choses de peu de valeur, encore ne savions-nous
pas comment entretenir notre fonds. Ils ne
pouvoient peu les grains de verre & les autres
joux qui me restoient ; ils ne demandoient
des métaux, & le cuivre étoit alors plus recherché
que le fer : avant de quitter cette station, nous
en trouvoit à peine quelques piéces dans les
vaisseaux, excepté celui des meubles & des
outils qui nous étoient absolument nécessaires.
Pour satisfaire les Naturels, nous leur cédâmes
tous les boutons de plusieurs de nos habits, nous
enlevâmes la garniture de nos bureaux ; nous leur
vendîmes des chaudières de cuivre, des théières
& des vases d'étain, des chandeliers & d'autres
choses pareilles dont nous faisons usage ; en sorte
que les Américains de cette Partie du Monde
ont reçu de nous des ouvrages plus variés qu'ils

e portion de
 ent d'ailleurs
 le très-bon
 ; quelques-
 mêlant de l'
 x, ils porter
 'à remplir le
 tre une gou
 ces tromper
 relle ; car n
 change que
 ne favions-n
 fonds. Ils e
 z les autres j
 mandoient
 ors plus rech
 ette station,
 pieces dans
 neubles &
 ent nécessai
 as leur céda
 os habits, no
 reaux; nous
 re, des théier
 liers & d'autr
 usage; en for
 tie du Monde
 us variés qu'

e des peuplades parmi lesquelles nous avons
 rdé dans le cours du Voyage.
 Le 20, je voulus reconnoître chacune des
 ies de l'*Entrée*. Je me rendis d'abord à la
 nte occidentale, où je rencontrai une bour-
 e, précédée d'une anse bien fermée, dans
 elle la sonde rapportoit de neuf à quatre bras-
 fond de joli sable. Les Habitans de ce vil-
 , qui étoient fort nombreux & dont je con-
 fois la plupart, me reçurent d'une maniere
 -amicale; chacun d'eux me pressa d'entrer
 s sa maison ou plutôt dans son appartement;
 plusieurs familles vivent sous le même toit.
 eptai leur invitation, & ces hommes hos-
 iers étendirent devant moi une natte sur
 elle ils me prièrent de m'asseoir; ils me don-
 ent d'ailleurs toutes sortes de marques de poli-
 e. Je vis dans la plupart des maisons, des
 mes qui fabriquoient des étoffes avec la
 nte ou l'écorce dont j'ai déjà parlé; elles sui-
 ent exactement le procédé des Insulaires de
Nouvelle-Zélande; d'autres étoient occupées à
 irir des sardines. Des pirogues venoient de
 arquer sur la greve une quantité considérable
 ce poisson, lequel fut distribué à mesure à
 sieurs personnes, qui l'emportèrent dans leurs
 itations, où elles le fumerent de la maniere
 e je vais décrire. Ils suspendent les sardines à de

1778.
 Avril.
 20.

1778.
Avril.

petites baguettes, d'abord à environ un pied de feu ; ils les placent ensuite plus loin, & plus loin encore, pour faire place à d'autres, jusqu'à ce que les dernières baguettes touchent le feu au-dessus de la cabane. Lorsque les sardines sont bien sechées, ils les détachent, ils en font des ballottes, & ils ont soin de les couvrir de nattes, afin de ne les comprimer : ils les gardent pour le temps qu'ils en auront besoin : les sardines ainsi préparées ne sont pas désagréables. Ils préparent, de la même manière, la morue & d'autres gros poissons ; mais ils se contentent quelquefois de les sécher en plein air sans les approcher du feu.

» De ce village je remontai la bande occidentale de l'Entrée. J'aperçus les restes d'une boiserie, un mille au-dessus du second bras ; les balles ou la charpente des cabanes étoient encore à un pied ; mais les planches qui en avoient composé les flancs & les toits, n'existoient plus ; il n'y avoit quelques verveux devant le village, & je n'y découvris personne qui en prît soin : ces verveux étoient d'osier, & les baguettes en étoient plus ou moins ferrées, selon la grosseur du poisson auquel on les destinoit. La surface de plusieurs avoit au moins vingt pieds de long sur douze de hauteur. Les Naturels les posent de côté dans l'eau basse ; ils les assujettissent à de gros poteaux ou piquets, qui sont plantés au fond d'une ma-

ere très
village
us gros
e par
in élev
tte ban
Les H
s la po
nois d
ut-être
cueil à
vulut p
i me su
e tém
pressifs
tir. J'
gesses ;
condu
i se pla
hâte,
sembler
e nous
rent, e
de ou
» J'app
arant m
visite
s équipa

iron un pied
loin , & p
autres, jusq
ouchent le fo
dines sont b
ont des ball
nattes, afin
our le temps
ainsi préparé
réparent, de
autres gros p
quelquefois de
ocher du feu
bande occide
stes d'une bo
nd bras; les b
oient encore
voient compo
ient plus; il
village, & je
pin: ces verve
en étoient pl
leur du poiss
ace de plusieurs
ng sur douze d
le côté dans une
de gros poteau
fond d'une ma

ere très-solide. On voit au-delà des ruines de
village, une plaine peu étendue, revêtue des
gros pins que j'aye jamais rencontrés. Ceci
parut d'autant plus remarquable, que le ter-
in élevé sur la plupart des autres parties de
tte bande orientale de l'*Entrée*, étoit nu.

Les Habitans d'un second village n'avoient
s la politesse de ceux de la bourgade que je
nois de visiter. J'attribuai en grande partie, &
ut-être devois-je attribuer uniquement ce froid
cueil à la mauvaise humeur d'un Chef qui ne
volut pas me laisser pénétrer dans les cabanes,
i me suivit par-tout où je portai mes pas, & qui
témoigna plusieurs fois, par des gestes très-
pressifs, combien il étoit impatient de me voir
rtir. J'essayai vainement de le gagner par mes
gestes; il les accepta, mais il ne changea pas
conduite: quelques-unes des jeunes femmes
i se plaisoient à nous voir, se revêtirent, à
hâte, de leurs plus beaux habits; elles s'af-
mblèrent en corps, elles nous témoignèrent
e nous étions les bien-venus, & elles chan-
rent, en chœur, des airs qui n'avoient rien de
de ou de désagréable.

» J'aperçus, à mon arrivée à bord, que;
arant mon absence, les vaisseaux avoient reçu
visite de deux ou trois embarcations, dont
s équipages annonçerent, par des signes, qu'ils

1778.
Aveil.

1778.
Avril.

venoient du Sud-Est, de l'autre côté de la baie. Ils apportèrent des peaux, des vêtements, & divers ouvrages du pays, que nous achetâmes. Je ne dois pas oublier un article bien singulier qui faisoit partie de leur cargaison : ils nous vendirent deux cuillers d'argent, que nous jugeâmes de fabrique Espagnole, d'après leur forme particulière; l'un d'eux les portoit à son cou comme un ornement : ils parurent aussi nous fournir de fer, que les Habitans de l'Entrée.

22.

» Le 22, à huit heures du matin, douze & quatorze pirogues de Naturels étrangers à la Tribu qui vivoit près de nous, arriverent; ils venoient du Sud : dès qu'ils eurent tourné à la pointe de l'anse où mouilloient la *Résolution* & la *Découverte*, ils s'arrêtèrent, & ils se tinrent plus d'une demi-heure rangés en ligne à deux & trois cents verges des Vaisseaux. Nous crûmes d'abord qu'ils craignoient de s'approcher davantage, mais nous nous trompions, ils se préparoient à une cérémonie préliminaire. Ils ne tarderent pas à s'avancer en se tenant debout sur leurs embarcations, & en chantant : quelques-unes de leurs chansons, auxquelles toute la troupe prit part, étoient d'un mouvement lent, & d'autres d'un mouvement plus vif; ils les accompagnoient de mouvemens très-réguliers de leurs mains; ils frappoient en mesure avec leurs pagaies.

Tom

côté de la baie
vêtemens, &
nous achetâmes
bien singulier
: ils nous ven
ue nous jugèr
près leur form
voit à son con
rent aussi mien
de l'Entrée.
natin, douze c
étrangers à
, arrivèrent;
eurent tourné
: la Résolution
& ils se tint
ligne à deux
x. Nous crûm
approcher davan
ns, ils se prép
inaire. Ils ne ta
enant debout f
tant : quelques
es toute la trou
ent lent, & d'av
ils les accompa
éguliers de leur
avec leurs paga

les côtés de leurs pirogues, & ils faisoient d'ail-
leurs une multitude de gestes très-expressifs : ils
garderent le silence durant quelques secondes, à
la fin de chaque air, & ils recommencerent en-
suite, en prononçant, par intervalle, à perte de
voix, le mot *Hooee* ! Après nous avoir donné
un essai de leur musique, que nous écoutâmes
plus d'une demi-heure, & que nous trouvâmes
extrêmement agréable, ils se rendirent à la hanche
de nos bâtimens, & ils échangerent leurs car-
naisons. Plusieurs des Habitans de l'Entrée, avec
lesquels nous avons formé des liaisons d'amitié,
se trouvoient parmi eux, & ils dirigerent tous
ces échanges d'une maniere qui fut très-avanta-
geuse aux Sauvages.

» Lorsqu'ils eurent terminé leurs échanges &
leurs cérémonies, nous prîmes chacun un canot,
le Capitaine Clerke & moi, & nous allâmes au
village situé à la pointe occidentale de l'Entrée.
J'avois observé la veille, que les environs of-
frent une quantité considérable d'herbe, & il
est nécessaire d'en recueillir pour le petit nom-
bre de chevres & de moutons que nous avons
encore à bord. Les Habitans nous reçurent avec
des démonstrations d'amitié qu'ils m'avoient faites
auparavant, & dès que nous eûmes débarqué,
j'ordonnai à mes gens de couper de l'herbe : je
n'imaginois point du tout que les Naturels refu-

1778.
Avril.

1778.
Avril.

feroient de nous céder une chose qui paroïssoit leur être absolument inutile, & dont nous avions besoin. Je me trompois néanmoins, car mon Détachement eut à peine donné les premiers coups de faux, que plusieurs des Sauvages ne voulurent pas nous permettre de continuer; ils dirent que nous devions *makook*, c'est-à-dire, acheter. J'étois dans une de leurs maisons, lorsqu'on vint m'instruire de ce fait; je me rendis à la prairie où se passoit la dispute, & j'y vis douze Sauvages, dont chacun réclamoit une partie de la propriété de l'herbe qui croissoit en cet endroit. Je conclus mon marché avec eux, & je crus, après cet arrangement, que nous serions les maîtres de couper de l'herbe par-tout où nous le voudrions; je m'aperçus bientôt que je me trompois encore; car la maniere généreuse dont j'avois payé les premiers hommes qui se disoient propriétaires du terrain, m'attira de nouvelles demandes de la part de quelques autres: on eût dit que chacune des tiges de gramen appartenoit à des maîtres différens, & il fallut en satisfaire un grand nombre, que je ne tardai pas à vider mes poches. Quand ils s'aperçurent que je n'avois plus rien à leur offrir, leurs importunités cessèrent: ils nous permirent de couper de l'herbe par-tout, & d'en embarquer autant que nous voulûmes.

qui paroiffoit
 nt nous avions
 , car mon Dé
 premiers coups
 ages ne voulut
 nuier; ils dirent
 à-dire, acheter
 , lorsqu'on vint
 ndis à la prairie
 is douze Sauvages
 partie de la prairie
 cet endroit. Je
 & je crus, après
 ns les maîtres de
 us le voudrions
 ne trompois es
 dont j'avois payé
 soient propriétés
 velles demandes
 on eût dit que
 appartenoit à de
 en satisfaire un
 i pas à vider mes
 nt que je n'avois
 mportunités celle
 couper de l'herbe
 autant que nous

» Je dois observer que de toutes les Nations
 ou Tribus peu civilisées, parmi lesquelles j'ai
 relâché dans le cours de mes voyages, les Habi-
 tans de cette *Entrée* m'ont paru avoir les idées
 les plus précises & les plus rigoureuses du droit
 de propriété sur toutes les productions de leur
 pays. Ils voulurent d'abord faire payer le bois
 & l'eau qu'embarquerent mes gens, & si je m'é-
 tois trouvé à l'endroit où ils formerent leurs
 réclamations, je n'aurois pas manqué de souscrire
 à leurs demandes: mes travailleurs ne penserent
 pas ainsi, car ils ne s'embarrasserent pas de ces
 plaintes, & les Naturels voyant que nous étions
 résolus à ne pas les écouter, cessèrent enfin de
 nous parler de cette affaire; mais ils se firent un
 mérite de leur condescendance, & ils nous rap-
 pelèrent souvent ensuite, qu'ils nous avoient
 donné du bois & de l'eau par amitié.

» M. Webber, qui m'avoit accompagné à
 cette bourgade, dessina tout ce qui lui parut
 curieux, en-dedans & en-dehors des maisons.
 J'eus aussi occasion d'examiner plus en détail la
 construction des cabanes, leurs meubles, leurs
 ustensiles, & les particularités les plus frappantes
 des usages & de la maniere de vivre des Habi-
 tans. Je décrirai tout-à-l'heure les coutumes &
 les mœurs de cette peuplade, & j'aurai soin
 d'ajouter à mes remarques celles de M. Anderson.

1778.
Avril.

Lorsque nous eûmes achevé nos observations, nous quittâmes les Naturels, dont nous nous séparâmes bons amis, & nous retournâmes aux vaisseaux.

26. » Nous demeurâmes le 26 au soir, malgré les indices d'une tempête. Comme la nuit approchoit, je délibérai un moment, si j'aurois la hardiesse d'appareiller, ou si j'attendrois au lendemain; l'impatience de continuer mon voyage, & la crainte de perdre cette occasion de fortifier de l'*Entrée*, firent sur moi plus d'impression que les dangers, & je résolus de mettre en mer à tout événement.

» Les Naturels, les uns à bord de nos vaisseaux, & les autres sur leurs pirogues, nous suivirent jusqu'en-dehors de l'*Entrée*; l'un d'eux qui avoit conçu de l'attachement pour moi, fut au nombre des derniers qui nous quitterent; je lui fis un petit présent, & il me donna, de son côté, une peau de bievre d'une beaucoup plus grande valeur. Je tâchai d'être aussi libéral que lui, & j'ajoutai à ce qu'il avoit déjà reçu, des choses qui lui causerent un extrême plaisir; il me força alors d'accepter le manteau de bievre qu'il portoit, & pour lequel je lui connoissois un goût particulier. Sensible à ce trait de générosité, & ne voulant pas qu'il fût la dupe de son amitié, je lui offris un grand sabre à poignée de cuivre,

observations,
ont nous nous
tournâmes aux
bir, malgré les
la nuit appro-
i j'aurois la ha-
drois au lende-
mon voyage-
caſion de ſortir
l'impreſſion que
re en mer à tou-

rd de nos vai-
pirogues, nous
entrée; l'un d'eux
t pour moi, ſe
ous quitterent: je
e donna, de ſon
e beaucoup plus
auffi libéral que
déjà reçu, de
extrême plaisir; &
anteau de bien-
ui connoiſſois un
rait de généroſité
de ſon amitié
ignée de cuire,

qui le rendit complètement heureux. Il me preſſa vivement, ainſi qu'une foule de ſes compatriotes, de revenir ſur cette partie de la côte; & afin de m'y exciter, il me promit, à mon retour, une quantité conſidérable de peaux: je ſuis perſuadé que les Navigateurs, qui aborderont ici après moi, trouveront les Naturels bien fournis d'un article de commerce pour lequel ils nous ont reconnu de l'empreſſement, & qu'on y achètera des fourrures à très-bon marché.

» Lors que j'abordai à cette *Entrée*, je lui donnai le nom d'*Entrée du Roi Georges*; mais je reconnus enſuite, que les Naturels du pays l'appellent *Nooka*. Son ouverture ſe trouve au coin oriental de la *Baie de l'Espérance*, par $49^{\text{d}} 33'$ de latitude Nord, & $233^{\text{d}} 12'$ de longitude Eſt.

» Le terrain qui borde la côte de la mer, eſt uni & d'une moyenne élévation; mais en-dedans de l'*Entrée*, il offre preſque par-tout des collines eſcarpées, qui annoncent une formation commune; car elles ſe terminent en ſommets arrondis ou émouffés, & elles préſentent ſur leurs flancs des ſillons aigus, de peu de ſaillie. Plusieurs de ces collines peuvent être réputées hautes, tandis que d'autres ſont d'une élévation très-médiocre: elles ſont toutes, même les plus élevées, couvertes entièrement de bois épais juſqu'à leur ſommet; chaque partie des plaines

1778.
Avril.

1778.
Avril.

qu'on trouve vers la mer est également boisée; Il y a cependant des espaces nus sur les flancs de quelques-unes des collines; mais ils sont en petit nombre, & ils indiquent que ces collines sont en général des rochers; à proprement parler, elles n'ont d'autre sol qu'une espece d'engrais au moins de deux pieds de profondeur, qui vient du détriment des mouffes & des arbres. Leurs fondemens ne doivent donc être regardés, que comme des rochers énormes d'une teinte blanchâtre & grise, dans les endroits où ils ont été exposés à l'air; & lorsqu'on les brise, on les trouve d'un gris bleuâtre, comme ces rochers qu'on rencontre par-tout à la Terre de *Kerguelan*. Les côtes escarpées ne sont pas autre chose; & les petites anses qu'on voit dans l'*Entrée* ont des greves composées de fragmens de ces rochers & d'un petit nombre de cailloux. Toutes les anses, offrent une quantité considérable de bois qu'y amene le flot, & des ruisseaux d'eau douce, assez abondans pour remplir les futailles d'un vaisseau. Les ruisseaux semblent provenir uniquement des nuages pluvieux & des brumes, suspendus autour du sommet des collines: on ne doit pas en effet compter sur beaucoup de sources, dans un pays si plein de rochers, & l'eau douce qu'on voit dans la partie supérieure de l'*Entrée*, est vraisemblablement produite par la fonte de

neige:
dit qu
& no
poupe
les ru
out le
» N
errains
ort av
lus d'
» Or
du Can
es,)
pieces
Canada
eux tie
ar ils d
a aiguil
puleur,
un ver
général,
ils son
» Nou
ans les
eurs n'a
poque p
ous exar
quelques

 1778.
 Avril.

ment boisée:
 sur les flancs
 s'ils sont en
 ces collines
 prement par
 espece d'en
 fondeur, qui
 z des arbres
 être regardés,
 d'une teinte
 its où ils ont
 s brisé, on les
 e ces rochers
 e de Kerguelen
 tre chose; &
 Entrée ont de
 e ces rochers,
 x. Toutes les
 lérable de bois
 x d'eau douce,
 futailles d'un
 ovenir unique
 rumes, suspen
 s: on ne doit
 p de sources,
 & l'eau douce
 re de l'Entrée
 ar la fonte de

neiges: les Naturels du pays ne nous ont jamais dit que l'Entrée reçût une riviere considerable, & nous n'avons eu d'ailleurs aucune raison de soupçonner qu'il existe une pareille riviere: l'eau des ruisseaux est parfaitement claire, & elle dissout le savon avec une grande facilité.

» Nous n'apperçûmes point de gelée sur les terrains bas; la végétation y étoit, au contraire, fort avancée, car je vis de l'herbe qui avoit déjà plus d'un pied de longueur.

» On trouve, sur-tout dans les bois, le pin du Canada, le cyprès blanc, (*Cypressus Thyoides*,) le pin sauvage, & deux ou trois autres especes de pins non moins communes. Le pin du Canada & le cyprès blanc, forment presque les deux tiers des arbres; on les confond de loin, car ils offrent également des sommets épointés & des aiguilles; mais on les distingue bientôt à leur couleur, lorsqu'on en approche: le second est un vert beaucoup plus pâle que le premier: en général, la végétation des arbres est très-forte, & ils sont tous d'une grande taille.

» Nous remarquâmes d'ailleurs peu de variétés dans les productions végétales, sans doute plusieurs n'avoient pas encore de bourgeons, à cette époque peu avancée du printemps. L'espace que nous examinâmes, fut tellement circonscrit, que quelques-unes sans doute échapperent à nos

1778.
Avril.

recherches. Nous trouvâmes autour des rochers & au bord des bois, des plants de fraises, des framboisiers & deux especes de groseilliers, qui promettoient beaucoup de fruit, un petit nombre d'aunes noirs, une espece de laiteron, l'aparine, une renoncule qui a de très-belles fleurs cramoisies, & deux fortes d'*anthericum*, la première qui a une large fleur orange, & la seconde une fleur bleue; des rosiers sauvages, qui commencent à offrir des boutons, une quantité considérable de jeunes poireaux à feuilles triangulaires, un petit gramin, du cresson qui croît au bord des ruisseaux, & des *andromeda* en abondance: l'intérieur des bois nous présenta des mousses & des fougères & deux especes de sous-arbrisseaux. Il y a sept ou huit différentes sortes de mousses & seulement trois ou quatre fortes de fougères. Les mousses & les fougères sont en général les mêmes que celles de l'*Europe* & des parties continues de l'*Amérique*.

» Si l'époque de notre relâche ne nous permit pas d'acquérir beaucoup de lumières sur les productions végétales de ce district de l'*Amérique*, les travaux auxquels nous fûmes condamnés, nous mirent dans l'impossibilité de recueillir un grand nombre d'observations sur les animaux du pays. Le besoin d'eau nous ayant obligés de mouiller ici, les accidens imprévus qui nous

retinrent
recher
per to
l'objet
le l'ex
ardeur
campa
le pûm
ou par
dessous
que de
cureui
» Qu
suivre
cile de
mines d
e min
ere &
ocre,
eindre
ent un
blanc &
sage;
chantill
est leur

(a) Il s'
aux quadru

 1778.
 Avril.

retinrent, nous laissèrent peu de loisir pour ces recherches : nous fûmes contraints de nous occuper tous de la réparation des vaisseaux, qui étoit l'objet capital ; car l'été approchoit, & le succès de l'expédition dépendoit de la diligence & de l'ardeur que nous mettrions dans les diverses campagnes qu'exigeoit de nous l'Amirauté. Nous ne pûmes entreprendre aucune excursion sur terre ou par eau, & comme nous étions à l'ancre au-dessous d'une île, nous ne vîmes dans les bois, que deux ou trois ratons, des martres & des cureuils (a).

» Quoique nous ayons trouvé du fer & du cuivre dans cette partie de l'Amérique, il est difficile de croire que ces deux métaux viennent des mines du pays. Nous n'aperçûmes aucune espèce de minéral, si j'en excepte une substance grise & rouge, de la nature de la terre ou de l'ocre, dont les Naturels se servent pour se peindre le corps, & qui vraisemblablement contient un peu de fer. Nous vîmes aussi du fard blanc & du fard noir qu'ils emploient au même usage ; mais n'ayant pu nous en procurer des échantillons, je ne dirai pas précisément quelle est leur composition.

(a) Il faut lire dans la grande Relation tout ce qui a rapport aux quadrupèdes, aux oiseaux, aux poissons & aux insectes.

1778.
Avril.

» La taille de ces Sauvages est au-dessous de la taille ordinaire, mais ils ne sont pas minces en proportion de leur petitesse; ils ont le corps bien arrondi, sans être musculeux. Leurs membres potelés ne paroissent jamais acquérir trop d'embonpoint. Les vieillards sont un peu maigres: le visage de la plupart est rond & plein; il est large quelquefois, & il offre des joues proéminentes; il est souvent très-comprimé au-dessus des joues, où il semble s'abaisser brusquement entre les tempes: leur nez aplati à la base, présente de larges narines & une pointe arrondie: ils ont le front bas, les yeux petits, noirs, & plus remplis de langueur que de vivacité; les lèvres larges, épaisses & arrondies; les dents assez égales & assez bien rangées, quoiqu'elles ne soient pas d'une blancheur remarquable. En général, ils manquoient absolument de barbe, ou ils en avoient une petite touffe peu fournie sur la pointe du menton, ce qui ne provient d'aucune défec-tuosité naturelle, mais de ce qu'ils l'arrachent plus ou moins; car quelques-uns d'entre eux, & particulièrement les vieillards, portoient une barbe épaisse (a) sur tout le menton, & même

(a) Dans l'énumération des singularités les plus curieuses de l'Histoire Naturelle de l'espece humaine, on a cité les Peuplades de l'Amérique, qui, dit-on, manquent de barbe, tandis qu'ils ont

1778.
Avril.

-dessous de
 s minces en
 e corps bien
 rs membres
 trop d'em
 a maigres : le
 ; il est large
 oëminentes ;
 us des joues,
 nt entre les
 présente de
 lie : ils ont le
 & plus rem
 ; les levres
 ts assez égales
 ne soient pas
 général, il
 , ou ils en
 e sur la pointe
 d'aucune dé
 ils l'arrachent
 d'entre eux,
 portoient une
 on, & même

une quantité considérable de cheveux. L'ingénieux Auteur des
recherches philosophiques sur les Américains, le Docteur Robertson
 dans son *Histoire d'Amérique*, & en général, les Ecrivains dont
 l'autorité est la plus imposante, donnent ce fait pour incontestable.
 Mais le Capitaine Cook le contredit, du moins en ce qui a
 rapport à la Peuplade d'*Amérique* avec laquelle il a eu des entre-
 vues, à *Nootka*, n'est-il pas juste d'engager les Auteurs dont je
 viens de parler, à examiner de nouveau la question ? On peut
 d'ailleurs citer d'autres témoins que M. Cook ; le Capitaine Carver
 a trouvé aussi de la barbe aux Sauvages établis dans l'intérieur du
 continent de l'*Amérique*. » D'après des recherches très-multi-
 pliées & un examen bien attentif, dit-il, je puis, malgré
 le respect que j'ai pour l'autorité de M. de Paw & de M. Ro-
 bertson sur d'autres points, déclarer que leurs assertions sont
 erronées, & qu'ils connoissent, d'une manière imparfaite, les
 usages des Indiens. Lorsque ces Peuples ont passé l'âge de la
 puberté, leur corps, dans leur état naturel, est couvert de
 poils, ainsi que celui des Européens. Les hommes, il est vrai,
 jugeant la barbe très-incommode, se donnent beaucoup de
 peine pour s'en débarrasser, & on ne leur en voit jamais que
 lorsqu'ils deviennent vieux, & qu'ils négligent leur figure. —
 Les Nandowesses & les Tribus éloignées, l'arrachent avec des
 morceaux d'un bois dur, qui forment des pincettes ; ceux qui
 communiquent avec les Européens, se procurent du fil d'archal,

plus curieuses de
 cité les Peuplades
 , tandis qu'ils ont

1778.
Avril.

ou d'élégant ; elle est même un peu grossière. Leurs membres, en général, petits en proportion des autres parties, sont courbés & mal-faits ; ils ont des pieds d'une vilaine forme, & des chevilles du pied trop saillantes ; ce défaut semble provenir de ce qu'ils s'asseyent beaucoup sur leurs jarrets dans leurs pirogues & dans leurs maisons.

» Nous n'avons pu deviner précisément la couleur de leur teint, parce que leur corps

» dont ils font une vis ou un tire-bourre ; ils appliquent ces vis sur leur barbe, & en pressant les anneaux & en donnant une secousse brusque, ils arrachent les poils qu'elles ont fait pousser. M. Marsden, dans son *History of Sumatra*, pag. 224 & 225 de l'Original. M. Marsden qui cite aussi Carver, fait une remarque digne d'attention ; il observe que le masque de l'armure de Montezuma, conservé à Bruxelles, a de très-larges moustaches, & que les Américains n'auroient pas imité cet ornement, si la Nature ne leur en avoit offert le modele. Les observations, faites par M. Cook, sur la Côte Ouest de l'Amérique Septentrionale, jointes à celles de Carver dans l'intérieur de ce Continent, & confirmées par le masque Mexicain dont on vient de parler, sont plus que suffisantes pour être de l'avis de M. Marsden, qui s'énonce d'une manière si modeste. » Sans les autorités nombreuses & respectables, d'après lesquelles on assure que les Naturels d'Amérique manquent naturellement de barbe, je penserois qu'on a adopté trop à la hâte l'opinion commune sur ce sujet, & que les Américains manquent de barbe à l'époque de l'âge mûr, & parce qu'ils contractent de bonne heure l'habitude de se raser, ainsi que les Insulaires de Sumatra. J'avoue qu'il resteroit moins de doutes sur la justesse de cette opinion, si l'on pouvoit qu'ils ne font pas dans l'usage de s'arracher la barbe, comme je le suppose ». *History of Sumatra*, pag. 39 &

peu grossiere,
 its en propor-
 és & mal-faits
 ne, & des che-
 défaut sembla-
 ucoup sur leur
 leurs maisons
 précisément
 e leur corps

; ils appliquent ces
 anneaux & en dont
 ils qu'elles ont fait
 Original. M. Marfles
 digne d'attention,
 ontezuma, confers
 & que les Améri-
 Nature ne leur en a
 par M. Cook, for
 jointes à celles
 & confirmées par
 , sont plus que les
 n, qui s'énonce d'un
 nombreuses & rap-
 es Naturels d'Améri-
 enferois qu'on a adop-
 ce sujet, & que si
 ue de l'âge mûr, &
 e l'habitude de l'ar-
 atra. J'avoue qu'il
 e de cette opinion,
 'usage de s'arracher
 Sumatra, pag. 39 &

crusté de peintures & de saletés, toutefois
 nous engageâmes quelques individus à se bien
 nettoyer, & la blancheur de la peau de ceux-ci,
 aloit presque la blancheur de la peau des Eu-
 péens; mais elle offroit la nuance pâle des
 uples du Midi de l'*Europe*. Leurs enfans, dont
 peau n'avoit jamais été couverte de peintures,
 aloient les nôtres en blancheur. Quelques-uns
 s jeunes gens, comparés au gros du peuple,
 t la physionomie assez agréable; mais il paroît
 e c'est uniquement l'effet de cette teinte ver-
 tille, naturelle à la jeunesse, & lorsqu'ils sont
 ivés à un certain âge, leur visage n'offre plus
 n de particulier. En tout, l'uniformité de la
 ysiionomie des individus de la Nation entière,
 très-remarquable; elle manque toujours d'ex-
 pression, & elle annonce des esprits lourds &
 gmatiques.

Les femmes ont à-peu-près la même taille,
 même teint, & les mêmes proportions que les
 hommes; il n'est pas aisé de les reconnoître, car
 on ne leur trouve pas cette délicatesse de traits
 qui distingue le sexe dans la plupart des contrées.
 On à peine en vîmes-nous une seule, parmi les
 femmes, qui pût avoir la moindre prétention à la
 beauté.

Leur vêtement ordinaire est un habit ou un
 manteau de lin, garni à l'extrémité supérieure

1778
 Avril.

1778.
Avril.

d'une bande étroite de fourrure, & à l'extrémité inférieure, de franges ou de glands. Il passe sous le bras gauche ; & il est attaché sur le devant de l'épaule droite avec un cordon ; un autre cordon l'assujettit par-derrière ; ainsi les deux bras sont en liberté : il couvre le côté gauche, & si j'en excepte les parties flottantes des bordures, il laisse le côté droit ouvert, à moins qu'une ceinture (d'une natte grossière ou de poil) ne se serre autour des reins, ce qui arrive souvent. Par-dessus ce premier manteau qui dépasse le genou, ils portent un autre petit manteau de la même substance, également garni de franges à la partie inférieure. Celui-ci ressemble à un panier rond couvert ; il offre dans le milieu un trou de la grandeur nécessaire pour recevoir la tête ; reposant sur les épaules, il cache les bras jusqu'aux coudes & le corps jusqu'à la chute des reins. Leur tête est couverte d'un chapeau, de la forme d'un cône tronqué, ou de celle d'un pot de fleur. Ce chapeau est d'une belle natte : une houppette arrondie & quelquefois en pointe, ou une touffe de glands de cuir, le décore fréquemment au sommet, & on l'attache sous le menton, afin que le vent ne l'emporte pas.

» Outre le vêtement que je viens de décrire & qui est commun aux deux sexes, les hommes portent souvent une peau d'ours, de loup ou

autre
attaché
supérie
evant
ere. L
atte g
éteme
ent pe
neveux
usieur
mmet
ommod
ils le te
nt fans
ée d'u
rgile c
bit a u
aisse e
ifere ;
ur tête
n'ils pre
e tranq
» Quo
erts d'un
uemmer
z blanc
effet : q
ur mine

à l'extrémité
 s. Il passe sou
 r le devant de
 autre cordon
 deux bras sou
 he, & si j'e
 s bordures, i
 s qu'une ce
 e poil) ne
 arrive souve
 i dépasse le g
 manteau de
 ni de franges
 emble à un p
 ilieu un trou
 voir la tête;
 es bras jusqu'à
 hôte des reins
 eau, de la forme
 un pot de fleur
 e : une houppe
 te, ou une touffe
 fréquemment
 nenton, afin qu
 riens de décrit
 xes, les hommes
 s, de loup ou

outre de mer, dont les poils sont en dehors; ils
 attachent comme un manteau, près de la partie
 supérieure, & ils la placent quelquefois sur le
 devant de leur corps, & d'autres fois sur le der-
 rière. Lorsque le ciel est pluvieux, ils jettent une
 natte grossière sur leurs épaules. Ils ont aussi des
 vêtements de poil, dont néanmoins ils se ser-
 vent peu. En général, ils laissent flotter leurs
 cheveux; mais, lorsqu'ils n'ont point de chapeau,
 plusieurs d'entre eux les nouent en touffe au
 sommet de la tête. En tout, leur vêtement est
 commode, & il ne manqueroit pas d'élégance
 s'ils le tenoient propre; mais comme ils barbouil-
 lent sans cesse leur corps d'une peinture rouge,
 faite d'une substance grossière de la nature de
 l'argile ou de l'ocre, mêlée avec de l'huile, leur
 habit a une odeur rance, très-désagréable, & il se
 pousse extrêmement. Il annonce la saleté & la
 misère; & ce qui dégoûte encore davantage,
 leur tête & leurs vêtements sont pleins de poux,
 qu'ils prennent & qu'ils mangent avec beaucoup
 de tranquillité.

» Quoique leurs corps soient toujours cou-
 verts d'une peinture rouge, ils se barbouillent fré-
 quemment le visage d'une substance noire, rouge
 & blanche, afin que leur figure produise plus
 d'effet: quand ils ont cette dernière enluminure,
 leur mine est pâle & affreuse, & on a de la peine

1778.
 Avril.

1778.
Avril.

à les regarder. Ils parfement cette peinture d'un mica brun , qui la rend plus éclatante. Le lobe de oreilles de la plupart d'entre eux , est percé d'un assez grand trou , & de deux autres plus petits ils y suspendent des morceaux d'os , des plumes montées sur une bande de cuir , de petits coquillages , des faisceaux de glands de poil , ou de morceaux de cuivre , que nos grains de verre ne purent jamais supplanter. La cloison du nez de plusieurs offre un trou , dans lequel ils passent une petite corde ; d'autres y placent des morceaux de fer , d'airain ou de cuivre , qui ont presque la forme d'un fer-à-cheval , mais dont l'ouverture est si étroite , qu'elle presse doucement la cloison de ses deux pointes : cet ornement tombe aisément sur la levre supérieure. Ils employoient à cet usage les anneaux de nos boutons de cuivre , qu'ils achetoient avec empressement. Leurs poignets sont garnis de bracelets ou de grains blancs qu'ils tirent d'une espece de coquillage , de petites lanieres de cuir ornées de glands , ou d'un large bracelet d'une seule piece & d'une matière noire & luisante , de la nature de la corne. La cheville de leurs pieds est souvent couverte d'une multitude de petites bandes de cuir , & de nez d'animaux qui la grossissent beaucoup.

» Tel est leur vêtement & leur parure de tous les jours ; mais ils ont des habits & des ornements

men
extra
des
a gu
ou p
a mē
font g
beaux
nême
gréab
effus
éparér
commu
attue
e larg
aigle
petites
e tout
z les p
urs , q
centes
e suif
peau d
re de fi
n ouvr
ur chev
nés ave
es inter
Tome

mens qu'ils semblent réserver pour les occasions extraordinaires : ils les mettent lorsqu'ils font ces visites de cérémonie, & lorsqu'ils vont à la guerre. Ils ont, par exemple, des peaux de loup ou d'ours qui s'attachent sur le corps de la même manière que leur habit accoutumé ; elles sont garnies de bandes de fourrures, ou de lambeaux de l'étoffe de poil qu'ils fabriquent eux-mêmes : la garniture offre divers desseins assez agréables. Ils les portent séparément, ou par-dessus leurs autres habits. Lorsqu'ils les portent séparément, l'ajustement de leur tête le plus commun est composé d'osier ou d'écorce à demi-taillée : leur chevelure est ornée en même temps de larges plumes, & en particulier de plumes d'aigle, ou elle est entièrement couverte de petites plumes blanches. Leur visage est peint de toute sorte de façons ; les parties supérieures & les parties inférieures offrent différentes couleurs, qu'on prendroit pour autant de balafrescentes, ou bien il est barbouillé d'une espèce de suif mêlé avec de la peinture, appliquée sur le peau de manière qu'elle forme un grand nombre de figures régulières, & qu'elle ressemble à un ouvrage de sculpture. Quelquefois encore leur chevelure est divisée en petits paquets attachés avec un fil, & séparés aux extrémités par des intervalles d'environ deux pouces : plusieurs

1778.
Avril.

1778.
Avril.

la tient par-derrriere , selon notre usage , & ils y placent des rameaux du *cypressus thyoides*. Dans cet attirail , ils ont une mine vraiment sauvage , & vraiment grotesque : elle devient plus bizarre encore & plus terrible , lorsqu'ils prennent ce que l'on peut appeler leur *équipage monstrueux*. Cet équipage monstrueux est composé d'une multitude infinie de masques de bois sculptés , qui se posent sur le visage , ou sur la partie supérieure de la tête ou du front ; les uns représentent une tête d'homme , & on y remarque des cheveux , de la barbe & des sourcils ; d'autres représentent des têtes d'oiseaux , & en particulier des aigles & des quebrantahueffos , & un grand nombre de animaux terrestres ou marins , tels que des loups , des aigles , des marsouins , &c. En général , ces figures excèdent la grandeur naturelle ; elles sont peintes , & souvent parsemées de morceaux de mica foliacé , qui leur donnent de l'éclat , & qui en augmentent la difformité. Ce n'est pas tout , ils attachent sur la même partie de la tête de gros morceaux de sculpture qui ressemblent à la proue d'une pirogue , qui sont peints de la même manière , & qui se projettent en faillie à une distance considérable. Ils sont si passionnés pour ces déguisemens , que l'un des Sauvages , qui n'avoit point de masque , mit sa tête dans un chauderon d'étain qu'il venoit de recevoir de nous. J'ignore

si la
ma
leur
leur
bat
mau
conc
igno
d'une
eufes
Sauva
exami
le cro
pas m
voit u
ête &
és d'
'anim
tu les
ouver
» Le
que ne
Voorka
pâis ,
(a). L
ux adm
eilleux d

sage , & ils y
hyoides. Dans
 ment sauvage,
 nt plus bizarre
 s prennent ce
age monstrueux,
 osé d'une mul-
 culptés, qui se
 partie supérieure
 représentent une
 e des cheveux,
 es représentent
 culier des aigles
 and nombre des
 s que des loups.
 En général, ces
 urrelle; elles sont
 de morceaux de
 le l'éclat, & qui
 e n'est pas tout;
 e la tête de gros
 mbent à la proue
 de la même ma-
 faillie à une dis-
 sionnés pour ces
 ages, qui n'avoient
 ns un chauderon
 de nous. J'ignore

si la Religion entre pour quelque chose dans cette
 mascarade extravagante , s'ils l'emploient dans
 leurs fêtes, ou pour intimider les ennemis par
 leur aspect effrayant , lorsqu'ils marchent au com-
 bat ; ou enfin si c'est un moyen d'attirer les ani-
 maux , quand ils vont à la chasse : mais on peut
 conclure que si des Voyageurs , dans un siècle
 ignorant & crédule , où l'on supposoit l'existence
 d'une foule de choses peu naturelles ou merveil-
 leuses , avoient rencontré un certain nombre de
 Sauvages ainsi équipés , & s'ils ne les avoient pas
 examinés d'assez près , ils n'auroient pas manqué
 de le croire , & , dans leurs Relations, ils n'auroient
 pas manqué de faire croire aux autres qu'il exis-
 toit une race d'êtres , tenant de la nature de la
 bête & de celle de l'homme ; ils se seroient trom-
 pés d'autant plus aisément , qu'outre des têtes
 d'animaux sur des épaules d'homme , ils auroient
 vu les corps entiers de ces especes de monstres
 couverts de peaux de quadrupedes (a).

» Le seul habit spécialement destiné à la guerre,
 que nous ayons observé parmi les Naturels de
Nootka ; est un manteau de cuir, double & très-
 épais, qui nous parut être une peau d'élan ou

(a). La réflexion de M. Cook offre une excellente apologie
 aux admirateurs d'Hérodote en particulier , sur ses Contes mer-
 veilleux de cette espece. Note de l'Éditeur.

1778.
Avril.

de buffle , tannée. Ils l'attachent de la maniere ordinaire ; & il est d'une telle forme , qu'il peut couvrir la poitrine jusqu'au cou , & descendre en même temps jusqu'aux talons : il est quelquefois chargé de peintures qui offrent divers compartimens assez agréables ; non-seulement il est assez fort pour résister aux traits , mais , selon ce que les Sauvages nous dirent par signes , les piques elles-mêmes ne peuvent le percer : ainsi on doit le regarder comme leur cotte-de-mailles , ou comme une armure défensive très-complète. Quand ils vont se battre , ils portent quelquefois une espèce de manteau de cuir , revêtu de sabots de daim disposés horizontalement , & suspendus à des lanières de cuir couvertes de plumes ; & dès qu'ils se remuent , ils produisent un bruit fort , presque égal à celui d'une multitude de petites cloches. Je ne fais si cette partie de leur ajustement a pour objet d'inspirer la terreur à leurs ennemis , ou si c'est un de ces bizarres ornemens qu'ils ont inventés pour les jours d'appareil ; car nous assistâmes à un de leurs concerts dirigé par un homme qui étoit revêtu de ce manteau , & qui portoit un masque sur le visage.

» On ne peut voir sans une forte d'horreur , ces Sauvages chargés du fol attirail que je viens de décrire ; mais lorsqu'ils ne sont pas équipés de cette maniere , lorsqu'ils portent leurs habit

ordin
leur p
rence
d'un
ils sen
dans l
réserv
ité et
habitue
ance ,
es mor
oiffent
ar leur
» Les
nt ent
orsqu'il
aniere
ere co
utôt d
ujours
force
s mots
nsiste à
ndis qu
ndent f
» Puisq
anes &
raison

ordinaires, & qu'ils gardent leur allure naturelle, leur physionomie n'offre pas la moindre apparence de férocité; ils paroissent, au contraire, d'un caractère paisible, flegmatique & indolent. Ils semblent dénués de cette vivacité si agréable dans le commerce de la vie. S'ils manquent de réserve, ils sont loin d'être babillards; leur gravité est peut-être un effet de leur disposition habituelle, plutôt que d'un sentiment de convenance, ou la suite de leur éducation; car, dans les momens où ils ont le plus de fureur, ils paroissent incapables de s'exprimer complètement par leur langage ou par leurs gestes.

» Les discours qu'ils prononcent, lorsqu'ils entrent entre eux des altercations & des disputes, ou lorsqu'ils veulent exposer leur sentiment d'une manière publique, en d'autres occasions, ne sont presque composés que de phrases très-courtes, ou plutôt de mots détachés, répétés avec énergie, toujours sur le même ton & avec le même degré de force. Chacune de ces phrases & chacun de ses mots est accompagné d'un seul geste, qui consiste à jeter le corps entier un peu en avant, tandis que les genoux se plient, & que les bras tendent sur les côtés.

» Puisqu'ils apportent à notre marché des bêtes & des ossemens humains, on n'a que trop de raison de croire qu'ils traitent leurs ennemis

1778.
Avril.

1778.
Avril.

avec une cruauté féroce : mais ce fait indique plutôt un rapport général avec le caractère de presque toutes les Tribus non civilisées, dans chaque siècle & dans chaque partie du globe, qu'une inhumanité particulière, dont on doive leur faire des reproches. Nous n'eûmes pas lieu de juger défavorablement de leurs dispositions à cet égard ; ils paroissent avoir de la docilité, de la politesse naturelle & de la bonté. Quoique d'un tempérament flegmatique, les injures les mettent en fureur, &, comme la plupart des gens emportés, ils oublient aussi promptement le mal qu'on leur a fait. Je ne me suis jamais aperçu que ces accès de colère portassent sur d'autres que sur les parties intéressées. Quand ils avoient des querelles entre eux, ou avec quelques-uns d'entre nous, les spectateurs qui ne se mêloient point de la dispute, conservoient autant d'indifférence, que s'ils n'avoient pas su de quoi il s'agissoit. Si l'un d'eux pouvoit des cris de rage ou de grognement, ce que j'ai vu souvent, sans pouvoir découvrir la cause & l'objet de son déplaisir, aucun de ses compatriotes ne faisoit attention à lui. Ils ne laissent échapper dans ces occasions aucun signe de frayeur, mais ils paroissent déterminés à punir l'insulte, quoi qu'il puisse en arriver. Lors même que la querelle nous regardoit, notre supériorité ne leur inspiroit point du tout de

crain
ardeu
trioie

» L
curios
car pe
& d'e
en auc
surpris
vie de
se proc
dont il
les aut
Notre fi
si peu s
deur ex
rurent
attentio

» On
à leur p
côté ils
des pass
la musiq
mais to
exacte c
tude d'
déjà dit
dans leu

crainte ; & ils montraient contre nous la même ardeur de vengeance , que contre leurs compatriotes.

1778.
Avril,

» Leurs autres passions , & en particulier la curiosité , semblent engourdies à bien des égards : car peu d'entre eux témoignèrent le désir de voir & d'examiner des choses qu'ils ne connoissoient en aucune manière , & qui auroient excité leur surprise & leur étonnement , s'ils ressentoient l'envie de s'instruire : ils ne cherchèrent jamais qu'à se procurer les articles qu'ils connoissoient , & dont ils avoient besoin ; ils regardoient toutes les autres choses avec une indifférence parfaite. Notre figure, notre accoutrement & nos manières, si peu semblables aux leurs , la forme & la grandeur extraordinaire de nos vaisseaux , ne parurent ni exciter leur admiration , ni fixer leur attention.

» On doit peut-être attribuer cette insouciance à leur paresse , qui semble fort grande. D'un autre côté ils paroissent susceptibles , à certains égards , des passions tendres ; car ils aiment extrêmement la musique : celle qu'ils font est grave & sérieuse , mais touchante. Ils gardent la mesure la plus exacte dans leurs chants , auxquels une multitude d'hommes prend part , ainsi que je l'ai déjà dit , en parlant de ceux qu'ils exécutoient dans leurs pirogues , afin de nous amuser. Leurs

1778.
Avril.

airs ont ordinairement de la lenteur & de la gravité ; mais leur musique n'est pas resserrée dans des bornes aussi étroites que celle de la plupart des Nations sauvages ; les variations en sont très-nombreuses & très-expressives , & elles offrent des cadences , & une mélodie d'un effet agréable. Outre leurs concerts en regle , un seul homme chante souvent des airs détachés qui sont aussi sur un ton grave ; & pour marquer la mesure , il frappe sa main contre sa cuisse. Leur musique a quelquefois un autre caractère ; ce nous entendîmes , à diverses reprises , des stances qui étoient d'un ton plus gai & plus animé , & même qui avoient quelque chose de comique.

» Un grelot & un petit sifflet d'environ un pouce de longueur , & avec lequel on ne peut faire aucune variation , puisqu'il n'a qu'un ton , sont les seuls instrumens de musique que j'ai observés parmi eux. Ils se servent du grelot lorsqu'ils chantent ; mais je ne fais pas dans quelles occasions ils emploient leur sifflet , à moins que ce ne soit quand ils prennent un accoutrement qui leur donne la figure de quelques animaux particuliers , & qu'ils s'efforcent d'en imiter les hurlemens & les cris. Je vis , un jour , un des Sauvages , revêtu d'une peau de loup , dont la tête étoit au-dessus de la sienne , & qui , pour imiter cet animal , pouffoit des sons avec un

eur & de la
pas resserrée
elle de la plu-
tations en font
s, & elles of-
die d'un effet
regle, un seul
détachés qui
pour marquer
sa cuisse. Leur
caractere ; ce
es, des stances
plus animé, &
de comique.
c d'environ un
nel on ne peut
n'a qu'un ton,
ifique que j'ai
du grelot lors-
as dans quelles
t, à moins que
accoutrement
ques animaux
d'en imiter les
jour, un des
loup, dont la
& qui, pour
sons avec un

ifflet qu'il avoit dans sa bouche. La plupart des
grelots ont la forme d'un oiseau ; le ventre ren-
ferme un petit nombre de cailloux, & la queue
tient lieu de manche ; ils en ont néanmoins qui
ressemblent davantage aux grelots de nos enfans.

» Quelques-uns de ceux qui vinrent à notre
marché, laisserent voir de la disposition pour la fri-
sonnerie ; ils vouloient emporter nos marchan-
dises sans rien donner en retour ; mais en général,
cela n'arrivoit guere, & nous eûmes bien des
raisons de dire qu'ils mettent de la loyauté dans
le commerce. Toutefois ils désiroient si vivement
d'obtenir du fer & du cuivre, ou tout autre
métal, que peu d'entre eux eurent la force de ré-
sister à l'envie de voler cet article précieux,
quand ils en trouverent l'occasion. Les Habitans
des Isles de la Mer du Sud, ainsi qu'on le voit
par un grand nombre de traits rapportés dans ce
journal, nous voloient tout ce qui leur tom-
boit sous la main, sans jamais examiner si leur
voleroie leur seroit inutile, ou de quelque usage. La
nouveauté des objets suffisoit seule pour les déter-
miner à mettre en œuvre toutes sortes de moyens
directs afin d'effectuer leur vol ; d'où il résulte
qu'ils étoient excités par une curiosité enfantine,
plutôt que par une disposition mal-honnête. On
ne peut justifier de la même maniere les Natu-
rels de l'Entrée de *Nootka*, qui jenvahirent nos

1778.
Avril.

1778.
Avril.

propriétés : ils étoient voleurs dans toute la force du terme ; car ils ne nous déroberent que les choses dont ils pouvoient tirer parti , & qui avoient à leurs yeux une valeur réelle. Heureusement pour nous , ils n'estimoient que nos métaux. Ils ne toucherent jamais ni à notre linge , ni à d'autres choses de cette espece , que nous pouvions laisser la nuit à terre , sans nous donner la peine de les garder : la cause qui les excitoit à nous piller , doit produire habituellement le même effet ; aussi avons-nous bien des raisons de croire que le vol est très-commun parmi eux , & qu'il donne sur-tout lieu à leurs querelles, dont nous vîmes plus d'un exemple.

» Il ne paroît pas y avoir dans l'*Entrée* , d'autres bourgades ou villages , que les deux dont j'ai parlé plus haut. On peut , avec assez d'exactitude , évaluer le nombre des Habitans, d'après celui des pirogues qui environnerent les vaisseaux , le lendemain de notre arrivée : elles montoient à environ cent , qui , en prenant un terme moyen très-bas , contenoient cinq personnes chacune ; mais comme nous y vîmes très-peu de femmes , de vieillards , d'enfans ou de jeunes gens , je crois adopter une évaluation foible & non pas exagérée , en supposant quatre fois plus de monde , ou deux mille ames dans les deux bourgades.

ns toute la force
 oberent que les
 parti , & qui
 réelle. Heureu-
 ent que nos mé-
 ni à notre linge,
 pece , que nous
 sans nous donne
 qui les excitoi
 habituellement
 en des raisons
 mun parmi eux,
 s querelles, don
 ns l'Entrée , d'au
 e les deux don
 vec assez d'exo
 Habitans, d'apri
 onnerent les vai
 rivée : elles mon
 prenant un terme
 nt cinq personnes
 y vîmes très-pe
 sans ou de jeune
 valuation foible
 nt quatre fois plus
 es dans les deux

» Le Village qui est à l'Ouest de l'Entrée, se trouve sur la croupe d'un terrain élevé, dont la pente est assez rapide depuis la greve jusqu'au bord du bois, c'est-à-dire, dans l'espace où il est tué.

» Les maisons sont disposées sur trois lignes, qui s'élevent par degrés l'une au-dessus de l'autre; les plus grandes se trouvent sur le devant. Ces especes de rues sont interrompues ou séparées des distances irrégulieres, par des sentiers étroits qui menent à la partie supérieure; mais les chemins qui se prolongent dans la direction des maisons entre les rues, sont beaucoup plus larges. Quoiqu'il y ait quelque apparence de régularité dans cet arrangement, les maisons particulières n'en offrent aucun; car, malgré les divisions faites par les sentiers, qui menent du bas en haut, il n'y a point de division réguliere ou complete; on dehors ou en dedans, qui sépare les divers appartemens de cette file de cabanes, dont la construction est bien grossiere. Ce sont de très-longues & de très-larges planches, dont les bords sortent sur ceux de la planche voisine, & qui sont attachées ou liées çà & là avec des bandes d'écorce de pin; elles se trouvent appuyées en-dehors contre de minces poteaux, ou plutôt des perches placées à des distances considérables; mais en-dedans, il y a des poteaux plus gros, posés

1778.
 Avril.

1778.
Avril.

de travers. Les côtés & les extrémités ont sept à huit pieds de hauteur ; le derriere étant un peu plus élevé , les planches qui forment le toit , penchent en avant , & elles sont mobiles ; de manière qu'on peut , en les rapprochant , écarter la pluie , ou , lorsque le temps est beau , les séparer , & laisser par-là entrer le jour , & donner une issue à la fumée. En tout elles offrent un asile misérable , & elles annoncent peu d'adresse ou de soin ; car quoique les planches de côté soient jointes en quelques endroits , d'une manière assez exacte , elles sont absolument ouvertes en d'autres , & il n'y a point de portes : on n'y arrive que par un trou , où la longueur inégale des planches a laissé par hasard une ouverture : quelquefois deux ou trois des planches ne sont pas posées de toute leur longueur , & elles présentent un espace ouvert de deux pieds , qui sert d'entrée. Les Natives pratiquent aussi dans les flancs , des trous ou des fenêtres par lesquelles ils regardent ; mais la forme de ces fenêtres n'a aucune espece de régularité , & elles sont couvertes de morceaux de natte , qui écartent la pluie.

» Lorsqu'on est dans l'intérieur , souvent on voit , sans interruption , d'une extrémité à l'autre de cette file de cabanes. Quoiqu'il y ait en général des séparations à demi-prononcées pour la commodité des différentes familles , elles n'in-

ercept
que de
e côt
toient
une l
de de
acune
nc de
r le ni
ni serv
anguer
a huit p
endroit
as cher
tre les
i étoit
esque e
ison él
e j'aye
s bancs
uliere ;
e des p
le milie
atre fa
» Un g
ates les
ées les
s extrém

1778.
Avril.

es ont sept à
 étant un peu
 ent le toit,
 mobiles ; de
 chant, écarter
 est beau, les
 ur, & donne
 es offrent un
 peu d'adresse
 de côté soient
 e maniere affe
 vertes en d'au
 n'y arrive que
 e des planches
 : quelquefois
 pas posées de
 tent un espace
 trée. Les Nat
 , des trous ou
 rdent ; mais la
 espece de régu
 morceaux de
 , souvent on
 émité à l'autre
 y ait en géné
 ncées pour la
 s, elles n'in-
 erceptent pas la vue ; & elles n'offrent souvent
 que des morceaux de planche, qui se prolongent
 e côté vers le milieu de l'habitation ; si elles
 toient achevées, le tout pourroit être comparé
 une longue écurie, qui offre une double ran-
 ée de postes & un large passage dans le milieu :
 aucune présente, près des côtés, un petit
 nc de planches, élevé de cinq ou six pouces
 r le niveau du plancher, & couvert de nattes,
 ai servent à la famille de sieges & de lits. La
 gueur de ces bancs est ordinairement de sept
 huit pieds, & leur largeur de quatre ou cinq.
 endroit où on fait le feu, qui est sans âtre &
 ns cheminée, se trouve au milieu du plancher
 tre les bancs. Il y avoit, dans une maison,
 i étoit à l'extrémité d'une rue du milieu, &
 esque entièrement séparée des autres par une
 ison élevée, bien exacte, & la plus réguliere
 e j'aye jamais vue, quant au dessein, quatre de
 s bancs, occupés chacun par une famille par-
 uliere ; ils étoient placés dans les coins, sans
 e des planches marquassent aucune séparation,
 le milieu de la cabane paroissoit commun aux
 atre familles.

Un grand nombre de caisses & des boîtes de
 tes les dimensions, qui sont ordinairement en-
 tées les unes sur les autres, près des côtés ou
 s extrémités de la maison, & qui contiennent

1778.
Avril.

leurs habits de rechange, leurs fourrures, leurs masques, & les autres choses auxquelles ils mesurent du prix, composent sur-tout leur ameublement. Quelques-unes de ces caisses sont doubles & alors la premiere est surmontée d'une seconde qui lui sert de couvercle; plusieurs ont un couvercle attaché avec des lanieres de cuir; nous remarquâmes de plus grandes, qui avoient un trou quarré, taillé dans la partie supérieure, par lequel ils mettent ou ils ôtent les choses qu'elles renferment. Elles sont souvent peintes en noir & garnies de dents de divers animaux, ou ornées d'une frise, & de figures d'oiseaux & de quadrupedes: des seaux ou baquets quarrés ou oblongs dans lesquels ils gardent de l'eau & diverses choses, des coupes & des jattes de bois rondes, de petits augets de bois d'environ deux pieds de long & de peu de profondeur, dans lesquels ils mangent, des paniers d'osier, des sacs de natte, &c. forme à-peu-près le reste des meubles de leurs ménages. Leur attirail de pêche, ainsi que tous leurs effets se trouvent épars à terre, ou suspendus en différentes parties de la maison, mais sans aucun ordre. L'intérieur des cabanes n'offre que de la confusion. Les bancs qui servent de lits, sont les seuls endroits tenus avec quelque soin; on y voit des nattes propres & plus belles, que celles sur lesquelles s'asseyent ordinairement dans leurs pirogues.

La mal
ions, ég
marque;
iffons, c
x fragme
autres vil
crois, m
venus tr
rcher. En
e des étab
s les env
de fumée
Malgré c
maisons
et tout un
tre ou ci
nt, ou pa
a cabane:
; les bras
côtés, &
ble offre u
eloient ce
, & de c
x d'entre
tre, à la c
nous vîm
a destiné
ns, & la g

 1778.
 Avril.

La mal-propreté, & la puanteur de leurs habitations, égalent au moins le désordre qu'on y remarque; ils y sechent, & ils y voident leurs chiffons, dont les entrailles mêlées aux os & aux fragmens, qui sont la suite des repas, & à d'autres vilainies, offrent des tas d'ordures qui, je crois, ne s'enlevent jamais, à moins que, venus trop volumineux, ils n'empêchent de marcher. En un mot, leurs cabanes sont aussi sales que des étables de cochons; on respire par-tout, dans les environs, une odeur de poisson, d'huile de fumée.

Malgré ce désordre & ces ordures, la plupart de leurs maisons sont ornées de mauvaises statues. Ce sont tout uniment des troncs de gros arbres, de quatre ou cinq pieds de hauteur, dressés séparément, ou par couples, à l'extrémité supérieure de la cabane: le haut représente un visage d'homme; les bras & les mains se trouvent taillés dans des côtes, & peints de différentes couleurs; l'ensemble offre une figure vraiment monstrueuse. Ils appeloient ces statues du nom général de *Klum-* & de celui de *Naichkoa* & de *Matsseta*; deux d'entre elles qui étoient en face l'une de l'autre, à la distance de trois ou quatre pieds, & nous vîmes dans l'une des maisons. M. Webber a dessiné l'intérieur de l'une de ces habitations, & la gravure en donnera une idée plus

1778.
Avril.

exacte, que je ne pourrois la donner ici. Les statues étoient couvertes d'une natte, que les Naturels ne se soucioient point du tout d'ôter & lorsqu'ils consentirent à les découvrir, ils nous en parlèrent toujours d'une manière très-mythologique. Il paroît qu'ils sont dans l'usage de faire quelquefois des offrandes; nous le crûmes du moins, sur différens signes, par lesquels ils semblerent nous inviter à leur offrir quelque chose (a). D'après ces observations, nous pe

(a) Il paroît que M. Webber fut obligé de réitérer souvent ses offrandes, avant qu'on voulût lui permettre d'achever son dessein. Voici des détails qu'il nous a communiqués lui-même.

» Après avoir dessiné une vue agréable de leurs habitations, je voulus dessiner aussi l'intérieur de l'une des cabanes, afin d'avoir assez de matériaux pour donner une idée parfaite de la manière de vivre des Naturels de l'Entrée de Nootka. Je n'eus pas tardé à en découvrir une propre à mon objet. Tandis que je m'occupois de ce travail, un homme s'approcha de moi, tenant un grand couteau à la main. Il parut fâché lorsqu'il me vit mes yeux fixés sur deux statues d'une proportion gigantesque peintes à la manière du pays, & placées à une extrémité de l'appartement, comme je fis peu d'attention à lui, & que je continuai mon ouvrage, il alla tout de suite chercher une natte, qu'il plaça de manière à m'ôter la vue des statues. Etant à-peu-près sûr que je ne trouverois plus une occasion d'achever mon dessein, & mon projet ayant quelque chose de trop intéressant pour y renoncer, je crus devoir acheter la complaisance de cet homme. Je lui offris un des boutons de mon habit; ce bouton étoit de métal, & je pensai qu'il seroit bien-aisé de l'avoir. Mon bouton produisit l'effet que j'avois espéré.

ames a
eurs Di
ion, o
ous eûr
ont, ca
u de c
a villag
oient d
ne de c
ux ou t
» La pé

e mer,
croissent
es; car r
ntérieur
fabriquo
elles y
portent t
er, lorsqu
eve, au
tites piro
divers

spérois; car
reprendre me
revint couvr
la manœuvre
mes boutons
dépouillé, il

Tome X

Ames assez naturellement qu'elles représentent leurs Dieux, ou qu'elles ont rapport à leur religion, ou aux superstitions du pays; au reste, nous eûmes des preuves du peu de cas qu'ils en ont, car avec une très-petite quantité de fer ou de cuivre, j'aurois pu acheter tous les dieux du village, si toutefois les statues dont je parle étoient des dieux: on me proposa d'acheter chacune de celles que je vis, & j'en achetai en effet deux ou trois petites.

» La pêche & la chasse des animaux de terre & de mer, destinées à la subsistance des familles, paroissent être la principale occupation des hommes; car nous ne les vîmes jamais travailler dans l'intérieur des maisons: les femmes au contraire fabriquoient des vêtemens de lin ou de laine, & elles y préparoient des sardines; elles les y portent aussi du rivage, dans des paniers d'osier, lorsque les hommes les ont déposées sur la grève, au retour de la pêche. Elles montent de petites pirogues, & elles recueillent des moules & divers coquillages; elles vont peut-être en

1778.
Avril.

espérois; car le Sauvage enleva la natte, & il me permit de reprendre mes crayons. J'eus à peine tiré quelques traits, qu'il revint couvrir de nouveau les statues avec la natte: il répéta la manœuvre, jusqu'à ce que je lui eus donné un à un tous mes boutons; & lorsqu'il s'aperçut qu'il m'avoit complètement dépouillé, il ne s'opposa plus à ce que je désirois.

1778.
Avril.

mer en d'autres occasions, puisqu'elles manœuvrent les embarcations avec autant de dextérité que les hommes : quand ceux-ci se trouvent sur la même pirogue, ils ne paroissent pas avoir beaucoup d'attention pour elles; ils ne proposent point de manier eux-mêmes la pagaie; & ils ne leur témoignent d'ailleurs ni égards ni tendresse. La classe des jeunes gens nous parut être la plus indolente & la plus oisive; nous les rencontrâmes en groupes séparés, qui se vautroient au soleil ou qui, semblables aux cochons, se rouloient dans le sable, absolument nus. Mais il ne faut attribuer qu'aux hommes ce mépris de la décence; les femmes étoient toujours vêtues, & elles se conduisoient avec la plus grande honnêteté; elles ne s'écartèrent jamais de la pudeur & de la modestie convenables à leur sexe; ces qualités font d'autant plus dignes d'éloges, que les hommes ne semblent pas susceptibles de honte. Il est impossible toutefois qu'une seule visite de quelques heures, (car la première ne doit pas être comptée) ait pu nous procurer des informations bien exactes sur leur manière de vivre & leurs occupations habituelles: il y a lieu de croire que la Bourgade entière suspendit à notre arrivée la plupart de ses travaux, & que notre présence changea la manière d'être de ces Sauvages dans l'intérieur de leurs maisons, aux temps où

elles manquent
 de dextérité
 ne trouvent sur
 n'ont pas avoie
 ne proposent
 gaie; & ils ne
 ds ni tendresse
 cut être la plus
 es rencontres
 roient au soleil
 s, se rouloient
 Mais il ne faut
 is de la décence
 ues, & elles le
 honnêteté; elles
 eur & de la mo
 ces qualités font
 que les hommes
 honte. Il est in
 visite de quelq
 t pas être comp
 nformations bien
 e & leurs occu
 de croire que la
 notre arrivée la
 e notre présence
 es Sauvages dan
 ux temps où il

sont abandonnés à eux-mêmes. Les visites mul-
 tipliées qu'un si grand nombre d'entre eux nous
 firent aux vaisseaux, nous procurerent un moyen
 peut-être plus sûr de nous former une idée de
 leur caractère, & même, à quelques égards, de
 l'emploi de leur temps. Il paroît qu'ils passent
 une grande partie de leur temps dans leurs piro-
 gues, du moins durant l'été; car nous obser-
 vâmes que non-seulement ils y mangent & ils
 couchent, mais qu'ils s'y dépouillent de leurs
 habits, & qu'ils s'y vautrent au soleil, ainsi que
 nous les avons vus se vautrer nus au milieu de
 leurs bourgades. Leurs grandes pirogues sont
 très spacieuses pour cela, & parfaitement seches,
 lorsqu'ils s'y font un abri avec des peaux, &
 qu'il ne pleut pas, ils y sont beaucoup mieux que
 dans leurs maisons.

» Ils se nourrissent de tous les animaux & de
 tous les végétaux qu'ils peuvent se procurer;
 mais la portion de subsistances qu'ils tirent du
 regne animal est beaucoup plus considérable que
 celle qu'ils tirent du regne végétal. La mer qui
 leur fournit des poissons, des moules, des co-
 quillages plus petits, & des quadrupedes marins,
 est leur plus grande ressource. Ils ont sur-tout
 des harengs & des sardines, les deux especes de
 poissons mêmes dont j'ai parlé plus haut, & de la petite
 morue: ils mangent les harengs & les sardines

1778.
 Avril.

1778.
Avril.

dans leur état de fraîcheur ; ils en font de plus une provision de réserve, & après les avoir séchés & fumés, ils les enferment dans des nattes qui forment des balles de trois ou quatre pieds en quarré. Les harengs leur donnent une quantité considérable d'œufs ou de laites, qu'ils préparent d'une manière curieuse ; ils saupoudrent de ces laites & de ces œufs, de petites branches de pin du *Canada*, & une longue herbe marine, que les rochers submergés produisent en abondance, & ils mangent ensuite le tout ; cette espèce de *kaviar* (si je puis me servir de ce terme) se garde dans des paniers ou des sacs de natte, & ils s'en nourrissent au besoin, après l'avoir plongé dans l'eau. On peut le regarder comme leur pain d'hiver, & son goût n'est point désagréable. Ils mangent d'ailleurs les œufs & les laites de quelques autres poissons, qui doivent être fort gros, si j'en juge par la taille des grains ; mais ce *kaviar* a quelque chose de rance à l'odorat & au goût ; il paroît que c'est la seule nourriture qu'ils préparent de cette manière, afin de le conserver long-temps ; car quoiqu'ils découpent & sechent un petit nombre de brêmes & de *chimaerae*, lesquelles sont assez abondantes, ils ne les fument pas, comme les harengs & les sardines.

» Les grosses moules, très-communes à l'*Entrée de Nootka*, sont le second article le plus impor-

ant de leur
leurs coq
ques broc
orsqu'ils e
réparatio
ent dans
es autres
poquillages
énéral de
gardées c
els, lorsq
ens de pa
» Le ma
ourrissent
larges m
après les
harengs, il
s tirent au
aîche d'un
gulier : il
e cette ch
ils placer
tent de no
e l'eau &
ent les pier
ton fendu
t toujours
ans leurs re

tant de leur régime diététique. Ils les grillent dans leurs coquilles; ils les enfilent ensuite à de longues broches de bois, où ils vont les prendre lorsqu'ils en ont besoin; ils les mangent sans autre préparation; quelquefois cependant ils les trempent dans une huile qui leur tient lieu de sauce. Les autres productions marines, telles que les petits coquillages qui contribuent à augmenter le fonds général de leur nourriture, ne doivent pas être regardées comme des moyens de subsistance habituels, lorsqu'on les compare aux articles dont je viens de parler.

» Le marsouin est l'animal de mer dont ils se nourrissent le plus communément; ils découpent en larges morceaux, la graisse ainsi que la chair; et après les avoir séchés, comme ils se font les harengs, ils les mangent sans autre préparation. Ils tirent aussi une espèce de bouillon de la viande sèche d'un autre animal, & leur procédé est singulier: ils mettent de l'eau & des morceaux de cette chair dans un baquet carré de bois, où ils placent ensuite des pierres chaudes: ils y mettent de nouvelles pierres chaudes, jusqu'à ce que l'eau & la viande aient assez bouilli: ils enlèvent les pierres dont je viens de parler, avec un bâton fendu, qui leur sert de pincettes: le vase est toujours près du feu: ce mets est commun dans leurs repas, & à le voir, on juge qu'il

1778.
Avril.

1778.
Avril.

est fort nourrissant. Ils consomment aussi une quantité considérable de l'huile que leur procurent les animaux marins; ils l'avalent séparément dans une large cuiller de corne, ou elle leur sert de sauce pour les autres nourritures qu'ils prennent.

» On peut présumer encore qu'ils se nourrissent de veaux marins, de loutres de mer & de baleines; les peaux de veaux marins & de loutres en effet étoient fort communes parmi eux; & nous apperçûmes une multitude d'instrumens de toute espece, destinés à la destruction de ces divers animaux. Peut-être toutes les saisons ne sont-elles pas favorables à cette chasse: nous jugeâmes, par exemple, qu'ils n'en prirent pas beaucoup durant notre relâche, car nous remarquâmes un petit nombre de peaux & de piéces de viandes fraîches.

» La même remarque est peut-être applicable aux animaux de terre: ils en tuent quelquefois; mais il paroît que cela n'arriva guere durant notre séjour, car nous n'en vîmes pas un seul morceau, quoique les peaux fussent assez abondantes: il est probable que des échanges avec les autres Tribus leur en avoient procuré la plus grande partie. Enfin il paroît clair, d'après une multitude de circonstances; que cette peuplade tire de la mer presque toutes ses subsistances animales, si j'en excepte quelques oiseaux, parmi

lesquels
qu'ils tuent
miere pla
» Les
marine,
ou de ka
leurs seul
arrive, il
mûrissent
cette dern
communs
cées, la p
a seconde
cêtres &
& on leur
quoppa. La
la saveur
ere, dont
es, me pa
près ceux
aussi crue u
vide, qui
arsa-parilla
pece de pla
plus, d'une
volume; no
oient aux
geoient en

lesquels les goëlands, & les oiseaux océaniques, qu'ils tuent avec leurs traits, occupent la première place.

1778.
Avril.

» Les branches de pin du *Canada* & l'herbe marine, qu'ils saupoudrent de laites de poisson ou de *kaviar*, peuvent être regardées comme leurs seuls végétaux d'hiver : lorsque le printemps arrive, ils font usage de plusieurs autres qui mûrissent plus ou moins tard. Les végétaux de cette dernière espèce, qui nous parurent les plus communs, étoient deux sortes de racines liliacées, la première garnie d'une seule tunique, & la seconde grenelée sur sa surface; elles sont douces & mucilagineuses; on les mange crues, & on leur donne le nom de *makkate* & de *koo-quoppa*. La racine, appelée *ahaita*, qui a presque la saveur de notre réglisse, & celle d'une fougère, dont les feuilles n'étoient pas encore ouvertes, me parurent les végétaux les plus abondans, après ceux que je viens d'indiquer. Ils mangent aussi crue une autre petite racine, douceâtre, infusible, qui est à-peu-près de la grosseur de la *arsa-parilla*; mais nous ne connoissons pas l'espèce de plante qui la produit. Ils se nourrissent de plus, d'une racine qui est palmée & d'un gros volume; nous vîmes des Naturels qui la recueilloient aux environs du Village, & qui la mangeoient ensuite. Il est vraisemblable d'ailleurs,

1778.
Avril.

que le progrès de la saison leur en fournit une multitude, que nous n'aperçûmes pas. En effet, quoique le pays n'offre aucune apparence de culture, on y trouve une quantité considérable de bourdaines, & de groseilliers de deux especes, dont ils peuvent manger les fruits; car nous les avons vus se nourrir des feuilles de groseillier & de celles de lis, au moment où ils les détachent de la plante ou de l'arbrisseau. Ils paroissent ne point se soucier des nourritures qui ne sont pas douces, ou qui sont un peu trop âcres; car nous ne pûmes jamais les déterminer à manger du poireau ou de l'ail; cependant ils en apportèrent une quantité considérable à notre marché, lorsqu'ils s'aperçurent que nous aimions ces deux plantes. Ils ne sembloient avoir aucun goût pour ce que nous mangions, & quand nous leur présentâmes des liqueurs spiritueuses, ils les rejeterent comme quelque chose de peu naturel & de désagréable au goût.

» Ils mangent quelquefois encore de petits animaux marins frais; mais ils sont dans l'usage de rôtir ou de griller les choses dont ils se nourrirent, car ils ne connoissent pas du tout notre méthode de faire bouillir des alimens; à moins qu'on ne veuille la trouver dans l'espece de bouillon, qu'ils tirent du marfouin: leurs vases étant de bois, ne pourroient résister au feu.

» La mal-pro-
faitement à la
de leurs perso-
jamais les auget
ils prennent le
dégôtans d'un
des matieres du
avec leurs mains
choses solides
leurs couteaux
mais ils n'ont pa
même moyen p
petits & en bou
plus commode &
un effort d'esp
voir la moindre
ent les racines q
recouer le terreau
» J'ignore s'ils
epas: nous les a
ogues, à tous le
orsque nous allâ
remarquâmes que
leurs baquets de
résume que c'est
principal.

» Ils ont des arc
tiques, des bâtons

1778.
Avril.

» La mal-propreté de leurs repas répond parfaitement à la mal-propreté de leurs cabanes & de leurs personnes : il paroît qu'ils ne lavent jamais les augets & les plats de bois dans lesquels ils prennent leur nourriture, & que les restes dégoûtans d'un dîner antérieur sont mêlés avec les matieres du dîner qui suit. Ils rompent aussi, avec leurs mains & avec leurs dents, toutes les choses solides ou coriaces ; ils font usage de leurs couteaux pour dépecer les grosses pieces ; mais ils n'ont pas encore imaginé de se servir du même moyen pour les diviser en morceaux plus petits & en bouchées, quoique cet expédient, plus commode & plus propre, ne demande aucun effort d'esprit. Enfin, ils ne semblent pas avoir la moindre idée de la propreté ; car ils mangent les racines qu'ils tirent de leurs champs, sans secouer le terreau dont elles se trouvent chargées.

» J'ignore s'ils ont des heures fixes pour leurs repas : nous les avons vus manger dans leurs piogues, à tous les momens de la journée ; mais lorsque nous allâmes reconnoître le Village, nous remarquâmes que vers midi, ils préparèrent plusieurs baquets de bouillon de marsouin, & je présume que c'est le temps où ils font leur repas principal.

» Ils ont des arcs & des traits, des frondes, des sautes, des bâtons courts d'os, qui ressemblent

1778.
Avril.

un peu au *patoo-patoo* de la Nouvelle-Zélande, une petite hache qui differe peu du *tomahawk* ordinaire d'Amérique : la pique a ordinairement une longue pointe d'os : la pointe de quelques uns des traits est de fer ; mais elle est ordinairement d'os & dentelée. Le *tomahawk* est une pierre de huit pouces de long, dont une des extrémités est terminée en pointe, & l'autre établie sur le manche de bois ; le manche ressemble à la tête de la hache au cou d'une figure humaine ; la pierre est pointue dans la bouche, & on la prendroit pour une langue d'une grandeur énorme : afin que la ressemblance frappe davantage, la tête est garnie de cheveux. Ils donnent à cette arme le nom de *taaweesh* & de *tsukeah*. Ils ont une autre arme de pierre, appelée *seeaik*, de neuf pouces ou d'un pied de longueur, qui a une pointe quarrée.

» D'après le grand nombre d'armes de pierre, & d'autres matieres qu'on voit parmi eux, il paroît sûr qu'ils sont dans l'habitude de se battre corps à corps ; & la multitude de crânes humains qu'ils apportent à notre marché, prouve d'une manière trop convaincante, que leurs guerres sont fréquentes & meurtrieres.

» Leurs manufactures & leurs arts mécaniques sont bien plus étendus & bien plus ingénieux, par rapport au dessein & à l'exécution, que ne l'auroit annoncé le peu de progrès de leur civilisation

elle - Zélande,
 du tomahawk
 ordinairement
 de quelques
 est ordinaire-
 k est une pierre
 des extrémités
 établie sur un
 ble à la tête de
 pierre est posée
 it pour une lar-
 que la ressem-
 te est garnie de
 arme le nom de
 e autre arme de
 pouces ou d'un
 nte quarrée.
 armes de pierre,
 rmi eux, il paroît
 e se battre com-
 es humains qu'il
 prouve d'une ma-
 eurs guerres sou-
 arts mécaniques
 us ingénieux, par
 ion, que ne l'on
 leur civilisation

d'autres égards. Les vêtemens de lin & de poil,
 dont ils se couvrent, doivent être la première
 chose qui les occupe, & ce sont les ouvrages les
 plus importans de leurs fabriques. Ils tirent leurs
 étoffes des fibres de l'écorce d'un pin, qu'ils
 fouissent & qu'ils battent, comme on rouit &
 comme on bat le chanvre. Ils ne la filent pas ;
 mais lorsqu'ils l'ont préparée d'une manière con-
 venable, ils l'étendent sur un bâton posé sur deux
 autres, qui se trouvent dans une position verti-
 cale. Elle est disposée de façon que l'Ouvrier,
 assis sur ses jarrets, au-dessous de cette machine
 en simple, y noue des fils tressés, séparés l'un
 de l'autre par un intervalle d'un demi-pouce.
 D'après leurs procédés, l'étoffe n'est ni aussi
 serrée, ni aussi ferme que celle qu'on fait au mé-
 tier ; mais les faisceaux qui demeurent entre les
 divers nœuds, remplissent les intervalles, & la
 rendent assez impénétrable à l'air ; elle a d'ail-
 leurs l'avantage d'être plus douce & plus souple.
 Quoique leurs habits soient probablement fabri-
 qués de la même façon, ils ressemblent beaucoup
 à une étoffe tissue ; mais les diverses figures qu'on
 y remarque, ne permettent pas de croire qu'on
 les ait travaillés au métier ; car il est peu vraisem-
 blable que ces Sauvages aient assez d'adresse pour
 faire un ouvrage si compliqué, autrement qu'avec
 leurs mains. Leurs étoffes ont différens degrés de

1778.
Avril.

1778.
Avril.

fineffe ; quelques-unes reffemblent à nos couvertures de laine les plus groffieres, & d'autres égales font prefque nos couvertures les plus fines ; elles font même plus douces & plus chaudes. Le petit poil, ou plutôt le duvet, qui en eft la matiere premiere, paroît venir de différens animaux, tel que le renard & le *lynx* brun ; celui qui vient du *lynx*, eft le plus fin, & dans fon état naturel, il a prefque la couleur de nos laines brunes groffieres : mais, en le travaillant, ils y mêlent les grands poils de la robe des animaux, ce qui donne à leurs étoffes une apparence un peu différente. Les ornemens ou les figures répandues fur leurs habits, font difposés avec beaucoup de goût ; ils offrent ordinairement diverfes couleurs ; les plus communes, font le brun foncé ou le jaune ; cette derniere, lorsqu'elle eft fraîche, égale en éclat les plus beaux de nos tapis.

» Les arts d'imitation fe tiennent de fort près, & il ne faut pas s'étonner que ces Sauvages, qui favent travailler des figures fur leurs vêtemens, & les sculpter fur le bois, fachent auffi les defliner en couleurs. Nous avons vu toutes les opérations de leur pêche de la baleine, peintes fur leurs chapeaux. Quoiqu'elles fuflent groffiérement exécutées, elles prouvent du moins que malgré leur ignorance abfolue de ce qui a rapport aux lettres, & outre les faits dont ils gardent le fou-

venir par
quelque ne
repréfente
paffe dans
es, peint
mais j'igno
ymboles,
& reconnu
de l'imagin
» La cor
mais elles p
n les def
tendues, e
uefois dav
uarante pi
profondeur
uis le mi
ere fe ter
erpendicula
ommet de l
avantage ;
erticale, &
illie ou pa
ue les flanc
ont aucun
nargées d'un
ents de vea
orme de clo

venir par leurs chants & leurs traditions , ils ont quelque notion d'une méthode pour rappeler & représenter, d'une manière durable, ce qui se passe dans le pays. Nous observâmes d'autres figures, peintes sur leurs meubles & leurs effets; mais j'ignore si on doit les regarder comme des symboles, qui ont une signification déterminée & reconnue, ou si ce sont uniquement des effets de l'imagination & du caprice.

» La construction des pirogues est fort simple; mais elles paroissent très-propres à l'usage auquel on les destine : un seul arbre compose les plus tendues, qui portent vingt hommes, & quelquefois davantage; on en voit beaucoup qui ont quarante pieds de long, sept de large & trois de profondeur. Elles se rétrécissent peu-à-peu depuis le milieu jusqu'aux deux extrémités; l'arrière se termine brusquement & par une ligne perpendiculaire : elles présentent une bosse au sommet de l'étambord; mais l'avant se prolonge davantage; il se déploie en ligne horizontale & verticale, & il se termine par une pointe en billie ou par une proue beaucoup plus élevée que les flancs. La plupart de ces embarcations ont aucun ornement, mais quelques-unes sont chargées d'un peu de sculpture, & ornées de dents de veau marin, posées sur la surface en forme de clous, pareilles aux dents qu'on voit

1778.
Avril.

1778.
Avril.

sur leurs masques & sur leurs armes. Il y en a un petit nombre qui offrent une espèce de proue surajoutée ; cette proue surajoutée ressemble à une large taille-mer , & elle représente la figure d'un animal. On n'y trouve d'autres sieges ou d'autres appuis, que des bâtons arrondis, un peu plus gros qu'une canne, placés en travers, à mi-profondeur. Elles sont très-légères ; & étant plates & larges, elles voguent sur les flots d'une manière assurée, sans avoir un balancier : distinction remarquable entre les canots des peuplades Américaines, & ceux des parties méridionales des *Grandes Indes* & des Isles de l'Océan Pacifique. Les pagaiés sont petites & larges ; elles ont à-peu-près la forme d'une large feuille époincée au sommet, plus étendue au milieu, & se rétrécissant peu-à-peu jusqu'à la tige ; leur largeur est d'environ cinq pieds : les Naturels, habitués à en faire usage, les manient avec beaucoup de dextérité ; car ils n'ont pas encore introduit les voiles dans leur navigation.

» Leur attirail de pêche & de chasse est ingénieux, & d'une exécution heureuse. Il est composé de filets, d'hameçons, de lignes, & d'un instrument qui ressemble à une rame. Cet instrument a environ vingt pieds de long, quatre ou cinq pouces de large, & à-peu-près un demi-pouce d'épaisseur : chacun des bords dans les deux tiers de la longueur (l'autre tiers forme le

mancl
eux p
pour
autres
e plo
rend
ont d'
arpon
s aut
ur, a
ompor
arbès,
une l
pointe ;
pour
quinze
tachée
e de n
r l'eau
it avec
» Nou
ils em
aux de
ils att
aits, &
urs piqu
si paroif
ils les a

manche), est garni de dents aiguës, d'environ deux pouces de faillie. Les Naturels s'en servent pour attaquer les harengs, les sardines & les autres petits poissons qui arrivent en radeaux; ils le plongent au milieu du radeau, & le poisson se prend sur ou entre les dents. Leurs hameçons sont d'os & de bois, & assez grossiers; mais les harpons avec lesquels ils frappent les baleines & les autres animaux de mer d'une moindre grosseur, annoncent un esprit fort inventif: il est composé d'une piece d'os, qui présente deux arêtes, dans lesquelles est fixé le tranchant ovale d'une large coquille de moule, qui forme la pointe; il porte deux ou trois brasses de corde; pour le jeter, ils emploient un bâton de douze à quinze pieds de long; la ligne ou la corde est attachée à une extrémité, le harpon est fixé à l'autre de manière à se détacher du bâton qui flotte sur l'eau comme une bouée lorsque l'animal s'enfuit avec le harpon.

« Nous ne pouvons rien dire sur la méthode qu'ils emploient pour attraper ou tuer les animaux de terre, à moins que nous ne supposions qu'ils attaquent les especes plus petites avec leurs traits, & les ours, les loups & les renards avec leurs piques. Ils ont, il est vrai, plusieurs filets qui paroissent destinés à cette chasse; car, lorsqu'ils les apportent à notre marché, ils les pla-

1778.
Avril.

1778.
Avril.

cerent souvent sur leur tête, afin de nous en indiquer l'usage. Ils attirent quelquefois des animaux dans le piège, en se couvrant de peaux de bêtes; & en marchant à quatre pieds : ils marchent ainsi d'une manière très agile, & ils font en même temps du bruit & une espèce de hennissement : ils prirent plusieurs fois cette allure devant nous. Ils mettent dans ces occasions, des masques ou des têtes sculptées, qui représentent les divers animaux du pays, & même de véritables têtes d'animaux desséchés.

» Quant aux matériaux qui composent leurs divers ouvrages, il faut observer que toutes leurs cordes sont des lanieres de peau & de nerfs, ou cette écorce d'arbre avec laquelle ils fabriquent leurs manteaux. Nous vîmes souvent des nerfs d'une si grande longueur, qu'ils sembloient ne pouvoir venir que de la baleine. Les os dont ils font quelques-unes de leurs armes, les instrumens dont ils se servent pour battre l'écorce, les pointes de leurs piques & les barbes de leurs harpons, doivent être aussi des os de baleine.

» Il faut peut-être attribuer à leurs outils de fer la dextérité avec laquelle ils travaillent le bois : ils ne paroissent pas en employer d'autres, du moins nous n'avons vu parmi eux qu'un ciseau d'os. Il est assez vraisemblable qu'ils ont imaginé la plupart de leurs méthodes expéditives, depuis qu'ils

qu'
don
qu'i
fom
d'au
Leur
adap
sient
voliff
quit
quatre
erits.
n a d
poubé
mais le
art de
- peu
arclé
ngular
as de
u'on le
rumens
dis. Ils
roffiere
ort lui
» Le f
onnent
ancs)
Tom

1778.
Avril.

qu'ils ont acquis la connoissance de ce métal dont ils se servent aujourd'hui, toutes les fois qu'ils veulent façonner du bois. Nous ne nous sommes pas apperçus qu'ils donnent à ce fer d'autre forme que celle du ciseau & du couteau. Leur ciseau est un long morceau de fer plat, adapté à un manche de bois. Une pierre leur tient lieu de maillet, & une peau de poisson de polissoir. J'ai vu quelques-uns de ces ciseaux de huit ou dix pouces de longueur, & de trois ou quatre de large; mais en général, ils étoient plus petits. La longueur de leurs couteaux varie; il y en a de très-grands, qui ont des tranchans recourbés, & qui ressemblent un peu à nos serpes; mais le taillant est sur la partie convexe. La plupart de ceux que nous rencontrâmes, étoient à-peu-près de la largeur & de l'épaisseur du cercle de fer qui environne les bariques; & la singularité de leur forme annonce qu'ils ne sont pas de fabrique Européenne. Il est vraisemblable qu'on les a faits sur le modele des premiers instrumens de pierre ou d'os, dont ils se servoient autrefois. Ils aiguïsent ces outils de fer sur une ardoise grossière, & ils ont soin de les tenir toujours fort luisans.

» Le fer, qu'ils appellent *seekemaile* (nom qu'ils donnent aussi à l'étain, & à tous les métaux blancs) étant très-commun, nous ne manquâmes

1778.
Avril.

pas de rechercher comment ils ont pu se procurer une chose aussi utile. Ils nous prouverent, dès les premiers momens de notre arrivée, qu'ils étoient habitués à une sorte de trafic, & qu'ils aimoient à faire des échanges : nous nous aperçûmes bientôt qu'ils ne devoient pas cette connoissance à une entrevue passagere avec des étrangers ; que c'étoit parmi eux un usage constant, que cet usage leur plaisoit beaucoup, & qu'ils savoient fort bien tirer parti de ce qu'ils vouloient nous vendre ; mais je n'ai pu savoir précisément avec qui ils font ce petit commerce. Quoique nous ayons trouvé parmi eux des choses qui étoient sûrement de fabrique Européenne, ou du moins qui venoient d'un peuple civilisé, du fer & du cuivre, par exemple ; il paroît qu'ils ne les ont pas reçus immédiatement des Européens, ou des nations civilisées, établies en d'autres parties de l'*Amérique* ; car ils ne nous donnerent lieu de croire en aucune manière, qu'ils eussent vu des bâtimens pareils aux nôtres, ou qu'ils eussent commercé avec des équipages aussi nombreux & aussi-bien approvisionnés. Une multitude de raisons semblent même démontrer le contraire : dès qu'ils nous virent parmi eux, ils s'empresserent de nous demander par signes si nous voulions nous établir dans leur pays, & nous ayons des intentions amicales : ils nous

 1778.
 Avril.

a se procurer
 uverent, dès
 arrivée, qu'ils
 afic, & qu'ils
 us nous apper-
 pas cette con-
 avec des étran-
 sage constant,
 oup, & qu'ils
 ce qu'ils vou-
 u savoir précé-
 mmerce. Quel-
 eux des choses
 e Européenne,
 peuple civilisé,
 e; il paroît qu'il
 ment des Euro-
 es, établies en
 car ils ne nous
 aucune maniere
 reils aux nôtres
 c des équipages
 rovisionnés. Un
 même démontre
 irent parmi eux
 ander par signes
 ns leur pays, &
 nicales : ils nous

avertirent en même temps, qu'ils nous fourni-
 roient généreusement de l'eau & du bois; d'où
 il résulte qu'ils regardoient cette partie de l'A-
 mérique comme leur propriété, & qu'ils ne nous
 redoutoient point. Ces questions ne seroient pas
 naturelles, si des Vaisseaux eussent abordé avant
 nous ici, & si après avoir fait des échanges avec
 les Sauvages, & avoir embarqué un supplément
 de bois & d'eau, ils étoient partis; dans ce cas,
 les Naturels devoient compter que nous ferions
 la même chose. Il est vrai qu'ils ne montrèrent
 aucune surprise à l'aspect de nos Vaisseaux; mais,
 ainsi que je l'ai déjà observé, on peut attribuer
 cette indifférence à leur paresse naturelle & à
 leur défaut de curiosité. L'explosion d'un fusil
 ne leur causoit pas même de tressaillement. Un
 jour cependant qu'ils essayoient de nous faire
 comprendre que leurs traits & leurs piques ne
 perçoient pas les vêtements de peaux dont ils se
 couvrent quelquefois, un de nos Messieurs ayant
 tiré avec une balle, une de ces cuirasses qui
 contenoit six doubles, un si grand prodige leur
 causa une extrême émotion, & ils nous prouve-
 rent clairement qu'ils ne connoissoient pas l'effet
 des armes à feu. Cette vérité nous fut confirmée
 souvent par la fuite, lorsque nous les habituâmes
 dans leur village & en d'autres endroits à se servir
 du fusil pour tuer des oiseaux; notre méthode les

1778.
Avril.

confondoit ; & à la maniere dont ils nous écoutent, quand nous leur expliquâmes l'usage de la poudre & du plomb, il nous fut démontré qu'ils n'avoient jamais rien vu de pareil.

» Au moment où j'étois parti d'Angleterre, on avoit reçu à Londres quelques détails d'un voyage fait par les Espagnols sur cette côte de l'Amérique, en 1774 ou 1775 ; mais ils n'aborderent pas à *Nootka* (a) ; d'ailleurs le fer y étoit trop commun ; un trop grand nombre de Sauvages en polifédoient des morceaux ; les gens du pays savoient trop bien l'employer, pour croire qu'ils eussent acquis cette richesse & ces connoissances à une époque si récente, ou même pour imaginer qu'il leur étoit venu plus anciennement d'un seul vaisseau. Comme ils en font un usage universel, on peut supposer sans doute qu'ils le tirent d'une source constante & habituelle, par la voie des échanges, & que ce commerce est établi dès long-temps parmi eux, car ils se servent de leurs

(a) Nous savons aujourd'hui que la conjecture du Capitaine Cook étoit bien fondée. Il paroît, par le Journal du Voyage des Espagnols, qu'ils ne communiquent avec les Naturels de cette partie de la Côte d'Amérique qu'en trois endroits, à 41 degrés 7 minutes, à 47 degrés 21 minutes, & à 57 degrés 11 minutes de latitude. Ainsi, ils n'aborderent pas à moins de deux degrés de *Nootka*, & il est très-vraisemblable que les Habitans de cette Entrée n'avoient jamais entendu parler des vaisseaux Espagnols.

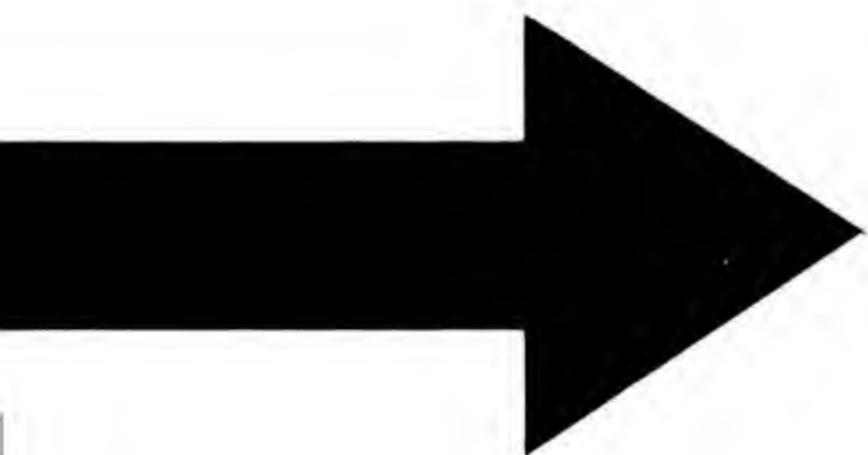
outils & d
rité que p
faut dire qu
qui peuver
c'est en fo
bus de l'A
immédiate
Nouveau M
de plusieurs
ration est a
que nous av
» Il n'est p
rien de la B
Naturels de
Amérique, c
& qui le ver
épandues sur
si s'il arrive d
ouest du Me
apporte non-s
travaillée. Les
ont ils décor
its, qu'ils ne
uer. La matier
laborée par de
une Tribu d'A
éanmoins on
du cuivre parmi

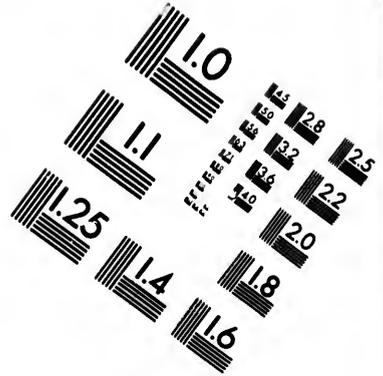
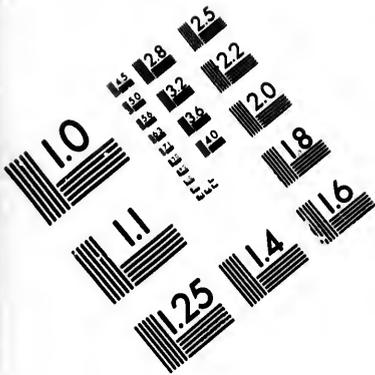
outils & de leurs instrumens avec toute la dextérité que peut donner une longue habitude. S'il faut dire quel est le plus vraisemblable des moyens qui peuvent leur procurer du fer, je pense que c'est en formant des échanges avec d'autres Tribus de l'Amérique, qui ont une communication immédiate avec les établissemens Européens du Nouveau Monde, ou qui les reçoivent par le canal de plusieurs Nations intermédiaires. Cette observation est applicable aussi à l'airain & au cuivre, que nous avons trouvés parmi eux.

» Il n'est peut-être pas aisé de savoir si ce métal vient de la Baie d'Hudson & du Canada, & si les Naturels de Nootka le reçoivent des Sauvages d'Amérique, qui commercent avec nos Négocians, & qui le versent ensuite parmi les diverses Tribus répandues sur le continent du Nouveau Monde, ou s'il arrive de la même manière des parties Nord-ouest du Mexique; au reste, il semble qu'on y apporte non-seulement cette matière brute, mais travaillée. Les ornemens d'airain, en particulier, dont ils décorent leur nez, sont si proprement faits, qu'ils ne semblent pas en état de les fabriquer. La matière qui les compose, a sûrement été élaborée par des Européens, car on n'a vu aucune Tribu d'Amérique qui sût préparer l'airain; néanmoins on a rencontré assez communément du cuivre parmi elles, & ce métal est si malléa-

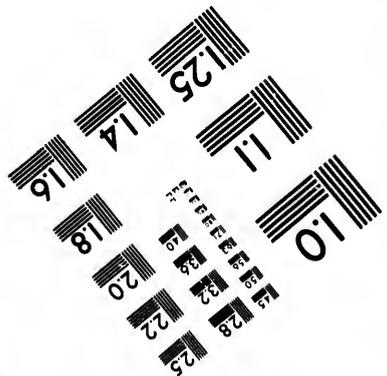
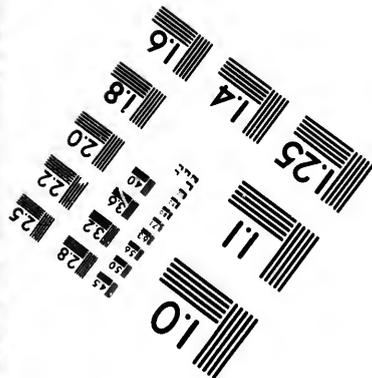
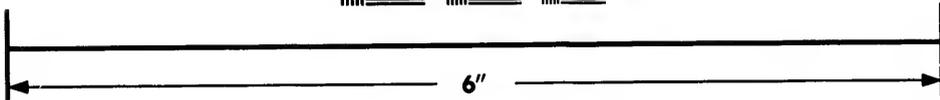
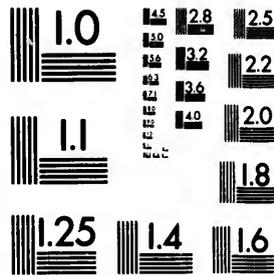
1778.
Avril.







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0

5.0
5.6
6.3
7.1
8.0
9.0
10.0

1778.
Avril.

ble, qu'elles lui donnoient toutes sortes de formes, & qu'elles n'ignoroient point l'art de le polir. Si nos Négocians à la *Baie d'Hudson* & au *Canada*, n'emploient pas ces articles dans leur commerce avec les Naturels du pays, les Sauvages de *Nootka* doivent les avoir tirés du *Mexique*, d'où venoient sans doute les deux cuillers d'argent que nous trouvâmes. Il est probable toutefois que l'Espagne ne s'occupe pas du commerce avec assez d'activité, & qu'elle n'a pas formé des liaisons assez étendues avec les peuplades établies au nord du *Mexique*, pour leur fournir une quantité de fer, telle qu'outre leur consommation habituelle, elles puissent en envoyer une portion si considérable aux Habitans de *Nootka* (a).

» On imagine bien que nous n'avons pu acquérir beaucoup de lumieres sur les institutions

(a) Il est très-probable que les deux cuillers d'argent, trouvés par M. Cook à *Nootka*, venoient des Espagnols établis au Sud de cette partie de la Côte d'Amérique; mais il paroît qu'on est bien fondé à croire, que les Habitans de l'Entrée dont il est ici question, tirent leurs provisions de fer d'une autre partie du Nouveau-Monde. On observera qu'en 1775 les Espagnols trouverent au *Puerto de la Trinidad*, par 41 degrés 7 minutes de latitude, des traits garnis d'une pointe de cuivre ou de fer, qu'ils jugerent être venus du Nord. M. Daines Barrington dit, dans une Note sur cette partie du Journal Espagnol, pag. 20: « J'imagine que le cuivre & le fer dont on parle ici venoient originairement de nos Forts de la *Baie d'Hudson* ».

politique
Nous a
gués, p
les autr
quelque
rité de
s'étend
n'étoien
titre se t
» Ex
parlé, &
rien qui
système
blement
rent souv
parloient
représent
qu'ils ve
nous n'a
ges relig
jecture, e
formation
la langue
demande
pas en ét
conversa
leurs tra
» Dan

1778.
Avril.

politiques & religieuses des Sauvages de *Nootka*. Nous avons remarqué des especes de Chefs distingués, par le nom ou le titre de *Acweek*, auxquels les autres Habitans du pays sont subordonnés à quelques égards; mais je présumerois que l'autorité de chacun de ces grands personnages ne s'étend pas au-delà de sa famille. Ces *Acweeks* n'étoient pas tous âgés, d'où je conclus que leur titre se transmet par héritage.

» Excepté les statues ou figures dont j'ai déjà parlé, & qu'ils appellent *Klumma*, je n'apperçus rien qui pût me donner la moindre idée de leur système religieux. Ces figures étoient vraisemblablement des Idoles; mais, comme ils employèrent souvent le mot *Acweek*, lorsqu'ils nous en parloient, il y a peut-être lieu de supposer qu'elles représentent quelques-uns de leurs Ancêtres, qu'ils vénèrent comme des Dieux. Au reste, nous n'avons pas vu qu'on leur rendit d'hommages religieux, & ce n'est ici qu'une simple conjecture, car nous n'avons pu obtenir aucune information sur ce point: nous n'avions appris de la langue du pays, que les mots nécessaires pour demander les noms des choses, & nous n'étions pas en état d'entretenir, avec les Naturels, une conversation instructive sur leurs institutions ou leurs traditions.

» Dans ce que je viens de dire de la Peuplade

1778.
Avril.

qui habite l'Entrée de Nootka, j'ai confondu mes remarques & celles de M. Anderfon; mais il a seul le mérite d'avoir recueilli ce qui a rapport à la langue du pays, & il a rédigé lui-même les observations suivantes.

» L'idiome de ces Sauvages n'a que la rudeffe & la dureté qui résultent de l'emploi fréquent du *K* & de l'*H*, articulés avec plus de force, ou moins de douceur que dans nos langues de l'Europe. En tout, on y trouve plutôt le son labial & dental, que le son guttural. Les sons simples qu'ils n'ont pas employés devant nous, & qui par conséquent peuvent être réputés rares ou étrangers à leur langue, sont ceux que représentent les Grammairiens par les lettres *b*, *d*, *f*, *g*, *r* & *v*; mais ils en ont un qui est très-fréquent, & dont nous ne nous servons pas : on le tire d'une manière assez particulière, en frappant avec force une portion de la langue contre le palais, & je le comparerois à un grasseyement rude &
Il est difficile de le peindre avec un arrangement quelconque des lettres de notre alphabet : la syllabe *lszthl* en approche un peu; c'est une de leurs terminaisons les plus ordinaires, & on la trouve quelquefois au commencement de leurs mots. La terminaison la plus générale, est composée du *TL*, & un grand nombre de mots finissent par *Z* & *Ss*. Voici quelques exemples :

Opul
Onül
Kahsh
Teesh
Koom
Quahn

» Les
ai obser
ons diffé
rès-empa
ne grand
» J'ai pe
diome; à
arties d'
l'après le
& très-dif
onjonctio
n assurer,
pour expr
l a peu d
qu'on ne l
entendre,
on les réu
comprend
en effet a
langue ser
qu'elle n'a

<i>Opulszehl</i> ,	Le Soleil.
<i>Onulszehl</i> ,	La Lune.
<i>Kahsheel</i> ,	Mort.
<i>Teeshcheel</i> ,	Jeter une pierre.
<i>Koomitz</i> ,	Le crâne de l'homme.
<i>Quahmiss</i> ,	Du roë de poisson ou du kaviar.

1778.
Avril.

» Les regles de leur idiome sont si vagues, que j'ai observé quelquefois quatre ou cinq terminaisons différentes dans le même mot. Ceci est d'abord très-embarrassant pour un étranger, & suppose une grande imperfection de langage.

» J'ai peu de chose à dire sur la théorie de cet idiome; à peine ai-je pu distinguer les différentes parties d'oraison. On peut seulement présumer d'après leur maniere de parler, qui est très-lente & très-distincte, qu'il a peu de prépositions ou de conjonctions, & autant que nous avons pu nous en assurer, qu'il n'a pas même une seule interjection pour exprimer l'admiration ou la surprise. Comme il a peu de conjonctions, il est aisé de concevoir qu'on ne les a pas jugées nécessaires pour se faire entendre, & que chaque mot particulier auquel on les réunit, exprime beaucoup de choses, ou comprend plusieurs idées simples, ce qui semble en effet avoir lieu; mais, par la même raison, la langue sera défectueuse à d'autres égards, puisqu'elle n'a pas de mots pour distinguer ou expri-

1778.
Avril.

mer des différences qui existent réellement, d'où il résulte qu'elle n'est pas assez riche. Nous faisons cette remarque en bien des occasions, & en particulier, à l'égard des noms d'animaux. Je n'ai pu être en état d'observer, d'une manière assez complète, l'analogie ou l'affinité qu'elle peut avoir avec les autres langues du continent de l'Amérique ou de l'Asie, car je n'avois pas de Vocabulaires auxquels je puisse la comparer, si j'en excepte ceux des Esquimaux & des Indiens des environs de la Baie d'Hudson : elle ne ressemble en aucune manière à ces deux idiomes. Si je la rapproche d'ailleurs du petit nombre de termes Mexicains que je suis venu à bout de recueillir, on y apperçoit la conformité la plus frappante ; les mots de l'une & de l'autre se terminent souvent par *LTL*, ou *Z (a)*.

» Le grand vocabulaire de la langue de *Nootka* qu'a recueilli M. Anderson, se trouve dans la grande Relation, & je le rapporterai dans un autre endroit.

» S'il me falloit donner un nom particulier aux Habitans de *Nootka*, je les appellerois *Wakashiens*.

(a) Ne peut-on pas observer à l'appui de la remarque de M. Anderson, que *Opulzehl*, terme qui, dans la langue de *Nootka*, désigne le Soleil, & *Vitzipurqli*, nom d'une Divinité du Mexique, ont entre eux une analogie de son qui n'est pas très éloignée?

du mot
parut qu
laudiffen
orsqu'ils
chose qu
onque,
Wakash!
ur ces Sa
entre eux
acifique
nent à la
ays; qu
ncêtres r
même Tri
ntimes lo
tablisseme
on trouv

» L'Ent
Nord & es

M. Coc
Avril, &
éloigna de
Mai à une
Prince Gui

llement, d'ob
e. Nous fime
s, & en par
ux. Je n'ai pa
re assez com
le peut avo
de l'Amérique
Vocabulaire
j'en excepte
des environs
ble en aucu
la rapproche
es Mexicains
, on y appe
; les mots de
souvent par
e de Nootka,
ouve dans la
dans un autre

particulier aux
Wakashiens.

la remarque
ans la langue
d'une Divinité
qui n'est pas très

du mot *Wakash*, qu'ils répètent souvent. Il me
parut que ce terme exprime un sentiment d'ap-
plaudissement, d'approbation ou d'amitié; car
lorsqu'ils sembloient satisfaits ou charmés d'une
chose qu'ils voyoient, ou d'un incident quel-
conque, ils s'écrioient d'une voix commune,
Wakash! Wakash! Je terminerai mes remarques
sur ces Sauvages, en observant qu'on apperçoit
entre eux & les Habitans des Îles de l'Océan
Pacifique, des différences essentielles, relative-
ment à la figure & aux usages, ou à la langue du
pays; qu'on ne peut donc pas supposer que leurs
ancêtres respectifs formerent originairement une
même Tribu, ou qu'ils avoient des liaisons très-
intimes lorsqu'ils abandonnerent leurs premiers
établissemens pour se retirer dans les lieux où
on trouve aujourd'hui leurs descendans.

» L'Entrée de Nootka gît par 49^d de latitude
Nord & environ 233^d de longitude orientale «.



M. Cook quitta l'Entrée de Nootka le 26
Avril, & après avoir essuyé une tempête qui
l'éloigna de la côte d'Amérique, il arriva le 12 12 Mai.
Mai à une autre Entrée qu'il a appelée *Entrée du
Prince Guillaume*.

1778.
Avril.

1778.
Mai.

Relâche à l'Entrée du Prince Guillaume. Remarques sur cette partie de l'Amérique & sur ses Habitans.

» Je chargeai M. Gore de descendre (C'est M. Cook qui parle) sur des Isles qui sont à l'Ouest de l'Entrée & d'y aller, s'il étoit possible, quelques oiseaux bons à manger. Du moment où l'on en approcha, yingt hommes se montrèrent sur deux grosses pirogues, & il crut devoir regagner les Vaisseaux : les Sauvages, qui le suivirent, ne voulurent pas venir à la hanche de nos Bâtimens; mais ils se tinrent à une certaine distance, en poussant des cris, en étendant & en rapprochant leurs bras, & ils entonnerent bientôt une chanson qui ressembloit exactement à celles des Habitans de *Nootka* : leurs têtes étoient aussi pourvues de plumes. L'un d'eux agitoit en l'air un habit blanc, que nous prîmes pour un témoignage d'amitié; un autre se tint presque un quart d'heure debout dans sa pirogue, entièrement nu, ses bras étendus en croix, & sans se mouvoir. Les embarcations n'étoient pas de bois, comme celles de l'Entrée du Roi Georges, ou de *Nootka*; des lattes simples en composoient la charpente, & des peaux de veau de mer ou d'autres animaux pareils, en formoient le bordage extérieur. Nous répondîmes à toutes leurs marques de bienveillance; nous employâmes les gestes les plus

expressifs &
venir à la
limes les
ens répéter
langue
ahook; &
comprendre
ous leur j
artie de la
ous firent
verrions le
ant, qui m
rent près
vec le pro
ue nous se
es qu'ils s'
erts.

» Le 13,
n endroit bi
& arrêter r
ous occupi
rendre ce t
» Les Na
sîte la veill
u six pirogu
tions déjà t
emi-heure

» Trois d

expressifs & les plus affectueux, pour les engager à venir à la hanche des Vaisseaux ; mais nous ne fîmes les y déterminer. Quelques-uns de nos hommes répéterent plusieurs des mots ordinaires de la langue de *Nootka*, tels que *seke maile* & *ahook* ; & les Sauvages ne parurent pas les comprendre. Après avoir reçu des présens que nous leur jetâmes, ils se retirèrent vers cette partie de la côte où ils s'étoient embarqués ; ils nous firent entendre par signes, que nous les reverrions le lendemain. Deux d'entre eux cependant, qui montoient une petite pirogue, demeurèrent près de nous la nuit, vraisemblablement avec le projet de piller quelque chose, tandis que nous serions endormis ; car ils s'en allerent, dès qu'ils s'apperçurent qu'on les avoit découverts.

» Le 13, nous appareillâmes, afin de chercher un endroit bien abrité, où nous pussions examiner & arrêter notre voie d'eau : le mouillage que nous occupions, étoit trop exposé pour entreprendre ce travail.

» Les Naturels qui étoient venus nous faire visite la veille au soir, revinrent le matin sur cinq ou six pirogues ; mais ils arriverent lorsque nous étions déjà sous voile ; ils nous suivirent une demi-heure sans pouvoir nous atteindre.

» Trois des Naturels arriverent le soir au mo-

1778.
Mai.

13.

1777.
Mai.

ment où nous venions de mouiller ; ils montoient deux pirogues qui n'auroient pu en porter un plus grand nombre , car elles étoient construites de la même manière que celles des Esquimaux ; l'une avoit deux trous , & l'autre n'en avoit qu'un. Chacun de ces Sauvages tenoit un bâton d'environ trois pieds de longueur , auquel étoient attachées de grosses plumes ou des ailes entières d'oiseaux. Ils tournerent souvent ces bâtons vers nous , & selon ce que nous conjecturâmes , dans la vue de nous annoncer leurs dispositions pacifiques.

» Plusieurs autres , déterminés par l'accueil que nous fîmes à ceux-ci , vinrent nous voir sur de grandes & de petites pirogues , entre une & deux heures du matin du jour suivant. Ils se hafardèrent à monter à bord , mais après que quelques-uns de nos gens furent entrés dans leurs embarcations. Parmi ceux qui arriverent sur la *Résolution* , je distinguai un homme d'un moyen âge , qui avoit une phyfionomie intéressante , & que je reconnus ensuite pour le Chef. Des peaux de loutre de mer composoient son vêtement , & un chapeau orné de grains de verre bleu de ciel , de la taille d'un gros pois , & pareil à ceux que portent les habitans de l'*Entrée de Nootka* , couvroit sa tête. Il paroissoit attacher beaucoup plus de prix à ces grains de verre , qu'à nos grains de verre blanc

es Sauvages
erre, de
n avoir,
change to
elles peau
u'ils mire
ntres, ma
ontré plu
z même q
ieux nous
e mer, qu
u de mar

Entrée de
» Ils défi
emandere
ux pouces
oigts de la
petites piec
ans nos c
ous une q
e quelques
e ce métal
voit un p
pointes de
rouverent
Chef à desc
amarades r
mais, tant

 1778.
 Mai.

Les Sauvages estimoient d'ailleurs les grains de terre, de quelque espece qu'ils fussent; & pour en avoir, ils s'empresserent de nous donner en échange tout ce qu'ils possédoient, même leurs belles peaux de loutre de mer. Je dois observer qu'ils mirent plus de valeur à ces fourrures qu'aux autres, mais que ce fut après que nos gens eurent montré plus d'empressement pour s'en procurer; & même que, depuis cette époque, ils aimerent mieux nous céder des habits de peaux de loutre de mer, que des habits de peaux de chat sauvage ou de martre. La même chose étoit arrivée à l'Entrée de Nootka.

» Ils désiroient aussi du fer; mais ils nous en demanderent des morceaux au moins de huit à dix pouces de longueur & de trois ou quatre doigts de largeur; ils rejeterent absolument les petites pieces, & cet article étant devenu rare dans nos deux vaisseaux, ils en obtinrent de nous une quantité peu considérable. Les pointes de quelques-unes de leurs piques ou lances étoient de ce métal, d'autres étoient de cuivre: il y en avoit un petit nombre d'os, matière dont les pointes de leurs dards, de leurs traits, &c. se trouvoient composées. Je ne pus déterminer le Chef à descendre sous le pont; & ni lui, ni ses camarades ne demeurèrent long-temps à bord: mais, tant que dura leur visite, il fallut les sur-

1778.
Mai.

veiller soigneusement, car ils montrèrent bientôt leurs dispositions pour le vol. Quand ils eurent passé trois ou quatre heures à la hanche de la *Résolution*, ils nous quitterent tous, & ils se rendirent auprès de la *Découverte* : aucun d'eux n'avoit été jusqu'alors, si j'en excepte un homme qui en arriva au moment où ils s'éloignoient de nous, & qui les y remena. Je pensai qu'il avoit remarqué sur le vaisseau, des choses qu'il savoit être plus du goût de ses compatriotes, que ce qu'il avoit aperçu sur la *Résolution* ; je me trouvois, ainsi qu'on le verra bientôt.

» Dès qu'ils furent partis, un de mes canots alla sonder le fond de la baie. Comme le vent étoit modéré, je songeois à échouer la *Résolution*, si je venois à bout de trouver un endroit propre à arrêter notre voie d'eau. Les Sauvages ne tarderent pas à s'éloigner de la *Découverte*, & au lieu de revenir près de nous, ils marcherent vers le canot occupé à prendre des sondes. L'Officier qui le commandoit, observant leur manœuvre, revint à bord, & il fut suivi de toutes les pirogues. Le Détachement fut à peine rentré sur la *Résolution*, que quelques-uns des Américains sauterent dans le canot, malgré les deux hommes de garde que nous y avions laissés. Les uns présentèrent leurs piques à nos deux Sentinelles, d'autres s'emparèrent de la corde qui attachoit

le canot
l'emmen
Dès qu'ils
la force :
embarcat
es armes
que s'ils
voient f
une autre
facieuse.
& qui av
Vaisseau,
la *Découve*
Garde &
qu'à l'aide
miller le v
qui parut
e trouvo
ans cette
leurs d'en
cérémonie
igne à l'O
ur le pont
erent leu
oler ce q
l'abord du
eterent à
es pirogue

le canot à la *Résolution*, & le reste entreprit de l'emmener à la remorque. Mais ils le relâchèrent, dès qu'ils nous virent disposés à le défendre par la force : ils en sortirent pour remonter sur leur embarcation. Ils nous firent signe de mettre bas les armes, & ils sembloient aussi tranquilles, que s'ils n'avoient rien fait de mal-honnête. Ils avoient formé, à la hanche de la *Découverte*, une autre entreprise, peut-être encore plus audacieuse. L'homme qui étoit venu près de nous, & qui avoit mené ses compatriotes vers l'autre vaisseau, avoit examiné toutes les écoutilles de la *Découverte*, & n'appercevant que l'Officier de Garde & un ou deux Matelots, il crut sans doute qu'à l'aide de ses camarades, il pourroit aisément piller le vaisseau du Capitaine Clerke; ce projet lui parut d'autant plus facile, que la *Résolution* se trouvoit à quelque distance : c'est sûrement dans cette intention qu'ils s'y rendirent tous. Plusieurs d'entre eux monterent à bord sans aucune cérémonie ; ils tirèrent leurs couteaux ; ils firent signe à l'Officier & à l'un des Matelots qui étoient sur le pont, de se tenir à l'écart, & ils promenerent leurs regards de côté & d'autre, afin de voler ce qui leur conviendroit. Ils s'emparèrent d'abord du gouvernail d'un des canots, & ils le portèrent à ceux d'entre eux qui se tenoient dans les pirogues. Ils n'avoient pas eu le temps de dé-

1778.
Mai.

1778.
Mai.

couvrir un autre objet, qui plût à leur imagination, lorsque l'Equipage de la *Découverte* prit l'alarme, & se montra armé de coutelas. A cet aspect, les voleurs se retirèrent dans leurs embarcations, avec autant d'assurance & de sang-froid qu'ils avoient abandonné le canot de la *Résolution*. Selon l'observation du Capitaine Clerke, ils raconterent à ceux qui n'avoient pas été à bord, de combien les couteaux du vaisseau étoient plus longs que les leurs. Mon canot prenoit des fondes sur ces entrefaites; ils l'apperçurent, & ainsi que je l'ai déjà dit, ils l'aborderent après avoir vu échouer leur projet contre la *Découverte*. Je suis persuadé que s'ils vinrent nous voir de si grand matin, ils comptoient nous trouver endormis, & nous voler à leur aise.

» Ne peut-on pas conclure raisonnablement, qu'ils ne connoissoient point les armes à feu? S'ils avoient eu la moindre idée de ces machines meurtrieres, ils n'auroient pas essayé d'enlever un de mes canots, à la portée de mon artillerie, & à la face de cent hommes; car il faut ajouter que la plupart de nos gens les regardoient. Nous souffrîmes leur audace & leur insolence, & j'ai la satisfaction de dire que nous les avons laissés, sur ce point, dans l'ignorance où nous les avons trouvés. Ils ne nous ont jamais vu tirer que des oiseaux.

» Vou
du canot
d'adresse
traîné à
tomba au
gulier, d
d'esprit d
à la surfa
de ses jan
» Je q
avoir fait
seaux.

» Je lu
Guillaume
nous en a
gré & de
sans parle
ne connoi
sembloient
grandeur d
érieur &
le plan qu
que la brié
constances

» La tai
plusieurs v
Entrée, n
la taille or

» Voulant mouiller ici, lorsqu'on sortit l'ancre du canot, l'un des Matelots qui n'eut pas assez d'adresse, ou qui manqua d'expérience, fut entraîné à la mer par la corde de la bouée, & il tomba au fond des vagues. Ce qui est bien singulier, dans cet instant critique, il eut la présence d'esprit de se dégager lui-même, & de revenir à la surface de l'eau, où il fut repris ayant une de ses jambes fracturée d'une manière dangereuse.

» Je quittai cette *Entrée* le 18 Mai après y avoir fait les réparations qu'exigeoient mes vaisseaux.

» Je lui donnai le nom d'*Entrée du Prince Guillaume*. Si je juge de cette *Entrée* par ce que nous en avons vu, elle occupe au moins un degré & demi de latitude, & deux de longitude, sans parler des bras ou des branches dont nous ne connoissons pas l'étendue : la direction qu'ils sembloient prendre, ainsi que la position & la grandeur des différentes Isles, situées dans l'intérieur & aux environs, se verront mieux dans le plan qui est tracé avec autant d'exactitude, que la briéveté de notre relâche & d'autres circonstances défavorables, ont pu le permettre.

» La taille des Naturels qui vinrent nous faire plusieurs visites, tandis que nous mouillions dans l'*Entrée*, n'étoit pas communément au-dessus de la taille ordinaire, & celle d'un grand nombre

1778.
Mai.

d'entre eux, se trouvoit même au-dessous. Ils avoient les épaules carrées, de larges poitrines, le cou épais & court, la face large & aplatie; la partie la plus disproportionnée de leur corps, paroïssoit être leur tête, laquelle étoit fort grosse. Quoique leurs yeux ne fussent pas petits, ils ne sembloient pas assez grands pour leur visage, & leurs nez offroient une pointe pleine, arrondie, crochue, ou tournée en haut à l'extrémité. Ils avoient les dents larges, blanches, égales, & bien rangées; les cheveux noirs, épais, lisses & forts, & en général, peu ou point de barbe; les poils de ceux qui en avoient autour des levres, étoient roides ou hérissés, & souvent de couleur brune: plusieurs des vieillards offroient de larges barbes, épaisses, mais lisses.

» Quoiqu'ils aient, en général, la même proportion de corps, & des têtes de la même grosseur, on apperçoit cependant beaucoup de variété dans leurs traits; mais il en est très-peu qu'on puisse trouver jolis: au reste, leur physionomie annonce communément beaucoup de vivacité, de bonhomie & de franchise. L'air de plusieurs d'entre eux étoit chagrin & réservé. Quelques-unes des femmes ont le visage agréable, & il y en a un assez grand nombre, dont on reconnoît aisément le sexe par leurs traits, qui sont plus délicats; mais il s'agit ici principalement des plus

jeunes,
Nous re
qui avoi
de rouge
vîmes n
ne peut
se peigne
» Les
s'habillen
ordinaire
de robe,
du pied,
ment. Elle
de la gran
voir la tête
dent jusqu
posées de
communes
renards gr
ils emploie
mer, & e
rures, le p
de robes d
vet; ils co
tances. No
pareils à ce
tures ou l
peaux, fo

jeunes, ou de celles qui sont d'un moyen âge. Nous remarquâmes des femmes & des enfans qui avoient le teint blanc, mais sans aucune teinte de rouge. La peau de ceux des hommes que nous vîmes nus, étoit brunâtre ou basanée, ce qu'on ne peut guere attribuer à la peinture, car ils ne se peignent pas le corps.

» Les hommes, les femmes & les enfans, s'habillent de la même maniere. Leur vêtement ordinaire est une espee de fouquenille ou plutôt de robe, qui en général tombe jusqu'à la cheville du pied, & quelquefois jusqu'au genou seulement. Elle offre dans la partie supérieure un trou, de la grandeur précisément nécessaire pour recevoir la tête, & elle a des manches qui descendent jusqu'au poignet. Ces fouquenilles sont composées de fourrures de divers animaux; les plus communes sont celles de loutres de mer, de renards gris, de ratons, & de martres de pin; ils emploient aussi beaucoup la peau du veau de mer, & en général, ils portent toutes ces fourrures, le poil en dehors. Il y a des fouquenilles de robes d'oiseaux, dont il ne reste que le duvet; ils collent aussi ce duvet sur d'autres substances. Nous vîmes deux ou trois habits de poil, pareils à ceux des Habitans de *Nootka*. Les coutures ou les points de réunion des différentes peaux, sont ornés en général de glands ou de

1778.
Mai.

1778.
Mai.

franges de bandes de cuir étroites , tirées des mêmes fourrures. Un petit nombre d'entre eux portent une espece de chaperon ou de collar ; quelques-uns ont un capuchon , mais ils ont plus souvent des chapeaux : tel est leur vêtement complet , lorsque le ciel est beau. Quand il pleut , ils mettent par-dessus la premiere souquenille , une seconde robe de boyaux de baleine , ou d'un autre gros animal , disposés d'une maniere adroite. Cette seconde robe ferre le cou ; les manches descendent jusqu'au poignet , autour duquel elles sont attachées avec une corde , & lorsqu'ils occupent leurs canots , les pans sont relevés par-dessus le trou dans lequel ils se trouvent assis , en sorte que leurs pirogues ne peuvent point embarquer de vagues : elle garantit en même temps de la pluie , la partie de leur corps qui est exposée à l'air , car elle est aussi impénétrable à l'eau qu'une vessie. Il faut la tenir toujours humide ou mouillée , sans quoi elle a de la disposition à éclater ou à se rompre. Elle est , ainsi que la souquenille ordinaire , composée de peaux , & elle ressemble beaucoup au vêtement des Groënlandois , tel qu'il est décrit par Crantz.

» En général , ils ne se couvrent ni les jambes , ni les pieds ; mais un petit nombre d'entre eux , portent des especes de bas de peaux , qui remontent jusqu'à mi-cuisse , & il est rare d'en

trouver
d'ours. C
leur tête
Nootka : i
ou de bo
qué , & d
veau mar
» Les
cheveux ,
femmes l
plupart le
la tête , &
nous par-
percées d
rieur & d
des paque
Habitans
usage. La
placent fro
des ornem
lages dont
cordon ou
pouces de
vraiment g
deux sexes
plus bizarre
coupée da
au-dessous

trouver un qui n'ait pas des mitaines de pattes d'ours. Ceux qui portoient quelque chose sur leur tête, ressembloient à cet égard à nos amis de *Nootka* : ils avoient des chapeaux élevés, de paille ou de bois, qui étoient en forme de cône tronqué, & qu'on pouvoit prendre pour une tête de veau marin peinte.

» Les hommes coupent ordinairement leurs cheveux, autour du cou & du front ; mais les femmes les laissent dans toute leur longueur : la plupart les disposent en touffe sur le sommet de la tête, & un petit nombre les nouent comme nous par-derrière. Les deux sexes ont les oreilles percées de plusieurs trous, dans le bord supérieur & dans le bord inférieur ; ils y suspendent des paquets de ces coquilles tubuleuses dont les Habitans de *Nootka* se servent pour le même usage. La cloison du nez est trouée aussi ; ils y placent fréquemment des tuyaux de plumes, ou des ornemens un peu convexes, tirés des coquillages dont je parlois tout-à-l'heure, enfilés à un cordon ou à une corde roide, de trois ou quatre pouces de longueur, ce qui leur donne une mine vraiment grotesque ; mais quelques individus des deux sexes ont une parure plus extraordinaire & plus bizarre. Leur levre inférieure est fendue ou coupée dans la direction de la bouche, un peu au-dessous de la partie renflée : cette incision,

 1778.
 Mai.

1778.
Mai.

qu'on fait aux enfans à l'époque où ils tettent encore, a souvent plus de deux pouces de longueur, & par sa contraction naturelle, lorsque la gomme est fraîche, ou par une répétition de quelques mouvemens particuliers, elle prend la forme des levres, & elle devient assez considérable pour que la langue la traverse. Telle étoit celle du premier individu que vit un de nos Matelots: il s'écria que le Sauvage avoit deux bouches; & on l'eût cru en effet. Ils attachent dans cette bouche artificielle, un ornement plat & étroit, tiré en grande partie d'un coquillage solide ou d'un os découpé en piéces, semblables à de petites dents, qui descendent presque jusqu'à la base ou la partie la plus épaisse, & qui ont à chaque extrémité une saillie par où elles se soutiennent: la partie découpée en dents est la seule qui se voie. D'autres ont seulement la levre inférieure percée de différens trous; ils y mettent alors des coquillages en forme de clous, dont les pointes se montrent en-dehors, & dont les têtes paroissent en-dedans de la levre, comme une autre rangée de dents placées immédiatement au-dessous de la mandibule inférieure.

» Tels sont les ornemens des fabriques du pays; mais nous trouvâmes ici beaucoup de grains de verre, manufacturés en *Europe*, la plupart d'un bleu pâle: ils les suspendent à leurs oreilles,

autour de
chacune
levres. A
quelquesfo
cette garn
dans ce de
roître si a
celle qu
tettent en
ment dans
fantaisie. I
coquillages
d'une subst
colifichets
nez, sont
fort la par
choses dan
de ces Sau
de fer, les
second qui
ton de cui
» Les h
d'un rouge
quefois d'u
à la teinte
figures rég
égards de l
ton d'une f

autour de leurs chapeaux , ou au trou qu'offre
 chacune des pointes du bijou qui décore leurs
 levres. A ce premier pendant ils en attachent
 quelquefois d'autres , & il n'est pas rare de
 voir cette garniture tomber jusqu'au bas du menton ;
 dans ce dernier cas , ils ne peuvent faire dispa-
 roître si aisément leur parure des levres : quant
 à celle qu'ils emploient ordinairement , ils la
 mettent en dehors avec la langue , ou ils la pren-
 nent dans leur bouche , selon qu'ils en ont la
 fantaisie. Ils portent des bracelets de grains , de
 coquillages d'une forme cylindrique , composés
 d'une substance qui ressemble à l'ambre. Plusieurs
 colifichets qu'ils placent à leurs oreilles & à leur
 nez , sont aussi d'ambre. En général , ils aiment si
 fort la parure qu'ils mettent toutes sortes de
 choses dans leur levre trouée : nous vîmes un
 de ces Sauvages qui y portoit deux de nos clous
 de fer , lesquels se projetoient en saillie , & un
 second qui s'efforça d'y faire entrer un gros bou-
 ton de cuivre.

» Les hommes enduisent souvent leur visage
 d'un rouge éclatant & d'une couleur noire , quel-
 quefois d'une couleur bleue ou d'une autre qui
 a la teinte du plomb , mais ils n'y tracent pas de
 figures régulières. Les femmes essayent à quelques
 égards de les imiter , en se barbouillant le men-
 ton d'une substance noire qui se termine en pointe

1778.
 Mai.

1778.
Mai.

sur chaque joue ; mode assez semblable à celle qui , au rapport de Crantz (a), est très-répan- due parmi les femmes du *Groënland*. Ils ne se peignent point le corps , ce qu'il faut peut-être attribuer à la disette des matieres propres à cet usage , car les couleurs qu'ils apportèrent à notre marché , dans des vessies , étoient en petite quan- tité. Au reste , je n'ai jamais vu de Sauvages qui se donnent plus de peine que ceux-ci pour orner ou plutôt pour défigurer leur personne.

» Ils ont deux especes de canots , l'un grand & ouvert , & l'autre couvert & petit. J'ai déjà dit que nous comptâmes vingt femmes & un homme , outre les enfans , dans une de leurs grandes pirogues. J'examinai attentivement cette embarcation , & après l'avoir comparée à la description que donne Crantz de la grande pirogue , ou de la pirogue des femmes du *Groënland* , j'ai reconnu qu'elles sont construites l'une & l'autre de la même maniere , que les diverses parties se correspondent , que toute la différence consiste dans la forme de l'avant & de l'arriere , & en particulier de l'arriere qui ressemble un peu à la tête d'une baleine. La charpente est composée de minces pieces de bois , par-dessus lesquelles on étend des peaux de veau marin ,

(a) Volume I , pag. 138.

(a) Voyez C

(b) Vol. I ,

ou d'autres grands animaux , qui forment le borage. Je jugeai aussi que les petits canots sont peu-près de la même forme & de la même matière que ceux des Groënlandois (a) & des Esquimaux : quelques-uns de ceux-ci , comme j'en ai déjà observé , portent deux hommes ; ils sont plus larges en proportion de leur longueur , que les pirogues des Esquimaux ; & l'avant qui se recourbe, ressemble un peu au manche d'un violon.

» Les armes & les instrumens de pêche & de chasse sont les mêmes que ceux des Esquimaux & des Groënlandois , & il est inutile d'entrer ici dans des détails , puisque Crantz les a décrits d'une manière très-exacte (b). L'Auteur que je viens de citer a parlé de tous ceux que j'ai vus , & chacun de ceux dont il fait mention , se trouve parmi les Sauvages de l'Entrée du Prince Guillaume. Une espece de jaquette ou de cotte-de-mailles, composée de lattes légères, jointes ensemble par des nerfs d'animaux , forme leur armure défensive ; elle est extrêmement flexible , mais en même temps si ferrée que les dards & les traits ne peuvent la pénétrer ; elle ne couvre que la poitrine , l'estomac & le ventre , & je pourrois la comparer à nos corps de femme.

1778.
Avril.

(a) Voyez Crantz , Vol. I , pag. 150.

(b) Vol. I , pag. 146. On les y trouve dessinés.

1778.
Mai.

» Aucun de ces Sauvages ne résidoit dans la Baie où nous mouillâmes, ni dans les endroits où débarquerent les diverses personnes de nos équipages, & nous n'apperçûmes pas une seule de leurs habitations; je n'avois pas le temps de faire une course pour acquérir des connoissances sur cet objet. Parmi les meubles domestiques qu'ils apportèrent dans leurs pirogues, nous remarquâmes des plats de bois, creux, d'une forme ronde & ovale, & d'autres cylindriques & beaucoup plus profonds. Les flancs étoient d'une seule piece, & revêtus de lanieres de cuir; de petites chevilles de bois les attachoient au fond. Nous en apperçûmes de plus petits, & d'une forme plus élégante, qui ressembloient un peu à nos beurrieres ovales; ceux-ci plus creux d'ailleurs n'avoient point de manches; ils étoient d'un seul morceau de bois, ou d'une substance de la nature de la corne, & quelquefois proprement sculptés. Nous vîmes aussi une multitude de petits sacs quarrés, composés des mêmes boyaux que la souquenille dont ils se couvrent lorsque le temps est mauvais, & semés de petites plumes rouges: ils renfermoient de très-beaux nerfs, & des paquets de petites cordes tressées d'une maniere ingénieuse. Ils nous apportèrent en outre une multitude de paniers marqués, d'un tissu si ferré qu'ils pouvoient contenir

le l'eau ;
un grand
ou cinq
pourées
& ornées
de ch
ouets d'e
mis mor
arti. Ils
eux ou tr
entriques
n croix,
portent des
servent de
orsqu'on l
ou grelot d
u'on emp
ccasions
» J'igno
meubles de
& leurs aut
u parmi eu
rès de la f
es Isles de

(*) Le grelot
ette Entrée,
aroit être des

de l'eau; des modeles en bois de leurs canots; un grand nombre de petites images, de quatre ou cinq pouces de longueur, de bois, ou rembourrées, couvertes d'un morceau de fourrure, & ornées de petites plumes, avec une tête garnie de cheveux. Je ne puis dire si c'étoient des bouets d'enfans ou si elles représentoient leurs amis morts, & si la superstition en tire quelque parti. Ils ont beaucoup d'instrumens composés de deux ou trois cerceaux ou de pieces de bois concentriques, lesquels offrent au milieu deux barres en croix, par où on les empoigne; ces barres portent des coquillages, suspendus à des fils, qui servent de grelots, & qui font beaucoup de bruit lorsqu'on les secoue: ils semblent leur tenir lieu de grelot des Sauvages de *Nooka*, & peut-être qu'on emploie l'un & l'autre dans les mêmes occasions (a).

» J'ignore avec quels outils ils travaillent leurs meubles de bois, les charpentes de leurs canots & leurs autres ouvrages; le seul que nous ayons vu parmi eux, étoit une hache de pierre, à-peu-près de la forme de celles d'*O-Taiti* & de toutes les Isles de la Mer du Sud. Ils ont un grand

(a) Le grelot en forme de boule trouvé à peu de distance de cette *Entrée*, par Steller, qui accompagna Behring en 1741, paroît être destiné au même usage. *Voyez* Muller, pag. 266.

1778.
Mai.

1778.
Mai.

nombre de couteaux de fer; quelques-uns sont courbés; il y en a de très-petits, montés sur des manches assez longs, & dont le tranchant est un peu concave, comme quelques-uns des instrumens de nos cordonniers. Nous aperçûmes aussi des couteaux d'une seconde espece, qui ont quelquefois deux pieds de longueur, une ligne prominente au milieu, & presque la forme d'une dague; il les portent dans des gâines de peau, suspendues autour de leur cou, par une laniere cachée sous leur robe; ils ne se servent probablement de ceux-ci que comme d'une arme meurtriere. Au reste, chacun de leurs ouvrages est achevé comme s'ils avoient un assortiment complet de nos outils; & les coutures & les tresses qu'ils font avec leurs nerfs, les maroqueteries qu'offrent leurs petits sacs, peuvent être comparées à ce qu'on trouve en ce genre de plus parfait en *Europe*. En un mot, si on réfléchit à l'état de grossièreté & de barbarie dans lequel vivent d'ailleurs ces Sauvages, à la rigueur de leur climat, aux neiges dont leur pays est toujours couvert, & aux misérables outils qu'ils emploient, on jugera qu'aucune Nation ne peut être mise au-dessus d'eux pour l'esprit d'invention & l'adresse de ses ouvrages mécaniques.

» Nous ne leur avons vu manger que du poisson sec, & de la chair grillée ou rôtie. Nous

achetâmes
de la chair
poisson. Ils
fougere, d
dans la des
font cuire a
maniere. P
manger, sa
avons jugé
du pin. Les
pois, conte
avidité: pe
eux de transf
leur manie
rès - propre
es ordures
vouloient se
quelquefois
de mer, ils
ouchées, a
rès - propre
leur corps
de bois dan
alimens, éto
quets, où
confusion.

» Il paroît
diome: cet

1778.
Mai.

achetâmes de cette chair; elle nous parut être de la chair d'ours, mais elle avoit un goût de poisson. Ils se nourrissent aussi de la racine de fougere, de la plus grande espece, dont j'ai parlé dans la description de l'*Entrée de Nootka* : ils la font cuire au four, ou ils l'apprêtent d'une autre maniere. Plusieurs de nos gens les virent encore manger, sans dégoût, d'une substance que nous avons jugé être la partie intérieure de l'écorce du pin. Leurs canots étoient remplis de vases de bois, contenant de la neige, qu'ils avaloient avec avidité : peut-être qu'il seroit plus pénible pour eux de transporter de l'eau dans ces vases ouverts. Leur maniere de manger est très-décente & très-propre ; ils avoient grand soin d'enlever les ordures qui adhéroient aux choses dont ils vouloient se nourrir ; & quoiqu'ils mangent quelquefois la graisse crue de certains animaux de mer, ils ne manquent pas de la diviser en bouchées, avec leurs petits couteaux. Ils sont très-propres & très-décens sur leur personne ; leur corps n'offre ni graisse ni saleté ; les vases de bois dans lesquels ils semblent mettre leurs alimens, étoient en bon état, ainsi que leurs canots, où nous n'apperçûmes ni désordre ni confusion.

» Il paroît d'abord difficile d'apprendre leur idiome : cette difficulté ne vient pas de ce que

1778.
Mai.

leurs mots ou leurs sons se trouvent peu distincts ou confus, mais de ce que les termes & les sons qu'ils emploient ont différentes significations ; car ils sembloient faire souvent usage du même mot, en lui donnant des acceptions très-diverses. Au reste, si nous avions fait un plus long séjour parmi eux, nous aurions peut-être reconnu que c'étoit une méprise de notre part. (On trouve dans la grande Relation quelques mots de leur langue).

» Quant aux animaux de cette partie du Continent de l'Amérique, je dois répéter une remarque que j'ai faite sur ceux de l'Entrée de Nootka : nous ne les connoissons que d'après les fourrures apportées par les Sauvages à notre marché. Ils nous vendirent sur-tout des peaux de veaux marins, un petit nombre de renards, des chats blanchâtres, ou des *lynx*, des martres communes & des martres de pin, de petites hermines, des ours, des ratons & des loutres de mer. Il y avoit plus de martres, de ratons & de loutres que d'autres peaux ; celles-ci composent en effet le vêtement ordinaire des Naturels ; mais les fourrures du premier de ces quadrupèdes, qui, en général, étoient d'un brun beaucoup plus clair que celles de Nootka, surpassoient extrêmement le reste en finesse. Les loutres & les martres étoient bien plus abondantes ici qu'à Nootka,

mais

mais d'un épaisseur, & elles étoient qui est, si plus de carins, se tures étoient tachetées de ches ; la pl ou couleur

» Nous à Nootka ; ticuliers à blanc : les sieurs mor des fourru jeunes, d'a ner leur gr trouvâmes très-brillant que l'hermi de l'Entrée & elle n'a achetâmes a animal, dor ment l'épe couleur, fu sur le peu d

Tome X

mais d'une moindre finesse & d'une moindre épaisseur, quoique d'une plus grande étendue, & elles étoient presque toutes de ce noir lustré, qui est, sans doute, la couleur dont on fait le plus de cas. Les peaux d'ours & de veaux marins, se trouverent assez communes; les dernières étoient blanches en général & agréablement tachetées de noir, ou quelquefois toutes blanches; la plupart de celles d'ours, étoient brunes, ou couleur de suie.

» Nous avons vu chacun de ces animaux à *Nootka*; mais nous en aperçûmes de particuliers à l'Entrée dont je parle; tel est l'ours blanc : les Naturels nous apportèrent plusieurs morceaux de sa fourrure, & même des fourrures entières de quelques individus jeunes, d'après lesquels nous ne pûmes déterminer leur grandeur en pleine croissance. Nous y trouvâmes aussi le glouton, qui avoit des couleurs très-brillantes; une espèce d'hermine plus grande que l'hermine ordinaire : c'est la même que celle de l'Entrée de *Nootka* : elle est tachetée de brun, & elle n'a guere de noir que sur la queue. Nous achetâmes aussi la fourrure de la tête d'un grand animal, dont nous ne pûmes reconnoître précisément l'espèce; nous jugeâmes cependant sur la couleur, sur la longueur & la qualité des poils, sur le peu de ressemblance qu'elle avoit avec celle

1778.
Mai.

1778.
Mai.

d'aucun quadrupede terrestre, que ce pouvoit être le mâle du grand ours de mer. L'une des plus belles peaux, qui semble particuliere à cet endroit, car jusqu'ici nous n'en avons pas remarqué de pareilles, est celle d'un petit animal d'environ dix pouces de longueur, qui a le dessus du dos brun, ou couleur de rouille, avec une multitude de taches d'un blanc sale, & les flancs d'un cendré bleuâtre, parfemé aussi des taches dont je viens de parler : la queue n'excede pas le tiers de la longueur du corps, & elle est couverte sur les bords de poils blanchâtres. C'est sans doute le même auquel M. Staehlin donne le nom de *Souris des champs tachetée*, dans sa courte description du nouvel Archipel du Nord; mais n'ayant examiné que des peaux imparfaites, je ne puis dire s'il est de l'espece de la souris, ou de l'écureuil : M. Anderson étoit disposé à croire que c'est l'animal décrit par M. Pennant, sous le nom de *Marmotte de Casan*. La multitude de fourrures, annonce que les especes des animaux que je viens d'indiquer, sont très-répandues; il faut observer que nous ne vîmes ni des peaux de renne, ni des peaux de daim (a).

» Nous ne vîmes de métaux que du cuivre &

(a) Nous supprimons ici ce que dit M. Cook des oiseaux & des poissons de l'Entrée du Prince Guillaume.

 1778.
 Mai.

du fer; l'un & l'autre, mais sur-tout le dernier, étoient en si grande abondance, qu'ils formoient les pointes de la plupart des traits & des lances. Les Sauvages se peignent avec une ocre rouge qui est très-cassante & onctueuse, ou avec un minerai de fer dont la couleur approche de celle du cinabre, avec un fard bleu & brillant dont nous ne pûmes nous procurer des échantillons, & du plomb noir. Chacune de ces substances paroît être rare; car les Naturels en apportèrent une petite quantité de la première & de la dernière, & ils sembloient la conserver soigneusement.

» Peu de végétaux frappèrent nos regards; on ne voit guere dans les bois que le pin du Canada, & le *spruce*: il y en avoit quelques-uns assez gros.

» Ces Sauvages doivent avoir reçu, d'une Nation civilisée, les grains de verre & le fer que nous trouvâmes parmi eux. Les observations faites plus haut, prouvent, d'une manière à-peu-près sûre, qu'ils n'avoient jamais communiqué directement avec des Européens; il ne reste plus qu'à déterminer d'où leur venoient ces ouvrages de nos manufactures. Il paroît qu'ils les ont reçus par l'entremise des Tribus établies dans l'intérieur des terres, depuis la *Baie d'Hudson*, ou depuis nos établissemens sur les lacs du *Canada*. Selon

1778.
Mai.

une autre supposition qui n'est pas, il est v^{ra} aussi vraisemblable, les navires Russes qui partent du *Kamschaka*, ont déjà étendu leur commerce jusqu'ici, ou du moins les Habitans des *Iles des Renards*, les plus orientales, communiquent le long de la Côte, avec ceux de l'*Entrée du Prince Guillaume*.

» Quant au cuivre, il semble que les Sauvages se le procurent eux-mêmes, ou du moins il passe en peu de mains avant de leur arriver, car lorsqu'ils nous demandoient quelque chose en échange de leurs richesses, ils avoient coutume de nous faire entendre qu'ils possédoient une assez grande quantité de ce métal, & qu'ils n'en vouloient pas davantage.

» En supposant qu'ils ont reçu de la côte orientale du Nouveau-Monde des ouvrages de manufactures d'*Europe*, par l'entremise des peuplades, établies dans l'intérieur du pays, il est assez singulier toutefois qu'ils n'aient jamais donné en échange des fourrures de leurs loutres de mer; car s'ils en avoient donné, on auroit dû en voir, à une époque quelconque, aux environs de la *Baie d'Hudson*, & je ne sache pas qu'on y en ait vues. Pour répondre à cette question difficile, il convient de faire valoir l'éloignement où se trouve l'*Entrée du Prince Guillaume*, à l'égard de la *Baie d'Hudson*; quoique cette distance n'est

êche pas
er si loin,
eux des S
ures, qui
orter au-d
es Tribus
ablement
ôté de l'Ef
es Négocia
ent moins
e leur pay

Obligés d
mes & Géo
urant toute
ous conduir
à les Angl
oient le pass
e 6 Juin, ap
e son embo

» Nous l'a
d 30^e de
est-à-dire,
entrée, sans
» Si la dé

(*) Le Capi
Manuscrit, le no
bandé, avec rai

ne s'écarter pas les marchandises Européennes d'arriver si loin, parce qu'elles sont d'un prix infini aux yeux des Sauvages, elle peut empêcher les fourrures, qui sont des choses communes, de se porter au-delà de deux ou trois différentes Tribus : ces Tribus intermédiaires les emploient vraisemblablement à se vêtir, & elles en envoient, du côté de l'Est jusqu'à l'endroit où l'on rencontre les Négocians d'Europe, d'autres, qu'elles estiment moins, parce qu'elles viennent des animaux de leur pays.

1778.
Mai.

Obligés de supprimer les reconnoissances Maritimes & Géographiques, dont M. Cook s'occupait durant toute sa navigation sur la côte d'Amérique, nous conduirons les Lecteurs à la Rivière de Cook, où les Anglois espérèrent d'abord qu'ils trouveroient le passage au Nord. Ils quitterent cette rivière le 6 Juin, après l'avoir remontée jusqu'à 70 lieues de son embouchure.

6 Juin.

» Nous l'avons reconnue, dit M. Cook, jusqu'à 30^d de latitude, & à 210^d de longitude ; c'est-à-dire, jusqu'à plus de 70 lieues de son entrée, sans rien voir qui indiquât sa source.

» Si la découverte de cette grande rivière (a).

(a) Le Capitaine Cook ayant laissé en blanc, dans son Manuscrit, le nom de cette rivière, Milord Sandwich a recommandé, avec raison, de l'appeler la Rivière de Cook.

1778.
Juin.

qui semble devoir le disputer à ceux des fleuves qui procurent la navigation la plus étendue dans l'intérieur des terres, devient utile au siècle présent, ou aux âges futurs, il faudra moins regretter le temps qu'elle nous a coûté. Pour nous, qui avions en vue de plus grands objets, le délai qu'elle occasionna fut une perte essentielle; l'été s'avançoit à grands pas; nous ne savions pas combien nous aurions de chemin à faire au Sud pour suivre la direction de la côte, & nous étions alors convaincus que le continent de l'*Amérique Septentrionale* se prolonge à l'Ouest beaucoup plus loin que ne sembloient l'indiquer les cartes modernes les plus estimées. Tout cela diminueoit la probabilité de l'existence d'un passage dans la *Baie de Baffin* ou dans la *Baie d'Hudson*, ou prouvoit du moins qu'il étoit d'une plus grande étendue. J'eus cependant du plaisir à songer que si je n'avois pas examiné en détail cette *Entrée* considérable, les Ecrivains qui font de la Géographie dans leur cabinet, auroient établi comme une vérité, qu'elle communique au Septentrion avec la Mer du Nord, ou à l'Est avec la *Baie de Baffin* ou celle d'*Hudson*, & qu'on l'auroit peut-être un jour marqué sur les cartes avec plus de précision & des indices plus sûrs, que les *Détroits de Fuca* & de *Fonte*, qui sont invisibles, parce qu'ils sont imaginaires.

» L'après
deux cano
à la point
trouvent a
rer notre
riviere &
une boute
noie d'*An*
où seroier
l'époque d

» M. K
où il appro
se montre
blement a
ques, &
Ils parure
les mains
les signes
arme. M.
ainsi qu'à
Sauvages,
ble. Ils av
& plusieu
Découverte
mena au
la vue de
dre beauc
crus en su

» L'après - midi, je renvoyai M. King avec deux canots armés; je lui ordonnai de débarquer à la pointe septentrionale des terrains bas qui se trouvent au côté Sud-Est de la riviere; d'y arborer notre pavillon, d'y prendre possession de la riviere & du pays, au nom du Roi, d'y enterrer une bouteille contenant quelques pieces de monnoie d'Angleterre frappées en 1772, & un papier où seroient écrits les noms de nos vaisseaux, & l'époque de notre découverte.

1778.
Juin.

» M. King me dit, à son retour, qu'au moment où il approcha de la côte, vingt Naturels du pays se montrèrent en étendant les bras, vraisemblablement afin d'annoncer leurs dispositions pacifiques, & de prouver qu'ils étoient sans armes. Ils parurent très-alarmés de voir des fusils entre les mains de ses gens; & ils l'engagerent, par les signes les plus énergiques, à quitter cette arme. M. King y ayant consenti, on lui permit, ainsi qu'à ses camarades, de marcher vers les Sauvages, qui étoient d'un caractère gai & sociable. Ils avoient quelques pieces de saumon frais & plusieurs chiens. M. Law, Chirurgien de la *Découverte*, qui acheta un de ces animaux, le mena au rivage & il le tua d'un coup de fusil, à la vue des Naturels. Cet effet sembla les surprendre beaucoup, & comme s'ils ne s'étoient pas crus en sûreté avec des hommes si redoutables,

1778.
Juin.

ils s'en allerent; mais on découvrit bientôt leurs piques & d'autres armes cachées près d'eux dans les buissons. M. King m'informa d'ailleurs que le terrain étoit marécageux, & le sol maigre, léger & noir; qu'il produisoit un petit nombre d'arbres & d'arbrisseaux, tels que des pins, des aunes, des bouleaux & des faules, des rosiers & des groseilliers, & une herbe très-petite; mais il n'aperçut pas une seule plante en fleur.

» Plusieurs grandes pirogues & quelques petites arrivèrent au moment de notre appareillage; les hommes qui les montoient, nous vendirent d'abord des fourrures; ils nous vendirent ensuite leurs habits, & ils se dépouillerent de manière que la plupart furent complètement nus. Ils nous apportèrent entre autres choses, un assez grand nombre de peaux de lapins blancs, de très-belles peaux de renards rougeâtres, & seulement deux ou trois de loutres. Ils nous fournirent aussi du saumon & de la plie. Ils donnerent au fer la préférence sur tout ce que nous leur offrîmes d'ailleurs. Les ornemens des levres ne nous parurent pas si communs parmi eux, qu'à l'Entrée du Prince Guillaume, mais la cloison de leur nez étoit plus chargée de parures, & en général, ces parures du nez étoient beaucoup plus longues. Ils avoient encore une plus grande quantité de broderies blanches & rouges sur quelques parties de leurs vête-

nens, & sur
que leurs car
» Il faut ob
encontrâmes
ent être de
ent l'Entrée
orts étoient
mais que rel
différent
u de l'Entrée
us gutturale
ume, leurs a
et les petites
re des sent
» Ils possèd
ce métal,
ussi de la mé
ent à nos h
nefois de cu
s'ils placent
es couteaux
erre, étoient
ere. J'ai déjà
où ils tirent
able qu'ils les
vec lesquels
ommerce, je
usses n'ont

nens, & sur quelques-uns de leurs ouvrages, tels que leurs carquois & les étuis de leurs couteaux.

» Il faut observer que tous les Naturels que nous rencontrâmes dans cette riviere, nous semblent être de la même Nation que ceux qui habitent l'*Entrée du Prince Guillaume*; que les rapports étoient on ne peut pas plus frappans; mais que relativement à l'idiome & à la figure, ils différoient essentiellement de ceux de *Nootka* & de l'*Entrée du Roi Georges*; si leur langue est plus gutturale, ainsi qu'à l'*Entrée du Prince Guillaume*, leurs articulations sont fortes & distinctes, & les petites phrases qu'ils emploient paroissent être des sentences.

» Ils possèdent du fer, ils ont des couteaux de ce métal, & les pointes de leurs piques sont aussi de la même substance. Leurs piques ressemblent à nos hallebardes; les pointes sont quelquefois de cuivre; la longueur de leurs couteaux qu'ils placent dans des gânes, est considérable. Les couteaux & un petit nombre de grains de verre, étoient les seules choses de fabrique étrangère. J'ai déjà exposé mes conjectures sur le lieu où ils tirent ces articles; mais s'il paroît probable qu'ils les reçoivent de ceux de leurs voisins avec lesquels les Russes peuvent avoir établi un commerce, je ne craindrai pas de dire que les Russes n'ont jamais été parmi eux; car, s'ils

1778.
Juin.

1778.
Juin.

étoient connus des Russes, il y a lieu de croire que nous ne les aurions pas trouvés vêtus de fourrures aussi précieuses que celles de la loutre de mer.

» Il est sûr qu'on peut établir un commerce de fourrures très-avantageux avec les Habitans de cette vaste côte; mais, à moins qu'on ne trouve un passage au Nord, elle paroît trop éloignée, pour que la *Grande-Bretagne* en tire quelque parti. Il faut cependant observer que les loutres de mer sont les fourrures les plus précieuses, ou plutôt les seules précieuses que j'aye vues sur les côtes occidentales de l'*Amérique*; toutes les autres, & en particulier celles de renards & de martres, sembloient être d'une qualité inférieure. Il faut observer aussi que la plupart des peaux que nous achetâmes étoient coupées en habits. Au reste, quelques-unes de celles-ci se trouvoient en bon état; mais le reste étoit vieux & assez déguenillé, & dans toutes il y avoit des poux. Ces pauvres Sauvages n'employant leurs peaux qu'en habits, on ne peut supposer qu'ils se donnent la peine d'en apprêter une quantité plus considérable que celle dont ils ont besoin. Le désir de se procurer des vêtemens est peut-être la raison principale qui les détermine à tuer des quadrupèdes, car la mer & les rivières semblent les nourrir. Il est vraisemblable que tout

ceci chang
un comm
menteroit
tre de nou
moyens d
à se procu
vroient bi
persuadé q
sion abon

M. Cool
après avoi
de toute la
avoit trou
Saint-Herm
Nébuleuse,
gin, & c
échappé a
miraculeuse

» Tandis
Isles *Schum*
de deux m
mit en par
qu'on voul
le passage

(a) M. de la
sur la Rivière d

ceci changeroit s'ils étoient une fois habitués à un commerce suivi. Cette communication augmenteroit leurs besoins, en leur faisant connoître de nouveaux objets de luxe ; afin d'avoir les moyens de les acheter, ils seroient plus assidus à se procurer des fourrures dont ils s'apercevraient bientôt que le débit est assuré, & je suis persuadé qu'ils en auroient toujours une provision abondante (a).

1778.
Juin.



M. Cook arriva le 28 Juin à l'Isle d'*Oonalashka*, après avoir reconnu fort exactement la portion de toute la partie de la côte d'*Amérique*, qu'il avoit trouvée sur sa route, ainsi que de l'Isle de *Saint-Hermogenes*, de l'Isle de *la Trinité*, de l'Isle *Nébuleuse*, de l'Isle *Kodjiak* & des Isles *Schumagin*, & de l'Isle de *la Plie*, & après avoir échappé au naufrage d'une manière presque miraculeuse.

28.

» Tandis que nous étions par le travers des Isles *Schumagin*, dit-il, la *Découverne*, éloignée de deux milles, tira trois coups de canon ; elle mit en panne, & elle m'avertit par un signal, qu'on vouloit me parler. Je fus très-alarmé, & le passage du canal ne m'ayant fait remarquer

(a) M. de la Peyrouse nous rapportera des détails plus étendus sur la *Rivière de Cook*, & sur les Habitans de ses bords.

1778.
Juin.

aucun danger apparent, je craignis qu'il ne fût arrivé quelque accident à ma Conserve, qu'elle n'eût fait une voie d'eau, par exemple. Un canot que je lui envoyai, revint bientôt avec le Capitaine Clerke. Je fus que quelques Naturels, montant trois ou quatre pirogues, étoient enfin venus à l'arrière de son vaisseau, après l'avoir suivi assez long-temps. L'un d'eux ôta son chapeau, fit la révérence & plusieurs autres signes à la manière des Européens. On lui jeta une corde, à laquelle il attacha une petite boîte, & quand il vit que l'Equipage de la *Découverte* tenoit la boîte, il prononça quelques mots, qu'il accompagna de différens gestes, & il emmena les pirogues. Les gens du Capitaine Clerke n'ayant pas imaginé que la boîte contint quelque chose, ils ne l'ouvrirent qu'après le départ des Naturels du pays, & encore ce fut par hasard : ils y trouverent un morceau de papier, plié soigneusement, sur lequel il y avoit de l'écriture ; on supposa que cette écriture étoit en langue Russe. Nous remarquâmes en tête, une date de 1778, & le corps du billet indiquoit l'année 1776. Il n'y avoit à bord personne d'assez habile pour déchiffrer l'alphabet de l'écrivain ; les chiffres arabes qu'offroit la lettre, annonçoient assez que nous avions été précédés, dans cette Partie du Monde, par des hommes qui connoissoient les arts de

l'Europe ;
Négocians
faire un g
depuis lon
la Mer Pac

» Le Ca
Russes avoi
heureux,
imaginé de
leur situati
m'avoit av
venoit con
cutter l'œuv
ne pensai p
naufnage da
dans ce cas
Isle, auroie
seaux, que
fortune, a
secours au
prix. Je ju
un des Né
depuis peu
plutôt des
patriotes q
Naturels du
supposant d
ter, dans l'

l'Europe ; & l'efpoir de rencontrer bientôt des Négocians Rufles , ne pouvoit manquer de nous faire un grand plaifir ; car nous étions réduits , depuis long-temps , à la fociété des Sauvages de la Mer Pacifique & de l'Amérique Septentrionale.

» Le Capitaine Clerke crut d'abord que des Rufles avoient fait naufrage ici , & que ces malheureux , voyant paffer nos vaiffeaux , avoient imaginé de nous écrire pour nous inftruire de leur fituation. Brûlant du défir de les foulager , il m'avoit averti par un fignal de l'attendre , & il venoit conférer avec moi fur les moyens d'exécuter l'œuvre de bienfaifance qu'il méditoit. Je ne penfai pas , comme lui , qu'il fût queftion de naufrage dans la lettre. Il me parut clair que dans ce cas , les hommes , abandonnés fur cette Ifle , auroient commencé par envoyer aux vaiffeaux , quelques-uns de leurs compagnons d'infortune , afin de fe procurer plus furement des fecours auxquels ils devoient mettre un fi grand prix. Je jugeai que la lettre avoit été écrite par un des Négocians Rufles , qui avoient abordé depuis peu fur cette terre , & qu'elle renfermoit plutôt des informations pour ceux de fes Compatriotes qui y viendroient enfuite ; que les Naturels du pays nous ayant apperçu , & nous fupposant des Rufles , s'étoient décidés à l'apporter , dans l'efpérance que nous nous arrêterions.

1778.
Juin.

1778.
Juin.

Intimement convaincu que je ne me trompois pas, je ne m'arrêtai point pour éclaircir ce fait; mais je fis de la voile, & je cinglai à l'Ouest le long de la Côte, couverte de neige; quelques collines en particulier, dont les sommets s'élançoient au-dessus des nuages à une hauteur prodigieuse, en étoient revêtues. Nous remarquâmes que celle de ces collines qui gît le plus au Sud-Ouest, renferme un volcan d'où il sortoit sans cesse de vastes colonnes de fumée noire. Elle gît à peu de distance de la Côte par 54 degrés 48 minutes de latitude, & 195 degrés 45 minutes de longitude: elle est remarquable par sa figure, qui présente un cône parfait: le volcan est à la cime. Elle ne s'offre guere sans nuages à nos yeux, non plus que le reste de ces montagnes. La base & le sommet se montrent nettement de temps à autre; alors un nuage étroit & quelquefois deux ou trois, placés l'un au-dessus de l'autre, enveloppoient le milieu d'une ceinture, qui, jointe à la colonne de fumée, élancée perpendiculairement de la cime & déployée par le vent, en forme de queue d'une grande longueur, produisoit un coup-d'œil très-pittoresque. Il faut observer qu'à la hauteur où parvenoit la fumée de ce volcan, le vent prenoit quelquefois une direction contraire à celle qu'il avoit à la mer, même dans les temps où il souffloit pour nous avec force.

» Nous
environ
plus de ce
ingt. Ces
propos.
ondeur da
-dire, à t
tite pirog
e la grande
na de la R
ne révére
ui étoient
eille. D'ap
z d'après la
vident que
unifications
ous en eûn
int nous tr
rap vert &
e boyaux, c
ne jaquette
re qu'une p
u des harpo
ons étoient
a longueur d
épaisseur d'
ous apperçû
lie de quelq

» Nous primes sur les Côtes de l'*Isle de la Plie*, environ cent plies, dont quelques-unes pesoient plus de cent livres; les moindres en pesoient vingt. Ces rafraîchissemens nous arrivoient fort propos. L'eau avoit trente-cinq brasses de profondeur dans l'espace où nous pêchâmes, c'est-à-dire, à trois ou quatre milles de la côte : une petite pirogue, conduite par un homme, arriva de la grande Isle, près de nous. Lorsqu'il approcha de la *Résolution*, il ôta son chapeau, & il fit une révérence, de la même maniere que ceux qui étoient allés à la hanche de la *Découverte* la veille. D'après la lettre dont j'ai parlé plus haut, & d'après la politesse de ces Insulaires, il étoit évident que les Russes entretenoient des communications & un commerce avec eux; mais nous en eûmes une nouvelle preuve : celui qui vint nous trouver ici, portoit des culottes de drap vert & au-dessous de la souquenille ou robe de boyaux, dont se revêtent les Naturels du pays, une jaquette de laine noire. Il n'avoit rien à vendre qu'une peau de renard gris, & des meubles de bois des harpons de pêche : les pointes de ces harpons étoient d'os & proprement travaillées dans la longueur de plus d'un pied; elles étoient de l'épaisseur d'une canne ordinaire & sculptées. Nous aperçûmes dans son canot une vessie remplie de quelque chose que nous primes pour de

1778.
Juin.

1778.
Juin.

l'huile ; car il l'ouvrit , & après avoir rempli sa bouche de ce qu'elle contenoit , il la referma.

» Sa pirogue étoit de la même construction que celles que nous avons vues auparavant , mais plus petite. Il se servoit de la pagaie à double pale ; les Naturels qui étoient allés à la hanche de la *Découverte* , s'en servoient aussi. Il ressembloit exactement par la taille & par les traits aux Sauvages que nous avons trouvés dans l'*Entrée du Prince Guillaume* & de la *Rivière de Cook* , mais son corps n'offroit aucune peinture ; sa face étoit trouée dans une direction oblique , & sans ornement. Nous lui dîmes quelques-uns des mots que répéterent souvent les Américains que nous avons quittés en dernier lieu ; il ne parut pas les comprendre. On doit peut-être attribuer ceci à notre mauvaise prononciation , plutôt qu'à son ignorance du dialecte.

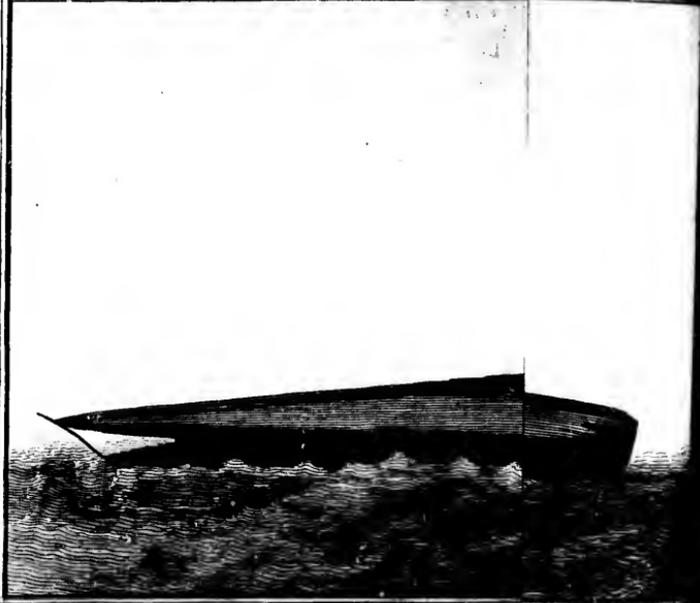
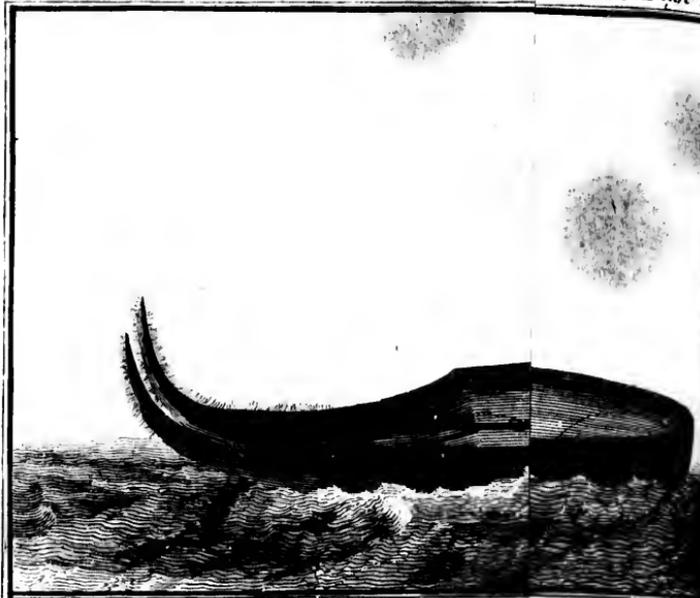
» Tandis que nous étions à l'ancre , près d'*Oonashka* , plusieurs Naturels dont chacun montoit une pirogue , arrivèrent près de nous , & ils échange-
rent contre du tabac un petit nombre d'instrumens de pêche. L'un d'eux , qui étoit très-jeune , renversa son canot au moment où il se trouvoit à la hanche de l'un des nôtres. Nos gens le saisirent dans la mer , mais son embarcation entraînée au gré des flots , fut recueillie par un autre Insulaire qui la ramena à la côte. Cet acci-

dent

GE

voir rempli
il la referra
construction
comparant
rigate à double
es à la hanche
ffi. Il ressem
les traits au
dans l'Embr
iere de Cook
nture; sa lerre
lique, & fass
ques - uns des
méricains que
u; il ne parat
-être attribuer
n, plutôt qu'à

près d'Onne
acun montait
s, & ils échan
nombre d'inf
qui étoit très
ment où il se
tres. Nos gens
embarcation
ueillie par un
ôte. Cet acte
dent



Bernard

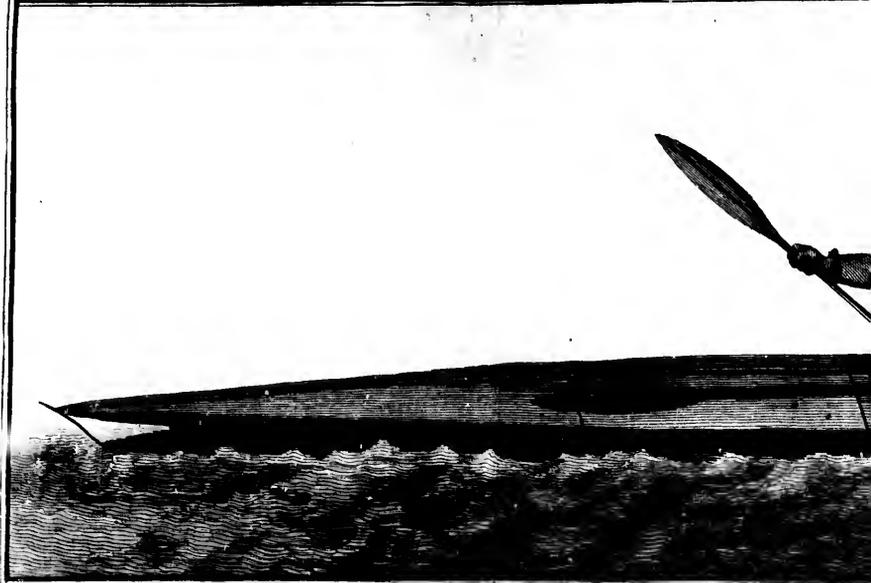
dent oblig
 bord; il d
 où nous l'
 montra ni
 première r
 posée de la
 semblablem
 vêtement d
 garnies de
 Le côté à p
 raccomod
 offe de soie
 ou trois esp
 tant mouill
 se revêtit av
 faire. Son m
 de ses Com
 connoissoien
 usages. Au
 coup leur cu
 rendre en pir
 voisins pour
 dinaires.

» Un Hab
 ette pareille
 Clerke. Il m
 écrite en Ru
 endoit, com

dent obligea le jeune homme de venir sur mon bord ; il descendit dans ma chambre dès l'instant où nous l'engageâmes à y descendre , & il ne montra ni répugnance , ni mal-aïse. Il portoit une première robe de la forme d'une chemise , composée de larges boyaux d'un animal marin , vraisemblablement d'une baleine ; & par-dessous , un vêtement de la même forme , de peaux d'oiseaux , garnies de leurs plumes & cousues proprement. Le côté à plumes posoit sur la chair. Il l'avoit raccommodé ou repétassé avec des morceaux d'étoffe de soie ; & son chapeau étoit orné de deux ou trois especes de grains de verre. Ses habits étant mouillés , je lui en donnai d'autres dont il se revêtit avec autant d'aisance que j'aurois pu le faire. Son maintien , & celui de quelques autres de ses Compatriotes , nous firent croire qu'ils connoissoient les Européens & plusieurs de nos usages. Au reste nos vaisseaux excitoient beaucoup leur curiosité , car ceux qui ne purent s'y rendre en pirogues , s'assemblerent sur les collines voisines pour regarder des bâtimens aussi extraordinaires.

» Un Habitant de l'Isle m'apporta une seconde lettre pareille à celle qu'avoit reçue le Capitaine Clerke. Il me la présenta , mais elle se trouva écrite en Russe , langue qu'aucun de nous n'entendoit , comme je l'ai déjà observé. Si elle m'é-

1778.
Juin.



CANOTS D'O



CANOTS D'OONALASHKA.

B

1778.
Juin.

toit inutile , elle pouvoit servir à d'autres , & je la rendis au porteur , que je renvoyai avec des présens ; il me fit plusieurs révérences profondes.

» Me promenant le lendemain , le long de la côte , je rencontrai un groupe d'Insulaires des deux sexes assis sur l'herbe ; ils faisoient un repas , composé de poissons crus , qu'ils sembloient manger avec autant de plaisir que nous mangeons un turbot servi dans la sauce la plus délicate.

La nature de cet ouvrage ne permet pas d'indiquer la route & les découvertes de M. Cook depuis son départ de l'Isle d'*Oonalashka* , jusqu'au moment où il fut arrêté par les glaces du Nord. Nous sommes réduits à extraire du Voyage quelques - uns des endroits les plus intéressans.

3 Août. » Le 3 Août par $62^{\text{d}} 34'$ de latitude & 192^{d} de longitude , dit M. Cook , M. Anderson , mon Chirurgien , attaqué de consomption depuis plus d'un an , mourut. C'étoit un jeune homme plein de sentiment & d'esprit , & d'une société agréable ; il savoit bien son Art , & il avoit acquis beaucoup de connoissances en d'autres parties. Les Lecteurs remarqueront , sans doute , combien il m'avoit été utile dans le cours du Voyage ; & si la mort ne fût venue le frapper , le Public , j'en suis sûr , auroit reçu de lui des Mémoires sur l'Histoire Naturelle des Pays où nous avons abordé , qui prouveroient

d'une ma
digne des
après qu'i
perçûmes
nous supp
pelai *Isle*
d'un homm
coup. Le l
urgien de
& je nom
Samuel ,
vaisseau «.

M. Cook
a nommée
 $64^{\text{d}} 30'$ de
tude ; &
circonférenc
offre de gr
en bien des
& de végét.
rente espec
plupart étoie
arbrisseaux ,
ent. Un pe
il débarqua ,
de pourpier
en remplit

d'une maniere démonstrative, combien il étoit digne des éloges que je lui donne ici. Peu d'après qu'il eut rendu le dernier soupir, nous aperçûmes une terre dans l'Ouest, à douze lieues; nous supposâmes que c'étoit une Isle, & je l'appelai *Isle Anderson*, afin de perpétuer la mémoire d'un homme que j'aimois & que j'estimois beaucoup. Le lendemain, je fis venir M. Law, Chirurgien de la *Découverte*, à bord de la *Résolution*, & je nommai Chirurgien de la *Découverte* M. Samuel, premier Aide de Chirurgien de mon vaisseau «.

1778.
Août.



M. Cook débarqua le 5, à une Isle qu'il nommée *Isle du Traîneau*, & qui gît par 64^d 30' de latitude, & 193^d 57' de longitude; & elle a environ quatre lieues de circonférence. La surface du terrain en général offre de grosses pierres détachées, qui sont, en bien des endroits, couvertes de mousses & de végétaux. Il y compta plus de vingt ou trente especes différentes de ces végétaux, & la plupart étoient en fleur. Mais il n'y aperçut ni arbustes, ni arbres, non plus que sur le Continent. Un petit terrain bas, près de la greve, où il débarqua, produisoit une quantité considérable de pourpier sauvage, de pois d'angélique, &c. Il remplit le canot, & il fit mettre ces légumes

5.

1778.
Août.

dans la soupe. Il vit un renard, quelques pluviers & divers petits oiseaux, & il rencontra des cabanes en ruines, construites en partie sous terre. Ainsi des hommes avoient été depuis peu sur cette Isle, & il est clair que les Habitans de la côte voisine y viennent pour un objet quelconque; car il y avoit un sentier battu d'une extrémité à l'autre. Il trouva à peu de distance de la greve, où il mit à terre, un traîneau. Il le jugea semblable à ceux qu'emploient les Habitans du *Kamschatka*, pour faire leurs transports sur la glace ou la neige. Il avoit dix pieds de longueur & vingt pouces de large; il étoit garni de ridelles par le haut, & d'os par en bas: sa construction me parut heureuse; ses diverses parties étoient jointes d'une maniere très-soignée, les unes avec des chevilles de bois, & la plupart avec des courroies ou des lanieres de baleine; ce qui le persuada que c'étoit un ouvrage des Naturels du pays.

9. Il se trouva le 9 par le travers du *Cap du Prince de Galles*, l'extrémité la plus occidentale des parties de l'*Amérique* connues jusqu'à présent. Ce Cap gît par $65^{\text{d}} 46'$ de latitude, & $191^{\text{d}} 45'$ de longitude; il porta ensuite du côté de l'*Asie*, & le 10 Août il mouilla sur la côte de *Tschutsky*.
- 20.

Rédempte su

» AU mo
(c'est M.
la côte sep
tans, à qui
du trouble
nettement
rier du pay
Je résolu de
qui frappe
effet en rou
ques-uns de
hommes qui
& des traits
monticule p
approchâmes
la greve, ils
rent des ré
mes à leurs p
part, ne leu
attendre que
retirerent au
rivage. Je
main; je les
esttes, à s'ar
ues bagatelle

Résumé sur la Côte de Tschutsky. Remarques sur ce Pays & sur ses Habitans.

1778.

Août.

» AU moment où nous entrâmes dans la Baie, (c'est M. Cook qui parle) nous apperçûmes sur la côte septentrionale, un village & des Habitans, à qui la vue de nos vaisseaux parut inspirer du trouble & de la crainte. Nous distinguions nettement des gens qui marchaient vers l'intérieur du pays, avec des fardeaux sur leurs épaules. Je résolus de débarquer près de leurs habitations, qui frappoient nos regards, & je me mis en effet en route avec trois canots armés, & quelques-uns de mes Officiers. Trente ou quarante hommes qui portoient une hallebarde, un arc & des traits, étoient rangés en bataille sur un monticule près du village; à mesure que nous approchâmes, trois d'entre eux descendirent sur la greve, ils ôtèrent leurs chapeaux, & ils nous firent des révérences profondes. Nous répondîmes à leurs politesses; mais cet accueil de notre part, ne leur inspira pas assez de confiance pour attendre que nous eussions débarqué; car ils se retirèrent au moment que nos canots touchèrent le rivage. Je les suivis seul, sans rien tenir à la main; je les déterminai, par mes signes & mes gestes, à s'arrêter, & à recevoir en présent quelques bagatelles. Ils me donnerent, en retour,

1778.
Août.

deux peaux de renard & deux dents de che-
de mer. J'ignore si les largesses commencées
de mon côté ou du leur; il me parut qu'ils avoient
apporté ces choses afin de me les offrir, & qu'ils
me les auroient présentées quand même ils n'auroient
rien reçu de moi.

» Je les jugeai très-craintifs & très-circonspectes, & ils me prièrent, par gestes, de ne pas
laisser avancer les gens de ma troupe : l'un d'eux
se plaça sur les épaules duquel je voulus mettre
la main, tressaillit, & recula de plusieurs pas. Ils
retirèrent à mesure que j'approchai; ils étoient
prêts à faire usage de leurs piques, & ceux qui
se trouvoient sur le monticule, se disposoient
à les soutenir avec leurs traits. J'arrivai insensiblement
au milieu d'eux, ainsi que deux ou trois de
mes compagnons. Des grains de verre que
je leur distribuai, leur inspirèrent bientôt une forte
de confiance; ils ne s'alarmerent plus lorsqu'ils
virent que quelques autres de mes gens venoient
nous joindre; & les échanges entre nous com-
mencerent peu-à-peu. Nous leur donnâmes des
couteaux, des grains de verre, du tabac, & ils
nous donnerent plusieurs de leurs vêtements
pour un petit nombre de traits; mais rien de ce que nous
leur offrîmes, ne put les engager à nous céder
une pique ou un arc. Ils eurent soin de les tenir
toujours en arrêt; ils ne les quitterent jamais.

e che
encor
s avoie
& qu'
e ils n'a

· circon

de ne p

un d'em

mettre

pas. Ils

ils étoie

ceux q

poioient

insensible

ou trois

re que

une for

s lorsqu'

s venoie

tous con

hâmes d

ac, &

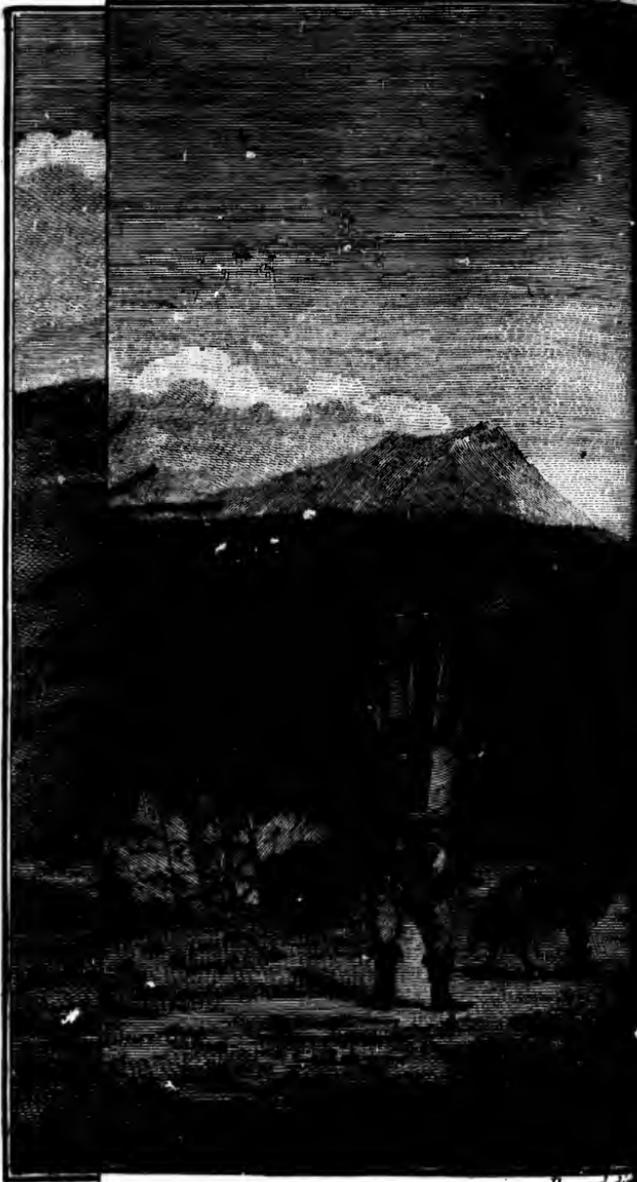
emens

que no

ous céd

e les te

jamais



IONS.

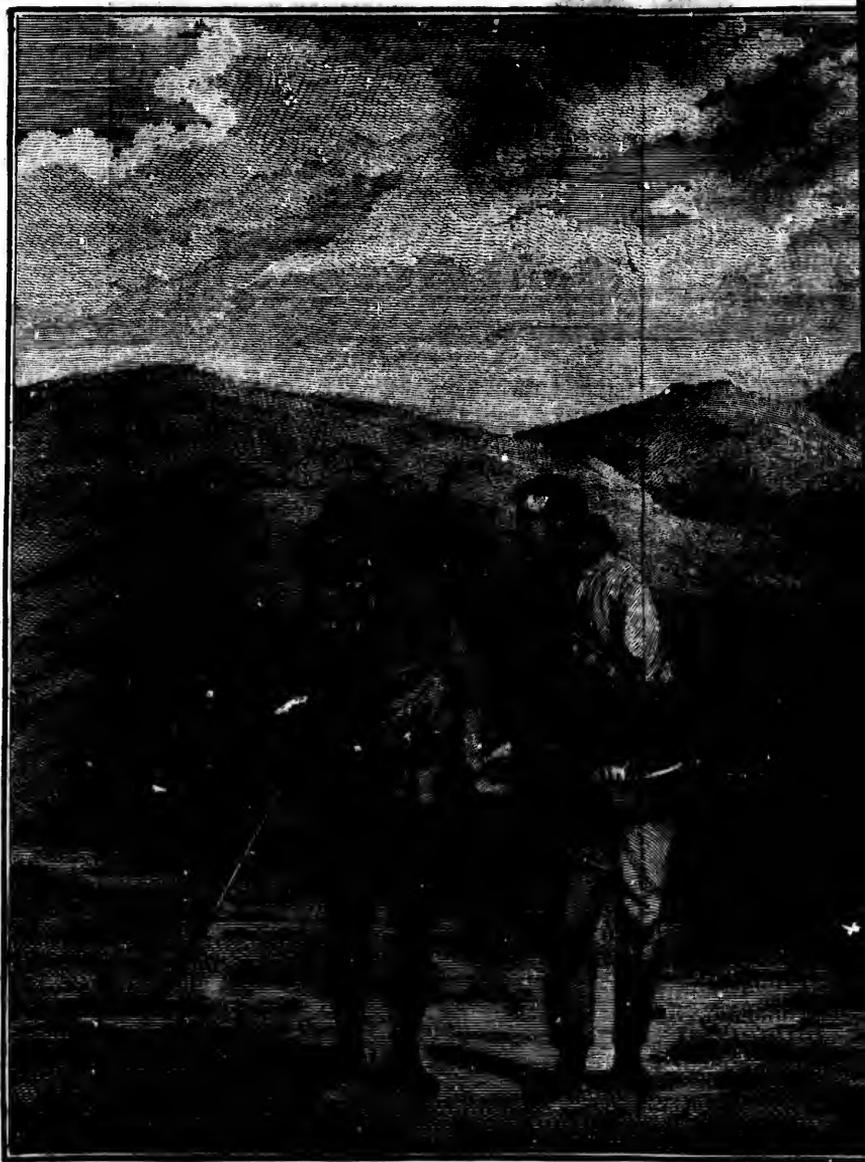
Benard del.

j'en exc
posèrent
& d'une
alors de
prendre
sûreté,
» Leu
mais nou
lés, & q
arrondie.
ploient c
vent pou
fourrure.
nous avio
qu'on tre
& les hal
fabrique
donné be
tures &
métal bla
l'arc & le
en band
cuir roug
de cuir,
épaule g
nous par
cuir roug
& d'autr

j'en excepte quatre ou cinq hommes, qui les dé-
posèrent une fois pour nous régaler d'une danse
& d'une chanson : ils ne manquèrent pas même
alors de les placer de manière à pouvoir les re-
prendre dans un instant ; ils désirèrent , pour leur
sûreté , que nous nous tinssions assis.

» Leurs traits étoient armés d'os ou de pierres ;
mais nous en remarquâmes très-peu de barbe-
lés , & quelques-uns avoient une pointe mouffe
arrondie. Je ne puis dire à quel usage ils em-
ploient ces derniers , à moins qu'ils ne s'en ser-
vent pour tuer de petits animaux , sans gêner la
fourrure. Leurs arcs ressembloient à ceux que
nous avons vus sur la côte d'*Amérique* , & à ceux
qu'on trouve parmi les Esquimaux. Les piques
& les hallebardes étoient de fer ou d'acier , & de
fabrique Européenne ou Asiatique : on s'étoit
donné beaucoup de peine pour les orner de sculp-
tures & de pièces de rapport d'airain ou d'un
métal blanc. Ceux qui se tenoient devant nous
l'arc & les traits en arrêt , portoient leurs piques
en bandoulière sur l'épaule droite : une lanière de
cuir rouge formoit la bandoulière : un carquois
de cuir , rempli de fleches , pendoit sur leur
épaule gauche. Quelques-uns de ces carquois
nous parurent extrêmement jolis ; ils étoient de
cuir rouge ; & ils offroient une broderie élégante
& d'autres ornemens.

1778.
Août.



LES TSCHUTSKY ET



TSCHUTSKY ET LEURS HABITATIONS.

1778.
Août.

» Plusieurs autres choses, & leurs vêtements, en particulier, annoncent un degré d'industrie, bien supérieur à ce qu'on attend d'une peuplade placée à une si haute latitude. Tous les Sauvages que nous avons vus depuis notre arrivée sur la côte d'*Amérique*, étoient d'une petite taille; ils avoient la face joufflue & arrondie, & les os des joues proéminens. Les Habitans du pays, où nous relâchions maintenant, nous offroient des visages allongés; ils étoient robustes & bien faits; en un mot, ils paroissoient d'une race absolument différente. Nous n'apperçûmes ni enfans, ni vieillards, si j'en excepte un homme qui avoit la tête chauve, & étoit désarmé: les autres sembloient être des guerriers d'élite; ils se trouvoient au-dessous plutôt qu'au-dessus du moyen âge. Une marque noire, la seule de ce genre que je remarquai, traversoit la figure du vieillard: ils avoient tous les oreilles percées, & quelques-uns y portoient des grains de verre: c'étoit à-peu-près leur unique parure, car ils n'en ont point à leurs levres. Ceci est un nouveau point dans lequel ils diffèrent des Américains que nous avons vus en dernier lieu.

» Leur vêtement est composé d'un chapeau, d'une jaquette, d'une paire de culottes, d'une paire de bottes & d'une paire de gants: chacune de ces choses est de cuir, de peaux de daim ou

de chien, apprêtées
poils. La
damment
Naturels
des capuc
grands pou
chevelure
ou coupée
la barbe. I
obtinrent d
ce qu'ils es
» Leurs
habitations
exactement
eu au-dess
elles que j
environ vin
douze d'élé
côtes de
euse, & lié
y a sur ce
erture d'un
orte une sec
maison ref
ar une mu
eds de hau
s, & à un

de chien, ou de veau de mer, extrêmement bien apprêtées, &c. ; quelques-unes conservent leurs poils. La tête entre dans le chapeau. Indépendamment de ces chapeaux, dont la plupart des Naturels du pays font usage, nous achetâmes des capuchons de peaux de chien, & assez grands pour couvrir la tête & les épaules. Leur chevelure nous parut noire, mais elle étoit rasée, ou coupée très-près, & aucun d'eux ne portoit la barbe. Dans le petit nombre d'articles qu'ils obtinrent de nous, les couteaux & le tabac furent ceux qu'ils estimèrent le plus.

» Leurs habitations d'été différent de leurs habitations d'hiver ; les dernières ressemblent exactement à une voûte, dont le plancher est un peu au-dessous de la surface de la terre. L'une d'elles que j'examinai, avoit une forme ovale, environ vingt pieds de hauteur, & à-peu-près douze d'élévation ; la charpente étoit de bois & les côtes de baleine disposées d'une manière judicieuse, & liées ensemble par des corps plus petits : au-dessus de cette charpente, une première couverture d'une herbe forte & grossière, qui en porte une seconde de terre, en sorte qu'au dehors, la maison ressemble à un petit mondrain, soutenu par une muraille de pierres de trois ou quatre pieds de hauteur, construite autour des deux côtés, & à une extrémité. A l'autre extrémité, la

1778.
Août.

1778.
Août.

terre est élevée en pente, de maniere à pouvoir monter à l'entrée, qui n'est autre chose qu'un trou placé au sommet du toit. Le lieu où l'on marche étoit plancheyé, & il y avoit au milieu une espece de cellier dans lequel je n'apperçus que de l'eau. Je remarquai, au bout de chacune des cabanes, une chambre voûtée, que je pris pour un magasin. Ces magasins communiquoient à l'habitation par un passage obscur, & avec l'atmosphere par une ouverture qui se trouve dans le toit, & qui est au niveau du terrain sur lequel on marche en plein air; mais on ne peut pas dire qu'ils sont absolument souterrains, car une des extrémités touchoit au bord de la colline, le long de laquelle ils sont rangés, & elle étoit construite en pierre. Le dessus étoit surmonté d'une espece de guérite de sentinelle, ou de tour, composée d'ossements d'un gros poisson.

» Les cabanes d'été sont circulaires & assez étendues; elles forment une pointe au sommet des perches légères, & des os couverts de peaux d'animaux marins, en composent la charpente. L'une d'elles, dont j'examinai aussi l'intérieur, offroit un âtre au foyer, à côté de la porte; j'y vis un petit nombre de vases de bois, dont chacun étoit fort sale. Les endroits où se couchent les Naturels, se trouvoient sur les flancs, & occupoient à-peu-près la moitié de la circon-

rence. & de dé-
tions for-
étoient
propres.

» J'ob-
échafauds
à ceux q
parties de
toutes leu
sécher du
hors de la
dans le pa
renard, m
leurs; ils
blent à de
attellent à l
ont des tra
considérabl
Peut-être
régime diét
avoient été

» Les ca-
genre que
Nord-Oues
de grands
dessous du
» Les en

rence. Il paroît qu'ils ont des idées de pudeur & de décence, car il y avoit plusieurs séparations formées avec des peaux. Le lit & le coucher étoient de peaux de daim, la plupart sèches & propres.

» J'observai autour des habitations, divers échafauds de dix à douze pieds de hauteur, pareils à ceux que nous avons rencontrés sur quelques parties de la côte d'*Amérique*. Ils étoient d'os dans toutes leurs parties, & ils paroissoient destinés à sécher du poisson ou des peaux; on les met ainsi hors de la portée des chiens, très-nombreux dans le pays. Ces chiens sont de l'espece du renard, mais plus gros, & de différentes couleurs; ils ont de longs poils foyeux, qui ressemblent à de la laine. Il est vraisemblable qu'ils les attellent à leurs traîneaux pendant l'hiver, car ils ont des traîneaux; & j'en vis un nombre assez considérable dans une de leurs habitations d'hiver. Peut-être aussi que les chiens entrent dans leur régime diététique, car j'en apperçus plusieurs qui avoient été tués le matin.

» Les canots de cette peuplade sont du même genre que ceux des Sauvages, établis à la côte Nord-Ouest de l'*Amérique*; Nous en trouvâmes de grands & de petits dans une crique qui est au-dessous du village.

» Les environs de la bourgade, nous offrirent

1778.
Avril.

1778.
Août.

une multitude d'offemens de gros poissons & d'autres animaux marins ; d'où il y a lieu de croire que la mer fournit la plus grande partie de leurs subsistances. Le pays me parut extrêmement stérile , car je n'y vis ni arbres , ni arbrisseaux. Nous observâmes , à quelque distance à l'Ouest , une chaîne de montagnes couvertes de neige , tombée depuis peu.

» Nous supposâmes d'abord que cette terre fait partie de l'Isle d'*Alaschka* , marquée dans la Carte de M. Staehlin , dont j'ai parlé plus haut. Mais d'après la forme de la côte , d'après la position du rivage opposé d'*Amérique* , & d'après la longitude , nous ne tardâmes pas à penser que c'étoit le *pays des Tschutsky* , ou l'extrémité orientale de l'*Asie* , reconnue par Behring , en 1728. Pour adopter cette dernière opinion sans examen ultérieur , il auroit fallu juger la Carte de M. Staehlin extrêmement fautive , jusque dans les degrés de latitude , ou même croire qu'elle offre des détails absolument chimériques : je n'avois pas droit de juger ainsi un ouvrage muni de garans dignes de considération , sans donner des preuves très-claires.

» Lorsque nous eûmes passé deux ou trois heures avec cette peuplade , nous retournâmes au vaisseau «.

M. C
on verr
la côte
rique ;
Nord.

Le 17
une clar
ion de l
le *dignoc*
contrer d
cependan
sembloier
depuis de
que d'une
de doute
Ne pouva
plus avan
par 70^d 4
impénétra
quart-Sud
bin que p
ne foule
eau : le
en tua p

» Leur
veur de l
eu de jo

M. Cook après cette visite aux *Tschusky*, dont on verra plus bas les heureux effets, s'éloigna de la côte d'*Asie*; il se rapprocha de celle d'*Amérique*; & lorsqu'il l'eut ralliée, il cingla au Nord.

1778.
Août.

Le 17 avant midi, il aperçut dans l'horizon; une clarté pareille à celle que produit la réflexion de la glace, & qu'on appelle communément *le clignotement* de la glace. N'imaginant pas rencontrer des glaces si-tôt, il y fit peu d'attention: cependant l'âpreté de l'air, & l'obscureté du ciel, sembloient annoncer un changement brusque depuis deux ou trois jours. Une heure après, la vue d'une large plaine de glace, ne lui laissa plus de doutes sur la cause de la clarté de l'horizon. Ne pouvant, à deux heures & demie, marcher plus avant, il revira près des bords de la glace; par $70^{\text{d}} 41'$ de latitude. La glace étoit absolument impénétrable, & elle se prolongeoit de l'Ouest-quart-Sud-Ouest, à l'Est-quart-Nord-Est, aussi loin que pouvoit s'étendre la vue. Il trouva ici une foule de chevaux marins; il y en avoit dans l'eau: le plus grand nombre occupoit la glace. Il en tua plusieurs.

» Leur graisse, dit M. Cook, approche de la saveur de la moëlle, mais elle devient rance dans peu de jours, si on ne la sale pas: lorsqu'elle est

1778.
Août.

salée, elle se conserve bien plus long-temps. La chair est grossiere & noire, & elle a une faveur forte : le cœur est presque aussi bon que celui d'un bœuf. Quand la graisse est fondue, elle donne beaucoup d'huile, qui brûle très-bien dans les lampes; & les peaux, qui sont très-épaisses, nous servirent infiniment pour la garniture de nos agrès. Les dents, ou les crocs de la plupart des individus, étoient très-petites à cette époque de l'année; quelques-unes, même des plus gros & des plus âgés, n'excédoient pas six pouces de longueur : nous en conclûmes que leurs vieilles dents étoient tombées depuis peu.

» Ils se tiennent sur la glace en troupeaux de plusieurs centaines; ils se roulent pêle-mêle, les uns sur les autres, comme les cochons : leur voix est très-éclatante; en sorte que pendant la nuit, ou dans les temps brumeux, ils nous avertirent du voisinage de la glace, avant que nous pussions la découvrir. Nous n'avons jamais trouvé tout le troupeau endormi; nous en remarquâmes toujours quelques-uns qui faisoient sentinelle. Ceux-ci éveilloient leurs camarades à l'approche de nos canots, & l'alarme se communiquant peu-à-peu, la troupe entiere se montrait éveillée; mais ils ne se hâtoient ordinairement de prendre la fuite, qu'après que nous leur avions tiré des coups de fusil : alors ils se jetoient à la mer avec le plus

grand défor
premiere d
es perdition
blesés d'un
ent pas au
ont dit. Ils
ables lorsqu
plus effraya
ombreuses
oscanots; r
ès qu'ils ap
u même dès
n joue. Les
à la dernie
e, dans l'e
mittoient pa
oient morte
s unes, no
» J'examin
ouvai comp
s grandeurs
ois à peine
u canot; ell
ere aussi imp
uai qu'elle é
cepté dans
n peu poreu
acée, & il m

grand désordre. Quand nous n'avions pas tué à la première décharge ceux que nous tirions, nous les perdions communément, quoiqu'ils fussent blessés d'une manière mortelle : ils ne nous parurent pas aussi dangereux que certains Auteurs ont dit. Ils ne nous semblerent pas même redoutables lorsque nous les attaquions. Leur mine est plus effrayante que leur naturel. Des troupes nombreuses nous suivoient & venoient près de nos canots; mais ils se précipitoient dans les flots, dès qu'ils appercevoient la lueur de l'amorce, ou même dès qu'ils voyoient qu'on les couchoit en joue. Les femelles défendent leurs petits jusqu'à la dernière extrémité, & aux dépens de leur vie, dans l'eau ou sur la glace. Les jeunes ne quittoient pas leurs meres, lors même qu'elles étoient mortes, en sorte que si nous avions tué des unes, nous étions sûrs des autres.

» J'examinai la glace de près. Le 27, je la trouvai composée de pieces flottantes, de diverses grandeurs, & tellement réunies, que je pouvois à peine percer la bordure extérieure avec un canot; elle présentoit aux vaisseaux une barrière aussi impénétrable que des rochers. Je remarquai qu'elle étoit par-tout pure & transparente, excepté dans la partie supérieure qui se trouvoit un peu poreuse. Je jugeai que c'étoit de la neige glacée, & il me parut qu'elle s'étoit toute formée

1778.
Août.

27.

1778.
Août.

à la mer : car outre qu'il est invraisemblable, ou plutôt impossible que des masses si énormes flottent dans des rivières, où il y a à peine assez d'eau pour un canot, nous n'y aperçûmes aucune des choses que produit la terre; & on auroit dû y en voir, si elle s'étoit formée dans des rivières grandes ou petites. Les morceaux qui composoient la bordure extérieure de la plaine, avoient de quarante ou cinquante verges d'étendue, à quatre ou cinq, & il me sembla que les plus considérables plongeoiient dans l'eau au moins de trente pieds. Il est aussi peu probable que cette glace eût été produite en entier dans une seule saison : je croirois plutôt que c'est le résultat d'un grand nombre d'hivers. Je pensai également que le reste de l'été ne suffiroit pas pour en fondre la dixième partie ; car le Soleil avoit déjà déployé sur elle la plus vive influence de ses rayons. Je suis persuadé d'ailleurs que le Soleil contribue peu à la diminution de ces glaces monstrueuses : si cet Astre est long-temps sur l'horizon, il ne se montre guère que quelques heures à la fois ; & souvent on ne le voit pas de plusieurs jours. C'est le vent, ou plutôt ce sont les flots excités par le vent qui réduisent la taille de ces masses énormes, à force de les jeter les unes contre les autres, & de miner ou d'entraîner les parties qui se trouvent exposées aux chocs des vagues. Nous

en eûmes
vânes qu
morceaux
ou la parti
espace de
voyoit en
exactement
cher élevé.
mer sur un
pieds; en t
passer. Si j
jamais imag
des flots un
la partie inf
il peut arriv
de glaces qu
les empêche
vigateurs, q
y en reste to
vérité ne peu
qui arrange

Enfin le 2
long-temps
ment le passa
mérique, crut
l'année suiva

» La saison
Tome X

en eûmes une preuve certaine ; car nous observâmes que la surface supérieure de beaucoup de morceaux avoit été emportée, tandis que la base ou la partie inférieure demuroit ferme dans un espace de plusieurs brasses, autour de celle qu'on voyoit encore au-dessus de l'eau , & ressembloit exactement à un bas-fond qui environne un rocher élevé. Nous mesurâmes la profondeur de la mer sur un de ces morceaux , & elle fut de quinze pieds ; en sorte que les vaisseaux auroient pu y passer. Si je ne l'avois pas mesuré, je n'aurois jamais imaginé qu'il y eût au-dessus du niveau des flots un poids de glace assez fort , pour tenir la partie inférieure si avant sous les vagues. Ainsi, il peut arriver qu'une saison orageuse détruise plus de glaces que n'en forment plusieurs hivers, ce qui les empêche de trop s'accroître ; mais tous les Navigateurs, qui ont été sur les lieux, concluront qu'il y en reste toujours un fonds en réserve, & cette vérité ne peut être contestée que par des Physiciens qui arrangent des systêmes dans leur cabinet «.

Enfin le 29 Août , M. Cook , après avoir lutté long-temps contre les glaces , & essayé vainement le passage du côté de l'*Asie* & du côté de l'*A-mérique* , crut devoir différer ses tentatives jusqu'à l'année suivante.

» La saison étoit si avancée, dit-il, & l'époque où

Tome XXIII.

Q

1778.
Août.

29.

1778.
Août.

commencent les gelées s'approchoit tellement ; que je ne jugeai pas prudent de faire de nouvelles tentatives , pour découvrir cette année un passage dans la Mer Atlantique. Je songeois à trouver un endroit où nous pussions faire du bois & de l'eau ; & la chose dont je m'occupois le plus , étoit l'emploi de mon hiver , de maniere à le rendre utile à la Géographie & à la Navigation , & à me mettre en état de retourner au Nord l'été suivant , pour y faire de nouveau la recherche d'un passage «.



M. Cook ayant pris la résolution de cingler au Sud , continua à relever la pointe des Isles & des côtes de l'Amérique & de l'Asie qui se trouvent dans ces parages. Il eut avec les Naturels du pays plusieurs entrevues dont nous ne parlons pas ; & il arriva , le 12 Septembre , à une

12 Sept. *Entrée de la côte d'Amérique qu'il a appelée Entrée de Norton , & où il mouilla.*

Relâche à l'Entrée de Norton. Remarques sur cette partie de l'Amérique & sur ses Habitans.

» La rade étant très-ouverte , dit-il , & par conséquent peu sûre , je résolus de ne pas attendre que toutes nos futailles fussent remplies , car il auroit fallu pour cela quelque temps ; mais feu-

lement d'
de cherch
Nous enl
la greve,
la côte ,
des deux
» Je de
une prom
endroits c
couverts d
quelques-u
rable de ba
telles de l
peine une f
bois , tels q
endoient t
es arbres ,
& dont auc
de diametre
ques-uns d
deux fois p
ans cette p
apin ; nous
autre forte.
» Le lend
l'approcha d
ois. J'igno
u'elle arriv

lement d'approvisionner de bois les vaisseaux, & de chercher ensuite une aiguade plus commode. Nous enlevâmes les bois qui se trouvoient sur la greve, & comme le vent souffloit le long de la côte, les canots pouvoient marcher à la voile des deux côtés; ce qui abrégéa notre travail.

» Je descendis à terre l'après-dînée, & je fis une promenade dans l'intérieur du pays; les endroits où il n'y avoit point de bois, étoient couverts de bruyeres, & d'autres plantes, dont quelques-unes produisent une quantité considérable de baies. Toutes ces baies étoient mûres; celles de la camarigne sur-tout: on trouvoit à peine une seule plante qui fût en fleur. Les sous-bois, tels que le bouleau, les saules & les aunes, rendoient très-incommode la promenade parmi les arbres, qui étoient tous de l'espece du *spruce*, & dont aucun n'avoit plus de six ou huit pouces de diametre; mais nous en rencontrâmes quelques-uns de couchés sur la greve, qui étoient deux fois plus gros. Tout le bois qui flottoit dans cette partie de la Mer du Nord, étoit de sapin; nous n'en vîmes pas un morceau d'une autre sorte.

» Le lendemain, uné des familles du pays approcha de l'endroit où nous embarquions du bois. J'ignore quel nombre elle formoit lorsqu'elle arriva; je comptai seulement le mari, la

1778.
Septemb.

13.

1778.
Septemb.

femme, un enfant, & un homme si perclus de ses membres, que je n'en avois jamais vu, ou qu'on ne m'en avoit jamais cité un pareil. Le mari étoit presque aveugle, & sa physionomie, non plus que la physionomie de sa femme, n'annonçoient pas autant de douceur que celle des Sauvages que j'avois eu occasion de rencontrer sur cette côte. Leurs levres inférieures étoient percées, & ils mettoient le fer au-dessus de tout. En échange de quatre couteaux que nous avions fait avec un vieux cercle de fer, ils me donnerent environ quatre cents livres de poisson, qu'ils avoient pris pendant la journée ou la veille. Il y avoit des truites, & le reste tenoit le milieu, pour la grosseur & la saveur, entre le mullet & le hareng. J'offris quelques grains de verre à l'enfant, qui étoit une fille; sur quoi la mere fondit en larmes; le pere pleura ensuite; l'homme perclus de ses membres versa aussi des pleurs un moment après; & enfin la fille elle-même imita les autres. Mais cette musique ne dura pas long-temps (a). A l'entrée de la

(a) Le Capitaine King m'a communiqué les détails que voici, sur son entrevue avec la même famille. » Le 12, tandis que je » surveillois ceux de nos gens qui remplissoient les futailles, » une pirogue, remplie de Naturels, s'approcha de moi; je les » engageai à débarquer, & un vieillard & une femme descendirent à terre. Je donnai un petit couteau à la femme, et

nuit, les v
visionnés
barqué en

» Le 1
balais, dor
de spruce
le monde
étoit deve
ressac, que
quer sans l
pas encore
dessous de
d'une Ile o

» lui faisant en
» plus grand,
» par signes de
» un mille, lor
» greve pierreu
» m'arrétai, & l
» que je vis co
» ensuite près d
» trouvoient sur
» petit enfant,
» J'ignorai ce q
» pousser des cr
» chemin; il éto
» du côté du ve
» singu
» retenir mon h
» sur les yeux d
» femme prit me

nuît, les vaisseaux se trouverent largement approvisionnés de bois, & chacun d'eux avoit embarqué environ douze futailles d'eau.

1778.
Septemb.

» Le 14, (un Détachement alla couper des balais, dont nous avons besoin, & des branches de *spruce* dont je voulois faire de la biere. Tout le monde revint à bord à midi, car le vent qui étoit devenu frais, produisoit sur la greve un tel reflux, que les canots ne pouvoient plus débarquer sans beaucoup de peine. Nous ne savions pas encore d'une maniere certaine, si la côte au-dessous de laquelle nous étions, faisoit partie d'une Isle ou du Continent de l'*Amérique* : le peu

14.

lui faisant entendre qu'elle en recevroit de moi un beaucoup plus grand, si elle me procuroit du poisson : elle m'avertit par signes de la suivre. Je l'avois accompagnée l'espace d'environ un mille, lorsque l'homme se laissa tomber en traversant une greve pierreuse, & se fit au pied une blessure profonde. Je m'arrêtai, & la femme tourna son doigt sur les yeux de l'homme, que je vis couverts d'une taie épaisse & blanche. Il se tint ensuite près de sa femme, qui l'instruisit des obstacles qui se trouvoient sur son chemin. La femme portoit sur son dos un petit enfant, couvert avec le chaperon de sa souquenille. J'ignorai ce que c'étoit, jusqu'au moment où je l'entendis pousser des cris. J'atteignis leur canot, après deux milles de chemin; il étoit de peau, ouvert & renversé, la partie convexe du côté du vent; & il leur servoit de cabane. On exigea de singuliere opération. On me recommanda d'abord de retenir mon haleine, ensuite de souffler, & enfin de cracher sur les yeux du malade : quand j'eus fait ces trois choses, la femme prit mes mains; & les pressant contre l'estomac de son

1778.
Septemb.

de profondeur de la mer ne nous permettant pas d'employer les vaisseaux pour déterminer ce point, je chargeai le Lieutenant King de prendre deux canots, & de s'occuper de toutes les recherches propres à résoudre la question. L'après-midi, la *Résolution* & la *Découverte* gagnèrent la baie qui est au côté Sud-Est du cap *Denbigh*, & nous y mouillâmes. Quelques-uns des Naturels arriverent bientôt après sur de petites pirogues, & ils échangèrent du saumon sec contre les bagatelles que nous avions à leur donner.

16. » Le 16, à la pointe du jour, neuf hommes qui montoient chacun une pirogue, vinrent nous

» mari, elle les y tint quelque temps, & elle raconta, sur ces
 » entrefaites, une histoire désastreuse de sa famille, en me
 » montrant quelquefois son mari; d'autres fois un homme perclus
 » de tous ses membres, qui appartenoit à la famille, & quel-
 » quefois son enfant. J'achetai tout le poisson qu'ils avoient,
 » c'est-à-dire, du très-beau saumon, de la truite saumonée &
 » des mulets; ils le remirent fidèlement au Matelot que je leur
 » envoyai après mon départ. Le mari avoit cinq pieds deux
 » pouces, & il étoit bien fait. Il avoit le teint couleur de
 » cuivre, des cheveux noirs & courts, & peu de barbe. Sa
 » levre inférieure étoit percée de deux trous, mais il n'y portoit
 » point d'ornemens. La femme étoit petite & trapue; elle avoit
 » le visage joufflu & rond: une jaquette de peau de daim,
 » garnie d'un grand chaperon, composoit son vêtement; &
 » elle avoit des bottes très-larges. Le mari & la femme avoient
 » des dents noires, qui me parurent limées jusqu'au niveau des
 » gencives. La femme étoit piquetée dans l'espace qui sépare
 » la levre du menton «.

voir. L
 pectio
 fons
 même
 se mire
 d'une e
 mille m
 corps.
 dans les
 compag
 que la t
 fërassent
 des Amé
 les autre
 l'Entrée
 sur-tout
 & ils sou
 inférieure
 » Les h
 n'offroie
 morceau
 terre: les
 plancher
 se trouve
 foyer par
 trou qui
 » Aprè
 rendit à la

voir. Ils s'approchèrent du vaisseau avec circonspection ; il étoit clair qu'ils vouloient seulement satisfaire leur curiosité. Ils se rangerent sur la même ligne, à l'arrière de la *Résolution*, & ils se mirent à chanter, tandis que l'un d'eux battoit d'une espèce de tambour, & qu'un autre faisoit mille mouvemens avec ses mains & avec son corps. Nous ne remarquâmes rien de sauvage dans leur chanson, ou dans les gestes qui l'accompagnerent. Aucun de nous ne put découvrir que la taille & les traits de cette peuplade différaient en quelque chose de la taille & des traits des Américains que nous avons rencontrés sur les autres parties de la côte, si j'en excepte ceux de l'*Entrée du Roi Georges*. Leur vêtement, composé sur-tout de peaux de daim, avoit la même forme, & ils font aussi dans l'usage de se percer la levre inférieure & d'y mettre des ornemens.

» Les habitations étoient près de la greve ; elles n'offroient qu'un toit en pente, fait avec des morceaux de bois, & couvert de gramens & de terre : les flancs étoient entièrement ouverts. Le plancher est aussi de morceaux de bois ; l'entrée se trouve à une des extrémités, & l'âtre ou le foyer par derrière. Il y a près de la porte un petit trou qui donne une issue à la fumée.

» Après le déjeuner, un Détachement se rendit à la péninsule, pour y faire des balais, &

1778.
Septemb.

permettant
terminer ce
de prendre
toutes les re-
son. L'après-
gagnerent la
Denbigh, &
les Naturels
es pirogues,
contre les ba-
er.
neuf hommes
vinrent nous

raconta, sur ces
famille, en me
n homme perclus
famille, & quel-
qu'ils avoient,
uite saumonée &
atelot que je leur
cinq pieds deux
teint couleur de
eu de barbe. Sa
mais il n'y portoit
rapue ; elle avoit
peau de daim,
n, vêtement ; &
a femme avoient
qu'au niveau des
space qui sépare

1778.
Septemb.

y couper des branches de *spruce*. La moitié du reste des Equipages eut en même temps la permission d'aller cueillir des baies. Ceux-ci revinrent à midi, & ceux qui avoient fait le service à bord, allèrent aussi à terre. On trouve ici des groseilles, des vaciets, des baies, des bruyeres, &c. Je débarquai de mon côté, & je traversai une partie de la péninsule: je découvris en plusieurs endroits une herbe très-bonne, & je vis à peine un coin de terre où il n'y eût pas quelques végétaux. Le canton bas qui joint cette péninsule au Continent, étoit plein de mares d'eau, dont quelques-unes se trouvoient déjà glacées. Il y avoit un grand nombre d'oies & d'outardes, mais elles étoient si sauvages, qu'il ne fut pas possible de les tirer. Nous vîmes aussi des becassines, & des perdrix de deux especes. Les terrains boisés offroient une quantité considérable de mouffettes; quelques-uns des Officiers, qui pénétrèrent plus avant que moi, rencontrèrent un petit nombre de Naturels des deux sexes, dont ils furent reçus avec civilité.

» Il me paroît que cette péninsule a dû former une Isle dans les temps anciens, car plusieurs indices nous annoncerent que la mer avoit inondé l'isthme. Il nous sembla que même à présent, les vagues sont contenues par un banc de sable, & les pierres & le bois que jettent les vots. Ce

anc de f
ue la ter
- suivre
- peu.

» M. W
ept heures
vec les c
ue les va
voit débar

la sommet
es deux c
ne petite

uelle il y a
eau a par-
in est bas &
ord; qu'il
i avoit été
ces collin

» Du for
connut l'A
e vallées é

es qui étoit
ollines, d'u
modérée; l'u
uest, lui p
rection, il
ouchure da
ues-uns de

anc de sable indique d'une maniere évidente, que la terre empiete sur l'Océan, & il étoit aisé de suivre les accroiffemens qu'elle prend peu à peu.

» M. King revint de son petit voyage sur les sept heures du soir ; il me dit qu'il s'étoit avancé avec les canots trois ou quatre lieues plus loin que les vaisseaux n'auroient pu le faire ; qu'il avoit débarqué ensuite au côté occidental ; que du sommet des hauteurs , il avoit vu la réunion des deux côtes ; que l'entrée est terminée par une petite riviere ou par une crique , devant laquelle il y a des bancs de sable ou de vase ; que l'eau a par-tout peu de profondeur ; que le terrain est bas & marécageux à quelque distance au nord ; qu'il s'éleve ensuite en collines ; & qu'il lui avoit été aisé de suivre la jonction complete de ces collines de chaque côté de l'*Entrée*.

» Du sommet des hauteurs , d'où M. King reconnut l'*Entrée* , il distingua un grand nombre de vallées étendues , qui contenoient des rivieres qui étoient bien boisées , & bornées par des collines , d'une pente douce & d'une élévation modérée ; l'une de ces rivieres , située au Nord-ouest , lui parut être considérable , & d'après sa direction , il fut porté à croire qu'elle a son embouchure dans la mer , au fond de la Baie. Quelques-uns de ses gens qui pénétrèrent au-delà de

1778.
Septemb.

1778.
Septemb. cette riviere, rencontrèrent des arbres plus gros
à mesure qu'ils s'avancerent.

» J'ai donné à cette *Entrée*, le nom d'*Entrée*
de Norton, en honneur de Sir *Fletcher Norton*,
Orateur de la Chambre des Communes, & pro-
che parent de M. King. Elle se prolonge au
Nord jusqu'à 64^d 55' de latitude.

» Etant alors bien assuré que la Carte de M.
Stahlin est très-défectueuse, & ayant établi le
Continent d'*Amérique* dans l'espace où il met son
Isle imaginaire d'*Alaschkz*, je devois songer à
quitter ces parages septentrionaux, & à me reti-
rer pendant l'hiver, dans un endroit où je pusse
laisser reposer mes Equipages, & embarquer
quelques vivres. *Pétropaulouska*, ou *Saint-Pierre*
& *Saint-Paul*, l'un des havres du *Kamischatka*,
ne me parut pas propre à recevoir tant de monde.
D'autres raisons me déterminèrent d'ailleurs à ne
point y aller à cette époque. J'indiquerai d'abord
l'extrême répugnance que j'avois à demeurer sur
ou sept mois dans l'inaction; je ne pouvois rien
faire d'utile si je passois l'hiver dans ces parages
du Nord. De toutes les terres qui se trouvoient
à notre portée, les Isles *Sandwich* étoient celles
qui me promettoient le plus d'agrémens & le
plus de vivres. Je résolus donc de m'y rendre,
mais, avant d'exécuter ce projet, nous avions
besoin de faire de l'eau. Pour nous en procurer,

Je me déci-
en cherch
la reconn
ement au
controis
Samganoo
en cas de

Relâche à
de l'

M. Coo

» Les
nombre, c
ois; ils n
autres poi
du tabac. P
ribué à l'Ec
le, & nou
en auroit fa
insulaires.
peu prévoy
eur tabac,
de la *Virgin*
es, la vale
pour cent.

» La plu

Je me décidai à longer la côte d'Amérique au Sud, en cherchant un havre, & à m'efforcer d'achever la reconnoissance des parties qui sont immédiatement au Nord du Cap *Newenham*. Si je n'y rencontrois point de havre, je résolus de gagner *Samganoocha*, lieu fixé pour notre rendez-vous, en cas de séparation.

1778.
Septemb.

Relâche à *Oonalashka*. Remarques sur cette partie de l'Amérique, & sur ses Habitans.

M. Cook arriva à *Oonalashka* le 3 Octobre. 3 Octob.

» Les Habitans, qui sont en assez grand nombre, dit-il, vinrent nous voir plusieurs fois; ils nous apportèrent du saumon sec, & d'autres poissons, que les Matelots payerent avec du tabac. Peu de jours auparavant, on avoit distribué à l'Equipage ce qui me restoit de cet article, & nous n'en avions pas la moitié de ce qu'il en auroit fallu pour répondre aux demandes des Indulaires. Au reste, les Matelots Anglois sont si peu prévoyans, qu'ils furent aussi prodigues de leur tabac, que s'ils étoient arrivés dans un port de la *Virginie*, & en moins de quarante-huit heures, la valeur de cet article tomba de plus de mille pour cent.

» La plupart des végétaux que nous avions

1778.
Octobre.

trouvés ici, quand nous y vîmes pour la première fois, se décomposoit ; en sorte que la quantité considérable de baies que produit le sol, nous fut de peu d'utilité ; mais afin de tirer tout le parti possible de ces productions, un tiers de l'Equipage eut la permission d'en aller cueillir. Une seconde division partoit au retour de la première, & ainsi tout le monde descendit sur la côte. Les Naturels nous en vendirent de plus une grande quantité. Ces baies & la biere de *spruce* qu'on servit chaque jour aux chambrées, détruisirent radicalement les germes de scorbut qui pouvoient être dans l'un ou l'autre des vaisseaux.

» Les gens du pays nous apportèrent en outre beaucoup de poisson, & sur-tout du saumon frais ou sec. Quelques pieces de saumon frais étoient parfaites ; mais une des especes de ce poisson, que nous appelâmes le *nez crochu*, à cause de la forme de sa tête, ne nous parut pas trop bonne. Nous tirâmes la seîne à diverses reprises, au fond de la baie, & nous prîmes une quantité assez considérable de truite saumonée, & une plie qui pesoit 250 livres. Lorsque nous n'eûmes plus de succès à la seîne, nous employâmes l'hameçon & la ligne. Je détachois tous les matins un canot ; il rapportoit ordinairement huit ou dix plies, qui suffisoient pour la nourriture de l'Equipage.

Les plies
nes leur
ne four
journalie
de réfer
nos viv
» Un
ramoush
gulier, v
pain de
forme d'
très-affai
un présen
avec une
moi. Les
langue qu
Nous sup
venoient
dans notre
le même
bouteilles
biere qu'o
nous n'avi
& nous sî
pas tromp
Marine, h
Derramous
des inform

Les plies étoient excellentes, & peu de personnes leur préférèrent la truite faumonnée. La pêche ne fournit pas seulement à notre consommation journalière, elle nous fournit quelques provisions de réserve, & il en résulta ainsi une épargne sur nos vivres, c'est-à-dire, un bien très-important.

» Un des Naturels d'*Oonolashka*, nommé *Derramoushk*, me fit, le 8, un présent très-singulier, vu le lieu où je me trouvois. C'étoit un pain de seigle, ou plutôt un pâté qui avoit la forme d'un pain, car il contenoit du faumon très-affaisonné de poivre. Cet homme apportoit un présent semblable pour le Capitaine Clerke, avec une lettre, & une seconde lettre pour moi. Les deux lettres étoient écrites dans une langue que personne des Equipages n'entendoit. Nous supposâmes, avec raison, que ces présens venoient de quelques Russes, qui étoient alors dans notre voisinage; nous leur envoyâmes par le même commissionnaire, un petit nombre de bouteilles de rum, de vin, & de l'espece de biere qu'on appelle *porter*. Nous pensâmes que nous n'avions rien de plus agréable à leur offrir, & nous sûmes bientôt que nous ne nous étions pas trompés. Ladiard, Caporal des Soldats de Marine, homme fort intelligent, accompagna *Derramoushk*: je lui recommandai de se procurer des informations ultérieures, & s'il rencontroit

1778.
O&tobre.

8.

1778.
Octobre. des Russes, de tâcher de leur faire comprendre que nous étions Anglois, c'est-à-dire, des amis & des alliés de leur Nation.

10. » Ladiard revint le 10 avec trois Russes, Commerçans de fourrures; ils résidoient, ainsi que quelques autres de leurs compatriotes, à *Egoochshac*, où ils avoient une maison, des magasins, & un floupe d'environ trente tonneaux. L'un des trois étoit le Patron, ou le Lieutenant du bâtiment; un autre écrivoit très-bien, & savoit se servir des chiffres arabes: je leur trouvai à tous de l'intelligence & un bon maintien, & ils m'auroient donné, avec plaisir, les informations que je pouvois désirer; mais n'ayant point d'interprete, il nous fut très-difficile de nous entendre. Ils sembloient être fort instruits des tentatives faites par leurs compatriotes, pour découvrir un passage dans la Mer glaciale; & les terres découvertes par Behring, Tschirikoff & Spangenberg, ne leur étoient pas étrangères; mais ils ne paroissoient connoître que le nom du Lieutenant Syndo ou Synd (a), & quand nous leur eûmes présenté la Carte de M. Staehlin, nous jugeâmes qu'ils n'avoient pas la moindre idée des terres

(a) Le peu qu'on fait du Voyage de Synd, se trouve, avec une Carte, dans les *Nouvelles Découvertes des Russes*, par M. Coxe.

comprendre
e, des amis
ffles, Com-
nifi que quel-
Egoochshac,
afins, & un
un des trois
u bâtiment ;
oit se servir
ai à tous de
& ils m'au-
rmations que
point d'inter-
ous entendre.
es tentatives
découvrir un
terres décou-
pangenberg,
ais ils ne pa-
a Lieutenant
as leur eûmes
ous jugeâmes
e des terres

u'on y trouve. Lorsque je leur montrai sur cette
Carte le *Kamschatka* & quelques autres pays
rés - connus, ils me demanderent si j'avois vu les
les indiqués sur ce papier : je répondis que
non ; & l'un d'eux mettant son doigt sur une
partie de la Carte, où plusieurs de ces Isles sont
lacées, il me dit qu'il les avoit cherchées, &
qu'il n'en avoit rencontré aucune. Je lui com-
muniqueai ensuite la Carte que j'avois dressée,
et je m'apperçus que toutes les parties de la
côte d'*Amérique*, excepté celle qui gît en face
de leur Isle, leur étoient absolument inconnues.
L'un d'eux m'apprit qu'il avoit suivi Behring dans
son Voyage à la côte d'*Amérique* ; mais il étoit
très jeune à l'époque de l'expédition dont je
parle, & il ne paroïssoit pas âgé : ils avoient
un respect extrême pour le nom de
Behring, & jamais homme de mérite n'a reçu,
après sa mort, de plus grandes marques de véné-
ration. Le trafic qui les occupoit est fort lucra-
tif. Si le commerce des fourrures a été entrepris
sur la côte d'*Amérique*, s'il s'est étendu à l'Est du *Kamschatka*, les
Isles le doivent au second Voyage de cet habile
navigateur, dont les malheurs sont devenus une
source de richesses pour les individus & pour la
Nation en général : si les nombreux accidens
qu'il éprouva ne l'avoient pas jeté par hasard sur

1778.
Octobre.

se trouve, avec
des Russes, par

1778.
Octobre.

P'Isle où il est mort, & d'où les misérables restes de son Equipage ramenerent des échantillons de précieuses fourrures qu'il avoit trouvées, il est vraisemblable que les Russes auroient abandonné ces voyages, qui pouvoient produire des Découvertes dans les parages de la côte d'Amérique. En effet, depuis sa mort, cet objet paroît avoir fixé beaucoup moins l'attention du Gouvernement, & les Découvertes qu'on a faites après lui, sont dues en grande partie à l'esprit entreprenant des Négocians particuliers, encouragés toutefois par le Cabinet de Pétersbourg. Les trois Russes ayant passé la nuit sur mon bord, allèrent voir le Capitaine Clerke le lendemain, & ils nous quitterent très-contens de notre accueil; ils me promirent de revenir dans peu de jours & de m'apporter une Carte des Isles situées entre *Oonalashka* & le *Kamtchatka*.

14. « Le 14 au soir, tandis que nous étions, M. Webber & moi, dans un Village peu éloigné de *Samganoodha*, nous vîmes débarquer un Russe lequel, selon ce que j'appris ensuite, étoit le principal personnage de cette Isle & des Isles voisines : il s'appeloit *Erasim Gregorioff Semionov*. Il arriva sur un canot qui portoit trois personnes, & il étoit suivi de vingt à trente esquives montées par un seul homme. Je remarquai que la première chose dont ils s'occupèrent après

leur débarquement étoit de chercher des matériaux pour s'installer pour eux-mêmes, & qu'ils reconstruisirent leur habitation moderne, nous ayant saumoné tout ce qu'ils purent trouver de rien de meilleur du bon sens, & d'un caractère extrême de curiosité, & de crainte qu'à l'avenir ce qui cepe-
 nous le pria de venir en effet, & s'étoit établi pour voir souvent.
 » Je comparai les trois Compagnons, & leurs rautes furent qu'il me la prouva vis qu'il connoit cette partie de l'Isle, & qu'y ont jeté les yeux, & indiqua les endroits de l'expédition de ce port, Syndicat

leur débarquement, fut de construire avec les matériaux qu'ils avoient amenés, une petite tente pour Ismyloff; ils en éleverent ensuite d'autres pour eux avec leurs embarcations & leurs pagaies qu'ils reconquirent d'herbe; ainsi, ils n'incommoderent point les Habitans du Village. Ismyloff nous ayant invités dans sa tente, nous servit du saumon sec & des baies: je jugeai qu'il n'avoit rien de meilleur à nous offrir. Il paroissoit avoir du bon sens & de l'esprit, & ce fut pour moi un extrême déplaisir de ne pouvoir me faire entendre qu'à l'aide des signes & de quelques figures, ce qui cependant me fut d'un grand secours. Je le priai de venir à mon bord le lendemain; il y vint en effet accompagné de tout son monde. Il s'étoit établi dans notre voisinage, afin de nous voir souvent.

» Je comptois recevoir de lui la Carte que ses trois Compatriotes m'avoient promise; mes espérances furent trompées: il m'assura néanmoins qu'il me la procureroit, & il tint sa parole. Je vis qu'il connoissoit très-bien la Géographie de cette partie du Monde, & toutes les Découvertes qu'y ont fait les Russes. Du moment où il jeta les yeux sur nos Cartes modernes, il m'en indiqua les erreurs; il me dit qu'il avoit été de l'expédition du Lieutenant Synd: d'après son rapport, Synd ne s'éleva pas au Nord, au-delà du

1778.
Octobre.

15.

1778.
Octobre.

Tschukotskoi noff, ou plutôt de la *Baie de Saint-Laurent*; car, en examinant ma Carte, il fixa le dernier point de la route à l'endroit même où j'étois descendu. Il ajouta que Synd atteignit ensuite une Isle située par 63^d de latitude, dont il ne me donna point le nom, & par laquelle l'Equipage ne débarqua point: mais je présume que c'est la même que j'ai appelée *Isle de Clerke*: il ne put ou il ne voulut pas nous dire quelle route fit ensuite Synd, ni de quelle maniere ce Navigateur employa les deux années que durèrent ses recherches; peut-être ne comprit-il pas mes questions. Au reste, sur presque tous les autres points, nous vînmes à bout de nous entendre; il répéta plusieurs fois, qu'il avoit été du voyage de Synd; mais il me resta bien des doutes sur la vérité de ce fait.

» *Ismyloff* & ceux qui l'accompagnoient, affirmèrent qu'ils ne connoissoient point la partie du Continent d'*Amérique*, qui se trouve au Nord, & que le Lieutenant Synd ni aucun autre Russe ne l'avoient vu dans les derniers temps. Ils l'appellent du nom que M. Staehlin donne à sa grande Isle, c'est-à-dire, *Alaschka*. Les Naturels de ces Isles, non plus que les Russes, ignorent la dénomination de *Siachtan nitada*, employée dans les Cartes modernes; ils se servent simplement de celle d'*Amérique*. D'après ce que nous avons pu

recueillir de
ses compatri
ses reprises
Monde qui
adjacentes
par les N
d'une peupla
ou trois Cap
Savages; &
la fuite d'Isr
ces des bless
entreprises.

» D'autres c
Ismyloff, mé
qu'en 1773,
l'Océan glacia
allés en traîn
trouvent à P
crûmes d'abo
dont parle M
& il montra
voyage qu'il a
tion, plus qu
que le 12 Mai
sur un bâtime
des Isles *Kuril*
contre un hav
de cette Isle i

recueillir de nos conversations avec Ismyloff & ses compatriotes, les Russes ont essayé, à diverses reprises, de s'établir sur la partie du Nouveau Monde qui est voisine d'*Oonalashka*, & des Isles adjacentes; mais ils ont toujours été repoussés par les Natives du pays, dont ils parlent comme d'une peuplade très-perfide. Ils nous citerent deux ou trois Capitaines ou Chefs qu'ont assassinés les Sauvages; & quelques-uns des hommes de la suite d'Ismyloff, nous montrèrent les cicatrices des blessures qu'ils avoient reçues dans ces entreprises.

« D'autres détails, vrais ou faux, que nous donna Ismyloff, méritent d'être rapportés. Il nous dit qu'en 1773, on avoit fait une expédition dans l'Océan glacial; que ses Compatriotes étoient allés en traîneaux, à trois grandes Isles qui se trouvent à l'embouchure de la *Kovyma*. Nous crûmes d'abord qu'il s'agissoit de l'expédition dont parle Muller; cependant il écrivit l'année, & il montra les Isles sur la Carte. Au reste, un voyage qu'il avoit fait lui-même, fixa notre attention, plus que tous les autres. Il nous apprit que le 12 Mai 1771, il étoit parti de *Bolcheretzck*, sur un bâtiment Russe; qu'il se rendit sur une des Isles *Kuriles*, appelée *Mareekan*, où l'on rencontre un havre & un établissement Russe; que de cette Isle il passa au *Japon*, où il nous parut

1778.
Octobre.

1778.
Octobre.

avoir séjourné peu de temps : il nous expliqua que les Japonois ayant découvert que lui & ses camarades étoient Chrétiens, ils l'avertirent par signes de remettre à la voile ; mais, selon ce que nous comprîmes, il n'en reçut aucun outrage, & on n'employa pas la force contre lui : s'il faut l'en croire, après son départ du Japon, il alla à Canton, & de là en France, sur un vaisseau François ; de France, il regagna par terre Pétersbourg, d'où il fut renvoyé au Kamtchatka : nous ne pûmes jamais savoir ce que devint le bâtiment sur lequel il s'étoit embarqué d'abord, ni quel avoit été l'objet principal de son voyage. Comme il ne pouvoit dire un mot de François, nous nous défiâmes un peu de la vérité de son récit. Il ne savoit pas même le nom des choses dont on parle chaque jour à bord des vaisseaux François & en France : il paroissoit néanmoins très-exact sur les époques de son arrivée & de son départ dans les différens pays où il avoit touché, & il nous les donna par écrit.

» Le lendemain, il eut l'air de vouloir m'offrir une peau de loutre, laquelle valoit, disoit-il, quatre-vingts roubles au Kamtchatka. Je crus devoir la refuser, mais j'acceptai du poisson sec, & plusieurs paniers de l'espece de lis, ou de la racine *saranne*, dont on trouve une description détaillée dans l'*Histoire du Kamtchatka*. Il nous

quitta le soir
avec le Cap
nir dans pe
autre viute
j'ai parlé p
» M. Ilm
dans la soir
confiai une
dans laquelle
les parties d
& des autre
me dit qu'au
de l'envoyer
qu'elle arriv
me donna un
verneur du
Bolcheratsk,
lant de *Petro*
alens dignes
laquelle nous
ronomie, &
matiques. Je
& quoique,
mais vu, il
auxquels on p
» Le 22 au
n mer, ave
tentative ne r

quitta le soir, après avoir dîné, ainsi que sa suite, avec le Capitaine Clerke, & il promit de revenir dans peu de jours. En effet, il nous fit une autre visite le 19, & il apporta les Cartes dont j'ai parlé plus haut, qu'il me permit de copier.

1778.
Octobre.

19.

» M. Ismyloff demeura avec nous jusqu'au 21, dans la soirée, qu'il nous fit ses adieux. Je lui confiai une lettre pour les Lords de l'Amirauté, dans laquelle je renfermai une Carte de toutes les parties de l'Amérique que j'avois reconnues, & des autres Découvertes que j'avois faites. Il me dit qu'au printemps, il auroit une occasion de l'envoyer au *Kamtchatka*, ou à *Ochotsk*, & qu'elle arriveroit à *Petersbourg* l'hiver d'après. Il me donna une lettre pour le Major Behm, Gouverneur du *Kamtchatka*, qui fait sa résidence à *Bolcheretsk*, & une seconde pour le Commandant de *Petropaulowska*; il paroïssoit avoir des talens dignes d'une place supérieure à celle dans laquelle nous le trouvâmes. Il savoit assez bien l'Astronomie, & les parties les plus utiles des Mathématiques. Je lui fis présent d'un octant de Hadley; & quoique, selon toute apparence, il n'en eût jamais vu, il apprit bientôt la plupart des usages auxquels on peut employer cet instrument.

21.

» Le 22 au matin, nous essayâmes de remettre en mer, avec un vent du Sud-Est; mais notre tentative ne réussit pas. L'après-dînée, nous reçû-

22.

mes la visite de Jacob Ivanovitch Sopochnikoff, 1778. Russe, qui commandoit une chaloupe, ou un Octobre. petit bâtiment à *Oomanak*. Il étoit fort modeste, & il ne voulut pas goûter de nos liqueurs fortes, boisson que la plupart de ses Compatriotes, que nous avions rencontrés ici, aimoient passionnément. Il sembloit connoître, d'une manière plus exacte que M. Ismyloff, l'espece de vivres & de munitions que nous pourrions embarquer au havre de *Petropaulowska*, ainsi que le prix des différens articles ; mais je jugeai, sur le témoignage de l'un & de l'autre, que les choses dont nous aurions besoin, seroient très-rares & fort cheres. La fleur de farine, par exemple, devoit coûter de trois à cinq roubles le poud (a), & les daims, de trois à cinq roubles la piece. Sopochnikoff ajouta qu'il arriveroit à *Petropaulowska*, le printemps suivant, &, selon ce que je compris, c'étoit lui qui devoit se charger de ma lettre. Il parut désirer beaucoup de porter au Major Behm, quelque chose de ma part ; & voulant le satisfaire, je le chargeai d'une petite lunette pour cet Officier.

» Lorsque nous eûmes fait connoissance avec ces Russes, plusieurs de nos Messieurs allèrent visiter leur établissement dans l'Isle, & ils y furent toujours bien reçus. Ils trouverent l'établisse-

(a) Trente-six livres.

ment con
fins ; & c
Kamtcha
servoient
ques autr
dans, hab
tenoient a
enleve qu
achete. Il
qu'on ne
des enfan
habitation
rieure, les
rels du pa
une chaud
Ils se nour
mer, de r
à la table
des servite
premiers fo
donner un
munes. J'a
avoient app
ils font une
faumon bro
& qui n'es
ils mangent
lequel il er

ment composé d'une maison & de deux magasins; & outre les Russes, un certain nombre de Kamtchadales & de Naturels du pays, qui leur servoient de domestiques ou d'esclaves. Quelques autres Insulaires, qui paroissoient indépendans, habitoient le même lieu. Ceux qui appartenoient aux Russes, étoient tous mâles; on les enleve quand ils sont jeunes; peut-être qu'on les achete. Ils étoient alors au nombre de vingt, qu'on ne pouvoit encore regarder que comme des enfans. Tout ce monde occupe la même habitation; les Russes sont à l'extrémité supérieure, les Kamtchadales au milieu, & les Naturels du pays à l'extrémité inférieure, où il y a une chaudiere dans laquelle on cuit les alimens. Ils se nourrissent sur-tout de productions de la mer, de racines sauvages & de baies. On sert, à la table des maîtres, les mêmes plats qu'à celle des serviteurs ou des esclaves; mais les mets des premiers sont mieux apprêtés, & les Russes savent donner un goût agréable aux choses les plus communes. J'ai mangé de la chair de baleine qu'ils avoient apprêtée, & je l'ai trouvée très-bonne; ils font une espece de pudding avec du kaviar de saumon broyé & frit, qui leur tient lieu de pain, & qui n'est point mauvais. De temps à autre, ils mangent du véritable pain, ou d'un mets dans lequel il entre de la fleur de farine; mais c'est

1778.
Octobre.

1778.
Octobre.

une friandise extraordinaire. Si j'en excepte le jus des baies, qu'ils sucent à leur repas, ils ne boivent que de l'eau, & il me paroît que c'est un bonheur pour eux de ne pas consommer de liqueurs.

» L'Isle leur fournit non-seulement des vivres; elle leur fournit encore une grande partie de leurs vêtemens : ils portent sur-tout des peaux; ils ne pourroient guere se procurer de meilleurs habits. Leur habit de dessus a la forme de la jaquette de nos charretiers, & il descend jusqu'au genou. Ils mettent par-dessous une veste ou deux : ils ont des culottes, un bonnet fourré, une paire de bottes, dont la semelle & le pied sont de cuir de *Russie*, & les jambes d'un boyau très-fort. Les deux Chefs *Imyloff* & *Ivanovith* portoient un habit de calico, & ils avoient, ainsi que les autres, des chemises de soie. C'étoient peut-être les seules parties de leur vêtement qui n'eussent pas été fabriquées dans le pays.

» Il y a des Russes sur chacune des Isles principales, situées entre *Oonalashka* & le *Kamtchatka*; ils n'y sont occupés que du commerce des fourrures; ils recherchent sur-tout le castor ou la loutre de mer; ils font aussi des cargaisons de peaux d'une qualité inférieure; mais je n'ai jamais ouï dire qu'ils y mettent beaucoup de prix. Je ne songeai pas à leur demander depuis quelle

époque ils
sur les Isl
tissement
rels du pays,
Marchands de
en temps par
étoient arrivés
en retourne
ans cette co
» J'ajoutera
description de
es gens les p
ans que j'aie
onroit servi
ivilisées de la
remarqué par
usses n'ont p
oit une suite
e pense qu'il
age. En effet
ntendirent bie
et de *Péterst
gueur (b) p*

(a) Les Russes
shka. Voyez les L
g. So de l'origina
(b) L'Auteur cite
détails sur les hof
s Naturels du Pay

époque ils ont des établissemens à *Oonalashka* & sur les Isles voisines ; mais, à juger de l'affaiblissement extrême auquel sont réduits les Naturels du pays, la date doit en être récente (a). Ces Marchands de fourrures sont relevés de temps en temps par d'autres. Ceux que nous vîmes, étoient arrivés d'*Okotsk*, en 1776, & ils devoient s'en retourner en 1781, en sorte que leur séjour dans cette contrée, fera au moins de cinq ans.

» J'ajouterai à ce que je viens de dire, une description des Naturels du pays. Ils m'ont paru des gens les plus paisibles, ou les moins mal-faisans que j'aie jamais rencontrés. Leur honnêteté pourroit servir de modele aux Nations les plus civilisées de la terre ; mais, d'après ce que j'ai remarqué parmi leurs voisins, avec lesquels les Russes n'ont point de liaison, je doute que ce soit une suite de leurs dispositions naturelles, & je pense qu'il faut plutôt l'attribuer à leur esclavage. En effet, si quelques-uns de nos Messieurs eussent bien entendu ce qu'on leur raconta, le Cabinet de Pétersbourg a été obligé d'employer la ruse (b) pour établir le bon ordre parmi les

1778.
Octobre.

(a) Les Russes ont commencé, en 1762, à fréquenter *Oonalashka*. Voyez les *Découvertes des Russes*, par Coxe, chap. VIII ; pag. 80 de l'original.

(b) L'Auteur cité dans la note précédente, donne quelques détails sur les hostilités qui ont eu lieu ; entre les Russes & les Naturels du Pays.

1778.
Octobre.

Insulaires. Si on les a traités d'abord avec sévérité, on peut dire du moins que ces violences ont produit les effets les plus heureux, & qu'à présent, il regne beaucoup d'harmonie entre les deux peuplades. Les Naturels ont leurs Chefs particuliers sur toutes les Isles, & ils semblent jouir sans trouble, de la propriété & de la liberté qu'on leur laisse. Nous n'avons pu découvrir s'ils sont tributaires des Russes; il y a lieu de penser qu'ils payent des tributs.

» Cette peuplade est d'une petite taille, mais elle a de l'embonpoint & de belles proportions; le cou un peu court, le visage joufflu & bafané, les yeux noirs, de longs cheveux lisses & noirs, que les hommes laissent flotter par-derrière, & qu'ils coupent sur le devant, mais que les femmes relevent en touffes. Les hommes ont la barbe peu fournie.

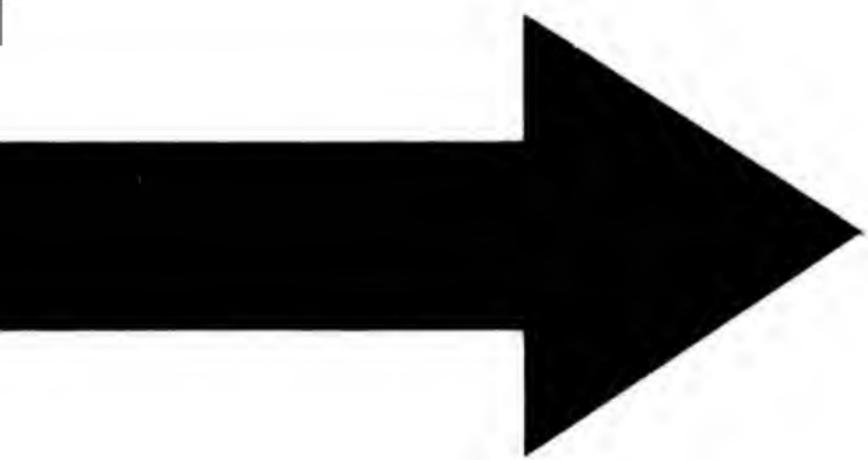
» J'ai déjà eu occasion de parler de l'habit du pays. La forme est la même pour les deux sexes, mais la matiere premiere en est différente: des peaux de veaux de mer composent la jaquette des femmes; celle des hommes est de robes d'oiseaux; l'une & l'autre descendent par-delà le genou: dessus cette premiere jaquette, les hommes en mettent une seconde de boyaux qui est impénétrable à la pluie, & qui a un capuchon dont ils se couvrent la tête: quelques-uns por-

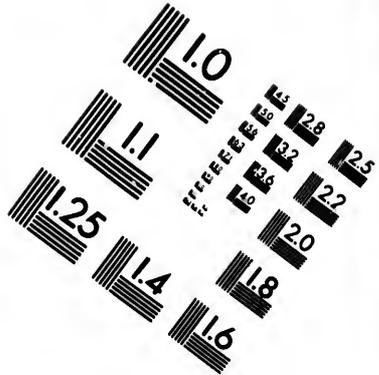
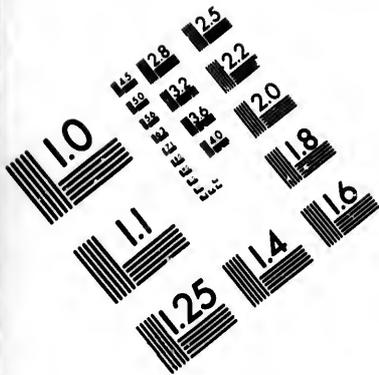
tent des b
de chapeau
devant: ce
vert ou d'a
de la coiffe
mal de mer
verre, & l
res d'os.

» Ils ne f
femmes se fo
ge: les deux
& ils placer
il est aussi p
un homme
contrer une
uns portent
rieure au-des
pendans d'or

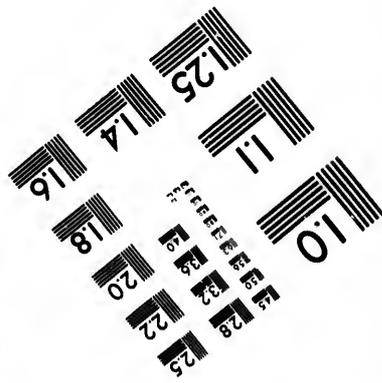
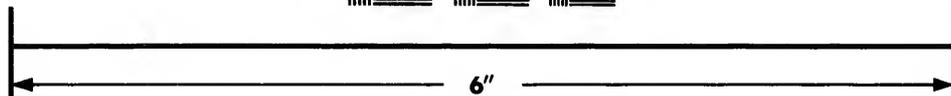
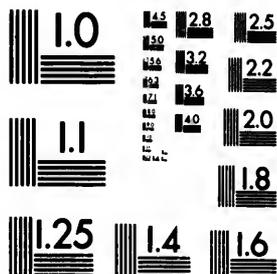
» Ils se no
mer, d'oiseau
goëfmon. Ils
considérable
de petites c
fions pour l'
vent aussi de
son où les vi
mangent est
lir, & ils gril







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
E E E E E
28 25
32 22
20
1.8

10
15
28

1778.
Octobre.

je n'ai pas vu qu'ils les apprêtent d'une autre maniere : il est vraisemblable qu'ils ont appris des Russes la premiere de ces méthodes. Les uns qui possèdent de petits chauderons de terre, & ceux qui n'en ont pas, se servent d'une pierre plate, garnie sur les bords d'une argile qui lui donne la forme d'un vase.

» J'assistai un jour au dîner du Chef d'*Oonashka* ; on ne lui servit que la tête crue d'une grande plie qu'on venoit de prendre. Avant de lui offrir les morceaux, deux de ses domestiques mangerent les ouies, sans autre préparation que d'en exprimer les glaires : l'un d'eux coupa ensuite la tête du poisson, & la porta sur le rivage de la mer ; quand il l'eut lavée, il la rapporta & il s'affit aux pieds de son Maître : il avoit eu soin de cueillir des herbes qui tinrent lieu de plats ; ou qu'il répandit devant le Chef ; il découpa alors des tranches le long des joues, & il les mit à la portée du Chef, qui les avala avec autant de plaisir que nous mangeons des huitres. Dès que le Chef eut fini son dîner, les restes de la tête furent dépecés & donnés aux gens de sa suite, qui arracherent avec les dents ce qui étoit bon à manger, & qui en rongerent les os.

» Ces Insulaires ne se peignent point le corps ; ne sont pas aussi sales que les Sauvages qui s'enduisent de peintures ; mais on voit autant d'or-

dures &
truire le
trou ob
pieds de
en gé
formen
troncs ou
sur la côt
de terre,
tas de fum
extrémités
le jour : l'
ination ;
sortie, &
plutôt un
Quelques-
entrée au r
mun. Les
logées ense
autour des
bon ; elles
sur des ban
environne
est couvert
est assez pro
à même ch
es familles
èche, c'e

dures & de poux dans leurs cabanes. Pour construire leurs habitations, ils creusent en terre un trou oblong qui a rarement plus de cinquante pieds de longueur, & vingt de large, & dont, en général, les dimensions sont moindres : ils forment sur cette excavation un toit avec les troncs ou les branches d'arbres que la mer jette sur la côte ; le toit est revêtu d'herbes & ensuite de terre, en sorte qu'il ressemble en-dehors à un tas de fumier ; le milieu offre, vers chacune des extrémités, une ouverture quarrée par où entre le jour : l'une des ouvertures n'a pas d'autre destination ; mais la seconde sert d'entrée & de sortie, & on trouve au-dessous une échelle ou plutôt un poteau garni de marches entaillées. Quelques-unes des cabanes offrent une seconde entrée au niveau du sol ; mais cela n'est pas commun. Les familles (car il y en a plusieurs de logées ensemble) ont leurs appartemens séparés, autour des flancs & des extrémités de l'habitation ; elles y couchent & elles y travaillent, non sur des bancs, mais dans une espèce de fossé qui environne le bord intérieur de la maison, & qui est couvert de nattes. Cette partie de la cabane est assez propre, mais je suis loin de pouvoir dire la même chose du milieu qui est commun à toutes les familles ; car, quoiqu'il soit revêtu d'une herbe sèche, c'est le réceptacle des ordures de toutes

1778.
Octobre.

1778.
Octobre.

fortes , & on y voit le baquet à uriner , dont la
 puanteur n'est pas détruite par les peaux crues
 ou plutôt par le cuir dont il se trouve rempli
 presque continuellement. Ils placent leurs richesses
 , c'est-à-dire , leurs habits , leurs bijoux & leurs
 peaux autour du fossé.

» Des jattes , des cuillers , des seaux , des pots
 à boire , des paniers , des nattes ; & quelquefois
 un chauderon ou un vase , composent tous leurs
 ustensiles de ménage. Ces meubles sont propre-
 ment faits & d'une belle forme ; cependant nous
 ne leur avons vu d'autres outils que le couteau &
 la hache ; leur hache est un petit morceau de
 fer plat , adapté à un manche de bois crochu.
 Nous n'avons pas remarqué d'autres instrumens
 de fer. Quoique les Russes soient établis ici , les
 Naturels du pays possèdent une quantité de ce
 métal , moindre que celle dont nos regards avoient
 été frappés chez les Tribus du Continent
Asiatique , qui n'avoient jamais vu les Russes , & qui
 peut-être n'avoient pas eu de communication
 indirecte avec eux. Il est vraisemblable qu'ils
 donnent aux Russes tout leur superflu pour des
 grains de verre & du tabac en poudre ou à fumer ;
 il y en a peu , si même il y en a quelques-uns ,
 qui ne fument , ne mâchent & ne prennent du
 tabac , & ce luxe me fait craindre qu'ils ne de-
 meurent toujours pauvres.

« Ils ne sembloient pas désirer une quantité plus considérable de fer, & ils ne nous demanderent que des aiguilles, car les leurs sont d'os : au reste, avec leurs aiguilles grossières, ils courent les bordures de leurs pirogues, ils font leurs ornemens & les broderies très-curieuses ; ils emploient, au lieu de fil, des nerfs qu'ils défilent de la grosseur convenable. Les femmes sont chargées de toutes les opérations de la couture ; elles sont les Tailleurs, les Cordonniers, les Constructeurs & les Couvreurs des canots du pays : selon toute apparence, les hommes travaillent la charpente sur laquelle on pose les bancs qui bordent les embarcations. Ils fabriquent avec de l'herbe des paniers très-solides : la finesse & l'élégance de la plupart de leurs ouvrages, annoncent un petit esprit inventif & que la paresse ne rebute pas.

« Je n'ai jamais apperçu d'âtre ou de foyer dans leurs cabanes : elles sont éclairées & échauffées par des lampes qui sont très-simples, & qui cependant remplissent très-bien l'objet auquel on les destine ; c'est tout uniment une pierre plate creusée dans l'un des côtés ; ils mettent dans la partie creusée de l'huile mêlée à de l'herbe séchée, qui sert lieu de meche. Les hommes & les femmes s'échauffent souvent sur une de ces lampes ; ils se placent alors entre leurs jambes, sous leurs

1778.
Octobre.

1778.
Octobre.

vêtemens, & ils les y tiennent quelques minutes.
 » Ils produisent du feu par collision & par attri-
 tion : quand ils veulent employer la premiere
 ces deux méthodes, ils frappent l'une contre l'autre
 deux pierres, l'une desquelles a été bien frottée
 de soufre : s'ils veulent mettre en usage le second
 expédient, ils se servent de deux morceaux de
 bois ; l'un est un bâton d'environ dix-huit pouces
 de longueur, & l'autre un reste de planche ; l'ex-
 trémité du bâton est époincée, & après l'avoir
 appuyé fortement sur la planche, ils le tournent
 avec agilité comme on tourne une vrille, & au
 bout de quelques minutes, ils produisent du feu.
 Cette méthode est usitée dans un grand nombre
 de pays ; on la trouve au *Kamtchatka*, au *Groën-
 land*, au *Brésil*, à *O-Taïti*, & à la *Nouvelle-
 Hollande*, & vraisemblablement ailleurs. Des
 Savans & des Littérateurs ingénieux, ont voulu
 en conclure que les peuplades parmi lesquelles
 on la voit établie, sont de la même race ; mais
 des rapports que le hasard a fait naître, & qui
 portent sur un petit nombre de points, n'autori-
 sent pas une pareille conclusion, & les diffé-
 rences qu'on observe dans les mœurs ou les
 coutumes de deux peuplades ne suffisent pas
 pour prouver qu'elles tirent leur origine d'une
 source différente. Indépendamment de l'exemple
 que je viens de citer, il me seroit facile d'en
 alléguer

alléguer
opinion.

» Nous

d'Oncle

ou à une

les Rus

imaginer

gues polit

de *Russie*

car il est d

autresfois c

trouvées c

n'en avons

deux qui ap

pas recon

canots auff

insulaires ;

même man

de différen

quement ; l

rieure de la

pointe infé

surface des

quoi ils on

che est suj

son chemin

nient, ils p

l'autre. Le

Tome X

alléguer beaucoup d'autres, à l'appui de cette opinion.

1778.
Octobre:

Nous n'avons rien vu parmi les Naturels d'*Oonashka*, qui ressemble à une arme offensive ou à une arme défensive : on ne peut croire que les Russes en aient trouvés dans cet état ; on imagine plutôt qu'ils les ont défarmés. Des vues politiques peuvent aussi avoir engagé la Cour de *Russie* à leur interdire les grandes pirogues ; car il est difficile de penser qu'ils n'en avoient pas autrefois de pareilles à celles que nous avons trouvées chez tous leurs voisins : cependant nous n'en avons apperçu de cette espèce, qu'une ou deux qui appartenotent aux Russes. Nous n'avons pas rencontré sur le Continent d'*Amerique* de canots aussi petits, que ceux dont se servent ces Insulaires ; ils étoient néanmoins construits de la même manière, ou leur construction offroit peu de différence ; l'arrière se termine un peu brusquement ; l'avant est fourchu, & la pointe supérieure de la fourche se projette en-dehors de la pointe inférieure, laquelle est de niveau avec la surface des flots. Il est difficile de concevoir pourquoi ils ont adopté cette méthode ; car la fourche est sujette à saisir tout ce qu'elle trouve sur son chemin ; & pour remédier à cet inconvénient, ils placent un petit bâton d'une pointe à l'autre. Leurs canots ont d'ailleurs la forme de

1778.
Octobre.

ceux des Groënlandois & des Esquimaux : la charpente est composée de lattes très-minces & recouverte de peaux de veau marin : ils ont environ douze pieds de long, un pied & un pied & demi de large au milieu, & douze ou quatorze pouces de profondeur : ils peuvent, au besoin, porter deux hommes, dont le premier est étendu de toute sa longueur dans l'embarcation, & dont le second occupe le siege ou le trou rond percé à-peu-près au milieu. Ce trou est bordé en-dehors d'un chaperon de bois, autour duquel est cousu un sac de boyau qui se replie ou s'ouvre comme une bourse, & qui a des cordons de cuir dans la partie supérieure. L'Insulaire assis dans le trou, ferre le sac autour de son corps, & il ramene sur ses épaules l'extrémité du cordon, afin de le tenir en place : les manches de sa jaquette ferment son poignet ; comme la jaquette ferme d'ailleurs le cou, & que le capuchon est relevé par-dessus la tête, où il est arrêté par le chapeau, l'eau ne peut guere lui mouiller le corps ou entrer dans le canot : il a de plus un morceau d'éponge pour essuyer celle qui pourroit s'introduire : il se sert d'une pagaie à double pale ; il la tient par le milieu avec les deux mains, & il frappe l'eau d'un mouvement vif & régulier, d'abord d'un côté, & ensuite de l'autre : il donne ainsi une vitesse considérable au canot, & il suit une ligne

droite. Lor
aller à Sam
chèrent a
fions

» L
jours d
disposées p
de bois &
beaucoup à
& que Cra
par les poin
nous vîmes
gueur, & Cr
landois a un
autres instru
qu'ils mérite
comme nou
à bord des v
miner & les
peuplade ha
adresse à la r
aussi d'hame
verveux : ses
de nerfs.

» On renc
les autres M
le dauphin, l
la morue, l

droite. Lorsque nous partîmes d'*Egoochshak* pour aller à *Samganoodha*, deux ou trois pirogues marchèrent aussi vite que nous, quoique nous fissions trois milles par heure.

1778.
Octobre.

» Leur travail de pêche & de chasse, est toujours dans leurs pirogues sous des bandes de cuir disposées pour cela. Leurs instrumens sont tous de bois & d'os, & bien faits; ils ressemblent beaucoup à ceux qu'emploient les Groënlandois & que Crantz a décrits; ils n'en diffèrent que par les pointes: la pointe de quelques dards que nous vîmes ici, n'a pas plus d'un pouce de longueur, & Crantz dit que celle des dards des Groënlandois a un pied & demi. Les dards & quelques autres instrumens d'*Oonalashka* sont si curieux, qu'ils méritent une description particulière; mais comme nous en prîmes un assez grand nombre à bord des vaisseaux, on pourra toujours les examiner & les décrire quand on le voudra. Cette peuplade harponne le poisson avec une grande adresse à la mer, ou dans les rivières; elle se sert aussi d'hameçons & de lignes, de filets & de verveux: ses hameçons sont d'os, & ses lignes de nerfs.

» On rencontre ici les poissons communs dans les autres Mers du Nord, tels que la baleine, le dauphin, le marsouin, l'épée de mer, la plie, la morue, le saumon, la truite, la sole, des

1778.
Octobre.

poissons plats, & plusieurs autres especes de petits poissons; il y en a peut-être beaucoup d'autres que nous n'eûmes pas occasion d'apercevoir. La plie & le faumon paroissent être les plus abondans, & ils fournissent tout à la subsistance des Naturels; du moins, à l'exception de quelques morues, ce furent les seuls que nous remarquâmes en réserve pour l'hiver. Au Nord du soixantieme degré, la mer offre peu de petits poissons; mais à cette hauteur, les baleines deviennent plus nombreuses.

» Les veaux de mer, & tous les animaux de cette famille, ne sont pas en aussi grand nombre ici que dans la plupart des autres mers. On ne doit pas s'en étonner, puisque presque toutes les parties de la côte du Continent, ou des diverses Isles situées dans l'intervalle qui sépare *Oonalashka* de l'*Amérique*, sont habitées, & que chacune des peuplades les chasse pour s'en nourrir ou en tirer ses vêtemens. Au reste, on trouve une multitude prodigieuse de chevaux marins autour de la glace: il me paroît qu'on ne rencontre la loutre de mer que dans ces parages. Nous aperçûmes quelquefois un cetacée qui avoit la tête semblable à celle du dauphin, & qui souffloit comme les baleines; il étoit blanc, tacheté de brun, & plus grand que le veau marin: c'étoit vraisemblablement la vache de mer, ou le *manati*.

« Je
autres
ni aussi
les de
quelq
vus ail
« No
pas éter
Lecteur
de grand
du pays
peu d'in
ce n'est d
ni à *Oon*
Les Insu
pas même
furent le
regards;
y trouve
Krashen
la mer &
subsistanc
tous les
tructions
aucune d
cente d'

« Je crois pouvoir assurer que les oiseaux océaniques & aquatiques, ne sont ni aussi nombreux, ni aussi variés, que dans les parties septentrionales de l'Océan Atlantique; il y en a cependant quelques-uns que je ne me souviens pas d'avoir vus ailleurs.

« Nos courses & nos observations ne s'étant pas étendues au-delà de la côte de la mer, le Lecteur ne doit pas espérer que je lui donnerai de grands détails sur les animaux ou les végétaux du pays. Si j'en excepte les mousquites, il y a peu d'insectes, & je n'ai point vu de reptiles, si ce n'est des lézards. On ne rencontre des daims ni à *Oonakashka*, ni sur aucune autre des Isles. Les Insulaires n'ont pas d'animaux domestiques, pas même de chiens. Les renards & les belettes furent les seuls quadrupèdes qui frappèrent nos regards; mais les gens du pays nous dirent qu'on y trouve aussi des lievres, & les marmottes dont *Krashennikoff* fait mention (a). Il en résulte que la mer & les rivières fournissent la plupart des subsistances. Les Naturels doivent aussi à la mer, tous les bois qu'ils emploient dans leurs constructions, car il n'en croît pas un morceau sur aucune des Isles, non plus que sur la côte adjacente d'*Amérique*.

(a) *Histoire du Kamtschaeka*, pag. 99 de la Traduction Angloise.

1778.
Octobre.

1778.
Octobre.

» Les Savans nous disent que les graines des plantes sont portées de différente maniere sur toute partie du monde à l'aure ; qu'elles arrivent sur les Isles établies au milieu des mers, les plus considérables, & fort éloignées de toutes les terres : pourquoi donc ne trouve-t-on point d'arbres sur cette partie du Continent de l'*Amérique*, non plus que sur aucune des Isles qui en sont voisines ? Ces contrées sont certainement aussi propres à recevoir des semences ; elles sont aussi accessibles aux divers moyens dont j'ai entendu parler, qu'aucune des côtes qu'on voit abonder en forêts. N'y a-t-il pas des especes de terrains auxquels la Nature a refusé la puissance de produire des arbres, sans le secours de l'art ? Quant aux bois qui flottent sur les côtes de ces Isles, je suis convaincu qu'ils viennent d'*Amérique* ; car si on n'en apperçoit pas sur les côtes du Nouveau-Monde les plus voisines, l'intérieur du pays peut en produire assez pour l'effet dont il s'agit ; les torrens peuvent, au printemps, renverser des portions de forêt, & en amener les débris à la mer : d'ailleurs il en arrive, peut-être, des côtes boisées, quoique ces côtes gisent à une plus grande distance.

» *Oonalashka* offre une grande variété de plantes, & la plupart étoient en fleur à la fin de Juin. On y trouve plusieurs de celles qui crois-

sent en E
&
von d'au
& que
Krashe
la racine d
de la gross
& compo
gouffes &
lorsqu'elle
du salep ;
nous trouv
mets : elle
nous ne pû
loff nous fi
» Les. N
autres raci
d'une plant
gent aussi d
que les mù
camarigne,
mûre rouge
de perdrix,
nous ne co
approche u
vage ; mais
ports : elle
mange beau

sent en Europe, & en d'autres parties de l'Amé-
 & particulièrement à Terre-Neuve; on en
 voit d'autres qu'on rencontre au Kamchatka,
 & que mangent les Naturels des deux Terres:
 Krashinsky a décrit celles-ci. La Saranne, ou
 la racine de lis, est la principale; elle est à-peu-près
 de la grosseur de la racine de l'ail; elle est ronde,
 & composée d'un certain nombre de petites
 gouffes & de graines qui ressemblent à du gruau:
 lorsqu'elle est bouillie, elle a à-peu-près la saveur
 du salep; son goût n'est point désagréable, &
 nous trouvâmes moyen d'en faire un assez bon
 mets: elle ne semble pas être fort abondante, car
 nous ne pûmes nous procurer que celle dont Ismy-
 loff nous fit présent.

Les Naturels du pays mangent quelques
 autres racines sauvages; par exemple, la tige
 d'une plante qui ressemble à l'*angelica*: ils man-
 gent aussi des mûres de plusieurs espèces, telles
 que les mûres de ronces, les baies de vaciet, de
 camarigne, &c.; ils se nourrissent encore d'une
 mûre rouge, qu'on appelle à Terre-Neuve, mûre
 de perdrix, & d'une autre qui est brune, & que
 nous ne connoissons pas. La saveur de celle-ci
 approche un peu de la saveur de la prune sau-
 vage; mais elle en diffère sous tous les autres rap-
 ports: elle est très-astringente, lorsqu'on en
 mange beaucoup: on pourroit en tirer une eau-

1778.
Octobre.

de-vie. Le Capitaine Clerke essaya d'en conserver quelques-unes; mais elles fermenterent, & elles devinrent aussi fortes que si on les avoit laïssées tremper dans des liqueurs.

» Nous découvrîmes quelques plantes; qui pourroient devenir utiles; mais ni les Russes ni les Naturels du pays n'en font usage: tels sont le pourpier sauvage, une espèce de pois, une espèce de *cochléaria*, du cresson, &c. Chacune de ces plantes nous parut fort bonne à la soupe ou en salade. Les terrains bas & les vallées offrent une quantité considérable d'herbe, qui devient très-épaisse & fort haute. Je crois que le bétail subsisteroit toute l'année à *Oonalashka*, sans qu'on fût contraint de l'enfermer dans des étables; & je pense qu'il croît du grain, des racines & des végétaux en bien des cantons: mais les Négocians Russes & les Insulaires semblent se contenter, pour le présent, des productions spontanées de la nature.

» Les Habitans d'*Oonalashka* avoient du soufre natif; mais je n'ai pas eu occasion d'apprendre d'où il venoit. Nous découvrîmes aussi de l'ocre, une pierre qui donne une couleur pourpre, & une autre qui produit un très-bon vert. Je ne sais si cette dernière est connue: dans son état naturel, elle est d'un gris verdâtre, grossière & pesante: l'huile la dissout aisément; mais lorsqu'on

la met da
Elle me p
plus abo
pierres
je n'en

» Les
morts au
petit mon
promenad
du pays,
sieurs de
du chemin
un tas de p
pas d'en a
sieurs mon
ouvrage d
rent fort a
ment de la
la mort: j
mens; je
ces deux c

» Ils so
affection
conduits
Les Russes
eu de liai
qu'elles n
furent pas

la met dans l'eau, elle perd toutes ses propriétés. Elle me parut rare; mais on nous dit qu'elle est plus abondante à l'Isle d'*Oonemak*. Quant aux pierres qui environnent la côte & les collines, je n'en ai vu qu'un point de nouvelles.

1778.
Octobre.

» Les Naturels d'*Oonalashka* enterrent leurs morts au sommet des collines, & ils élevent un petit mondrain sur le tombeau. Je fis un jour une promenade dans l'intérieur de l'Isle, & un homme du pays, qui m'accompagnoit, me montra plusieurs de ces cimetières. Il y en avoit un au bord du chemin qui mene du havre au village; il offroit un tas de pierres auquel les passans ne manquoient pas d'en ajouter une. J'apperçus d'ailleurs plusieurs mondrains de pierre, qui n'étoient pas un ouvrage de la nature; quelques-uns me parurent fort anciens. Je ne fais quelle idée ils se forment de la Divinité & de l'état des ames après la mort: j'ignore aussi quels sont leurs amusemens; je n'ai rien observé qui pût m'instruire sur ces deux objets.

» Ils sont entre eux d'une gaieté & d'une affection remarquable, & ils se sont toujours conduits envers nous avec beaucoup de civilité. Les Russes nous apprirent qu'ils n'avoient jamais eu de liaison avec les femmes du pays, parce qu'elles ne sont pas Chrétiennes. Nos gens ne furent pas si scrupuleux, & quelques-uns d'eux

1778.
Octobre.

eurent lieu de se repentir de les avoir trouvés si faciles ; car la maladie vénérienne n'est pas connue ici. Les Insulaires sont d'ailleurs sujets aux cancers ou à une maladie qui en est voisine ; ceux qui en sont infectés , ont soin de cacher leur maladie. Il me paroît qu'on ne vit pas long-temps dans cette Isle : je n'ai point rencontré d'hommes ou de femmes dont la figure annonçât plus de soixante ans ; & il y avoit très-peu d'individus qui parussent en avoir plus de cinquante. La vie pénible qu'ils mènent abrège vraisemblablement leurs jours.

» Depuis l'époque de notre arrivée à l'*Entrée du Prince Guillaume* , j'ai souvent eu occasion de dire , combien les Naturels de cette partie Nord-Ouest de l'*Amerique* , ressemblent aux Groënlandois & aux Esquimaux , par la figure , les vêtemens , les armes , les pirogues , & les autres choses de cette espece. Cependant je fus beaucoup moins frappé de ces rapports , que de l'analogie entre les dialectes des Groënlandois & des Esquimaux , & ceux des Habitans de l'*Entrée de Norton* & d'*Oonalashka*. On observera toutefois relativement aux mots que nous recueillîmes à la partie occidentale du Nouveau-Monde , qu'on ne doit pas trop compter sur leur exactitude ; car , après la mort de M. Anderson , il se trouva peu de personnes à bord qui s'occupassent de

cette matie
es mêmes
Messieurs
insulaire
comparo
alogie, p
Peuplades
a grande
communica
entale de
communica
aux vaisse au
obstacles : o
cherche à
M. Cook
re, il arriv
le qui fait p
as à se co
itement le
» Ceux de
(M. Cook) é
ache : mal
trop certain
maladie vén
e fait que
les voisine

cette matiere, & je me suis apperçu souvent que les mêmes termes écrits par deux ou trois de nos Messieurs, d'après la prononciation du même insulaire, différoient beaucoup, lorsqu'on les compare. Au reste, il y avoit encore assez d'analogie, pour m'autoriser à dire, que toutes ces Peuplades sont de la même race; si cela est, il y a grande apparence qu'il existe au Nord une communication quelconque, entre la partie occidentale de l'Amérique, & la partie orientale; communication cependant qui peut être fermée aux vaisseaux, par les glaces, ou par d'autres obstacles: du moins je le pensai ainsi durant ma recherche à *Oonalashka* «.

M. Cook appareilla d'*Oonalashka* le 26 Octobre, il arriva le 26 Novembre sur les côtes d'une Ile qui fait partie des Isles *Sandwich*. Il ne tarda pas à se convaincre qu'il avoit reconnu imparfaitement les Isles *Sandwich*.

« Ceux des Habitans qui vinrent nous voir, (dit M. Cook) étoient instruits de notre premiere recherche: malheureusement j'en eus une preuve trop certaine; car ils étoient déjà infectés de la maladie vénérienne, & je ne pouvois expliquer le fait que par leurs communications avec les Isles voisines depuis notre départ «.

1778.
Octobre.

26 Nov.

1779.
Janvier.
17.

M. Cook ne put mouiller que le 17. Janvier 1779, à une des Isles appelée *Owhyhee*. Il éprouva sur la côte des vents contraires, & il seroit bien à désirer qu'il n'eût pas lutté contre les obstacles avec tant de constance, car c'est à l'Isle *Owhyhee* qu'il a trouvé la mort.

» Les vaisseaux, (dit M. Cook, dont il faut conserver les dernières paroles) continuèrent d'être remplis de Naturels, & nous fûmes environnés d'une multitude de pirogues. Je n'avois jamais vu dans le cours de mes Voyages, une foule si nombreuse rassemblée au même endroit; car, indépendamment de ceux qui arriverent en canots, le rivage de la baie étoit couvert de spectateurs; d'autres nageoient autour de nous en troupes de plusieurs centaines, & on les eût pris pour des radeaux de poissons. La singularité de cette scène nous frappa beaucoup, & il se trouva peu de personnes à bord, qui regrettaient de m'avoir vu échouer dans mes tentatives pour trouver un passage au Nord; car si elles avoient réussi, nous n'aurions pu en avoir eu occasion de relâcher une seconde fois aux Isles *Sandwich*, & d'enrichir notre Voyage d'une découverte qui, à bien des égards, paroît devoir être la plus importante, qu'aient jusqu'ici fait les Européens dans la vaste étendue de l'Océan Pacifique.

* Le Journal du Capitaine Cook finit ici. C'est le Capitaine King qui a écrit la suite du Voyage.

LIV

Second
Récit de
sur ces

DÈS qu
voulions mo
aine King
a foule étoit
par des cha
ortes de ge
arderent pa
es agrès de
de femmes
se procurer
eux-ci for
astes radeau
place à bord
ouer au mil
» Parmi l
007, nous c

* Je remarqu
as survécu lon
e Cook, il est

LIVRE CINQUIEME.

*Seconde Relâche aux Isles SANDWICH.
Récit de la mort de M. Cook. Remarques
sur ces Isles & sur leurs Habitans.*

DÈS que les Habitans s'apperçurent que nous voulions mouiller dans la baie, (c'est le Capitaine King * qui parle) ils vinrent près de nous; la foule étoit immense; ils témoignèrent leur joie par des chants & des cris, & ils firent toutes sortes de gestes bizarres & extravagans. Ils ne gardèrent pas à couvrir les flancs, les ponts & les agrès des deux vaisseaux; & une multitude de femmes & de petits garçons, qui n'avoient pu se procurer des pirogues, arrivèrent à la nage: ceux-ci formoient, sur la surface de la mer, de vastes radeaux; la plupart ne trouvant point de place à bord, passerent la journée entiere à se jouer au milieu des vagues.

» Parmi les Chefs, qui vinrent sur la *Résolution*, nous distinguâmes un jeune homme, ap-

1779.
Janvier.

* Je remarquerai avec douleur, que le Capitaine King n'a pas survécu long-temps à la publication du troisieme Voyage de Cook. Il est mort à Nice en 1784.

1779.
Janvier.

pelé *Pareea* ; nous reconnûmes bientôt qu'il jouissoit d'une grande autorité. Lorsqu'il se présenta devant le Capitaine Cook , il dit qu'il étoit *Jakaneé* (a) du Roi de l'Isle ; que le Prince faisoit une expédition militaire à *Mowee* , & qu'il devoit arriver dans trois ou quatre jours. Quelques présens l'attachèrent complètement à nos intérêts, & il nous servit beaucoup pour contenir ses Compatriotes. Nous nous aperçûmes bientôt que la *Découverte*, surchargée d'Insulaires, penchoit trop d'un côté, & que son Equipage ne pouvoit écarter la foule nombreuse qui continuoit à y entrer. M. Cook craignant les suites de cet empressement, fit part de ses inquiétudes à *Pareea* : celui-ci se rendit sur le champ auprès du Capitaine Clerke ; il chassa un assez grand nombre de ses Compatriotes, & il obligea les pirogues à se tenir à une certaine distance.

» Nous jugeâmes que les Chefs ont, sur le bas-peuple, un pouvoir très-despotique. Nous eûmes le même jour, à bord de la *Résolution*, une autre preuve de cette vérité : la foule y étoit si considérable, que les Matelots ne pouvoient faire le service ; & nous fûmes obligés de recourir au

(a) Nous rencontrâmes ensuite plusieurs autres Insulaires qui portoient le même titre ; mais nous n'avons jamais pu savoir, d'une manière précise, si le terme de *Jakaneé* désigne un Officier, ou un degré d'alliance ou de parenté avec le Roi.

Chef Kan
ché au Ca
expliqué
ordonna
tir du va
voir se je
un seul ho
paroissant
de force,
» Ces o
& bien p
rès-agréab
a destiné ;
l'aie jamais
auteur, d
tion, des y
terme & g
» On a
navigation
étoient t
loyauté &
l'avoient p
vol : nous
nous ne co
des dernier
mestiques
même ici.
pays, qui r

Chef Kaneena, qui, ainsi que Pareea, s'étoit attaché au Capitaine Cook. Lorsque nous lui eûmes expliqué l'embarras où nous nous trouvions, il ordonna tout de suite à ses Compatriotes de sortir du vaisseau, & nous fûmes très-surpris de le voir se jeter à la mer, sans hésiter un moment : un seul homme ayant essayé de se cacher, & ne paroissant pas disposé à obéir, Kaneena le prit de force, & le précipita au milieu des vagues.

» Ces deux Chefs étoient d'une stature forte & bien proportionnée, & d'une physionomie très-agréable; Kaneena sur tout, que M. Webber a dessiné, étoit un des plus beaux hommes que j'aie jamais vus. Il avoit environ six pieds de hauteur, des traits réguliers & pleins d'expression, des yeux vifs & noirs, le maintien aisé, ferme & gracieux.

» On a déjà dit que, durant notre longue navigation à la hauteur de cette Isle, les Habitans étoient toujours conduits avec beaucoup de loyauté & de droiture envers nous, & qu'ils n'avoient pas montré la plus légère disposition au vol : nous en fûmes d'autant plus étonnés, que nous ne communiquâmes guere qu'avec des gens des dernières classes, c'est-à-dire, avec des Domestiques ou des Pêcheurs. Il n'en fut pas de même ici. La multitude immense de Naturels du pays, qui remplissoit chaque partie des vaisseaux,

1779.
Janvier.

GE

ôt qu'il jouit
il se présenta
it qu'il étoit
le Prince fa-
mes, & qu'il
jours. Quel-
ement à nos
p pour conte-
s aperçûmes
e d'Insulaires,
son Equipage
reuse qui con-
gnant les suites
es inquiétudes
champ auprès
un assez grand
il obligea les
distance.

ont, sur le bas-
e. Nous eûmes
ion, une autre
étoit si confi-
voient faire le
de recourir au

autres Insulaires qui
jamais pu savoir,
désigne un Office,
e Roi.

leur procura des occasions fréquentes de nous piller, sans risque d'être découverts; & comme ils étoient très-supérieurs en nombre, ils seroient sans doute que leurs vols demeureroient impunis, si nous venions à nous en apercevoir. Nous attribuâmes d'ailleurs ce changement de conduite, à la présence & à l'encouragement de leurs Chefs; car, en général, nous trouvâmes dans les mains des grands personnages de l'Isle, les choses qu'on nous avoit dérobées, & nous eûmes bien des raisons de croire que les larcins avoient été commis à leur instigation.

» La *Résolution* fut à peine au mouillage, que nos deux Amis Pareea & Kaneena, amenerent à bord un troisieme Chef nommé Koah, qui, selon ce qu'on nous dit, se trouvoit alors de la classe des Prêtres, après avoir été dans sa jeunesse un guerrier distingué. C'étoit un petit vieillard fort maigre: il avoit les yeux très-rouges & très-malades, & le corps couvert d'une gale blanche, lépreuse, effet d'un usage immodéré de l'ava. On le conduisit dans la grand'chambre, & il s'approcha, avec beaucoup de respect, du Capitaine Cook; il lui jeta sur les épaules une piece d'étoffe rouge qu'il avoit apportée; il fit quelques pas en arriere, & il lui présenta un petit cochon, qu'il tint dans ses mains, tandis qu'il prononça un long discours. Cette cérémonie fut

fut souve
 Ouyhee,
 constant
 religieux
 vêtues
 avoit une
 ordinairem
 d'ailleurs,
 prieres av
 qui semblo
 » Quan
 dina avec
 ment tout
 les autres
 ne pûmes
 fois de no
 M. Cook:
 pagnâmes
 sur la grev
 hommes qu
 poil de cha
 cherent dev
 une phrase
 distinguâme

(a) Les Nat
 Capitaine Cool
 cation précise.

Tome X

fut souvent renouvelée durant notre séjour à *Owhyhee*, & nous jugeâmes, d'après plusieurs circonstances, que c'étoit une sorte d'adoration religieuse. Nous vîmes toujours leurs Idoles revêtues d'une étoffe rouge, pareille à celle qu'on avoit mise sur le Capitaine Cook; & ils offroient ordinairement de petits cochons aux *Eatoos*: d'ailleurs, ils récitoient leurs discours ou leurs prières avec une prestesse & une volubilité, qui sembloient indiquer un formulaire établi.

» Quand cette cérémonie fut achevée, *Koah* dina avec le Capitaine Cook; il mangea avidement tout ce qu'on lui servit. Aussi réservé que les autres Habitans des Isles de ces Mers, nous ne pûmes le déterminer à goûter une seconde fois de notre vin, ou de nos liqueurs fortes. *M. Cook* alla le soir à terre, & nous l'accompagnâmes *M. Bayly* & moi. Nous débarquâmes sur la greve, & nous fûmes reçus par quatre hommes qui portoient des baguettes, garnies de poil de chien à l'une des extrémités; ils marcherent devant nous, en déclamant à haute voix une phrase très-courte, dans laquelle nous ne distinguâmes que le mot *Orono* (a). La foule,

1779.
Janvier.

(a) Les Naturels d'*Owhyhee* donnoient en général ce nom au Capitaine Cook; mais nous n'avons pu en découvrir la signification précise. Ils l'appliquent quelquefois à un Etre invisible,

1779.
Janvier.

qui s'étoit rassemblée sur le rivage, se retira dès qu'elle nous vit approcher; & nous n'apparûmes personne, si j'en excepte un petit nombre d'Insulaires prosternés la face contre terre, aux environs des huttes du village voisins.

» Avant de parler des hommages religieux qu'on rendit au Capitaine Cook, & des cérémonies singulieres avec lesquelles il fut reçu sur cette Isle funeste, il est nécessaire de décrire le *Morai*, situé au côté méridional de la greve du village de *Kakooa*. C'étoit une construction de pierre, solide & quarrée, d'environ quarante verges de long, de vingt de large, & de quatorze de hauteur: le sommet, aplati & bien pavé, se trouvoit entouré d'une balustrade de bois, sur laquelle on voyoit les crânes des captifs sacrifiés à la mort des Chefs du pays: le centre de l'édifice offroit un vieux bâtiment de bois, tombant en ruines, & réuni de chaque côté à la balustrade, par un mur de pierre, qui divisoit en deux parties l'espace vide. La bande contiguë à l'intérieur du pays, présentoit cinq poteaux de plus de vingt pieds d'élévation, qui soutenoient un échafaud d'une forme irréguliere: il y avoit au

qui, disent-ils, habitent les cieux. Nous reconnûmes aussi que c'est la titre d'un grand personnage très-puissant dans l'Isle, lequel a de l'analogie avec le Dalai-Lama des Tartares, & l'Empereur Ecclésiastique du Japon.

côté, e
mu
pavillon
» K
truch
comme
soit à l'a
nous ap
de bois,
contorsio
sculptée
sommel c
d'une ét
jeune ho
barbe fo
Capitaine
avec Ko
duisit à l'
poteaux
étoient ra
poteaux;
du milieu
tement au
trouvâmes
par-dessou
noix de c

(a) Voyez

côté, en face de la mer, deux petites maisons communiquant l'une à l'autre par un chemin qu'un pavillon défendoit des injures de l'air.

1779.
Janvier.

» Koah nous mena au sommet de cette construction, par un chemin d'une pente douce, qui commençoit au bord de la greve, & aboutissoit à l'angle Nord-Ouest de la cour de l'édifice : nous aperçûmes à l'entrée deux grosses figures de bois, dont les traits du visage offroient des contorsions bizarres ; une longue piece de bois sculptée en forme de cône renversé, s'élevoit du sommet de leurs têtes, & le corps étoit enveloppé d'une étoffe rouge. Nous rencontrâmes ici un jeune homme d'une haute taille qui avoit la barbe fort longue ; il présenta ces figures au Capitaine Cook, & après avoir chanté, de concert avec Koah, une espece d'hymne, il nous conduisit à l'extrémité du *Morai*, où étoient les cinq poteaux dont j'ai fait mention. Douze figures étoient rangées en demi-cercle au pied de ces poteaux ; & nous remarquâmes devant la figure du milieu une table élevée qui ressembloit exactement aux *Whattas* (a) des O-Taïtiens : nous trouvâmes sur cette table un cochon pourri, & par-dessous des morceaux de cannes de sucre, des noix de coco, du fruit à pain, des bananes &

(a) Voyez le premier & le second Voyage de Cook.

1779.
Janvier.

des patates douces. Koah ayant placé M. Cook sous la table, prit le cochon entre ses mains après avoir adressé à notre Commandant un second discours aussi long que le premier, & prononcé avec beaucoup de véhémence & de rapidité, il laissa tomber le cochon par terre. Il engagea ensuite M. Cook à monter sur l'échafaud; ils y monterent en effet l'un & l'autre, non sans avoir couru de grands risques de se laisser tomber. Dix hommes qui apportoient un cochon en vie, & une grande piece d'étoffe rouge, arriverent alors en silence & en procession, à l'entrée du sommet du *Morai*. Ils s'arrêtèrent lorsqu'ils eurent fait quelques pas, & ils se prosternerent : Kaireekkea, le jeune homme dont je parlois tout-à-l'heure, alla à leur rencontre; & ayant reçu l'étoffe rouge, il l'apporta à Koah, qui en revêtit le Capitaine Cook, & qui lui offrit ensuite le cochon, en observant le même cérémonial.

» Tandis que notre Commandant étoit sur l'échafaud, emmailloté dans l'étoffe rouge, & ayant peine à se tenir sur des morceaux de bois pourri, Kaireekkea & Koah chanterent quelquefois tous deux ensemble, & d'autres fois alternativement : cette partie de la cérémonie fut très-longue; Koah laissa tomber le cochon, & il se rendit enfin avec M. Cook. Il le mena auprès

des douze
le à ch
ses doigts
conduit
dont le
cas que d
d'une étof
figure, &
on dit de
ce que vou
» On ne
où il y av
en quarré,
du niveau
dimes, &
bois; Koah
soutins l'au
proression
un cochon
à pain, d
Lorsqu'ils
mit à leur
notre Com
déjà décrit
à ceux qu
camarades
Nous obser
des réponses

des douze figures, & après avoir dit quelque chose à chacune, d'un air ricaneur, & fait claquer ses doigts à mesure qu'il passa devant elles, il le conduisit à celle qui se trouvoit au centre, & dont les gens du pays sembloient faire plus de cas que des autres, puisqu'elle étoit couverte d'une étoffe rouge. Il se prosterna devant cette figure, & il la baisa : le Capitaine Cook, à qui on dit de faire la même chose, se soumit à tout ce que voulut Koah.

» On nous ramena à l'autre division du *Morai*; où il y avoit un espace de dix à douze pieds en carré, creusé d'environ trois pieds au-dessous du niveau du terrain de la cour. Nous y descendîmes, & on assit M. Cook entre deux Idoles de bois; Koah soutint l'un de ses bras, & moi je soutins l'autre. Nous vîmes arriver une seconde procession de Naturels du pays; ils apportoient un cochon cuit au four, un *pudding*, du fruit à pain, des noix de coco, & des légumes. Lorsqu'ils furent près de nous, Kaireekkea se mit à leur tête, & ayant présenté le cochon à notre Commandant, avec les cérémonies que j'ai déjà décrites, il commença des chants pareils à ceux que nous avions déjà entendus, & ses camarades répondirent à chacun de ses versets. Nous observâmes que la longueur des versets & des répons diminua peu-à-peu; que vers la fin

1779.
Janvier.

1779.
Janvier.

Kaireekkea ne disoit plus que deux ou trois mots, & que les autres lui répondoient seulement par l'expression d'*Orono*.

» Quand cette offrande, qui dura un quart-d'heure, fut terminée, les Insulaires s'assemblèrent en face de nous; ils se mirent à découper le cochon, à peler les végétaux & à casser les noix de coco : quelques-uns firent de l'*ava*; ils mâchent les racines qui entrent dans la composition de cette liqueur, & ils suivent d'ailleurs le procédé des Habitans des *Isles des Amis*. Kaireekkea prit ensuite une portion de l'amande d'une noix de coco, qu'il mâcha, & l'ayant enveloppée d'un morceau d'étoffe, il en frotta le visage, le derrière de la tête, les mains, les bras & les épaules de M. Cook. L'*ava* fut ensuite servie à la ronde; & lorsque nous en eûmes goûté, Koah & Pareea divisèrent la chair du cochon en petits morceaux, qu'ils nous mirent dans la bouche. Je n'avois point de répugnance à souffrir que Pareea, qui étoit très-propre, me donnât à manger : mais M. Cook, à qui Koah rendoit le même office, se souvenant du cochon pourri, ne put avaler un seul morceau; le vieillard voulant redoubler de politesse, essaya de lui donner des morceaux tout mâchés, & l'on imagine bien que le dégoût de notre Commandant ne fit que s'accroître.

» Apr
taine Co
cement
manqu
quelques
dont ils f
roient des
canots, e
avoient d
Peuple se
qui ne s'e
contre tes
rivage. No
l'esprit tou
extrêmeme
des Habit
que des c
incertaines
cérémonie
rité m'ont
toutefois
de la part d
étoient bie
à l'égard d
le lendem
Marine, y
M. Cook r
à l'endroi

Après cette cérémonie, à laquelle le Capitaine Cook mit fin, dès qu'il put le faire dé-
 cemment, nous quittâmes le *Morai* : nous ne
 manquâmes pas de distribuer parmi les Naturels
 quelques morceaux de fer & d'autres bagatelles,
 dont ils furent enchantés. Les hommes qui por-
 toient des baguettes, nous reconduisirent à nos
 canots, en répétant les phrases & les mots qu'ils
 avoient débités lors de notre débarquement. Le
 Peuple se retira, & le petit nombre de ceux
 qui ne s'en allerent pas, se prosternerent la face
 contre terre; à mesure que nous côtoyâmes le
 rivage. Nous nous rendîmes sur le champ à bord;
 l'esprit tout occupé de ce que nous avions vu, &
 extrêmement satisfaits des dispositions amicales
 des Habitans du pays. Je ne pourrois donner
 que des conjectures, & même des conjectures
 incertaines & inexactes, sur le but des diverses
 cérémonies que leur nouveauté & leur singula-
 rité m'ont engagé à décrire en détail; il paroît clair
 toutefois qu'elles annonçoient un grand respect
 de la part des Insulaires, & nous jugeâmes qu'elles
 étoient bien voisines d'une adoration religieuse
 à l'égard de notre Commandant. J'allai à terre
 le lendemain avec une garde de huit Soldats de
 Marine, y compris le Caporal & le Lieutenant :
 M. Cook m'avoit ordonné d'établir l'observatoire
 à l'endroit qui me sembleroit le plus propre à

 1779.
 Janvier.

1779.
Janvier.

surveiller, & protéger ceux de nos gens chargés de remplir les futailles, ainsi que les autres Détachemens de travailleurs qu'on enverroit dans l'Isle. Tandis que j'examinois au milieu de la Bourgade, un emplacement qui me paroissoit convenir à l'usage que nous voulions en faire, Pareea, toujours disposé à montrer son pouvoir & sa bonne volonté, offrit d'abattre quelques cabanes, qui auroient gêné nos observations. Je ne crus pas devoir accepter son offre, & je choisîs un champ de patates voisin du *Morai*; on nous l'accorda volontiers, & les Prêtres, afin d'en écarter les Insulaires, le consacrerent en établissant des baguettes autour de la muraille qui l'enfermoit.

» Ils donnent, à cette espece d'interdit religieux, le nom de *Taboo*, mot que nous entendîmes répéter souvent durant notre séjour ici. Nous reconnûmes qu'il a des effets très-puissans & très-étendus; j'en parlerai d'une maniere détaillée dans la description générale de ces Isles, lorsque je traiterai de la Religion des Insulaires; il suffit d'observer maintenant que l'opération du *Taboo* nous procura une tranquillité & une solitude plus grande que nous ne l'aurions désiré: les pirogues du pays ne s'aviserent jamais de débarquer près de nous; les Naturels s'affirerent sur la muraille, mais aucun d'eux n'osa pénétrer

dans l'espace
de tranquillité
prieres, &
provisions
établis, &
terminer le
leur offrir
qui joignire
réussirent p
constammer
& Terreeo
Elles ne cra
ceux de nos
des flots d'
culier, arriv
étoit obligé
heures, afin
nécessaire p
femmes alor
à-la-fois; el
au milieu de
sont remont
& elles ne
très-amusan
» Il n'arr
le 19 jusqu
Koah nous
Terreeoboc

dans l'espace consacré, sans en avoir obtenu notre permission : les hommes se rendirent à nos prières, & ils consentirent à traverser avec des provisions, le terrain sur lequel nous étions établis, mais nous essayâmes vainement de déterminer les femmes à nous approcher. Nous leur offrîmes en vain des présens : Pareea & Koah qui joignirent leurs sollicitations aux nôtres, ne réussirent pas davantage ; elles nous répondirent constamment qu'elles seroient tuées par l'*Eatooa* & *Terreeoboo* (c'est le nom de leur Roi.) Elles ne craignoient cependant point d'approcher ceux de nos camarades qui se trouvoient à bord : des flots d'Insulaires, & des femmes en particulier, arrivoient sans cesse aux vaisseaux ; on étoit obligé de les chasser, presque à toutes les heures, afin de laisser aux Equipages la place nécessaire pour le service : deux ou trois cents femmes alors se jetoient souvent à la mer toutes à-la-fois ; elles continuoient à nager & à se jouer au milieu des vagues en attendant qu'elles pussent remonter sur la *Résolution* ou la *Découverte* ; & elles nous procuroient ainsi un spectacle très-amusant.

» Il n'arriva rien d'important à bord, depuis le 19 jusqu'au 24, époque à laquelle Pareea & Koah nous quitterent, pour se rendre auprès de *Terreeoboo*, qui venoit de débarquer sur une

1779.
Janvier.

19. 24.

1779.
Janvier.

autre partie de l'Isle. Les Calfats travaillèrent aux flancs des vaisseaux; on examina soigneusement & on répara les agrès. Le Capitaine Cook s'occupoit sur-tout & constamment de la salaison des cochons que nous voulions embarquer.

» Nous étions établis à l'observatoire depuis peu de temps, lorsque nous découvrîmes, dans notre voisinage, une société de Prêtres, dont le service régulier au *Morai* avoit excité notre curiosité. Leurs cabanes se trouvoient autour d'un étang; elles étoient environnées d'un bocage de cocotiers, qui les séparoit de la greve & du reste du Village, & qui faisoit de leur emplacement une retraite un peu religieuse. Le Capitaine Cook, que j'instruisis de ces détails, résolut d'aller les voir, & comme il s'attendoit à être reçu ainsi qu'il l'avoit été à son débarquement, il emmena M. Webber pour dessiner ce qui se passoit.

» Dès qu'il fut sur la greve, on le conduisit à un édifice sacré, appelé *Harre-noorono*, ou la maison de l'*Orono*; on lui dit de s'asseoir à l'entrée, au pied d'une idole de bois, pareille à celles que nous avons vues au *Morai*. On me chargea de nouveau de soutenir un de ses bras; on l'emmailotta une seconde fois dans une étoffe rouge, & Kaireekkea, accompagné de douze Prêtres, lui présenta un cochon, en observant le céré-

onial accourir
alluma du fe
endres chaude
ies, on ynt
commandant,
ompe de la pre
ues momens fo
ses pieds, ai
leurs de la cé
on distribua
porta alors un
ous en mit des
e les Insulai
mier débarqu
» Depuis cet
Capitaine C
accompagné de
avant lui, qui
arqué, & qui
erner la face cor
mais non plus
tenoit à l'arri
ain, & il ay
commandant, l
ans leurs pirog
l'instant leurs
qu'à ce qu'il
rvatoire, Kair

 1779.
 Janvier.

onial accoutumé. On étrangla ensuite le cochon ;
 on alluma du feu , & on jeta l'animal dans des
 cendres chaudes ; & lorsqu'on eut enlevé ses
 os , on vint le présenter de nouveau à notre
 commandant , avec les chants , l'appareil & la
 pompe de la première offrande. On le tint quel-
 ques momens sous son nez ; on le déposa ensuite
 sur ses pieds , ainsi qu'une noix de coco , & les
 Officiers de la cérémonie s'assirent. On fit de l'ava
 & on distribua cette boisson à la ronde : on
 apporta alors un cochon gras , bien cuit , & on
 nous en mit des morceaux dans la bouche , ainsi
 que les Insulaires l'avoient déjà fait à notre
 premier débarquement.

Depuis cette époque , toutes les fois que
 le Capitaine Cook descendit à terre , il fut
 accompagné de l'un des Prêtres , qui marchoit
 devant lui , qui avertissoit qu'*Orono* avoit dé-
 barqué , & qui ordonnoit au Peuple de se prof-
 iter la face contre terre. L'un d'eux ne manqua
 jamais non plus de l'accompagner sur l'eau ; il
 tenoit à l'arrière du canot , une baguette à la
 main , & il avertissoit de l'approche de notre
 commandant , les Insulaires qui se trouvoient
 dans leurs pirogues : les Rameurs abandonnoient
 l'instant leurs pagaies , & ils se couchoient
 lorsqu'à ce qu'il eût passé. S'il s'arrêtoit à l'ob-
 servatoire , *Kaireekkea* & ses Coafres arrivoient

1779.
Janvier.

tout de suite avec des cochons, des noix de coco, du fruit à pain, &c. qu'ils lui offroient en observant le cérémonial ordinaire. Ce fut dans ces occasions que des Chefs inférieurs nous demanderent souvent la permission de présenter une offrande à l'*Orono* : lorsque nous le leur permettions, ils offroient un cochon d'un grand poids qui annonçoit la timidité & la frayeur : sur ces occasions, *Kaireekkea* & les Prêtres chantoient leurs hymnes.

» Les politeffes de cette Société de Prêtres ne se bornerent pas cependant à de pures cérémonies & à de vaines attentions de parade. Ils donnerent chaque jour des cochons & des légumes à ceux d'entre nous qui se trouvoient à terre ; & ils envoyoient avec la même exactitude diverses pirogues chargées de provisions. Ils ne demanderent jamais rien en retour, & jamais ils n'insinuerent d'une façon indirecte qu'ils désiroient quelques présens de notre part. La régularité des leurs annonçoit plutôt l'accomplissement d'un devoir religieux, que la simple libéralité ; & lorsque nous voulûmes savoir qu'il étoit l'individu ou le corps qui nous traitoit avec tant de magnificence, on nous répondit qu'un grand personnage appelé *Kaoo*, Chef des Prêtres & aïeul de *Kaireekkea*, qui voyageoit avec le Roi, faisoit tous ces frais.

» L'affreux
spérer beauco
qui est rela
cette peupla
avions pas li
guerriers ou de
géâmes, dan
premiers s'occu
outre les vo
qu'on peut
universalité d
l'Océan Paci
bles de quelq
citerai qu'un
le princip
nous appor
en retournoier
annête, nous
ne quantité plu
ouvions confo
toit jamais d'a
me de deman
besoin, &
omme qu'il no
ouloit nous re
ur un petit c
ochon avoit
paravant. Ce

» L'affreux malheur qui nous arriva ici, devant
 (par) beaucoup d'intérêt au Lecteur, sur tout
 qui est relatif au caractère & à la conduite
 de cette peuplade, il est bon d'avertir, que nous
 n'avions pas lieu d'être aussi contents des Chefs
 guerriers ou des *Earees*, que des Prêtres. Nous
 nous engageâmes, dans toutes les occasions, que les
 premiers s'occupaient de leurs propres intérêts,
 outre les vols habituels qu'ils se permettoient
 & qu'on peut excuser en quelque sorte, vu
 l'universalité de ce défaut parmi les Insulaires
 de l'Océan Pacifique, nous les trouvâmes cou-
 pables de quelques artifices aussi déshonorans. Je
 citerai qu'un délit duquel notre ami Koah
 étoit le principal complice. Comme les Chefs
 nous apportent des présens de cochons,
 nous retournoient toujours avec une récompense
 honnête, nous en recevions, pour l'ordinaire,
 une quantité plus considérable que celle que nous
 pouvions consommer. Koah, qui, alors ne man-
 quoit jamais d'arriver près de nous, avoit cou-
 tume de demander des choses dont nous n'avions
 pas besoin, & il étoit sûr de les obtenir. Un
 jour comme qu'il nous présenta comme un Chef qui
 venoit nous rendre ses devoirs, nous offrit un
 petit cochon; nous reconnûmes que ce
 cochon avoit été donné à Koah un moment
 auparavant. Cette observation nous indiquant

 1779.
 Janvier.

1779.
Janvier.

une sorte de manège , nous sûmes , après quelques recherches , que ce prétendu Chef étoit un homme du peuple , & ce fait rapproché de plusieurs autres pareils , nous donna lieu de penser que nous avions déjà été trompés de même maniere.

24.

» Nos affaires demeurerent jusqu'au 24 , dans la position que je viens de décrire : nous sûmes très-surpris , le 24 , de voir qu'on ne permettoit à aucune embarcation de partir de la côte , & que les Naturels se tenoient près de leurs cabanes. Il se passa quelques heures , avant que nous pussions en expliquer la cause : nous apprîmes enfin que l'arrivée de *Terreeoboo* avoit fait *taboer* la baie , & défendre toute espece de communication avec nous. Nous n'avions pas prévu les incidens de cette espece , & les Equipages de la *Résolution* & de la *Découverte* n'eurent pas ce jour-là les végétaux qu'on leur servoit ordinairement.

25.

Nos gens employerent le lendemain les menaces & les promesses , afin de déterminer les Naturels du pays à venir à la hanche de nos vaisseaux : quelques-uns des Insulaires eurent enfin la hardiesse de s'avancer vers nous ; mais nous aperçûmes un Chef qui s'y opposa , & qui entreprit de les ramener à terre. Ne voulant pas qu'il exécutât son projet , nous tirâmes tout de suite un coup de fusil , qui produisit l'effroi

que nous en
sûmes achetés
gimes , l'après
il n'avoit avec
se trouvoient
à bord jusqu'à
au Village de
» Le 26 , à
grande pirogue
deux autres de
des vaisseaux.
& une sorte de
embarcation étoit
es Chefs , revêtus
riches manteaux
niques & de
Prêtres , le resp
avec des Idoles
idoles étoient c
son gigantesque
diverses couleurs
que leurs mante
de perle , & u
représentoient
garnies d'une do
chien , & l'ense
des contorsions
végétaux divers

1779-
Janvier;

que nous en espérons, & bientôt après nous
pûmes acheter des rafraîchissemens. Nous re-
çûmes, l'après-midi, la visite de Terreeoboo ;
il n'avoit avec lui qu'une pirogue, dans laquelle
se trouvoient sa femme & ses enfans. Il demeura
à bord jusqu'à près de dix heures, & il retourna
au Village de *Kawrowa*.

» Le 26, à midi, le Roi s'embarqua sur une
grande pirogue, & étant parti du Village avec
deux autres de suite, il prit en pompe la route
des vaisseaux. Son cortège avoit de la grandeur
& une sorte de magnificence. La premiere em-
barcation étoit montée par Terreeoboo, &
les Chefs, revêtus de leurs casques & de leurs
riches manteaux de plumes, & armés de longues
épées & de dagues : la seconde portoit des
Prêtres, le respectable Kaoo un de leurs Chefs,
avec des Idoles chamarrées d'étoffes rouges. Ces
idoles étoient des bustes d'osier, d'une propor-
tion gigantesque, chargées de petites plumes de
diverses couleurs, travaillées de la même maniere
que leurs manteaux : de gros morceaux de nacre
de perle, & une noix noire fixée au centre,
représentoient les yeux ; leurs bouches étoient
garnies d'une double rangée de dents incisives de
chien, & l'ensemble de la physionomie offroit
des contorsions bizarres. Des cochons & des
végétaux divers remplissoient la troisieme piro-

26.

1779.
Janvier.

gue. Durant la marche, les Prêtres occupant la pirogue du centre, chantoient des hymnes avec beaucoup de gravité, & , après avoir pagayé autour des vaisseaux, ils ramerent vers la greve où j'étois à la tête de mon Détachement, au lieu d'aller à bord comme nous le comptions.

» Dès que je le vis approcher, j'ordonnai à ma petite troupe de se mettre en bataille pour recevoir le Roi; le Capitaine Cook ayant remarqué que ce Prince venoit à terre, le suivit & il arriva presque au même instant. Je le conduisis dans la tente; ils y furent à peine assis, que le Prince se leva, jeta d'une manière gracieuse, sur les épaules de notre Commandant le manteau qu'il portoit : il mit de plus un casque de plumes sur la tête, & un éventail curieux dans les mains de M. Cook, aux pieds duquel il étendit ensuite cinq ou six manteaux, très-jolis & d'une grande valeur. Les gens de son cortège apportèrent alors quatre gros cochons, des cannes de sucre, des noix de coco & du fruit à pain. Le Roi termina cette partie de la cérémonie en changeant de nom avec le Capitaine Cook chose qui, parmi tous les Insulaires de l'Océan Pacifique, est réputé le témoignage d'amitié le plus fort que l'on puisse donner. Une procession de Prêtres menée par un vieux personnage d'une physionomie vénérable, parut; elle étoit suivie

d'un

d'une lo
cochon
bananes
coups-c
le vieill
de Prê
générosi
subsistan
d'étoffe
épaules
cochon,
fit une p
ses Cont
leurs prie
dirent pa
» Je fu
du Roi u
venu à bo
par le tra
Mowee. I
hommes
qui passie
bord; entr
dont le
Maïha son
peu de p
les cheveu
brune, qui

Tome .

s occupant la
hymnes avec
avoir payé
vers la greve
ement, au lieu
omptions.
, j'ordonnai
n bataille pour
ook ayant re
erre, le suivit
instant. Je les
furent à peine
a d'une maniere
e Commandant
e plus un casque
tail curieux dans
duquel il étoit
ès-jolis & d'un
cortege appor
ns, des cannes
du fruit à pain
la cérémonie
Capitaine Cook
aires de l'Océan
nage d'amitié
ne procession
ersonnage d'un
elle étoit suivie
d'un

d'une longue file d'hommes qui amenoient de gros cochons en vie & d'autres qui portoient des bananes, des patates, &c. Je jugeai, d'après les coups-d'œil & les gestes de Kaireekkea, que le vieillard étoit le Supérieur de la Communauté de Prêtres que j'ai indiquée plus haut, dont la générosité avoit fourni si long-temps à notre subsistance. Il tenoit dans ses mains une piece d'étoffe rouge avec laquelle il emmaillotta les épaules de M. Cook, auquel il offrit un petit cochon, selon le cérémonial accoutumé. On lui fit une place à côté du Prince : Kaireekkea & ses Confreres commencerent leurs discours ou leurs prieres, & Kaoo & les Chefs leur répondirent par intervalles.

» Je fus surpris de retrouver dans la personne du Roi un vieillard infirme & maigre, qui étoit venu à bord de la *Résolution*, quand nous étions par le travers de la bande Nord-est de l'Isle de *Mowee*. Nous découvrîmes bientôt parmi les hommes de sa suite, la plupart des Insulaires, qui passèrent alors une nuit entiere sur notre bord; entr'autres, deux fils cadets du Monarque, dont le plus âgé avoit seize ans, & Maïha-Maïha son neveu, que nous eûmes d'abord un peu de peine à reconnoître, parce qu'il avoit les cheveux chargés d'une pâte & d'une poudre brune, qui achevoit de défigurer sa physionomie,

la plus sauvage que j'aie jamais rencontrée.
 1779. » Dès que le cérémonial de l'entrevue fut
 Janvier. terminé, le Capitaine Cook conduisit à bord
 de la *Résolution* Terreoboo, & autant de Chefs
 que la pinasse put en contenir. Ils y furent
 reçus avec tous les égards possibles, & notre
 Commandant, en retour d'un manteau de plumes
 qu'on lui avoit donné, revêtit le Roi d'une
 chemise, & il l'arma de sa propre épée. Kaoo
 & environ six autres des vieux Chefs, demeu-
 rerent sur la côte, & ils se logerent dans les
 Maisons des Prêtres. Durant tout cet intervalle,
 nous n'apperçumes pas une pirogue dans la baie,
 & les Naturels se tinrent dans leurs cabanes, ou
 la face prosternée contre terre. Le Roi, avant
 de quitter la *Résolution*, permit aux habitans de
 l'Isle de venir aux vaisseaux & d'y faire des
 échanges; mais les femmes, par des raisons que
 nous ne pûmes découvrir, demeurèrent soumises
 au *Taboo*, c'est-à-dire, qu'il leur fut toujours
 défendu de sortir de leurs habitations, & de nous
 fréquenter.

» La tranquillité & l'hospitalité généreuse des
 Naturels du pays, ayant dissipé toutes nos craintes,
 nous n'hésitâmes pas à nous mêler au milieu
 d'eux, & nous les fréquentâmes sans inquiétude
 dans toutes les circonstances & dans toutes les
 occasions. Les Officiers des deux vaisseaux par-

courure
 petites t
 souvent
 je voulo
 d'amitié
 des Insula
 se rassem
 pressoit
 dépendoi
 très-fatig
 mettoient
 attirer no
 Quand no
 garçons &
 ils s'arrêto
 assez de p
 feurs: tant
 dans leurs
 ou à y pr
 tantôt ils
 de jeunes
 & leur ag
 chançons &
 » Le pla
 & leur dou
 par leur d
 toutes les
 Mers. Cer

coururent chaque jour l'intérieur du pays en
 petites troupes , & même seuls , & ils y passèrent
 souvent des nuits entières. Je ne finirois pas , si
 je voulois raconter les marques sans nombre
 d'amitié & de politesse que nous recevions alors
 des Insulaires : par-tout où nous allions, le Peuple
 se rassembloit en foule autour de nous ; il s'em-
 pressoit à nous offrir les divers secours qui
 dépendoient de lui , & tous les individus étoient
 très-satisfaits si nous acceptions leurs services. Ils
 mettoient en usage plusieurs petites ruses pour
 attirer notre attention , & différer notre départ.
 Quand nous traversons les Villages , les jeunes
 garçons & les jeunes filles couroient devant nous,
 ils s'arrêtoient à chacun des endroits où il y avoit
 assez de place pour former un groupe de dan-
 seurs : tantôt ils nous invitoient à nous reposer
 dans leurs cabanes , à y boire du lait de coco ,
 ou à y prendre quelque autre rafraîchissement ;
 tantôt ils nous plaçoient au milieu d'un cercle
 de jeunes femmes , qui déployoient leurs talens
 & leur agilité , afin de nous divertir par leurs
 chansons & leurs danses.

» Le plaisir que nous causoient leur bienfaisance
 & leur douceur, fut néanmoins troublé souvent
 par leur disposition au vol , vice commun chez
 toutes les autres peuplades répandues sur ces
 Mers. Cet inconvénient nous chagrina d'autant

1779.
Janvier.

plus, qu'il nous obligea quelquefois à les traiter durement; ce que nous aurions évité bien volontiers, si la nécessité ne nous en eût imposé la loi. Nous découvrîmes un jour quelques-uns de leurs nageurs les plus habiles, qui arrachèrent les clous des bordages à la hanche des vaisseaux; ils exécutoient cette opération d'une manière très-adroite, à l'aide d'un bâton court, garni d'un caillou à l'une de ses extrémités. Comme ils mettoient nos bâtimens en danger, nous tirâmes d'abord à petit plomb sur les coupables; mais en plongeant par-dessous la cale, ils se placèrent bientôt hors de la portée de nos coups, & nous nous vîmes contraints d'en fouetter un à bord de la *Découverte*.

» A-peu-près à la même époque, un parti nombreux d'Officiers des deux vaisseaux fit une course dans l'intérieur du pays, pour en examiner les productions; on trouvera plus bas le récit de ce voyage: je me contenterai d'observer ici qu'il offrit à Kaoo une nouvelle occasion de montrer sa bienfaisance & sa générosité envers nous; car, dès qu'il fut instruit de leur départ, il leur envoya une quantité considérable de vivres; il enjoignit aux Habitans des districts par où ils devoient passer, de leur donner tous les secours qui dépendroient d'eux; & ce qui acheve de prouver la délicatesse & le désintéressement de sa

condu
préfer
revinr
de gu
tracés
milles.
» La
trouva
étant r
l'envoy
les Cha
l'Isle, s
de Kao
avons h
» Le
retenoit
faire sa p
dans sa
maniere
le Capit
prit le c
visite eù
gros coc
que son
une fema
» Jusq
vertiffem
& d'aprè

conduite, on ne put faire accepter le plus léger présent aux hommes qu'il envoya. Nos Voyageurs revinrent après six jours d'absence : ayant manqué de guides, & le pays n'offrant pas de chemins tracés, ils n'avoient pas pénétré au-delà de vingt milles.

1779.
Jan vier.

» La tête du gouvernail de la *Résolution* se trouvant très-ébranlée, & la plupart des éguillots étant relâchés ou brisés, on la détacha & on l'envoya à terre le 27 au matin : en même temps les Charpentiers pénétrèrent dans l'intérieur de l'Isle, sous la conduite de quelques-uns des gens de Kaoo, afin d'y couper les bois dont nous avions besoin.

27.

» Le Capitaine Clerke, que sa mauvaise fanté retenoit presque toujours à bord, alla, le 28, faire sa première visite à Terreoboo : il le trouva dans sa cabane, & il fut reçu de la même manière & avec les mêmes cérémonies que le Capitaine Cook l'avoit été ; & lorsqu'il reprit le chemin de la *Découverte*, quoique sa visite eût été bien inattendue, il reçut trente gros cochons, & autant de fruit & de racines que son Equipage pouvoit en consommer dans une semaine.

28.

» Jusqu'ici nous n'avions vu aucun de leurs divertissemens ou de leurs exercices gymnastiques ; & d'après les sollicitations de quelques-uns de

nos Officiers, ils nous donnerent le soir le
 spectacle d'un combat à coups de poing. Ces
 jeux furent, du côté de l'appareil & de la magni-
 ficence, ainsi que du côté de l'adresse & de la
 force des Athletes, inférieurs à ceux dont nous
 avons été témoins aux *Isles des Amis*; mais
 comme ils en différaient à quelques égards, je
 les décrirai en peu de mots. Nous trouvâmes un
 vaste concours de Peuple assemblé sur une plaine,
 à peu de distance de notre petit camp. Le milieu
 de ce groupe d'Insulaires offroit un long espace
 vuide, à l'extrémité supérieure duquel étoient
 assis les Juges, au-dessous de trois étendards,
 d'où pendoient des bandes d'étoffes de diverses
 couleurs, les peaux de deux oies sauvages, de
 petits oiseaux & des panaches de plumes. Lorsque
 tout fut prêt, les Juges donnerent le signal, &
 au même instant deux Champions parurent dans
 l'arene. Ils s'avancerent d'un pas lent; ils élevoient
 à une grande hauteur leur pied de derriere, & ils
 passioient leurs deux mains sur la plante de ce
 pied. A mesure qu'ils approcherent, ils se regarderent
 souvent de la tête aux pieds, d'un air
 de dedain; ils jeterent des oëillades de mépris
 sur les Spectateurs; ils tendirent leurs muscles,
 & ils firent un grand nombre de gestes affectés.
 Quand ils furent à la portée l'un de l'autre, ils
 placerent leurs deux bras sur une ligne parallele,

1779.
 Janvier.

devant leur
 tous les cou
 ment compl
 parut mal-ac
 mais ils élud
 inclinant le
 se decidoit
 renversé, c
 faisoit tomb
 Vainqueur a
 titude de ge
 de grands é
 Il attendoit
 triomphoit c
 sieme, jusqu
 observe, dan
 tandis que l
 troisieme pe
 l'un d'eux :
 de se retirer
 suivoient ain
 coups de dor
 qu'à l'ordina
 l'un des Che
 un bâton ent
 quâmes d'aill
 nous avions
 des *Amis*. No

devant leur visage, endroit où devoient se porter tous les coups. Ils se frapperent par un développement complet du bras, & d'une maniere qui nous parut mal-adroite; ils n'effayoient point de parer, mais ils éludoient l'attaque de leur Adversaire, en inclinant le corps, ou en se retirant. Le combat se decidoit promptement; car si l'un d'eux étoit renversé, ou si un accident quelconque le faisoit tomber, il passoit pour vaincu; & le Vainqueur annonçoit son triomphe, par une multitude de gestes, qui, ordinairement, excitoient de grands éclats de rire parmi les Spectateurs. Il attendoit ensuite un second Antagoniste; s'il triomphoit de nouveau, il en attendoit un troisieme, jusqu'à ce qu'il fût battu à son tour. On observe, dans ces combats, une regle singuliere; tandis que les deux Athletes se préparent, un troisieme peut s'avancer sur l'arene, & défier l'un d'eux: celui qu'on ne défie pas, est obligé de se retirer. Trois ou quatre Champions se suivoient ainsi quelquefois, avant qu'il y eût des coups de donnés. Si le combat devenoit plus long qu'à l'ordinaire, ou si on le jugeoit trop inégal, l'un des Chefs venoit le terminer, en mettant un bâton entre les deux Athletes. Nous y remarquâmes d'ailleurs la gaieté & la bonne humeur que nous avions admirées parmi les Naturels des *Iles des Amis*. Nous avions demandé ces jeux, & tous

1779.
Janvier.

312 TROISIEME VOYAGE

1779.
Janvier.

les Insulaires croyoient que nous entrerions dans la lice ; mais ils presserent en vain nos gens , qui se souvenant trop bien des coups qu'ils avoient reçus aux *Isles des Amis* , n'écoutèrent point les défis qu'on leur adressa.

» Guillaume Watman l'un des Aides du Canonier , mourut le 28 : j'entrerai dans quelques détails sur sa mort , parce que nous avons eu jusqu'ici peu d'accidens de cette espece. Il étoit vieux , & singulièrement attaché à notre Commandant. Après avoir été vingt-un ans Soldat de Marine , il s'embarqua , en 1772 , sur la *Résolution* , en qualité de Matelot , & il fit le voyage au Pôle Austral. Lorsqu'il fut de retour , M. Cook l'installa à l'Hôpital de *Grénewich* le même jour où il y fut admis lui-même : & quand il vit M. Cook chargé de la conduite d'un troisieme Voyage autour du monde , décidé à suivre la fortune de son Bienfaicteur , il quitta l'asile qu'on lui avoit accordé. Il avoit été sujet à de petits accès de sievre , depuis notre départ d'*Angleterre* , & il étoit convalescent , lorsque nous atteignîmes la Baie de *Karakakoa* : on l'envoya à terre : quand il y eut passé quelques jours , il se crut parfaitement guéri , & il demanda à revenir à bord ; mais le lendemain de son retour , il eut une attaque de paralysie qui l'emporta en quarante-huit heures.

» On l'en Roi de l'Isle , pareil que c les autres Pr sfilence profo extrême , tan moment où fosse , ils en respectueuse ; noix de coco nuits qui suiv sacrifier des c & des prieres our.

» Nous clou de la fosse , un e nom du désy Les Insulaires r ver , & nous en place , auss ile , dont elle

» Nos vaisse brûter , M. C négociier avec qui environno vouer que j'écence de ce cul mot sur ce

» On l'enterra au *Morai*, selon les désirs du Roi de l'Isle, & la cérémonie se fit avec tout l'appareil que comportoit notre situation. Kaoo & les autres Prêtres y assisterent; ils garderent un silence profond, & ils montrerent une attention extrême, tandis qu'on lut l'Office des Morts. Du moment où nous commençâmes à remplir la fosse, ils en approcherent d'une maniere très-respectueuse; ils y jeterent un cochon mort, des noix de coco & des bananes. Durant les trois quarts qui suivirent les funérailles, ils vinrent y sacrifier des cochons, & y chanter des hymnes & des prieres, qui duroient jusqu'au point du jour.

» Nous clouâmes sur un poteau, dressé à la tête de la fosse, une planche, sur laquelle on trouve le nom du défunt, son âge & le jour de sa mort. Les Insulaires nous promirent de ne pas l'enlever, & nous fûmes persuadés qu'elle resteroit en place, aussi long-temps que la matiere fragile, dont elle est composée, le permettroit.

» Nos vaisseaux ayant un grand besoin de bois brûlé, M. Cook me chargea, le 2 Février, de négocier avec les Prêtres, l'achat de la balustrade qui environnoit le sommet du *Morai*. Je dois avouer que j'eus d'abord quelque doute sur la bécence de cette proposition; je craignois qu'un seul mot sur cette matiere, ne fût regardé par eux;

1779.
Janvier.

2 Fév.

1779.
Février.

comme un trait d'impiété révoltant. Je me trom-
pois néanmoins. Ma demande ne leur causa pas
la plus légère surprise ; ils y souscrivirent très-
volontiers , & il ne fut pas question de ce que je
leur donnerois en retour. Tandis que les Mates
lots enlevoient la balustrade, je remarquai que l'un
d'eux emportoit une figure sculptée , & cette ob-
servation ayant produit des recherches de ma
part, je reconnus qu'ils avoient conduit aux ca-
nots le demi-cercle entier (a). Quoique ceci
fût passé sous les yeux des Naturels , qui, loin de
témoigner du ressentiment , avoient aidé nos gens
dans ce transport, je crus devoir en parler à
Kaoo : il me parut très-indifférent sur cela ;
me pria seulement de lui rendre la figure du cen-
tre , dont j'ai fait mention ; je la lui remis , &
l'emporta dans une des cabanes des Prêtres.

» Terreoboo , & les Chefs de sa suite, nous
faisoient , depuis quelques jours , beaucoup de
questions sur l'époque de notre départ. D'après
cette inquiétude , je voulus savoir l'opinion que
les Habitans de l'Isle s'étoient formée de nous
& ce qu'ils pensoient des motifs & du but de
notre Voyage ; mais je ne découvris rien , si ce n'est
qu'ils nous supposoient originaires d'un pays où
les provisions avoient manqué , & que nous

(a) Voyez plus haut la description du Morai.

c. Je me trom-
leur causa pas
crivirent très-
n de ce que je
que les Mate-
arquai que l'u
e, & cette ob
merches de m
onduit aux ca
quoique ceci f
s, qui, loin d
t aidé nos gen
ir en parler
nt sur cela;
a figure du cer
ni remis, &
es Prêtres.
sa fuite, nou
, beaucoup
départ. D'apr
l'opinion qu
armée de nous
& du but d
ris rien, sino
s d'un pays o
, & que no

lorai.

ions venus les voir uniquement pour remplir
nos ventres. La maigreur de quelques personnes
de l'Equipage, l'appétit avec lequel nous man-
gions, leurs provisions fraîches, les soins extrê-
mes que nous prenions pour en acheter & en
embarquer une quantité considérable, devoient
en effet leur donner une pareille idée. Ils remar-
quèrent d'ailleurs, avec étonnement, que nous
n'avions point de femmes à bord; ils s'apper-
çurent très-bien que nous nous conduisions d'une
manière paisible, que nous n'étions pas bruyans
comme les guerriers; & ils trouverent, dans ces
remarques, de nouvelles preuves de la justesse
de leur opinion. Il étoit assez plaisant de les voir
toucher les flancs & tapoter les ventres des Ma-
telots, (qui prirent réellement de l'embonpoint,
durant notre courte relâche sur cette Isle,) & les
avertir par signes, ou verbalement, qu'il étoit
temps de nous en aller; mais que si nous voulions
revenir à la saison prochaine du fruit à pain, ils
seroient plus en état de pourvoir à nos besoins.
Nous étions depuis seize jours dans la baie, & si
on songe à la quantité énorme de cochons &
de végétaux que nous consomâmes, on ne sera
pas surpris qu'ils désirassent notre départ. Il est
probable toutefois, que les questions de Terre-
o n'avoient alors d'autre but, que de prépa-
rer, pour le moment où nous le quitterions, des

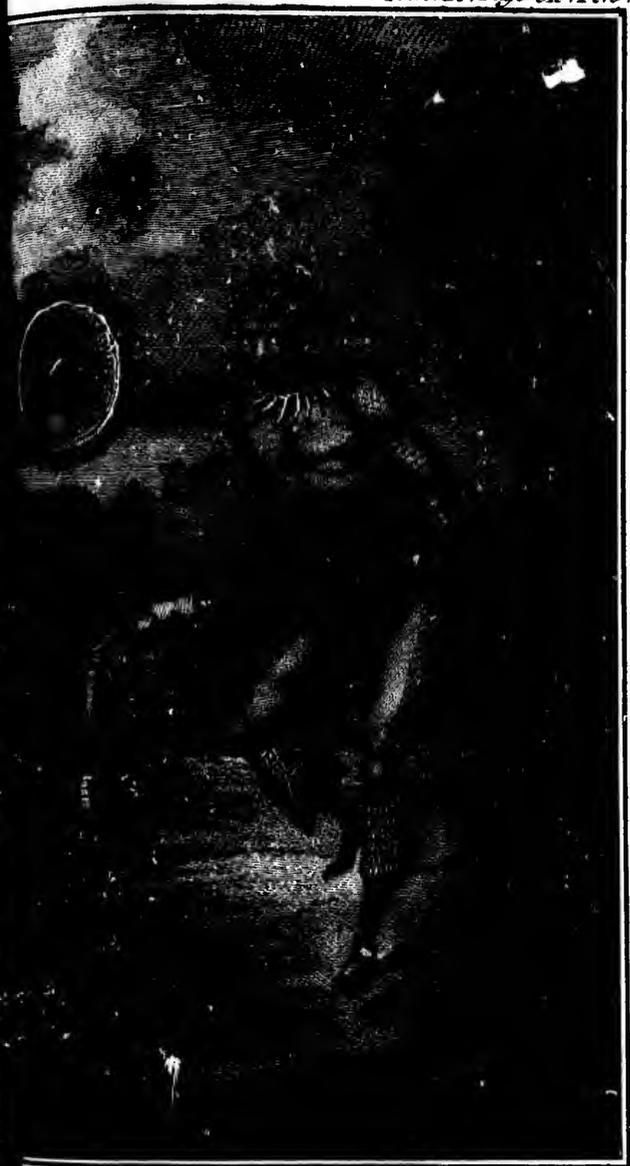
1779.
Février.

1779.
Février.

présens proportionnés aux égards & à l'amitié avec lesquels il nous avoit reçus : car lorsque nous lui eûmes dit que nous appareillerions le lendemain, nous observâmes qu'il publia tout de suite dans les bourgades, une espece de proclamation, qui enjoignoit aux Naturels d'apporter des cochons & des végétaux ; qu'il vouloit donner à l'*Oroono* ; à l'instant de son départ.

» Les bouffonneries de l'un des Insulaires nous divertirent beaucoup durant cette journée. Il tenoit un instrument de musique ; il portoit autour des morceaux d'algues marines, & autour de chaque jambe, un filet très-fort d'environ neuf pouces de profondeur, sur lequel une multitude de dents de chien flottoient en ligne paralleles. Il dansa sur le rivage d'une manière absolument burlesque ; il accompagnoit ses pas d'étranges grimaces ; & nous remarquâmes sur sa physionomie des contorsions qui ne manquoient ni d'énergie, ni d'expression, quoiqu'elles fussent du comique le plus bas. M. Webber crut devoir le dessiner.

» Il y eut le soir des combats de lutte & de pugilat ; & afin d'amuser les Insulaires à notre tour, nous tirâmes le peu de pieces d'artifices qui nous restoient. Rien n'étoit plus propre que ce spectacle à exciter leur admiration, & à leur inspirer une haute opinion de notre supériorité. L.



Benard delin.

HOMME DE L'ISLE SANDWICH DANSANT.

Capitaine C
raires des
quoique
i fussent bie
teurs ne fu
» J'ai déjà
aiffeaux fure
vec ordre d
artis depuis
ouvelle , m
inquiétude.
eil Kao , d
ous concert
monde ap
ins & faufs.
ous les fallo
ns le pays
aginé ; cette
emins , & à
s avoit rete
ands éloges
s provisions
e fidélité ex
» Le jour de
eoboo pria ,
l'accompagn
rivant , nous
quets d'étoff

Capitaine Cook a déjà décrit les effets extraordinaires des feux que nous tirâmes à *Hapae* ; quoique les pieces dont nous nous servîmes si fussent bien inférieures, l'étonnement des spectateurs ne fut pas moindre.

1779.
Février.

» J'ai déjà dit que les Charpentiers des deux vaisseaux furent envoyés dans l'intérieur de l'Isle, avec ordre d'en rapporter des bois. Ils étoient partis depuis trois jours, & n'en ayant eu aucune nouvelle, nous commençâmes à éprouver de l'inquiétude. Nous fîmes part de nos craintes au seil Kaoo, qui parut aussi peu rassuré que nous ; nous concertions avec lui, les moyens d'envoyer au monde après eux, lorsqu'ils arriverent tous sains & saufs. Pour trouver des arbres tels qu'il nous les falloit, ils furent obligés de pénétrer dans le pays, plus avant que nous ne l'avions imaginé ; cette circonstance, jointe aux mauvais chemins, & à la difficulté de transporter les bois, s'avoit retenus si long-temps : ils firent de grands éloges de leurs guides, qui leur fournirent des provisions, & qui garderent les outils avec une fidélité extrême.

» Le jour de notre départ étant fixé au 4, Teoboo pria, le 3, le Capitaine Cook & moi, de l'accompagner à la résidence de Kaoo. En y arrivant, nous trouvâmes le terrain couvert de paquets d'étoffes, d'une quantité considérable de

1779.
Février.

plumes jaunes & rouges, attachées à des fibres tirées de la gouffe des noix de coco, d'un grand nombre de haches, & d'autres ouvrages de fer que les Naturels du pays avoient obtenus de nous. Il y avoit, à peu de distance, des monceaux énormes de végétaux de toute espece, & près des végétaux, un troupeau de cochons. Nous crûmes d'abord qu'on vouloit nous faire présent de tant de choses, mais Kaireekkea m'apprit que c'étoit un don gratuit, ou un tribut, payé au Roi par les Habitans de ce district: en effet, dès que nous fûmes assis, les Naturels apportèrent les différens paquets, & ils les déposèrent aux pieds du Roi l'un après l'autre; ils étendirent les pieces d'étoffe, & ils éparpillèrent les plumes & les ouvrages de fer. Le Prince parut très-charmé de cette marque de soumission; il choisit à-peu-près le tiers des ouvrages de fer, le tiers des plumes, & quelques pieces d'étoffe qu'il mit lui-même de côté, & on offrit ensuite au Capitaine Cook & à moi le reste des étoffes, avec tous les cochons & tous les végétaux. Nous fûmes étonnés de la valeur & de la magnificence de ce présent, qui surpasseoit beaucoup tous ceux que nous avons reçus aux *Isles des Amis*, ou aux *Isles de la Société*. Nous fîmes sur le champ venir des canots, afin d'envoyer tout à bord: on sépara les gros cochons que nous voulions embarquer & saler, & on distribua au

quipages au m
nsi que les vé
» Le même jo
ous reconduis
es instrumens af
e trouva détrui
onné la place,
oule, & compr
holes précieuse
ressées. Comm
z que j'y atten
eurs Insulaires s
'ayant prié de
urent à déplorer
ue j'eus beauco
emande la perm
e regarde, & c
érêt, quoiqu'il
durant notre re
ommandé le Dé
ur la côte, & j
t j'étois plus co
amarades, que
mmment à bord
ort satisfait de le
dire trop souve
amitié des Prêtro
& illimitée,

quipages au moins trente cochons plus petits, ainsi que les végétaux.

1779.
Février.

» Le même jour nous quittâmes le *Morai*, & nous reconduisîmes aux vaisseaux les tentes & les instrumens astronomiques. Le charme du *Taboo* trouva détruit : dès que nous eûmes abandonné la place, les Naturels s'y précipiterent en foule, & comptant que nous y aurions laissé des choses précieuses, ils firent des recherches empressées. Comme je demurai le dernier à terre, & que j'y attendois le retour d'un canot, plusieurs Insulaires s'attrouperent autour de moi, & ayant prié de m'asseoir auprès d'eux, ils se mirent à déplorer notre séparation. Je dois avouer que j'eus beaucoup de peine à les quitter. Je demande la permission de raconter ici un fait qui me regarde, & qui inspirera peut-être de l'intérêt, quoiqu'il soit minutieux en lui-même. Durant notre relâche dans cette baie, j'avois commandé le Détachement que nous entretenmes sur la côte, & je connoissois plus les Naturels que j'étois plus connu d'eux, que ceux de mes camarades, que le service retint presque constamment à bord : en général, j'avois lieu d'être fort satisfait de leur bienveillance, & je ne puis dire trop souvent ou trop en détail, combien l'amitié des Prêtres, à mon égard, fut constante & illimitée.

1779.
Février.

» Je fis, de mon côté, tous les efforts possibles pour gagner leur affection, & mériter leur estime : j'eus le bonheur de réussir à tel point que lorsqu'ils furent instruits de l'époque de notre appareillage, ils me pressèrent vivement de demeurer dans l'Isle, & qu'ils eurent recours aux offres les plus flatteuses pour me déterminer à cette résolution. Leur ayant répondu que le Capitaine Cook n'y consentiroit pas, ils me proposèrent de m'emmener dans les montagnes; ils me dirent qu'ils m'y tiendroient caché jusqu'après le départ des vaisseaux : je les assurai de nouveau que notre Commandant ne sortiroit pas de la Baie sans moi. Terreeoboo & Kaoo allèrent alors chercher M. Cook, dont ils me croyoient le fils; & ils le prièrent formellement de me laisser dans leur pays. M. Cook ne voulant point les contraindre d'une manière positive, sur une offre si aimable & si intéressante, leur observa qu'il ne pouvoit se séparer de moi pour le moment, mais qu'il reviendrait l'année suivante, & qu'il tâcheroit d'arranger cette affaire à leur satisfaction.

4. » Nous démarrâmes, le 4, dès le grand matin & nous sortîmes de la Baie; la *Découverte* en sortit également, & une multitude de pirogues nous suivirent. M. Cook se proposoit d'achever la reconnaissance de l'Isle d'*Owhyhee*, avant d'aller border aux autres Isles de ce groupe; il espéroit

rencontrer

rencontrer une
Karakakooa, &
siroit reconnoître
où l'on nous avoit

» Nous fûmes
lentit beaucoup
étions accompagnés
& Terreeoboo
mitié au Capitaine
riche présent de

» Nous eûmes
nuit du 5, & nous
Nord. Le 6, au
la plus occidentale
mes en travers

Tor-yah-yah par
que cette Baie ne
mode; nous en
que nous appren
courans d'une es
paroissoit bien ab
étant d'accord av
accompagnoit le
politesse, avoit
tannée, on mit
tur, conduit par
Baie, tandis que
y arriver.

Tome XXII

rencontrer une rade mieux abritée que celle de *Karakakooa*, & s'il n'en découvroit point, il dé-
 1779-
 Février.

» Nous fûmes en calme le 4 & le 5, ce qui ralentit beaucoup notre progrès au Nord. Nous étions accompagnés d'une multitude de pirogues, & *Terreeoboo* donna une nouvelle marque d'amitié au Capitaine Cook, en nous envoyant un riche présent de cochons & de végétaux.

» Nous eûmes une brise légère de la terre, la nuit du 5, & nous fîmes un peu de chemin au Nord. Le 6, au matin, ayant dépassé la pointe la plus occidentale de l'Isle, nous nous trouvâmes en travers d'une Baie profonde, appelée *Toe-yah-yah* par les Naturels : nous espérâmes que cette Baie nous offriroit un havre sûr & commode; nous en fûmes d'autant plus charmés, que nous appercevions au Nord-Est plusieurs courans d'une eau douce très-belle, & qu'elle paroissoit bien abritée par-tout. Ces observations étant d'accord avec les instructions de *Koah*, qui accompagnoit le Capitaine Cook, & qui, par politesse, avoit changé son nom en celui de *Britannee*, on mit en mer la pinasse; & le *Mastter*, conduit par *Britannee*, alla examiner la Baie, tandis que les vaisseaux louvoyoient pour y arriver.

5.

6.

1779.
Février.

» Le ciel fut nébuleux l'après-midi, & les coups de vents qui venoient de la terre, étoient si forts, que nous fûmes obligés de carguer toutes les voiles, & de mettre en panne, sous la voile d'étai d'artimon. Les diverses pirogues du pays nous quitterent au commencement de l'orage, & M. Bligh eut, à son retour, la satisfaction de sauver une vieille femme & deux hommes, dont le vent avoit fait chavirer l'embarcation, au moment où ils s'efforçoient de gagner la côte. Outre ces trois malheureux, nous avions à bord un grand nombre de femmes, que les Naturels du pays, occupés de leur salut personnel, avoient laissées parmi nous.

» Le *Master* dit au Capitaine Cook qu'il avoit débarqué dans un village, le seul qu'il eût aperçu au côté septentrional de la Baie; qu'on lui indiqua des puits d'eau douce, mais qu'il ne les trouva pas propres à l'usage que nous voulions en faire; qu'il pénétra ensuite plus avant dans la Baie, laquelle a une profondeur considérable vers l'intérieur du pays, & s'étend du côté d'une montagne élevée & sensible, qu'on trouve à l'extrémité Nord-Ouest de l'Isle; qu'au lieu d'y rencontrer un mouillage sûr, ainsi que Britannee le lui avoit fait espérer, il vit des côtes basses & remplies de roches, & un lit plat de rocher de corail, qui étoit répandu le long du rivage, &

qui s'étend à dehors de ce vingt brasses, faites Britannee chette: nous nir, parce que exactes.

» Nous app hommes qui ra que le dernier pleine mer, & afin de les rec étoient tellem des Naturels, q vant de leur fo l'embarcation, ils auroient à pe corde que nous de la peine à les enfant d'environ ché sous les trav où on l'avoit ten la tête au-dessus étoient partis de que depuis ce mangé. Nous le avec les précauti chargea l'une de

qui s'étend à plus d'un mille de la terre; qu'en dehors de ce lit de corail, la sonde rapportoit vingt brasses, fond de sable; que sur ces entre-faites Britannee étoit parvenu à se sauver en cachette : nous jugeâmes qu'il craignoit de revenir, parce que ses informations n'avoient pas été exactes.

1779.
Février.

» Nous aperçûmes le 7 une pirogue & deux hommes qui ramoient vers nous : nous jugeâmes que le dernier orage les avoit entraînés dans la pleine mer, & nous ralentîmes notre marche, afin de les recueillir. Ces pauvres malheureux étoient tellement épuisés & fatigués, que si l'un des Naturels, qui se trouvoit à bord, s'apercevant de leur foiblesse, ne se fût précipité dans l'embarcation, afin de leur donner du secours, ils auroient à peine eu la force de s'attacher à la corde que nous leur jetâmes. Nous eûmes bien de la peine à les hisser à bord, sur-tout avec un enfant d'environ quatre ans, qu'ils avoient attaché sous les traverses extérieures de la pirogue, où on l'avoit tenu assez long-temps, n'ayant que la tête au-dessus de l'eau. Ils nous dirent qu'ils étoient partis de la côte, la veille au matin, & que depuis ce moment ils n'avoient ni bu ni mangé. Nous leur donnâmes de la nourriture avec les précautions usitées en pareils cas; on chargea l'une des femmes de prendre soin de

7:

l'enfant, & le lendemain ils se portoient tous fort bien.

1779.
Février.

8.

» A minuit, il survint un coup de vent, qui nous obligea de prendre deux ris aux huniers, & d'abattre les vergues de perroquet. Nous reconnûmes le 8, à la pointe du jour, que le mât de misaine avoit consenti de nouveau; les jumelles qu'on avoit posées à la tête durant notre relâche à l'Entrée du Roi Georges ou de Nootka, sur la côte d'Amérique, avoient éclaté; les diverses parties en étoient si défectueuses, qu'il devint absolument nécessaire de les remplacer, & par conséquent d'enlever le mât. M. Cook délibéra quelque temps s'il courroit risque de ne point trouver de havre aux Isles sous le vent, ou s'il retourneroit à Karakakooa. Cette Baie n'étoit pas d'une commodité si grande, qu'on ne pût espérer, avec vraisemblance, d'en trouver une meilleure, pour réparer le mât, ou embarquer des vivres; & nous étions persuadés, avec raison, que nous avions à-peu-près épuisé les provisions des environs de ce district. On observa, d'un autre côté, qu'il étoit trop périlleux de s'éloigner d'une rade assez bien abritée; que si on l'abandonnoit une fois, il seroit difficile d'y revenir; & qu'il y auroit du danger à adopter cet expédient, dans l'espoir d'en rencontrer une meilleure; que si nous n'en découvrions pas de meilleure, nous serions vraisemblablement sans ressource.

» Nous cont
côte, afin d'off
venir chercher
voient détenus
mille de la ter
arriverent aux
remplies de mo
voit embarquer
nous débarrasse

» Le temps t
lever du soleil,
nous aborderen
toient, nous ap
vent avoient fai
sieurs grandes p
voyâmes le res
nuit, nous n'étie
ne croyant pas
les ténèbres, n
qu'au lendemain
l'aurore, nous
même mouillage

» Nous emplo
partie de celle c
saine, & à l'env
tiers. Outre qu'i
le trouva extrêm
au milieu, un g

» Nous continuâmes donc à gouverner vers la côte, afin d'offrir aux Insulaires une occasion de venir chercher leurs Compatriotes, qui se trouvoient détenus à bord. A midi, nous étions à un mille de la terre : un petit nombre de pirogues arriverent aux vaisseaux ; mais elles étoient si remplies de monde, qu'aucune d'elles ne pouvoit embarquer les femmes dont nous voulions nous débarrasser.

1779.
Février.

» Le temps fut moins orageux le 10 après le lever du soleil, & quelques embarcations du pays nous aborderent ; les Insulaires qui les montoient, nous apprirent que les derniers coups de vent avoient fait beaucoup de mal, & que plusieurs grandes pirogues avoient péri. Nous louvoyâmes le reste du jour, & à l'entrée de la nuit, nous n'étions qu'à un mille de la Baie ; mais ne croyant pas qu'il fût sage d'y entrer pendant les ténèbres, nous courûmes des bordées jusqu'au lendemain à la pointe du jour : au lever de l'aurore, nous jetâmes l'ancre à-peu-près au même mouillage que nous avions déjà occupé.

10.

» Nous employâmes la journée du 11, & une partie de celle du 12, à déplacer le mât de misaine, & à l'envoyer à terre avec les Charpentiers. Outre qu'il étoit endommagé à la tête, on le trouva extrêmement pourri au pied ; il offroit au milieu, un grand trou, qui pouvoit tenir

11.

12.

1779.
Fevrier.

quatre ou cinq noix de coco. On ne jugea pas néanmoins qu'il fallût le raccourcir : heureusement les morceaux de bois de *toa* rouge embarqués à *Eimeo*, pour des jas d'ancre, purent remplacer les parties des jumelles qui avoient éclaté. Comme ces réparations devoient, selon toutes les apparences, employer plusieurs jours, nous conduisîmes à terre l'Equipage astronomique, M. Bayly & moi ; & nous dressâmes au *Morai* nos tentes, qui furent gardées par un Caporal & six Soldats de Marine. Nous profitâmes de nos anciennes liaisons avec les Prêtres, qui, afin de mettre en sûreté la personne & les outils de nos travailleurs, *taboorent* ou consacrerent l'emplacement où l'on avoit déposé le mât : leur opération fut bien simple, car ils se contenterent de l'environner de baguettes, ainsi qu'ils l'avoient fait lors de notre première relâche. Les Voiliers se rendirent aussi sur la côte ; ils y réparèrent les dommages qu'avoit souffert la voilure, durant les derniers coups de vent ; ils occuperent une maison voisine du *Morai*, que nous prêterent les Prêtres : tels étoient nos arrangemens à terre. Je vais maintenant raconter en détail les choses qui se passerent entre les Naturels & nous, & qui amenèrent par degrés la fatale catastrophe du 14.

» Quand les vaisseaux furent à l'ancre, nous nous apperçûmes avec étonnement que les Insu-

laires n'étoient
nous n'enten
avoit ni bru
se trouvoit d
seulement çà
poit le long d
sans doute qu
de mouvement
n'existoit plus
laquelle on ne
gnages de bie
avons reçus à
d'espérer que
més de nous
hâte aux vais

» Nous form
révolution, le
dissipées par le
envoyé à terr
étoit absent, &
Baie. Cette ex
plupart d'entre
penserent, ou
qui se passa enf
que la conduit
rer de la défian
merce avec no
Roi, les Chef

lares n'étoient plus les mêmes à notre égard : nous n'entendions point de cris de joie : il n'y avoit ni bruit ni foule autour de nous : la Baie se trouvoit déserte & tranquille : nous voyons seulement çà & là une embarcation qui s'échappoit le long de la côte. Nous pouvions supposer sans doute que la curiosité qui avoit produit tant de mouvement, lors de notre première relâche, n'existoit plus ; mais l'hospitalité aimable avec laquelle on nous avoit toujours traités, les témoignages de bienveillance & d'amitié que nous avions reçus à notre départ, nous donnoient lieu d'espérer que les Habitans du pays seroient charmés de nous revoir, & qu'ils reviendroient en hâte aux vaisseaux.

» Nous formions diverses conjectures sur cette révolution, lorsque nos inquiétudes furent enfin dissipées par le retour d'un canot que nous avions envoyé à terre : nous apprîmes que Terreeoboo étoit absent, & qu'il avoit mis le *Taboo* sur la Baie. Cette explication parut satisfaisante à la plupart d'entre nous ; mais quelques personnes pensèrent, ou plutôt il y a lieu de croire que ce qui se passa ensuite, leur fit imaginer après coup, que la conduite des Insulaires devoit nous inspirer de la défiance ; qu'en leur interdisant tout commerce avec nous, sous prétexte de l'absence du Roi, les Chefs avoient voulu gagner du temps

1779.
Février.

1779.
Février.

& délibérer entre eux, sur la maniere dont il convenoit de nous traiter. Nous n'avons jamais pu savoir si ces soupçons étoient fondés, ou si l'explication donnée par les Naturels étoit vraie. Il n'est pas hors de vraisemblance que notre brusque retour, auquel ils ne voyoient point de cause apparente, & dont nous eûmes ensuite beaucoup de peine à leur faire comprendre la nécessité, leur causa quelque alarme; mais la confiance de Terreeoboo, qui au moment de son arrivée, vraie ou fausse, c'est-à-dire le lendemain au matin, se rendit tout de suite auprès du Capitaine Cook, & le rétablissement des échanges & des services réciproques entre les Naturels & nous, qui fut la suite de cette démarche, indiquent fortement qu'ils ne jugeoient pas, & qu'ils ne redoutoient point un changement de conduite de notre part.

» Je puis citer à l'appui de cette opinion, un autre fait qui eut lieu lors de notre premiere visite, c'est-à-dire, la veille de l'arrivée du Roi. L'un des hommes du pays avoit vendu un cochon à bord de la *Résolution*, & il avoit reçu le prix convenu : Pareea qui le rencontra par hasard, lui conseilla de ne pas livrer le cochon, si on ne lui donnoit rien de plus. Nos gens firent à Pareea des reproches très-vifs sur ce conseil mal-honnête, & ils le chasserent : comme le *Taboo* fut mis sur

la Baie bientôt ap
étoit en conséque
Ces deux inciden
est difficile de tir
ctions d'une peup
tivement les usag
Pailleurs les diffic
au premier coup
qui doivent régler
tion pareille à la m
eut entraîner les
es conjectures fus
alla paisiblement ju
» L'Officier qui
chargé de remplir
ent me dire le soir
assemblés au puits
assoient les Insul
pour aider les Ma
le rivage. Il ajo
es-suspecte, & qu
nouveau par les
si qu'il le désiroit
el je permis seule
tte & son épée. L
; il m'apprit que
pierres, & qu'il
me rendis sur les

Baie bientôt après, nous crûmes d'abord que
 étoit en conséquence de l'outrage fait au Chef.
 Ces deux incidens servent à prouver combien
 est difficile de tirer des inductions certaines des
 actions d'une peuplade, dont on connoît impar-
 timent les usages & l'idiome : ils montreront
 ailleurs les difficultés, peut-être peu sensibles
 au premier coup d'œil, que rencontrent ceux
 qui doivent régler leurs démarches dans une po-
 sition pareille à la nôtre, où l'erreur la plus légère
 peut entraîner les suites les plus funestes. Que
 nos conjectures fussent vraies ou fausses, tout se
 passa paisiblement jusqu'au 13 dans l'après-dînée.
 L'Officier qui commandoit le Détachement
 chargé de remplir les futailles de la *Découverte*,
 me dit le soir que plusieurs Chefs s'étoient
 rassemblés au puits, près de la greve, & qu'ils
 passoient les Insulaires que nous avions payés
 pour aider les Matelots à rouler les tonneaux
 sur le rivage. Il ajouta qu'il croyoit leur conduite
 très-suspecte, & qu'il s'attendoit à être inquiété
 de nouveau par les gens du pays. Je lui donnai,
 si qu'il le désiroit, un Soldat de Marine, au-
 quel je permis seulement de prendre sa baïon-
 nette & son épée. L'Officier ne tarda pas à reve-
 nir; il m'apprit que les Insulaires s'étoient armés
 de pierres, & qu'ils devenoient très-séditieux :
 je me rendis sur les lieux, suivi d'un autre Soldat

 1779.
 Février.

13.

1779.
Février.

de Marine, armé de son fusil. Dès que les Habitans de l'Isle me virent approcher, ils abandonnerent leurs pierres, & quand j'eus parlé à quelques-uns des Chefs, la populace qui causoit l'Émeute s'éloigna, & ceux des Naturels qui vou-
 • lurent nous aider à faire de l'eau, n'essuyèrent plus d'obstacles de la part de leurs Compatriotes. Après avoir rétabli la tranquillité, j'al'ai trouvé le Capitaine Cook qui arrivoit sur la pinasse; je lui racontai ce qui venoit de se passer; il m'ordonna de tirer à balle sur les coupables, s'ils commençaient à nous jeter des pierres, ou à se conduire d'ailleurs avec insolence. J'enjoignis donc au Caporal de faire charger à balle, au lieu de petit plomb, les fusils des sentinelles.

» Peu de temps après notre retour aux tentes un feu continuel de mousqueterie, que nous entendîmes à bord de la *Découverte* nous alarma. Nous remarquâmes qu'on tiroit sur une pirogue qui rampoit en hâte vers la côte, & qui étoit poursuivie par un de nos petits canots. Nous conclûmes sur le champ qu'un vol avoit occasionné ces coups de fusil, & le Capitaine Cook m'ordonna de le suivre avec un canot armé afin d'arrêter, si nous le pouvions, l'Equipage de la pirogue, qui essayoit de gagner le rivage. Nous courûmes vers l'endroit où nous jugeâmes qu'elle débarqueroit, mais nous arrivâmes trop

ard; les Naturels, par leur Émeute, & ils s'éloignèrent.

» Nous ne savions pas qu'il avoit déjà été fait un grand nombre de coups de fusil, & nous ne pouvions le recouvrer.

» Les Naturels le cheminerent sur la pirogue, & nous ne pouvions l'arrêter.

» Trois mille de nos Compatriotes, & les Naturels qui nous avoient précédés, se mirent à nous poursuivre.

» Les informations que nous avions recueillies nous portèrent à la greve.

» Il étoit arrivé un canot de la pirogue, & il étoit arrivé avec elle plus de cent personnes.

» Un détaché sur le rivage, & il étoit arrivé avec les choses qui étoient dans le canot.

» Les coupables, le Capitaine Cook, & il étoit de sondeur, & il étoit de sondeur.

» Par le rivage. Par le rivage, & il étoit de sondeur, & il étoit de sondeur.

» Par le rivage, & il étoit de sondeur, & il étoit de sondeur.

 1779.
 Février.

les Habits ; les Naturels avoient quitté leur embar-
 abandonné ; & ils s'étoient sauvés dans l'intérieur du
 élé à que pays.

« Nous ne savions pas que les choses volées
 avoient déjà été rendues ; d'après le grand nom-
 bre de coups de fusil que nous avons entendus,
 nous jugeâmes qu'elles pouvoient être importan-
 tes, & nous ne voulions pas renoncer à l'espoir
 de les recouvrer. Nous demandâmes à quelques
 Indiens le chemin qu'avoit pris l'Equipage de
 la pirogue, & nous suivîmes ses traces jusqu'à
 l'entrée de la nuit : nous voyant alors à environ
 trois milles de nos tentes, & soupçonnant que
 les Naturels qui nous excitoient souvent à conti-
 nuer notre poursuite, nous trompoient par de
 fausses informations, nous crûmes qu'il seroit
 inutile de nous porter plus loin, & nous retour-
 nâmes à la greve.

Il étoit arrivé, durant notre absence, une
 nouvelle plus sérieuse & plus désagréable. L'Offi-
 cer détaché sur le petit canot, retournant à bord
 avec les choses qu'on avoit volées au Capitaine
 Clarke, s'aperçut que nous poursuivions les
 coupables, le Capitaine Cook & moi, & il pensa
 qu'il étoit de son devoir de saisir la pirogue échouée
 sur le rivage. Par malheur elle appartenoit à
 Teareea, qui arriva au même instant de la Dé-
 couverte, & qui réclama sa propriété, avec des

1779.
Février.

protestations fans nombre de son innocence. L'Officier refusa de la lui livrer, & lorsque l'Equipage de la pinasse, qui attendoit notre Commandant, l'eut joint, il en résulta une dispute très-vive, durant laquelle Pareea fut renversé d'un violent coup de rame qu'on lui donna sur la tête. Les Insulaires qui se rassembloient aux environs & qui avoient été jusqu'ici spectateurs paisibles firent tout de suite pleuvoir une grêle de pierres sur nos gens, qu'ils contraignirent à se retirer avec précipitation, & à gagner à la nage, un rocher situé à quelque distance de la côte. Les Naturels s'emparèrent de la pinasse, ils la pillèrent, & ils l'auroient détruite sans l'intervention de Pareea, qui, revenu à lui-même, eut la générosité d'oublier la violence qu'on venoit d'exercer à son égard. Après avoir écarté la foule, il fit signe à nos gens qu'ils pouvoient revenir & reprendre la pinasse, & qu'il s'efforceroit de rapporter les choses que ses compatriotes avoient volées. Nos gens se rendirent en effet sur son invitation, & ils ramenerent la pinasse. Pareea ne tarda pas à les suivre, & à rapporter le chapeau d'un *Midshipman*, & quelques autres bagatelles : il parut affligé de ce qui s'étoit passé, & il demanda d'un air inquiet, si Orono le leur permettoit, & si on lui permettroit de venir aux visites, le lendemain ? On l'assura qu'il y seroit

rien reçu : alors
réconciliation &
celui des Officier
regagna le village
» Quand le Cap
détails, il montra
que nous retourner
rien que les Insulaire
mes ; car, ajouta-
d'ils ont eu de l'ar
étoit trop tard po
même soir, il se
pour qu'on chassât
hommes & les fem
ournai à terre lors
les événemens c
minué notre cont
ne double garde a
détachement de m
onde caché aux en
tures, on découv
sient sans bruit au
approcher avec un
seretirerent quan
on d'eux ayant osé
ire, la sentinelle lu
on effraya ses cama
ous passâmes le re

1779.
Février.

rien reçu : alors , pour donner une preuve de réconciliation & d'amitié, il toucha de son nez celui des Officiers, selon l'usage de l'Isle, & il gagna le village de *Kowrowa*.

» Quand le Capitaine Cook fut informé de ces détails, il montra beaucoup de chagrin ; & tandis que nous retournions à bord, il me dit : *Je crains bien que les Insulaires ne me forcent à des mesures violentes ; car, ajouta-t-il, il ne faut pas leur laisser croire qu'ils ont eu de l'avantage sur nous*. Mais, comme il étoit trop tard pour entreprendre quelque chose le même soir, il se contenta de donner des ordres pour qu'on chassât tout de suite du vaisseau, les hommes & les femmes qui s'y trouvoient. Je retournai à terre lorsque ces ordres furent exécutés ; les événemens de la journée, ayant beaucoup diminué notre confiance dans les Naturels, je mis une double garde au *Morai*, & j'enjoignis à mon détachement de m'appeler, s'il appercevoit du monde caché aux environs de la greve. Sur les onze heures, on découvrit cinq Insulaires qui se traînoient sans bruit autour du *Morai* ; ils sembloient approcher avec une extrême circonspection, & se retirèrent quand ils se virent surpris. A minuit, l'un d'eux ayant osé venir tout près de l'observatoire, la sentinelle lui tira un coup de fusil ; l'explosion effraya les camarades, qui prirent la fuite, & nous passâmes le reste de la nuit sans trouble.

1779.
Février.

14.

» Le lendemain, à la pointe du jour, j'allai sur la *Résolution*, pour examiner le garde-temps ; je fus hélé sur ma route par la *Découverte*, & j'appris que, durant la nuit, les Insulaires avoient volé la chaloupe de ce vaisseau, en coupant la bouée, à laquelle elle se trouvoit amarrée.

» Au moment où j'arrivai à bord, les Soldats de Marine s'armoient, & le Capitaine Cook chargeoit son fusil à deux coups. Tandis que je lui racontois ce qui nous étoit arrivé pendant la nuit, il m'interrompit d'un air animé; il me dit qu'on avoit volé la chaloupe de la *Découverte*, & il m'instruisit de ses préparatifs pour la recouvrer. Il étoit dans l'usage, lorsque nous avions perdu des choses importantes sur quelques-unes des Isles de cette mer, d'amener à bord le Roi, & plusieurs des principaux *Earees*, & de les détenuer en otage, jusqu'à ce qu'on nous eût rendu ce qu'on nous avoit pris. Il songeoit à employer ce même expédient qui lui avoit toujours réussi; il venoit de donner des ordres d'arrêter toutes les pirogues qui essayeroient de sortir de la Baie, & avoit le projet de les détruire, si des moyens plus paisibles ne suffisoient pas pour recouvrer la chaloupe. Il plaça en effet, en travers de la Baie, les petites embarcations de la *Résolution* & de la *Découverte* bien équipées & bien armées, & avança que je reprisse le chemin de la côte, on avoit

iré quelques co
pignes qui tâch
» Nous quittâ
entre sept & h
naffe, & il a
soldats de Marin
not. Les dern
rent de calm
durant qu'on r
ne pas diviser m
mes gardes.
Cook march
fidence du Ro
ire. Mon prem
enjoindre aux
plus rigoureux
charger leurs
litter. J'allai me
eux Kaoo & de
mieux qu'il me
ratifs d'hostilité
me. Je vis qu
de la chaloupe
testai que no
te embarcation
de la Communau
village du côté
voient pas avo

fit quelques coups de canon sur deux grandes pi-
rogues qui tâchoient de se sauver.

« Nous quittâmes le vaisseau, M. Cook & moi, entre sept & huit heures; M. Cook montoit la manasse, & il avoit avec lui M. Philips & neuf soldats de Marine, & je m'embarquai sur le petit canot. Les derniers ordres que je reçus de lui, furent de calmer l'esprit des Naturels, en les surant qu'on ne leur feroit point de mal; de ne pas diviser ma petite troupe, & de me tenir avec mes gardes. Nous nous séparâmes ensuite; M. Cook marcha vers le village de *Kowrowa*, la résidence du Roi, & moi du côté de l'observatoire. Mon premier soin en arrivant à terre, fut de rejoindre aux Soldats de Marine, de la manière la plus rigoureuse, de ne pas sortir de la tente, de charger leurs fusils à balle, & de ne pas les quitter. J'allai me promener vers les cabanes des deux Kaoo & des Prêtres, & je leur expliquai, le mieux qu'il me fut possible, l'objet de nos préparatifs d'hostilité, qui leur causoient une vive alarme. Je vis qu'ils avoient déjà ouï parler du départ de la chaloupe de la *Découverte*, & je leur protestai que nous étions décidés à recouvrer cette embarcation, & à punir les coupables; mais que la Communauté des Prêtres, & les Habitans du village du côté de la Baie où nous étions, ne devoient pas avoir la plus légère crainte. Je les

1779.
Février.

1779.
Février.

priai d'expliquer ma réponse au peuple, de le rassurer, & de l'exhorter à demeurer tranquille. Kaoo me demanda avec beaucoup d'inquiétude si on feroit du mal à Terreeoboo : je l'assurai qu'au contraire, non, & il parut, ainsi que ses Confreres, enchanté de ma promesse.

» Le Capitaine Cook appela sur ces entrefaites la chaloupe de la *Résolution*, qui étoit en station à la pointe septentrionale de la Baie. L'ayant prise avec lui, il continua sa route vers *Kowrowa*, & il débarqua, ainsi que le Lieutenant & les neuf Soldats de Marine. Il marcha tout en suite au village, où il reçut les marques de respect qu'on avoit coutume de lui rendre; les Habitans se prosternerent devant lui, & ils lui offrirent de petits cochons selon leur usage. S'appercevant qu'on ne soupçonnoit en aucune manière ses desseins, il demanda où étoient Terreeoboo & les deux fils de ce Prince, qui avoient si souvent mangé à notre table sur la *Résolution*. Les deux jeunes Princes ne tarderent pas à arriver avec les Insulaires qu'on avoit envoyés à leur secours, & sur le champ ils conduisirent le Capitaine Cook à la maison où leur pere étoit couché. Ils y trouverent le vieux Roi à moitié endormi, & M. Cook ayant dit quelques mots sur le vol de la chaloupe, dont il ne le supposoit point du tout le complice, il l'invita à venir aux vaisseaux &

passer la journée.
accepta la proposition
à l'instant même.

» Nos affaires
nure; les deux
pinasse; & le ro
voit au bord de
appela à haute vo
des deux Princes
de Terreeoboo
employa les larn
tes pour l'empêc
même temps deu
elle, retinrent le
qu'il ne devoit p
traignirent à s'aff
sembloient le lon
groupes sans non
étoient effrayés c
paratifs d'hostilit
Baie, commence
autour du Capitai
Lieutenant des S
gens très-pressés
de se servir de l
recours. Proposa
bataille le long de
mer, & la popula

Tome XXIII.

passer la journée à bord de la *Résolution*. Le Roi accepta la proposition sans balancer, & il se leva à l'instant même afin d'accompagner M. Cook.

1779.
Février.

» Nos affaires prenoient cette heureuse tournure ; les deux fils du Roi étoient déjà dans la pinasse ; & le reste de la petite troupe se trouvoit au bord de l'eau, lorsqu'une vieille femme appela à haute voix Kanee Kabareea, la mere des deux Princes, & l'une des épouses favorites de Terreeoboo ; elle s'approcha du Roi, elle employa les larmes & les prieres les plus arden-tes pour l'empêcher de venir aux vaisseaux. En même temps deux Chefs qui étoient arrivés avec elle, retinrent le Roi, en l'avertissant de nouveau qu'il ne devoit pas aller plus loin, & ils le contraignirent à s'asseoir. Les Insulaires qui se rassembloient le long du rivage où ils formoient des groupes sans nombre, & qui vraisemblablement étoient effrayés du bruit des canons & des préparatifs d'hostilité qu'ils appercevoient dans la Baie, commencerent à se précipiter en foule autour du Capitaine Cook & de leur Roi. Le Lieutenant des Soldats de Marine, qui vit ses gens très pressés par la multitude & hors d'état de se servir de leurs armes, s'il falloit y avoir recours, proposa à M. Cook de les mettre en bataille le long des rochers près du bord de la mer, & la populace leur ayant ouvert sans dif-

1779.
Février.

ficulté un chemin, ils se posterent à environ trente verges de l'endroit où Terreoboo étoit assis.

» Durant tout cet intervalle, le vieux Roi fut assis par terre; la frayeur & l'abattement étoient peints sur son visage. M. Cook ne voulant pas renoncer à son projet, continuoit à le presser vivement de s'embarquer; & lorsque le Prince sembla disposé à le suivre, les Chefs qui l'environnoient, l'en détournèrent d'abord par des prières & des supplications; ils eurent ensuite recours à la force & à la violence, & ils insisterent pour qu'il demeurât où il étoit. M. Cook voyant que l'alarme étoit devenue trop générale, & qu'il n'étoit plus possible d'emmener le Roi sans verser du sang, abandonna sa première résolution; il observa à M. Philips, que s'il s'opiniâtroit à vouloir conduire le Prince à bord, il courroit risque de tuer un grand nombre d'Insulaires.

» Quoique l'entreprise qui avoit amené M. Cook à terre eût manqué, & qu'il ne songeât plus à la suivre, il paroît que sa personne ne courut de danger qu'après un accident qui donna à cette dispute la tournure la plus fatale. Nos canots placés en travers de la Baie, ayant tiré sur des pirogues qui essayoient de s'échapper, tuerent par malheur un Chef de premier rang. Les nouvelles de sa mort arriverent au village où se trouvoit

M. Cook au n
Roi, & où il
rivage: la rumer
furent très-fen
tout de suite les
vêtirent de leur
merent de piqu
tenoit une pierre
pelé *pahoa*, no
partie de leur at
notre Commanda
sant son arme, &
M. Cook lui cor
mais l'insolence d
il fut irrité & il l
L'insulaire étoit re
ne put pénétrer, &
bleffé, il n'en fu
plusieurs pierres a
des *Erees* essaya d
il n'en vint pas à
crosse de fusil. M.
de son fusil double
des Naturels qui ét
tement après ce m
merent une attaque
& les Soldats de
lots qui occupoient

M. Cook au moment où il venoit de quitter le Roi, & où il marchoit tranquillement vers le rivage : la rumeur & la fermentation qu'elle excita firent très-sensibles : les hommes renvoyerent tout de suite les femmes & les enfans ; ils se revêtirent de leurs nattes de combat, & ils s'armèrent de piques & de pierres. L'un d'eux qui tenoit une pierre & un long poignard de fer, appelé *pahooa*, nom d'une dague de bois qui fait partie de leur attirail de guerre, s'approcha de notre Commandant ; il se mit à le défier en brandissant son arme, & il le menaça de lui jeter sa pierre. M. Cook lui conseilla de cesser ses menaces ; mais l'insolence de son ennemi ayant augmenté, il fut irrité & il lui tira un coup de petit plomb. L'insulaire étoit revêtu d'une natte que le plomb ne put pénétrer, & lorsqu'il vit qu'il n'étoit point blessé, il n'en fut que plus audacieux. On jeta plusieurs pierres aux Soldats de Marine, & l'un des *Erees* essaya de poignarder M. Philips, mais il n'en vint pas à bout, & il reçut un coup de crosse de fusil. M. Cook tira alors le second coup de son fusil double chargé à balle, & il tua celui des Naturels qui étoit le plus avancé. Immédiatement après ce meurtre, les gens du Pays formèrent une attaque générale à coups de pierres ; & les Soldats de Marine & ceux de nos Matelots qui occupoient les canots, leur répondirent

1779.
Février.

1779.
Février.

par une décharge de mousqueterie. Ce qui surprit tout le monde, les Insulaires soutinrent le feu avec beaucoup de fermeté, & ils se précipiterent sur notre Détachement, en poussant des cris & des hurlemens terribles, avant que les Soldats de Marine eussent le temps de recharger. On vit alors une scène d'horreur & de confusion.

» Quatre des Soldats de Marine furent arrêtés sur les rochers au moment où ils se retiroient, & immolés à la fureur de l'ennemi; trois autres furent blessés d'une manière dangereuse : le Lieutenant, blessé aussi entre les deux épaules, d'un coup de *pahooa*, avoit par bonheur réservé son feu, & il tua l'homme qui venoit de le blesser, lorsque celui-ci se dispoit à lui porter un second coup. Notre malheureux Commandant se trouvoit au bord de la mer la dernière fois qu'on l'apperçut d'une manière distincte; il criait aux canots de cesser leur feu & d'approcher du rivage afin d'embarquer notre petite troupe. S'il est vrai que les Soldats de Marine & les équipages des canots avoient tiré sans son ordre, & qu'il vouloit prévenir une nouvelle effusion de sang, comme quelques-uns de ceux qui furent de l'action l'ont cru, il est probable qu'il fut la victime de son humanité : on observa en effet que tandis qu'il regardoit les Naturels en face,

aucun d'e
lui, mais
ordres aux
& tomba
passerent
tomber; il
sur le rivag
les autres,
féroce à lu
ne respiroit

» Ainsi t
qui comman
illustrée par
heureuses, c
maturée : il
nobles projet
destiné; & i
repos qui de
travaux plutô
faire & il m
regretté & pl
temps fondé
lumières & su
leurs maux, a
toute espece d
monté de son
peindre l'ho
abattement &

aucun d'eux ne se permit de violences contre lui, mais que s'étant retourné pour donner des ordres aux canots, il fut poignardé par-derrière, & tomba le visage dans la mer. Les Insulaires poussèrent des cris de joie lorsqu'ils le virent tomber; ils traînerent tout de suite son corps sur le rivage, & s'enlevant le poignard les uns les autres, ils s'acharnerent tous avec une ardeur féroce à lui porter des coups, lors même qu'il ne respiroit plus.

» Ainsi termina sa carrière, le grand Homme qui commandoit notre expédition! Après une vie illustrée par des entreprises si étonnantes & si heureuses, on ne peut dire que sa mort fut prématurée: il avoit assez vécu pour exécuter les nobles projets auxquels la nature sembloit l'avoir destiné; & il fut enlevé aux jouissances & au repos qui devoient être la suite de ses immenses travaux plutôt qu'à la gloire. Il n'est pas nécessaire & il m'est impossible de dire combien il fut regretté & pleuré de ceux qui avoient si longtemps fondé leur sécurité personnelle sur ses lumières & sur son courage, & qui au milieu de leurs maux, avoient trouvé des consolations de toute espèce dans la tendresse de son cœur & la bonté de son âme. Je n'essayerai pas non plus de peindre l'horreur de nos âmes laïsses, ni l'abattement & la consternation universelle qui

1779.
Février.

1779.
Février.

suivirent un malheur si affreux & si imprévu. Les Lecteurs ne seront pas fâchés sans doute de détourner les yeux d'une scène si triste, pour contempler le caractère & les vertus de M. Cook; & afin de rendre mes derniers hommages à la mémoire d'un Ami cher & révééré, je vais tracer une esquisse de sa vie & de ses services.

» Le Capitaine Jacques Cook étoit né en Octobre 1728, près de *Whyby* dans le Comté d'*York*: on le mit très-jeune en apprentissage chez un Marchand d'un Village voisin. On n'avoit point consulté ses goûts en cette occasion, & il ne tarda pas à quitter le Comptoir auquel il étoit attaché: il s'engagea lui-même pour neuf ans sur un navire qui faisoit le commerce du charbon. Au commencement de la guerre de 1755, il entra au service du Roi, à bord de l'*Aigle*, commandée alors par le Capitaine Hammer, & ensuite par Sir Hugh Palliser, qui découvrit bientôt son mérite, & qui le plaça sur le gaillard d'arrière.

» En 1758, il étoit *Master* du *Northumberland*, vaisseau du Lord Colville, qui commandoit alors l'Escadre en station sur la côte d'*Amérique*. C'est-là, comme je le lui ai ouï dire souvent, qu'au milieu d'un hiver rigoureux il lut *Euclide* pour la première fois; & qu'il s'adonna à l'étude des Mathématiques & de l'Astronomie, sans autre

secours que ce
intelligence. Tan
son esprit de cet
au défaut de sa
part aux scènes
rieuses de la
Saunders le char
services de la p
partement naval
à l'attaque de M
quement qui se
il examina le pas
la sûreté des gros
la rivière. Le cou
remplit ces diffé
l'amitié de Sir C
Colville, qui con
leur mort, & q
marques extrêmes
A la fin de la gu
solicitations du I
Palliser, reconno
les côtes de Ter
jusqu'en 1767. A c
le nomma Comm
les Mers du Sud
passage de Vénus a
découvrir ensuite

1779.
Février.

secours que celui de quelques livres & de son intelligence. Tandis qu'il cultivoit & perfectionnoit son esprit de cette maniere, tandis qu'il suppléoit au défaut de sa premiere éducation, il avoit part aux scenes les plus actives & les plus laborieuses de la guerre d'Amérique : Sir Charles Saunders le chargea au siege de *Quebec*, de divers services de la premiere importance dans le département naval; c'est lui qui pilota les bateaux à l'attaque de *Montmorency*; il conduisit l'embarquement qui se fit sous les hauteurs d'*Ahaham*; il examina le passage & il posa des balises pour la sûreté des gros vaisseaux qui devoient remonter la riviere. Le courage & l'adretie avec lesquels il remplit ces différentes commissions, lui mériterent l'amitié de Sir Charles Saunders, & du Lord Colville, qui continuerent à le protéger jusqu'à leur mort, & qui lui donnerent toujours des marques extrêmes de bienveillance & d'affection. A la fin de la guerre on l'envoya, d'après les sollicitations du Lord Colville, & de Sir Hugh Palliser, reconnoître le *Golfe Saint-Laurent* & les côtes de *Terre-Neuve*. Ce travail l'occupa jusqu'en 1767. A cette époque Sir Edouard Hawke le nomma Commandant d'une expédition dans les Mers du Sud, où l'on vouloit observer le passage de Vénus au-dessus du disque du soleil, & découvrir ensuite de nouvelles Terres.

1779.
Février.

» Ses services depuis cette époque, sont trop connus pour les rappeler ici, & sa célébrité & sa gloire sont si communes trop éclatantes pour que mes éloges puissent y rien ajouter. Il sembloit né pour ces especes d'expéditions : les premières habitudes de sa vie, l'expérience acquise par ses longs Voyages, l'application constante de son esprit, tout concouroit à lui donner un degré de connoissances, qui ne peut être le partage que d'un petit nombre d'Officiers.

» Il étoit d'une constitution robuste, enduré au travail & capable de supporter les plus grandes fatigues. Son estomac digéroit sans peine les alimens les plus grossiers & les plus déagréables. Il se soumettoit aux privations de toute especes avec une indifférence si parfaite, que la tempérance ne paroissoit pas être une vertu pour lui. Son esprit avoit la trempe vigoureuse de son corps. Ses idées annonçoient la pénétration & la force. Son jugement, en tout ce qui avoit rapport au service dont il étoit chargé, étoit prompt & sûr. Ses plans avoient de la hardiesse & de l'énergie ; & leur conception & leur exécution indiquoient un génie très-original. Un sang-froid admirable dans les dangers accompagnoit toujours son courage intrépide & calme. Ses mœurs & ses manieres offroient de la simplicité & de la franchise. Son caractère disposé à l'emportement

& à la colere reproches, si u de bienfaisance premiers mouve

» Mais la per avec laquelle il t moit le trait le p dangers ni les fat n'avoit pas be

on & de repo

Durant ses long deur & son ad

stant : jamais le résentoient à lu

alles de récréati soustraire, &

mpressement bie e tous ceux qui o

e lui offroient us en plus la réu

ec une sorte d' » Il n'est pas l

il développa se ifes importantes

nées de sa vie ; saltat des service

à la Navigation. » Il n'y a peu

& à la colere , auroit peut-être mérité des reproches , si un fonds extrême d'humanité & de bienfaisance n'eût tempéré l'ardeur de ces premiers mouvemens de vivacité.

1779.
Février.

» Mais la persévérance continue & infatigable avec laquelle il suivoit ses idées & ses plans , formoit le trait le plus saillant de son caractère ; les dangers ni les fatigues ne pouvoient l'arrêter ; & il n'avoit pas besoin de ces momens de distraction & de repos nécessaires à tout le monde.

Durant ses longs & ennuyeux Voyages , son ardeur & son activité ne se ralentirent jamais un instant : jamais les plaisirs ou la dissipation qui se présentent à lui ne l'occupèrent : si les intervalles de récréation auxquels il est impossible de se soustraire , & que nous attendions avec un empressement bien excusable sans doute aux yeux de tous ceux qui ont éprouvé la fatigue du service , ne lui offroient pas un moyen de préparer de plus en plus la réussite de ses projets , il les passoit avec une sorte d'impatience.

» Il n'est pas besoin de citer ici les occasions où il développa ses qualités , au milieu des entreprises importantes qui ont rempli les dernières années de sa vie ; je me contenterai d'exposer le résultat des services qu'il a rendus à la Géographie & à la Navigation.

» Il n'y a peut-être pas de Science qui ait

1779.
Février.

autant d'obligations à un seul homme, que la Géographie en a au Capitaine Cook. Dans son premier Voyage à la Mer du Sud, il a découvert les Isles de *la Société*; il a prouvé que la *Nouvelle-Zélande* forme deux Isles; il a reconnu le détroit qui les sépare, & il en a relevé toutes les côtes; il a parcouru ensuite la côte orientale de la *Nouvelle-Hollande*, inconnue jusqu'à lui, & il a ajouté aux Cartes de cette partie du Globe une étendue de terrain de 27 degrés de latitude ou de plus de 2000 milles.

» Son second Voyage autour du Monde résolu le grand problème du Continent austral car il a traversé l'hémisphere Sud entre le quarantieme & le soixante-dixieme parallele; il a démontré qu'il ne peut y avoir de Continent, moins qu'il ne se trouve près du pôle & dans des parages inaccessibles aux vaisseaux; il a découvert la *Nouvelle-Calédonie*, l'Isle la plus étendue de l'Océan Pacifique, après la *Nouvelle-Zélande*; il a découvert de plus l'Isle de la *Géorgie*; une côte nouvelle qu'il a appelée la *Terre de Sandwich* ou la *Thule* de l'hémisphere austral; après avoir visité deux fois les Mers du Tropicque, il a fixé la position des Terres aperçues autrefois par les Navigateurs, & il en a trouvé plusieurs qui étoient inconnues.

» Mais son troisieme Voyage, dont il est

question, est
ance de ses
plusieurs peti
Pacifique du
la ligne éq
Sandwich, d
promettent p
Européens q
du Sud; il a
de la côte oc
oit inconnue
de latitude N
plus de 3500
du Continent
a traversé l
es Terres de
auteur pour
passer de la Me
du par la rout
fin si j'en e
du Japon, su
détails imparfa
de la partie d
» Ses servie
tre pas moind
ussi importants
erver la santé
& qu'il a suivi

 1779.
 Février.

question, est distingué par l'étendue & l'importance de ses découvertes. Indépendamment de plusieurs petites Isles qu'il a trouvées dans l'Océan Pacifique du Sud, il a découvert au Nord de la ligne équinoxiale le groupe appelé *Isles Sandwich*, dont la position & les productions promettent plus d'avantages à la Navigation des Européens qu'aucune autre des Terres de la Mer du Sud; il a découvert ensuite & relevé la partie de la côte occidentale d'*Amérique*, qui demeurait inconnue, depuis le quarante-troisième degré de latitude Nord, c'est-à-dire, une étendue de plus de 3500 milles; il a déterminé la proximité du Continent de l'*Asie* & de celui de l'*Amérique*; il a traversé le détroit qui les sépare; il a relevé les Terres de chaque côté, à une assez grande hauteur pour démontrer qu'il est impossible de passer de la Mer Atlantique dans l'Océan Pacifique, ou par la route de l'Est, ou par celle de l'Ouest: enfin si j'en excepte la Mer d'*Amur* & l'Archipel du Japon, sur lesquels on n'a encore que des détails imparfaits, il a complété l'Hydrographie de la partie du Globe qui est habitable.

Ses services, comme Marin, ne sont peut-être pas moins brillans, & à coup sûr, ils sont aussi importans & aussi utiles. Le moyen de conserver la santé des équipages, qu'il a découvert & qu'il a suivi avec tant de succès, forme une

1779.
Février.

nouvelle époque dans l'histoire de la Navigation & les siècles futurs le mettront au nombre des amis & bienfaiteurs du genre humain.

» Ceux qui connoissent l'histoire de la Marine savent à quel prix on s'est procuré jusqu'à présent, les avantages qui résultent des voyages en mer; la maladie terrible qui est la suite de longues navigations, & dont les ravages ont marqué les pas des hommes à qui nous devons la découverte des nouvelles Terres, seroit devenu un obstacle insurmontable à l'exécution des entreprises de cette espèce, si on n'avoit exercé sur la vie des Matelots, une tyrannie qu'il est impossible de justifier. Il étoit réservé au Capitaine Cook d'apprendre au monde entier, après des essais réitérés, qu'il y a des moyens de prolonger des voyages en mer durant trois ou quatre ans dans des parages inconnus, sous tous les climats même les plus rigoureux, non-seulement sans nuire à la santé, mais sans diminuer, le moins du monde, la probabilité de la vie des équipages. Il a rendu un compte détaillé de sa méthode dans un Mémoire lu en 1776, à la Société Royale (a).

» Quant à ses talens pour la manœuvre & les diverses parties de la Marine, j'abandonne

(a) On lui adjugea la Médaille d'or de Sir Godofroy Copley,

oint au jugement
mieux la nature
chargé. Ils déclarent
des succès si
ois expéditions
une longueur si
uations si divers
soin non-seulem
profondes de son m
issant, fertile en
s exécuter les gr
plus minutieux d
Après avoir ra
le Ami d'une ma
e l'ont permis m
es Camarades, je
assistance & à l'ad
jouterai plus qu
ret, l'honneur d
r mon nom réu
dant sa vie, de
ffection & de resp
es mânes, & mo
e loi.
J'ai déjà dit que
s accompagnoient
champ de bataille
ou, ainsi que M.

point au jugement des hommes qui connoissent mieux la nature des entreprises dont on l'a chargé. Ils déclareront tous, que pour conduire avec des succès si uniformes & si invariables, ces expéditions si dangereuses & si difficiles, d'une longueur si peu commune, & dans des situations si diverses & si périlleuses, il a eu besoin non-seulement de connoissances sûres & profondes de son métier, mais d'un génie vaste & brillant, fertile en ressources, qui fût tout-à-la-fois capable d'exécuter les grandes opérations & les détails plus minutieux du service.

Après avoir raconté la mort de mon respectable Ami d'une manière fidelle, & aussi complete que l'ont permis mes observations & celles de mes Camarades, je livre sa mémoire à la reconnaissance & à l'admiration de la postérité. Je n'ajouterai plus qu'un mot; j'ai accepté avec contentement, l'honneur que m'a procuré sa mort, de voir mon nom réuni au sien; je n'ai pas cessé, pendant sa vie, de lui donner les témoignages de mon affection & de respect, que je viens de donner à ses mânes, & mon cœur m'en a toujours fait une loi.

J'ai déjà dit que quatre des Soldats de Marine, qui accompagnoient M. Cook, demeurèrent sur le champ de bataille. Les autres se jeterent dans la mer, ainsi que M. Philips, leur Lieutenant; &

1779.
Février.

1779.
Février.

couverts par un feu très-vif qui parloit de canots, ils échapperent à la mort. Cet Officier montra en cette occasion un courage intrépide & de l'attachement pour sa petite troupe : à ce moment où il atteignit une de nos embarcations, il vit un de ses Soldats qui étoit mauvais nageur & qui se débattant dans les flots, couroit risque d'être pris par l'ennemi; quoiqu'il fût très-bleffé, il se précipita tout de suite au milieu des vagues pour voler à son secours; & après avoir reçu à la tête un coup de pierre, qui manqua de le plonger au fond de la mer, il faisoit le Soldat ramener les cheveux, & il le ramena sain & sauf.

» Cherchant à faciliter l'évasion de les malheureux Camarades, si quelques-uns d'eux étoient encore en vie, ceux de nos gens, qui se trouvoient dans les canots, placés à environ vingt verges de la greve, tirerent sans cesse durant le combat. Leurs efforts, secondés par quelques coups de canon qui partirent en même temps de la *Résolution*, ayant enfin obligé les Naturels à se retirer, une de nos petites embarcations retourna vers la côte : cinq de nos *Midshipmen*, qui étoient portoit, virent les corps de nos Soldats de Marine étendus sans aucun signe de vie; mais jugeant qu'ils étoient trop peu de monde pour les ramener sans danger, & leurs munitions étoient presque épuisées, ils revinrent au vaisseau, &

diffèrent entre les
 & dix armures con
 » Quand la con
 désastreuse jeta par
 diminué, on s'occ
 Morai, où je me t
 voiles, & une gar
 Soldats de Marine.
 tout ce que j'épro
 qui eut lieu de l'au
 moins d'un mille
 aperçûmes distin
 assemblée à l'endr
 venoit de débarquer
 bouquetterie, & n
 ent & un fracas ex
 de : nous remarqua
 enfuyoient, que n
 rage, & qu'ils pa
 s vaisseaux. Je dois
 essentimens finistr
 étoit si précieuse
 lieu de la mêlée,
 si effrayant m'alar
 succès nombreux
 M. Cook avec le
 oient donné une
 jours craint qu'il

diffèrent entre les mains des Insulaires nos morts
de dix armures completes.

1779.
Février.

» Quand la consternation, que cette nouvelle
désastreuse jeta parmi les Equipages, eut un peu
diminué, on s'occupa du Détachement posté au
Morai, où je me trouvois avec les mâts & les
voiles, & une garde composée seulement de six
soldats de Marine. Il m'est impossible de décrire
tout ce que j'éprouvai durant l'affreux carnage
qui eut lieu de l'autre côté de la Baie. Placés à
moins d'un mille du Village de *Korowa*, nous
aperçûmes distinctement une foule immense
assemblée à l'endroit où le Capitaine Cook
venoit de débarquer; nous entendîmes le feu de la
mousqueterie, & nous appercevions un mouve-
ment & un fracas extraordinaires parmi la multi-
tude: nous remarquâmes ensuite que les Naturels
s'enfuyoient, que nos canots s'éloignoient du
rivage, & qu'ils passaient & repassoient entre
les vaisseaux. Je dois l'avouer, mon cœur eut des
sentimens sinistres. Un homme dont la vie
étoit si précieuse & si chere, se trouvoit au
milieu de la mêlée, & un spectacle si nouveau
si effrayant m' alarma: je savois d'ailleurs que
ses succès nombreux & constants des entrevues
de M. Cook avec les Habitans de ces Mers, lui
avoient donné une extrême confiance; j'avois
toujours craint qu'il n'arrivât une heure malheu-

1779.
Février.

reuse, où cette confiance l'empêcheroit de prendre les précautions nécessaires : je fus alors frappé des dangers qui pouvoient en être la suite, & l'expérience qui l'avoit fait naître, ne suffit pas pour me tranquilliser.

» Du moment où j'entendis les coups de fusil, mon premier soin fut d'assurer les Indiens rassemblés en foule autour du mur de l'édifice consacré, dont nous étions en possession, qu'on ne leur feroit point de mal, & que je voulois vivre en paix avec eux, quoi qu'il arrivât. Ce qu'ils avoient vu, & ce qu'ils avoient entendu ne leur causoit pas moins d'inquiétude qu'à moi. Nous demeurâmes dans cette position jusqu'au retour des canots aux vaisseaux. Le Capitaine Clerke découvrant alors, à l'aide de sa lunette, que nous étions environnés par les Naturels du pays, & craignant qu'ils ne songeassent à nous attaquer, ordonna de leur tirer deux pierriers de quatre ; heureusement ces coups de canon, quoique bien ajustés, ne tuèrent ou ne blessèrent personne, mais ils donnerent aux Habitans de l'Isle une preuve démonstrative de nos forces. L'un des boulets brisa par le milieu un cocotier sous lequel quelques-uns d'entre eux se trouvoient assis, & l'autre enleva des fragmens d'un rocher qui étoit sur la même ligne. Comme je venois de leur dire d'une manière très-positive qu'ils n'avoient

n'avoient rien
m'affligea beau
nouveaux, j'
Capitaine Cle
intelligence a
voyois contra
égard, j'arbor
lui demander

» Nous atten
le retour du ca
d'heure dans l'i
vint nous dire
bien fondées ;
le plus promp
bord la voilure
ami Kaireekee
Cook, par un
trouvé de l'autr
instant ; la dou
peintes sur son
nouvelle étoit v

» Notre posit
que : nous n'éti
perdre la vie, n
fruit de notre e
vaisseaux. L'un
la plus grande p
à terre, sans a

Tome XXII

n'avoient rien à craindre, cet acte d'hostilité in'affligea beaucoup, & afin d'en prévenir de nouveaux, j'envoyai tout de suite un canot au Capitaine Clerke : je l'avertis que j'étois en bonne intelligence avec les Naturels, & que si je me voyois contraint de changer de conduite à leur égard, j'arborerois un pavillon de beaupré pour lui demander des secours.

1779.
Février.

» Nous attendîmes avec une extrême impatience le retour du canot, & après avoir passé un quart-d'heure dans l'inquiétude de la plus affreuse, M. Bligh vint nous dire que nos craintes n'étoient que trop bien fondées; il avoit ordre d'abattre les tentes le plus promptement possible, & d'envoyer à bord la voilure qu'on réparoit dans l'Isle. Notre ami Kaireekeea, instruit de la mort du Capitaine Cook, par un de ses Compatriotes qui s'étoit trouvé de l'autre côté de la Baie, arriva au même instant; la douleur & la consternation étoient peintes sur son visage, & il me demanda si la nouvelle étoit vraie?

» Notre position devenoit extrêmement critique : nous n'étions pas seulement en danger de perdre la vie, nous courions risque de perdre le fruit de notre expédition, ou au moins un des vaisseaux. L'un des mâts de la *Résolution*, & la plus grande partie de nos voiles se trouvoient à terre, sans autre garde que six Soldats de

1779.
Février.

Marine. Leur perte eût été irréparable, & quoique les Insulaires n'eussent encore montré aucune disposition pour nous inquiéter, on ne pouvoit répondre du changement que produiroit la scene passée à *Korowa*. De peur que la crainte de notre ressentiment, ou l'heureux exemple de leurs Compatriotes ne les déterminât à profiter de l'occasion favorable qui s'offroit alors de tomber sur nous une seconde fois, je crus devoir cacher la mort du Capitaine Cook, & je priai *Kaireekoa* de détruire cette nouvelle autant qu'il dépendroit de lui. Je l'exhortai ensuite à amener le vieux *Kaoo*, & le reste des Prêtres, dans une grande maison qui étoit voisine du *Morai*; je cherchois ainsi à pourvoir à leur sûreté, si j'étois contraint d'employer la force, & à placer près de nous un homme qui pût faire usage de son autorité sur le Peuple, s'il y avoit quelque moyen de maintenir la paix.

» Après avoir placé les Soldats de Marine au sommet du *Morai*, qui formoit un poste fort & avantageux, & laissé le commandement de ma petite troupe à M. Bligh, à qui j'enjoignis expressément de se tenir sur la défensive, je me rendis à bord de la *Découverte*, afin d'exposer au Capitaine Clerke la situation dangereuse de nos affaires. Dès que j'eus quitté mon poste, les Naturels attaquèrent mon Détachement à coup

de pierres, & que j'entendis retournerai tous prirent de mortelle fâcheuse. Les toient de leurs s'accroissoit rap corps qui marc rocher qui sép septentrional d *Korowa* est situ

» Ils comme avec des pierres murs de leurs e point de repréfa plus audacieux. les plus détermi greve, couverts tout-à-coup au p me sembla, dans qui est en face d sible. Ils ne furent un grand nombre de leurs camarad

» La bravoure d'être citée. Etant feu de tout notre son camarade, il

de pierres , & je fus à peine arrivé à bord , que j'entendis le feu des Soldats de Marine. Je retournai tout de suite à terre , où les choses prirent de moment en moment une tournure plus fâcheuse. Les Naturels s'armoient ; ils se revêtoient de leurs nattes de combat , & leur nombre s'accroissoit rapidement : j'aperçus aussi de grands corps qui marchaient vers nous , sur les bords du rocher qui sépare le village de *Kakooa* , du côté septentrional de la Baie , où la bourgade de *Korowa* est située.

» Ils commencerent d'abord à nous attaquer avec des pierres , qui partoient du derriere des murs de leurs enclos , & comme nous n'usâmes point de représailles , ils ne tarderent pas à devenir plus audacieux. Quelques-uns de leurs guerriers , les plus déterminés , s'étant glissés le long de la greve , couverts par des rochers , se montrerent tout-à-coup au pied du *Morai* , & selon ce qu'il me sembla , dans le dessein de l'assiéger du côté qui est en face de la mer , la seule partie accessible. Ils ne furent délogés qu'après avoir soutenu un grand nombre de coups de fusil , & vu un de leurs camarades tué.

» La bravoure d'un de ces guerriers mérite d'être citée. Etant revenu sur ses pas au milieu du feu de tout notre Détachement , pour emporter son camarade , il reçut une blessure qui l'obligea

1779.
Février.

1779.
Février.

d'abandonner le corps : il reparut peu de minutes après , & blessé de nouveau il fut obligé de se retirer une seconde fois. J'arrivai au *Morai* dans ce moment , & je le vis revenir pour la troisième fois tout couvert de sang & tombant en défaillance ; instruit de ce qui venoit de se passer , je défendis aux Soldats de tirer davantage , & on le laissa emporter son ami. Il l'eut à peine chargé sur ses épaules , qu'il tomba lui-même , & rendit le dernier soupir.

» Un renfort des deux vaisseaux débarqua à cette époque , & les Insulaires se réfugièrent derrière leurs murailles. Pouvant alors communiquer avec les Prêtres , je détachai l'un d'eux auprès des Naturels du pays ; je lui recommandai de ménager un accommodement , & de les assurer que s'ils ne jetoient plus de pierres , je ne permettrois pas à mes gens de tirer. Les Naturels ayant consenti à cette trêve , on nous laissa enlever tranquillement le mât de la *Résolution* , les voiles & notre équipage astronomique. Ils s'emparèrent du *Morai* dès que nous l'eûmes quitté ; & ils nous jeterent quelques pierres qui ne nous firent aucun mal.

» Il étoit onze heures & demie lorsque j'arrivai à bord de la *Découverte* ; on n'y avoit encore rien décidé sur nos opérations ultérieures. Les deux Equipages convinrent d'une voix unanime

qu'on redemande de M. Cook ; & résolution vigoureuse crivoient pas tout. Quoiqu'on puisse pour un Ami avis , d'autres ravivement frappé ayant tué notre obligés à nous ren inspirer de la cor le petit avantage exciteroit à d'autr encore ; je le cru avoient vu jusqu'une grande crainte ce qui surprit tout fusils n'avoient p parmi eux. De no voient en si mauva si relâchée , que attaqué la nuit sui de prévoir les r seroient arrivés.

» La plupart d craintes que moi propre à encourag an assaut général

qu'on redemanderoit la chaloupe, & le corps de M. Cook; & j'opinai pour qu'on prît une résolution vigoureuse, si les Insulaires ne souf-^{1779.}
riroient pas tout de suite à notre demande. Février,
Quoiqu'on puisse supposer que mon attachement pour un Ami cher & révééré; me dicta cet avis, d'autres raisons très-graves, & dont j'étois vivement frappé, me l'inspirerent. Les Insulaires ayant tué notre Commandant, & nous ayant obligés à nous rembarquer, ce succès devoit leur inspirer de la confiance; il me parut clair, que le petit avantage remporté sur nous la veille, les exciteroit à d'autres entreprises plus dangereuses encore; je le crus d'autant plus, que ce qu'ils avoient vu jusqu'alors ne pouvoit leur donner une grande crainte de nos armes à feu: en effet, ce qui surprit tout le monde, nos canons & nos fusils n'avoient produit aucun signe de frayeur parmi eux. De notre côté, les vaisseaux se trouvoient en si mauvais état, la discipline se trouvoit si relâchée, que si les Insulaires nous eussent attaqué la nuit suivante, il eût été bien difficile de prévoir les nouveaux malheurs qui nous seroient arrivés.

» La plupart des Officiers eurent les mêmes craintes que moi, & rien ne me sembla plus propre à encourager les Insulaires à nous livrer un assaut général, que de montrer de la dispo-

fition pour un accommodement, dans lequel ils ne verroient que de la foiblesse ou de la peur.

1779.
Février.

» On dit avec raison, en faveur d'un parti plus modéré, que le mal étoit fait & irréparable; que les témoignages d'attachement & de bienveillance que nous avons reçus des Insulaires, avant la malheureuse catastrophe, méritoient beaucoup d'égards; que l'accident affreux dont nous gémissions, n'avoit pas été la suite d'un dessein prémédité; que Terreoboo n'avoit pas su le vol, qu'il s'étoit prêté de bon cœur à accompagner le Capitaine Cook, qu'il avoit envoyé ses deux fils dans notre canot où ils se trouvoient déjà, lorsque le combat s'engagea sur la greve, & qu'on ne pouvoit le soupçonner en aucune maniere; qu'il étoit aisé d'expliquer la conduite de ses femmes & des *Erees*, par les préparatifs d'hostilité qui se faisoient dans la Baie, & la frayeur que leur inspirerent les Soldats armés, avec lesquels le Capitaine Cook avoit débarqué; que ces dispositions étoient si contraires à l'amitié & à la confiance établies jusqu'alors entre les Insulaires & nous, que si les Naturels avoient pris les armes, c'étoit évidemment pour défendre leur Roi, dont ils supposoient, non sans raison, que nous voulions nous assurer de force, & qu'il étoit naturel d'attendre cette démarche d'un peuple rempli d'affection & d'attachement pour ses Chefs.

» A ces motifs d'autres que diés nous manquions qu'il faudroit s'établir notre mapprochoit; & uniquement de nous nous livrions contre les Insulaires d'une cruauté qui produiroit un désastre des vaisseaux.

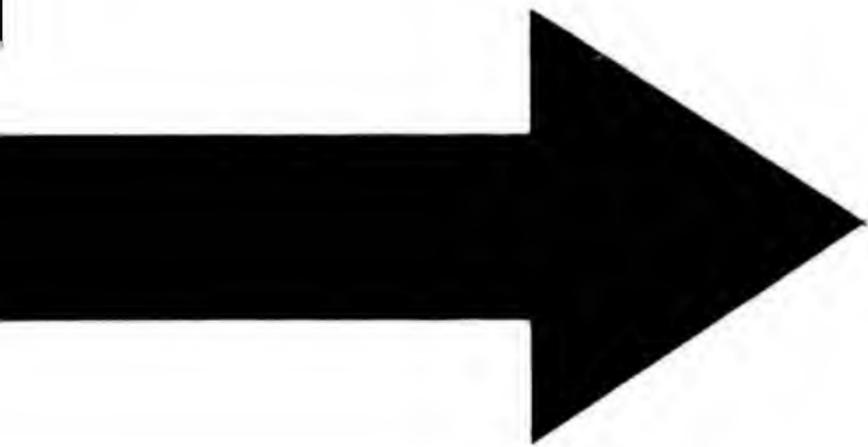
» Le Capitaine avis. Quoique brusques & fermes mieux nos vues sus pas fâché de que je recommandais des Naturels du formerent ensuite obligés de faire n'en doute pas, tation donnée à gnirent à la fin de suis pas sûr que aux yeux de l'Europe force. Les rigueurs jours la censure,

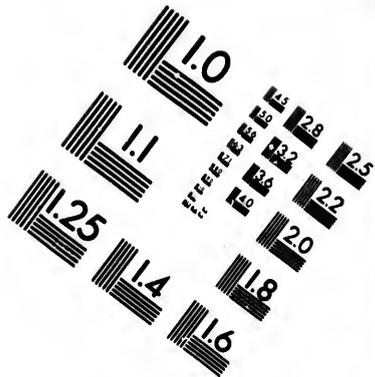
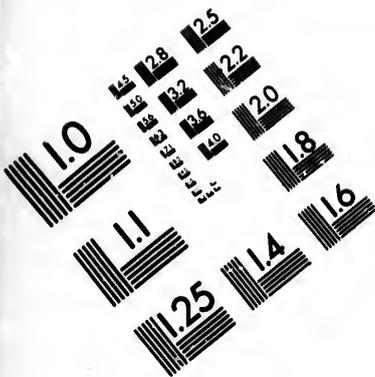
» A ces motifs d'humanité, on en ajouta d'autres que dictoit la prudence; on observa que nous manquions d'eau & de nourritures fraîches; qu'il faudroit six ou huit jours de travail pour établir notre mât d'artimon; que le printemps approchoit; & que nous devions nous occuper uniquement de notre campagne au Nord; que si nous nous livrions à des projets de vengeance contre les Insulaires, on pourroit nous accuser d'une cruauté inutile, & que leur exécution produiroit un délai inévitable dans l'équipement des vaisseaux.

1779.
Février.

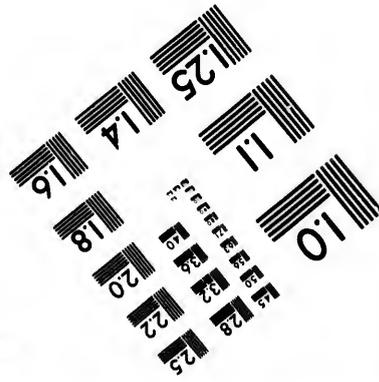
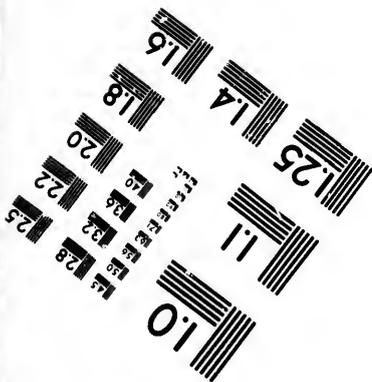
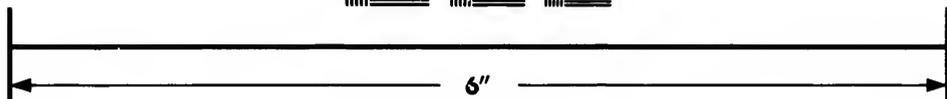
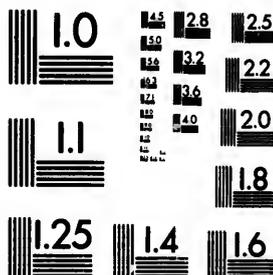
» Le Capitaine Clerke appuyoit ce dernier avis. Quoique bien convaincu que des actes brusques & fermes de vengeance, rempliroient mieux nos vues d'humanité & de sagesse, je ne fus pas fâché de voir désapprouver les mesures que je recommandoïis : car si le mépris insolent des Naturels du pays, & l'opposition qu'ils formerent ensuite aux travaux que nous fûmes obligés de faire sur la côte, opposition qui, je n'en doute pas, provenoit d'une fausse interprétation donnée à notre douceur, nous contraignirent à la fin de recourir à la violence, je ne suis pas sûr que les circonstances eussent justifié aux yeux de l'Europe, l'usage prématuré de la force. Les rigueurs de précautions excitent toujours la censure, & on peut remarquer d'ailleurs







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

10
16 18 20 22 25
16 18 20 22 25
16 18 20 22 25

10
16 18 20 22 25
16 18 20 22 25

1779.
Février.

que le succès des moyens de cette espèce, en rend la nécessité moins apparente.

» Tandis que nous délibérions sur le parti qu'il falloit prendre, une multitude innombrable d'Insulaires défendoit la côte; quelques-uns d'entre eux arriverent en pirogues; ils eurent la hardiesse de venir à la portée du pistolet, de nous défier, & de nous donner diverses marques de mépris. Nous eûmes beaucoup de peine à contenir les Matelots, qui, en ces occasions, vouloient se servir de leurs armes; mais comme nous avons adopté des mesures pacifiques, on permit aux Naturels de s'en retourner tranquillement.

» Pour exécuter notre plan, on décida que je marcherois vers la côte avec les embarcations des deux vaisseaux bien armées & bien équipées; que je tâcherois, s'il étoit possible, d'obtenir un pourparler, & d'entrer en conférence avec quelques-uns des Chefs.

» On me chargea, si cette première tentative avoit du succès, de réclamer les corps de nos Camarades, & celui de M. Cook en particulier; de menacer de notre vengeance les Habitans de l'Isle, en cas de refus; mais de ne pas tirer, à moins qu'on ne m'attaquât; &, quoi qu'il pût arriver, de ne point descendre sur la côte. On me donna ces ordres devant tout le Détachement, & de la manière la plus positive.

» Je q
eures du
n'annonç
La foule é
nfans se r
attes de
iques & c
e matin,
ierre, le
Cook avoi
fulaires s
artie. Dès
ous jeter
ne nous
efforcero
ation, si j
ni pût réta
embarcations
etit canot
anc à la
e les Nat
pondirent
mmes rev
e la collin
mmes dé
ffirent tou
bras, &
» Quoiqu

 1779.
 Février.

espece, en
 e parti qu'il
 rable d'In-
 s d'entre eux
 la hardiesse
 nous défer,
 de mépris,
 contenir les
 vouloient se
 nous avions
 a permit aux
 lement.
 décida que je
 arcarions des
 en équipées ;
 le, d'obtenir
 férence avec
 ere tentative
 corps de nos
 n particulier ;
 Habitans de
 pas tirer, à
 moi qu'il pût
 côte. On me
 étachement,

Je quittai les vaisseaux à environ quatre
 heures du soir ; & à l'approche du rivage, tout
 annonça que nous y serions reçus en ennemis.
 La foule étoit en mouvement ; les femmes & les
 enfans se retiroient ; les hommes mettoient leurs
 nattes de combat, & ils s'armoient de longues
 piques & de dagues. J'observai aussi que, depuis
 le matin, on avoit construit des parapets de
 pierre, le long de la greve, où le Capitaine
 Cook avoit débarqué ; il me sembla que les
 naturels s'attendoient à une attaque dans cette
 partie. Dès que nous fûmes à leur portée, ils
 nous jeterent des pierres avec des frondes, mais
 ils ne nous firent aucun mal : je jugeai que je
 n'efforcerois en vain de leur proposer une négo-
 ciation, si je ne commençois par quelque chose
 qui pût rétablir la confiance, & j'ordonnai à mes
 embarcations armées de s'arrêter : je pris le
 petit canot, & je m'avançai seul, un pavillon
 blanc à la main. J'eus la satisfaction de voir
 que les Naturels me comprenoient, car ils me
 répondirent par un cri de joie universel. Les
 hommes revinrent sur le champ de la croupe
 de la colline, où elles s'étoient réfugiées ; les
 hommes déposèrent leurs nattes de combat ; ils
 se pressèrent tous au bord de la mer, ils me tendirent
 les bras, & ils m'inviterent à descendre.

Quoique cette conduite indiquât des disposi-

1779.
Février.

tions très-amicales, il me resta malgré moi des doutes sur la sincérité des Infulaires. Mais, quand je vis Koah se jeter au milieu des flots, un pavillon blanc à la main, & nager vers mon canot, avec une hardiesse & une tranquillité qu'il est difficile de concevoir, je crus devoir répondre à cette marque de confiance, & je le reçus sur mon bord, quoiqu'il fût armé. Ses armes n'étoient pas propres à diminuer nos soupçons & j'avoue que j'avois depuis long-temps une opinion défavorable de lui. Les Prêtres nous avoient toujours avertis qu'il étoit méchant, qu'il ne nous aimoit pas; & des actes multipliés de dissimulation & de perfidie de sa part, nous avoient convaincus de la justesse de cet avis. L'odieuse attaque du matin, dans laquelle il avoit joué le principal rôle, m'inspira de l'horreur & je fus affligé de me trouver près de lui: il vint à moi en versant des larmes feintes. Il m'embrassa; mais je me défiois tellement de ses intentions, que je ne pus m'empêcher de saisir la pointe de son *pahooah* & de l'écarter. Je lui dis que nous redemandions le corps du Capitaine Cook, & que nous déclarions la guerre à l'île entière, si on ne me le rendoit pas à l'instant. Il m'assura qu'on me le rendroit le plutôt possible qu'il iroit lui-même le chercher; m'ayant ensuite demandé un morceau de fer, avec autant d'aff

nce que s
se jeta à l
criant à
core ami
« Nous
eure, dans
tervalle, n
prochées d
ec des N
ous : on fi
oupe, que
pécé & en
ne sus ces
x vaisseau
« Je comm
lenteur de
vement alo
rent qu'on
er moi-mêm
vois pris la
parurent e
l'aïse, &
rmi des roc
traite. Il r
sifice; & je
and je vis
pitaine Cle
z, vaisseau

algré moi des
s. Mais, quand
des flots, un
ger vers moi
ne tranquillité
e crus devoi
ance, & je le
rmé. Ses arme
nos soupçons
ng-temps un
Prêtres nou
méchant, qu
s multipliés d
sa part, nou
se de cet av
laquelle il av
a de l'horreur
près de lui
es feintes.
tellement de
pêcher de fai
l'écarter. Je l
ps du Capitain
a guerre à l'
pas à l'instant.
plutôt possible
n'ayant ensui
ec autant d'affi

ance que s'il n'étoit rien arrivé d'extraordinaire, se jeta à la mer, & il gagna la côte à la nage, criant à ses Compatriotes que nous étions encore amis.

« Nous attendîmes son retour près d'une heure, dans une grande perplexité. Durant cet intervalle, mes autres embarcations s'étoient assez approchées du rivage pour entrer en conversation avec des Naturels postés à quelque distance de nous : on fit entendre clairement à ma petite troupe, que le corps de M. Cook avoit été saisi & emporté dans l'intérieur du pays; mais je ne fus ces détails que lorsque je fus de retour sur les vaisseaux.

« Je commençai à montrer de l'impatience sur la lenteur de Koah, & les Chefs me pressèrent vivement alors de descendre à terre; ils m'assurèrent qu'on me rendroit le corps, si je voulois aller moi-même trouver Terreoboo. Voyant que je n'avois pris la résolution de ne point débarquer, ils parurent désirer de converser avec nous plus à l'aise, & ils essayèrent d'attirer mon canot parmi des rochers, où ils auroient pu couper ma retraite. Il n'étoit pas difficile de pénétrer cet endroit; & je songeois à rompre ma négociation, quand je vis arriver un Chef, ami particulier du Capitaine Clerke & des Officiers de la *Découverte*, vaisseau sur lequel il s'étoit embarqué pour

1779.
Février.

1779.
Février.

passer à *Mowee*, lors de notre dernier départ de la Baie; il nous dit qu'il venoit nous avertir de la part de *Terreeoboo*, que le corps de notre Commandant avoit été porté dans l'intérieur de l'Isle, mais qu'on le rapporteroit le lendemain au matin. Son maintien & ses propos annonçoient beaucoup de sincérité: je lui demandai s'il mentoit & il accrocha l'un à l'autre ses deux avant-doigts, geste qui, parmi ces Insulaires, est un signe de vérité, sur lequel ils sont très-sensibles.

» Ne sachant quel parti prendre, je chargeai *M. Vancouver* d'aller instruire le Capitaine *Clerke* de ce qui venoit de se passer; de lui dire que je ne croyois pas les Insulaires disposés à tenir leur parole; que loin d'éprouver de l'affliction sur ce qui étoit arrivé, leurs derniers succès leur donnoient au contraire beaucoup de courage & de confiance; qu'ils ne cherchoient qu'à gagner du temps, afin de découvrir un moyen de nous mettre en leur pouvoir. *M. Vancouver* me rapporta un ordre de retourner à bord, après avoir fait comprendre aux Naturels que nous détruirions la bourgade, si on ne nous rendoit par le lendemain le corps de *M. Cook*.

» Lorsque les Naturels s'apperçurent que nous retournions aux vaisseaux, ils nous provoquèrent par les gestes les plus insultans & les plus déda-

gneux. Quo
voient vu
en triomph
Camarades
un Chef qu
une femme
que notre
de notre val
notion bien
nous dirige
» Quand
Clerke, des
supposois a
mesures de
missent nou
eux chaînes
es deux va
sentinelles
nous nou
in qu'on ne
ames duran
mieres sur
es Equipag
nos menac
chesses dan
utôt qu'ils
e la guerr
agés, &

1779.
Février

ernier départ nous avertir corps de notre l'intérieur de le lendemain os annonçoiertai s'il mentoideux avantulaires, est ont très-sc

neux. Quelques-uns de nos gens dirent qu'ils avoient vu plusieurs des Insulaires se promener en triomphe, avec les habits de nos malheureux Camarades; qu'ils avoient distingué entre autres, un Chef qui brandissoit l'épée de M. Cook, & une femme qui tenoit le fourreau. Il paroît clair que notre modération leur donna mauvaise idée de notre valeur; car ils ne pouvoient avoir qu'une notion bien confuse des principes d'humanité qui nous dirigeoient.

» Quand j'eus rendu compte au Capitaine Clerke, des dispositions & des projets que je proposois aux Habitans de l'Isle, on prit les mesures de défense les plus efficaces, en cas qu'ils vinssent nous attaquer pendant la nuit. On amarra aux chaînes des basses vergues, les embarcations des deux vaisseaux; on augmenta le nombre des sentinelles sur la *Résolution* & la *Découverte*, & nous nous environnâmes de bateaux de garde, afin qu'on ne pût couper nos cables. Nous apperçûmes durant la nuit, un nombre prodigieux de feux sur les collines, & quelques personnes des Equipages imaginèrent que pour se soustraire à nos menaces, les Naturels transportoient leurs richesses dans l'intérieur du pays; mais je pense toutôt qu'ils faisoient des sacrifices à l'occasion de la guerre, dans laquelle ils se croyoient engagés, & qu'ils brûlèrent alors les corps de

1779.
Février.

nos infortunés Camarades. Nous découvrîmes ensuite des feux de la même espèce, quand nous dépassâmes *Morotoi*; & plusieurs des Habitans de cette Isle qui se trouvoient à bord, nous dirent qu'on les avoit allumés à cause de la guerre qu'ils venoient de déclarer à une Isle voisine. Nous avions appris aux *Isles des Amis* & de la *Société*, qu'avant de marcher à l'encontre des Chefs s'efforcent toujours d'exciter & d'enflammer le courage du Peuple, par des fêtes & des réjouissances nocturnes, & il paroît qu'on observe ici un usage à peu-près pareil.

15. » La nuit ne fut troublée que par des cris & des lamentations qui venoient de la côte : Koariva arriva à la banche de la *Résolution* le 15, du grand matin; il apportoit des étoffes, & un petit cochon, qu'il demanda la permission de nous m'offrir. J'ai déjà observé que les Insulaires nous croyoient fils du Capitaine Cook, & comme il leur avoit toujours laissé cette opinion, ils pensoient vraisemblablement que depuis sa mort j'étois le Chef des vaisseaux. Je me rendis sur le tillac; je lui parlai du corps de notre Commandant: n'ayant reçu de lui que des réponses ambiguës, je refusai ses présens, & je l'aurois renvoyé en lui montrant de la colere, si le Capitaine Clerke n'avoit jugé plus convenable de garder, à tout événement, l'apparence

familié, &
naires.

» Ce p
ous, à
magatelles
oyant touj
attention c
de lui mon
s'effendre.

» Il pre
moi d'aller
etenir les
qu'une entr
notre sat
pe nous la
ent de l'éc
sur la suite
es prétexte
près l'actio
eux Roi s
milieu de
qui pend su
river qu'a
ours, & qu
ordes.

» Lorsque
es vaisseau
compatriote

amitié, & de le traiter avec les égards ordinaires.

» Ce perfide Insulaire vint le soir auprès de nous, à diverses reprises, il apportoit des bagatelles dont il vouloit nous faire présent; & ayant toujours remarqué qu'il examinoit avec attention chaque partie du vaisseau, j'eus soin de lui montrer que nous étions en état de nous défendre.

» Il pressa vivement le Capitaine Clerke & moi d'aller à terre; il accusa les autres Chefs de retenir les corps de nos Camarades, & il assura qu'une entrevue avec Terreoboo régleroit tout à notre satisfaction; mais d'après les soupçons que nous laissoit sa conduite, il n'étoit pas prudent de l'écouter: en effet, nous fûmes instruits par la suite, d'un fait qui dévoila la fausseté de ses prétextes. On nous dit qu'immédiatement après l'action où le Capitaine Cook fut tué, le vieux Roi s'étoit retiré dans une caverne placée au milieu de la partie escarpée de la montagne, qui pend sur la Baie, & à laquelle on ne peut arriver qu'avec des cordes; qu'il y resta plusieurs jours, & qu'on lui jeta des vivres attachés à des cordes.

» Lorsque Koah descendit à terre, à son retour des vaisseaux, nous nous aperçûmes que ses compatriotes, qui s'étoient rassemblés sur la greve

1779-
Février.

1779.
Février.

dès la poiate du jour, en troupes nombreuses se précipitoient autour de lui avec empressement nous jugeâmes qu'ils vouloient savoir ce qu'il avoit appris, & ce qu'il convenoit de faire. Il est vraisemblable qu'ils comptoient sur l'exécution de nos menaces, & ils paroissoient bien déterminés à se défendre. Toute la matinée nous entendîmes des Conques en différentes parties de la côte; nous vîmes de nombreux Détachemens qui traversoient les collines; en un mot, nous avions une perspective si alarmante, que nous mîmes à la manœuvre des ancre de toue, afin de pouvoir conduire les vaisseaux par le travers de la bourgade, l'on nous attaquoit; nous plaçâmes en outre les bateaux à la hauteur de la pointe septentrionale de la Baie, pour qu'on ne nous surprît pas de côté.

» Les Naturels ayant manqué à la promesse qu'ils avoient faite de nous rendre les corps de nos Camarades, & toute leur conduite annonçant alors des hostilités, nous délibérâmes sur un nouveau sur les mesures que nous devions prendre. Il fut décidé que nous nous occuperions avant tout du mât de la *Résolution* & des préparatifs de notre départ; que nous continuerions cependant nos négociations au sujet du corps de M. Cook & de ceux des Soldats de Marine.

» On employa la plus grande partie de la jour-

née, à p
sion de m
travailler,
dans les c
qui passoi
bord de la
Gore Cap
la Lieutena
Midshipmen
deux prem
merent auc
de la nuit
aux chaîne
bateaux de
» Sur les
pirogue qu
ment où c
qui étoient
fusil. Les d
parcation,
c'est ainsi
lirent qu'ils
me donner
ou Capitaine
ils se jeter
effrayés. He
trouvoient b
nelles eusse
no

vée, à placer sur le tillac le mât de la *Résolu-*
sion de manière que les Charpentiers pussent le
 travailler, & à faire les changemens nécessaires
 dans les commissions des Officiers. M. Clerke, à
 qui passoit le commandement en chef, vint à
 bord de la *Résolution*; il nomma le Lieutenant
 Gore Capitaine de la *Découverte*, & il donna
 la Lieutenance vacante à M. Hervey, l'un de nos
Midshipmen, qui avoit suivi M. Cook dans ses
 deux premiers Voyages. Les Insulaires ne for-
 merent aucune tentative contre nous. A l'entrée
 de la nuit, on amarra de nouveau la chaloupe
 aux chaînes des basses vergues, & on plaça des
 bateaux de garde autour des deux vaisseaux.

» Sur les huit heures du soir, on entendit une
 pirogue qui ramoit vers la *Résolution*; du mo-
 ment où on l'apperçut, les deux sentinelles
 qui étoient sur le pont, lui tirèrent des coups de
 fusil. Les deux hommes que portoit cette em-
 barcation, se mirent tout de suite à crier *Tinnee*,
 (c'est ainsi qu'ils prononçoient mon nom); ils
 dirent qu'ils étoient nos amis, & qu'ils vouloient
 nous donner quelque chose qui avoit appartenu
 au Capitaine Cook. Lorsqu'ils arriverent à bord,
 ils se jeterent à nos pieds, & ils parurent très-
 effrayés. Heureusement ni l'un ni l'autre ne se
 trouvoient blessés, quoique les balles de nos sen-
 tinelles eussent percé leur pirogue. Nous recon-

1779.
Février.

nômes l'un des Prêtres dont j'ai parlé plus haut ; qui accompagnoit toujours le Capitaine Cook, en observant le cérémonial que j'ai déjà décrit, & qui, malgré le rang distingué qu'il occupoit dans l'Isle, vouloit absolument remplir auprès de lui, les fonctions de nos derniers domestiques. Après avoir versé un torrent de larmes sur la mort d'*Orono*, il nous avertit qu'il apportoit une partie du corps. Il nous présenta ensuite un petit paquet couvert d'étoffe, qu'il tenoit sous son bras ; il m'est impossible de décrire l'horreur dont nous fûmes saisis, à la vue d'un morceau de chair humaine d'environ neuf ou dix livres. Il nous apprit que c'étoit tout ce qui en restoit, que les autres parties avoient été dépecées & brûlées ; mais que *Terreeoboo* & les *Ena* avoient en leur possession la tête & les os, excepté ceux de la poitrine, de l'estomac & du ventre ; que *Kaoo*, Chef des Prêtres avoit reçu pour l'employer à des cérémonies religieuses, la portion qui étoit devant nous, & qu'il nous l'envoyoit, afin de nous prouver son innocence & son attachement.

» Il s'offroit une occasion de nous informer les Habitans de ces Isles sont cannibales, & nous ne la négligeâmes pas. Nous essayâmes d'abord par des questions indirectes faites à chacun d'eux en particulier, de savoir comment on avoit di-

posé du
tamment
la chair
dames e
tie ? A c
l'horreur
ils nous c
étions da
maine ? Il
tion avec
qui annon
dra-t-il
Plusieurs
même que
qu'ils lui
qu'ils regar
nature sup
» Nous
à bord ju
furent inut
étoit conn
avoir les fu
Communa
malheur, i
trouver la
tourner à
à-dire, en
que les Ch

 1779.
 Février.

posé du reste des corps. Ils répondirent constamment l'un & l'autre, qu'on avoit brûlé toute la chair après l'avoir dépecée : nous leur demandâmes enfin s'ils n'en avoient pas mangé une partie ? A cette idée, ils montrèrent sur le champ l'horreur qu'auroit pu montrer un Européen, & ils nous demandèrent très-naturellement si nous étions dans l'usage de manger de la chair humaine ? Ils nous proposèrent ensuite cette question avec beaucoup d'inquiétude, & d'un ton qui annonçoit la frayeur : *Quand l'Orono reviendra-t-il ? & que nous fera-t-il à son retour ?* Plusieurs Insulaires nous proposèrent depuis la même question. C'étoit une suite des hommages qu'ils lui avoient rendus ; & il paroît évident qu'ils regardoient M. Cook, comme un être d'une nature supérieure.

» Nous presâmes nos deux amis de demeurer à bord jusqu'au matin ; mais nos sollicitations furent inutiles : ils nous dirent que si leur voyage étoit connu du Roi ou des Chefs, il pourroit avoir les suites les plus fâcheuses pour toute leur Communauté ; que voulant se soustraire à ce malheur, ils avoient été contraints de nous venir trouver la nuit, & qu'ils seroient obligés de retourner à terre avec la même précaution, c'est-à-dire, en cachette. Ils nous apprirent d'ailleurs, que les Chefs désiroient vivement de venger la

1779.
Février.

mort de leurs Compatriotes; ils nous recommanderent de nous défier de Kcah en particulier qui, ajoutèrent - ils, étoit notre ennemi mortel & implacable, & qui cherchoit avec ardeur les occasions de nous combattre; que le son des Conques, que nous avions entendu le matin, étoit un signal de défi.

» Nous sûmes de ces deux Prêtres, que dix-sept Infulaires avoient été tués dans le premier combat donné au village de *Kowrowa*; que cinq Chefs y perdirent la vie, & que Kaneena & son frere, nos amis particuliers, furent malheureusement de ce nombre. Ils dirent encore que huit autres, parmi lesquels on comptoit trois hommes du premier rang, avoient été tués à l'observatoire.

» Nos deux amis nous quitterent sur les onze heures; ils nous prièrent de les faire accompagner par un de nos bateaux de garde, jusqu'à ce qu'ils eussent dépassé notre conserve; ils craignoient qu'on ne leur tirât de nouveau des coups de fusil, qui pourroient donner l'alarme à leurs Compatriotes, & les exposer au danger d'être découverts. Nous fîmes ce qu'ils désiroient, & nous eûmes le plaisir de les voir arriver sur la côte, sains & saufs, & sans être apperçus.

» Nous entendîmes, jusqu'au lever de l'aurore, les cris, les hurlemens & les lamentations

que nous
16, dès
conde vis
un peu pi
plus sensib
positive d
la même
comme le
simulation
étoit deve
promettoit
nous avoi
ques, ne f
pas répon
nous avior
les Infulair
tenoient t
s'ils avoien
& cepend
dre dans l'
férer de re
» J'obse
Clerke, q
Naturels,
bloient no
se faire sa
d'un nomb
fort gênés

que nous avons entendus la nuit précédente. Le 16, dès le grand matin, nous reçûmes une seconde visite de Koah. Je dois avouer que je fus un peu piqué de voir que, malgré les marques les plus sensibles de sa perfidie, & malgré l'assurance positive des Prêtres, on lui permettoit de jouer la même farce, & de nous regarder du moins comme les dupes de son hypocrisie & de sa dissimulation. Notre conduite, il faut en convenir, étoit devenue un peu maladroite, & elle ne promettoit guere de succès. Aucune des vues qui nous avoient déterminés à ces mesures pacifiques, ne se trouvoit encore remplie : on n'avoit pas répondu d'une manière satisfaisante à ce que nous avions demandé; notre réconciliation avec les Insulaires n'avoit pas fait un pas; ils se maintenoient toujours en force sur le rivage, comme s'ils avoient voulu nous empêcher de débarquer; & cependant, nous étions contraints de descendre dans l'Isle; car il n'étoit plus possible de différer de remplir nos futailles.

» J'observerai toutefois en faveur du Capitaine Clerke, que, vu la multitude innombrable des Naturels, & l'intrépidité avec laquelle ils sembloient nous attendre, une attaque n'auroit pu se faire sans quelque danger, & que la perte d'un nombre d'hommes, même petit, nous eût fort gênés durant le reste du Voyage. Si le délai

1779.
Février.

que nous mîmes à l'exécution de nos menaces ; affoiblit dans l'esprit des Insulaires , l'opinion qu'ils avoient de notre valeur , elle contribua du moins à disperser leurs guerriers : car voyant que nous demeurions dans l'inaction , des troupes considérables de ces guerriers remonterent les collines le même jour , vers midi , après avoir sonné de leurs Conques , & nous avoir adressé beaucoup d'autres défis ; & on ne les revit plus. La hardiesse & l'insolence de ceux qui gardoient la côte , ne diminua point. L'un d'eux eut l'audace de venir à l'avant de la *Résolution* , à la portée du mousquet , & quand il nous eut jeté plusieurs pierres , il agita sur sa tête le chapeau du Capitaine Cook , tandis que ses Compatriotes , postés sur la greve , triomphoient , & encourageoient ses bravades. Ces insultes irritèrent notre Equipage ; les Matelots arriverent en corps sur le gaillard d'arriere , & ils nous prièrent de ne pas les obliger à souffrir plus longtemps des outrages si cruels ; ils s'adresserent à moi pour obtenir du Capitaine Clerke la permission de profiter de la premiere occasion favorable de venger la mort de leur Commandant. M. Clerke , averti par moi , de ce qui se passoit , ordonna de tirer quelques coups de canon au milieu des Naturels établis sur le rivage , & il promit à nos gens , que si nos travailleurs étoient insultés

le lendemain
plus la m
» C'est t
vant que
laire devi
vement qu
rerent dern
Nous fûme
tirer à bor
produisire
firer , car n
ramoit vers
que quelqu
été tués , &
principaux
Roi (a).
» Peu de
jeunes garç
rent du côté
à la main , &
ils entonner
son , dans la
mot *Orono*
le Capitaine

(a) On empl
le mot de *Macc*
nous dit ensuite
d'un éclat de pie

le lendemain à l'aiguade, on ne leur imposeroit plus la modération.

» C'est une chose digne de remarque, qu'avant que notre artillerie fût pointée, les Insulaires devinèrent nos intentions, d'après le mouvement qu'ils apperçurent au vaisseau, & se retirèrent derrière leurs maisons & leurs murailles. Nous fûmes donc obligés, en quelque sorte, de tirer à boulet perdu, & cependant nos coups produisirent tout l'effet que nous pouvions désirer, car nous ne tardâmes pas à voir Koah qui venoit vers nous avec précipitation; il nous dit que quelques-uns de ses Compatriotes avoient été tués, & entre autres Maiha-Maiha, l'un des principaux Chefs du pays, & proche parent du Roi (a).

» Peu de temps après l'arrivée de Koah, deux jeunes garçons partirent du *Morai*, & ils nagèrent du côté des vaisseaux; ils avoient une pique à la main, & lorsqu'ils furent assez près de nous, ils entonnerent, sur un air très-grave, une chanson, dans laquelle nous remarquâmes souvent le mot *Orozo*; ils nous indiquèrent le village où le Capitaine Cook avoit été tué, & nous jugeâ-

(a) On emploie communément dans la Langue de ces Isles, le mot de *Mattee*, pour désigner un homme tué ou blessé; on nous dit ensuite que ce Chef avoit reçu au visage un léger coup d'un éclat de pierre, enlevé par nos boulets.

1779.
Février.

1779.
Février.

mes qu'ils faisoient allusion à l'accident déplorable qui nous étoit arrivé. Lorsqu'ils eurent chanté d'un ton plaintif, dix ou douze minutes, pendant lesquelles ils demeurèrent toujours dans l'eau, ils allerent à bord de la *Découverte*, ils livrerent leurs piques, & ils retournerent bientôt à la côte. Nous n'avons jamais pu savoir qui les avoit envoyés, ni quel fut l'objet de cette cérémonie.

» Nous prîmes, à l'entrée de la nuit, les précautions ordinaires pour la sureté des vaisseaux; & dès qu'il n'y eut plus de jour, nos deux amis qui nous avoient fait une visite la veille au soir, revinrent. Ils nous assurèrent que l'effet des canons tirés dans le cours de l'après-dînée, avoit extrêmement épouventé les Chefs de l'Isle; mais qu'ils n'avoient point renoncé à leurs projets d'hostilité, & que si nous les en croyions, nous nous tiendrions sur nos gardes.

17.

» Le lendemain au matin, les embarcations des deux vaisseaux furent envoyées à terre pour y remplir les futailles, & la *Découverte* fut remorquée près du rivage, afin de protéger les travailleurs. Nous reconnûmes bientôt que l'avis des Prêtres n'étoit pas sans fondement, & que les Naturels avoient résolu de profiter de toutes les occasions de nous faire du mal, quand ils le pourroient, sans beaucoup de danger.

» La plupart sont situés p
est couvert
trois pieds d
ces murs sép
nous vimes a
contre une i
rence, ç'avo
qui les conf
pierres mob
place avec be
ent dans les
qués. Les fla
Baie, contie
rvernes d'u
l'entrée est dé
spece. Les M
ets, harasser
eux de nos g
& les coups
nous avions f
retraite.
» Nos Trav
upés de leur
ent une seule
inée. Comm
té d'eau qui
es assaillans,

 1779.
 Février,

« La plupart des villages des Isles de ce groupe sont situés près de la mer, & le terrain adjacent est couvert par des murailles de pierre d'environ trois pieds de hauteur. Nous crûmes d'abord que ces murs séparoient les diverses propriétés; mais nous vîmes alors qu'ils servent à défendre le pays contre une invasion, & que, selon toute apparence, ç'avoit été le principal but des Insulaires qui les construisirent. Elles sont composées de pierres mobiles; les Habitans les changent de place avec beaucoup d'adresse, & ils les établissent dans les endroits où ils craignent d'être attaqués. Les flancs de la montagne suspendue sur la baie, contiennent aussi de petits trous ou des cavernes d'une profondeur considérable, dont l'entrée est défendue par un rempart de la même espèce. Les Naturels cachés derrière ces parapets, harasserent sans cesse, à coups de pierre, ceux de nos gens qui remplissoient les futailles, & les coups de fusil du petit Détachement que nous avions sur la côte, ne purent les forcer à la retraite.

« Nos Travailleurs ainsi exposés, furent si occupés de leur défense personnelle, qu'ils remplirent une seule barique dans le cours de l'après-midi. Comme il étoit impossible de faire la quantité d'eau qui nous étoit nécessaire sans éloigner les assaillans, la *Découverte* eut ordre de les dé-

1779.
Février.

loger à coups de canon : quelques décharges
suffirent pour cela, & nos gens débarquerent tran-
quillement. Les Naturels néanmoins ne tarderent
pas à reparoître, & à recommencer leur atta-
que : nous nous vîmes forcés alors de brûler quel-
ques maisons éparfes près du puits, derriere les-
quelles ils se réfugioient. Je le dis avec regret,
les Matelots chargés de ces ordres, se livrerent à
une cruauté & à une dévastation qu'on pouvoit
éviter. Il faut sans doute pardonner quelque chose
au ressentiment que leur inspiroient les insultes
multipliées, & les outrages des Naturels du pays
le désir bien naturel qu'ils montrerent de venger
la mort de M. Cook mérite de l'indulgence, mais
leur conduite me persuada fortement, qu'en pareille
occafion, on doit employer les précautions
les plus grandes, lorsqu'on accorde, même pour
un moment, un usage illimité de leurs armes
aux Matelots & aux Soldats. La rigueur de la
discipline & l'habitude de l'obéissance, qui font
pour eux un frein continuel, leur font penser
assez naturellement, que la mesure de leur force
est celle de leurs droits. La désobéissance for-
melle étant presque le seul délit pour lequel ils
s'attendent à une punition, ils s'accoutument à
regarder les châtimens, comme la seule règle
juste & de l'injuste ; ils sont portés à conclure
qu'ils peuvent faire avec justice & avec honneur

put ce qu'ils
sentimens
cœur de t
à l'égar
distance, laq
caractere disti
ne foible bar
ance; lorsqu'
Equipages,
ur pouvoir.
» J'ai déjà c
ulement un
i offroient v
mes donc tr
feu; & ava
les progrès
te, la flamme
amis les Pr
je ne puis a
e contraignit
oient été fo
si se trouvoi
rarement a
oient pas
ce district. S
que je seroi
Communaute
» Nos gens t

1779.
Février.

décharges put ce qu'ils peuvent faire avec impunité. Ainsi, ~~_____~~
 uerent tran- es sentimens d'humanité qui se trouyent au fond
 ne tarderent le cœur de tous les hommes, & cette généro-
 r leur atta- té, à l'égard d'un ennemi qui ne fait point de
 brûler quel- sistance, laquelle est, en d'autres occasions, le
 derriere les caractere distinctif des braves gens, deviennent
 avec regret, ne foible barriere contre l'exercice de la vio-
 e livrerent à nce; lorsqu'ils sont opposés aux désirs qu'ont
 'on pouvoit s Equipages, de montrer leur indépendance &
 uelque chose ur pouvoir.

les insultes » J'ai déjà dit qu'on avoit ordonné de brûler
 reils du pays alement un petit nombre de cabanes éparées,
 nt de venge- ni offroient un rempart aux Naturels. Nous
 lgence, mais mes donc très-surpris de voir le village entier
 at, qu'en pa- feu; & avant qu'un canot envoyé pour arrê-
 précaution r les progrès de l'incendie, pût arriver à la
 même pou- te, la flamme dévoroit les maisons de nos fidel-
 eurs armes s amis les Prêtres. J'étois malade ce jour-là,
 rigueur de l- je ne puis assez déplorer ce contre-temps qui
 ace, qui sou- e contraignit de demeurer à bord. Les Prêtres
 font pense- oient été sous ma protection, & les Officiers
 de leur force i se trouvoient de service ayant par malheur
 obéissance for- é rarement aux environs du *Morai*, ne con-
 our lequel il- ssoient pas beaucoup la position des cabanes
 ccoutument e ce district. Si j'avois été à terre, il est proba-
 seule regle d- e que je serois parvenu à garantir de ce malheur
 s à conclure Communauté des Prêtres.

» Nos gens tirèrent sur plusieurs des Naturels

1779.
Février.

qui essayoient de se sauver du milieu des flammes, & ils rapportèrent à bord les têtes de deux d'entre eux qu'ils avoient coupées. La mort d'un des Insulaires nous affligea tous ; cet insulaire venoit chercher de l'eau au puits, & l'un des Soldats de Marine lui tira un coup de fusil sa calebasse ayant été frappée par la balle, il jeta à terre & il prit la fuite ; on le poursuivit dans une des cavernes que j'ai décrites auparavant, & il s'y défendit avec le courage & la fermeté d'un lion ; mais il expira enfin couvert de blessures, après avoir tenu un temps considérable en haleine, deux hommes de notre Détachement. Cet accident nous instruisit, pour la première fois, de l'usage des cavernes du pays.

» Nos gens firent un vieillard prisonnier en cette occasion ; ils le garrotterent, & ils l'envoyèrent à bord sur le canot qui nous apporta les deux têtes dont je parlois tout-à-l'heure. L'effroi peut-être jamais été peint aussi fortement sur le visage de personne ; & il est difficile de concevoir l'extravagante joie qui succéda à sa profonde douleur, quand nous l'eûmes délié, & que nous lui eûmes dit qu'il pouvoit retourner dans l'île. Il nous prouva qu'il avoit de la reconnaissance car il nous apporta par la suite des provisions pour lesquelles il ne voulut rien recevoir, & nous rendit d'autres services.

Peu de te
ous apperçû
line, & qu
mes garçons
guâmes des p
erts, des bana
riva que cet
un de nos D
ertée du fusil.
ur marche ;
l'Officier qui
ur empêcher
ent plus près
ni Kaireek
up d'estime ;
ns mirent le t
côte, & il a
nd de la Rés
» Quand il a
nif ; nous et
e nous avion
e sa maison &
, avoient été
rocha légèr
it quelques r
sûmes qu'ale
us leur avion
t sur mes pro

eu des flammes
 cêtes de de
 La mort
 s; cet info
 uits, & l'
 oup de fusil
 la balle, il
 le pourfuir
 crites aupar
 age & la fé
 n couvert
 nps considér
 otre Détach
 , pour la pr
 s du pays.
 onnier en ce
 s l'envoyere
 porta les de
 re. L'effroi
 ortement sur
 e de concev
 à sa profon
 é, & que no
 ner dans l'
 e connoissanc
 des provisio
 recevoir, &

Peu de temps après l'incendie du village ,
 nous apperçûmes un homme qui descendoit la
 colline, & qui étoit suivi de quinze ou vingt
 jeunes garçons, dans les mains desquels nous dis-
 tingnâmes des pieces d'étoffe blanche, des rameaux
 secs, des bananes, &c. Je ne fais comment il
 arriva que cette paisible ambassade reçut le feu
 d'un de nos Détachemens, dès qu'elle fut à la
 portée du fusil. Cette attaque ne changea rien à
 leur marche; ils continuerent leur procession;
 l'Officier qui étoit de service, arriva assez tôt
 pour empêcher une seconde décharge. Lorsqu'ils
 furent plus près de nous, nous reconnûmes notre
 ami Kaireekoa pour lequel nous avons beau-
 coup d'estime; il avoit pris la fuite lorsque nos
 soldats mirent le feu au village; il étoit revenu sur
 la côte, & il avoit demandé qu'on l'envoyât à
 bord de la *Résolution*.

Quand il arriva, il étoit très-grave & très-
 souffrant; nous essayâmes de lui faire comprendre
 que nous avions été obligés de brûler le village;
 sa maison & celles des Prêtres, ses Confre-
 res, avoient été consumées malgré nous: il nous
 reprocha légèrement d'avoir manqué d'amitié, &
 dit quelques mots sur notre ingratitude. Nous
 expliquâmes qu'alors toute l'étendue du mal que
 nous leur avions fait. Il nous assura que, comp-
 tant sur mes promesses & sur les assurances pos-

1779.
 Février.

mont lorsque l'incendie consumoit la Bourgarde, parurent admirer ce spectacle, & elles s'écrierent souvent *mai-tai*, c'est-à-dire *très-beau*.

1779.
Février.

» Koah vint aux vaisseaux le lendemain au matin selon son usage : comme rien ne nous obligeoit plus à avoir de la modération à son égard, on me permit de le traiter comme je voudrois.

18.

Lorsqu'il fut aux flancs de la *Résolution*, qu'il eut entonné sa chanson & qu'il m'eut offert un cochon & des bananes, je lui ordonnai de se retirer, & je l'avertis de ne plus se montrer sans les ordres du Capitaine Cook ; je lui dis qu'il pourroit bien payer de sa tête les mensonges & les fourberies dont il s'étoit rendu coupable envers nous. Il ne parut pas trop mortifié de cet accueil : il retourna sur le champ à terre, & il se joignit à une troupe de ses Compatriotes qui jeterent des pierres à un Détachement chargé de remplir des futailles. Nous trouvâmes, à l'entrée de la gaverne, le corps du jeune homme qui avoit été tué la veille, & quelques personnes de notre équipage allèrent le couvrir d'une natte. Des Indiens du pays ne tarderent pas à l'emporter sur leurs épaules, & ils chanterent une chanson plaintive durant leur marche.

» Les Insulaires convaincus enfin, que si nous avions jusqu'ici souffert leurs insultes, ce n'étoit que par foiblesse, cessèrent de nous inquiéter. Un

1779.
Février.

Chef, nommé Eappo, qui nous avoit fait peu de visites, mais que nous connoissions pour un personnage de la premiere importance, vint le soir nous demander la paix de la part de Terreeoboo & il nous apporta des présens : nous reçûmes ses présens, & nous lui répondîmes, comme nous l'avions déjà fait tant de fois, qu'il n'obtiendrait la paix qu'après nous avoir rendu les restes du Capitaine Cook. Il nous dit que la chair de nos Soldats de Marine & les os de la poitrine & de l'estomac avoient été brûlés, mais que ceux de son bras, des mains, des jambes & des cuisses avoient été partagés entre les Chefs intérieurs : qu'on avoit disposé autrement du corps du Capitaine Cook qu'on avoit donné la tête à un grand Chef appelé Kahoo-opeou; la chair à Mahia-mahia; & les cuisses, les jambes & les bras à Terreeoboo. Dès que le crépuscule eut cessé, plusieurs Natures arrivèrent avec des racines & d'autres végétaux & Kaireekeea nous fit aussi deux présens considérables de la même espece.

19. » Des messages qui eurent lieu entre le Capitaine Clerke & Terreeoboo, employerent la plus grande partie du 19. Eappo nous pressoit vivement d'envoyer à terre un de nos Officiers & nous offrit de demeurer en otage sur nos vaisseaux. Nous ne crûmes pas devoir souscrire à sa demande & il nous quitta avec la promesse de nous rap-

porter

porter les o
ment qui ren
rencontra po
rels. Maigré
aux vaisseaux
de la défiance
» Nous eûm
le grand matin
rétabli : cette
gereuse; nos
pareil rompit
» Entre 10
culaires descen
ils formoient
voient une can
tes, & ils avoi
du taro & de
deux tambours
s'assirent au pi
frapper sur le
es qui les sui
après l'autre,
qu'ils apportoi
ordre. Nous ne
vétu d'un lo
quelque chose
placé sur un roc
in canot.

Tome XXI

porter les ossemens le lendemain. Le Détachement qui remplissoit les barriques dans l'Isle, ne rencontra point d'obstacles de la part des Naturels. Malgré notre réserve, ceux-ci revinrent aux vaisseaux, sans montrer le moins du monde de la défiance ou de la crainte.

1779.
Février.

» Nous eûmes la satisfaction de voir le 20, dès le grand matin, le mâât d'artimon de la *Résolution* rétabli: cette opération fut difficile & un peu dangereuse; nos cordages étoient si pourris que l'appareil rompit plusieurs fois.

20.

» Entre 10 & 11 heures, une multitude d'Indigènes descendit la colline qui domine la greve; ils formoient une espece de procession; ils portoient une canne ou deux de sucre sur leurs épaules, & ils avoient dans leurs mains du fruit à pain, du taro & des bananes; ils étoient précédés de deux tambours, qui, arrivés au bord de la mer, s'assurent au pied du pavillon blanc & se mirent à frapper sur leurs instrumens. Leurs Compatriotes qui les suivoient à la file, s'avancerent l'un après l'autre, & après avoir déposé les présens qu'ils apportoient, ils se retirèrent dans le même ordre. Nous ne tardâmes pas à appercevoir Eappo revêtu d'un long manteau de plumes: il tenoit quelque chose avec beaucoup de soin, & s'étant placé sur un rocher, il nous fit signe de lui envoyer un canot.

1779.
Février.

» Le Capitaine Clerke pensa qu'Eappo nous apportoit les restes de M. Cook, & sa conjecture se trouva bien fondée : il prit la pinasse, il alla lui-même les recevoir, & il m'ordonna de le suivre avec la chaloupe. Lorsque nous fûmes au rivage, Eappo entra dans la pinasse, & il remit les restes de M. Cook enveloppés dans une quantité considérable d'une très-belle étoffe neuve, & couverts d'un manteau semé de plumes noires & blanches. Il s'embarqua avec nous, mais nous ne pûmes le déterminer à monter à bord de la *Résolution*; il est vraisemblable qu'il ne voulut pas, par décence, assister à l'ouverture du paquet. Nous y trouvâmes les mains de M. Cook bien entières; nous les reconnûmes aisément à une large cicatrice qui séparoit le pouce de l'index; nous y trouvâmes de plus l'os du métacarpe, & la tête dépouillée de la chair; (la chevelure avoit été coupée, & elle étoit séparée du crâne & jointe aux oreilles) les os de la face manquoient; nous y trouvâmes aussi ceux des deux bras auxquels pendoit la peau des avant-bras; les os des jambes & des cuisses réunis, mais sans pieds. Les ligamens des jointures étoient en bon état : tout sembloit avoir été au feu, si j'en excepte les mains qui conservoient leur chair, mais qui étoient découpées en plusieurs endroits & remplies de sel, selon toute apparence, afin qu'elle

se gardassent plus
rière de la chev
on ne voyoit p
nous dit que qu
parés de la man
que Terreoboo
pour les ravoir
» Eappo & le
au matin : ils ap
du Capitaine Co
les fouliers, &
efforça de nous
maïha, & lui-mê
la paix; qu'ils no
plus décisive de
que d'autres Che
nos ennemis, les
donner plutôt. I
sur la mort de s
quelques-uns des
ce qu'il nous
chaloupe de la D
es gens de Pare
venger du cou
voit été mise en
que les bras des
voulions aussi ex
emportés par le

 1779.
 Février.

se gardâssent plus long-temps. La partie du der-
 rière de la chevelure offroit une estafilade, mais
 on ne voyoit point de fracture au crâne. Eappo
 nous dit que quelques-uns des Chefs s'étoient em-
 parés de la mandibule inférieure & des pieds, &
 que Terreeoboo mettoit en usage tous les moyens
 pour les ravoir.

» Eappo & le fils du Roi vinrent à bord le 21
 au matin : ils apportèrent le reste des ossemens
 du Capitaine Cook ; les deux canons de son fusil,
 ses souliers, & quelques autres choses. Eappo
 s'efforça de nous prouver que Terreeoboo, Maiha-
 maïha, & lui-même, désiroient très-sincèrement
 la paix ; qu'ils nous avoient donné la preuve la
 plus décisive de leurs intentions pacifiques, &
 que d'autres Chefs, dont plusieurs étoient encore
 nos ennemis, les avoient empêchés de nous les
 donner plutôt. Il montra le plus grand chagrin
 sur la mort de six Chefs que nous avions tués ;
 quelques-uns desquels étoient nos meilleurs amis,
 ce qu'il nous assura. Il nous protesta que la
 chaloupe de la *Découverte* avoit été emmenée par
 des gens de Pareea, vraisemblablement afin de
 se venger du coup qu'il avoit reçu, & qu'elle
 avoit été mise en pieces le lendemain. Il ajouta
 que les bras des Soldats de Marine, dont nous
 voulions aussi exiger la restitution, avoient été
 emportés par le bas-peuple, & qu'il étoit im-

21.

1779.
Février.

possible de les retrouver, qu'on n'avoit conservé que les ossemens du Capitaine Cook, parce qu'ils devoient tomber en partage à Terreeoboo & aux Erees.

» Il ne nous restoit plus qu'à procéder aux funérailles de notre illustre & malheureux Commandant. Nous renvoyâmes Eappo, en lui enjoignant de mettre le *taboo* sur toute la Baie; & les ossemens de M. Cook ayant été déposés l'après-midi dans une bierre, on les jeta à la mer avec l'appareil accoutumé. Les Lecteurs imagineront, s'ils le peuvent, quelle fut notre douleur durant cette triste cérémonie. Ceux qui y assisterent, savent qu'il m'est impossible de l'exprimer.

22. » Nous n'apperçûmes pas une pirogue dans la Baie, durant la matinée du 22; le *taboo* qu'Eappo y avoit mis la veille, à notre instigation, n'avoit pas encore été révoqué. Nous l'assurâmes que nous étions complètement satisfaits, & que le souvenir de ce qui s'étoit passé avoit été enseveli dans le cercueil d'*Orono*. Nous le priâmes ensuite d'ôter le *taboo*, & de publier que les Insulaires pouvoient, selon leur usage, nous apporter des provisions. Les vaisseaux furent bientôt environnés d'embarcations du pays; la plupart des Chéboïse se rendirent sur notre bord; ils témoignèrent un vif chagrin sur la méfintelligence survenue entre nous, & une grande joie de ce que nous étions

réconciliés.

pas nous voir
& des provisions
hardiesse de
le recevoir.

» Comme
le Capitaine
de nos vaisseaux
vaisseaux aux
teroit des effets
de démarrer.

laires vers le
le fidelle Kairi

Nous appareillâmes
nous sortîmes
en foule le radeau
mes devant eux
avec toutes les
bienveillance

M. Clerke
vaisseaux après
reconnoissant
les parages de
fois le passage
& par celui de
à l'Isle d'*Atoo*

» Nous sûmes

réconciliés. Plusieurs de nos amis, qui ne vinrent pas nous voir, nous envoyèrent de gros cochons & des provisions. Le perfide Koah eut encore la hardiesse de revenir, mais nous ne voulûmes pas le recevoir.

» Comme nous étions prêts à remettre en mer, le Capitaine Clerke convaincu que si la nouvelle de nos violences à *Owhyhee* arrivoit avant nos vaisseaux aux Isles situées sous le vent, il en résulteroit des effets fâcheux pour nous, donna ordre de démarrer. Nous renvoyâmes tous les Insulaires vers les huit heures du soir, & Eappo & le fidelle Kaireakeea nous firent de tendres adieux. Nous appareillâmes immédiatement après, & nous sortîmes de la Baie. Les Naturels bordoient en foule le rivage, & à mesure que nous passâmes devant eux, ils reçurent nos derniers adieux, avec toutes les marques possibles d'affection & de bienveillance «.

M. Clerke qui prit le commandement des vaisseaux après la mort de M. Cook, acheva la reconnoissance des *Isles Sandwich* avant de gagner les parages du Nord, & d'essayer une seconde fois le passage en *Europe* par le Nord de l'*Asie*, & par celui de l'*Amérique*. Il mouilla le 1.^{er} Mars 1.^{er} Mars. à l'*Isle d'Atooi*, où M. Cook avoit déjà relâché.

» Nous fûmes à peine établis dans notre ancien

1779.
Mars.

mouillage, dit le Capitaine King, que des pirogues arriverent à la hanche de nos vaisseaux ; mais nous observâmes que les Naturels ne nous recevoient pas avec autant de cordialité & de satisfaction, que lors de notre premiere relâche. Dès qu'ils furent à bord, l'un d'eux nous dit que nous avions donné à leurs femmes une maladie, dont plusieurs personnes des deux sexes étoient mortes. Il étoit lui-même attaqué de cette maladie (a), & il nous fit un récit très-complet & très-détaillé des divers symptômes qui l'accompagnent. Comme il n'y avoit pas dans le pays la plus légère apparence de ce venin, quand nous y vîmes pour la premiere fois, je crains beaucoup qu'on ne puisse nous reprocher de leur avoir causé un si affreux malheur.

» Nous relâchions principalement ici pour faire de l'eau, & on m'envoya à terre, de bonne heure, dans l'après-midi, avec la pinasse & le bateau remplis de barriques. Outre le Canonnier de la *Résolution*, chargé d'acheter des vivres, j'emmenai une garde de cinq Soldats de Marine. Nous trouvâmes sur la greve une foule nombreuse, qui nous reçut d'abord d'une manière très-amicale; mais elle devint extrêmement incommode, dès que nous eûmes débarqué les futailles

(a) La Maladie vénérienne.

L'expérience
difficile de r
sans recourir
fus très-fâc
étoient dans
tardâmes pas
secours, car
selon notre u
& la sureté c
ges. J'en vin
des sentinelle
perçus biente
du fusil d'un
s'en emparer.
ment où j'ap
tenant d'une
pahooa, & f
peine à l'emp
une légère ég
vouloit l'écar
dispute.

» Je remar
coup de circ
je défendis, c
tirer ou de fa
ordre positif.
nos Gens qui
lerent; je me

L'expérience m'ayant fait voir combien il est difficile de réprimer les Habitans de ces Mers, sans recourir à l'autorité des Chefs du pays, je fus très-fâché d'apprendre que tous les Chefs étoient dans une autre partie de l'Isle. Nous ne tardâmes pas en effet à avoir besoin de leur secours, car il me fut très-difficile de former, selon notre usage, un cercle pour la commodité & la sûreté de ceux qui procédoient aux échanges. J'en vins à bout cependant, & j'avois placé des sentinelles pour écarter la populace; mais j'aperçus bientôt un Insulaire qui saisit la baïonnette du fusil d'un de nos Soldats, & qui s'efforçoit de s'en emparer. Il lâcha prise, & il se retira du moment où j'approchai : il revint un instant après, tenant d'une main une pique, & de l'autre un *pahoa*, & ses Compatriotes eurent bien de la peine à l'empêcher de se battre contre le Soldat : une légère égratignure qu'il reçut de celui-ci, qui vouloit l'écarter de notre cercle, occasionna cette dispute.

» Je remarquai que nous avions besoin de beaucoup de circonspection & de ménagement, & je défendis, de la manière la plus expresse, de tirer ou de faire aucun acte de violence, sans un ordre positif. Après cet arrangement, ceux de nos Gens qui remplissoient les futailles m'appelerent; je me rendis auprès d'eux, & j'y trouvai

1779.
Mars.

les Naturels auffi mal disposés. Ils exigeoient une grande hache pour chaque barrique d'eau , & comme on n'avoit point fouscrit à leur demande , ils ne vouloient pas permettre aux Matelots de conduire nos futailles au bord de la mer.

» Dès que je les eus joints , l'un des Naturels du pays s'avança vers moi d'un air très-insolent , & il établit la même prétention. Je lui dis qu'en qualité d'ami , je voulois bien lui offrir une hache , mais que j'embarquerois furement de l'eau fans la payer : j'ordonnai tout de suite aux Matelots de la pinasse de continuer leurs travaux , & afin de les protéger , je fis venir trois Soldats de Marine.

» Cet acte de vigueur arrêta les Insulaires ; ils ne troublèrent plus le Détachement qui remplissoit les futailles , mais ils continuerent d'ailleurs à nous tourmenter , & à faire les choses du monde les plus propres à exciter notre colere. Quelques-uns , sous prétexte d'aider nos Gens à rouler les barriques , les éloignoient du chemin , & les emmenoient d'un autre côté ; plusieurs enlevoient les chapeaux sur la tête des Matelots ; ils faisoient la basque de leurs habits , & ils les tiroient par derriere ; ils leur marchaient sur les talons , & ces insolences produisoient , parmi les spectateurs , des acclamations & des éclats de rire , entre-mêlés d'enfantillages & de malice. Ils trou-

verent ensuite
nelier , & de l
ils défiroient l
tutés des Solda
chaque instant c
part eussent to
erence pour moi
fans contribuer
l'un d'eux s'app
ent l'adresse de
qu'un de ses ca
ne tenois neglig
avec la rapidité

» Nous ne po
force : cherchan
que nous pourri
nous n'avions r
y foudmettre. M
moins , car j'app
de Marine , que
voit vu derrier
ahooa , prêt à
tre , mais il est
nante & critiqu
de notre part au
na petite troupe
mens , qu'une p
ac , qu'une autr

 1779.
Mars.

ent une
 au , &
 mande ,
 lots de
 Naturels
 insolent ,
 is qu'en
 une ha-
 de l'eau
 x Mate-
 vaux , &
 oldats de
 verent ensuite moyen de voler le baquet du Ton-
 pelier , & de lui arracher son sac ; mais ce dont
 ils désiroient le plus de s'emparer , étoient les
 fusils des Soldats de Marine , qui se plaignoient à
 chaque instant de leurs attaques. Quoique la plu-
 part eussent toujours des égards & de la défé-
 rence pour moi , ils ne me laisserent pas partir ,
 sans contribuer pour quelque chose à leur butin :
 l'un d'eux s'approcha de moi d'un air familier ; il
 eut l'adresse de distraire mon attention , tandis
 qu'un de ses camarades m'enleva mon épée que
 je tenois négligemment à la main , & il s'enfuit
 avec la rapidité de l'éclair.

» Nous ne pouvions sans danger recourir à la
 force : cherchant donc à nous garantir le mieux
 que nous pourrions des effets de leur insolence ,
 nous n'avions rien à faire d'ailleurs qu'à nous
 soumettre. Mes inquiétudes s'accrurent néan-
 moins , car j'appris bientôt du Sergent des Soldats
 de Marine , que s'étant retourné brusquement , il
 avoit vu derrière moi un Insulaire qui tenoit un
taboua , prêt à me frapper. Il se trompa peut-
 être , mais il est sûr que notre position étoit alar-
 mante & critique , & que la plus légère erreur
 de notre part auroit pu nous être fatale. Comme
 la petite troupe étoit séparée en trois Détache-
 mens , qu'une partie remplissoit les barriques au
 sac , qu'une autre rouloit les futailles au bord de

1779.
Mars.

la mer, & que la troisieme achetoit des vivres
quelque distance de là, je pensai un moment qu'
convenoit de la rassembler, & d'exécuter & de
protéger un seul service à la fois; mais, après
avoir réfléchi, je jugeai qu'il valoit mieux
rien changer à nos premieres dispositions. Si les
Naturels nous attaquoient réellement, nos Gens
placés de la maniere la plus avantageuse, n'au-
roient jamais pu faire qu'une foible résistance
d'un autre côté, je crus important de montrer
aux Infulaires que nous n'avions pas peur, ce qui
étoit encore plus essentiel; de cette maniere
nous tînmes divisée la foule des Habitans du pays
& une portion assez considérable d'entre eux, n'
fut occupée d'autre chose que du soin de nous
vendre des provisions.

» Il est probable que la crainte de nos armes
feu fut la principale cause de leur lenteur à nous
attaquer : la confiance qu'elles nous inspiroient
puisque nous n'opposions que cinq Soldats de
Marine à leurs forces entieres, leur donna sans
doute une haute opinion de notre supériorité.
C'étoit à nous à maintenir cette idée, & je dois
dire, à l'honneur de mes Détachemens, qu'il ne
été impossible de se mieux conduire pour res-
forcer cette impression. Ils souffrirent avec une
modération & une patience extrêmes, tout ce qui
pouvoit être interprété d'une maniere pla-

sante; & lorsqu'
maniere sérieuse
avec des regards
parvinmes ainfi
bord de la mer

» Tandis qu'
plat, les Naturels
plus d'occasions
d'un moment à

ens. Le Sergent
lors combien il
vire entrer dans

premiere; que
objet de l'avidité
à dit, se trouva

attaque, les Soldats
avec plus de succès
côte.

» Nous avions
plus à terre que
un Matelot & m

delà du resfac qu'
age, j'ordonnai
e jeter à la mer

eur dis que je le
beaucoup, ils re
& nous nous disp

qui demeureroit

gante; & lorsqu'ils se voyoient menacés d'une manière sérieuse, ils contenoient les Insulaires avec des regards foudroyans & des menaces. Nous parvînmes ainsi à ramener toutes nos futailles au bord de la mer, sans aucun accident grave.

» Tandis qu'on les embarquoit sur le bateau plat, les Naturels sentirent qu'ils n'auroient bientôt plus d'occasions de nous piller, & ils devinrent, d'un moment à l'autre, plus hardis & plus insoumis. Le Sergent des Soldats de Marine m'avertit alors combien il seroit avantageux pour nous de faire entrer dans les canots sa petite troupe la première; que les fusils des Soldats, principal objet de l'avidité des Insulaires, comme je l'ai déjà dit, se trouveroient en sureté, & qu'en cas d'attaque, les Soldats de Marine nous défendroient avec plus de succès, que s'ils étoient encore sur la côte.

» Nous avions tout embarqué, & il ne restoit plus à terre que M. Anderson, notre Canonnier, un Matelot & moi. Comme la pinasse étoit au-delà du ressac que nous devons traverser à la marée basse, j'ordonnai au Canonnier & au Matelot de se jeter à la mer, & de se sauver en hâte: je leur dis que je les suivrois. Ce qui me surprit beaucoup, ils refuserent l'un & l'autre d'obéir, & nous nous disputâmes tous trois, pour savoir qui demeureroit le dernier sur le rivage. J'avois

1779.
Mars.

1779.
Mars.

parlé au Matelot d'une maniere trop vive, un moment auparavant ; il crut sans doute que je doutois de sa bravoure, & il conçut cet acte bizarre de générosité : notre vieux Canonnier voyant qu'il s'agissoit d'une affaire d'honneur pensa qu'il devoit y prendre part. Nous serions peut-être restés quelque temps dans cette position singuliere, si la dispute n'avoit été terminée par des pierres qui commençoient à tomber autour de nous, & par les cris des Equipages des canots, qui nous avertissoient de nous retirer promptement, parce que les Naturels nous suivoient dans l'eau avec des massues & des piques. J'atteignis le premier le flanc de la pinasse : m'apercevant que M. Anderson se trouvoit à quelque distance par-derriere, & qu'il n'étoit pas encore hors de danger, je recommandai aux Soldats de Marine de tirer un coup de fusil ; ils furent si empressés d'exécuter mon ordre, qu'ils en tirèrent deux, & lorsque je fus entré dans le canot, je vis les Naturels en fuite. Il ne restoit sur la greve qu'un homme assis près d'une femme : cet homme essaya plusieurs fois de se lever ; il n'en eut pas la force, & je remarquai, avec beaucoup de regret, qu'il étoit blessé à l'aine. Ses Compatriotes revinrent bientôt après, & ils formerent un cercle autour de lui ; ils agiterent leurs piques & leurs dagues, avec un air de menace & de défi-

mais, avant d'être
chassés du riva
primes pour d
» Durant n
voit eu les
sûreté ; & ce q
il avoit mal
quelques Natu
bord. Ils avoie
Capitaine Co
carnage en terr
détailée ; il en
ce qui nous é
appeloient ce
discours de ces
causées par les
à Oneehew, &
au milieu de la
M. Clerke pers
& ces tablea
sanglantes disp
Owhyhee, y vo
geance de la p
équiper & arm
notre secours.
» On me ch
terre avec le
dangers que no

mais, avant d'atteindre les vaisseaux, ils furent
chassés du rivage par quelques Insulaires que nous
primés pour des Chefs.

1779.
Mars,

» Durant notre absence, le Capitaine Clerke
avoit eu les plus vives inquiétudes sur notre
sécurité; & ce qui augmenta beaucoup ses craintes,
il avoit mal compris ce que lui avoient dit
quelques Naturels du pays qui se trouvoient à
bord. Ils avoient prononcé souvent le nom du
Capitaine Cook; ils avoient parlé de mort & de
carnage en termes énergiques & d'une manière
détaillée; il en conclut qu'ils étoient instruits de
ce qui nous étoit arrivé à *Owhyhee*, & qu'ils
appelloient ce malheureux événement: mais le
discours de ces Insulaires avoit rapport aux guerres
causées par les chevres que M. Cook avoit laissées
à *Oneehow*, & au massacre de ses pauvres chevres,
au milieu de la querelle qu'elles avoient produite.
M. Clerke persuadé que cette conversation animée,
& ces tableaux effrayans avoient rapport aux
sanglantes disputes que nous avions eues à
Owhyhee, y voyant d'ailleurs un désir de ven-
geance de la part des Habitans de ces Isles, fit
équiper & armer les canots, & il les envoya à
notre secours.

» On me chargea le lendemain de retourner
sur terre avec le Détachement de l'aiguade. Les
dangers que nous avions courus la veille, déter-

1779.
Mars.

minèrent le Capitaine Clerke à nous donner une garde de quarante hommes. Cette précaution n'étoit pas nécessaire, car nous trouvâmes la greve entièrement libre, & le terrain entre le lieu du débarquement & le lac, consacré par de petits pavillons blancs. Nous jugeâmes que quelques Chefs étoient venus visiter ce district, & que n'ayant pu s'y arrêter, ils avoient eu la bonté de s'occuper de notre sûreté & de notre repos. Nous vîmes de l'autre côté de la riviere, à droite plusieurs hommes armés de longues piques & de dagues, mais ils n'essayerent pas de troubler nos opérations. Leurs femmes traverserent la riviere & elles s'affirèrent sur le bord, tout près de nous à midi, nous déterminâmes quelques-uns de nos hommes à nous apporter des cochons & des racines, & même à les apprêter. Dès que nous eûmes quitté la greve, ils vinrent sur le rivage & l'un d'eux nous jeta une pierre : tous les autres ayant paru désapprouver sa conduite, nous ne crûmes pas devoir montrer du ressentiment.

3. » Le 3, nous achevâmes de remplir nos futailles, sans éprouver beaucoup d'obstacles. De retour aux vaisseaux, nous apprîmes que plusieurs Chefs avoient été à bord, & qu'ils avoient fait des excuses sur la conduite de leurs Compatriotes. Ils attribuerent ces désordres à des disputes qui subsistoient parmi les principaux personnages de

l'Isle, & qui occa-
sionnerent une sub-
ordination. T
suprême l'année
relâche, & un
disputoient le
un & l'autre,
Roi de *Woahoo*
l'*Aooi* au pre-
second. Les chev-
année d'aupara-
merelle. *Toneo*
que cette Isle
avec faisoient
les deux partis se
force, & peu
avoit eu une a-
voit été battu. C
Toneoneo des sui-
erte des chevres
un second n
la tête d'une fa-
profiter d'une oc-
tièrement de l'
un fils de sa fem-
té : on en comp-
voient vraisem-
aux Isles *Sandw*
rent tuées dura

1779.
Mars.

Isle, & qui occasionnoient du trouble & de l'in-
subordination. Toneoneo, qui exerçoit l'autorité
suprême l'année précédente, à l'époque de notre
arrivée, & un jeune homme, nommé Teavee,
se disputoient le gouvernement d'*Atooi* : ils étoient
deux frères, l'un & l'autre, petits-fils de *Perreeorannee* ;
le premier Roi de *Woahoo*, qui avoit donné l'administration
de l'*Atooi* au premier, & celle d'*Onesheow* au
second. Les chevres laissées par nous à *Onesheow*,
l'année d'auparavant, avoient donné lieu à la
querelle. Toneoneo les réclamoit, sous prétexte
que cette Isle dépendoit de lui : les amis de
Teavee faisoient valoir le droit de possession :
les deux partis soutenoient leurs prétentions par
la force, & peu de jours avant notre arrivée, il
y avoit eu une action, dans laquelle Toneoneo
avoit été battu. Cette victoire devoit avoir pour
Toneoneo des suites plus fâcheuses encore que la
perte des chevres ; car la mere de Teavee ayant
pris un second mari qui étoit Chef d'*Atooi*, &
la tête d'une faction puissante, ce Chef vouloit
profiter d'une occasion si favorable pour le chasser
entièrement de l'Isle, & donner le gouvernement
à son fils de sa femme. Les chevres avoient multi-
plié : on en comptoit six, qui, en peu d'années,
auroient vraisemblablement propagé cette race
aux Isles *Sandwich* ; mais j'ai déjà dit qu'elles
sont toutes tuées durant la querelle.

1779.
Mars.

4.

» La mere, la sœur & le beau-pere du jeune Prince, vinrent le 4, à bord de la *Résolution* suivis de plusieurs Chefs de leur parti : ils firent présent au Capitaine Clerke de diverses choses qui étoient curieuses & qui avoient du prix : ils lui donnerent entre autres des hameçons de pêche qu'ils nous dirent composés des ossemens du per de notre vieil ami Terreeoboo, tué dans une descente malheureuse faite sur l'Isle de *Woahoo* & la sœur du Prince lui offrit un chasse-mouches dont la poignée étoit un os d'homme, trophée qu'elle avoit reçu de son beau-pere. Le jeune Tavee n'étoit pas de la visite ; il étoit occupé, la suite de sa victoire, de quelques cérémonies religieuses qui devoient durer vingt jours.

5. 6.

» Le 5 & le 6 furent employés à remplir terre les futailles de la *Découverte* ; les Charpentiers calfaterent les vaisseaux, & ils firent les autres préparatifs nécessaires pour la campagne que nous allions entreprendre. Les Naturels nous incommoderent plus, & ils nous apporterent une quantité considérable de cochons & de végétaux.

» L'un des Insulaires vint à bord de la *Découverte* avec un morceau de fer, dont il nous pria de lui faire un *pahooa*. Les Officiers & les Matelots examinerent soigneusement ce morceau de fer, & ils jugerent qu'il avoit servi de cheville

au bordage de
virer en que
couleur ter
qu'ils apper
nôtres, ils
pas de fabric
détermina à d
Et dans quel l
Et s'ils ne se
une piece d
un câble, qui
jugerent de
voit été ame
ne nous l'av
1778.

» Le 7, nous
attendue. Lon
ouairiere étoit
en de la peine
en qu'il parût
orce qu'il ne v
hargneuse,
ne. Il demeura
us sembla très

) Le fer que nous
ooka, & qui avoit
sensiblement beau

Tome XXII

du jeune au bordage d'un grand navire. Ils ne purent découvrir en quel pays on l'avoit travaillé; mais à la couleur terne (a) du métal, & à la différence qu'ils apperçurent entre cette cheville & les nôtres, ils jugerent qu'elle n'étoit sûrement pas de fabrique Angloise. Cette observation les détermina à demander à l'Insulaire à quelle époque & dans quel lieu il s'étoit procuré cette cheville; & s'ils ne se méprirent point, il l'avoit tirée d'une piece de bordage plus grosse que la bitte d'un câble, qui lui servit de terme de comparaison: ils jugerent de plus, que cette piece de bordage avoit été amenée sur les côtes de l'Isle, depuis que nous l'avions quittée au mois de Janvier 1778.

Le 7, nous reçûmes de Toneoneo une visite attendue. Lorsqu'il eut appris que la Princesse d'ouairiere étoit sur notre vaisseau, nous eûmes un peu de peine à le déterminer à monter à bord, en qu'il parût craindre pour sa sûreté, mais parce qu'il ne vouloit pas la voir. Leur entrevue fut assez hargneuse, & ils se jeterent des œillades de haine. Il demeura peu de temps parmi nous, & il nous sembla très-abattu; mais nous remarquâmes

1779.
Mars.

7.

(a) Le fer que nous trouvâmes parmi les Habitans de l'Entrée de l'Anchorage, & qui avoit presque toujours la forme d'un couteau, étoit sensiblement beaucoup plus terne que le nôtre.

1779.
Mars.

avec surprise, que lors de son arrivée & lors de son départ, les femmes se prosternerent devant lui, & que tous les Naturels dont nous étions environnés, lui rendirent les hommages qu'ils ont coutume de rendre aux personnages de son rang. Il est extraordinaire qu'un homme en état de guerre avec les Partisans de Teavee, qui se dispoit même à une seconde bataille, ait eu la hardiesse de venir seul au milieu de ses ennemis : mais il faut observer que les dissensions civiles qui sont très-communes dans toutes les Isles de la Mer au Sud, ne semblent pas entraîner beaucoup de fureur ou d'effusion de sang ; que le Gouverneur déposé continue de jouir de la dignité d'Eree, & qu'on lui permet de faire usage de tous les moyens pour recouvrer l'importance qu'il a perdue. Au reste, j'aurai occasion de traiter cette matiere plus en détail dans la suite, où l'on trouvera toutes les instructions que nous avons pu nous procurer sur l'état politique de ces Isles «.

8. Les deux vaisseaux Anglois partirent de l'Isle d'Atooi le 8 au matin, & à trois heures de l'après-dinée, ils mouillèrent à l'Isle d'Oneeho où ils demeurèrent jusqu'au 13. Ils s'éloignèrent alors des Isles Sandwich pour n'y plus revenir. Nous allons inférer ici la description générale

ces Isles. M
a dit le Ca
des détails
mêmes obj
ici à ses ob
de M. Coo

« Ce gro
s'étendent
22° 15' No
108° 6' Est. L
2. Mowee ;
ou Morokiri
6. Morotoi c
8. Atooi ,
Kowi (a) ; 9.
ou Reehoua ;
& Tahoorā ,
ces onze Ter
qu'il y en a
papa (b) ou K
Ouest de Ta
neuse ; & qu

(a) Il faut obse
emploient le K au
au lieu de Moroto
(b) Modoo fig
Capitaine Cook

ces Isles. Nous avons omis plus haut ce qu'en a dit le Capitaine Cook : M. King ayant donné des détails plus étendus & plus exacts sur les mêmes objets, nous nous contenterons d'ajouter ici à ses observations quelques-unes de celles de M. Cook.

1779.
Mars.

» Ce groupe est composé de onze Isles qui s'étendent en latitude depuis $18^{\circ} 54'$ jusqu'à $22^{\circ} 15'$ Nord, & en longitude du $199^{\circ} 36'$ au $208^{\circ} 6'$ Est. Les Naturels les appellent, 1. *Owhyhee*; 2. *Mowee*; 3. *Ranai* ou *Oranai*; 4. *Morotinnee* ou *Morokinnee*; 5. *Kahowrowee*, ou *Tahoorewa*; 6. *Morotoi* ou *Morokoi*; 7. *Woahoo* ou *Oahoo*; 8. *Atooi*, *Atowi* ou *Towi*, & quelquefois *Kowi* (a); 9. *Neeheehow* ou *Oneeheow*; 10. *Oreehoua* ou *Reehoua*; & 11. *Tahoora* : excepté *Morotinnee* & *Tahoora*, elles sont toutes habitées. Outre ces onze Terres, les gens du pays nous dirent qu'il y en a une douzieme appelée *Modoopapapa* (b) ou *Komodoopapapa*, située à l'Ouest-Sud-Ouest de *Tahoora*; qu'elle est basse & sablonneuse; & qu'on y va seulement prendre des

(a) Il faut observer que les Habitans des Isles situées au vent, emploient le *K* au lieu du *T*; qu'ils disent, par exemple, *Morokoi* au lieu de *Morotoi*.

(b) *Modoo* signifie Isle; & *papapa* signifie plat ou uni. Le Capitaine Cook donne à cette Isle le nom de *Tammatapappa*.

1779.
Mars.

tortues & des oiseaux de mer. Comme je n'ai pas découvert qu'ils en connoissent aucune autre, il est probable qu'il n'en existe point aux environs de ce petit archipel.

» M. Cook leur a donné le nom d'*Isles Sandwich* en l'honneur du Comte de Sandwich.

» Le climat des *Isles Sandwich* differe peu de celui des *Isles d'Amérique*, situées par la même latitude : en tout, cependant, il est peut-être un peu plus tempéré. Le thermometre placé à terre dans la Baie de *Karakakooa*, ne s'éleva jamais au-dessus de 88^d, & même il n'atteignit cette hauteur qu'un jour.

» N'ayant pas été aux *Isles Sandwich*, dans les mois orageux, nous n'avons pu remarquer si elles sont sujettes aux ouragans & aux vents impétueux qu'on éprouve aux *Isles d'Amérique*; mais comme les Naturels du pays ne nous ont pas attesté ce fait d'une maniere positive, & que nous n'avons pas apperçu aucune trace de ces convulsions de l'atmosphere, il y a lieu de croire qu'elles ressemblent, à cet égard, aux *Isles de la Société* & des *Amis*, qui, en général, essuient peu d'ouragans.

» Durant les quatre mois que nous passâmes sur les parages de ces *Isles*, nous eûmes une quantité plus considérable de pluie, qu'il n'en tombe ordinairement pendant la saison seche, aux *Isles*

d'*Amérique*.
se rassemblent
verser de la
se dispersent
terre, ils se
sont remplacés
chaque jour
pour l'ordinaire
ondées tombent
parties de l'in
un beau temps
mer.

» Nous eûmes
une brise de
la Baie de *Ka*
» Les quadrupèdes
toutes les autres
du Sud, se recouvrent
des cochons &
même espece
membres courtes
oreilles droites
dans leurs peaux
poils grossiers,
ils sont à-peu-près
en *Angleterre*,
effeux. Il faut
maniere dont o

d'Amérique. Nous vîmes communément les nuages se rassembler autour des sommets des collines, & verser de la pluie sous le vent; mais ces nuages se dispersent, lorsque le vent les a séparés de la terre, ils se perdent dans l'atmosphère, & ils sont remplacés par d'autres: c'est ce qui arrivoit chaque jour à *Owhyhee*; les montagnes étoient, pour l'ordinaire, enveloppées d'un nuage; des ondées tomboient successivement sur les diverses parties de l'intérieur de l'Isle, tandis qu'on avoit un beau temps, & un ciel pur aux bords de la mer.

1779.
Mars.

» Nous eûmes tous les jours & toutes les nuits, une brise de terre, & une brise de mer, dans la Baie de *Karakakooa*.

» Les quadrupèdes de ces Isles, ainsi que de toutes les autres qu'on a découvertes dans la Mer du Sud, se réduisent à trois familles, les chiens, les cochons & les rats. Les chiens sont de la même espèce que ceux d'*O-Taïti*; ils ont les jambes courtes & tortues, le dos long, & les oreilles droites: je n'ai aperçu de variétés que dans leurs peaux; quelques-unes offrent de longs poils grossiers, & la robe des autres est fort douce. Ils sont à-peu-près de la taille du chien, appelé en Angleterre, *Turnspit*, & extrêmement paresseux. Il faut peut-être attribuer ce défaut à la manière dont on les traite, plutôt qu'à une dif-

1779.
Mars.

position naturelle : en général , on les nourrit & on les laisse vivre avec les cochons , & je ne me souviens pas d'en avoir vu un seul servir de camarade à l'homme. L'usage des Habitans du pays qui les mangent , les écartera toujours de la société ; & comme il n'y a dans l'Isle , ni bêtes de proie , ni gibier , il est vraisemblable que les qualités sociales du chien , sa sagacité , sa fidélité , & son attachement pour son maître , demeureront toujours inconnues aux Naturels.

» Les Isles *Sandwich* ne paroissent pas avoir en proportion de leur étendue , autant de chiens que celle d'*O-Taïti* ; mais , d'un autre côté , on y trouve plus de cochons , & la race en est plus grosse & d'un poids plus considérable. La quantité de porc que nous en tirâmes , fut réellement extraordinaire. Nous croisâmes ou nous mouillâmes , près de quatre mois , à la hauteur de la côte , ou dans le havre d'*Owhyhee* : durant cet intervalle , on servit tous les jours une portion énorme de porc frais aux deux Equipages , & notre consommation fut évaluée à soixante tonneaux de cinq quintaux chacun. Nous en embarquâmes soixante autres barriques , & au milieu d'une telle abondance , on en gaspilla une quantité incroyable. La plus grande partie de ces cochons nous vint de l'Isle d'*Owhyhee* seule , & cependant nous ne nous aperçûmes pas à notre départ

que cet article
diminué.

» Les oiseaux
beauté , tous
durant le vo
nombre , mai

» Les pro
les mêmes qu
Sud. J'ai déjà
part de meille

attribuâmes so
seche qu'on lu

pas aussi abon
d'*O-Taïti* , ma

double de fruit
près la même

mais les bran
plus bas , & a

des cannes de
en apporta à

un quart de cir
pieds de tige b

» Les Insula
plusieurs grosse

gname , & du
qu'elles donner

d'une saveur ag
fort bien tenir

que cet article y fût épuisé, ou même qu'il eût diminué.

1779.
Mars.

» Les oiseaux des Isles *Sandwich* égalent, en beauté, tous ceux que nous avons vus ailleurs durant le voyage. On y en trouve un grand nombre, mais les especes n'en sont pas variées.

» Les productions végétales sont à-peu-près les mêmes que celles des autres Isles de la Mer du Sud. J'ai déjà dit que nous n'avions mangé nulle part de meilleure racine de *tarrow*, & que nous attribuâmes son excellente qualité, à la culture sèche qu'on lui donne. Les arbres à pain n'y sont pas aussi abondans que sur les fertiles plaines d'O-Taïï, mais ils y produisent une quantité double de fruit. En général, les arbres ont à-peu-près la même hauteur qu'aux Isles de la Société; mais les branches sortent du tronc beaucoup plus bas, & avec plus d'abondance. La grosseur des cannes de sucre est extraordinaire; on nous en apporta à *Atooi* une, qui avoit onze pouces en quart de circonférence, & qui offroit quatorze pieds de tige bons à manger.

» Les Insulaires d'*Oneheow* nous vendirent plusieurs grosses racines brunes de la forme d'une igname, & du poids de six à dix livres: le suc qu'elles donnent en abondance est très-doux, & d'une saveur agréable, & nous jugeâmes qu'il peut fort bien tenir lieu de sucre. Les Naturels du pays

1779.
Mars.

l'aiment passionnément; ils l'emploient à chacun de leurs repas, & nos gens le trouverent aussi très-bon & très-fain. Nous n'avons pu découvrir à quelle espece de plantes appartiennent ces racines, car nous avons essayé vainement de nous en procurer des feuilles; nos Botanistes ont supposé qu'elles sont produites par une fougere.

» Les Habitans des Isles *Sandwich* sont certainement de la même race que ceux de la *Nouvelle-Zélande*, des Isles de la *Société* & des *Amis*, de l'Isle de *Pâques* & des *Marquises*, race qui occupe, sans aucun mélange, toutes les terres qu'on connoît entre le 47^d de latitude Nord, & le 20^d de latitude Sud, & les 184^d, & les 260^d de longitude orientale. Ce fait, quelque extraordinaire qu'il paroisse, est assez prouvé par l'analogie frappante qu'on remarque dans les mœurs, les usages des diverses peuplades, & la ressemblance générale de leurs traits, & il est démontré, d'une maniere incontestable, par l'identité absolue des idiomes.

» Il n'est pas aisé de dire, remarque M. Cook comment une seule Nation s'est répandue dans toutes les parties de l'Océan Pacifique, sur un si grand nombre d'Isles séparées les unes des autres par un intervalle si considérable! on la trouve depuis la *Nouvelle-Zélande* au Sud, jusqu'aux Isles *Sandwich* au Nord, & du Levant au Couchant

depuis l'Isle *Hébrides*, c'est de latitude, ou au Sud, & de soixante lieues encore jusqu'au de ces directions faites durant moi ci, je puis assurer du globe la plus étendue.

» Les Savans à deviner, quelle Nation, & par sur un aussi grand avec quelques-habitent les Isles & il est aisé d'analogie avec les n'est pas facile émigrations. Elle car chacune des traditions des Indes absolument fabuleux diome, en général coutumes & leur ment, qu'on est peu éloignée.

depuis l'Isle de *Pâques*, jusqu'aux *Nouvelles-Hébrides*, c'est-à-dire, sur une étendue de 60' de latitude, ou de douze cents lieues du Nord au Sud, & de 83^d de longitude ou de seize cents soixante lieues de l'Est à l'Ouest. On ne fait pas encore jusqu'où vont ses Colonies dans chacune de ces directions; mais d'après les observations faites durant mon second Voyage & durant celui-ci, je puis assurer que si elle n'est pas la Nation du globe la plus nombreuse, c'est sûrement la plus étendue.

1779.
Mars.

» Les Savans n'auront peut-être pas de peine à deviner, quelle est la contrée primitive de cette Nation, & par quels degrés elle s'est répandue sur un aussi grand espace. Elle a beaucoup d'affinité avec quelques-unes des Tribus de l'*Inde*, qui habitent les Isles des *Larrons* & les Isles *Carolines*, & il est aisé de voir qu'elle a aussi la même analogie avec les *Battas* & les *Malais*; mais il n'est pas facile de déterminer l'époque de ses migrations. Elle est probablement fort ancienne, car chacune des Isles est très-peuplée, & les traditions des Insulaires, sur leur origine, sont absolument fabuleuses; d'un autre côté, leur idiome, en général, est si peu corrompu, leurs coutumes & leurs manières se ressemblent tellement, qu'on est tenté de croire cette époque peu éloignée.

1779.
Mars.

» La taille des Naturels des Isles *Sandwich* est, en général, au-dessous de la moyenne, & ils sont bien faits; leur démarche est gracieuse; ils courent avec agilité, & ils peuvent supporter de grandes fatigues. Les hommes cependant sont un peu inférieurs du côté de la force & de l'activité, aux Habitans des Isles des *Amis*, & les femmes ont les membres moins délicats que celles d'*O-Taïi*. Leur teint est un peu plus brun que celui des *O-Taïsiens*; leur figure n'est pas si belle. Un grand nombre d'individus des deux sexes ont cependant la physionomie agréable & ouverte: les femmes sur-tout ont de beaux yeux de belles dents, & une douceur & une sensibilité dans le regard, qui préviennent beaucoup en leur faveur. Leur chevelure est d'un noir brunâtre elle n'est pas universellement lisse, comme celle des Sauvages de l'*Amérique*, ni universellement bouclée, comme celle des Nègres de l'*Afrique*; elle varie, à cet égard, ainsi que celle des Européens. Voici une particularité frappante qu'on observe sur tous les individus de cette grande Nation, & je ne sache pas qu'on l'ait indiquée: les plus beaux visages offrent toujours des narines pleines, mais qui ne sont ni aplaties ni allongées: ce qui les distingue des Européens: on peut, avec quelque vraisemblance, attribuer cet effet, à la manière de saluer; car alors ils pressent l'extré-



Benard Thross.

UN HOMME DE L'ISLE SANDWICH AVEC SON CASQUE

adwich
ne, &
cieuse;
porter
nt sont
de l'ac
, & les
ne celle
run qu
pas tant
es de
table
ux yeux
sensibil
ap en leu
brunâtre
me cell
sellemen
l'Afrique
celle de
frappant
ette gran
indiquée
es narin
alongées
peut, ave
têt, à le
nt l'ext

mité de leur n
ils veulent fair
„ On retrouv
la supériorité de
es autres Isles.
ans aucune ex
andis que les ch
ature moins b
ariétés de taille
es contrées de
iformes , que d
er du Sud. De
bord , tandis
Owhyhee ; le pr
eds deux pouc
ortionnée ; le
ès de la même
ois bossus , &
ns pieds & fan
t de plus très-
homme qu'on
ous pria de guér
viens de parler
es ulceres , ce qu
antité de sel do
leurs poissons.
ces deux mala
va , leur fait b

mité de leur nez contre celle de l'homme à qui
ils veulent faire une politesse.

1779.
Mars.

„ On retrouve parmi les *Erees* des *Isles Sandwich*, la supériorité de forme qu'on observe dans toutes les autres *Isles*. Ceux que nous vîmes, étoient, sans aucune exception, parfaitement bien faits, tandis que les classes inférieures du peuple, d'une stature moins belle d'ailleurs, sont sujettes à ces variétés de taille & de figure qu'offre la populace des contrées de l'*Europe*. Il y a plus d'individus difformes, que dans aucune des autres *Isles* de la Mer du Sud. Deux hommes très-petits arriverent à bord, tandis que nous croisions à la hauteur d'*Owhyhee*; le premier étoit un vieillard de quatre pieds deux pouces, mais d'une taille bien proportionnée; le second étoit une femme à-peu près de la même hauteur. Nous vîmes ensuite trois bossus, & un jeune homme qui étoit né sans pieds & sans mains. L'habitude de loucher est de plus très-commune, & on nous amena un homme qu'on nous dit aveugle, & qu'on nous pria de guérir. Outre les imperfections dont je viens de parler, ils ont souvent des clous & des ulcères, ce que nous attribuâmes à la grande quantité de sel dont ils assaisonnent leurs viandes & leurs poissons. Les *Erees* ne sont guere ataqués par ces deux maladies; mais l'usage immodéré de *va*, leur fait beaucoup de mal; ceux qui en

1779.
Mars.

étoient le plus affectés, avoient le corps couvert d'une gale blanche, les yeux rouges & enflammés; ils étoient très-maigres, leurs membres trembloient, & ils ne pouvoient lever la tête. Cette boisson n'abrege pas la vie de tous les individus, car Terreeoboo, Kaoo, & quelques autres Chefs, étoient très-vieux; mais elle amene toujours la décrépitude de bonne heure. Heureusement son usage est un des privileges particuliers des Chefs. Le fils de Terreeoboo, âgé d'environ douze ans, se vanta souvent d'avoir obtenu le droit de boire l'ava, & il nous montra d'un air triomphant, un petit espace sur ses reins qui commençoit à s'écaïler.

» L'histoire de cette drogue pernicieuse est très-singuliere. Lorsque le Capitaine Cook visita pour la premiere fois, les Isles de la Société, elle y étoit peu connue : lors de son second Voyage il la trouva d'un usage fort commun à *Ulitea* mais on n'en consommoit pas beaucoup à *O-Taïti*. Durant son troisieme Voyage, il apperçut les ravages sur cette derniere Isle; ils étoient si prodigieux, qu'il eut peine à reconnoître ses anciennes connoissances. Les Chefs des Isles des *Amis* en boivent constamment, mais ils y mettent tant d'eau, qu'elle ne semble pas produire de mauvais effets. On en prend aussi à *Atooi*, avec une grande modération, & les Chefs s'y portent beaucoup

mieux : ils font
aucune des Isl
si l'on interro
maux qu'elle p
Nous détermin
& le vieux K
ce moment, l
extraordinaire.
» Il paroitra
une maniere
les, dont la p
connus que d'u
nous avons fait
beaucoup cette
ceys est absolu
connoît le nom
de la côte, on
otal. Ensuite il
endue un peu
es Naturels font
e petits Villages
es côtes. C'est
prnerai, par ap
abitans des Isles
» La Baie de
Owhyhee, a t
tient quatre V
aisons chacune,
aisons : il y a c

meux : ils sont d'une figure plus belle que sur aucune des Isles voisines. Nous observâmes que si l'on interrompt l'usage de cette racine, les maux qu'elle produit ne tardent pas à se dissiper. Nous déterminâmes nos bons amis Kaireekeea & le vieux Kaoo, à s'en abstenir, & depuis ce moment, leur santé se fortifia à un point extraordinaire.

1779.
Mars.

» Il paroît extrêmement difficile d'évaluer d'une manière probable, la population de ces Isles, dont la plupart des cantons ne nous sont connus que d'une manière très-imparfaite; mais nous avons fait deux remarques qui diminuent beaucoup cette difficulté. D'abord l'intérieur du pays est absolument désert, en sorte que si l'on connoît le nombre des Habitans établis le long de la côte, on déterminera assez bien le nombre total. Ensuite il n'y a point de Bourgade d'une étendue un peu considérable, & les habitations des Naturels sont répandues assez également dans les petits Villages, qui bordent toutes les parties des côtes. C'est d'après ces deux faits que je donnerai, par approximation, le nombre des Habitans des Isles *Sandwich*.

» La Baie de *Karakakooa*, l'une de celles de *Owhyhee*, a trois milles d'étendue, & elle contient quatre Villages d'environ quatre-vingts maisons chacune, ou en tout, trois cents vingt maisons : il y a de plus, un certain nombre de

1779.
Mars.

cabanes éparſes, & l'on peut évaluer à trois cent cinquante le nombre total des maifons. Les informations multipliées que j'ai reçues ſur cette matiere, me font croire qu'en ſuppoſant ſix perſonnes par maifon, je ne prendrai pas un terme moyen trop fort : d'après ce calcul, les environs de la Baie contiendroient deux mille cent Habitans. On peut y ajouter cinquante familles, ou trois cents perſonnes, que j'ai jugé occupées des plantations dans l'intérieur du pays : il y aura donc en tout, deux mille quatre cents Habitans. Si on compare enſuite l'étendue de terrain qu'occupent les environs de la Baie de *Karakakooa*, avec le reſte des côtes, & ſi, dans l'application de ce calcul, on déduit le quart du produit pour les parties inhabitées, on trouvera que l'Ifle entière contient cent cinquante mille Habitans; l'application du même calcul, à toutes les Ifles, m'a donné le réſultat que voici :

Owhyhee	150,000
Mowee	65,400
Woahoa	60,200
Atooi	54,000
Morotoi	36,000
Oneeheow	10,000
Ranai	20,400
Oreehoua	4,000
Total des Habitans	400,000

« Malgré la
caufée le reſſe
Habitans des If
rendre juſtice à
caractere eſt tr
veillance; qu'il
égéréte & de
que de la grav
les Ifles des A
dans la plus gra
rés-amicale. N
& des ſoins e
nfans; les hon
occupations dor
qui honore leu
« M. Cook
par les Habitan
es occaſions,
entiment de le
e rendre juſtice
chacun connoît
ivilifié, ou d
tîmes beaucoup
rendreſſe les m
avec quel empr
dans ces aimabl
gard, bien ſup
qui regardent l

Malgré la perte irréparable que nous ont causée le ressentiment subit & la violence des Habitans des Isles *Sandwich*, je dois dire, pour rendre justice à leur conduite générale, que leur caractère est très-doux & très-disposé à la bienveillance; qu'ils sont aussi éloignés de l'extrême légèreté & de l'humeur volage des O-Taitiens, que de la gravité & de la réserve des Naturels des Isles des *Amis*. Ils paroissent vivre entre eux dans la plus grande intelligence, & d'une manière très-amicale. Nous fûmes frappés de la tendresse & des soins extrêmes des femmes pour leurs enfans; les hommes les aidoient souvent dans ces occupations domestiques, avec un empressement qui honore leur cœur.

M. Cook ajoute une remarque intéressante sur les Habitans de l'Isle d'*A:ooi*. Dans toutes les occasions, nous les trouvâmes pénétrés du sentiment de leur infériorité; cette manière de rendre justice, est d'autant plus estimable, que chacun connoît l'orgueil déplacé du Japonois civilisé, ou du Sauvage Groënlandois. Nous eûmes beaucoup de plaisir à observer avec quelle tendresse les meres soignoient leurs enfans, & avec quel empressement les hommes les aidoient dans ces aimables soins: ils sont donc, à cet égard, bien supérieurs aux peuplades grossières, qui regardent les femmes & les enfans comme

 1779.
Mars.

150,000
65,400
60,200
54,000
36,000
10,000
20,400
4,000
400,000

1779.
Mars.

des choses plus nécessaires que désirables ou dignes d'attention.

» Il faut observer toutefois que si l'on juge de leur civilisation par les égards que leur inspirent les femmes, l'une des méthodes les plus sûres lorsqu'on veut éclaircir des questions de cette espèce, on ne la croira pas fort avancée. Non seulement on ne permet pas aux femmes de manger avec les hommes, on leur interdit les alimens des meilleures qualités. Elles ne peuvent manger du porc, de la tortue, non plus que plusieurs sortes de poissons, & quelques espèces de bananes, & on nous dit qu'une pauvre fille avoit été cruellement battue, pour avoir mangé sur notre bord une de ces choses défendues. Elles paroissent vivre habituellement presque seules, & quoique nous ne les avons jamais vu maltraiter, il étoit évident qu'on avoit peu d'attentions pour elles.

» On a parlé souvent de l'hospitalité & de l'amitié avec lesquelles nous fûmes reçus des Insulaires : ils nous accueillirent presque toujours de la manière la plus aimable. Lorsque nous descendions à terre, ils se disputoient le bonheur de nous offrir les premiers présens, de nous apprêter des vivres, & de nous donner d'autres marques de respect. Les vieillards ne manquoient jamais de verser des larmes de joie ; ils paroissent

soient très-fatigués sans la permission de nous faire entre eux annonçoient bien. Les jeunes femmes santes, & elles se réserve, jusqu'à ce qu'elles avoient l'intimité. Le Lecteur je veux dire ; j'essayâmes en vain. » Pour rendre je dois ajouter que si faciles étoient la classe du Peuple de croire, qu'exempt dont on a cité dans le Journal, nous ne distingué.

» L'intelligence ne paroît à aucun degré ordinaire des divers progrès dans l'agriculture leurs manufactures données à leur situation dont ils jouissent.

» M. Cook, en dit : Nous avons

Tome XXIII

soient très-satisfaits, quand ils obtenoient la permission de nous toucher, & ils ne cessoient de faire entre eux & nous, des comparaisons qui annonçoient bien de l'humilité & de la modestie. Les jeunes femmes ne furent pas moins caressantes, & elles s'attachèrent à nous sans aucune réserve, jusqu'au moment où elles s'apperçurent qu'elles avoient lieu de se repentir de notre intimité. Le Lecteur devinera sans peine ce que je veux dire; j'ajouterai seulement que nous essayâmes en vain de prévenir ce malheur.

1779.
Mars.

» Pour rendre justice à la Nation en général; je dois ajouter néanmoins que toutes ces femmes si faciles étoient vraisemblablement de la dernière classe du Peuple, car j'ai beaucoup de raisons de croire, qu'excepté le petit nombre de celles dont on a cité les noms dans le cours du Journal, nous ne vîmes aucune femme d'un rang distingué.

» L'intelligence des Habitans des Isles *Sandwich* ne paroît à aucun égard inférieure à l'intelligence ordinaire des diverses peuplades du Monde. Leurs progrès dans l'agriculture, & la perfection de leurs manufactures, sont certainement proportionnés à leur situation & aux avantages naturels dont ils jouissent.

» M. Cook, en parlant de l'agriculture d'*Atooi*, dit: Nous avons vu une de leurs vallées qui

1779.
Mars.

étoit une plantation continue de *taro* & de quelques arbres à fruits dont ils paroissent prendre un soin extrême; les champs de patates & les carreaux plantés de cannes de sucre ou de bananiers, qu'on trouve sur les terrains plus élevés, offrent une disposition aussi régulière; on y apperçoit toujours une figure géométrique, & ordinairement un carré ou un rectangle: mais aucune de ces plantations n'est environnée d'une clôture, à moins qu'on ne veuille regarder comme des clôtures, des fossés qu'on voit dans les terrains bas: au reste, il est probable que ces fossés servent à conduire de l'eau autour de la racine du *taro*: il faut peut-être attribuer à l'adresse du Cultivateur autant qu'à la fertilité du sol, la richesse des récoltes & la bonne qualité de ces productions, auxquelles la terre convient mieux qu'aux arbres à pain & aux cocotiers. Le peu d'arbres à pain & des cocotiers qui frappèrent nos regards, ne venoient pas trop bien, & on ne doit pas être surpris s'ils aiment mieux s'occuper d'autres fruits, dont la culture exige plus de travaux. Quoique les Insulaires d'*Atooi* semblent très-habiles en ce qui a rapport à l'économie rurale, nous jugeâmes, à l'aspect de l'Isle, qu'elle est susceptible d'une culture beaucoup plus étendue, & qu'elle nourriroit une population au moins trois fois aussi nombreuse; car la plus

grande partie
riche, paroît
les districts cult
par une cause
aux ne nous a
ne se multi
seroit néces
niere.
L'empresse
travaux de
ethodes invent
pour donner au t
formes les pl
rent pour nous
de leur industr
Kaneena,
extrême desin
erveilleux, & u
rencontre gue
uvent dans c
estions sans no
nieres, sur not
gouvernement,
ns de notre
struire nos vai
manda si nous
en quelles occa
faisions; quel

grande partie du terrain qui est aujourd'hui en
riche, paroît offrir un sol aussi bon que celui
des districts cultivés. Nous pouvons conclure que,
par une cause dont notre courte relâche parmi
eux ne nous a pas permis de nous instruire,
ils ne se multiplient pas dans la proportion
qui seroit nécessaire pour mettre en valeur l'Isle
de cette manière.

« L'empressement avec lequel ils suivirent
nos travaux de notre forge, & les différentes
méthodes inventées par eux, avant notre départ,
pour donner au fer qu'ils avoient obtenu de nous
des formes les plus convenables à leurs besoins,
nous ont offert pour nous des indices sûrs de leur docilité
et de leur industrie.

« Kaneena, notre malheureux ami, avoit
un extrême desir de s'instruire, un bon sens
surprenant, & une vivacité d'intelligence qu'on
ne rencontre guere parmi des Peuplades qui se
trouvent dans cette situation. Il nous fit des
questions sans nombre sur nos usages & sur nos
manières, sur notre Roi, sur la nature de notre
gouvernement, sur la population & les produc-
tions de notre pays, sur notre méthode de
construire nos vaisseaux & nos maisons : il nous
demanda si nous avions des guerres ; avec qui,
en quelles occasions ; de quelle maniere nous
nous faisions ; quel étoit notre Dieu : enfin il nous

1779.
Mars.

1779.
Mars.

interrogea sur beaucoup d'autres points qui annon-
çoient un esprit fort étendu.

» Nous rencontrâmes deux foux, un homme à *Owhyhee*, & une femme à *Onecheow*. On avoit pour eux beaucoup d'attentions & d'égards, & nous jugeâmes qu'on les croyoit inspirés par la Divinité, ainsi que dans la plupart des contrées de l'Orient.

» Si j'en excepte la *Nouvelle-Zélande*, il n'est pas prouvé d'une manière positive que les Naturels des Isles de la Mer du Sud mangent les corps de leurs ennemis; mais il est extrêmement probable que cet usage étoit autrefois répandu sur chacune de ces Terres. Les sacrifices humains qui paroissent une suite évidente de cette horrible coutume, y sont encore universels; & il est aisé d'expliquer pourquoi les Habitans de la *Nouvelle-Zélande* ont conservé le repas qui étoit, selon toute apparence, le dernier acte de ces affreuses cérémonies, plus long-temps que les autres peuplades de leur Tribu, établies dans des climats plus doux & plus fertiles. Comme les Naturels des Isles *Sandwich* ont plus d'analogie du côté de la figure & du caractère, avec les Insulaires de la *Nouvelle-Zélande*, qu'avec aucune autre peuplade de la même race, M. Anderson étoit très-disposé à croire qu'à leur exemple ils continuent à se nourrir de chair humaine; mais

D
est toujours r
les conclusions,
de dire ici pour
par rapport aux
du pays eux-mêm
ne donnerent be
une question si c
deux cas cités pa
aient toujours
parmi eux. Il fa
tant plus instruit
des Isles, les lum
son opinion; ma
que j'étois à côté d
qui avoit le petit
ens de l'étoffe, &
me semblerent
que cette chose étoit
voit bonne ou sain
son esprit par un
près la mort de l'i
mes que presque
portent avec eux d
l'étoffe, un pe
salé, qu'ils reg
dont ils mange
uchée. Quant à
jeune homme,

1779.
Mars.

est toujours resté des doutes sur la justesse de
 ses conclusions, & il ne fera pas hors de propos
 de dire ici pourquoi. Je remarquerai seulement,
 par rapport aux informations tirées des Naturels
 du pays eux-mêmes, que presque tous nos Officiers
 donnerent beaucoup de peines pour éclaircir
 une question si curieuse; & qu'excepté dans les
 deux cas cités par M. Anderson, les Insulaires
 crurent toujours que cette coutume fût établie
 parmi eux. Il faut convenir que M. Anderson
 étant plus instruit que personne de la langue de
 ces Isles, ses lumieres donnent un grand poids
 à son opinion; mais on me permettra d'observer
 que j'étois à côté de lui lorsqu'il examina l'homme
 qui avoit le petit morceau de chair enveloppé
 dans de l'étoffe, & que les réponses de l'Insulaire
 ne me semblerent signifier autre chose, sinon
*que cette chose étoit destinée à un repas, & qu'elle
 étoit bonne ou saine.* Cette idée se fortifia dans
 mon esprit par un fait que nous découvrîmes
 après la mort de l'ingénieur M. Anderson: nous
 vîmes que presque tous les Habitans de ces Isles
 portent avec eux dans leurs calebasses ou dans
 l'étoffe, un petit morceau de cochon cru
 salé, qu'ils regardent comme une friandise,
 dont ils mangent de temps en temps une
 bouchée. Quant à la sorte de honte que montra
 ce jeune homme, (car il n'avoit pas plus de

1779.
Mars.

seize ou dix-huit ans) on n'en seroit pas étonné si on avoit vu la vivacité & l'ardeur que mon digne ami dans ses questions.

» Il est beaucoup plus difficile de répondre l'argument tiré de l'instrument fait avec une dent de requin, qui est à-peu-près de la forme de ceux dont se servent les Habitans de la Nouvelle-Zélande pour dépecer les corps de leurs ennemis, car il paroît sûr qu'on ne l'emploie jamais pour découper la chair des animaux, mais les sacrifices humains, & l'usage de brûler les corps des ennemis tués dans les batailles subsistent encore ici, & il est probable qu'on a conservé dans ces cérémonies cette espèce de couteau. Au reste, je suis très-porté à croire sur-tout d'après cette dernière circonstance, que l'horrible coutume dont il est ici question, est abolie depuis peu de temps sur ces Isles, ainsi que sur les autres de la Mer du Sud. Lorsqu'on pressoit beaucoup Omaï sur cette matière, il avouoit que dans les transports & la fureur de la vengeance, ses Compatriotes déchiroient quelquefois avec leurs dents les corps des ennemis tués au milieu des combats; mais il m'a toujours assuré d'une manière positive, que jamais ils ne les mangent: puisqu'il convenoit du premier point, sa dénégation absolue sur le second est une forte preuve que l'usage ne subsiste pas

réellement, puisqu'il subsiste toujours sans aucun scrupule. » Les Habitans de ceux des Isles de la Mer du Sud ont presque tous ces quâmes un trait notamment le d'autres qui ne sont pas supérieure. Ils ont une manière aussi vaine de la Mer du Sud d'un mode qui, autant que leur est particulier de la tête jusqu'à la de la largeur de la prolonge du haut de la tête les cheveux sont courts et ressemblent à la queue. Quelques-uns font une tresse de cheveux qui se rampe sur les épaules en long. Les autres aux Habitans de la Mer du Sud ont la figure dans le visage d'autres en font une tresse qui nouent au sommet de la tête près de la grosse oreille. Ils en font cinq ou

réellement, puisqu'à la *Nouvelle-Zélande*, où il subsiste toujours, les Naturels du pays l'avouèrent sans aucun scrupule.

1779.
Mars.

» Les Habitans des Isles *Sandwich* different de ceux des Isles des *Amis*, en ce qu'ils laissent presque tous croître leur barbe : nous en remarquâmes un très-petit nombre, il est vrai, & notamment le Roi, qui l'avoient coupée, & d'autres qui ne la portoient que sur la levre supérieure. Ils arrangent leur chevelure d'une maniere aussi variée que les autres Insulaires de la Mer du Sud : mais ils suivent d'ailleurs une mode qui, autant que nous avons pu en juger, leur est particuliere. Ils se rasent chaque côté de la tête jusqu'aux oreilles, en laissant une ligne de la largeur de la moitié de la main, qui se prolonge du haut du front jusqu'au cou : lorsque les cheveux sont épais & bouclés, cette ligne ressemble à la crête de nos anciens casques. Quelques-uns se parent d'une quantité considérable de cheveux faux, qui flottent sur leurs épaules en longues boucles, tels qu'on en voit aux Habitans de l'Isle de *Horn*, dont on trouve la figure dans la Collection de M. Dalrymple : d'autres en font une seule touffe arrondie qu'ils nouent au sommet de la tête, & qui est à-peu-près de la grosseur de la tête elle-même : plusieurs en font cinq ou six touffes séparées. Ils les bar-

1779.
Mars.

bouillent avec une argile grise mêlée de coquilles réduites en poudre, qu'ils conservent en boules, & qu'ils mâchent jusqu'à ce qu'elle devienne une pâte molle quand ils veulent s'en servir. Cette composition entretient le lustre de leur chevelure, & la rend quelquefois d'un jaune pâle.

» Les hommes & les femmes portent des colliers qui ne sont autre chose que des cordelettes de petits coquillages tachetés. Ils ont un ornement qui a la forme du pied d'une coupe, d'environ deux pouces de long & d'un demi-pouce de large : il est de bois, de pierre, ou d'ivoire, & très-bien poli ; ils le suspendent à leur cou avec de jolis fils de cheveux tressés, composés quelquefois de plus de cent mèches. Il y en a qui, au lieu de cet ornement, suspendent sur leur poitrine une petite figure humaine en os.

» Les deux sexes font aussi usage de l'éventail ou du chasse-mouche ; les éventails les plus communs sont de fibres de noix de coco, flottantes & attachées à un manche uni & poli : ils y emploient aussi les plumes de la queue du coq & de l'oiseau du Tropique ; mais les plus précieux sont ceux qui ont un manche tiré de l'os du bras ou de la jambe d'un ennemi tué dans les batailles : les Insulaires les conservent avec beaucoup de soin, & ils se les transmettent de pere en fils, comme des trophées d'un prix inestimable.

Il ont l'habit piqueté le corps, les Isles de la Mer du Sud, les visages piquetés sur les Isles Sandwich, leur visage des volcans, les Naturels de l'Amérique qui se coupent les bras des femmes, un joli dessein ; & la langue, usage si commun d'éviter l'objet.

» Ce qu'on nous a dit porte à croire qu'il y a un Chef, ou lorsqu'il est malheureux ; qu'il souffre de la douleur par un avis avertit fréquemment, une articulation avoit échoire d'un tel Chef, ainsi que les dernières que piquetée qui a des divers Chefs de la Mer. Une seule pièce de monnaie dix à douze fois se trouvent entre les mains, & qu'ils ont l'habit des

1779-
Mars.

« Ils ont l'habitude de se *tatouer* ou de se piquer le corps, ainsi que les autres Habitans des Isles de la Mer du Sud. Mais on ne trouve ces visages piquetés qu'à la *Nouvelle-Zélande* & aux Isles *Sandwich* : les Zélandois tracent sur leur visage des volutes spirales agréables à l'œil, & les Naturels des Isles *Sandwich*, des lignes droites qui se coupent à angles droits. Les mains & les bras des femmes sont aussi piquetés d'un joli dessein ; & elles se *tatouent* la pointe de leur langue, usage singulier dont nous n'avons pu découvrir l'objet.

« Ce qu'on nous a dit de ces *piquetures*, nous porte à croire qu'ils les font souvent à la mort d'un Chef, ou lorsqu'il leur arrive quelque chose de malheureux ; qu'ils cherchent alors à attester leur douleur par un signe permanent ; car on nous avertit fréquemment qu'une telle marque particulière avoit été faite pour se rappeler la mémoire d'un tel Chef, &c. On peut observer aussi que les dernières classes du peuple ont une marque *piquetée* qui annonce leur vassalité à l'égard de divers Chefs dont elles dépendent.

« Une seule pièce d'une étoffe épaisse, d'environ dix à douze pouces de largeur, qu'ils passent entre les cuisses, qu'ils nouent autour de leurs reins, & qu'ils appellent *Maro*, forme en général l'habit des hommes. C'est le vêtement

1779-
Mars.

ordinaire des Insulaires de tous les rangs. La grandeur de leurs nattes, dont quelques-unes sont très-belles, varie; elles ont communément cinq pieds de long & quatre de large. Ils les jettent sur leurs épaules, & ils les ramènent en avant; mais ils s'en servent peu, à moins qu'ils ne se trouvent en état de guerre: comme elles sont épaisses & lourdes, & capables d'amortir le coup d'une pierre ou d'une arme émoussée, elles semblent sur-tout propres à l'usage que je viens d'indiquer. En général, ils ont les pieds nus, excepté lorsqu'ils doivent marcher sur des pierres brûlées; ils portent alors une espèce de sandale de fibres de noix de coco tressées. Outre ce vêtement il y en a un particulier aux Chefs qu'ils mettent les jours d'appareil: il est composé d'un manteau de plumes & d'un casque si beau & si magnifique, qu'on n'en trouve peut-être pas de plus brillant chez aucun peuple du monde. La longueur des manteaux est proportionnée au rang de celui qui les porte: quelques-uns vont jusqu'aux reins, & d'autres traînent par terre. Les Chefs inférieurs ont un manteau court qui ressemble aux premiers; il est de longues plumes de la queue du coq, de l'oiseau du tropique ou de la frégate; il est garni d'une large bordure de petites plumes rouges & jaunes, & d'un col de la même matière. Il y en a dont les plumes

font tout
de divers
assez forte
de guerre
destine à
» Les
nous ont
jugé qu'ils
plus élevé
Durant no
nous n'en
Terreeobo
vaisseaux;
(dans ce fa
des Chefs
& lorsque
Commanda
» Cet ha
ou casque
que nous e
les Habitan
de cette Na
es moyens
ce point, n
aucune peu
es Isles au
pareil aux n
naire de cet

 1779.
 Mars.

font toutes blanches, avec des bordures bigarrées de diverses couleurs. Le casque a une coiffe d'osier assez forte pour amortir le coup d'un instrument de guerre quelconque, & il est clair qu'on le destine à cet usage.

» Les manteaux de plumes & les casques, nous ont paru extrêmement rares; nous avons jugé qu'ils sont réservés aux Insulaires du rang le plus élevé, & que les hommes seuls en font usage. Durant notre relâche à la Baie de *Karakakooa*, nous n'en avons vu que trois fois: lorsque *Terreeoboo* vint faire sa première visite aux vaisseaux; lorsque le Capitaine Cook fut tué, (dans ce fatal moment on aperçut dans la foule des Chefs revêtus de cet habit de cérémonie); & lorsque *Eappo* nous apporta les restes de notre Commandant.

» Cet habit ressemble tellement au manteau & au casque portés autrefois par les Espagnols, que nous examinâmes s'il y a lieu de croire que les Habitans des Isles *Sandwich* l'ont emprunté de cette Nation. Après avoir mis en usage tous les moyens qui dépendoient de nous pour éclaircir ce point, nous découvrîmes qu'ils ne connoissent aucune peuplade étrangère, & qu'il ne reste sur ces Isles aucune tradition de l'arrivée d'un vaisseau pareil aux nôtres. Au reste, la forme extraordinaire de cet habit, me paroît une preuve suffisante

1779.
Mars.

qu'elle vient d'*Europe*, sur-tout lorsque je vois qu'elle s'écarte de la forme générale des vêtements qu'emploient toutes les peuplades de la Tribu répandue sur les Terres de la Mer du Sud. Nous conjecturâmes qu'un vaisseau Flibustier ou Espagnol avoit fait naufrage aux environs de ces Isles & si l'on se rappelle que les navires Espagnols qui vont d'*Acapulco* à *Manille*, passent peu de degrés au Sud des Isles *Sandwich*, & qu'à leur retour ils passent peu de degrés au Nord de ces mêmes Isles, la supposition dont je viens de parler ne paroîtra point du tout invraisemblable.

» Le vêtement commun des femmes ressemble beaucoup à celui des hommes. Elles enveloppent leurs reins d'une piece d'étoffe qui tombe jusqu'au milieu des cuisses, & quelquefois, durant la fraîcheur des soirées, elles se montrèrent avec de belles étoffes qui flottoient sur leurs épaules selon l'usage des O-Taïtiennes. Le *pau* est un autre habit qu'on voit souvent aux jeunes filles c'est une piece de l'étoffe la plus légère & la plus fine, qui fait plusieurs tours sur les reins & qui tombe jusqu'à la jambe, de maniere qu'elle ressemble exactement à un jupon très-court. Leurs cheveux sont coupés par-derriere & ébouriffés sur le devant de la tête, comme ceux des O-Taïtiens & des Habitans de la *Nouvelle-Zélande*; elle diffèrent, à cet égard, des femmes des Isles de

Amis, qui toute sa lon
Karakakooa
trouvoient a
ils étoient r
le front, &
façon qu'ils f
» Outre le
parlé, les fe
rouge, dure
couronnes de
& un autre j
placent comm
est quelquefoi
leurs cheveux
la fois, le pre
ête. C'est un
un doigt, co
près les un
surface aussi de
en général, le
ent de cercle
qui sont très-v
nt déjà été de
» Quelques
ient sur les rs
gues, de pe
liment faites

Amis, qui laissent croître leur chevelure dans toute sa longueur. Nous vîmes à la Baie de *Karakakooa*, une femme dont les cheveux se trouvoient arrangés d'une manière singulière : ils étoient relevés par-derrière, & ramenés sur le front, & ensuite repliés sur eux-mêmes, de façon qu'ils formoient une espèce de petit bonnet.

» Outre les coilliers de coquillage dont j'ai déjà parlé, les femmes en ont d'autres d'une baie rouge, dure & luisante. Elles ont d'ailleurs des couronnes de fleurs sèches de la mauve d'*Inde*, & un autre joli ornement appelé *eraie*, qu'elles placent communément autour de leur cou, & qui est quelquefois attaché comme une guirlande à leurs cheveux; il y en a qui en portent deux à la fois, le premier au cou, & le second sur la tête. C'est une espèce de *palatine* de l'épaisseur d'un doigt, composée de petites plumes tressées près les unes des autres, qu'elles offrent une surface aussi douce que celle du plus beau velours: en général, le fond est rouge, semé alternativement de cercles jaunes & noirs. Leurs bracelets, qui sont très-variés, & d'une espèce particulière, ont déjà été décrits plus haut.

» Quelques-unes des femmes d'*Atooi* portent sur leurs doigts, comme nous portons des bagues, de petites figures de bois ou d'ivoire poliment faites, & représentant une tortue. Je

1779-
Mars,

1779.
Mars.

laisse aux curieux, le soin de deviner pourquoi la tortue a obtenu cette distinction particulière. On remarque de plus un ornement de coquillages, disposés sur un fort réseau en plusieurs lignes. Ces coquillages se frappent les uns les autres quand on les remue : les hommes & les femmes qui veulent danser les attachent autour du bras, de la cheville du pied, ou au-dessous du genou. Ils remplacent quelquefois les coquillages par des dents de chien, & par une baie dure & rouge, qui ressemble à celle du houx.

» Il me reste à parler d'un autre ornement, si toutefois je puis lui donner ce nom. Il seroit difficile de le décrire bien exactement, on peut en voir la figure dans la grande Relation : c'est une espece de masque tirée d'une grosse gourde qui a des ouvertures pour les yeux & pour le nez : le dessus est chargé de petites baguettes vertes, qui de loin ressemblent à de jolies plumes ondoyantes, & des bandes étroites d'étoffe qu'on prendroit pour de la barbe, pendent de la partie inférieure. Nous n'avons vu que deux fois des hommes couverts de ce masque. Les Insulaires qui les portoient, arriverent à la hanche des vaisseaux en riant, & faisant des gestes de farceurs : nous jugeâmes que c'étoit une mascarade. Nous n'avons pu découvrir s'ils se servent de ces masques pour garantir leur tête des coups

de pierre, ob
s'ils les ex
eux publics,
dans les mas
Les Natu
ent plus des
dans leurs ma
les Insulai
des Amis,
s'en rappro
vivre en p
ent à deux ce
es près des
muniquent
général, ces
de la mer
chées, qui
de remparts
pieds de lo
ante-cinq fu
dues : la long
is, leur larg
èrement ouv
a dit qu'ell
s & aux étr
l'Isle.
Leur forme a
de oblongue

 1779.
 Mars.

de pierre, objet auquel ils semblent plus propres, s'ils les emploient dans quelques-uns de leurs lieux publics, ou enfin s'ils n'en font usage que dans les mascarades.

Les Naturels des Isles *Sandwich* se rapprochent plus des Habitans de la *Nouvelle-Zélande*, dans leurs manieres & dans leurs coutumes, que les Insulaires des Isles de la *Société*, ou des Isles *Amis*, dont ils se trouvent moins éloignés. Ils s'en rapprochent sur-tout par leur maniere de vivre en petites Bourgades ou Villages de deux cents maisons, qui sont bâties les unes près des autres, sans régularité, & qui communiquent entre elles par un chemin tortueux. En général, ces habitations sont flanquées, du côté de la mer, de murs en pierres mobiles & attachées, qui vraisemblablement leur tiennent lieu de remparts. Leur grandeur varie, de dix-huit pieds de longueur sur douze de large, à quarante-cinq sur vingt-quatre. Il y en a de plus grandes : la longueur de celles-ci est de cinquante-cinq, leur largeur de trente, & elles sont ordinairement ouvertes à l'une des extrémités. On a dit qu'elles étoient destinées aux voyageurs & aux étrangers qui font peu de séjour sur l'Isle.

Leur forme approche un peu de celle d'une oblongue de blé ou de foin : on s'en

1779.
Mars.

formera peut-être une idée plus exacte, en supposant le toit d'une grange, placé de manière à produire un faite élevé & aigu avec deux côtés très-bas, qu'il soit à peine possible de distinguer de loin : le bord du faite correspondant aux deux extrémités, rend ces habitations parfaitement closes dans le pourtour. Une herbe longue posée sur des perches menues, disposée avec une sorte de régularité, leur sert de couverture. L'entrée se trouve indifféremment à l'une des extrémités ou sur l'un des flancs ; c'est un trou oblong, si peu élevé, qu'il faut se traîner sur les genoux pour le passer ; il est souvent caché par un châssis de planches qui tient lieu de porte, mais comme le châssis ne porte pas sur des gonds, on est obligé de l'enlever toutes les fois qu'on veut entrer ou sortir. Le jour ne pénètre dans l'intérieur que par cette ouverture ; & quoique ces habitations si fermées offrent une retraite agréable dans les mauvais temps, elles paroissent peu convenir à la chaleur du climat. Elles sont d'une propreté remarquable ; le plancher est couvert d'une herbe sèche, sur laquelle les Natures étendent des nattes qui leur tiennent lieu de sièges & de lits : on apperçoit à l'une des extrémités, une espèce de banc de trois pieds de hauteur, où se trouvent les ustensiles du ménage. La liste de ces meubles est très-courte. elle

composée
dans lesque
qui contien
un lambeau
rales & à
nombre de
grandeurs.
» J'ajoute
mités, les n
qu'il y a des
de nuit, qu
des Chinois.
belles, sont
d'une jolie p
occupées par
ils mangent
pendant la jo
des flancs des
escarpés, plu
parurent habi
en sermoit l'es
de pierre qu
que nous ay
des lieux de
parqu'ils sont
» Les class
principalemen
sur-tout des

1779.
Mars.

composée de citrouilles dont ils font des vases dans lesquels ils mettent de l'eau, & des paniers qui contiennent leurs vivres & d'autres choses; un lambeau de citrouille sert de couvercle à ces vases & à ces paniers. Il faut y ajouter un petit nombre de plats & d'assiettes de bois de diverses grandeurs.

» J'ajouterai qu'on trouve, à l'une des extrémités, les nattes sur lesquelles ils couchent; & qu'il y a des coussins de bois, ou des escabelles de nuit, qui ressemblent parfaitement à ceux des Chinois. Quelques-unes des maisons les plus belles, sont précédées d'une cour, environnée d'une jolie palissade, & de cabanes plus petites, occupées par les Domestiques. Communément ils mangent & ils se reposent dans cette cour pendant la journée. Nous remarquâmes aussi, sur les flancs des collines, & au milieu des rochers escarpés, plusieurs trous ou cavernes qui nous parurent habitées; mais comme un ouvrage d'osier fermoit l'entrée, & que nous vîmes un rempart de pierre qui-traversoit l'intérieur de la seule que nous ayions visitée, je pense que ce sont les lieux de retraite, qui leur offrent un asile, lorsqu'ils sont attaqués par l'ennemi.

» Les classes inférieures du peuple mangent principalement du poisson & des végétaux, & surtout des ignames, des patates douces, du

1779.
Mars,

tarrow, des bananes, des cannes de sucre, & du fruit à pain. Les insulaires d'un rang plus élevé y ajoutent de la chair de cochon & de chien apprêtée de la même manière qu'aux Isles de la Société : ils se nourrissent aussi de volailles qui sont domestiques comme les nôtres, mais qui ne sont ni abondantes ni fort estimées. Le fruit à pain, & les ignames, étoient peu communs lors de notre première relâche, & on en faisoit cas, ainsi qu'on prise les choses rares. Il n'en fut pas de même à l'époque de notre seconde visite & il est très-probable que ces végétaux, croissant pour l'ordinaire dans l'intérieur du pays, la brièveté de notre séjour à la Baie de *Wymoa* ne donna pas aux Naturels le temps de nous en apporter. Ils salent leur poisson, & ils le conservent dans des gourdes, non, comme nous l'imaginâmes d'abord, pour se ménager des provisions dans les temps de disette, mais parce qu'ils aiment mieux les alimens salés ; car nous reconnûmes que les *Erees*, eux-mêmes, avoient coutume de saler également des morceaux de cochon, & que c'étoit pour eux une grande friandise.

» Leur cuisine est précisément de l'espèce de celle qu'on a déjà décrite en parlant des autres Isles de la Mer du Sud, & quoique le Capitaine Cook se plaigne de l'aigreur de leurs pudding

de *tarrow*,
Baie de *Ka*
noissance, le
& déclarer q
eurs, même
ependant, c
part de conse
à l'exemple d
une pâte aig
plaisir pour n
utile secret,
reconnoissance
dont ils nous
ment propres d
vous que leur
animales & v
notre. Les Ch
boire une lique
les femmes ne
& l'usage du po
espèces de bana
a déjà dit. Elle
vous du cocho
ves, & nous
de la tortue, ou
ont défendues
» Il y a lieu
une manière

1779.
Mars.

de *tarrow*, on nous en a servi de si bons à la Baie de *Karakakooa*, que je dois, par reconnaissance, les justifier sur ce reproche général, & déclarer que je n'en ai jamais mangé de meilleurs, même aux Isles des *Amis*. Il faut remarquer cependant, qu'ils n'avoient pas encore imaginé l'art de conserver le fruit à pain, & d'en faire, à l'exemple des Habitans des Isles de la *Société*, une pâte aigrelette appelée *mahie*: ce fut un plaisir pour nous de pouvoir leur apprendre ce utile secret, & de leur témoigner ainsi notre reconnaissance, des soins hospitaliers & généreux dont ils nous avoient comblés. Ils sont extrêmement propres dans leurs repas, & nous convinmes nous que leur maniere d'apprêter les nourritures animales & végétales est fort supérieure à la nôtre. Les Chefs commencent leurs repas, par boire une liqueur tirée de la racine de poivre. Les femmes ne mangent pas avec les hommes, & l'usage du porc, de la tortue, & de quelques especes de bananes, leur est interdit, ainsi qu'on a déjà dit. Elles consentirent bien à manger avec nous du cochon, mais elles craignirent d'être malades, & nous ne pûmes les déterminer à goûter de la tortue, ou des especes de bananes qui leur sont défendues.

Il y a lieu de croire qu'ils passent leur temps d'une maniere très-simple & peu variée. Ils se

1779.
Mars.

levant avec le soleil, & après avoir joui de la fraîcheur du matin, ils vont se reposer quelques heures. La construction des pirogues & des nattes occupe les *Eracs*; les femmes fabriquent les étoffes, & les *Towtows* sont chargés sur-tout du soin des plantations & de la pêche. Divers amusemens remplissent leurs heures de loisir. Les jeunes garçons & les femmes aiment passionnément la danse; & les jours d'appareil, ils ont des combats de lutte & de pugilat, bien inférieurs à ceux des Isles des *Amis*, comme on l'a observé plus haut.

» Leurs danses ressemblent beaucoup plus à celles des Habitans de la *Nouvelle-Zélande*, qu'à celles des O-Taïtiens ou des Naturels des Isles de *Amis*. Elles sont précédées d'une chanson, d'un mouvement lent & grave, à laquelle toute la troupe prend part en remuant les jambes, en se frappant doucement la poitrine, avec des mouvemens & des attitudes qui ont beaucoup d'aisance & de grace; ainsi, elles se rapprochent en tous points de celles des Isles de la *Société*. Lorsque ce prélude a duré dix minutes, l'air & les gestes prennent par degrés un mouvement plus vif qui augmente jusqu'à ce que les Acteurs puissent plus en soutenir la fatigue: cette partie du spectacle se retire en entier à la *Nouvelle-Zélande*; &, dans l'une & dans l'autre

celui qui s'a
est réputé le
néanmoins, c
danse; que la
celle des petit
aux Isles des
être d'une ma
pagnement de
du corps, qu
façon agréable
rateurs de plu
appareils à ceux

il est probabl
danses, exéc
bonnes des de
» Leur musi
grossiere, car
diverses grande
meaux, ni inst
s'ils cha

(e) Comme des
cont beaucoup
parties, & que ce
lèvement, je regr
positives.

Le Capitaine Bur
es Troupes de la
Musique, croien

1779.
Mars.

celui qui s'agite le plus & le plus long-temps, est réputé le meilleur Danseur. Il faut observer, néanmoins, que les femmes seules figurent cette danse; que la danse des hommes est à-peu-près celle des petits groupes d'Acteurs que nous vîmes aux Isles des *Amis*, & qu'on l'appelleroit peut-être d'une manière plus convenable, un accompagnement de la musique, formé de mouvemens du corps, qui s'accordent avec les notes d'une façon agréable; mais, comme nous fîmes spectateurs de plusieurs combats à coups de poing, pareils à ceux qu'on exécute aux Isles des *Amis*, il est probable qu'ils ont aussi leurs grandes danses, exécutées par une multitude de personnes des deux sexes.

» Leur musique instrumentale est aussi plus grossière, car si l'on excepte des tambours de diverses grandeurs, ils n'ont ni flûtes, ni chalumeaux, ni instrumens d'aucune espèce. Mais les airs qu'ils *chantent en parties* (a), & qu'ils

(a) Comme des personnes très-versées dans la Musique, disent beaucoup que les Naturels des Isles *Sandwich* chantent en parties, & que ce fait seroit très-curieux, si on le démontreroit clairement, je regrette de ne pouvoir en donner des preuves positives.

Le Capitaine Burney, & M. Phillips, aujourd'hui Capitaine des Troupes de la Marine, qui l'un & l'autre savent assez bien la Musique, croient que ces Insulaires chantoient en parties:

1779.
Mars.

accompagnent d'un mouvement doux des bras, de la même maniere que les Naturels des Isles des *Amis*, sont d'un effet agréable.

» Les Naturels de ces Isles jouent beaucoup. Ils ont un jeu qui ressemble singulièrement à notre jeu de dames; mais si l'on peut en juger d'après le nombre des cases, il est bien plus compliqué. Le damier a environ deux pieds de longueur, & il est divisé en deux cents trente-huit cases, disposées sur dix-sept lignes; ils emploient de petits cailloux blancs & noirs qu'ils font marcher d'une case à l'autre.

c'est-à-dire, que plusieurs d'entre eux chantoient ensemble sur différens tons, qui formoient une harmonie agréable.

Selon le rapport de ces Messieurs, les Naturels des Isles des *Amis* étudioient leur rôle avant de le jouer en public; & ils savoient que les tons différens sont utiles à l'harmonie; ils répétoient leurs compositions en particulier, & ils rejetoient les mauvaises voix, avant de se donner en spectacle à ceux qu'ils supposoient juges de leurs talens en Musique.

Dans leurs concerts réguliers, chaque homme avoit un bambou dont il frappoit la terre: ces bambous étoient de différentes longueurs, & rendoient des tons différens: chacun des Acteurs aidé par le son de cet instrument, répétoit le ton de son bambou en y adaptant des paroles, & le faisant à son gré bref ou long. De cette maniere, ils chantoient en chœur, & non-seulement l'octave l'un de l'autre, selon la nature de leurs voix, mais en formant des accords qui ne déplaisoient point à l'oreille.

Il ne sera pas aisé de répondre à ces faits par des raisonnemens; d'un autre côté, il n'est pas vraisemblable qu'une peuplade grossiere soit arrivée par hasard, à un degré de perfection dans la Musique, auquel nous croyons qu'on ne peut parvenir qu'à force

» Ils ont un
une pierre sou
l'un d'eux chif
difficile de dis
l'Adversaire fi
de l'étoffe, où
beaucoup à par
en fait contre
portion varie s
l'habileté des J
» Les jeunes
nement les co

mode, & lorsqu'on
une composition mu
l'imodistes de cam
comme le premier d
plusieurs parties
exécution qu'on rem
beaucoup de temps
tribu à demi-barbar
ens dont on n'est p
ous leurs raffinement
la terre le plus anci
Si le Capitaine Bu
qui fait le mieux la t
pe chantent les Na
et Européens avoie
ous aucun doute su
bles, je pense qu'i
connoissent ou ne c
leur que la questio

« Ils ont un autre jeu qui consiste à cacher une pierre sous un grand morceau d'étoffe que l'un d'eux chiffonne, de manière qu'il est très-difficile de distinguer où se trouve la pierre. L'Adversaire frappe avec un bâton, la partie de l'étoffe, où il la suppose ; & comme il y a beaucoup à parier qu'il ne rencontrera pas juste, on fait contre lui des gageures, dont la proportion varie selon l'opinion qu'on se forme de l'habileté des Joueurs.

« Les jeunes garçons & les filles aiment extrêmement les courses, & les Spectateurs parient

1779.
Mars.

trouvé, & lorsqu'on connoit le système & la théorie sur lesquelles cette composition musicale est fondée. Ce misérable jargon de nos Philodistes de campagne, qu'on peut regarder, avec raison, comme le premier degré du contre-point, ou de l'art de chanter en plusieurs parties, ne peut lui-même, malgré la mauvaise réputation qu'on remarque dans nos Eglises, s'acquiescer qu'après beaucoup de temps & d'usage. On a donc peine à croire, qu'une tribu à demi-barbare soit arrivée naturellement à des combinaisons dont on n'est pas sûr que les Grecs & les Romains, avec tous leurs raffinemens en Musique, & les Chinois, le peuple de la terre le plus anciennement civilisé, aient fait la découverte.

Si le Capitaine Burney, fils de l'homme peut-être de ce siècle qui fait le mieux la théorie de la Musique, avoit noté les accords que chantent les Naturels des Isles *Sandwich*, & si les oreilles des Européens avoient pu supporter ces accords, il ne resteroit plus aucun doute sur ce fait ; mais, dans l'état où en sont les choses, je pense qu'il y auroit de la précipitation à assurer qu'ils connoissent ou ne connoissent pas le contre-point ; & j'ai bien peur que la question ne demeure indécidée.

1779.
Mars.

pour ou contre les Coureurs. J'ai vu un homme qui se déchiroit les cheveux, & qui se frappoit la poitrine, parce qu'il avoit perdu à l'une de ces courses trois haches, qu'il venoit d'acheter de nous, & qu'il avoit payées avec la moitié de ses richesses.

» Nous n'avions rencontré nulle part, d'aussi habiles Nageurs que les hommes & les femmes de ces Isles : ce n'est pas seulement par nécessité qu'ils s'adonnent à cet exercice, il leur offre un divertissement dont ils sont passionnés. Nous les avons vus à la Baie de *Karakakooa*, s'y livrer d'une manière qui nous parut très-dangereuse & fort extraordinaire, & qui mérite une description particulière.

» Le ressac qui bat la côte autour de la Baie se prolonge à environ cent cinquante verges du rivage ; les vagues renfermées dans cet espace s'accumulant par le peu de profondeur de la mer se brisent contre la greve, avec une violence prodigieuse. Lorsque par un temps orageux, ou par une très-grosse houle, l'impétuosité du ressac est parvenue au dernier degré, ils profitent de ce moment, pour goûter les plaisirs de ce jeu dont voici les détails. Vingt ou trente hommes prennent chacun une longue planche étroite & arrondie aux extrémités, & ils partent ensemble de la côte. Ils plongent par-dessous la première

vague qu'ils ren-
par cette vague
se hâtent de nag
dans la haute r
seconde vague q
elle, ainsi qu'av
strulté consiste
plonger dessous
ils sont pris par
d'une façon vio
besoin de toute
scrafés contre :
efforts multiplié
ressac, ils trouve
placent enfin sur
regagner le riv
de vagues, dont
plus grosse que
plus loin que les
espace interméd
de placer au fom
vers la greve av
leur arrive de se
mes plus petite
de la terre, ou
commet de la vag
leur planche dans
ont exposés à l

vague qu'ils rencontrent; se laissant ensuite rouler par cette vague, ils reparoissent au-delà, & ils se hâtent de nager, afin de se porter plus avant dans la haute mer. Ils plongent par-dessous la seconde vague qui arrive, & ils tournoient avec elle, ainsi qu'avec la première. La grande difficulté consiste à saisir l'instant favorable pour plonger dessous; car s'ils le laissent échapper, ils sont pris par le reffac, & rejetés en arrière d'une façon violente, & dans ce cas, ils ont besoin de toute leur adresse, pour n'être pas brisés contre les rochers. Quand, après ces efforts multipliés, ils sont parvenus au-delà du reffac, ils trouvent la mer plus tranquille; ils se placent enfin sur leur planche, & ils se disposent à regagner le rivage. Le reffac étant composé de vagues, dont la troisième, toujours beaucoup plus grosse que les deux premières, s'avance plus loin que les deux autres, qui se brisent dans l'espace intermédiaire, leur premier objet est de se placer au sommet de celle-ci, qui les pousse vers la greve avec une rapidité étonnante. S'il leur arrive de se placer mal-adroitement sur les vagues plus petites, qui se brisent avant d'atteindre la terre, ou s'ils ne peuvent maintenir au sommet de la vague, sur laquelle ils se trouvent, leur planche dans une position convenable, ils sont exposés à la fureur de la vague qui suit,

1779.
Mars.

1779.
Mars.

& pour l'éviter, ils sont réduits à plonger dans un nouveau, & à regagner l'endroit d'où ils sont partis. Ceux qui parviennent à atteindre la côte ont encore à affronter un dernier péril, le plus grand de tous. Le rivage étant défendu par une chaîne de rochers, qui offrent çà & là une petite ouverture, il faut qu'ils fassent passer leur planche par une de ces ouvertures, ou s'ils n'en viennent pas à bout, il faut qu'ils la quittent avant de gagner les rochers, & que replongeant dans la vague, ils retournent sur leurs pas, afin de mieux prendre leurs dimensions. Cette mal-adresse entraîne une sorte de honte; elle entraîne de plus, la perte de la planche que j'ai vu souvent, non sans frayeur, mise en pièces, au moment où l'Insulaire la quittoit. Leur hardiesse & leur dextérité, dans ces manœuvres difficiles & dangereuses, nous étonnerent extrêmement, & il faut presque en avoir été le témoin pour les croire.

» Un accident qui se passa sous nos yeux prouve qu'ils sont familiarisés de bonne heure avec ces sortes de dangers; qu'ils ne leur inspirent plus de frayeur, & qu'ils les affrontent sans aucune peine. Une pirogue qui portoit une femme & sa petite famille chavira; l'un des enfans, qui, je crois, n'avoit pas plus de quatre ans, parut enchanté; il nagea d'un air joyeux;

D
cent passes au
moment où on l
» Outre les a
petits enfans
oup, & qui n'
prennent un b
pointée aux deu
extrémités, &
peu-près d'un
de feuilles
ils la saisissent
la rejettent to
abrefaut à la c
urner leur bâton
ut de la chevil
saisissent tour-à-t
temps considéra
ne montrent p
ond jeu de ia m
certain nombre
rier, & ils les re
ons vu une multi
si, avec cinq bo
Iles des Amis
Les méthodes
e suivent les Ha
Mer: du Sud, se
reste peu de ch

cent passes autour de l'embarcation, jusqu'au moment où on la releva.

1779.
Mars.

» Outre les amusemens que j'ai déjà décrits, les petits enfans en ont un qui les occupe beaucoup, & qui n'annonce pas peu de dextérité. Ils prennent un bâton court, garni d'une cheville pointée aux deux bouts, qui le traverse à une des extrémités, & qui déborde de chaque côté, peu-près d'un pouce : ils jettent en l'air une boule de feuilles vertes, assujéties par des fils, & ils la saisissent avec la pointe de la cheville ; ils la rejettent tout de suite, en donnant un rebondissement à la cheville, & après avoir fait tourner leur bâton, ils la rattrapent avec l'autre bout de la cheville ; de cette maniere, ils la saisissent tour-à-tour par les deux bouts, pendant un temps considérable, & sans jamais la manquer. Ils ne montrent pas moins d'adresse dans un second jeu de la même espece : ils jettent en l'air un certain nombre de boules dont je viens de parler, & ils les ressaisissent successivement ; nous avons vu une multitude de petits enfans s'exercer ainsi, avec cinq boules à la fois. Les jeunes gens des Isles des *Amis* connoissent ce jeu.

Les méthodes de culture & de navigation, que suivent les Habitans des différentes Isles de la Mer du Sud, se ressemblent beaucoup, & il n'y a guère de chose à dire sur cette matiere.

1779.
Mars.

» La longueur des pirogues d'*Atooi* est en général de vingt-quatre pieds ; une seule piece de bois , ou un tronc d'arbre , creusé d'un pouce ou d'un pouce & demi , & terminé en pointe à chaque extrémité , en compose le fond. Les flancs présentent trois planches , chacune d'environ un pouce d'épaisseur , ajustées & liées au fond d'une maniere très-exacte. Les extrémités de l'avant & de l'arriere sont un peu élevées , affilées & taillées à-peu-près en coin , avec cette différence qu'elles s'aplatissent brusquement , de maniere que les planches qui forment les côtés , sont appliquées l'une contre l'autre sur toute leur surface , l'espace au moins d'un pied. Comme elles n'ont pas plus de quinze ou dix-huit pouces de largeur , celles qui vont seules (car ils en amarrent quelquefois deux ensemble , ainsi que sur les autres Isles) ont des balanciers d'une forme & d'une disposition si judicieuses , que je n'en avois jamais vu d'aussi heureusement imaginées , dit M. Cook : ils les manoeuvrent avec des pagaies pareilles à celles que nous avions rencontrées ordinairement. Quelques-unes ont une voile triangulaire , légère , semblable aux voiles des Isles de *Amis* , enverguée à un mât & à un boute-hors ; les cordes employées dans leurs embarcations & les cordes plus petites dont ils se servent dans leurs pêches , sont fortes & bien faites.

» Les embarcations de ce genre , sont plus grandes que nous ne sommes accoutumés à elle appartenant à ce pays. Elles ont dix-huit à vingt pieds de longueur & de profondeur , & sont composées de deux ou trois planches. Tous les habitants de ce pays ont une seule planche d'annonciation commune. Elle est faite de l'étoffe de *O-Taiï* & à quelques-uns d'entre eux ils se servent de l'étoffe de celui des Isles de *Amis* ; mais ils ont une supériorité dans les couleurs & dans les desseins avec lesquels ils se servent de ces étoffes , ou de ces modes dans une partie de la *Chine* ; les desseins qui sont excepté le rouge brillantes , mais

est en , Les embarcations des autres Isles de ce
 de piec groupe , sont précisément les mêmes : la plus
 n pouc grande que nous ayions apperçue étoit double ,
 n point & elle appartenoit à Terreoboo ; elle avoit
 nd. Le cinquante-dix pieds de longueur , trois & demi
 'enviro de profondeur , & douze de large , & elle étoit
 au fon composée de deux arbres.

de l'avan » Tous les ouvrages mécaniques de cette
 effilées & peuplade annoncent une grace & une adresse
 inférieure peu communes. Leur principale manufacture est
 manier celle d'étoffes : ils tirent leurs étoffes du *Morus-*
 rés , for *perparyifera* , fans doute , selon le procédé qu'on
 toute le fait à *O-Taïti* & à *Tongataboo* , car nous achetâmes
 comme elle quelques - uns des morceaux de bois sillonnés ,
 pouces d dont ils se servent pour battre cette plante. Le
 a amarre tissu de l'étoffe , quoique plus épais , est inférieur
 e sur le celui des étoffes des Isles de la *Société* ou des
 forme d'elles des *Amis* ; mais les Insulaires d'*Atooi* dévelop-
 n'en avoient une supériorité de goût dans l'application
 inées , d'elles couleurs & des peintures , & ils en varient
 es pagaies des desseins avec une richesse d'imagination sur-
 rencontrés prenante. En voyant un certain nombre de pieces
 voile tria de ces étoffes , on supposeroit qu'ils ont pris leurs
 es Isles de modes dans une boutique remplie des plus jolies
 oute-hors-toiles de la *Chine* & de l'*Europe* ; ils ont d'ailleurs
 arcarations des desseins qui leur sont particuliers. Au reste ,
 vent dan excepté le rouge , leurs couleurs ne sont pas
 s. brillantes , mais on est étonné de la régularité

 1779.
 Mars.

1779.
Mars.

des figures & des rayures ; & , si j'en juge d'après ce que nous avons remarqué , ils ne paroissent pas avoir de formes d'empreinte. Nous n'avons pas eu occasion de découvrir de quelle manière ils produisent leurs couleurs. Outre les étoffes bigarrées , ils en ont de toutes blanches , & d'autres d'une seule couleur ; celles-ci sont toutes tout d'un brun foncé & d'un bleu clair. En général , les pieces qu'ils nous vendirent avoient deux pieds de large , & quatre ou cinq verges de longueur ; une seule suffit pour leur *Maro* ou vêtement ordinaire : nous trouvâmes quelquefois des pieces réunies par une couture , procédé que nous n'avions pas observé aux Isles situées vers l'autre Tropicque ; leur couture est très-forte mais elle n'a rien d'agréable à l'œil. Ils ont aussi une étoffe particulière , qui ressemble à la toile cirée ; elle est huilée ou trempée dans une espèce de vernis , & elle doit résister assez bien à l'action de l'eau.

» Ils fabriquent une multitude de nattes blanches , qui sont très-fortes , souvent assez étendues & qui offrent un grand nombre de rayures rouges , & de losanges entrelacées ; il est vraisemblable qu'elles leur servent quelquefois d'habits car ils les mettoient sur leur dos , lorsqu'ils les proposoient en vente. Ils en font d'autres plus grossières , unies & également fortes ; ils les

portent sur le
de lits.

» Ils peignent
rouilles des
autres figures

que nous avons vu

à Nouvelle-Zélan

de vernir , car

peintes , font cha

ux nôtres ; ils

ance glutineuse

carbre , appelé

es vases & les

voient l'ava ; ce

mais , que s'ils av

des Tourneurs ,

» Les jattes de

ava , sont les o

us curieux que

seconde relâche

ent de huit ou

ment rondes ,

quelquefois quatr

et différentes at

qui reposent su

es au-dessus de

de & les mains

épaules. On

posent sur le plancher, & elles leur tiennent lieu de lits.

« Ils peignent en noir sur l'écorce de leurs citrouilles des lignes ondulées, des triangles, & d'autres figures qui produisent un bon effet : nous avons vu des peintures de cette espèce à la Nouvelle-Zélande. Ils paroissent connoître l'art de vernir, car quelques-unes des citrouilles peintes, sont chargées d'une sorte de vernis pareil aux nôtres ; ils se servent d'ailleurs d'une substance glutineuse pour coller ensemble deux corps. Un arbre, appelé *Etooa* ou le *Cordia*, leur fournit des vases & les jattes de bois dans lesquels ils boivent l'*ava* ; ces vases & ces jattes sont aussi polis, que s'ils avoient été faits dans l'atelier des Tourneurs, & peut-être mieux polis.

« Les jattes dans lesquelles les Chefs boivent l'*ava*, sont les ouvrages du premier genre, les plus curieux que nous ayons vus durant notre seconde relâche : leur diamètre est communément de huit ou dix pouces : elles sont parfaitement rondes, & très-bien polies : trois, & quelquefois quatre petites figures humaines, qui sont dans différentes attitudes, les supportent. Il y en a quelques-unes qui reposent sur les mains des figures, étendues au-dessus de la tête ; d'autres posent sur la tête & les mains, & d'autres sont appuyées sur les épaules. On m'a dit que la proportion de

1779.
Mars.

1779.
Mars.

pouces de longueur, & ils ressemblent à un petit poisson; une touffe de plumes attachée à la tête & à la queue, tient lieu d'amorce. Ceux dont ils se servent pour prendre les requins sont très-grands, car leur longueur est en général de six ou huit pouces. Leur force & leur beauté ont de quoi surprendre, quand on songe à la matière dont on les tire, & en effet, nous avons reconnu en les essayant, qu'ils sont fort supérieurs aux nôtres.

» Leurs lignes de pêche, les cordes avec lesquelles ils font des filets & d'autres ouvrages, sont différens degrés de finesse : ils les tirent de l'écorce du *touta*, ou de l'arbre à étoffe, qu'ils tirent d'une manière égale dans tous les points, ainsi que nous tordons nos fils, & ils peuvent ainsi les rendre aussi longues qu'il leur plaît. Ils ont une espèce de petite corde plus fine encore, qu'ils tirent de l'écorce d'un petit arbrisseau appelé *areemah* : ils font les plus belles avec des cordes de ce genre; mais ils ne se servent de ces dernières que dans les choses d'ornement. Ils fabriquent des cordes, avec l'enveloppe fibreuse de la noix de coco, des cordages plus gros, qu'ils consomment sur leurs pirogues. Nous achetâmes quelques-uns de ceux-ci pour notre usage, & nous en trouvâmes très-bons pour de petites manœuvres courantes. Ils fabriquent de plus une

1779.
Mars.

autre espece de cordage qui est plat, & extrêmement fort : ils l'emploient sur-tout à attacher la toiture de leurs maisons, & ce qu'ils veulent serrer d'une maniere solide. Cette dernière n'est pas cordonnée, comme les premières especes ce sont les parties fibreuses de l'enveloppe de noix de coco, tressées avec les doigts, selon la méthode que suivent nos Matelots pour travailler les pointes des garcettes de ris.

» Ils se servent beaucoup de leurs gourdes, qui sont d'une grandeur si prodigieuse, que quelques-unes contiennent de dix à douze gallons, & afin de les rendre plus propres à l'usage qu'ils en veulent faire, ils leur donnent différentes formes pour cela, ils les enveloppent de bandages tant qu'elles sont encore sur pied. Ainsi, ils leur donnent la forme oblongue & cylindrique, par laquelle qu'elles renferment plus aisément leur equipage de pêche. D'autres ont la forme d'un plateau, celles-ci contiennent leur sel, leurs provisions salées, leurs puddings, leurs végétaux, &c. Ces deux especes ont de jolis couvercles qui ferment bien exactement, & qui sont de la même matière. D'autres ont précisément la forme d'une bouteille qui a un long col; ils y gardent leur eau. Au moyen d'un fer chaud, ils en alterent la surface, de façon qu'on les croiroit peintes, & qu'ils semblent avoir tracé des desseins élégans & agréables.

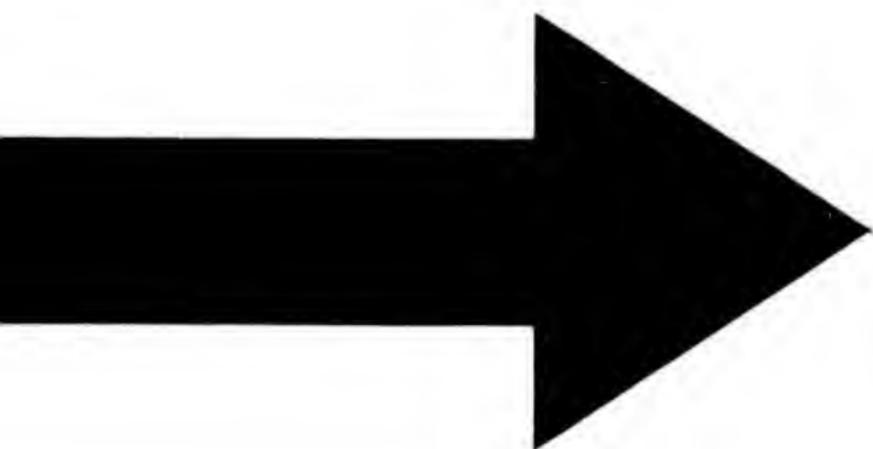
» Parmi les
wich, il ne fa
ce sel est très
abondamment
sont des quarr
de longueur &
terre sur une pr
revêtues d'argi
pierre, près de
conduit l'eau sa
remplis, & le
poration. Le se
à Oneheow, lo
brun & sale; ma
mes ensuite à la
d'une excellente
une quantité co
nous employâmes
remplîmes toute
seule en embarq
» Des piques
des massues & d
mens de guerre.
& solide, qui re
jou, & il y en a
ont de six à huit
bien polies, &
peu depuis l'extr

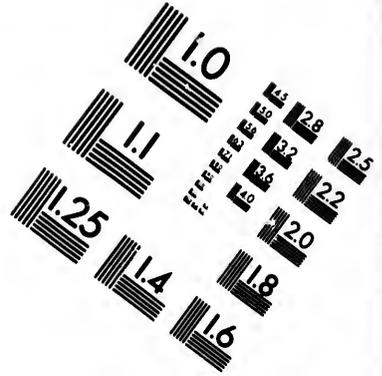
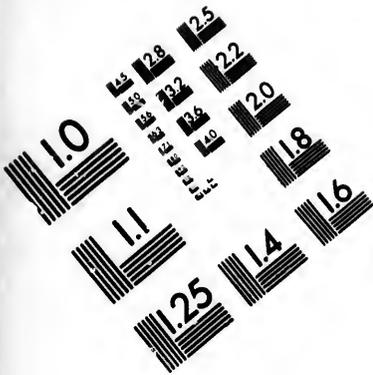
» Parmi les arts des Habitans des Isles *Sandwich*, il ne faut pas oublier celui de faire du sel : ce sel est très-bon, & nous nous en fournîmes abondamment durant notre relâche. Leurs salines sont des quarrés, en général, de six ou huit pieds de longueur & de largeur, elles sont creusées en terre sur une profondeur d'environ huit pouces, & revêtues d'argile. On les établit sur une couche de pierre, près de la laisse de la mer haute; on y conduit l'eau salée par de petits fossés qui en sont remplis, & le soleil opere promptement l'évaporation. Le sel que nous achetâmes à *Atooi* & à *Oneheow*, lors de notre premier séjour, étoit brun & sale; mais celui que nous nous procurâmes ensuite à la Baie de *Karakakooa*, étoit blanc, d'une excellente qualité, & nous y en trouvâmes une quantité considérable. Outre la portion que nous employâmes à la salaison du porc, nous en remplîmes toutes nos barriques, & la *Résolution* seule en embarqua seize poinçons.

» Des piques, des dagues appelées *pahooas*; des massues & des frondes, forment leurs instrumens de guerre. Les piques sont d'un bois dur & solide, qui ressemble beaucoup au bois d'acajou, & il y en a de deux especes. Les premières ont de six à huit pieds de longueur, elles sont bien polies, & leur épaisseur augmente peu-à-peu depuis l'extrémité, jusqu'à environ un demi-

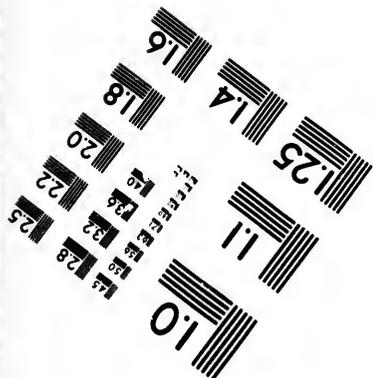
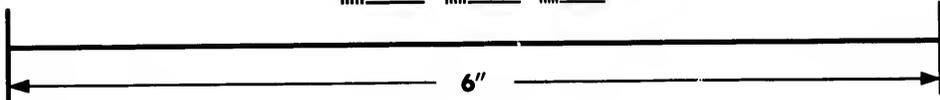
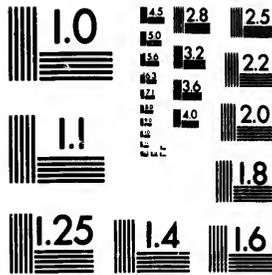
1779.
Mars.







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

ES 28
ES 32
ES 36
ES 22
ES 20
ES 18

ES 10
ES 12
ES 15

1779.
Mars.

pied de la fleche , laquelle se termine brusquement en pointe , & se trouve garnie de cinq ou six rangs de barbes. Il n'est pas hors de vraisemblance qu'ils s'en servent quelquefois comme d'une javeline. Les secondes qui , en général , composoient l'armure des guerriers d'Owhyhee & d'Atooi , ont douze ou quinze pieds de longueur , & au lieu d'être barbelées , elles se terminent , vers la pointe , de la même maniere que leurs dagues.

» La dague , ou le *pahooa* , est d'un bois noir & lourd , qui ressemble à l'ébene. Sa longueur est d'un à deux pieds : le manche est traversé d'un cordon , par lequel les Naturels la suspendent à leur bras. Le Lecteur , en jetant les yeux sur la figure VI de la planche LXVII de la grande Relation , verra quelle est sa forme.

» Les massues sont indifféremment de plusieurs sortes de bois ; le travail en est grossier & il y en a de diverses formes & de diverses grosseurs.

» Les frondes n'ont rien de particulier , & l'on ne plaçoit pas la pierre sur un morceau de natte , au lieu de la placer sur un morceau de cuir , elles ne différoient point du tout de nos frondes ordinaires.

» Il est évident que les Naturels de ces Isles sont divisés en trois classes. Les *Erees* , ou les

Chefs de c
l'un d'eux e
pelle à Ow
premier de
due , & le s
obligé de se
signification
dormir en sa
posée de ceu
sans aucun po
tiques qui n'o
troisieme.

» Si je vou
mination de ce
ois de la strie
de cette natu
conjectures les
trai donc de r
té les témoins
tels je crois
suivite au Lec
ée de la nat
sandwich.

» La maniere
aboo d'Owhy
de sa premiere a
il étoit revê
s-grande dig

Chefs de chaque district, forment la premiere : l'un d'eux est supérieur aux autres, & on l'appelle à *Owhyhee*, *Eree-Taboo* & *Eree-Moee* : le premier de ces noms annonce son autorité absolue, & le second indique que tout le monde est obligé de se prosterner devant lui, ou, selon la signification de ce terme, de se coucher pour dormir en sa présence. La seconde classe est composée de ceux qui paroissent avoir des propriétés sans aucun pouvoir. Les *Towtows*, ou les domestiques qui n'ont ni rang ni propriété, forment la troisième.

Si je voulois établir un systême sur la subordination de ces classes entre elles, je m'écarterois de la stricte vérité qui, dans les ouvrages de cette nature, est plus satisfaisante que les conjectures les plus ingénieuses. Je me contenterai donc de rapporter les faits dont nous avons été les témoins, & d'indiquer les détails sur lesquels je crois qu'on peut compter. Je laisserai ensuite au Lecteur, le soin de se former une idée de la nature du gouvernement des Isles *Sandwich*.

La maniere dont *Terreeoboo*, ou l'*Eree-Taboo* d'*Owhyhee* fut reçu à *Karakakooa*, lors de la premiere arrivée, nous annonça clairement qu'il étoit revêtu d'un grand pouvoir & d'une très-grande dignité. Nous vîmes que tous les

1779.
Mars.

Naturels se prosternoient à l'entrée de leurs maisons : deux jours auparavant, les pirogues avoient été *taboôlées*, c'est-à-dire, qu'on leur avoit défendu de sortir, & cette défense subsista jusqu'au moment où elle fut levée par le Prince. Il revenoit de *Mowee*, dont il réclamoit la possession en faveur de son fils *Teewarro*, qui avoit épousé la fille unique du dernier Roi de cette Isle, & il faisoit pour cela, la guerre à *Tahee-Terree*, frere du Monarque défunt. La plupart de ses guerriers l'avoient suivi dans cette expédition, mais nous ne pûmes savoir si leur service avoit été volontaire, ou une sorte de vassalité qu'entraînent le rang & les propriétés dont ils jouissent.

» D'après ce que j'ai dit de *Kaoo* dans le Journal, à l'article du 2 & du 3 de Février, il est démontré qu'il leve des tributs sur les Chefs inférieurs.

» J'ai déjà remarqué que *Terree*, qui donne des ordres à *Owhyhee*, & *Perreorannee* qui commande à *Woahoo*, sont les deux Chefs les plus puissans de ces Isles. Les autres Isles plus petites sont soumises à l'un des deux. *Terreeoboo* réclamoit au nom de *Teewarro* son fils & son héritier présomptif, *Mowee* & ses dépendances ainsi que je viens de le dire; *Atooi* & *Onehoon* étoient gouvernés par les petits-fils de *Perreorannee*.

» Lorsque
fois, sur la
voit dans c
doit les dro
belle-fille; i
mis, & bat
que la dispu
doit posséde
vie; que T
Mowee, & c
la mort de T
trois Isles ve
Taheeterre.
sa soeur utéri
meurt sans en
passera au fil
reeoboo. Si
Insulaires n'o
cesseur; car
l'un desquels
d'une femme
se trouveron
droit à la suc
de voir la P
avoit laissée
Prince avoit
avoit eu deux
attaché.

» Lorsque nous arrivâmes, pour la première fois, sur la côte de *Mowee*, *Terreeoboo* se trouvoit dans cette Isle avec ses guerriers ; il défendoit les droits de sa femme, de son fils, & de sa belle-fille ; il avoit livré une bataille à ses ennemis, & battu *Taheeteree* : nous sûmes ensuite que la dispute s'étoit arrangée, que *Taheeteree* doit posséder les trois Isles voisines pendant sa vie ; que *Teewarro* est reconnu pour Chef de *Mowee*, & qu'il succédera au trône d'*Owhyhee* à la mort de *Terreeoboo*, & à la souveraineté de trois Isles voisines de *Mowee*, après la mort de *Taheeteree*. *Teewarro* avoit épousé depuis peu sa soeur utérine, ainsi qu'on l'a déjà dit, & s'il meurt sans enfans, le gouvernement de ces Isles passera au fils de *Kaihoora*, frere défunt de *Terreeoboo*. Si ce Prince mouroit sans enfans, les Insulaires n'ont pu nous dire quel seroit son successeur ; car les deux fils cadets de *Terreeoboo*, l'un desquels il aime passionnément, étant nés d'une femme qui n'est pas d'un rang supérieur se trouveront, par cela même, exclus de tout droit à la succession. Nous n'eûmes pas occasion de voir la Reine *Rora-Rora*, que *Terreeoboo* avoit laissée à *Mowee* ; mais j'ai raconté que ce Prince avoit à sa suite *Kaæe-Kaberaia*, dont il avoit eu deux enfans, & à laquelle il étoit fort attaché.

 1779.
Mars.

temps après, & je le présentai au Capitaine Cook, qui l'invita à dîner avec nous. Pareea entra tandis que nous étions à table : sa physionomie annonça combien il étoit indigné de le voir dans une position si honorable ; il le prit à l'instant même par les cheveux, & il alloit le traîner hors de la chambre : notre Commandant interposa son autorité, & après beaucoup d'altercations, tout ce que nous pûmes obtenir, sans en venir à une véritable querelle avec Pareea, fut que notre convive demeureroit dans la chambre, qu'il s'y asseyeroit par terre, & que Pareea le remplaçeroit à table. Pareea ne tarda pas à être traité aussi durement : lorsque Terreeoboo arriva pour la première fois à bord de la *Résolution*, Maiha-Maiha qui l'accompagnoit, trouvant Pareea sur le tillac, le chassa de la façon la plus ignominieuse : nous étions sûrs néanmoins que Pareea étoit un personnage d'importance.

« J'ignore jusqu'à quel point la propriété des classes inférieures de la Peuplade est à l'abri de l'avidité & du despotisme des grands Chefs ; mais il me semble qu'elle l'est en partie, car elle ne craint ni les voleurs particuliers, ni les gardes & sans montrer aucune crainte, non-seulement les plantations qui sont dispersées dans toute l'étendue du pays, mais leurs maisons, leurs bœufs & leurs étoffes. J'ai déjà dit que des

1779.
Mars.

1779.
Mars.

murailles séparent leurs champs cultivés, & qu'ils placent dans les bois de petits pavillons blancs par-tout où croissent des bananes sauvages; que ces petits pavillons servent de limites & de lignes de démarcation, ainsi que les touffes de feuilles au milieu des campagnes d'*O-Taïti*. Si ces faits ne sont pas des preuves, on peut du moins les regarder comme de fortes présomptions que le pouvoir des Chefs n'est point arbitraire en ce qui regarde les propriétés; qu'il est assez circonscrit & assez déterminé pour engager les classes inférieures à cultiver le sol, & à occuper des portions de terrain séparées les unes des autres.

» Nous n'avons pu recueillir que des détails imparfaits & peu étendus sur l'administration de la Justice. Lorsque quelques individus des différentes classes du Peuple ont des querelles entre eux, on renvoie la dispute pardevant un des Chefs qui est vraisemblablement le Chef du district, & la personne dont ils dépendent. Quand l'un des Chefs inférieurs a donné un sujet de plainte à un Chef d'un rang plus élevé, les premières impressions que reçoit le dernier paroissent être la mesure du châtiment du coupable; si celui-ci a le bonheur d'échapper aux premiers transports de la colere de son supérieur, il trouve le moyen par l'entremise d'un tiers, de composer pour son crime, en donnant une partie de ses biens &

les effets. No
point.

» La Relig
beaucoup à ce
les Amis. Les
les sacrifices,
mêmes dans l
ne les trois
seules de la r
les Sandwich
les multipliée
me des Terre
salle d'homme

trivions jamais
êtres, lorsqu
de *Kakooa* dan
cet Ordre s'a
ous parut sign
qui entraîna
les hommages
tion. Il est vr
voissent seules
erdece, ou du
principales fonc
oncle de Ka
absence de so
onies religieu
suffi qu'on ne l

& qu'il les effets. Nous ne favons rien autre chose sur ce point.

1779.
Mars.

La Religion des Isles *Sandwich* ressemble beaucoup à celle des Isles de la Société & des Isles des Amis. Les Morais, les Whattas, les idoles, les sacrifices, & les hymnes sacrés, sont les mêmes dans les trois groupes, & il paroît clair que les trois Tribus ont tiré leurs notions religieuses de la même source. Les cérémonies des Isles *Sandwich* sont, il est vrai, plus longues & plus multipliées; & quoiqu'il se trouve dans chacune des Terres de la Mer du Sud, une certaine classe d'hommes chargée des rites religieux, nous n'avions jamais rencontré de sociétés réunies de prêtres, lorsque nous découvrîmes les cloîtres de *Kakooa* dans la Baie de *Karakakood*. Le Chef de cet Ordre s'appeloit *Orono*, dénomination qui nous parut signifier quelque chose de très-sacré, & qui entraînoit pour la personne d'Omeeah, les hommages qui alloient presque jusqu'à l'adoration. Il est vraisemblable que certaines familles jouissent seules du privilège d'entrer dans le Sacerdoce, ou du moins de celui d'en exercer les principales fonctions. Omeeah étoit fils de Kaoo & oncle de Kaireekkea; ce dernier présidoit, en l'absence de son grand-pere, à toutes les cérémonies religieuses du *Morai*. Nous remarquâmes aussi qu'on ne laissoit jamais paroître le fils uni-

1779.
Mars.

que d'Omeeah, enfant d'environ cinq ans, sans l'environner d'une suite nombreuse, & sans lui prodiguer des soins tels que nous n'en avions jamais vu de pareils. Il nous sembla qu'on mettoit un prix extrême à la conservation de ses jours, & qu'il devoit succéder à la dignité de son pere.

» J'ai déjà dit qu'on accorda au Capitaine Cook le titre d'*Orono*, & tous les hommages qu'il entraîne : il est sûr d'ailleurs qu'ils nous regardoient en général comme des individus d'une race supérieure à la leur, & ils répéterent souvent que le grand *Eatooa* réside dans notre pays. Ils donnent le nom de *Koonoorakaiaie* à la petite figure dont j'ai parlé, comme de l'idole favorite du *Morai* de la Baie de *Karakakooa* ; ils nous offrirent que c'étoit le Dieu de *Terreeoboo*, & qu'il résidoit aussi parmi nous.

» Les *Morais*, l'intérieur & le dehors des maisons, offrent une variété infinie de ces figures auxquelles ils donnent différens noms : mais nous nous aperçûmes bientôt qu'ils en faisoient peu de cas, car ils en parloient avec mépris, & ils vouloient les échanger contre des bagatelles. Au reste, il y en avoit toujours une qui étoit en faveur, & à laquelle ils prodiguoient leurs hommages ; tant que duroit cette préférence, ils parloient avec une étoffe rouge ; ils battoient

amour, & i
de ; ils dépo
lumes rougès
peces ; ils lais
chien sur
vions.

» Quelques-
ent au fond
Karakakooa,
tion, où ils
aire qui étoit
des pieds ; elle
membres bie
parties bien p
nom de *Mae*
tres d'une form
présentoient le
arts, dont les
ms. Il y avoit
huttas, garnis
at aussi leurs m
telques & de
mbent aux *Pria*
» On a remar
e les Habitans
rent plusieurs
e le même usa
aux sont au no

 1779-
Mars;

ambour, & ils chantoient des hymnes devant
 le; ils déposoient à ses pieds des touffes de
 herbes rouges, & des végétaux de différentes
 espèces; ils laissoient pourrir un petit cochon ou
 un chien sur le *Whatta* qui se trouvoit aux
 environs.

Quelques-uns de nos Messieurs, qui descen-
 dirent au fond d'une Baie située au Sud de celle
 de *Karakakooa*, furent conduits dans une grande
 maison, où ils trouverent une figure humaine
 assise qui étoit appuyée sur ses doigts des mains
 sur ses pieds; elle avoit la tête penchée en arriere,
 ses membres bien proportionnés, & chacune de
 ses parties bien polie. Les Insulaires lui donnoient
 le nom de *Mau*: elle étoit environnée de treize
 statues d'une forme grossiere & contournée, qui
 représentoient les *Eatoos* de plusieurs Chefs
 morts, dont les Insulaires nous indiquèrent les
 noms. Il y avoit en cet endroit beaucoup de
Whattas, garnis de restes d'offrandes. Ils remplis-
 sèrent aussi leurs maisons d'une multitude d'idoles
 grotesques & de quelques-unes obscenes, qui res-
 semblent aux *Priapes* des anciens.

On a remarqué dans les premiers Voyages,
 que les Habitans des Isles de la Société & des Amis,
 ont plusieurs oiseaux; je suis porté à croire
 que le même usage est établi ici, & que les cor-
 beaux sont au nombre de ces oiseaux révérez;

1779.
Mars.

car j'en ai vu au village de *Kakooa*, qu'on me dit être des *Eatoos* : je voulus les acheter ; & non seulement les Naturels refuserent tout ce que leur en offris, mais ils m'avertirent de ne pas le faire de mal.

» On peut compter parmi les cérémonies religieuses, les prières & les offrandes que font les Prêtres avant de manger. Tandis qu'on prépare l'*ava*, boisson qui précède toujours les repas, la personne la plus qualifiée entonne une espèce d'hymne, & un, deux ou trois hommes de sa compagnie chantent en chœur, tandis que le danseur remue le corps & frappe des mains en mesure avec la voix des chanteurs. Lorsque l'*ava* est prêt, on en donne à tous ceux qui n'ont pas chanté ; ils tiennent des coupes remplies de cette liqueur, jusqu'à ce que chacun soit servi ; ils déclament ensuite en chœur & à haute voix, une phrase de chant, & ils boivent. Ceux qui n'ont pas chanté l'hymne, sont servis ensuite, & ils boivent en observant les mêmes cérémonies : si on trouve à l'assemblée quelqu'un d'un rang plus élevé, on lui présente la dernière coupe ; il boit quand il a chanté quelque temps seul, & la troupe lui a répondu & qu'il a versé par terre des gouttes d'*ava*. On découpe alors un morceau quelconque de la viande qui est apprêtée, & après l'avoir déposé avec des végétaux,

de l'imag
un hymne, le
quent une ce
ils boivent
pas.

» Selon le t
eux-mêmes, les
ains ici que su
ordé. Non-se
bles moyens
vant de livrer
es entreprises
est un peu dif
de plusieurs
est, & l'on n
hommes lorsque
supir. Si quelq
cet usage, le
bissent en aucu
en attaque à co
rencontre, le
les apporte n
cérémonie. Le
es captifs sacrif
est, que nous
de autour du fo
équimes de nou
illage de *Kowro*

On me dit qu'ils ont vu l'image de l'*Eatooa*, & après avoir chanté un hymne, le repas commence. Les Chefs pratiquent une cérémonie à-peu-près pareille lorsqu'ils boivent l'*Ava*, dans les intervalles de leur repas.

1779.
Mars.

« Selon le témoignage des Naturels du pays eux-mêmes, les sacrifices humains sont plus communs ici que sur aucune des Isles où nous avons été. Non-seulement ils recourent à ces abominables moyens au commencement d'une guerre, avant de livrer de grandes batailles & de former des entreprises importantes; mais la mort d'un chef un peu distingué, entraîne le sacrifice d'un grand nombre de plusieurs *Towtows*, selon la dignité du chef, & l'on nous apprit qu'on immoleroit dix hommes lorsque *Terreeoboo* rendroit le dernier soupir. Si quelque chose peut diminuer l'horreur de cet usage, les malheureuses victimes ne consentent en aucune manière le sort qui les attend. On les attaque à coup de massue, par-tout où on les rencontre, les infortunés qu'on a choisis, & on les apporte morts à l'endroit où doit se passer la cérémonie. Le Lecteur se souvient des crânes des captifs sacrifiés à la mort de l'un des grands chefs, que nous trouvâmes sur la balustrade établie autour du sommet du *Morai* de *Kakooa*. Nous acquîmes de nouvelles lumières sur ce sujet, au village de *Kowrowa*: ayant demandé à quoi ser-

1779.
Mars.

voit une petite portion de terrain enfermée par un mur de pierre, l'un des Insulaires nous répondit que c'étoit l'*Hereere*, ou le cimetiere du Chef; & en nous montrant l'un des angles, ajouta: » C'est ici que sont enterrés le *Tanga* » & la *Wahene-Taboo* «; c'est-à-dire, l'homme & la femme sacrifiés à ses funérailles.

» Ils s'arrachent quelques-unes des dents devant de la bouche, & on peut attribuer cet usage à la même cause. Nous rencontrâmes à peine un individu des dernières classes, & nous vîmes très-peu de Chefs qui n'eussent pas perdu une ou plusieurs de ces dents: nous comprîmes toujours que cette punition volontaire n'est pas comme l'amputation de l'une des jointures des doigts aux *Isles des Amis*, la suite d'un chagrin violent occasionné par la mort des personnes qui leur sont chères, mais un sacrifice propitiatoire, offert à l'*Eatooa*, afin d'écarter les dangers & les malheurs dont ils peuvent être menacés.

» Leurs idées, sur une vie future, nous sont bien peu connues. Lorsque nous leur demandâmes où vont les morts? ils nous répondirent communément que le souffle, qu'ils regardent comme l'âme, ou la partie immortelle de l'homme, retourne auprès de l'*Eatooa*. Nous multiplîâmes nos questions sur cette matière, & ils semblerent nous décrire un lieu particulier, où ils supposent

la demeure d
découvert s'il
ils y craignent

» J'ai prom
ballée du mot

avons remarqu
effets. Ayant

tion, entre les

la veille de l'arr
pondit que la E

ait eut lieu, d'a
nous procédâmes

Dans ces deux
ment à la défense

la plus scrup
les principes r

est pour l'auto
es environs de

où se trouvoient
par les petites ba

Naturels s'en tir
quoique cette e

par les Prêtres,
dit, quand nous

ne pas être arrêt
y a lieu de cr

deplaire détermi
nâmes vainement

la demeure des morts ; mais nous n'avons pas découvert s'ils y espèrent des récompenses , ou s'ils y craignent des châtimens.

1779.
Mars.

» J'ai promis au Lecteur , une explication détaillée du mot *Taboo*, & je vais dire ici ce que nous avons remarqué touchant son application & ses effets. Ayant demandé pourquoi la communication, entre les Naturels & nous, étoit défendue la veille de l'arrivée de *Terreeoboo*, on nous répondit que la Baie étoit *tabooée*. Le même interdit eut lieu, d'après notre sollicitation, le jour où nous procédâmes aux funérailles de M. Cook. Dans ces deux occasions, les Naturels se soumirent à la défense, de la manière la plus complète & la plus scrupuleuse ; mais j'ignore si ce fut par des principes religieux, ou uniquement par respect pour l'autorité civile de leurs Chefs. Lorsque nous nous trouvâmes dans les environs de nos observatoires, & l'endroit où se trouvoient nos mâts, eurent été *taboosés* par les petites baguettes dont on les entoura, les Naturels s'en tinrent éloignés avec le même soin : quoique cette espèce de consécration eût été faite par les Prêtres, ils venoient dans l'espace interdit, quand nous les invitâmes ; ils sembloient donc ne pas être arrêtés par des principes religieux, & il y a lieu de croire que la crainte seule de nous déplaire déterminoit leur obéissance. Nous engageâmes vainement les femmes à venir près de

1779.
Mars.

nous : il est vraisemblable qu'elles résisterent à nos sollicitations , à cause du *Morai* voisin , dont leur est défendu d'approcher dans tous les temps & sur toutes les Isles de ces Mers. J'ai déjà observé que certaines nourritures sont *taboées* pour elles , c'est-à-dire qu'elles ne peuvent en manger. Nous en vîmes souvent auxquelles on mettoit les morceaux dans la bouche ; & quand nous demandâmes la raison de cette singularité , on nous répondit qu'elles étoient *taboées* , ou qu'il ne leur étoit pas permis de se nourrir elles-mêmes. Nous comprîmes toujours qu'elles avoient assisté à des funérailles , ou touché un corps mort , & nous jugeâmes qu'elles sont soumises à un pareil interdiction en d'autres occasions. Il est nécessaire d'ajouter qu'alors les Insulaires appliquent indifféremment le mot *taboo* aux personnes & aux choses. Ils disoient , par exemple , *nous sommes taboés* , ou *la Baie est taboée* , &c. ; ils se servent aussi de cette expression pour désigner quelque chose de sacré , de très-respectable , ou de dévoué aux Dieux. Ainsi , le Roi d'*Owhyhee* est appelé *Eree-Taboo* ; une victime humaine , *Tagata-Taboo* ; comme dans l'Archipel des *Amis* l'Isle où réside le Roi est nommée *Tonga-Taboo* (a).

(a) *Tonga* , dans la Langue des Isles des *Amis* , signifie une

» Je ne sa
qu'il y a pa
ou de contr
Terreeoboo
Rora, il étoit
il avoit des e
ché ; mais no
pour décider
dite, est auto
ou les classe
mêlent au con
cepté Kainee-
auquel il faut
lerai plus bas ,
d'un rang disti
vations que j'a
la subordination
dividus de la c
être sous la dir
me, auxquels l
les pays civilis
» Un fait, de
que la jalousie
leurs que non-
mais une certa
aux grands Ch
ois sa place,
coups de poing

» Je ne fais rien concernant les mariages, sinon qu'il y a parmi eux de ces sortes d'engagemens ou de contrats. J'ai déjà dit qu'à l'époque où Terreeoboo avoit laissé à *Mowee* la Reine *Rora-Rora*, il étoit accompagné d'une autre femme dont il avoit des enfans, & à laquelle il étoit fort attaché; mais nous n'avons pas recueilli assez de faits pour décider jusqu'où la polygamie, proprement dite, est autorisée, ou jusqu'à quel point les Chefs ou les classes inférieures du peuple, l'entremêlent au concubinage. J'ai remarqué aussi qu'excepté *Kainee-Kabareea*, & la femme de l'*Orono*, auquel il faut en ajouter trois autres dont je parlerai plus bas, nous n'avons point vu de femmes d'un rang distingué. Si je juge d'après les observations que j'ai eu occasion de faire, touchant la subordination domestique établie parmi les individus de la dernière classe, le ménage paroît être sous la direction d'un homme & d'une femme, auxquels les enfans obéissent, ainsi que dans les pays civilisés.

» Un fait, dont nous fûmes témoins, annonce que la jalousie regne parmi eux; il montre d'ailleurs que non-seulement on exige de la fidélité, mais une certaine réserve, des femmes mariées, aux grands Chefs. *Omeah* quitta deux ou trois fois sa place, au milieu de l'un des combats à coups de poing qu'on exécuta devant nous. II

1779.
Mars.

1779.
Mars.

alla auprès de sa femme , le déplaisir peint sur le visage , & nous jugeâmes par ses gestes qu'il lui ordonnoit de se retirer. Comme elle étoit très-belle , il pensa peut-être qu'elle attiroit trop notre attention; peut-être avoit-il d'autres raisons : au reste , je dois dire que nous ne lui avons donné aucun sujet de jalousie. La femme ne se retira point ; lorsque le spectacle fut terminé , elle s'approcha de nous , & nous ayant demandé quelques bagatelles , nous lui fîmes entendre que nous n'en avions point sur nous , mais que si elle vouloit nous accompagner à notre tente , elle en rapporteroit des choses qui seroient de son goût. Elle consentit à nous accompagner ; Omeah qui s'en aperçut , la suivit ; & la saisissant par les cheveux , il lui appliqua des coups de poing très-rudes. Nous étions la cause innocente de la colere de son mari , & sa brutalité nous indigna ; mais on nous avertit qu'Omeah étoit d'un rang très-distingué , & qu'il ne nous convenoit pas de nous mêler de cette querelle. A la fin les Naturels interposerent leurs bons offices , ce qui nous fit un grand plaisir , & le lendemain nous eûmes la satisfaction de rencontrer le mari & la femme qui étoient ensemble de très-bonne humeur : ce qui est plus singulier encore , la femme ne nous permit pas de faire des reproches au mari sur ce qui s'étoit passé la veille , quo-

que nous en
clairement q
devoit.

» Tandis q
fond de la B
fions de voi
cérémonies fi
qu'un des Ch
que nous occ
& je trouvai
de la cour q
voit le mort.
de plumes rou
bitation sur la
il pouffoit pres
lamentable , a
singulieres , &
grossieres qu'o
quelque temps
étendit une gr
deux hommes
maison , & vi
égales : les deu
formoient la p
femmes étoient
elles portoient
vertes découpé
avoit dans l'un

que nous en eussions bien envie ; elle nous dit clairement qu'Omeah s'étoit conduit comme il le devoit.

1779-
Mars.

» Tandis que j'étois à l'observatoire établi au fond de la Baie de *Karakakooa*, j'eus deux occasions de voir une partie considérable de leurs cérémonies funéraires. On vint m'avertir un jour, qu'un des Chefs venoit de mourir près du lieu que nous occupions : je me rendis à sa maison, & je trouvai une foule nombreuse assise autour de la cour qui précédoit la cabane où se trouvoit le mort. Un homme qui avoit un chapeau de plumes rouges, s'avança de l'intérieur de l'habitation sur la porte, & mettant sa tête dehors, il pouffoit presque à chaque moment un cri très-lamentable, accompagné des grimaces les plus singulieres, & des contorsions de figure les plus grossieres qu'on puisse imaginer. Il jouoit depuis quelque temps cette espece de farce, lorsqu'on étendit une grande natte au milieu de la cour : deux hommes & treize femmes sortirent de la maison, & vinrent s'y asseoir sur trois lignes égales : les deux hommes & trois des femmes formoient la premiere. Le cou & les mains des femmes étoient ornés de palatines de plumes ; & elles portoient sur leurs épaules de larges feuilles vertes découpées d'une maniere curieuse. Il y avoit dans l'un des angles de la cour, près d'une

1779.
Mars.

petite cabane, six jeunes garçons qui agitoient de petites bannières blanches, & quelques-unes de ces baguettes garnies de plumes, ou bâtons du *taboo*, dont j'ai parlé souvent dans les premiers Chapitres de ce Livre. Ils ne voulurent pas me permettre de les approcher. Je soupçonnai que la hutte contenoit le mort; mais je compris ensuite qu'il étoit dans l'habitation où l'homme au chapeau rouge avoit commencé les cérémonies, en poussant des cris à la porte. Les quinze personnes assises sur la natte, se mirent à chanter un air mélancolique, accompagné de mouvemens du corps & des bras, qui avoient de la lenteur & de la mollesse; cette musique duroit depuis quelque temps, lorsqu'elles se leverent sur leurs genoux, & prenant une posture mitoyenne entre celle d'un homme qui est à genoux, & celle d'un homme qui est assis, elles remuerent peu-à-peu leurs bras & leurs corps, jusqu'au point d'une extrême rapidité: sur ces entrefaites, le ton de la musique se trouvoit en mesure avec leurs mouvemens: un pareil exercice étoit trop violent pour être de longue durée, & leurs mouvemens se ralentirent par intervalles: à la fin de cette partie de la cérémonie, qui prit une heure, on apporta de nouvelles nattes qu'on étendit aussi au milieu de la cour, où quatre ou cinq vieilles femmes, parmi lesquelles

on me montra
à pas compte
devant la pre
cris, & déplor
venoit de f
joignirent à ell
la tête penché
de la revêrie.
me retirer à l'
heure après,
tion. Je passa
de la soiré
continuoient à
Angeries à-peu
viens de décrir
main de très-b
de la cérémonie
du mort, dès
de trouver la
té régnoit aux
qu'on avoit en
de quelle mani
femmes d'un ra
de moi, interro
matiere; elles a
venoit des c
près de moi, &
me dirent bien

 1779.
 Mars.

on me montra la femme du Chef mort, s'ôtirent
 pas comptés de la maison, & s'étant assises
 devant la première troupe, elles poufferent des
 cris, & déplorèrent avec fracas, la perte qu'elles
 venoient de faire : les treize autres femmes se
 joignirent à elles, tandis que les hommes tenoient
 la tête penchée, dans l'attitude de la tristesse &
 de la rêverie. En ce moment, je fus obligé de
 me retirer à l'observatoire : je revins une demi-
 heure après, & je les revis dans la même po-
 sition. Je passai, avec eux, une assez grande par-
 tie de la soirée, & lorsque je les quittai, elles
 continuoient à pouffer des cris, & à faire des
 sauteries à-peu-près semblables à celles que je
 viens de décrire ; je résolus de revenir le lende-
 main de très-bonne heure, afin d'assister au reste
 de la cérémonie. Je revins en effet à l'habitation
 du mort, dès qu'il fut jour ; mais j'eus le déplai-
 sir de trouver la compagnie dispersée : la tranqui-
 llité régnoit aux environs : on me fit comprendre
 qu'on avoit enlevé le corps, & je ne pus savoir
 de quelle manière on en avoit disposé. Trois
 femmes d'un rang distingué, qui s'approchèrent
 de moi, interrompirent mes recherches sur cette
 matière ; elles avoient à leur suite des gens qui
 tenoient des chasse-mouches ; elles s'affirent
 près de moi, & la conversation commença ; elles
 me dirent bientôt que ma présence empêchoit

1779.
Mars.

quelques rites nécessaires. Je m'éloignai, & dès que je les eus perdues de vue, leurs lamentations & leurs cris frappèrent mes oreilles; je les joignis peu d'heures après; elles s'étoient peintes en noir la partie inférieure du visage.

» J'observai ces cérémonies une seconde fois, à la mort d'un homme du peuple: ayant entendu des cris plaintifs qui sortoient d'une misérable cabane, j'entrai dans la hutte, & je trouvai une femme âgée & sa fille pleurant sur le corps d'un vieillard qui venoit d'expirer, car il étoit encore chaud. La première chose qu'elles firent, fut de jeter des étoffes sur le mort: elles se couchèrent ensuite à côté du cadavre, & ayant tiré l'étoffe sur elles, elles chanterent d'un ton languoureux, & elles répétèrent souvent, *Awe Medoah! Aveh Tanée! Oh mon Pere! Oh mon Mari!* Une fille plus jeune étoit prosternée la face contre terre, dans un des coins de l'habitation; des étoffes noires la couvroient, & elle répétoit les mêmes paroles. Lorsque je sortis je rencontraï à la porte, un certain nombre de leurs voisins qui écoutoient dans un profond silence les lamentations de ces femmes. Je résolus de profiter de l'occasion, pour découvrir de quelle manière ils disposent des morts, & m'étant assuré, avant de me mettre au lit, qu'on n'avoit pas enlevé le corps, j'ordonnai aux sen-

tinelles de se
m'avertir sur
Insulaires se
mais la vigila
car je vis le
dans la caban
qu'on en avo
avec leurs do
ment me dire
flots, ou peun
de la Baie',
partie de l'Is
Morais, ou H
les hommes c
Nous remarqu
terra le Chef
me résistance
rouges.

» Les seuls
morceaux de c
eux, dit M. C
arrivée, étoien
ron deux pouc
che de bois (c
qui nous parut

(*) Le Capitaine
dans son Cabinet.

1779.
Mars

& des sentinelles de se promener devant la maison, & de m'avertir sur le champ, s'ils croyoient que les Insulaires se préparassent à emporter le cadavre; mais la vigilance des sentinelles fut en défaut, car je vis le matin, que le corps n'étoit plus dans la cabane. Je demandai aux Insulaires ce qu'on en avoit fait? Ils me montrèrent la mer avec leurs doigts; ils vouloient vraisemblablement me dire qu'on l'avoit jeté au milieu des flots, ou peut-être qu'on l'avoit porté au-delà de la Baie, à l'un des cimetières d'une autre partie de l'Isle. On enterre les Chefs dans les *Morais*, ou *Heree-Erees*, & on place à côté d'eux les hommes qu'on sacrifie à leurs funérailles. Nous remarquâmes que le *Morai* où l'on enterra le Chef qui fut tué dans la caverne, après une résistance si intrépide, étoit pavoisé d'étoffes rouges.

» Les seuls outils de fer, ou plutôt les seuls morceaux de ce métal, que nous ayions vus parmi eux, dit M. Cook, & qu'ils eussent avant notre arrivée, étoient une portion de cerceau d'environ deux pouces de longueur, adaptée à un manche de bois (a), & un autre outil tranchant, qui nous parut être la pointe d'un grand sabre.

(a) Le Capitaine King l'acheta, & on la trouve aujourd'hui dans son Cabinet.

1779.
Mars.

Ils connoissoient d'ailleurs presque tous l'usage du fer, & quelques-uns de nos Messieurs imaginèrent que des Européens nous avoient précédés sur ces Isles : mais il me semble que leur surprise extrême à l'aspect de nos vaisseaux, & leur ignorance absolue de l'usage de nos armes à feu, contrariaient cette opinion. Ils peuvent avoir acquis des morceaux de fer, ou la connoissance de ce métal, de bien des manières, & il n'est pas besoin de leur supposer une liaison immédiate avec les Européens. Il paroît incontestable, que les Habitans de cette mer ne le connoissoient point avant l'expédition de Magellan ; car les bâtimens qui traversèrent l'Océan Pacifique bien tôt après le retour de ce Navigateur, n'en trouverent pas un seul morceau, & nous nous sommes aperçus nous-mêmes, dans le cours de nos derniers Voyages, que différentes Isles auxquelles nul Vaisseau Européen connu, n'avoit abordé, savoient l'usage qu'on en fait. Mendanço en montra & en laissa sans doute sur toutes les Terres où il relâcha durant ses deux expéditions, & cette connoissance se répandit sur chacune des Isles, avec lesquelles elles entretenoient des communications : elle s'étendit même plus loin, & les Naturels des pays qui ne purent se procurer des échantillons de ce métal précieux, durent en obtenir du moins la description, d'après laquelle

le Pont recon
rds. Après
Pacifique ; il c
la belle Nation
toutes ces Isle
voient des c
également la c
chouten, do
commencerent
terminerent au
ent après Quin
Tongataboo,
is : je savois c
ce Navigateur
amis, le n
voit occasionn
ailleurs néan
groupe s'étoi
l'existence du
Boscaven, sur
me Wallis laiff
trouvai à Tonga
quelques deg
ggewin perdit
micieuses ; &
ger que si les H
la Société ne l
connoissent d

l'usage de l'ont reconnu lorsqu'il s'est offert à leurs re-
 vers im-ards. Après Mendana , Quiros traversa l'Océan
 at précé- Pacifique ; il débarqua à la *Sagittaria* , à l'Isle de
 que leur *bello Nation* , & à la Terre du *Saint-Esprit* ;
 eaux , & toutes ces Isles & d'autres avec lesquelles elles
 s'armes avoient des communications , durent acquérir
 ent avoient également la connoissance du fer. Le Maire &
 noissance Schouten , dont les liaisons avec les Insulaires
 n'est pas commencerent beaucoup plus loin à l'Est , & se
 immédiat terminèrent aux Isles des *Cocos* & de *Horn* , vin-
 able , que tant après Quiros. Je trouvai un morceau de fer
 noissoient *Tongataboo* , en 1773 , & je n'en fus pas sur-
 n ; car les pris : je savois que Tasman y avoit relâché : mais
 fique bien ce Navigateur n'avoit pas découvert les *Isles*
 n'en trouva *Amis* , le morceau de fer , dont je parle ,
 nous sommes avoit occasionné bien de fausses conjectures. J'ai
 e cours de ailleurs néanmoins , comment les Habitans de
 s Isles aux groupe s'étoient assurés pour la seconde fois
 u , n'avoient l'existence du fer. *Neotaboo* , *Taboo* , ou l'Isle
 . Mendana *Boscaven* , sur laquelle les vaisseaux du Capi-
 toutes les me Wallis laissèrent le morceau de fer que je
 expéditions trouvai à *Tongataboo* , & d'où Poulaho l'a reçu ,
 chacune de quelques degrés au Nord-Ouest. On fait que
 t des com- *oggewin* perdit un de ses bâtimens sur les Isles
 s loin , *amicieuses* ; & , d'après leur position , on peut
 e procure- ter que si les Habitans d'*O-Taïti* & du groupe
 durent en la *Société* ne les fréquentent pas souvent , ils
 s lesquels connoissent du moins. Il est également sûr

1779.
Mars.

1779.
Mars.

que ces dernières peuplades connoissent le fer, & qu'elles en acheterent avec beaucoup d'empressement, lorsque le Capitaine Wallis découvrit *O-Taïti*; elles ne pouvoient avoir acquis cette connoissance, que par le moyen des Isles voisines, où les Navigateurs en avoient laissé autrefois. Elles conviennent aujourd'hui qu'elles avoient acquis par-là cette instruction, & elles nous ont dit depuis, qu'avant l'arrivée du Capitaine Wallis, elles faisoient un si grand cas du fer, qu'un Chef d'*O-Taïti*, qui possédoit deux clous, en tiroit un revenu assez considérable, en les prêtant à ses voisins pour percer des trous, dans des circonstances où leurs méthodes nationales étoient insuffisantes ou trop pénibles (a). Les Naturels des Isles de la Société, que nous trouvâmes à *Waiteoo*, avoient été jetés sur cette Terre long-temps après l'époque où leurs Compatriotes acquirent la connoissance du fer; il est vraisemblable qu'ils n'avoient point d'échantillons de

(a) Le Pere Cantova dit que les Chefs des Isles Carolines s'enrichissent également en louant des clous: « Si par hasard un vaisseau étranger laisse dans leurs Isles quelques clous de fer, ils appartiennent de droit aux *Tamoles*, qui font faire des outils, le mieux qu'il est possible. Ces outils sont un fonds dont le *Tamole* tire un revenu considérable; car il les donne à louage, & ce louage se paye assez cher » page 314 «.

1779-
Mars.

at le fer
d'emp
découv
quils cet
sles voi
e autrefo
es avoie
s nous o
ine Walli
qu'un Ch
us, en t
rétant à
des circo
étaient
Naturels d
mes à W
Terre lon
ompatrio
est vraie
illions de

tal, quand ils furent recueillis de la manière
e j'ai indiquée plus haut ; mais il est aisé de
ncevoir, qu'ils décrivent assez bien la nature
l'usage de ce métal à la Nation qui leur pro-
qua des soins si hospitaliers. Les Habitans de
Atseoo ont pu communiquer aux Habitans de
de *Hervey*, le désir de posséder du fer, désir
e nous montrèrent ces derniers, durant nos
urtres entrevues avec eux.

Ces faits expliquent assez, comment la con-
issance du fer s'est répandue sur les Isles de
Océan Pacifique, qui n'ont jamais eu de commu-
ication immédiate avec les Européens ; & il est
de croire, que par-tout où l'on aura parlé de
existence de ce métal, & que par-tout où l'on
aura laissé des morceaux, les Naturels s'em-
esseront de s'en procurer une quantité consi-
rable. L'application de ces remarques au point
e nous examinons, n'est pas difficile. Les In-
aires d'*Atooi* & de *Oneeow*, ont pu tirer la
connoissance de ce métal des Isles intermé-
aires, situées entre leurs pays & les Isles des
Larrons, qui ont presque toujours été fréquentés
par les Espagnols, depuis le Voyage de Magel-
an ; & l'éloignement des Isles des *Larrons*, laisse
des doutes sur cette explication, ne trouve-t-on
pas au vent, le vaste continent de l'*Amérique*,

Isles Carol
si par hasard
eux m
Lamoles, qui
ble. Ces ou
u considérab
aye assez ch

1779.
Mars.

où les Espagnols sont établis depuis plus de deux siècles, & durant cette période, les côtes de ces Isles *Sandwich* n'ont-elles pas dû recevoir fréquemment des débris de naufrage ? Il paroît sûrement vraisemblable, que des débris contenant du fer, ont été portés de temps en temps par le vent alisé de l'Est, aux Isles dispersées sur cet immense Océan. La distance d'*Atooi* à l'*Amérique*, n'est pas une objection solide ; & quand elle auroit plus de force, elle ne détruiroit pas ma supposition : des vaisseaux Espagnols traversent l'Océan Pacifique toutes les années, & il est clair qu'outre la perte d'un mât & de ses garnitures, des tonneaux environnés de cercles de fer, beaucoup d'autres choses dans lesquelles il y a des morceaux de fer peuvent être jetées à la mer ou tomber dans les flots pendant une si longue traversée, & aborder ensuite sur quelque Terre. Mais ce que je viens de dire n'est pas une simple conjecture : un de mes gens vit dans une maison de *Wymoa* des bois de sapin ; ils étoient rongés par les vers, & on lui dit qu'ils avoient été apportés sur la côte par les vagues ; les Naturels nous déclarerent d'ailleurs expressément, que ces échantillons de fer que nous trouvâmes parmi eux leur étoient venus de l'Est.

» Si les Espagnols avoient découvert, dans

dernier siècle, qu'ils auroient pu trouver ces Terres, & qu'ils n'ont pu en découvrir ou d'une découverte ou d'un établissement pour le commerce, d'*Acapulco* presque à mi-côte d'une des *Larrons* dans la traversée, ils n'auroient pas alongé leur route, ils n'auroient même pu courir le danger de perdre le vent de l'Est, eux-mêmes occupent. La course n'a pas été moins favorable, ils ont même entendirent quelques-uns des *Larrons*, qui ont cherché de l'eau pour ne pas mourir, ils n'auroient trouvé que dans un mois ils n'auroient atteint la pointe de *Manille* & ils n'auroient pas retourné bien vite après une absence de six semaines. Lord Anson se trouva en de grandes fatigues &

1779.
Mars.

dernier siècle, les Isles *Sandwich*, il paroît sûr
 qu'ils auroient profité de l'heureuse position de ces
 Terres, & qu'ils auroient fait d'*Atooi*, d'*Owhy-*
toe ou d'une des terres voisines, un lieu de rafraî-
 chissement pour les vaisseaux qui vont, chaque
 année, d'*Acapulco* à *Manille*; elles se trouvent
 presque à mi-chemin entre *Acapulco* & *Guam*,
 une des *Larrones*, le seul port où ils relâchent
 dans la traversée de l'Océan Pacifique, & ils n'au-
 roient pas alongé leur route d'une semaine; ils
 auroient même pu s'y reposer sans courir le mou-
 ins danger de perdre leur passage; car le vent
 d'Est, exerce son action sur l'espace qu'elles
 occupent. La connoissance de cet Archipel n'eût
 été moins favorable à nos Flibustiers, qui se
 rendirent quelquefois de la côte d'*Amérique* aux
 Isles des *Larrons*, ayant à peine assez de vivres
 & d'eau pour ne pas mourir de faim & de soif;
 s'ils y auroient trouvé des vivres en abondance,
 dans un mois d'une navigation sûre, ils au-
 roient atteint la partie de la *Californie*, que le gal-
 lion de *Manille* est obligé de reconnoître; s'ils
 n'avoient pas rencontré le gallion, ils auroient
 pu retourner bien radoubés à la côte d'*Amérique*,
 après une absence de deux mois. Enfin, combien
 Lord Anson se seroit cru heureux, & de com-
 bien de fatigues & de peines il se seroit affran-

1779.
Mars.

chi, s'il eût su qu'il y avoit à mi-chemin, entre l'Amérique & Tinian, un groupe d'Isles en état de fournir à tous ses besoins ! L'élégant Historien de son Voyage en auroit fait une description plus agréable que celle dont je viens de donner l'esquisse «.



LIV

RÉCIT des
RÉSOLU
durant leu
Retour en
de CANTO
ESPÉRAN

LES Vaisseaux
le 15 Mar
une navigatio
dans le plan de
le 28 Avril à l'a
de celles du Ka

Premiere Relâche
cet

» Nous n'app
de trente habitati
que nous désirio
leur position no
ait Petropaulowsk
ce à l'hospitalité
âmes ici, & je

LIV
Tome XXIII

LIVRE SIXIEME.

RÉCIT des opérations des Vaisseaux la
RÉSOLUTION & la DÉCOUVERTE,
 durant leur seconde campagne au Nord.
 Retour en ANGLETERRE, par la route
 de CANTON & du CAP DE BONNE-
 ESPÉRANCE.

LES Vaisseaux Anglois partirent des Isles Sand-
 wich le 15 Mars 1779, & après des recherches 1779-
 & une navigation dont les détails n'entrent pas Mars.
 dans le plan de cet Abrégé, la *Résolution* arriva
 le 28 Avril à l'avant de la Baie d'*Awatska*, l'une 28 Avril.
 de celles du *Kamtchatka*.

*Premiere Relâche au Kamtchatka. Remarques sur
 cette partie du Monde.*

» Nous n'apperçûmes pas, dit M. King, plus
 de trente habitations en tout, & malgré le respect
 que nous désirions avoir pour un *Ostrog* Russe,
 leur position nous obligea de conclure que c'é-
 toit *Petropaulowska*. Au reste, je dois rendre jus-
 tice à l'hospitalité généreuse que nous rencon-
 trâmes ici, & je dirai d'avance, pour satisfaire la

1779.
Avril.

curiosité du Lecteur, que si nous nous étions mépris sur la beauté de la ville, nous ne nous attendions pas à y être si bien traités. En effet, à cette extrémité du monde, plus pauvre & d'un aspect plus sauvage que tout ce qu'on peut concevoir, & où la civilisation n'a aucun moyen de pénétrer; dans cette région barricadée de glaces & couverte de neige, même pendant l'été; dans ce misérable port, bien inférieur au dernier de nos bourgs de Pécheurs, nous trouvâmes une sensibilité de cœur, une grandeur d'ame & une élévation de sentiment qui honoreroient la nation la plus éclairée, établie sous le climat le plus heureux.

29.

» Durant la nuit, la marée fit dériver beaucoup de glaces près de nous : on me chargea, à la pointe du jour, d'aller avec les canots examiner la Baie, & de remettre au Commandant Russe les lettres qu'on nous avoit données à *Oonalashash*. Je fis ramer vers le village que j'ai déjà indiqué & après m'y être avancé aussi loin qu'il fut possible avec les embarcations, je descendis sur la glace qui s'étendoit à près d'un demi-mille de la côte. M. Webber & deux des Matelots m'accompagnèrent : sur ces entrefaites, le *Master* nous mena la pinasse & la chaloupe; il acheva la reconnaissance de la Baie, & il me laissa le petit canot pour retourner à bord.

» Je crus que les Habitans n'avoient vu ni

Résolution ni

pas une seule

après notre de

peu de chemin

un petit nomb

de nous & qu

traîneau condu

un seul homme

face de nous.

voiture singulie

de cet étranger

de nous donner

ment son traînea

que temps d'une

prit à la hâte le

départ nous sur

commencions à

très-difficile &

nous enfoncions

genou, & quoi

pouvant découvr

nous courions r

traver & de tou

l'arriva; je voul

suspect, afin de

avant de pouvoir

autre aussi dange

sculai bas. Par b

 1779.
 Avril.

Résolution ni les canots ; car nous n'aperçûmes pas une seule personne dans la bourgade , même après notre descente. Quand nous eûmes fait un peu de chemin sur la glace , nous découvrîmes un petit nombre d'Habitans qui s'approchoient de nous & qui s'en retournoient à la hâte. Un traîneau conduit par des chiens , & qui portoit un seul homme , arriva cependant sur la greve en face de nous. Tandis que nous examinions cette voiture singuliere , & que nous admirions la bonté de cet étranger , auquel nous supposions le projet de nous donner du secours , il retourna brusquement son traîneau , après nous avoir regardé quelque temps d'une maniere bien attentive , & il reprit à la hâte le chemin de l'*Ostrog*. Ce brusque départ nous surprit & nous affligea ; car nous recommencions à trouver notre course sur la glace , très-difficile & même dangereuse. A chaque pas nous enfoncions dans la neige presque jusqu'au genou , & quoique le fond fût assez solide , ne pouvant découvrir les parties foibles de la glace , nous courions risque à tous les momens de la crever & de tomber dans la mer. C'est ce qui m'arriva ; je voulus passer très-vîte sur un endroit suspect , afin de le presser avec moins de force : avant de pouvoir m'arrêter , je me trouvai sur un autre aussi dangereux qui rompit sous moi , & je coulai bas. Par bonheur je me débarrassai de la

1779.
Avril.

glace qui m'environnoit, & l'un des Matelots qui étoit à peu de distance me jeta une gaffe qu'il tenoit; j'établis cette gaffe en travers de quelques glaces flottantes placées près de moi, & je vins à bout de me relever.

» A mesure que nous approchâmes de la côte nous trouvâmes, contre notre attente, la glace plus rompue qu'elle ne l'avoit été auparavant. Nous eûmes cependant la satisfaction de voir un autre traîneau qui venoit près de nous; mais au lieu de voler à notre secours, le conducteur s'arrêta & il se mit à nous faire des questions que nous ne comprenions pas. Je voulus lui jeter les lettres d'Ismyloff, & au lieu de les prendre, il s'en retourna à la hâte: je crois que les impressions de ma petite troupe l'accompagnèrent. Ne sachant qu'imaginer d'après cette étrange conduite, nous continuâmes avec beaucoup de circonspection notre marche vers l'*Ostrog*, & quand nous en fûmes à un quart de mille, nous aperçûmes un corps d'hommes armés qui s'avançoient vers nous. Afin de leur donner le moins d'alarme qu'il seroit possible, & de montrer les dispositions les plus pacifiques, j'ordonnai aux deux Matelots qui portoient des gaffes de se tenir derrière, & nous nous avançâmes M. Webber & moi. Le Détachement Russe, composé d'environ trente Soldats, étoit conduit par un homme d'un

physionomie
la main. Il s'a
& il rangea sa
lettres d'Ismyl
dre que nous é
apporté ces p
par la suite qu'
nous avoir exa
fit prendre la r
sience & avec
souvent à sa pe
inter diverses e
ment des armes
montrer que si
employer la vio
des hommes qui
» Quoique m
quoique le froid
des membres, &
contre-temps
de cette pa
fin à la maison
détachement, da
lorsqu'on eut
soldats en-dehors
cas, le maître d
tre personne, q
re du Port. Ils c

 1779.
 Avril.

phyfionomie intéreffante , qui avoit une canne à
 la main. Il s'arrêta à quelques verges de nous ,
 & il rangea fa troupe en bataille. Je lui remis les
 lettres d'Ifmyloff; je tâchai de lui faire compren-
 dre que nous étions Anglois , & que nous avions
 apporté ces papiers d'*Oonalashka* ; mais je fus
 par la fuite qu'il ne m'avoit pas entendu. Après
 nous avoir examiné bien attentivement, il nous
 fit prendre la route du village : il nous mena en
 plénitude & avec beaucoup d'appareil; il ordonna
 à fa petite troupe de s'arrêter & d'exé-
 cuter diverfes évolutions ; il l'exerça au manie-
 rement des armes, vraisemblablement afin de nous
 montrer que fi nous étions affez téméraires pour
 employer la violence, nous aurions à combattre
 des hommes qui favoient leur métier.
 Quoique mes habits furent très-mouillés ;
 quoique le froid produisit un friffon dans tous
 mes membres , & que ces délais survinffent bien
 contre - temps , il me fut impossible de ne pas
 être de cette parade militaire. Nous arrivâmes
 enfin à la maison de l'Officier qui commandoit le
 détachement, dans laquelle on nous fit entrer,
 lorsqu'on eut donné des ordres & posté des
 foldats en-dehors des portes, avec beaucoup de
 fusils, le maître du logis parut, accompagné d'une
 autre personne, que nous jugeâmes être le Secré-
 taire du Port. Ils ouvrirent une des lettres d'If-

1779.
Avril.

myloff, & un Exprès porta la seconde à *Bolcherevsk*, ville située au côté occidental de la péninsule du *Kamtchatka*, où le Gouverneur de cette Province réside ordinairement.

» Ainsi que je l'avois conjecturé, les Habitans de l'*Ostrog* n'avoient point vu notre vaisseau la veille, lorsque nous mouillâmes dans la Baie, & ils ne nous apperçurent durant cette matinée, qu'au moment où nos canots furent assez près de la glace. Nous sûmes ici que cette découverte les avoit beaucoup effrayés. La garnison prit les armes sur le champ. On plaça deux pieces de campagne à l'entrée de la maison du Commandant; & on les pointa sur nos bateaux; les boulets, la poudre & les mèches allumées furent apportées au pied des canons.

» L'Officier dans la maison duquel nous nous trouvions étoit un Sergent, & il commandoit l'*Ostrog*: lorsqu'il fut revenu de l'alarme que nous lui avions causée, il nous traita avec toute l'hospitalité & l'amitié possibles. Son habitatio étoit d'une chaleur insupportable, mais d'une extrême propreté. Il eut la politesse de me donner un de ses vêtemens complets, & lorsqu'j'eus changé d'habit, il nous pria de nous mettre à table; je suis persuadé qu'il nous servit ce qu'il possédoit de meilleur, & vu le peu de temps qu'il avoit eu pour ordonner le repas, nous

stimes surpris
n'avoient pas
& du bouilli :
tranches de bo
de l'eau chau
oiseau rôti, d
pas, mais d'un
eûmes mangé
placé par du
différentes : le
fait un plat d'
bîmes du *quaf*
d'usage en Rus
mauvais dans r
apporta elle-m
lui permit pas
notre dîner, du
remarquer que
ques révérences
nous essayâmes
les motifs & l'o
Il avoit probab
& il parut nous
heureusement a
parloit d'autre
chadale, & nou
viner ses répor
notre côté & c

fimes surpris de faire si bonne chere. Ses gens
 n'avoient pas eu le loisir de préparer de la soupe
 & du *bouilli* : mais on nous servit en place des
 tranches de bœuf froides, sur lesquelles on versa
 de l'eau chaude. On apporta ensuite un gros
 oiseau rôti, d'une espece que je ne connoissois
 pas, mais d'un goût excellent. Quand nous en
 eûmes mangé une partie, on l'ôta & il fut rem-
 placé par du poisson apprêté de deux manieres
 différentes : le reste de l'oiseau, dont on avoit
 fait un plat d'entremets, reparut bientôt. Nous
 eûmes du *quass*, liqueur dont on fait beaucoup
 d'usage en Russie, & ce fut ce qu'il y eut de plus
 mauvais dans notre dîner. La femme du Sergent
 apporta elle-même plusieurs des plats, & on ne
 lui permit pas de manger avec nous. A la fin de
 notre dîner, durant lequel il n'est pas besoin de
 remarquer que la conversation se borna à quel-
 ques révérences & à d'autres égards réciproques,
 nous essayâmes de faire comprendre à notre hôte
 les motifs & l'objet de notre arrivée dans ce port.
 Il avoit probablement été instruit par Ismyloff,
 & il parut nous entendre assez bien ; mais mal-
 heureusement aucun des Habitans de l'*Ostrog* ne
 parloit d'autre langue que le Russe & le Kamt-
 chadale, & nous eûmes bien de la peine à de-
 viner ses réponses. Après de grands efforts de
 notre côté & du sien, nous jugeâmes qu'il n'y

1779.
 Avril.

1779.
Avril.

avoit point de vivres ou de munitions navales en cet endroit ; qu'on trouvoit à *Bolcheretsk* une quantité considérable de ces articles ; que , selon toute apparence , le Commandant de la Province s'empreseroit de nous fournir les choses dont nous avions besoin ; mais qu'avant l'arrivée de ses lettres , ni le Sergent , ni les Soldats , ni les Habitans de la bourgade de *Saint - Pierre & Saint - Paul* , n'oseroient venir à bord de nos vaisseaux.

» Il étoit temps de nous en aller ; & comme mes habits se trouvoient encore trop humides , je priaï le Sergent de vouloir bien consentir que j'emportasse à bord ceux qu'il avoit eu la bonté de me prêter. Il y consentit de bon cœur , & il procura tout de suite à chacun de nous , un traîneau attelé de cinq chiens & mené par un homme du pays. Cette voiture fit un grand plaisir à nos Matelots , & ce qui les amusa encore davantage leurs gasses eurent un traîneau particulier. Les traîneaux du *Kamtchatka* sont si légers , & leur construction est si ingénieuse , que nous allâmes très - vite & très - sûrement sur la glace : avec toutes les précautions possibles , nous n'aurions pu jouir de ces avantages , si nous avions fait la route à pied.

» Nous trouvâmes , à notre retour , que les bateaux remorquoient la *Résolution* vers le Vil-

lage. Le lendemain du jour , la glace se démenant d'une manière rapide , rempli presque de plusieurs de nos gens , qui les accompagnés par le Capitaine Clément ; il ne craignoit rien de ce qui étoit agréable , & il étoit de l'espece de la glace qui se démenoit par vingt truites. Nous ne craignions rien : les volées de différentes especes qui étoient dans le ciel étoient si nombreuses qu'il fut impossible de les compter.

» La *Découverte* partit le matin de la baie de la mer de Beringes tout de suite après que nous eûmes quitté la riva près de nous. Le ciel s'étant éclairci , nous nous en allâmes sous le vent de la mer. Au moment où il étoit de la glace fermée par nous , nous croyant pas , il avoit été précédé de quelques coups de vent ; mais nous ne craignions rien de ce qui étoit agréable , & il étoit de l'espece de la glace qui se démenoit par vingt truites. Nous ne craignions rien : les volées de différentes especes qui étoient dans le ciel étoient si nombreuses qu'il fut impossible de les compter.

» La *Découverte* partit le matin de la baie de la mer de Beringes tout de suite après que nous eûmes quitté la riva près de nous. Le ciel s'étant éclairci , nous nous en allâmes sous le vent de la mer. Au moment où il étoit de la glace fermée par nous , nous croyant pas , il avoit été précédé de quelques coups de vent ; mais nous ne craignions rien de ce qui étoit agréable , & il étoit de l'espece de la glace qui se démenoit par vingt truites. Nous ne craignions rien : les volées de différentes especes qui étoient dans le ciel étoient si nombreuses qu'il fut impossible de les compter.

Le lendemain il fit assez chaud vers le mi-
 lieu du jour; la glace commença à se rompre d'une
 manière rapide, & dérivant avec la marée, elle
 remplit presque entièrement l'entrée de la Baie.
 Plusieurs de nos Messieurs allerent voir le Ser-
 gent, qui les accueillit d'une manière très-polie.
 Le Capitaine Clerke lui envoya deux bouteilles
 de rum; il ne crut pouvoir lui rien offrir de plus
 agréable, & il en reçut de très-belles volailles,
 de l'espece de la gélinotte à longue queue, &
 vingt truites. Nos chasseurs ne furent pas heu-
 reux: les volées nombreuses de canards de dif-
 férentes especes, & de pigeons du *Groënlant*
 qui étoient dans la Baie, parurent si sauvages,
 qu'il fut impossible de les amener à la portée du
 fusil.
 La *Découverte* se montra à l'entrée de la
 Baie le matin du 1.^{er} de Mai. Nous envoyâ-
 mes tout de suite un canot à son secours, & elle
 arriva près de nous le soir. M. Gore nous dit
 que le ciel s'étant éclairci le 28, il s'étoit trouvé
 sous le vent de la Baie; que le lendemain, au
 moment où il en atteignit le travers, il vit l'en-
 trée fermée par les glaces; que, ne nous y
 voyant pas, il avoit gagné le large, après avoir
 tiré quelques coups de canon; qu'ayant remar-
 qué ensuite que l'entrée étoit seulement embar-
 rassée de glaces flottantes, il avoit résolu d'y

 1779.
 Avril.
 30.

1779.
Mai.

2.

pénétrer. Le ciel fut si variable, il tomba de si grosses bouffées de neige le 2, que les Charpentiers ne purent continuer leur travail. Le thermometre fut le soir à 28^d, & la gelée extrêmement forte pendant la nuit.

3. Le 3, au matin, nous vîmes deux traîneaux qui traversoient le village : le Capitaine Clerke m'envoya à terre, pour savoir si on avoit reçu des nouvelles du Gouverneur de la Province ; car la réponse à la lettre envoyée par le Sergent pouvoit être arrivée. *Bolcheretsk*, en suivant la route ordinaire, est éloigné de *Saint-Pierre & Saint-Paul*, d'environ cent trente-cinq mille Anglois : nos dépêches étoient parties le 29 sur un traîneau attelé de chiens : on reçut la réponse de bonne heure, le matin du 3, comme nous l'apprîmes ensuite ; ainsi, l'Express fit deux cents soixante & dix milles en trois jours & demi.

» Au reste, on nous cacha, pour le moment la réponse du Gouverneur ; & lorsque je fus chez le Sergent, on me dit qu'on nous la communiqueroit le lendemain. Tandis que j'étois à terre le canot qui m'avoit amené & un bateau de *Découverte* se trouverent pris par les glaces qu'un vent du Sud avoit amenées de l'autre côté de la Baie. La *Découverte* les voyant embarrassés, leur envoya sa chaloupe, qui partagea bien-

tôt le même
d'un quart
environner
s'obligea de
rien n'annon
neaux pussent
en traîneau f
ques - uns de
nous embarq
rent des vaisse
passa la nuit à
» La gelée f
mais à l'appro
changea, fit c
canots se retr
rayé le plus le
» Plusieurs t
es bords de la
chercher les G
nous amena,
stablish à *Bolch*
Allemand, non
du Major Behn
du Capitaine C
de la glace, &
grandeur de
deux cents ver
want de s'emba

 1779.
 Mai.

eût le même sort ; & une ceinture de glace ,
 d'un quart de mille de largeur , ne tarda pas à
 environner nos trois embarcations. Cet accident
 nous obligea de demeurer sur la côte jusqu'au soir ;
 rien n'annonçoit , à cette époque , que les ba-
 teaux pussent se remettre à flot ; & je me rendis
 en traîneau sur les bords de la glace , avec quel-
 ques-uns de ceux qui m'accompagnoient. Nous
 nous embarquâmes sur d'autres canots qui vin-
 rent des vaisseaux , & le reste de ma petite troupe
 passa la nuit à terre.

» La gelée fut encore très-forte durant la nuit ;
 mais à l'approche du matin du 4 , le vent qui
 changea , fit dériver les glaces flottantes , & les
 canots se retrouvèrent en liberté , sans avoir es-
 sayé le plus léger dommage.

» Plusieurs traîneaux arriverent à dix heures sur
 les bords de la glace , & un de nos canots alla
 chercher les Gens du pays qui les montoient. Il
 nous amena , entre autres , un Marchand Russe
 établi à *Bolcheretsk* , appelé *Fedofitch* , & un
 Allemand , nommé *Port* , qui apportoit une lettre
 du Major Behm , Gouverneur du *Kamtchatka* ,
 au Capitaine Clerke. Lorsqu'ils furent aux bords
 de la glace , & qu'ils eurent vu distinctement
 la grandeur de nos vaisseaux placés à environ
 deux cents verges , ils parurent fort alarmés , &
 avant de s'embarquer , ils demandèrent que deux

4.

1779.
Mai.

de nos Matelots restassent à terre pour otage de leur sûreté : nous reconnûmes ensuite qu'Ismyloff, dans la lettre au Gouverneur du *Kamtschatka*, avoit parlé de nos bâtimens (j'ignore par quels motifs) comme de deux petits bateaux de commerce , & que le Sergent qui ne les avoit apperçus que de loin , n'avoit pas rectifié la méprise dans ses dépêches.

» Quand ils furent à bord , leur timidité & leur circonspection nous annoncerent des craintes bien mal fondées , & nous remarquâmes sur leur physionomie , un degré extraordinaire de satisfaction lorsqu'ils apperçurent parmi nous un Allemand avec lequel ils pouvoient converser. C'étoit M. Webber qui parloit très-bien allemand , qui enfin après beaucoup de peine , leur persuada que nous étions Anglois & leurs amis. M. Port fut présenté à M. Clerke , auquel il remit la lettre du Commandant de la Province , écrite en allemand ; elle ne renfermoit que des complimens : elle engageoit notre Capitaine & ses Officiers , à se rendre à *Bolcheretsk* , où Fedofitsch & Port devoient nous conduire. Le dernier nous dit en même temps , que le Major Behm avoit conçu une très-fausse idée de la grandeur de nos vaisseaux , & de l'objet de notre voyage ; qu'Ismyloff avoit parlé de nous dans sa lettre comme de deux petits paquebots Anglois ; qu'il avoit averti le Gouver

neur de se tenir
tre qu'il nous
Après cette d
diverses c
Major étoit
commerce , &
voit envoyé u
enant nous ju
oit des vues d
on prit des r
lu , ajouta - t
eur de la Pro
ns de quitter
ntérieur du pa
que-là.
» Un soulève
années aupara
nt du *Kamtsch*
noit sur - tou
le nom franç
er Polonois ,
ette contrée ,
ordre qui régn
e galiote mou
, & avoit
matelots Russes ,
re ; qu'il avoit
quipage aux Isles

neur de se tenir sur ses gardes , en laissant enten-
 dre qu'il nous croyoit des pirates. Il ajouta que
 après cette dépêche , on avoit formé à *Bolche-*
retsk diverses conjectures sur notre compte ; que
 le Major étoit disposé à nous croire occupés du
 commerce , & que c'étoit pour cela qu'il nous
 avoit envoyé un Marchand, mais que son Lieu-
 tenant nous jugeoit François ; qu'il nous suppo-
 soit des vues d'hostilité , & qu'il opinoit pour
 qu'on prît des mesures en conséquence : il avoit
 dit , ajouta-t-il , toute l'autorité du Gouver-
 neur de la Province pour empêcher les habi-
 tans de quitter la Ville , & de se retirer dans
 l'intérieur du pays. Ils redoutoient les François
 qui en étoient si près.

Un soulèvement arrivé à *Bolcheretsk* , peu
 d'années auparavant , & dans lequel le Comman-
 dant du *Kamtchatka* avoit perdu la vie , occa-
 sionnoit sur-tout cette vive inquiétude produite
 par le nom françois : on nous apprit qu'un Offi-
 cer Polonois , appelé *Beniowsky* , exilé dans
 cette contrée , profitant de la confusion & du
 désordre qui régnoient à *Bolcheretsk* , avoit saisi
 une galiote mouillée à l'entrée de la *Bolschoi-*
ka , & avoit entraîné à bord un nombre de
 matelots Russes , suffisans pour conduire le na-
 vire ; qu'il avoit mis à terre une partie de son
 équipage aux *Isles Kuriles* , & entre autres *Ismy-*

 1779.
 Mai.

1779.
Mai.

loff. Les Lecteurs se souviennent qu'Ismyloff nous raconta cet événement à *Ocnalashka*, & que nous eûmes bien de la peine à le comprendre ces nouveaux détails nous firent voir que nous en avions mal fait alors les principales circonstances. On ajouta que Beniowsky avoit passé la vue du *Japon*; qu'il avoit reconnu l'Isle de *Luçon*, & qu'il y avoit pris des informations sur la route qu'il devoit suivre pour gagner *Canton*. qu'arrivé à *Canton*, il s'adressa aux François, & qu'il obtint son passage sur un de leurs vaisseaux de l'*Inde*, qui retournoit en *Europe*; que la plupart des Russes étoient aussi revenus en *Europe* sur des vaisseaux François, & qu'ils étoient ensuite retournés à *Pétersbourg*. Nous rencontrâmes dans le Havre de *Saint-Pierre & Saint-Paul*, trois hommes de l'Equipage de Beniowsky : ils nous raconterent l'histoire, telle que je viens de rapporter.

» Lorsque nous fûmes à *Canton*, les Subalternes chargés de notre Factorerie nous confirmèrent la vérité de ces faits; ils nous apprirent qu'ils avoient vu effectivement arriver, sur une galiote Russe, un Officier qui disoit venir du *Kamtschaka*, & que la Factorerie Française lui avoit fourni les moyens de passer en *Europe*.

» Nous ne pûmes nous empêcher de rire de nos craintes & des inquiétudes de ces bonnes gens

& en particu
de la circon
ville, au mo
la terre, acc
Messieurs : le
quifine, ains
voit priés d'
l'espérance de
lement des
» D'après la
nous jugeâmes
le Gouverneu
regards dus à c
mer, ainsi qu
que prenoit ce
que Port étoit
nous obligeoit
grémens que n
révînmes une
es qu'on lui de
par reconnoiss
tre d'interprete
vite avec nou
» Pouvant, à
rser avec les R
nos premieres
oyens de nous
ns navales : no

 1779.
 Mai.

& en particulier, de ce que nous dit M. Port, de la circonspection qu'avoit eue le Sergent la veille, au moment où il m'avoit vu marcher vers la terre, accompagné de quelques-uns de nos Messieurs : le Sergent l'avoit fait cacher dans sa cuisine, ainsi que le Marchand Fedositsch : il les avoit priés d'écouter notre conversation, dans l'espérance de découvrir si nous étions véritablement des Anglois.

» D'après la commission & l'habit de M. Port, nous jugeâmes qu'il pouvoit être le Secrétaire du Gouverneur, & nous le reçûmes avec les regards dus à cette qualité. M. Clerke l'invita à dîner, ainsi que Fedositsch : le ton de supériorité que prenoit ce dernier, nous fit juger bientôt que Port étoit un Domestique ; mais rien ne nous obligeoit à sacrifier à l'orgueil, les petits agrémens que nous procuroit sa société, & nous prîmes une explication : nous ne voulûmes pas qu'on lui demandât quel étoit son rang, & par reconnoissance du plaisir qu'il nous faisoit à titre d'interprete, nous continuâmes à le laisser vivre avec nous, comme notre égal.

» Pouvant, à l'aide de notre interprete, converser avec les Russes d'une maniere assez facile, nos premieres questions eurent rapport aux moyens de nous procurer des vivres & des munitions navales : nous manquions sur-tout du dernier

1779.
Mai.

article, ce qui nous embarrassoit fort depuis quelque temps. Il parut, d'après leurs réponses que tout le pays des environs de la Baie pouvoit seulement nous fournir deux génisses, & le Sergent s'empressa de nous les promettre. Nous nous adressâmes ensuite au Marchand, mais il ne voulut nous soumettre à des conditions si onéreuses, que le Capitaine Clerke crut devoir envoyer un Officier auprès du Gouverneur de *Bolcheretsk* afin de savoir quel étoit le prix des munitions navales, dans la Capitale de la Province. Le Port, instruit de cette résolution, dépêcha un Express au Gouverneur, pour l'informer de notre projet, & dissiper en même-temps les soupçons qui restoient sur l'objet & le but de notre voyage.

» Le Capitaine Clerke ayant jugé à propos de me charger de ce service, ordonna à M. Webb de m'accompagner en qualité d'interprete, & il fixa notre départ au lendemain. La journée du 5, & même celle du 6, furent trop orageuses pour commencer un voyage dans un pays si sauvage & si désert. Le ciel parut plus favorable le 7, & nous nous embarquâmes de très-bonne heure sur les canots des vaisseaux : l'embouchure de l'*Awatska* est remplie de bas-fonds, & nous ne voulions gagner l'entrée de cette rivière à la haute : les bateaux du pays devoient nous prendre ici, & nous faire remonter la rivière.

5. 6.

7.

» Le Capitaine Clerke nous fit accompagner de deux Cosaques, afin de nous servir d'interprètes, & nous mêmes bientôt après, car nous ne pouvions nous passer de la neige. Nous partîmes à quatre heures du matin, & nous continuâmes tout le jour à porter notre bagage sur nos épaules, & nous attelâmes ces animaux à partir, leurs esprits étoient d'abord un peu craintifs, mais ils furent bientôt rassurés. » Un traîneau nous servit pour la fois; celui qui étoit devant nous avoit les pieds touchés, & les autres ne pouvoient dans un tel état se faire atteler ordinairement en couples. Les rênes étoient de bois, mais par la suite les flottes ordinairement de Kamtchadale nous servirent.

Tome XXII

» Le Capitaine Gore vint nous joindre : nous étions accompagnés de MM. Port & Fedositsch, & de deux Cosaques. Nos Conducteurs avoient eu soin de nous donner des fourrures : nous reconnûmes bientôt que cette précaution étoit nécessaire, car nous fûmes à peine en route, qu'il tomba de la neige en abondance.

1779.
Mai.

» Nous prîmes des traîneaux attelés par des chiens à quelque distance d'*Awatska* : sur les neuf heures du soir, nous fûmes éveillés par les hurlemens lamentables des chiens, & ce bruit continua tout le temps qu'on employa à arranger notre bagage sur les traîneaux : quand on eut attelé ces animaux, & que nous fûmes tout prêts à partir, leurs cris se changerent en un glapissement doux & gai, qui cessa entièrement dès qu'ils furent en marche.

» Un traîneau ne porte guere qu'une personne à la fois; celui qui le monte est assis de côté; ses pieds touchent la partie inférieure, & ses livres & les autres choses dont il a besoin, se trouvent dans un paquet placé derriere lui. Il est attelé ordinairement de cinq chiens, quatre sont en couples, & il y en a un qui sert de guide. Les rênes ne prenant pas ces animaux par la tête, mais par le cou, produisent peu d'effet; elles flottent ordinairement sur le traîneau, & le Kamtchadale ne compte que sur sa voix pour se

1779.
Mai.

faire obéir des chiens. Le premier a été dressé avec des soins & une attention particulière : la docilité & la constance de ces chiens de volée leur donne quelquefois une valeur extraordinaire & j'ai vu, de manière à n'en pouvoir douter qu'il n'est pas rare de les payer quarante roubles. Le Conducteur est muni d'un bâton crochu, qui lui tient lieu de fouet ou de rênes ; en frappant la neige, il vient à bout de modérer la vitesse des chiens, & même de les arrêter : lorsqu'ils sont paresseux, ou inattentifs d'ailleurs à sa voix il les châtie en leur jetant ce bâton. Son adresse à le ramasser est alors très-remarquable, & forme la principale difficulté du métier. Au reste, il ne faut pas s'étonner que les Habitans du *Kamtchatka* s'exercent à une manœuvre d'où dépend leur sûreté ; car ils disent que s'ils perdaient leur bâton, les chiens s'en apercevraient tout de suite ; que si ces animaux n'avoient pas à faire à un homme ferme & d'un grand sang-froid, ils s'emporteroient, & ne s'arrêteroient que lorsqu'ils seroient épuisés de fatigue : les chiens ne se trouvant pas épuisés de si-tôt, renversent le traîneau qui est mis en pièces contre des arbres, ou ils le jettent dans un précipice, & ils sont ensevelis sous la neige avec le Conducteur. Nous aurions eu bien de la peine à croire qu'on nous a raconté de leur patience extra-

inaire à supporter
témoins sur les
eussent pas atte
mêmes de la c
porta à *Bolcher*
vint au Havr
quoique la nei
mais le Gouver
général, on fa
ami, & qu'il a
en vingt-trois l
» Pendant l'
es restes de po
couri ; mais c
considérable nour
partent pour un
de manger, qu
course. Il n'est
deux jours entie
avant cet inter
de cent vingt m

(b) Quelque extrao
diff, dont la descri
, & d'après la comp
(servations) me par
autorité duquel j'aura
de cette espece, beaucoup
sont souvent surpris

1779.
Mai.

inaire à supporter la fatigue & la faim, si des
 émoins sur lesquels on peut compter, ne nous
 eussent pas attesté ces faits. Nous jugeâmes nous-
 mêmes de la célérité avec laquelle l'Express qui
 porta à *Bolcheretsk* la nouvelle de notre arrivée,
 vint au Havre de *Saint-Pierre & Saint-Paul*,
 quoique la neige fût alors extrêmement molle ;
 mais le Gouverneur du *Kamtchaska* ne dit qu'en
 général, on fait cette route en deux jours &
 demi, & qu'il a une fois reçu des lettres apportées
 en vingt-trois heures.

» Pendant l'hiver on nourrit les chiens avec
 les restes de poissons secs, ou avec du poisson
 séché ; mais on les prive toujours de cette
 précieuse nourriture, un jour avant qu'ils ne
 partent pour un voyage, & on ne leur permet
 de manger, que lorsqu'ils sont à la fin de leur
 course. Il n'est pas rare de les faire ainsi jeûner
 deux jours entiers, & on nous a assurés que,
 durant cet intervalle, ils parcourent un espace
 de cent vingt milles (a). Ils ont la forme de

(b) Quelque extraordinaire que paroisse ce fait, *Kraschni-*
skoff, dont la description du *Kamtchaska*, (d'après ce que j'ai
 vu, & d'après la comparaison que j'en ai faite avec mes propres
 observations) me paroît mériter une confiance entière, & à
 l'autorité duquel j'aurai souvent recours, cite des exemples de
 cette espèce, beaucoup plus étonnans. » Les Voyageurs, dit-il,
 sont souvent surpris par de terribles orages de neige ; s'ils en

1779.
Mai.

ceux de *Poméranie*, mais ils sont beaucoup plus gros.

» N'osant pas nous fier à notre adresse nous avons chacun un homme qui conduisoit & dirigeoit le traîneau; & vu l'état des chemins c'étoit une besogne assez difficile. Le dégel trouvoit fort avancé dans les vallées situées sur notre route, & nous fûmes réduits à marcher le long des flancs des collines : nos guides furent obligés de soutenir sur leurs épaules, durant plusieurs milles, la partie inférieure des traîneaux; ils avoient eu soin pour cela, de se munir de souliers propres à la neige. J'étois mené par un Cosaque de très-bonne humeur, mais si peu habile, que nous renverions presque à toutes les minutes, ce qui divertissoit beaucoup le reste de la troupe. Dix traîneaux composoient notre caravane : celui que montoit le Capitaine Gore en offroit deux réunis, & il étoit abondamment

» ont des indices, ils conduisent leurs chiens, avec la plus grande précipitation, dans le bois le plus voisin, & ils sont obligés d'y demeurer jusqu'à la fin de la tempête, qui dure fréquemment six ou sept jours. Les chiens sont tranquilles & paisibles durant ce long intervalle : quelquefois seulement pressés par la faim, ils dévorent leurs rênes, & le reste du cuir qui se trouve dans leurs harnois «.

Histoire & Description du KAMTCHATKA, par Krassinski
nikoff.

garni de fourrures
les chiens atte
voitures qui po
attelées de la
» Nous arrivâmes
peu de distance
nimes un Sergent
nous attendoient
berent tout d'un
Bolcheretsk, par
notre approche
de du cérémon
garni de peaux
ent équipé, car
nous y avions
moi, mais le re
clus. C'est avec
nous séparâmes
pour plus réserv
voit dit, il est
éritoit pas tant
avons toujours
nous avons infir
pendant la route
avec beaucoup
riviere étant
emplies de bancs
descendimes.

arni de fourrures & de peaux d'ours; il avoit
 six chiens attelés sur trois lignes; quelques autres
 voitures qui portoient notre gros bagage, étoient
 attelées de la même manière.

1779.
 Mar.

12.

« Nous arrivâmes le 12 à un Village situé
 peu de distance de *Bolcheretsk*: nous y trou-
 vâmes un Sergent & quatre Soldats Russes qui
 nous attendoient depuis deux jours, & qui déta-
 chèrent tout de suite une embarcation légère
 de *Bolcheretsk*, pour instruire le Gouverneur de
 notre approche. Nous fûmes alors soumis à la
 cérémonie du cérémonial. On nous donna un bateau
 garni de peaux & de fourrures, & magnifique-
 ment équipé, qu'on avoit préparé pour nous:
 nous y avons toutes nos aises, M. Gore &
 moi, mais le reste de nos Compagnons en fut
 exclus. C'est avec beaucoup de regret que nous
 nous séparâmes de Port, qui devoit chaque
 jour plus réservé & plus respectueux. Il nous
 avoit dit, il est vrai, avant de partir, qu'il ne
 méritoit pas tant d'égards; mais comme nous
 avions toujours vu fort modeste & fort discret,
 nous avons insisté pour qu'il vécût avec nous
 pendant la route. Le reste de notre passage se
 fit avec beaucoup de facilité & de promptitude;
 la rivière étant devenue plus rapide & moins
 remplie de bancs de sable, à mesure que nous
 descendîmes.

1779.
Mai.

» Le mouvement & le bruit que nous remaquâmes lorsque nous fûmes près de *Bolchereska* nous fit de la peine ; nous jugeâmes qu'on disposoit à nous recevoir en cérémonie. Il y avoit long-temps qu'il ne nous restoit plus d'habits ; nos vêtemens de voyage offroient un mélange burlesque des modes Européennes , Indiennes & Kamtchadales. Nous sentîmes qu'il seroit trop ridicule de parcourir en pompe la Métropole de *Kamchatka* , ainsi déguenillés. Ayant apperçu beaucoup de monde rassemblé aux bords de la riviere , & ayant appris que le Gouverneur venoit droit nous y recevoir , nous nous arrêtâmes à la maison d'un Soldat , située à environ un quart de mille de la Ville ; nous détachâmes Port , & lui recommandant de dire à Son Excellence que , dès que nous aurions changé d'habits , nous irions lui rendre nos devoirs. Nous priâmes aussi le Gouverneur de ne pas songer à nous attendre pour nous conduire dans sa maison ; nous fit dire qu'il vouloit absolument attendre ; alors nous ne perdîmes plus de temps à notre toilette , & nous nous hâtâmes de le rejoindre à l'entrée de la Ville. Il me sembla que je faisois la révérence avec bien de la mal-adresse , j'observai que mes Camarades étoient aussi gauchés que moi : nous avjons renoncé à cette habitude depuis deux ans & demi. Le Gouverneur nous

accueillit de la
engageante ; n
qu'il avoit oub
françoise ; & M
la langue natur
avec lui.

» Le Major
itaine Shmale
Officier , & de
la Place. Il no
nous reçut ave
trouvâmes du
qu'on nous avo
complimens , no
le Major de l'ob
que nous avio
de farines , de
choses pour les
de lui dire ensu
environs de la
attendions pas
district ; que l'im
des vivres ou de
côté de la pénit
de l'année , étoit
après les obsta
en venant à B
chemins devin

1779.
Mai.

recueillit de la maniere la plus aimable & la plus engageante ; mais nous fûmes affligés de voir qu'il avoit oublié presque entièrement la langue françoise ; & M. Webber , qui parloit l'Allemand , la langue naturelle , eut seul le plaisir de converser avec lui.

» Le Major Behm étoit accompagné du Capitaine Shmaleff , son Lieutenant , d'un autre Officier , & de tout le Corps des Marchands de la Place. Il nous mena chez lui , où sa femme nous reçut avec une extrême politesse ; nous y trouvâmes du thé , & d'autres rafraîchissemens qu'on nous avoit préparés. Après les premiers complimens , nous priâmes M. Webber d'instruire le Major de l'objet de notre voyage , de l'avertir que nous avions besoin de munitions navales , de farines , de provisions fraîches , & d'autres choses pour les Equipages des deux Vaisseaux ; de lui dire ensuite , que vu l'état du pays , aux environs de la Baie d'*Avatska* , nous ne nous attendions pas à beaucoup de secours de ce district ; que l'impossibilité de transporter par terre les vivres ou des munitions très-pesantes , d'un côté de la péninsule à l'autre , à cette époque de l'année , étoit malheureusement trop sensible , & après les obstacles que nous avions rencontrés en venant à *Bolcheretsk* ; & qu'avant que les chemins devinssent praticables , nous serions

1779.
Mai.

obligés de remettre en mer. Le Gouverneur interrompit ici M. Webber : il nous observa que nous ne savions pas encore ce qu'il pouvoit faire pour nous ; qu'il désiroit seulement connoître les choses dont nous avions besoin, & le temps que nous lui laisserions pour les trouver, & que les difficultés ne l'arrêteroient pas. Lorsque nous lui eûmes témoigné notre vive reconnoissance nous lui donnâmes l'état des munitions navales des bêtes à cornes, & de la quantité de farine que nous désirions, & nous l'avertîmes que nous nous propositions d'appareiller le 5 Juin.

» La conversation se tourna ensuite sur d'autres objets ; & l'on imagine bien que nous essayâmes sur-tout de savoir quelque chose de ce qui se passoit dans notre patrie. Nous courions les Mers depuis trois ans ; nous avions compté que le Major Behm nous apprendroit des nouvelles intéressantes, & il m'est impossible de dire combien nous regrettâmes que ses informations ne fussent pas plus récentes que notre départ d'Angleterre.

» Le Gouverneur jugeant que nous devions être fatigués, & que nous désirions de prendre un peu de repos, voulut, sur les sept heures du soir, nous conduire lui-même dans les appartemens qu'on nous destinoit. Nous refusâmes en vain cet honneur, auquel nous n'avions aucun

titre : notre
dans l'ame de
mouvemens
dignités. Nou
le-gardes, do
armes pour sa
arrivâmes à u
propre, où le
erions notre
Bolcheretsk. On
& un Détache
occupoit une
ous eut montr
ai, en prome
& il nous laiss
ans nombre de
voit eu soin de
titre intermédia
de Caporal, &
urent ordre d
en outre charg
maison, d'obéi
'apprêter nos
ours de la so
nombre de mer
cipaux Habitan
ous qu'ils n'ajc
tenant nous vo

gouverneur : notre qualité d'étrangers contre-balançoit
 dans l'ame de ce généreux Livonien , tous les
 mouvemens d'amour-propre qu'inspirent les
 dignités. Nous passâmes près de deux corps-
 de-gardes , dont les Soldats se mirent sous les
 armes pour saluer le Capitaine Gore , & nous
 arrivâmes à une maison très-décente & très-
 propre , où le Major Behm nous dit que nous
 feroions notre résidence durant notre séjour à
Bolchereesk. On plaça deux Sentinelles à la porte,
 & un Détachement commandé par un Sergent,
 occupoit une maison voisine. Lorsque M. Behm
 nous eut montré nos chambres , il retourna chez
 lui , en promettant de revenir le jour suivant ,
 & il nous laissa chercher , à loisir , les choses
 sans nombre de commodité & d'agrémens , qu'il
 avoit eu soin de nous procurer. Un *Putpropersckack*,
 titre intermédiaire entre celui de Sergent & celui
 de Caporal , & Port , notre Camarade de voyage,
 eurent ordre de nous servir ; un Cuisinier fut
 en outre chargé , ainsi que le Propriétaire de la
 maison , d'obéir aux instructions de Port , &
 d'appréter nos repas selon nos goûts. Dans le
 cours de la soirée , nous reçûmes un grand
 nombre de messages polis , de la part des prin-
 cipaux Habitans de la Ville. Ils nous disoient
 qu'ils n'ajouteroient pas à nos fatigues , en
 venant nous voir sur le champ , mais qu'ils nous

 1779.
 Mai.

1779.
Mai.

feroient une visite le lendemain. Des politesses
& des attentions si multipliées dans un pays si
sauvage , offroient un contraste bien intéressant ;
& pour mettre le comble à tant de bontés, le
Sergent vint , sur le soir , demander l'ordre au
Capitaine Gore.

13.

» Le Gouverneur, le Capitaine Shmaleff, &
les principaux Habitans de la Ville, envoyèrent
savoir de nos nouvelles le 13, dès le grand
matin ; & ils ne tarderent pas à nous venir voir.
Les deux premiers avoient mandé Port, la veille,
au moment où nous nous mîmes au lit, &
ils l'avoient questionné sur les choses dont nous
avons le plus besoin à bord de nos vaisseaux.
Ils voulurent l'un & l'autre nous faire partager
avec la garnison, le peu de provisions qui res-
toient à *Bolcheretsk*. Ils témoignèrent en même
temps des regrets de ce que notre relâche tom-
boit à une époque de l'année où les vivres sont
fort rares dans le pays ; les floupes d'*Okotsk* qui
en apportent tous les ans, n'étant pas encore
arrivées.

» Nous nous décidâmes à accepter ces pro-
positions généreuses, mais à condition qu'on nous
diroit le prix des articles qu'on nous fournirait,
& que le Capitaine Clerke payeroit le tout en
billets sur le Bureau des vivres établi à *Londres*.
Le Major refusa nos billets, & quand nous le

présâmes de
dit : » Je sui
à ma Souve
& alliés, les
en mon pou
qu'à l'extrê
été de quel
d'une expéd
La générosité
Russie ne me
mais, pour v
me laissez u
pouvons vou
ficat à *Pétersb*
rempli mon c
continua - t - i
reconnoissanc
plus «.
» Lorsque
terminé, le Ma
de quels articles
qu'il croiroit a
achetions quel
nous nous adre
» Nous ne p
notre admiratio
nous étions ser
reusement le C

 1779.
 Mai.

présâmes de les recevoir, il nous arrêta & il nous
 dit : » Je suis sûr de faire un plaisir extrême
 à ma Souveraine, en donnant à ses bons amis
 & alliés, les Anglois, tous les secours qui seront
 en mon pouvoir; elle sera charmée d'apprendre
 qu'à l'extrémité du globe, ses domaines ont
 été de quelque utilité à des vaisseaux occupés
 d'une expédition aussi importante que la vôtre.
 La générosité reconnue de l'Impératrice de
Russie ne me permet pas d'accepter vos billets;
 mais, pour vous satisfaire, je consens que vous
 me laissiez un certificat des choses que nous
 pouvons vous fournir, & j'enverrai ce certi-
 ficat à *Pétersbourg*, comme une preuve que j'ai
 rempli mon devoir. Je laisserai aux deux Cours,
 continua-t-il; le soin de se témoigner leur
 reconnoissance, mais je n'accepterai rien de
 plus «.

» Lorsque cet arrangement préliminaire fut
 terminé, le Major Behm nous demanda en détail,
 de quels articles nous avions besoin; il nous dit
 qu'il croiroit avoir à se plaindre de nous si nous
 achetions quelque chose des Négocians, ou si
 nous nous adressions à d'autres qu'à lui.

» Nous ne pouvions guere montrer que, par
 notre admiration & nos remercimens, combien
 nous étions sensibles à tant de générosité. Heu-
 reusement le Capitaine Clerke m'avoit remis un

1779.
Mai.

exemplaire des Planches & des Cartes du second Voyage de M. Cook, en me priant de l'offrir, en son nom, au Gouverneur. Le Major Behm, qui faisoit beaucoup de cas de tout ce qui avoit rapport aux découvertes géographiques & nautiques, reçut ce mince présent avec une si grande satisfaction, que je jugeai que nous n'aurions pu lui rien présenter de plus agréable. Le Capitaine Clerke m'avoit laissé aussi le maître de lui faire voir une Carte de nos découvertes, & persuadé qu'un homme de son caractère & dans sa position, seroit enchanté de ces détails, (quoique par délicatesse il ne nous eût proposé qu'un petit nombre de questions générales sur ce sujet) je lui donnai sans scrupule une marque d'amitié dont toute sa conduite le rendoit bien digne.

» J'eus le plaisir de le trouver aussi sensible à ce témoignage de confiance, que je l'avois espéré; il fut très-frappé de voir d'un coup-d'œil la position & l'étendue des côtes de l'*Asie* & de l'*Amérique*, dont ses Compatriotes n'avoient pu, après tant de Voyages, acquérir qu'une connoissance partielle & imparfaite (a).

(a) Le Major Behm nous permit, de son côté, d'examiner toutes ses Cartes. Celles qui avoient rapport à la péninsule de *Tschutsky*, avoient été dressées d'après les observations recueillies par *Plenisher*, depuis 1760 jusqu'à 1770. Les Cartes de *Plenisher* ayant ensuite servi, selon *M. Coxe*, à la compilation de la Carte

» Excepté
l'exemplaire d
parlois tout-
permettoit pa
qui mérite à p
son fils, très
montre d'arge
& je fis un g
donnant deux
ces bagatelles
thermometre
épart des va
actement la
année, & de
muller.

» Nous din
impressé dans
notre curiosité
de plats apprêt
multitude d'au
nasses & des K

générale de *Russie*,
très extrême
générale, sembl
de autorité. Celles
de *Amérique*, ne no
trouvâmes beaucoup
à *Onalashka*.

» Excepté cette marque de confiance , & l'exemplaire des Cartes & des Planches dont je parlois tout-à-l'heure, notre position ne nous permettoit pas de rien offrir au Major Behm. Ce qui mérite à peine d'être raconté, je déterminai mon fils, très-jeune encore, à accepter une montre d'argent que j'avois par hasard sur moi; & je fis un grand plaisir à sa petite fille, en lui donnant deux paires de pendans d'oreille. Outre ces bagatelles, je laissai au Capitaine Shmaleff le thermometre dont je m'étois servi depuis mon départ des vaisseaux; il me promit d'observer exactement la température de l'air pendant une année, & de transmettre ses observations à M. Muller.

» Nous dinâmes chez le Gouverneur, qui m'empresé dans toutes les occasions de satisfaire notre curiosité, nous fit servir un grand nombre de plats apprêtés à la maniere Angloise, & une multitude d'autres, apprêtés à la maniere des Russes & des Kamtchadales. L'après-midi, nous

1779.
Mai.

générale de *Russie*, il est bon de remarquer que nous les trouvâmes extrêmement fautives, & que les Rédacteurs de la Carte générale, semblent être tombés dans quelques erreurs, d'après l'autorité. Celles qui renfermoient les Isles situées sur la côte d'*Amerique*, ne nous offrirent rien de nouveau, & nous les trouvâmes beaucoup moins exactes que celles que nous avions vues à *Oonalashka*.

1779.
Mai.

parcourûmes la Ville & les environs. La Ville de *Bolcheretsk* est située sur une plaine basse & marécageuse, d'environ quarante milles de longueur, & d'une largeur considérable, qui se prolonge jusqu'à la Mer d'*Okotsk* : elle est bâtie au côté septentrional de la *Bolchoireka*, (ou de la grande rivière) entre l'embouchure de la *Gottsofska* & de la *Bistraia*, qui jettent leurs eaux dans cette rivière. La péninsule, sur laquelle se trouve *Bolcheretsk*, a été séparée du Continent par un grand canal, ouvrage du Gouverneur actuel. Ce canal n'a pas seulement ajouté à la force de la Place, il l'a rendue moins sujette aux inondations qu'elle ne l'étoit auparavant. La rivière a de six à huit pieds de profondeur, & environ un quart de mille de large au-dessous de la Ville, elle se perd dans la Mer d'*Okotsk*, vingt-deux milles plus loin, où, selon *Kracheninoff*, elle peut recevoir des bâtimens d'une grandeur considérable. On ne cultive des grains d'aucune espèce dans cette partie du *Kamchatka*, & le Major *Behm* m'apprit que son jardin étoit le seul du pays. Le sol étoit presque par-tout couvert de neige : les cantons où il n'y en avoit point paroissent remplis de petits mondrains d'une espèce de tourbe noire. J'aperçus vingt ou trente vaches, & *M. Behm* avoit six chevaux très-forts. Les chevaux, les vaches & les chiens, sont

les seuls animaux
Kamchatka, &
d'entretenir
peuvent nour
robuste pour
durant l'
abandonne le
prend si avides
bureaux eux-
» Les maïso
même forme ;
ertes de gra
beaucoup plus
composée de t
un joli papi
sive, si le *talc* q
la rendoit pa
la Ville offre
élevés, dont c
sons réunies p
s traverse da
elliers se trou
de l'autre. Il y
soldats Russes
glise, une fall
ité de la Vill
qui appartienne
son est de cinc

Les seuls animaux domestiques. Les Habitans du Kamtschatka, obligés d'après l'état actuel du pays, d'entretenir un grand nombre de chiens, ne peuvent nourrir que le bétail assez gros & assez robuste pour résister aux attaques des chiens; car, durant l'été, on lâche ces chiens & on leur abandonne le soin de leur subsistance, ce qui les rend si avides, qu'ils attaquent quelquefois les traireaux eux-mêmes.

Les maisons de *Bolcheretsk* sont toutes de la même forme; elles sont bâties en bois & couvertes de gramens. Celle du Gouverneur est beaucoup plus grande que les autres; elle est composée de trois pieces fort étendues, tapissées d'un joli papier, & elle pourroit passer pour belle, si le *calc* qui remplit les carreaux des fenêtres ne la rendoit pas d'un aspect pauvre & désagréable. La Ville offre plusieurs lignes de bâtimens peu élevés, dont chacun présente cinq ou six habitations réunies par un long passage commun, qui les traverse dans leur longueur; la cuisine & les celliers se trouvent d'un côté, & les appartemens de l'autre. Il y a d'ailleurs des baraques pour les Soldats Russes & les Cosaques, une assez belle église, une salle de Justice, & on voit à l'extrémité de la Ville, un grand nombre de *balagans* qui appartiennent aux Kamtschadales. La population est de cinq à six cents personnes. Le Major

1779.
Mai.

1779.
Mai.

14.

Behm donna le soir un souper ; auquel furent invités les hommes & les femmes les plus distingués du pays.

» Nous nous adressâmes secrètement le lendemain au Marchand Fedositsch ; nous lui demandâmes du tabac pour les Matelots , qui depuis plus d'un an manquoient de cet article. Le Major fut instruit sur le champ de notre démarche , ainsi que de toutes les autres de la même espece & bientôt nous trouvâmes dans notre maison quatre sacs de tabac , qui pesoient chacun plus de cent livres ; M. Behm nous chargea de le offrir aux Matelots , en son nom & en celui des Soldats qu'il commandoit. Il nous envoya en même-temps vingt pains d'un très-beau sucre , & autant de livres de thé : il avoit plus que nous n'en avions plus à bord , & il nous permit de les présenter aux Officiers. Madame Behm nous envoya d'ailleurs du beurre frais , du miel , des figues , du riz , & quelques autres comestibles pour le Capitaine Clerke ; elle nous recommanda de lui dire combien elle s'intéressoit à sa santé & combien elle desiroit d'apprendre sa guérison. Nous essayâmes en vain de mettre des bornes à toutes ces largesses du Gouverneur ; je m'occupai d'autant plus de cet objet , que j'étois convaincu qu'on nous donnoit , non pas une partie de la provision de la garnison , mais la provision presque

entière

entière. Le M
nous avons b
vions éprouv
temps que no
avoir touché
inconcevable
de nos Cartes
Je puis mettre
fait curieux ,
& dont l'exp
même , l'auroit
pas vus.

» On fait qu
de l'Asie qui
qu'ils ont rendu
par la Russie po
expédition formé
termina , après
forces Russes ,
cette époque ,
forteresse des f
sur les bords d
ceux de l'Ingig
à l'extrémité se
& qui donne so
de celui de Pen
velles de ce for
manda qu'une po

Tome XXI.

entiere. Le Major nous répondit toujours que nous avons beaucoup souffert, & que nous devons éprouver des besoins. La longueur du temps que nous venions de passer en mer sans avoir touché à aucun port connu, lui parut si inconcevable, qu'il eut besoin du témoignage de nos Cartes & d'autres preuves, pour le croire. Je puis mettre au nombre de ces preuves un fait curieux, que le Major Behm nous raconta, & dont l'explication, à ce qu'il nous dit lui-même, l'auroit bien embarrassé s'il ne nous avoit pas vus.

1779.
Mai,

» On fait que les *Tschutsky* sont le seul Peuple de l'*Afie* qui ait conservé son indépendance ; qu'ils ont rendu vaines toutes les tentatives faites par la Russie pour les subjuguier. La dernière expédition formée contre eux est de 1750 ; elle se termina, après différents succès, par la retraite des forces Russes, & la perte du Général. Depuis cette époque, les Russes ont rapproché leur Forteresse des frontieres, & au lieu de la laisser sur les bords de l'*Anadyr*, ils l'ont établie sur ceux de l'*Ingiga*, riviere qui a son embouchure à l'extrémité septentrionale de la Mer d'*Okotsk* ; & qui donne son nom à un golfe situé à l'Ouest de celui de *Penshinsk*. M. Behm reçut des nouvelles de ce fort le jour de notre arrivée ; on lui manda qu'une peuplade ou une troupe de *Tschutsky*

1779.
Mai.

étoit venue avec des propositions d'amitié, & qu'elle offroit d'elle-même un tribut. Les *Tschutsky*, interrogés sur la cause de cette révolution inattendue, dirent que sur la fin de l'été précédent ils avoient reçu la visite de deux grands canots Russes; que les Equipages les ayant traités avec la plus grande bonté, ils les avoient pris en amitié; & que comptant sur ces dispositions amicales, ils se rendoient au fort Russe, afin d'établir un traité, à des conditions qui seroient agréables aux deux Nations. Un événement aussi extraordinaire avoit occasionné beaucoup de conjectures à *Ingiginsk* & à *Bolcheretsk*, & on ne l'auroit jamais compris, si nous n'en avions pu donner l'explication. Ce fut pour nous un grand plaisir d'avoir enseigné, par hasard, aux Russes la seule maniere véritable de recueillir des tributs & d'étendre leurs domaines; & nous songeâmes avec satisfaction, que la bonne intelligence, Jaquelle notre descente sur la côte des *Tschutsky* avoit donné lieu, mettroit peut-être à l'avenir une peuplade remplie de bravoure, à l'abri des invasions de ces puissans voisins.

» Nous dinâmes, le même jour, chez le Capitaine *Shmaleff*, qui, voulant varier nos amusemens, fit exécuter, l'après-midi, une danse Russe & Kamtchadale. Il est impossible de décrire ce spectacle grossier. La danse Russe ressembloit beau-

coup à la
cutée par u
la fois. Les
très-peu a
ils tenoient
étoit toujou
ils passoient
ils élevoient
maniere gau
fois insignifi
nous présent
plus bizarre
d'aucun peu
mouvemens
que les Kamt
d'observer. C
décrive en dé
que prirent le
leur corps ét
toujours les g
avec leurs bra
tudes de l'ou
» Notre vo
au-delà du te
nous avions a
pourroit être
notre arrivée
e Gouverneu

coup à la danse de la cornemuse; elle étoit exécutée par une, par deux ou quatre personnes à la fois. Les Danseurs faisoient des pas vifs, mais très-peu alongés; ils élevoient à peine le pied; ils tenoient leurs bras sur les côtés; leur corps étoit toujours droit & immobile, excepté quand ils passoient les uns devant les autres; car alors ils élevoient la main avec prestesse, mais d'une manière gauche. Si la danse Russe fut tout à la fois insignifiante & ridicule, la danse Kamtchadale nous présenta, outre ce dernier défaut, l'idée la plus bizarre qui soit jamais entrée dans la tête d'aucun peuple. Celle-ci vouloit représenter les mouvemens lourds & gauches de l'ours, animal que les Kamtchadales ont des occasions fréquentes d'observer. On ne désire pas sans doute, que je décrive en détail, chacune des postures étranges que prirent les Danseurs; je dirai seulement que leur corps étoit toujours courbé, qu'ils avoient toujours les genoux pliés, & qu'ils s'efforçoient, avec leurs bras, d'imiter la démarche & les attitudes de l'ours.

» Notre voyage de *Bolcheretsk* se prolongeoit au-delà du temps que nous lui avions destiné; nous avons appris d'ailleurs, que notre retour pourroit être plus difficile & plus ennuyeux que notre arrivée, & nous fûmes obligés d'avertir le Gouverneur, que nous comptions partir le

1779.
Mai.

lendemain au matin. Ce ne fut pas sans regret que nous songeâmes à quitter un homme si intéressant ; & nous fûmes agréablement surpris , lorsqu'il nous dit qu'il nous accompagneroit au Havre de *Saint-Pierre & Saint-Paul* , si nous voulions demeurer un jour de plus. Il ajouta qu'il avoit fait ses dépêches , & remis le commandement du *Kamtchatka* au Capitaine Shmaleff , son Successeur désigné ; qu'il avoit tout préparé pour se rendre à *Okotsk* ; que son départ devoit avoir lieu dans peu de jours ; mais qu'il seroit bien-aise de le différer , afin de s'assurer par lui-même , si on avoit fait pour nous , tout ce que comportoit le pays.

15. » Ses enfans vinrent me remercier , le lendemain 15. des bagatelles que je leur avois données son fils m'offrit un habit Kamtchadale magnifique c'étoit un des vêtemens que portent les principaux Toions du pays , les jours de grande cérémonie & , ainsi que je l'appris ensuite de Fedositsch , il valoit au moins cent vingt roubles : sa fille me força en même-temps d'accepter un manchon de martre zibeline.

» Nous dinâmes chez le Gouverneur. Il voulut nous faire mieux connoître les mœurs des Habitans & les usages du pays , & il rassembla , le soir , les gens les plus qualifiés du Village voisin de *Bolcheretsk*. Les femmes arriverent magnifique-

ment habillée
Le vêtement
& de celles
étoit mi-parti
d'Europe : po
Madame Beh
elle étoit sup
Européennes.
& de la varié
fus pas moind
Ce spectacle
chantée , au n
le plus triste
de la musique
» Notre dé
nous retirâme
entrâmes dans
trois habits de
pays ; M. Beh
envoyer ; il n
que notre bag
Ce que nous
eux , du Cap
autres Habitan
d'accepter des
fidérable de vi
préparer pour
nombre de ca

ment habillées, selon la mode des Kamtchadales. Le vêtement de la femme du Capitaine Shmaleff & de celles des autres Officiers de la garnison, étoit mi-parti des modes de la *Sibérie* & de celles d'*Europe* : pour rendre le contraste plus frappant, Madame Behm avoit fait ouvrir ses malles, & elle étoit superbement vêtue à la maniere des Européennes. Je fus très-frappé de la richesse & de la variété des étoffes de soie, & je ne le fus pas moins de la singularité de l'ajustement. Ce spectacle paroissoit être une décoration enchantée, au milieu d'un pays le plus sauvage & le plus triste du monde. Il y eut des danses & de la musique.

» Notre départ étant fixé au lendemain, nous nous retirâmes de bonne heure; lorsque nous entrâmes dans nos chambres, nous aperçûmes trois habits de voyage, taillés selon la mode du pays; M. Behm avoit eu la bonté de nous les envoyer; il ne tarda pas à venir nous voir, afin que notre bagage fût emballé convenablement. Ce que nous avons reçu de cet homme généreux, du Capitaine Shmaleff, & de plusieurs autres Habitans de la Ville, qui nous forcerent d'accepter des présens, joint à une quantité considérable de vivres que le Gouverneur avoit fait préparer pour notre voyage, formoit un grand nombre de caisses.

1779.
Mai.

1779.
Mai.
16.

» Le 16, de bonne heure, on nous engagea à aller voir Madame Behm, au moment où nous nous rendrions à nos canots; on nous dit qu'elle seroit bien-aise de recevoir nos adieux. Nous étions pénétrés de la plus vive reconnoissance, pour les soins aimables, la bienveillance & la générosité qu'on nous avoit prodigués à *Bolcheretsk*; mais la scene touchante qui s'offrit à nos regards, lorsque nous quittâmes nos logemens, nous émut bien davantage. Nous trouvâmes les Soldats & les Cosaques de la garnison rangés sur une ligne, & tous les hommes de la Ville, revêtus de leurs habits les plus riches, placés en face des troupes sur une seconde ligne. Dès que nous parûmes hors de notre maison, l'assemblée entonna une chanson mélancolique: le Major Behm nous apprit que les Habitans de cette contrée, chantent ordinairement quand ils prennent congé de leurs amis. Nous nous rendîmes au Gouvernement, accompagnés des Soldats & de tous les hommes de la Ville, & précédés par les tambours & la musique de la garnison: Madame Behm nous attendoit avec les Dames de *Bolcheretsk*, qui portoient de longs manteaux de soie, garnis de fourrures très-précieuses, de différentes couleurs. Après avoir pris quelques rafraîchissemens qu'on nous avoit préparés, nous allâmes au bord de la riviere, au milieu des

Dames, qui ch
ainsi que les h
obieux à Mada
assurée que n
dont on nous
nous sentîmes
canots à la hâ
démarrerent,
le rivage, nou
nous leur répo
la pointe, no
çurent pour la
derniers adieu

» Nous par
nous embarqu
& avant la nu
sable qu'on v
nom. Durant n
de l'empresse
Kamatshadates
secours dans
contrâmes: c
faction d'obse
présence du
douleur qui se
leur apprit qu'
» Nous av
Expres au Ca

Dames, qui chanterent des airs doux & tendres, ainsi que les hommes : quand nous eûmes fait nos adieux à Madame Behm, & quand nous l'eûmes assurée que nous n'oublierions jamais la maniere dont on nous avoit accueillis à *Bolcheretsk*, nous nous sentîmes trop émus pour ne pas gagner nos canots à la hâte. A l'instant où nos embarcations démarrèrent, toutes les personnes qui étoient sur le rivage, nous saluerent par trois acclamations; nous leur répondîmes; & lorsque nous doublâmes la pointe, nos sensibles Amis, qui nous apperçurent pour la dernière fois, nous firent leurs derniers adieux par d'autres acclamations.

» Nous partîmes le 16 de *Bolcheretsk*. Nous nous embarquâmes le 21, sur la rivière d'*Awatska*, & avant la nuit, nous avons passé les bancs de sable qu'on voit à l'entrée de la Baie du même nom. Durant notre voyage, nous fûmes enchantés de l'empressement avec lequel les *Toions*, & les *Kamatchadales*, leurs Sujets, nous donnerent des secours dans les différens *ostrogs* que nous rencontrâmes : ce fut pour moi une grande satisfaction d'observer le plaisir que leur causoit la présence du Major Behm, & le chagrin & la douleur qui se peignirent sur leur visage, lorsqu'on leur apprit, qu'il devoit bientôt les quitter.

» Nous avons envoyé de *Bolcheretsk*, un Exprès au Capitaine Clerke, afin de l'instruire

1779.
Mai.

16.

21.

1779.
Mai.

de l'accueil généreux du Gouverneur & des Habitans de la Ville ; nous lui avons écrit en même-temps , que le Major Behm vouloit nous accompagner aux vaisseaux , & nous lui avions fixé à-peu-près le moment de notre retour. Lorsque nous approchâmes du havre , les canots de la *Résolution* & de la *Découverte* , vinrent à notre rencontre ; les Matelots étoient mis proprement , & les Officiers avoient toute la parure que comportoit le mauvais état de leur garde-robe. M. Behm fut très-frappé de l'air robuste & de la bonne fanté des Equipages de nos canots ; il le fut sur-tout , de voir la plupart d'entre eux , sans autre vêtement qu'une chemise & des culottes , quoiqu'il tombât de la neige.

» M. Behm avoit témoigné le désir de se rendre aux vaisseaux , avant de débarquer ; & du moment où nous fûmes par le travers de la Ville *Saint-Pierre & Saint-Paul* , je le priai de me dire ses intentions. Il songea , d'après ce que nous lui avons appris de la maladie du Capitaine Clerke , qu'il seroit imprudent d'aller le voir si tard (il étoit plus de neuf heures du soir) , & il me répondit qu'il valoit mieux passer la nuit à terre. Lorsque je l'eus accompagné à la maison du Sergent , j'allai instruire le Capitaine Clerke du succès de notre voyage. Je fus extrêmement affligé de voir que , pendant notre absence , ce

excellent O
gement dans
es végétaux
vions cong
oit de jour
» Dès que
e retourna
u matin , je
alua de treiz
ailleurs , av
sa suite , l
usses , le Pa
e havre , d
être de Par
oup : ce Prê
Clerke , & j'a
» Quand M
passa à bo
ner sur la
mes voir les
assemblées p
endant lui
acun des a
n sacrifice &
matelots de n
ehm leur avo
e tabac , ils d
ement , qu'on

& des excellent Officier n'avoit point trouvé de soulagement dans le repos du havre, & le lait & les végétaux du *Kamtchatka*, ainsi que nous en avions conçu l'espoir, & que sa maladie empirait de jour en jour.

» Dès que j'eus rendu compte de notre mission, je retournai auprès du Major, & le lendemain matin, je le conduisis aux vaisseaux : on le salua de treize coups de canon, & il fut reçu, d'ailleurs, avec tous les égards possibles. Il avoit sa suite, le Commandant d'une des galiotes russes, le Patron d'un sloop qui mouilloit dans le havre, deux Marchands de *Bolcheretsk*, le Prêtre de *Paratounca*, qu'il sembloit estimer beaucoup : ce Prêtre aimoit tendrement le Capitaine Clerke, & j'aurai occasion d'en parler plus bas.

» Quand M. Behm eut fait sa visite à M. Clerke, il passa à bord de la *Découverte*, & il revint à bord de la *Résolution* : l'après-dînée, nous lui montrâmes les diverses choses que nous avions rassemblées pendant le voyage, & notre Commandant lui offrit un assortiment complet de chacun des articles. Je ne dois pas oublier ici un sacrifice & un trait de reconnoissance des matelots de nos deux vaisseaux : sachant que M. Behm leur avoit donné une quantité considérable de tabac, ils demanderent, de leur propre mouvement, qu'on ne leur servît plus de *grog*, &

1779.
Mai.

22.

1779.
Mai.

qu'on envoyât à la garnison de *Bolcheretsk*, leurs rations de liqueurs fortes : ils ajouterent qu'ils avoient lieu de croire l'eau-de-vie rare au *Kamtschaika*, & que ce présent feroit plaisir aux troupes Russes, puisqu'à *Saint-Pierre & Saint-Paul*, on avoit voulu leur donner quatre roubles d'une bouteille de liqueur. Nous n'ignorions pas combien bien les Matelots se plaignoient, lorsqu'on suspendoit leur *grog*, ce qui arrivoit communément dans les climats chauds, afin de pouvoir leur en servir une quantité plus grande dans les climats froids ; nous sentions que cette libéralité leur priveroit de liqueurs fortes durant la campagne rigoureuse que nous voulions faire au Nord, & il nous fut impossible de ne pas admirer un sacrifice si extraordinaire. Ils exécuterent leur projet ; mais M. Clerke & les autres Officiers afin de ne pas laisser cette belle action sans récompense, substituerent une quantité de rum, pareille à la très-petite quantité de *grog* que le Major Behm avoit accepté pour la garnison. M. Behm reçut, de la maniere la plus obligeante, ce rum ainsi qu'une ou deux douzaines de bouteilles de vin, que nous destinâmes à Madame Behm, avec les autres petits présens que notre position nous permettoit de lui offrir. Le tabac fut distribué le lendemain aux Equipages des deux vaisseaux ; on en donna trois livres à chacun de ceux qui

machoient ou
y en eut un
" J'ai déjà
igné le comm
comptoit parti
proposa de se c
cette occasion
le Capitaine C
berté de le ch
notre voyage
notre Amba
solûmes d'ab
nos opératio
ersuadé ensui
es découverte
onné des pre
bliques & pr
pour achever
encore à faire
décida à env
Journal entie
en, qui rense
mort de M. C
zaka, avec u
tes. Nous cr
que passer en o
es détails de r
rivé quelque

tsk, leur mâchoient ou qui fumoient de cette plante, & en eut une livre pour le reste.

J'ai déjà dit que le Major Behm avoit régné le commandement du *Kamtchaska*, & qu'il comptoit partir bientôt pour *Pétersbourg*: il nous proposa de se charger lui-même de nos d'espèches. Cette occasion étoit trop heureuse pour la négliger. Le Capitaine Clerke l'avertit qu'il prendroit la liberté de le charger de quelques paquets relatifs à notre voyage, & qu'il le prioit de les remettre à notre Ambassadeur à la Cour de *Russie*. Nous voulûmes d'abord de n'envoyer qu'un précis de nos opérations; mais le Capitaine Clerke, persuadé ensuite qu'on pouvoit confier toutes nos découvertes à un homme qui nous avoit donné des preuves si frappantes de ses vertus publiques & privées; songeant d'ailleurs que, pour achever notre expédition, nous avions encore à faire des campagnes très-dangereuses, le Major décida à envoyer en *Europe*, par M. Behm, le Journal entier de M. Cook, & la partie du même, qui renfermoit le période compris entre le mort de M. Cook, & notre arrivée au *Kamtchaska*, avec une Carte de toutes nos découvertes. Nous crûmes, M. Bayly & moi, devoir passer en outre, au Bureau des Longitudes, les détails de nos opérations. S'il nous étoit arrivé quelque malheur, l'Amirauté auroit eu

1779.
Mai.

1779.
Mai.

dans ses archives une relation détaillée des principaux événemens de notre voyage. Il fut ensuite convenu qu'un Express partiroit d'*Okotsk* avec un précis de nos longues dépêches ; M. Behm nous dit que si rien ne retardoit le passage d'*Okotsk*, l'Express arriveroit à *Petersbourg* au mois de Décembre, & qu'il comptoit y être lui-même au mois de Février ou de Mars. Les trois jours suivans, M. Behm dina & soupa alternativement sur les deux vaisseaux, & nous ne manquâmes pas de l'accueillir le mieux qu'il nous fut possible : il nous fit ses adieux le 25. Il fut salué de treize coups de canon, & les Matelots demandèrent qu'on leur permit de le saluer par trois acclamations. Le lendemain, au matin, nous reconduisîmes, M. Webber & moi, jusqu'à quelques milles de l'embouchure de la rivière d'*Awatska*, & nous rencontrâmes le Prêtre Russe, sa femme & ses enfans, qui attendoient leur Gouverneur.

« Il seroit difficile de dire si le bon Prêtre & sa famille furent plus émus que nous, en quittant le Major Behm. Nous le connoissions depuis peu de temps, mais l'élévation de son ame & son défintéressement, nous avoient inspiré la plus grande estime ; nous avions même une sorte de vénération pour lui, & il étoit impossible de n'être pas vivement touché, en nous séparant

un homme
ices, & que
voir jamais
qu'il fournit à
les présens p
montoit à plu
le prix couran
& cette libér
toit en elle-m
la délicatesse
combinaisons
quelles ils s'ef
le tant d'obl
navions aucu
l'enviage en
caractere publ
ment une gran
& élevés qui
en plus nôtre
vous êtes en
utile à tout
seulement l
hommes se
à tous les p
pays qu'abo
faire plaisir
procurant l
moi, & il

Un homme qui nous avoit rendu tant de ser-
 vices , & que nous avons peu d'espérance de
 revoir jamais. Outre les vivres & les munitions
 qu'il fournit à nos vaisseaux , la valeur intrinseque
 des présens particuliers que nous reçûmes de lui ,
 montoit à plus de deux cents livres sterlings , selon
 le prix courant des divers articles au *Kamtschatka* ;
 & cette libéralité , quelque extraordinaire qu'elle
 soit en elle-même , fut bien inférieure encore à
 la délicatesse qu'il mit dans ses bienfaits , & aux
 combinaisons ingénieuses & adroites , par les-
 quelles ils s'efforça d'atténuer pour nous , le poids
 de tant d'obligations , dont il savoit que nous
 n'avions aucun moyen de nous acquitter. Si on
 envisage ensuite comme un homme revêtu d'un
 caractère public , & chargé de représenter digne-
 ment une grande Souveraine , les sentimens justes
 & élevés qui l'animoient , doivent exciter de plus
 en plus notre admiration. » Le service auquel
 vous êtes employés , nous disoit-il souvent , sera
 utile à toutes les Nations ; vous ne méritez pas
 seulement les égards & les secours que tous les
 hommes se doivent entre eux , vous avez droit
 à tous les privilèges des Citoyens , dans quelque
 pays qu'abordent vos vaisseaux. Je suis sûr de
 faire plaisir à l'Impératrice de *Russie* , en vous
 procurant les diverses choses qui dépendent de
 moi , & il m'est impossible d'oublier son carac-

 1779.
 Mai.

1779.
Mai.

» tere & mon honneur, en mettant un prix
 » ce devoir ». D'autres fois, il nous dit
 qu'il vouloit donner un grand exemple aux Kara-
 chadales, qui commencent à sortir de l'état de
 barbarie; que cette peuplade regarde les Russes
 comme ses modeles en tout; que si ses espérances
 n'étoient pas trompées, elle se croiroit obligé
 désormais, d'assister les étrangers le mieux qu'
 lui seroit possible; qu'elle se persuaderoit que
 tel est l'usage universel des Nations civilisées.
 J'ajouterai qu'après avoir mis tout en usage, afin
 de pourvoir à nos besoins du moment, il s'occupa
 avec le même zele, de ceux que nous éprou-
 verions à l'avenir: il lui sembloit plus que pro-
 bable, que nous ne découvririons point le passage
 & que par conséquent, nous reviendrions à
 Kamchatka à la fin de l'année; il exigea du
 Capitaine Clerke, un état de la quantité de cor-
 dages & de farine qui nous manqueroient alors;
 il promit d'envoyer ces provisions d'Okotsk, au
 Havre de Saint-Pierre & Saint-Paul, où elles
 attendroient notre arrivée. Il poussa plus loin
 encore ses aimables soins; il nous donna un
 papier, lequel enjoignoit à tous les Sujets de
 l'Impératrice que nous aurions occasion de ren-
 contrer, de nous assister en tout ce qui dépen-
 droit d'eux.

» L'Amirauté d'Angleterre a tenu un sé d'une ma-

ere noble d
 ouchant &
 Kamchatka.
 rovince, n
 plaine que
 propres bien
 connoissance
 raine & à
 ce lui a en
 scription qu
 rage où so
 sistance. Voi

Viro egregio
 Augustissima
 dignitate, se
 tiora, navibu
 nit; eosque in
 frustra explora
 tice exceptit,
 amuland aucto
 TIC.Æ septemv
 nis, memoria
 , patriæque

M.

» Pour re
 d'Awast! a du

ère noble combien elle étoit sensible à l'accueil touchant & aimable qu'ont reçu nos vaisseaux au Kamtschatka. M. Behm, Commandant de cette province, n'a pas été seulement récompensé par le plaisir que l'homme bienfaisant trouve dans ses propres bienfaits ; il a reçu des marques de reconnaissance convenables à la dignité de sa Souveraine & à celle du Roi de la Grande-Bretagne : on lui a envoyé un vase très-riche, avec une inscription qui mérite d'être rapportée dans l'Ouvrage où sont consignés les détails de sa bienfaisance. Voici cette inscription :

Viro egregio magno de В Е Н М , qui Imperatricis augustissimæ Catharinæ auspiciis, summâque animi dignitate, sæva, quibus præerat, Kamtschatkæ victora, navibus nautisque Britannicis, hospita præstitit; eosque in terminis, si qui essent imperio Russico, frustra explorandis, mala multa perpeffos, iteratâ curâ excepit, refecit, recreavit & comœatu omnî cumulatè auctos dimisit; REI NAVALIS BRITANNICÆ septemviri, in aliquam benevolentiam tam infirmis, memoriam, amicissimo, gratissimoque animo, patriæque nomine, D. D. D.

M. DCC. LXXXI.

» Pour revenir à ce qui se passa au Havre d'Awatska durant notre Voyage à Bolcheretsk, la

1779.
Mai.

1779.
Mai.
15.

greve n'étant plus embarrassée par les glaces, le 15, quelques-uns des Matelots pêcherent à la seine, & ils prirent une quantité considérable d'un très-beau poisson plat. Depuis cette époque jusqu'à notre départ du Havre, il est difficile d'imaginer la multitude incroyable de poissons qui nous environna de tous côtés. Les *Toions* de la ville, & de *Paratounca*, village situé aux environs, avoient reçu ordre du Major Behm, d'employer tous les Kamtchadales à notre service & il nous arriva souvent de n'avoir pas assez de place sur les vaisseaux, pour recevoir les présents qu'ils nous apportèrent. En général, ils nous donnerent du poisson plat, de la morue, de la truite, & du hareng. Cette Baie offroit une abondance extrême de harengs qui avoient acquis toute leur perfection, & qui étoient d'une saveur exquisite. Les Pêcheurs de la *Découverte* en prirent, d'un seul coup de filet, une quantité si considérable, que craignant de rompre leur seine ils en jeterent un très-grand nombre : ils en amenèrent sur le rivage un tas si énorme, qu'outre la portion nécessaire à la consommation journalière, ils remplirent la quantité de barriques pour lesquelles ils avoient du sel; & qu'après en avoir envoyé à la *Résolution*, autant qu'elle pouvoit en désirer, ils en laissèrent plusieurs boîtes sur la greve.

» La neige niere rapide, cueillirent beaucoup de têtes d'ortie avec de la fleur de bouillon portaneur très-sain. Les matins durs nous trouva aux bords en grande quantité d'observations d'eau-de-

» On tua, le jour même, un cerf qui nous avoit servi de nourriture le Dimanche, & nous en fîmes deux Equipages : nous en fîmes un de bœuf frais, de la viande de la *Espérance*, au lieu de la viande de la *Résolution*, depuis que nous sommes partis.

» John Macpherson mourut le soir du jour de notre départ de la baie, d'un travail laborieux & très-fatigant dans sa chambre le quatrième jour de notre voyage. Il étoit le quatrième homme de quart pendant le Voyage, & mourut d'après son âge, & sans avoir succombé à aucune maladie. Nous nous supposâmes

» L

Tome XXI.

» La neige commença à disparoître d'une manière rapide, à cette époque; & les Equipages cueillirent beaucoup d'ail sauvage, de céleri & de têtes d'orties. On faisoit bouillir ces plantes avec de la fleur de farine, & des tablettes de bouillon portatives, ce qui procuroit un déjeuner très-sain & très-agréable; on en servit tous les matins durant notre relâche. On fit aussi des trous aux bouleaux, & le suc qui en découloit en grande quantité, fut toujours mêlé avec les rations d'eau-de-vie.

1779.
Mai

» On tua, le 16, un jeune bœuf, que le Sergeant nous avoit procuré: il pesoit 272 livres. Le Dimanche, on le servit pour le dîner des deux Equipages: nos gens n'avoient pas mangé de bœuf frais, depuis notre départ du *Cap de Bonne-Espérance*, au mois de Décembre 1776, c'est-à-dire, depuis près de deux ans & demi.

162

» John Mackintosh, Aide du Charpentier; mourut le soir: il avoit eu la dyssenterie, depuis notre départ des *Isles Sandwich*; il étoit très-laborieux & très-paisible, & ses camarades de chambrée le regretterent beaucoup. C'étoit le quatrième homme que la maladie nous enlevoit durant le Voyage; mais c'est le premier qui, d'après son âge & son tempérament, paroisse avoir succombé aux fatigues de notre expédition: nous supposâmes que *Watman* étoit âgé d'envi-

1779.
Mai.

ron soixante ans; Robert & M. Anderson commençoient à éprouver du déperissement avant notre départ d'Angleterre, & il y a grande apparence que même en ne s'embarquant pas, ils n'auroient pas vécu plus long-temps.

« J'ai déjà dit que la maladie de M. Clerke empiroit d'un moment à l'autre, malgré les alimens salutaires que lui offroit le *Kamtchatka*: dès que le Prêtre de *Paratounca* fut instruit de la mauvaise santé de notre Commandant, il lui envoya chaque jour du pain, du lait, du beurre frais & des volailles; & ce qui ajouta au mérite de ce bienfait, sa maison étoit à seize milles du havre.

« L'Hôpital Russe, établi près de la ville de *Saint-Pierre & Saint-Paul*, se trouvoit dans un état vraiment déplorable à l'époque de notre arrivée. Les Soldats avoient plus ou moins de scorbut; & la maladie d'un grand nombre d'entre eux étoit parvenue au dernier point. Les autres Russes ne se portoit pas mieux, & nous remarquâmes en particulier, que le Sergent ayant bu une trop grande quantité de liqueurs fortes que nous lui donnâmes, eut, dans le cours de peu de jours, quelques-uns des symptômes les plus alarmans de cette maladie. Le Capitaine Clerke confia tous ces malades à la vigilance de nos Chirurgiens, & il ordonna de leur fournir de la

Jourkrouz & Bolcharetsk,
le changement
des scorbut
rent sur-tout
guérison.

« La Régle
250 poudes
qu'on nous
& *Saint-Paul*
près la même
une ration e
source qu'ils
du *Cap de Bon*
fut achevée
65 barriques.

« Le 4, n
une pluie trè
pavoiser les v
projet: nous
de canon, &
nous fut poss
du Roi. Port
prete, se con
discrétion, qu
il ne fut plus
sieur Port, &
que le Sergen

Jourkrou & de la drèche. Lorsque je revins de *Bolcheretsk*, j'observai, avec beaucoup de surprise, le changement en bien qu'annonçoient les visages des scorbutiques : nos Chirurgiens attribuerent sur-tout au moût de biere, cette prompte guérison.

1779.
Mar.

» La *Résolution* embarqua, le premier Juin, 1.^{er} Juin. 250 poudes ou 90 quintaux de farine de seigle, qu'on nous fournit des magasins de *Saint-Pierre & Saint-Paul*; & la *Découverte* en reçut à-peu-près la même quantité. On servit tout de suite une ration entiere de pain aux Equipages; ressource qu'ils n'avoient pas eue depuis notre départ du *Cap de Bonne-Espérance*. Notre provision d'eau fut achevée le même jour; nous en remplîmes 65 barriques.

» Le 4, nous eûmes des brises fraîches, & une pluie très-forte, ce qui nous empêcha de pavoiser les vaisseaux, comme nous en avions le projet: nous fûmes réduits à tirer vingt-un coups de canon, & à célébrer d'ailleurs, le mieux qu'il nous fut possible, l'anniversaire de la naissance du Roi. Port, qui nous servoit toujours d'Interprete, se conduisit avec tant de modestie & de discrétion, qu'après le départ du Major Behm, il ne fut plus pour nous Jean-Port, mais Monsieur Port, & il eut part à la fête du jour, ainsi que le Sergent, en qualité de Commandant de

1779.
Juin.

la Place. Notre digne ami, le Prêtre de *Paratounca*, ayant su que nous célébrions l'anniversaire de la naissance du Roi, donna, de son côté, une grande fête, à laquelle quelques-uns de nos Messieurs assistèrent; ils en revinrent très-satisfaits de la profusion des mets, ainsi que des danses qui eurent lieu après le repas.

6. » Le 6, vingt bêtes à cornes arrivèrent, d'après un ordre du Commandant, de *Verchney Ostrog*, situé sur la riviere du *Kamtchatka*, & éloigné du havre, au moins de cent milles, comptés à vols d'oiseaux. Ces animaux étoient d'une grandeur médiocre; & quoique leur voyage eût été de dix-sept jours, ils se trouvoient en bon état. Les quatre jours suivans, nous nous disposâmes à appareiller, & nous commençâmes à démarquer le 11.

11.
15. » Le 15, avant la pointe du jour, nous entendîmes un bruit sourd, qui ressembloit à un coup de tonnerre éloigné, & au lever de l'aurore, nous trouvâmes les ponts & les flancs des vaisseaux couverts, à la profondeur d'un pouce, d'une jolie poussiere, qui ressembloit à de la poudre d'émeri. L'atmosphere, encore chargée de cette substance, se trouvoit obscurcie, & elle étoit si épaisse & si noire vers la montagne du volcan, située au côté septentrional du havre, que nous ne pouvions distinguer la forme de la

D
colline. A midi, explosions devinrent furent suivies de bon morceau en général d'un pois: on en avoient la grosseur pierres, sur lesquelles duit aucune altération. Nous eûmes le soir tonnerre, qui, joint de soufre que nous spectacle effrayant. La environ huit lieues de
» Le 16, à la pointe l'ancre, & nous souffre reflux coupant le passage le vent nous ayant menés des rochers *Trois aigles* de l'entrée, & nous canots à la mer, pendant nous étions à deux lieues rapportoient quarante tites pierres, de l'espèce sur les vaisseaux, après nous ne pûmes décrire jetées par la dernière tions antérieures.

» Le *Kamtchatka*

colline. A midi , & durant l'après-dinée , les explosions devinrent plus éclatantes , & elles furent suivies de bouffées d'un fraisil, dont chaque morceau en général étoit à-peu-près de la taille d'un pois : on en recueillit quelques-uns qui avoient la grosseur d'une noisette. De petites pierres , sur lesquelles l'action du feu n'avoit produit aucune altération , tomberent avec le fraisil. Nous eûmes le soir des éclairs & des coups de tonnerre , qui , joints à l'atmosphère & à l'odeur de soufre que nous respirions , formerent un spectacle effrayant. La montagne se monroit alors à environ huit lieues de distance.

1779.
Juin.

» Le 16 , à la pointe du jour , nous levâmes l'ancre , & nous sortîmes de la Baie ; mais le reflux coupant le passage sur la côte orientale , & le vent nous ayant manqué , nous dérivâmes près des rochers *Trois aiguilles*, qui gisent à cette partie de l'entrée , & nous fûmes obligés de mettre les canots à la mer , pour nous dégager. A midi , nous étions à deux lieues de la terre , & les sondes rapportoient quarante-trois brasses , fond de petites pierres , de l'espece de celles qui tomberent sur les vaisseaux , après l'éruption du volcan ; mais nous ne pûmes découvrir si elles avoient été jetées par la dernière éruption , ou par des éruptions antérieures.

16.

» Le *Kamtchaïka* n'étoit plus alors tel que

1779.
Juin.

nous l'avions vu à l'époque de notre arrivée ; excepté un petit nombre de taches qu'on appercevoit encore au sommet de quelques montagnes très-élevées , la neige avoit disparu , & une belle verdure couvroit les flancs des collines qui , en plusieurs endroits , se montraient bien boisées.

- Les vaisseaux s'éloignerent de la côte de
18. *Kamtchatka* le 18 Juin , & ils prirent le vent du Nord. Après avoir relevé quelques-unes des côtes du *Kamtchatka* , & du pays des *Tschutsky* & des
21 Juillet. *Koriaques* , ils se trouverent le 21 Juillet , par 69^d 34' de latitude & 193^d de longitude : ils étoient environnés & arrêtés de tous côtés par les glaces , & c'est à ce point qu'ils terminèrent pour la seconde fois leurs recherches du passage au Nord.

» Un champ de glace fixe & réuni , rendant inutiles tous nos efforts , dit M. King , pour approcher davantage de la terre , & paroissant joint au continent , nous abandonnâmes le projet de revenir en *Angleterre* par le Nord-Est. Le Capitaine Clerke va exposer lui-même les motifs qui le déterminèrent à changer de route , & le plan de navigation qu'il forma alors : les Lecteurs doivent l'écouter avec d'autant plus d'intérêt , que ce sont les derniers détails que sa santé lui ait permis d'écrire.

» Il plus avant
& il est hor
de l'été pu
glaces : il p
barriere in
ves que no
qu'il n'y a
du service ,
de chercher
qui nous me
verture , de
long de cette
un meilleur
embarrassée
me paroît ab

Les vaisse
côte d'*Asie* ;
Clerke se dé
du côté de l'
du côté de l'
les fatigues &
il faut que le

» Il étoit
prendre une
devions tenir
tiers à bord.

» Il est maintenant impossible de pénétrer plus avant au Nord sur cette côte (d'*Amérique*), & il est hors de toute vraisemblance, que le reste de l'été puisse fondre cet amas prodigieux de glaces : il paroît qu'elles offriront toujours une barrière insurmontable à chacune des tentatives que nous pourrions former. Je crois donc qu'il n'y a rien de mieux à faire pour le bien du service, que de passer à la côte d'*Asie*, & de chercher sur cette route quelque ouverture qui nous mène plus loin ; s'il n'y a point d'ouverture, de voir s'il est possible de passer le long de cette côte, où il est bien difficile d'espérer un meilleur succès ; car la mer est maintenant si embarrassée de glaces, que l'impossibilité du passage me paroît absolument hors de doute «.

1779.
Juillet.

Les vaisseaux se portèrent en effet vers la côte d'*Asie* ; ce ne fut que le 27 Juillet, que M. Clerke se détermina à abandonner ses recherches du côté de l'*Asie*, ainsi qu'il les avoit abandonnées du côté de l'*Amérique*. Nous n'avons pu indiquer les fatigues & les dangers de cette campagne, & il faut que le Lecteur se contente du résultat.

» Il étoit nécessaire alors, dit M. King, de prendre une résolution sur la route que nous devons tenir, & le Capitaine envoya les Charpentiers à bord de la *Découverte*, afin de connoître

1779.
Juillet.

en détail les dommages qu'elle avoit effuyés. Le Capitaine Gore , & les Charpentiers des deux vaisseaux , penserent qu'il faudroit trois semaines pour le radoub , & qu'il seroit indispensable d'y travailler dans un port.

» Voyant que la mer fermée par les glaces , ne nous permettoit pas de nous élever davantage au Nord , ou d'approcher plus près de l'un ou l'autre des continens , nous jugeâmes qu'il seroit contraire au bien du service , d'exposer les deux vaisseaux , & inutile à l'égard du but de notre expédition , de faire de nouvelles tentatives pour découvrir un passage au Nord-Est , ou au Nord-Ouest. Ces motifs , joints aux représentations du Capitaine Gore , déterminerent M. Clerke à ne plus perdre de temps sur des projets dont l'exécution étoit impossible , mais à gagner la Baie d'*Awatska* , afin de nous y réparer , & de reconnoître la côte du *Japon* , avant que l'hiver nous ôtât les moyens de faire des découvertes.

» Je ne dissimulèrai pas la joie qui se peignit sur la physionomie de chacun de nous , dès que la résolution du Capitaine Clerke fut connue. Nous étions tous fatigués d'une navigation très-dangereuse , où la persévérance la plus opiniâtre n'avoit pas été suivie de la plus légère apparence de succès. Nous courions les mers depuis trois ans ; & malgré les ennuyeuses campagnes que

nous avions
qu'il nous fa
regards vers
satisfaction a
côtes d'Angl

» Si M. C
après une sec
possibilité du
de la Mer Pa
auroit sans d
résultat géné
quer cet obje
il y auroit ajo
important , q
opinions des
depuis plus d
fuis incapable
répondre en p
lui communiq
de les recevoir

» Il est très
passage Nord
l'Océan Pacifi
parallele. Si d
ce doit être d
la Baie de Baf
tentrionale du
phere oriental

nous avons encore à faire, & l'immense espace qu'il nous falloit parcourir, nous tournâmes nos regards vers notre patrie, avec un plaisir & une satisfaction aussi réelle, que si nous avions vu les côtes d'Angleterre.

1779.
Juillet.

» Si M. Cook avoit vécu à cette époque ; si, après une seconde tentative, il eût reconnu l'impossibilité du passage Nord-Est ou Nord-Ouest de la Mer Pacifique dans l'Océan Atlantique, il auroit sans doute mis sous les yeux du public un résultat général des obstacles qui ont fait manquer cet objet principal de notre expédition, & il y auroit ajouté ses observations sur un sujet si important, qui fixe l'attention & qui partage les opinions des Philosophes & des Navigateurs depuis plus de deux siècles. Je sens combien je suis incapable de le remplacer ici ; mais, afin de répondre en partie à l'attente du Lecteur, je vais lui communiquer quelques remarques : je le prie de les recevoir avec indulgence.

» Il est très-probable qu'il ne peut y avoir de passage Nord-Ouest de la Mer Atlantique dans l'Océan Pacifique, au Sud du soixante-cinquième parallèle. Si donc il existe réellement un passage, ce doit être dans l'hémisphère occidental près de la Baie de *Raffin*, ou en doublant la partie septentrionale du *Groënland*, ou bien dans l'hémisphère oriental par la Mer Glaciale, au Nord de la

1779.
Juillet.

Sibérie ; & de quelque côté qu'il se trouve les Navigateurs doivent traverser le Détroit de Behring. Il ne s'agit donc plus que d'examiner s'il est impossible de pénétrer dans la Mer Atlantique , par ce Détroit , de l'un ou de l'autre côté.

» Selon le résultat de nos deux campagnes , il paroît que la mer , située au Nord du *Détroit de Behring* , offre moins de glaces au mois d'Août qu'au mois de Juillet , & peut-être même qu'elle est plus libre encore au mois de Septembre. Mais après l'équinoxe , les jours diminuent si promptement , qu'il ne faut plus espérer de dégel ; & il ne seroit pas raisonnable de supposer que les chaleurs de la première quinzaine de Septembre disperseront les glaces , sur les parties les plus septentrionales de la côte d'*Amérique*. En adoptant cette supposition , on conviendra toutefois , qu'il y auroit de la folie à essayer de se rendre du *Cap glacé* , aux parties connues de la *Baie de Baffin* , c'est-à-dire , de faire une route de 410 lieues dans un espace de temps aussi court , que celui où le passage seroit ouvert.

» La côte d'*Asie* offre encore moins d'apparence de succès : on en sera persuadé comme moi si on examine nos observations sur l'état de la mer , au Sud du *Cap septentrional* , & les détails que nous ont procurés , sur la *Sibérie* , les Lieu-

gnans de Be
euroff.

» Si le Voy
prouve , sans
pointe Nord-
que depuis ce
de & demi ; q
époues où l'
entreprenant ,
même route ,
avantages pul
on suppose m
ement favor
ge libre auto
arrivé sain
bâtiment au
qui se prolong
a été doublé

» On soutie
aisons de sup
mesure qu'o
es glaces vues
rieures , sembl
grandes riviere
qu'après s'être
venues remplir

(1) Voyez Gmel

tenans de Behring (a), & le Journal de Shaueroff.

1779.
Juillet.

« Si le Voyage de Deshneff est authentique, il prouve, sans doute, la possibilité de doubler la pointe Nord-Est de l'Asie; mais si l'on songe que depuis ce Navigateur il s'est écoulé un siècle & demi; que, durant cet intervalle, & à des époques où l'esprit humain étoit si curieux & si entreprenant, personne n'a encore pu faire la même route, on formera peu d'espérance sur les avantages publics qui pourroient en résulter. Si l'on suppose même que, durant une saison extrêmement favorable, un vaisseau a trouvé un passage libre autour des côtes de la Sibérie, & qu'il est arrivé sain & sauf à l'embouchure de la Léna, ce bâtiment aura encore à passer le Cap Taimura, qui se prolonge à 78^d de latitude, & qui jusqu'ici n'a été doublé par aucun Voyageur.

« On soutient cependant qu'il y a de fortes raisons de supposer moins de glaces sur la mer, à mesure qu'on approche du pôle; que toutes les glaces vues par nous dans les latitudes inférieures, semblent avoir été formées dans les grandes rivières de la Sibérie & de l'Amérique, & qu'après s'être détachées des bords, elles étoient venues remplir les parages où nous les avons

(a) Voyez Gmelin, page 367-374.

1779.
Juillet.

trouvées. Lors même que cette hypothèse seroit vraie, il seroit vrai aussi qu'il n'y auroit aucun moyen de traverser ces parages, si l'été ne fonde pas une masse si énorme de glaces. En admettant cette origine de la formation des glaces nous aurions mal choisi l'époque de l'année pour essayer le passage ; & il faudroit le tenter au mois d'Avril & au mois de Mai, avant le dégel des rivières ; mais par combien d'arguments on peut attaquer cette supposition ! Les glaces que nous avons rencontrées au Havre de *Saint-Pierre & Saint-Paul*, nous ont mis en état de juger de celles auxquelles on peut s'attendre plus loin au Nord, & nous pensâmes, sur ce fondement, que la glace pouvoit réunir les deux Continens pendant l'hiver : ce phénomène seroit en effet d'accord avec ce qu'on nous dit au *Kamtschatka*. On nous assura qu'en partant l'hiver de la côte de *Sibirie*, on se porte sur la glace des distances plus grandes que ne l'est, en quelques endroits, le canal qui sépare les deux Continens.

» Le Capitaine Cook, dont les premières idées sur cette matière, avoient été analogues à celles des Spéculateurs que je combats ici, fit, durant le voyage actuel, une multitude de remarques qui le portèrent à changer de système. Nous avons trouvé les côtes de l'Ancien & du Nouveau

Monde très-peu, à mesure que l'on avance & l'autre rivières frappées de la rivières de conjonction des rivières, dans la nature que leur entrée est de petite rivière, que n'est le niveau de profondeur de l'élévation en terre au moins. » Les lectures appeler ici un concilier à terre nécessaire de parler de pour du *Spitzberg* et enfin il s'agit autour de beaucoup de retentir annuellement, tandis qu'après les plus

1779.
Juillet.

Monde très-basses ; les sondes diminoient peu-peu, à mesure que nous en approchions, & l'une & l'autre côte se ressembloient d'une manière frappante ; ces faits, joints à la description de la riviere de Cuivre, par M. Hearne, donnent lieu de conjecturer que, qu'elles que puissent être les rivieres qui débouchent du Continent d'Amérique, dans la Mer Glaciale, elles sont de la même nature que celles du côté de l'Asie, & si basses à leur entrée, qu'elles peuvent recevoir seulement de petites embarcations : les glaces, au contraire, que nous avons vues, s'élevent au-dessus du niveau de la mer, à une hauteur égale à la profondeur de ces rivieres, en sorte que leur élévation entiere, mesurée depuis sa base, doit être au moins dix fois plus grande.

Les lecteurs curieux ne manqueront pas de se rappeler ici un autre fait, qui paroît très-difficile à concilier avec l'opinion de ceux qui croient la terre nécessaire à la formation de la glace ; je veux parler de l'état différent où est la mer au Nord du *Spitzberg*, & au Nord du *Détroit de Behring* : car enfin il faut expliquer comment il arrive qu'autour du *Spitzberg*, & dans le voisinage de beaucoup de terres connues, les vaisseaux pénetrent annuellement, à près de 80^d de latitude, tandis que, de l'autre côté, on n'a pu, après les plus grands efforts, aller au-delà de 71,

1779.
Juillet.

où d'ailleurs les deux continens divergent pres- que à l'Est & à l'Ouest, & où l'on ne connoit point encore de terre aux environs du pole. Ceux qui désireront des éclaircissemens plus complets peuvent lire *les Observations faites durant un Voyage autour du Monde*, par le Docteur Forster : la question de la formation de la glace y est discutée d'une maniere bien détaillée & bien satisfaisante & l'on y trouve une multitude d'argumens très solides, d'où il résulte que les Mers du pole ne doivent pas être ouvertes.

» Avant de terminer ces remarques, je compterois les progrès que nous avons faits au Nord durant nos deux campagnes, & j'ajouterais un petit nombre d'observations générales sur la côte des deux continens située au Nord du *Détroit de Behring*.

En 1778, nous ne rencontrâmes les glaces que le 17 Août, par 70^d de latitude : nous les trouvâmes alors en masses compactes, qui se prolongeoient aussi loin que pouvoit s'étendre la vue : une partie étoit mobile, puisque sa dérive manqua de nous enfermer entre ces glaces & la terre. Ayant reconnu combien il seroit inutile & dangereux d'essayer de pénétrer plus loin au Nord, entre les glaces & la terre; nous gouvernâmes vers la côte d'*Asie*, entre le soixante-neuvième & le soixante-dixième parallèles

nous renco-
e glaces sur
l'épaisseur
en dessiner
re, nous étie
re prenions
r, avant d'ê
6 Août, par
ngitude, no
confidérable fu
possible de p
mes obligés d
uest, jusqu'a
e terre, que
côte d'*Asie*.
el commençoi
igeuse; d'aut
e de l'hiver
reprise pour
» Notre seco
ès à confirmer
miere; car n
continent de
me parallele;
rocher de celui
pace d'un petit
68^d 20' de lat
année précédée

nous rencontrâmes souvent de vastes champs
 de glaces sur notre route : quoique les brumes
 l'épaisseur du ciel ne nous aient pas permis
 en dessiner entièrement & précisément la bor-
 re, nous étions sûrs néanmoins, quand nous
 entreprenions de cingler au Nord, de les retrou-
 ver, avant d'être parvenus à 70^d de latitude. Le
 6 Août, par 69^d $\frac{1}{4}$ de latitude, & 184^d de
 longitude, nous en aperçûmes une quantité si
 considérable sur notre chemin, qu'il nous fut
 impossible de passer au Nord ou à l'Ouest. Nous
 fûmes obligés d'en longer les bords au Sud-Sud-
 Ouest, jusqu'au moment où nous découvrîmes
 de la terre, que nous reconnûmes ensuite pour
 être la côte d'*Asie*. La saison étoit très-avancée; le
 vent commençoit à se charger de neige & de pluie
 abondante; d'autres indices annonçoient l'appro-
 che de l'hiver, & nous abandonnâmes notre
 entreprise pour le moment.

Notre seconde campagne se borna à-peu-
 près à confirmer les observations faites durant la
 première; car nous ne pûmes nous rapprocher
 du continent de l'*Asie*, par-delà le soixante-sep-
 tième parallèle; & il nous a été impossible d'ap-
 procher de celui de l'*Amérique*, si j'en excepte un
 espace d'un petit nombre de lieues, situé entre 68
 & 68^d 20' de latitude, que nous n'avions pas vu
 l'année précédente. La glace nous a arrêtés trois

 1779.
 Juillet.

26 Août.

1779.
Août.

degrés plus bas ; & nos efforts pour pénétrer de
 vantage au Nord, s'exercerent principalement
 sur le milieu du canal qui est entre les deux côtes.
 Nous nous sommes élevés du côté de l'*Ame-
 rique*, trois degrés plus loin que sur celui de
 l'*Asie* : nous avons rencontré la glace plutôt
 & en plus grande quantité, sur la dernière
 côte, durant les deux campagnes. A mesure
 que nous nous sommes élevés au Nord, nous
 avons toujours vu la glace plus compacte &
 plus solide ; mais comme dans nos différentes
 traversées, d'un côté à l'autre, nos vaisseaux
 ont passé sur des portions de mer fermées aupa-
 ravant, nous avons conjecturé que la plus grande
 partie des glaces étoit mobile. Nous avons évalué
 leur hauteur moyenne de huit à dix pieds, &
 leur élévation la plus considérable, de seize ou
 dix-huit.

C'est à 66^d de latitude que les deux continens
 se rapprochent le plus : la largeur du détroit y est
 de treize lieues : par-delà, la côte d'*Asie* & celle
 d'*Amérique*, divergent au Nord-Est-quart-Est, &
 à l'Ouest-Nord-Ouest ; & au soixante-neuvième
 parallèle, elles sont séparées par un intervalle de
 quatorze degrés de longitude, ou d'environ cent
 lieues. On est frappé au Nord du détroit de
 ressemblance d'aspect des deux pays. L'un & l'autre
 sont dénués de bois. Les côtes sont basses

& plus avan-
 gnes qui s'é-
 » Le 22
 Clerke, âgé
 consommation
 part d'*Angle*
 durant tout
 fible nous a
 King ; mais
 humeur qu'
 ment, & la
 se soumit à
 consolation.
 un intérêt p
 avoit été cor
 & les travaux
 lesquels il su
 depuis sa ter
 sieurs actions
 particulier, a
 rageux : plac
 à la mer ave
 les canots, s
 à bord du *D*
 premier Voy
 modore Biro
 tion d'*Amériq*
 du Monde, 1
 Tome XX

& plus avant dans les terres, on voit des montagnes qui s'élevent à une grande hauteur.

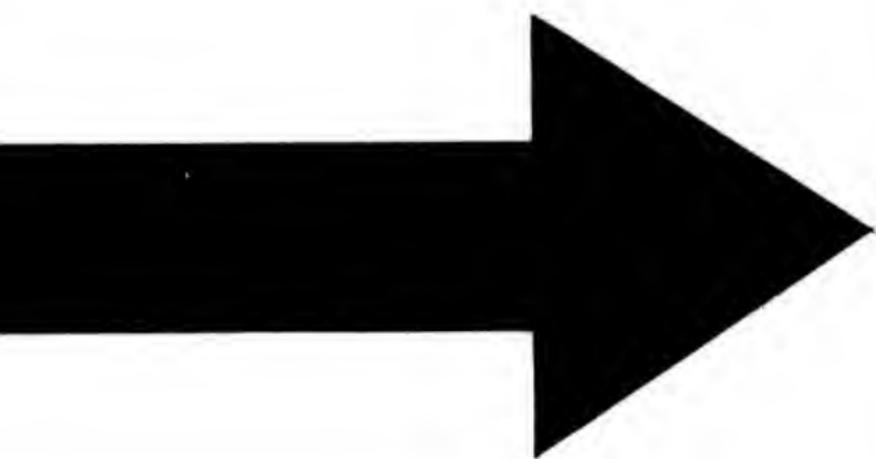
» Le 21 Août 1779, le Capitaine Charles Clerke, âgé de trente-huit ans, mourut d'une consommation qui avoit commencé avant son départ d'Angleterre, & qui l'avoit rendu languissant durant tout le Voyage. Son dépérissement insensible nous affligeoit depuis long-temps, & le Roi & le King; mais le courage, l'égalité d'ame, la bonne humeur qu'il conserva jusqu'à son dernier moment, & la résignation enjouée avec laquelle il se soumit à son sort, nous donnerent une sorte de consolation. Il étoit impossible de ne pas prendre un intérêt particulier à un homme, dont la vie avoit été continuellement remplie par les fatigues & les travaux que les Marins ont à souffrir, & sous lesquels il succomboit. Il servoit dans la Marine depuis sa tendre jeunesse : il s'étoit trouvé à plusieurs actions, durant la guerre de 1750, & en particulier, au combat de la *Bellone* & du *Courageux* : placé alors à la hune d'artimon, il tomba à la mer avec le mât, mais il fut recueilli par les canots, sans être blessé. Il étoit *Midshipman*, à bord du *Dauphin*, lorsque ce vaisseau fit son premier Voyage autour du Monde, sous le Commodore Biron, & il fut envoyé ensuite à la station d'Amérique. Il fit son second Voyage autour du Monde, sur l'*Endeavour*, en qualité d'Aide du

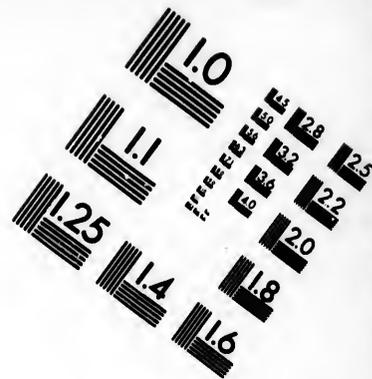
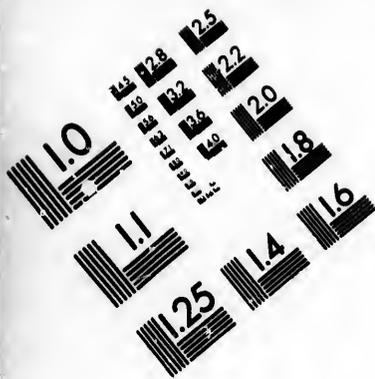
1779.

Août.

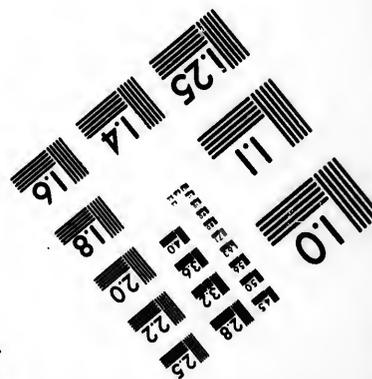
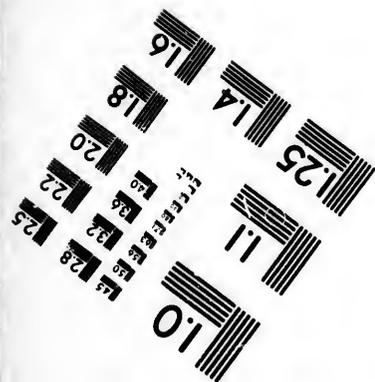
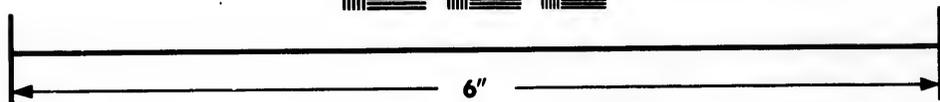
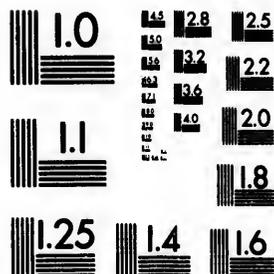
22.







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.8 2.0 2.2 2.5
3.6 3.2 2.8

1.0 1.1
1.2 1.5 1.8

1779.
Août.

Master, & d'après la promotion qui eut lieu durant l'expédition, il revint Lieutenant. Il fit une troisième fois le tour du globe, lors du premier Voyage de la *Résolution*, dont il fut nommé second Lieutenant; & peu de temps après son retour en *Angleterre* (en 1775), il fut élevé au rang de Capitaine. Durant les préparatifs de l'expédition dont j'acheve le Journal, il fut nommé Commandant de la *Découverte*, avec ordre d'accompagner M. Cook; & à la mort de M. Cook, il obtint le commandement en chef, comme je l'ai déjà dit.

» Il y auroit une extrême injustice à ne pas dire que, durant le court intervalle où il dirigea notre expédition, il montra le plus grand zèle, & les soins les plus pressés, pour la faire réussir. Les progrès de sa maladie devoient rapides, à l'époque où le commandement en chef lui passa, & il se trouvoit hors d'état d'affronter les rigueurs des hautes latitudes septentrionales; mais le délabrement de son corps, ne diminua en rien la force & l'activité de son esprit; quoiqu'il sût qu'en différant son retour à un climat plus chaud, il renonçoit à la seule chance qu'il eût encore pour sa guérison, il craignit au dernier point, qu'on lui reprochât d'avoir mis son intérêt personnel avant le bien du service, & il persévéra dans la recherche du passage, jusqu'au

moment où
nerent qu'i
tives ultérie
mais danger

La *Résolu*
Pierre & Sa
étoit à mi-n
corps du C
pas à y arriv

Seconde Rel

» Nous fû
le Sergent,
de la Place,
baies, qu'il d
tra une gran
M. Clerke ay
corps à terre
de *Paratoun*
& nous délib
faire en cette
conversation
terprete, il n
& plusieurs
des baraques

moment où les Officiers des deux vaisseaux opinèrent qu'il étoit impraticable, & que des tentatives ultérieures seroient non-seulement inutiles mais dangereuses «.

1779.
Août;



La *Résolution* mouilla dans le Havre de *Saint-Pierre & Saint-Paul* le 24 Août : son pavillon étoit à mi-mât, parce qu'elle avoit à bord le corps du Commandant. La *Découverte* ne tarda pas à y arriver.

249

Seconde Relâche au Kamtchatka, & nouvelles Remarques sur ce pays.

» Nous fûmes à peine mouillés, que notre ami le *Sergent*, toujours chargé du commandement de la Place, arriva à bord avec un présent de baies, qu'il destinoit au Capitaine Clerke. Il montra une grande affliction en apprenant la mort de M. Clerke ayant recommandé qu'on déposât son corps à terre, & s'il étoit possible, dans l'Eglise de *Paratounca*, nous en parlâmes au *Sergent*, & nous délibérâmes avec lui, sur ce qu'il falloit faire en cette occasion. Dans le cours de notre conversation, qui fut assez pénible, faute d'interprète, il nous dit que le Professeur de Lisle, & plusieurs Russes, avoient été enterrés près des baraques de la garnison à l'*Ostrog* de *Saint-*

1779.
Août.

Pierre & Saint-Paul, & que cet endroit seroit préférable à l'Eglise de *Paratounca*, puisqu'on devoit fermer l'Eglise de *Paratounca*, & en bâtir une nouvelle ici l'année suivante. Il fut donc résolu que nous attendrions l'arrivée du Prêtre de *Paratounca* : le Sergent nous avertit que ce Prêtre étoit le seul homme en état de nous répondre, & il nous conseilla de l'envoyer chercher. Il ajouta en même temps, qu'il alloit détacher un Exprès à *Bolchretsk*, afin d'instruire de notre retour le Gouverneur de la Province. Le Capitaine Gore écrit au Gouverneur ; il le pria de nous faire parvenir seize bêtes à cornes le plus promptement possible. Le Gouverneur ne savoit d'autre langue que le Russe, & le Sergent à qui nous fîmes comprendre ce que nous demandions, se chargea volontiers de donner l'explication de notre lettre.

» Quoique l'aspect du *Kamtchatka* fût moins stérile que lors de notre première relâche, la santé des Russes ne nous parut pas avoir profité du retour de la belle saison. Ils observerent de leur côté, il est vrai, que nous étions dans le même cas ; & comme ils ne sembloient pas plus disposés que nous, à écouter avec plaisir des remarques sur les mauvaises mines, nous ne manquâmes pas d'attribuer mutuellement cet effet, à la teinte fleurie & animée du pays, qui produi-

soit un air
» L'éru
lorsque n
causé ici
de la gross
l'*Ostrog*.

» Le 25
dia les nou
Clerke ren
dement de
Découverte
Résolution,
à bord de
M. Cook,
Cette prom
voici : les
terent la D
& second
W anson
Découverte.
mener sur
m'étoient u
& dont les
nécessaires,
rides de ces
cer sur la R
observation
seaux. Nou

soit un air de pâleur & de mort sur nos visages.

» L'éruption du volcan qui avoit été si forte, lorsque nous sortîmes de la Baie, n'avoit point causé ici de dommage : cependant des pierres de la grosseur d'un œuf d'oie, étoient tombées à l'*Ostrog*.

1779.
Août.

» Le 25 au matin, le Capitaine Gore expédia les nouvelles commissions que la mort de M. Clerke rendoit nécessaires : il prit le commandement de la *Résolution* ; il me donna celui de la *Découverte*, & M. Lanyan, Aide du *Master* de la *Résolution*, qui avoit déjà servi en cette qualité, à bord de l'*Aventure*, lors du second Voyage de M. Cook, obtint la Lieutenance qui vaquoit. Cette promotion produisit les arrangemens que voici : les Lieutenans Burney & Rickman quitterent la *Découverte* ; ils furent installés premier & second Lieutenans de la *Résolution*, & M. Wanson fut nommé premier Lieutenant de la *Découverte*. Le Capitaine Gore me permit d'emmener sur la *Découverte*, quatre *Midshipmen* qui m'étoient utiles pour les calculs astronomiques, & dont les secours me devenoient d'autant plus nécessaires, que nous n'avions pas les *éphémérides* de cette année. M. Bayly vint me remplacer sur la *Résolution*, afin qu'on pût continuer les observations astronomiques sur les deux vaisseaux. Nous reçûmes le même jour la visite du

25.

1779.
Août.

Pope Romanoff Vereshagen , ou du digne Prêtre de *Paratounca*. La douleur qu'il témoigna de la mort de M. Clerke , fit honneur à son cœur : il confirma ce que nous avoit dit le Sergent , sur le déplacement de l'Eglise , & il ajouta qu'on préparoit les bois ; mais il laissa au Capitaine Gore , le choix de *Paratounca* , ou du lieu destiné à la nouvelle Eglise , dans l'*Ostrog* de *Saint-Pierre & Saint-Paul*.

» Les glaces , ainsi qu'on l'a déjà remarqué , avoient causé beaucoup de dommage à la *Découverte* , & particulièrement le 23 Juillet : & on s'occupa du soin de la radouber.

» La saison étant si avancée , je craignis que des délais , ou des empêchemens de la part de mon vaisseau , ne nuisissent au projet qu'avoit le Capitaine Gore de faire de nouvelles découvertes , & j'ordonnai d'enlever seulement la portion de doublage absolument nécessaire , pour réparer les avaries que nous avoit causées la glace. Je pris cette résolution , de peur de découvrir une quantité plus grande de bordage en mauvais état ; je jugeai qu'il valoit mieux le laisser tel qu'il étoit , que de le remplacer par du bouleau vert , que j'aurois peut-être de la peine à trouver. Tout mon équipage étoit alors occupé , afin que nous fussions prêts à appareiller , lorsque les Charpentiers auroient achevé leur travail. Je chargeai

quatre de
en prirent
jugeâmes d
en falloit p
mens , nou
jour. Les
cueilloient
des Détach
qua aussi n
Résolution &
la graisse de
barquée du
avons alors
notre provi
long-temps
beaucoup d
deux équip
Charpentier
mais on la
jour , afin d
leur garde-
avec quelq
demain.

» Nous
taine Clerke
Officiers &
virent le c
Résolution

quatre de mes gens de pêcher du saumon : ils en prirent une quantité considérable, & nous le jugeâmes d'une excellente qualité : outre ce qu'il en falloit pour la consommation des deux bâtimens, nous en salions près d'une barrique par jour. Les convalescens, au nombre de quatre, cueilloient des légumes, & faisoient la cuisine des Détachemens employés à terre. On débarqua aussi notre poudre, afin de la sécher. La *Résolution* & la *Découverte* convertirent en huile la graisse de cheval marin, que nous avions embarquée durant notre campagne au Nord : nous avions alors un besoin indispensable d'huile, car notre provision de chandelles étoit épuisée depuis long-temps. La réparation des futailles donna beaucoup de besogne aux Tonneliers, & les deux équipages furent occupés jusqu'au 28 : les Charpentiers continuèrent alors leurs travaux ; mais on laissa aux autres l'après-dinée de ce jour, afin qu'ils pussent laver leur linge, mettre leur garde-robe un peu en ordre, & paroître, avec quelque décence, à la cérémonie du lendemain.

» Nous célébrâmes les funérailles du Capitaine Clerke le lendemain, dans l'après-dinée : les Officiers & les Equipages des deux vaisseaux suivirent le corps jusqu'à la fosse, tandis que la *Résolution* & la *Découverte* tiroient des coups

1779-
Août.

28.

29.

1779.
Août.

de canon de minute en minute : quand le service fut fini, les Soldats de Marine firent trois décharges générales. M. Clerke fut enterré au-dessous d'un arbre, sur une élévation qu'offre la vallée située au côté septentrional du havre, & où sont établis l'hôpital & les magasins des Russes : le Capitaine Gore, d'après les raisons indiquées plus haut, ne crut pas pouvoir choisir un emplacement plus conforme à la dernière volonté de M. Clerke, &, selon ce que nous dit le Prêtre de *Paratounca*, le tombeau doit se trouver un jour au centre de la nouvelle Eglise. Ce respectable Pasteur se tint durant la procession, à côté de celui de nos Messieurs qui lut les prières des morts : tous les Russes de la garnison étoient rassemblés, & ils accompagnèrent le convoi avec beaucoup de respect & de recueillement.

3 7bre. » Un Enseigne arriva le 3 Septembre de *Bolcheretsk* : cet Officier apporta à M. Gore une lettre du Capitaine *Shmaleff*, Gouverneur du *Kamchatka*. Le Sergent la lut, & il nous dit que le Gouverneur avoit donné des ordres pour qu'on nous amenât les bêtes à cornes dont nous avons besoin ; que nous les recevrons dans peu de jours, & que M. *Shmaleff* ne tarderoit pas à venir nous voir ; qu'il se mettroit en route immédiatement après l'arrivée d'un sloop de *Ochotsk*, attendu chaque jour. L'Enseigne arrivé de la Ca-

pitale du *K*
qui avoit co
& l'*Amérique*
qui résideoit a
venoit prend
nous fournit
cessaires; qu'
ment où le C
partir de *Bo*
afin que la g
Détachemen
à bord le 5,
du vaisseau,
deux, qui
trouver des
selon toute a
imposant que
nous déposés
avant de la g
pont.

» La *Résol*
quelques dor
à son taille-r
aider les sien

» Nous c
époque, à fa
qui croît ici e
que cette déc

pitale du *Kamchatka*, étoit fils de M. Synd, qui avoit commandé une expédition entre l'*Asie* & l'*Amérique*, faite onze années auparavant, & qui résidoit alors à *Ochotsk*; il nous avertit qu'il venoit prendre nos ordres, & veiller à ce qu'on nous fournît toutes les choses qui nous seroient nécessaires; qu'il demeureroit avec nous jusqu'au moment où le Gouverneur de la Province pourroit partir de *Bolcheretsk*; qu'il s'en retourneroit alors, afin que la garnison ne fût pas sans Officier. Mes Détachemens qui se trouvoient à terre, revinrent à bord le 5, & je les employai à gratter le fond du vaisseau, & à embarquer huit barriques de bardeaux, qui devoient servir de lest. Nous allions trouver des peuples, dont l'accueil dépendroit, selon toute apparence, de l'air plus ou moins imposant que nous aurions, & deux de nos canons déposés dans la partie de la cale, qui est en avant de la grande écoutille, furent placés sur le pont.

1779.
Septemb.

5.

» La *Résolution* s'échoua le 8, afin de réparer quelques dommages que les glaces avoient causés à son taille-mer, & nos Charpentiers allèrent aider les siens.

8.

» Nous commençâmes à-peu-près à cette époque, à faire bouillir une espece de petit pin qui croît ici en grande abondance; nous crûmes que cette décoction pourroit nous servir dans la

1779.
Septemb. suite à brasser de la biere, & que nous viendrions à bout de nous procurer, à *Canton*, du sucre ou de la melasse. J'étois sûr d'ailleurs que ce seroit un bon antiscorbutique, & je desirois d'autant plus embarquer une quantité considerable de cet article, que la plupart des antiscorbütiques, dont on avoit pourvu mon vaisseau en *Angleterre*, se trouvoient consommés ou gâtés.

10. » Le 10, au matin, les canots des deux vaisseaux remorquerent une galiote Russe d'*Ochotsk*, qui se monroit à l'entrée du Havre. Ce bâtiment étoit en route depuis trente-cinq jours, & du haut du fanal, on l'avoit vu, quinze jours auparavant, louvoyer pour gagner l'embouchure de la Baie : il avoit envoyé à terre la seule embarcation, pour y chercher de l'eau dont l'Equipage commençoit à avoir grand besoin : le vent ayant fraîchi, cette embarcation fit naufrage à son retour, & la galiote rejetée dans la haute mer, avoit souffert extrêmement.

» Elle portoit cinquante Soldats avec leurs femmes & leurs enfans, & plusieurs autres passagers : elle avoit d'ailleurs vingt-cinq hommes d'équipage, en sorte qu'il se trouvoit plus de cent personnes à bord. C'étoit beaucoup pour un bâtiment de quatre-vingts tonneaux, aussi chargé de vivres & de munitions. Cette galiote

& le sloop avoient la même destination, & le temps après la visite d'un Lieutenant, & le commandement de la garnison. Nous comprîmes qu'il étoit nécessaire de renforcer la garnison de ce lieu. On se relâcha avec le vaisseau de la Sibirie, & l'honnête Soldat d'une manière qui n'avoit trouvé moyen de n'auroient pu suivre notre

» La Réjéction des images, se revoit le cours de la rivière, une petite embarcation cordages & que nous devons dans les magasins. Nous reçûmes de la farine.

» Jusqu'ici nous n'avons rien vu de sec, mais il

& le floupe que nous vîmes ici au mois de Mai, avoient la forme des dogres Hollandois. Peu de temps après qu'elle eut jeté l'ancre, nous reçûmes la visite d'un *Put-Parouchich*, ou d'un Sous-Lieutenant, qui venoit prendre le commandement de la Ville de *Saint-Pierre & Saint-Paul*. Nous comprîmes qu'une partie des Soldats devoit renforcer la garnison, & l'on débarqua deux pieces de campagne, pour ajouter à la défense de ce lieu. Nous jugeâmes que notre premiere relâche avoit attiré l'attention du Gouverneur de la *Sibérie*, sur la foiblesse de la Place, & l'honnête Sergent me dit, en levant les épaules d'une maniere énergique, que puisque nous avons trouvé moyen d'y aborder, d'autres peuples qui n'auroient pas les mêmes intentions, pourroient suivre notre exemple.

» La *Résolution*, qui avoit réparé ses dommages, se remit à flot le lendemain; &, dans le cours de la journée, nous tirâmes de la galiote une petite quantité de poix, de goudron, de cordages & de fil: la toile étoit la seule chose que nous demandassions; mais il y en avoit peu dans les magasins, & on ne put nous en fournir. Nous reçûmes aussi 13,782 livres de fleur de farine.

» Jusqu'ici, nous avons eu un temps toujours sec, mais il survint une forte pluie accompagnée

1779.
Septemb.

11.

1779.
Septemb.
12.

de grosses rafales , qui nous obligerent d'amener les vergues & les mâts de hune.

» Le 12 fut un Dimanche , & on laissa reposer les Equipages ; mais le mauvais temps trompa nos espérances & empêcha nos gens de cueillir des baies , qui croissent en grande quantité sur la côte : ils se livrerent à terre à d'autres amusemens. Le même jour , l'Enseigne Synd nous quitta pour retourner à *Bolcheretsk* , avec plusieurs des Soldats qui étoient venus sur la galiote. Il n'eut d'autre table que la nôtre durant son séjour au Havre de *Saint Pierre & Saint Paul*. Par égard pour l'homme dont il tenoit le jour , nous le regardions comme notre frere , & nous le traitâmes avec l'affection que méritoit un individu de la famille des Navigateurs qui ont entrepris des découvertes.

» Nous avons admis le Sergent à notre table , parce qu'il étoit Commandant de la Place , parce qu'il avoit d'ailleurs de la vivacité & de l'intelligence , & qu'il comprenoit mieux qu'aucun autre le petit nombre de mots Russes que nous avions appris. L'Enseigne Synd avoit eu la politesse d'y consentir , mais à l'arrivée du nouveau Commandant , le Sergent fut disgracié , & on ne lui permit plus de s'asseoir en présence de ses Officiers. Nous avons bien envie de demander cette grace pour lui , mais nous jugeâmes qu'elle

étoit incom

» L'arrin
embarqué le
saires , & en
appareiller. L
n'étoit pas e
nous avions
que cet art
la santé des
à partir san
beau temps
cet interval
à terre , &
pays. Le Ca
lours , & no
fement.

» Voulan
Iwaskin , ge
la chasse , q
& qui étoit
que le 17.
rendre aupr
retour au H
& de nous
avoit dit de
le voir.

» Sa fam
Russie. Fils d

étoit incompatible avec la discipline des Russes.

» L'arrimage se trouva fini le 15 : nous avions embarqué le bois & l'eau qui nous étoient nécessaires, & en vingt-quatre heures nous pouvions appareiller. Il faut cependant observer que le bétail n'étoit pas encore arrivé de *Verchney*, & comme nous avions sur-tout besoin de viande fraîche, que cet article étoit presque indispensable pour la santé des Equipages, nous ne pouvions songer à partir sans l'avoir reçu. Tout annonçoit le beau temps : nous crûmes devoir profiter de cet intervalle pour prendre quelques récréations à terre, & nous instruire un peu de l'état du pays. Le Capitaine Gore proposa une chasse de lours, & nous adoptâmes son idée avec empressement.

» Voulant laisser un jour de repos à *Hospodin Iwaskin*, gentilhomme Russe, qui devoit être de la chasse, qui résidoit ordinairement à *Verchney*, & qui étoit arrivé le 15, nous ne partîmes que le 17. Le Major *Behm* l'avoit prié de se rendre auprès de nous lorsque nous serions de retour au Havre de *Saint Pierre & Saint-Paul*, & de nous servir d'interprete ; ce qu'on nous avoit dit de lui nous donnoit un grand désir de le voir.

» Sa famille avoit eu un état considérable en *Russie*. Fils d'un Général au service de la Czarine,

1779.
Septemb.
15.

17.

1779.
Septemb. élevé en *France* & en *Allemagne*, il avoit été Page de l'Impératrice Elisabeth, & Enseigne de ses Gardes. On lui donna le *Knout* à l'âge de seize ans; on lui fendit le nez & on l'exila d'abord en *Sibérie*, & ensuite au *Kamtchatka* où il se trouvoit depuis trente-un ans. Il étoit d'une haute taille & très-maigre; des rides profondes sillonnoient son visage, & quoiqu'il n'eût que cinquante-six ans, toute sa figure annonçoit la décrépitude.

» Nous fîmes très-affligés de ce qu'il avoit complètement oublié l'Allemand & le François; il ne pouvoit construire une phrase, & il ne comprenoit qu'avec peine ce que nous lui disions dans l'une ou l'autre de ces langues. Nous perdîmes ainsi une occasion favorable qui devoit nous procurer de nouvelles informations sur le *Kamtchatka*. Nous avions d'ailleurs espéré que le récit de son histoire nous causeroit un grand plaisir: car il est vraisemblable qu'il n'auroit pas craint de la raconter à des étrangers qui pouvoient lui rendre de petits services, & qui sûrement ne devoient avoir aucune raison d'abuser de sa confiance. Les Russes établis ici ne favoient point la cause de son exil, mais ils pensoient généralement qu'il avoit commis un délit très-grave: ils le croyoient d'autant plus, que depuis l'avènement au trône de l'Impératrice actuelle,

deux ou trois
efforcés d'o
dans leurs
pu faire cha
nous dit qu
de pain; qu
tances d'auc
qu'il avoit v
duit de ses
une modiqu
commencé
l'arrivée du
verneur lui
l'invitant fo
autres Russes
d'ailleurs fait
à cent roub
reçoivent le
dans tous les
dans cette p
M. Behm é
permission c
geant qu'il p
retour au H
il l'avoit en
» J'appris
notre absenc
fait infliger

deux ou trois Gouverneurs du *Kamtchatka* s'étoient efforcés d'obtenir son rappel; mais loin de réussir dans leurs sollicitations, ils n'avoient pas même pu faire changer le lieu de son bannissement. Il nous dit qu'il avoit passé vingt ans sans manger de pain; qu'on ne lui avoit accordé des subsistances d'aucune espece durant cet intervalle, & qu'il avoit vécu parmi les *Kamtchadales*, du produit de ses pénibles chasses; qu'il obtint ensuite une modique pension, & que sa position avoit commencé à être infiniment plus douce après l'arrivée du Major Behm. Ce respectable Gouverneur lui avoit témoigné de l'intérêt, & en l'invitant souvent à sa table, il avoit engagé les autres Russes à le recevoir également: il avoit d'ailleurs fait porter la pension de cet infortuné à cent roubles, c'est-à-dire, à la somme que reçoivent les Officiers avec rang d'Enseigne, dans tous les domaines de l'Impératrice, excepté dans cette province, où leur solde est double. M. Behm étoit venu à bout de lui procurer la permission de demeurer à *Ochotsk*; mais songeant qu'il pourroit nous être utile lors de notre retour au Havre de *Saint-Pierre & Saint-Paul*, il l'avoit engagé à nous attendre.

» J'appris le 20, avec regret, que, durant notre absence, le vieux Put-Parouchich avoit fait infliger un châtement corporel à notre ami

1779.
Septemb.

1779.
Septemb.

le Sergent : personne d'entre nous ne pût en découvrir la cause, mais on imagina que notre politesse envers le Sergent lui avoit donné de la jalousie. Nous avons toutes sortes de raisons de croire que l'offense, quelle qu'elle fût, ne méritoit pas une peine aussi humiliante, & nous fûmes affligés & indignés : nos liaisons avec le Sergent, & l'intérêt que nous lui témoignions, nous rendoient en quelque sorte cet affront personnel. Je n'ai pas encore dit que nous avons consulté le respectable Major Behm, sur les moyens les plus propres à rendre quelques services au Sergent qui avoit maintenu le bon ordre dans l'*Ostrog* durant notre première relâche, & qui, en toutes les occasions, s'étoit montré si empressé à nous être utile. Le Major, qui avoit aussi de la bienveillance & de l'amitié pour ce Bas-Officier, nous avoit conseillé d'écrire au Gouverneur-général; le Capitaine Clerke lui donna une lettre sur cet objet; il nous dit qu'il joindroit ses sollicitations aux nôtres; & au moment où nous le quittâmes, il nous parut persuadé que le Sergent obtiendrait un grade supérieur.

» Nous voulûmes attendre l'arrivée du Capitaine Shmaleff, pour faire des remontrances sur la manière dont on avoit traité le Sergent. Ne sachant pas la langue du pays, il nous étoit impossible

impossible
résolution
le *Put-Par*
nous empê
& de le re

» Le C
nous quitta
de généros
désir si vif
pouvoir lui
Kamtchada
penser un v
sa maison à
rendu mille
M. Shmale
manière trè
sur le char
désiroit); &
les Officiers
fera pas inu
des Officier
Soldats un
connoissans
fûmes très-
le ton de h
le respect c
peut remar
coup plus c

Tome X

impossible d'entrer dans des discussions, & cette
 résolution nous parut la meilleure ; mais lorsque ^{1779.}
 le *Put-Parouchich* vint nous voir, nous ne pûmes Septemb.
 nous empêcher de lui montrer notre chagrin,
 & de le recevoir très-froidement.

» Le Capitaine Shmaleff arriva le 22, & il 22.
 nous quitta le 25 ; il se conduisit avec beaucoup
 de générosité à notre égard. Il nous montra un
 désir si vif de nous obliger, que nous crûmes
 pouvoir lui demander une petite grâce pour un
 Kamtchadale de nos amis. Il s'agissoit de récom-
 penser un vieux Soldat qui avoit toujours ouvert
 sa maison à nos Bas-Officiers, & qui leur avoit
 rendu mille services, ainsi qu'aux deux Equipages.
 M. Shmaleff soucrivit à notre demande d'une
 maniere très-aimable : le vieux Soldat fut nommé
 sur le champ Caporal (c'étoit tout ce qu'il
 désiroit) ; & on lui ordonna de venir remercier
 les Officiers Anglois de ce grade important. Il ne
 fera pas inutile d'observer que la classe inférieure
 des Officiers de l'armée Russe, a sur les simples
 Soldats un degré de prééminence que nous ne
 connoissons guere dans l'armée Angloise. Nous
 fûmes très-surpris de voir un Sergent prendre
 le ton de hauteur, & exiger des subalternes tout
 le respect qui est dû à un Officier breveté. On
 peut remarquer d'ailleurs qu'il y a en *Russie* beau-
 coup plus de gradations de dignités que dans les

autres pays. On ne compte pas moins de quatre
 1779. Septemb. grades intermédiaires entre le Sergent & le simple
 Soldat.

» La discipline de l'armée Russe est très-rigou-
 reuse & très-sévère, même dans les provinces
 les plus éloignées de la Cour : les Officiers bré-
 vetés sont assujettis à ses rigueurs comme les
 Soldats. S'ils commettent la plus légère faute,
 on les emprisonne, & on les met au pain & à
 l'eau : un Enseigne de nos amis nous dit, que
 pour avoir eu part à une querelle d'ivrogne,
 on l'avoit tenu trois mois au cachot, sans autre
 nourriture, & que depuis cette époque, il avoit
 de la répugnance à manger en compagnie.

» Lorsque les Naturels du pays veulent aller
 à la chasse des ours, ils s'arrangent pour arriver
 au coucher du soleil, sur les terrains que fré-
 quentent ces animaux : ils recherchent ensuite
 leurs traces; ils examinent celles qui sont les plus
 récentes, & qui semblent indiquer la meilleure
 embuscade : ces traces sont plus nombreuses sur
 les sentiers qui mènent des bois aux lacs, &
 parmi les joncs, les longues herbes & les fou-
 geraies placés au bord de l'eau. Lorsque le lieu
 de l'embuscade est déterminé, les Chasseurs fixent
 en terre les béquilles, sur lesquelles ils pointent
 leurs fusils; ils s'agenouillent ensuite, ou ils se
 couchent par terre, selon que l'endroit où ils

se tiennent
 & armés
 à leurs cô-
 cautions q
 manquer l
 d'abord la
 au Kamtcha
 quatre ou
 important
 pas l'ours h
 des suites
 champ vers
 fumée, & i
 de fureur. L
 charger : l'a
 ou quinze v
 s'ils ne le re
 même leur
 lui portent
 il fond sur e
 pare le coup
 pattes, le m
 se précipite
 alors très-in
 un seul d'en
 » Il y a de
 tissement, o
 gereux; au p

se tiennent cachés , est plus ou moins couvert , & armés d'ailleurs d'un épieu qu'ils portent à leurs côtés , ils attendent leur proie. Ces précautions qui ont sur-tout pour objet de ne pas manquer leur coup , sont très - convenables : d'abord la poudre & le plomb se vendent si cher au *Kamchatka* , qu'un ours ne vaut pas plus de quatre ou cinq cartouches ; & ce qui est plus important encore , si le premier coup ne met pas l'ours hors de combat , il en résulte souvent des suites funestes ; car l'ours se porte sur le champ vers le lieu d'où viennent le bruit & la fumée , & il attaque ses ennemis avec beaucoup de fureur. Il est impossible aux Chasseurs de recharger : l'animal est rarement à plus de douze ou quinze verges de distance , lorsqu'ils le tirent ; s'ils ne le renversent pas , ils saisissent à l'instant même leur épieu pour se défendre ; & s'ils ne lui portent pas un premier coup mortel , quand il fond sur eux , leur vie est en danger. Si l'ours pare le coup , (ce que la force & l'agilité de ses pattes , le mettent souvent en état de faire) & s'il se précipite sur les Chasseurs , le combat devient alors très-inégal , & ils se croient heureux , si un seul d'entre eux est tué.

» Il y a deux époques de l'année où ce divertissement , ou plutôt ce travail , est sur-tout dangereux ; au printemps , lorsque les ours sortent

1779.
Septemb.

pour la première fois de leurs tanières, après avoir passé l'hiver sans prendre de nourriture; car on assure universellement ici, que ces animaux sont réduits à fucer leurs pattes durant l'hiver: ils sont spécialement redoutables à cette saison: si la gelée se trouve forte, & si la glace qui n'est pas encore rompue dans le lac, les prive de leurs moyens de subsistance, ils ne tardent pas alors à devenir affamés & féroces: ils ont l'odorat très-fin; ils sentent de loin les Kamtchadales; & ils les poursuivent; comme ils rôdent hors de leurs sentiers ordinaires, ils attaquent souvent des malheureux qui ne se trouvent pas sur leurs gardes; & quand ceci arrive, les Chasseurs du pays ne sachant point tirer au vol ou à la course; & étant toujours obligés d'avoir leurs fusils posés sur un point d'appui, il n'est pas rare de les voir dévorés par ces animaux. L'autre saison de l'année, où on ne les rencontre pas sans péril, est celle de l'accouplement.

» J'ai déjà rapporté un exemple extraordinaire de l'affection qui regne dans les familles de ces animaux. La chasse fournit un grand nombre de traits qui sont de la même espèce, & non moins touchans: on m'en a cité plusieurs. Les Chasseurs mettent à profit ces observations; ils ne s'avisent pas de tirer un oursin, lorsque la mere est dans les environs: car la mere prend un

degré de son oursin ennemi, e côté, si l quittent p assez long-d'elle; ils t par des mo & ils devi

» Si l'on des ours es remarque, Ils en citer indiquer un comme d'un employé p dont le pie Ces rennes elles fréque aiment à b des rocher sent de loir apperçoit; il s'avance milieu des proches: q de ces anim objet, il co

degré de fureur qui va jusqu'à la frénésie, si son oursin est blessé; & si elle découvre son ennemi, elle l'immole à sa vengeance. D'un autre côté, si la mere est blessée, ses petits ne la quittent pas, lors même qu'elle est morte depuis assez long-temps; ils continuent à se tenir autour d'elle; ils témoignent l'affliction la plus profonde, par des mouvemens & des gestes très-expressifs, & ils deviennent ainsi la proie des Chasseurs.

1779.
Septemb.

» Si l'on en croit les Kamtchadales, la sagacité des ours est aussi extraordinaire, & aussi digne de remarque, que leur attachement filial ou maternel. Ils en citent mille traits. Je me bornerai à en indiquer un seul, dont les gens du pays parlent comme d'un fait très-connu. Il s'agit du stratagème employé par les ours, pour attraper les rennes, dont le pied est beaucoup plus léger que le leur. Ces rennes se tiennent en troupes nombreuses; elles fréquentent sur-tout les terrains bas, & elles aiment à brouter l'herbe qui se trouve au pied des rochers & des précipices. L'ours qui les sent de loin, les suit jusqu'au moment où il les aperçoit; il choisit alors une position élevée; il s'avance avec précaution, & il se cache au milieu des rochers, à mesure qu'il fait ses approches: quand il est immédiatement au-dessus de ces animaux, & assez près pour remplir son objet, il commence à détacher avec ses pattes,

1779.
Septemb. des fragmens de rochers , qu'il roule au milieu des rennes placées en bas. Il n'essaye pas de les poursuivre immédiatement après cette manœuvre; il ne se décide que lorsqu'il a estropié l'un des individus du troupeau ; il se précipite alors sur sa proie , & son attaque a du succès , ou elle ne réussit pas , selon la blessure plus ou moins forte qu'à reçue sa victime.

» Les Kamtchadales avouent , avec reconnoissance , qu'ils doivent à l'ours le peu de progrès qu'ils ont fait jusqu'ici dans les sciences & dans les arts. Ils disent qu'ils lui doivent tout ce qu'ils savent de Médecine & de Chirurgie ; qu'ayant remarqué l'espece d'herbes qu'emploie cet animal pour panser ses blessures , ou celles dont il se nourrit lorsqu'il devient malade ou languissant , ils ont appris à connoître la plupart des simples qui leur servent de remedes ou de cataplasmes ; mais ce qui est encore plus singulier , ils con viennent que les ours sont aussi leurs maîtres de danse. La vérité de cette assertion est même sensible , car la danse de l'ours des Kamtchadales représente exactement chacune des attitudes , & chacun des gestes de cet animal : ses pas & ses mouvemens se trouvent dans toutes leurs autres danses , & c'est ce qu'ils en estiment le plus.

30. » Il ne nous arriva rien jusqu'au 30 , qui mérite d'être raconté. Le Capitaine Gore alla le 30 à

Paratoun
écusson p
cription q
& l'objet
moment
aussi sur
est enterr
les même
furent ren

» Les
Verchney
havre , &
longer no
que nos E
fraîche , &
fibles de
désirions si
On répara
pompes , l
seaux. Je
quinze jou
riques de
que nous
d'autant pl
de bouteill
nécessité ,
de liqueur
» L'anni

Paratounca, afin de placer dans l'Eglise un écusson préparé par M. Webber, avec une inscription qui indique l'âge & le rang de M. Clerke, & l'objet de l'expédition qu'il commandoit au moment de sa mort. Le Capitaine Gore cloua aussi sur l'arbre, au-dessous duquel M. Clerke est enterré, une planche qui offre à-peu-près les mêmes mots. La *Résolution* & la *Découverte* furent remorqués le 2 Octobre, hors du havre.

1779.
Septemb.

2 8.^{bre}

» Les bêtes à cornes que nous attendions de *Verchney* arriverent la veille de notre sortie du havre, & le Capitaine Gore résolut de prolonger notre relâche de cinq ou six jours, afin que nos Equipages pussent manger de la viande fraîche, & recueillir ainsi tous les avantages possibles de ce supplément de vivres, que nous désirions si fort. Ce délai ne fut pas mal employé. On répara de plus en plus les embarcations, les pompes, les voiles, & les agrès des deux vaisseaux. Je brassai assez de bière pour en servir quinze jours à mes gens, & j'ajoutai dix barriques de forte essence de *spruce*, à la quantité que nous en avions déjà. Cette provision étoit d'autant plus utile, qu'excepté un petit nombre de bouteilles laissées en réserve pour les cas de nécessité, on servoit alors la dernière barrique de liqueurs spiritueuses.

» L'anniversaire de la naissance de l'Impératrice

1779.
Octobre.

3.

de *Russie* tomba le 3, & nous étions bien disposés à célébrer cette fête. Le capitaine Gore invita à dîner le Prêtre de *Paratounca*, *Iwaskin*, & le Sergent, & nous régatâmes d'ailleurs les Bas-Officiers de la garnison, les deux Toions de *Paratounca*, ceux de *Saint-Pierre & Saint-Paul*, & les autres Kamtchadales les plus distingués dans le canton. Tous les Naturels indistinctement, furent admis à la table des Matelots : on servit à chacun de nos gens, une livre de bon bœuf, & du *grog* qu'on fit avec le reste de nos liqueurs spiritueuses. Nous tirâmes vingt-quatre coups de canon ; & vu la portion des domaines de la Czarine où nous nous trouvions, la fête ne fut pas indigne d'une Souveraine si renommée & si magnifique.

5.

» Le 5, nous reçûmes de *Bolcheretsk* une nouvelle provision de thé, de sucre & de tabac. Le Capitaine *Shmaleff* avoit rencontré ce présent que nous envoyoit sa femme ; il nous écrivit que le sloop étant arrivé d'*Ochotsk* durant son absence, Madame *Shmaleff*, qui s'intéressoit beaucoup à nous, avoit détaché tout de suite un Courrier : il nous prioit d'accepter ces bagatelles de la part de sa femme.

R.

» Nous nous portâmes vers l'embouchure de la Baie, le 8 au matin, & nous reprîmes à bord tous les canots ; mais le vent ayant tourné

au Sud, nous fûmes obligés de nous restancer à une lieue.

» Nous dînâmes pendant quelques heures du pain & du sucre, sans peine mais sans plaisir. Le Tambour de la garnison du canot, qui étoit vu avec une attention inspirée beaucoup de sollicité pour que cet honneur ne nous échappât un temps, parut si content qui ne lui parut pas qu'il devint plus content même, & tira plus en plus, à son tour, donc le Sergent & les Soldats à la suite de nous, dans un endroit des plus agréables, & où on le ramena de la Baie «

M. King
de *Kamichan*

au Sud, nous ne pûmes aller plus loin, & nous fûmes obligés de mouiller par dix brasses, l'*Ostrog* nous restant directement au Nord à une demi-lieue.

1779.
Octobre.

» Nous démarrâmes de nouveau le 9, à quatre heures du soir ; & tandis qu'on relevoit avec peine ma dernière ancre, on me dit que le Tambour des Soldats de Marine s'étoit échappé du canot, envoyé à la bourgade ; qu'on l'avoit vu avec une femme Kamtchadale qui lui avoit inspiré beaucoup d'affection, & qu'elle l'avoit sollicité souvent de demeurer dans le pays. Quoique cet homme nous fût inutile depuis longtemps, parce qu'il avoit au genou une enflure qui ne lui permettoit pas de marcher, je sentis qu'il deviendroit à charge aux Russes & à lui-même, & ses infirmités me décidèrent de plus en plus, à ne pas appareiller sans lui. Je priai donc le Sergent d'envoyer des Détachemens de Soldats à la poursuite du Déserteur : quelques-uns de nos Matelots allèrent le chercher à un endroit des environs, où il se retiroit communément, & où ils le trouverent avec sa maîtresse. On le ramena, & je suivis la *Résolution* hors de la Baie «.

9.

M. King a fait une description très-détaillée de *Kamtchatka*, & des remarques sur les Isles Kou-

1779.
Octobre.

riles , le pays des *Koriaques* & celui des *Tschutsky*, mais on a parlé avec beaucoup d'étendue du *Kamchatka*, des *Kouriles*, du pays des *Koriaques*, des *Tschutsky* à la fin du 17.^e & au commencement du 18.^e volume de cet ouvrage , & nous supprimerons ici cette partie du Troisième Voyage de Cook. Les deux vaisseaux se trouverent hors de la Baie d'*Awatska* le 9 Octobre 1779.

» Nos instructions , dit M. King , avoient prévu qu'il nous seroit peut-être impossible de passer de la Mer Pacifique , dans l'Océan Atlantique : dans ce cas elles autorisoient le Commandant du Voyage à revenir en *Angleterre* par la route qu'il croiroit la plus utile aux progrès de la Géographie ; & le Capitaine Gore demanda aux Officiers principaux leur opinion par écrit, sur la meilleure maniere d'exécuter cet ordre de l'Amirauté. Le résultat de nos avis , qu'il eut la satisfaction de trouver unanimes , & absolument d'accord avec le sien , fut que le délabrement des vaisseaux , des cordages & des voiles , & l'approche de l'hiver , rendoient dangereuse pour nous la navigation de la mer située entre le *Japon* & l'*Asie*, qui , en d'autres circonstances , nous auroit offert un vaste champ de découvertes ; qu'il avoit à propos de nous tenir à l'Est du *Japon* , & d'essayer d'atteindre le travers de ses

côtes , de plus en de septentrion considérable *Russie* & sentions qu'havres sûrs qui reconnoissent trouver un moyen d'évoisines de outre de du *Japon* , qu'il nous *Macao*.

» Ce pl m'ordonna les vaisseaux

» Les L la route de *Kouriles* & à *Macao*. C graphie & *Carte* u des détails malgré la ment de l. Capitaine

côtes, de longer les *Kouriles*, & d'examiner plus en détail les Isles situées près de la bande septentrionale du *Japon*, qu'on dit d'une grandeur considérable, & indépendantes de la Cour de *Russie* & du Gouvernement du *Japon*. Nous sentions qu'il étoit important d'y découvrir des havres sûrs & commodes, où les Navigateurs qui reconnoïtroient ces Mers par la suite, pussent trouver un asile; que ce seroit d'ailleurs le moyen d'établir un commerce sur les routes voisines des deux Empires. Nous proposions en outre de relever la côte occidentale des Isles du *Japon*, d'attaquer celle de la *Chine* le plutôt qu'il nous seroit possible, & de la longer jusqu'à *Macao*.

» Ce plan fut adopté, & le Capitaine Gore m'ordonna de me rendre en hâte à *Macao*, si les vaisseaux se séparaient.

» Les Lecteurs peuvent suivre sur la Carte la route des vaisseaux Anglois qui longerent les *Kouriles* & la côte du *Japon*, avant d'arriver à *Macao*. Cette traversée a été utile à la Géographie & à la Navigation; mais le plan de cet Ouvrage ne nous permet pas d'entrer ici dans des détails. Nous observerons seulement que malgré la fatigue des Equipages & le délabrement de la *Résolution* & de la *Découverte*, le Capitaine Cook, dont l'ardeur n'étoit ralentie ni

1779.
Octobre.

1779.
Octobre.

par les obstacles , ni par la multitude de ses découvertes , auroit achevé , s'il eût vécu , la reconnaissance de toute cette partie du Globe ; qu'il auroit relevé la position de toutes les Isles situées entre le *Kamtchatka* & l'*Amérique* , & au Nord du *Japon* ; que pénétrant ensuite entre le *Japon* & la côte d'*Asie* , il auroit relevé aussi la côte de *Tartarie* & celle de la *Corée* , depuis le fleuve *Amur* jusqu'au golfe de *Wanghai* ; mais nous annonçons avec plaisir que M. de la Peyrouse , qui vient de partir avec les vaisseaux l'*Astrolabe* & la *Bouffole* , de *Brest* , est chargé de ce travail important ; & que les lumieres & le zele de ce brave Officier ne laisseront vraisemblablement rien à désirer sur cet article de ses instructions , non plus que sur les autres grandes opérations qui font l'objet de son Voyage autour du Monde «.



2 Déc. La *Résolution* & la *Découverte* arriverent le 2 Décembre dans le Havre de *Macao* , après avoir découvert par 24^d 48' de latitude & 141^d 12' de longitude , une Isle nouvelle à laquelle M. Gore donna le nom d'*Isle de Soufre* , & deux autres qui gisent aux environs de celle-là.

Relâche à Macao , & récit des opérations.

» LE Capitaine Gore me chargea le soir d'aller à terre faire une visite au Gouverneur Portugais ,

& réclame
mens dont
cette mani
meilleur c
tions nava
je voulois
m'adresser
pagnie des
Dès que j
me dit que
d'état de v
nous donn
droient d'e
ne produire
Portugais
pour leur
Major me
de sa Nati
que je l'eu
tout de sui
pas me fou
la permissi
Douanes ,
Vice-Roi
» Pour
inattendu
impatience
favor des

& réclamer ses secours au sujet des rafraîchis-
 mens dont nous avons besoin : il crut que de
 cette manière, nous acheterions des vivres à
 meilleur compte. J'emportai un état des muni-
 tions navales nécessaires à nos deux vaisseaux ;
 je voulois me rendre tout de suite à *Canton*, &
 m'adresser à ceux des Employés de notre Com-
 pagnie des *Indes*, qui résidoient dans cette Ville.
 Dès que je fus arrivé à la citadelle, le Major
 me dit que le Gouverneur étoit malade & hors
 d'état de voir personne ; mais que les Portugais
 nous donneroient toutes les facilités qui dépen-
 droient d'eux. Je jugeai que cette bonne volonté
 ne produiroit pas de grands effets, parce que les
 Portugais sont à la merci des Chinois, même
 pour leur subsistance. La première réponse du
 Major me prouva assez à quel point la puissance
 de sa Nation est tombée dans ce pays ; car lors-
 que je l'eus instruit de mon projet de me rendre
 tout de suite à *Canton*, il me dit qu'il n'oseroit
 pas me fournir un bateau sans en avoir obtenu
 la permission du *Hoppo*, ou de l'Officier des
 Douanes, & qu'il falloit pour cela s'adresser au
 Vice-Roi de *Canton*.

» Pour juger du chagrin que me causa ce délai
 inattendu, il faudroit sentir avec quelle extrême
 impatience nous désirions depuis si long-temps
 savoir des nouvelles d'*Europe*. Les hommes très-

 1779.
 Décemb.

1779.
Décemb. occupés d'un objet , négligent souvent les moyens de l'obtenir , les plus aisés & les plus simples ; c'est ce qui m'arriva : j'avois repris tristement le chemin des vaisseaux , lorsque l'Officier Portugais , qui m'accompagnoit , me demanda si je ne verrois pas les Anglois établis à *Macao* : je n'ai pas besoin de dire avec quel transport je profitai de son idée , & je ne décrirai point ces mouvemens d'espoir & de crainte , ce mélange de curiosité & d'inquiétude que j'éprouvai , tandis que nous nous rendîmes à la maison d'un de mes compatriotes.

» L'Anglois auquel on m'adressa , ne put guere répondre aux questions que je lui fis sur les intérêts particuliers de mes camarades ou sur les miens ; mais les événemens publics qui étoient survenus depuis notre départ , accablèrent mon esprit brusquement , & tous à la fois , & m'ôtèrent presque la faculté de réfléchir. Nous causâmes plusieurs jours à bord de ce que j'avois appris : nous semblions chercher , dans le doute & l'incertitude , ce soulagement & ces consolations , que la réalité des malheurs de l'*Angleterre* paroïsoit exclure : des sentimens si pénibles étoient suivis d'un vif regret de nous voir éloignés du théâtre de la guerre , où nous imaginions que le sort des escadres & des armées de terre se decidoit à chaque instant.

» Les nou
recevoir , no
hâter notre
des moyens
effet : la dif
& l'on me
semaines av
encore. M.
frégate de
dras ici , ave
homme d'en
& les intérêt
Chinois de
établis aux
Officier cha
Vice - Roi
délais , & ap
la menace. L
la mission ,
fut à peine
toutes les r
places public
doit aux étra
de l'Empereu
» Cet Ed
Canton : les
crit la dette
leur pays ,

» Les nouvelles d'Europe que nous venions de recevoir, nous donnerent plus de désir encore de hâter notre départ, & je m'occupai de nouveau des moyens de passer à Canton; mais ce fut sans effet: la difficulté venoit de la police du pays, & l'on me dit qu'un événement survenu peu de semaines avant notre arrivée, devoit l'augmenter encore. M. Panton, Commandant du *Sea horse*, frégate de 25 canons, avoit été envoyé de Madras ici, avec ordre de presser le payement d'une somme d'environ un million sterling, le capital & les intérêts compris, due par des Négocians Chinois de Canton, à des particuliers Anglois, établis aux Indes orientales, ou en Europe: cet Officier chargé de demander une audience au Vice-Roi de Canton, l'obtint après quelques délais, & après s'être vu contraint d'employer la menace. La réponse qu'on lui fit sur l'objet de sa mission, fut loyale & satisfaisante; mais il fut à peine parti, qu'on afficha sur la porte de toutes les maisons des Européens & dans les places publiques de la Ville, un Edit qui défendoit aux étrangers de prêter de l'argent aux sujets de l'Empereur, sous quelque prétexte que ce fût.

» Cet Edit avoit excité de vives alarmes à Canton: les Négocians Chinois qui avoient souscrit la dette contre les Loix du commerce de leur pays, & qui nioient en partie la justice de

1779.
Décemb.

1779.
Décemb.

la demande, craignirent que l'affaire ne fût portée à *Pekin*, & que l'Empereur, qui a la réputation d'un Prince juste & sévère, ne les condannât à perdre leur fortune & peut-être la vie : d'un autre côté, le comité choisi, auquel la cause des créanciers Anglois avoit été fortement recommandée par le Président de *Madras*, craignoit de se brouiller avec le Gouvernement Chinois, & de causer par-là des pertes irréparables à la Compagnie. On me dit, en effet, que les Mandarins sont toujours disposés à arrêter notre commerce sous le plus léger prétexte ; que c'est souvent avec bien de la peine & jamais sans des dépenses, que nous venons à bout de faire ôter de pareilles entraves. Ces vexations augmentent de jour en jour, & toutes les factoreries Européennes pensoient qu'elles seroient bientôt contraintes d'abandonner le commerce de ce pays, ou de se soumettre aux outrages dont on accable les Hollandois au *Japon*.

» L'arrivée de la *Résolution* & de la *Découverte*, à une époque si critique, devoit produire de nouvelles alarmes ; & ne voyant aucune probabilité de pouvoir me rendre à *Canton*, j'écrivis aux Supercargues Anglois : je les instruisis des motifs qui nous avoient amenés dans le *Tyfa* ; je les priai de me procurer un passe-port, & de nous faire parvenir le plutôt possible, les munitions dont

dont nous
la liste.

» Un
mens ave
une petit
donnée p
nous nou
vaisseaux
des vivre
enfrenno
jugeâmes
but d'aug
fournissio
commerce
portion a

» Le C
des Subré
l'assuroien
& qu'ils
les muniti
enverroier
ciers ; mai
nous devi
Chinois, p

» Un N
semens au
main, au
dont il av

Tome .

dont nous avons besoin & dont je leur envoyai la liste.

1779.
Décemb.

» Un *Comprador* qui avoit pris des engagements avec nous, s'étoit évadé, & il emportoit une petite somme d'argent que nous lui avions donnée pour acheter des vivres; un autre auquel nous nous adressâmes, approvisionna les deux vaisseaux durant notre relâche. Il nous envoyoit des vivres en secret la nuit, sous prétexte qu'il enfreignoit les réglemens du port; mais nous jugeâmes que tant de précautions avoient pour but d'augmenter le prix des choses qu'il nous fournissoit, ou de s'assurer les bénéfices de ce commerce, sans être réduit à en donner une portion aux Mandarins.

» Le Capitaine Gore reçut le 9, une réponse des Subrécargues Anglois établis à *Canton*: ils l'assuroient qu'ils alloient faire tous leurs efforts, & qu'ils lui procureroient, le plutôt possible, les munitions dont nous avons besoin; qu'ils enverroient un passe-port pour un de ses Officiers; mais que si nous éprouvions des retards, nous devons assez connoître le Gouvernement Chinois, pour les attribuer à leur véritable cause.

» Un Négociant Anglois, d'un de nos établissemens aux *Indes Orientales*, demanda le lendemain, au Capitaine Gore, quelques hommes dont il avoit besoin, pour conduire à *Canton* un

9:

10:

1779.
Décemb.

navire qu'il venoit d'acheter à *Macao*. M. Gore jugeant cette occasion favorable, m'ordonna de me rendre sur ce navire, avec mon second Lieutenant, le Lieutenant des Soldats de Marine, & dix Matelots. Ce n'étoit pas de cette maniere que j'aurois désiré faire le Voyage de *Canton*, mais l'époque où arriveroit mon passe-port étant incertaine, ma présence pouvoit beaucoup contribuer à l'expédition des articles que nous avions demandés, & je ne balançai pas à me rendre sur le navire. Avant de partir, je recommandai à M. Williamson de tout disposer pour l'appareillage de la *Découverte*, & de faire aux œuvres-mortes les additions & les changemens qui lui donneroient plus de moyens de se défendre. Ne voulant pas que nos observations astronomiques fussent interrompues, je chargeai du soin de les suivre, M. Trevenen, dont je connoissois le zele & les talens, & sur lequel je pouvois compter.

« Le navire que je montois sortit du havre de *Macao* le 11 Décembre : après avoir fait le tour de l'extrémité méridionale de l'Isle, nous gouvernâmes au Nord ; & sur notre route, nous laissons à droite *Lantao*, *Dintin*, & d'autres Isles plus petites. Chacune de ces Isles, ainsi que celle de *Macao*, qui se trouve à gauche, est entièrement dénuée de bois : elles sont élevées, stériles & même désertes, car on n'y voit que

des Pêches.
A mesure
qui est à
Chine off
les deux f
la riviere
qu'à l'épo
qui est à g
environné
très-pitto

» Un C
bord : le P
citer des
redoutant
nous pria

» La lar
forts : les
les inonde
Le terrain
par des cl
avance, il
pente conf
en terrasse
cannes de
cotoniers.

de pagode
quelques-u

» Quoiq

des Pêcheurs qui y vont de temps en temps. ~~=====~~
 A mesure qu'on approche de la *Bocca-Tygris*, ^{1779.} Décemb.
 qui est à treize lieues de *Macao*, la côte de la
 Chine offre à l'Est des rochers blancs escarpés;
 les deux forts qui commandent l'embouchure de
 la rivière, sont précisément dans le même état
 qu'à l'époque du Voyage du Lord Anson : celui
 qui est à gauche, est un vieux château fort beau,
 environné d'un bocage, & il produit un effet
 très-pittoresque.

» Un Officier des douanes vint ici sur notre
 bord : le Propriétaire du navire, craignant d'ex-
 citer des alarmes, si l'on nous découvrait, &
 redoutant d'ailleurs les suites de cette affaire,
 nous pria de nous cacher.

» La largeur de la rivière varie au-dessus des
 forts : les bords sont bas & aplatis, & le flot
 les inonde quelquefois à une assez grande distance.
 Le terrain, de chaque côté, est uni & coupé
 par des champs de riz ; mais à mesure qu'on
 avance, il s'élève peu-à-peu en collines d'une
 pente considérable, dont les flancs sont disposés
 en terrasses, & semés de patates douces, de
 cannes de sucre, d'ignames, de bananes & de
 cotonniers. Nous aperçûmes un grand nombre
 de pagodes élevées, & plusieurs Villes, dont
 quelques-unes nous semblerent étendues.

» Quoique *Wampu* ne soit éloigné que de neuf

1779.
Décemb.
18.

lieues de la *Bocca-Tygris*, nous n'y arrivâmes que le 18 : des vents contraires & le peu de poids du navire, nous avoient retardés. *Wampu* est une petite Ville, en travers de laquelle les vaisseaux qui commercent à la Chine, mouillent, afin de prendre leur chargement. M. Sonnerat dit que, quand même la police des Chinois permettroit aux Européens de remonter jusqu'à *Canton*, la riviere n'a pas assez de profondeur, plus haut, pour recevoir des bâtimens très-chargés : je ne puis nier ou confirmer ce fait ; mais je suis persuadé qu'aucun étranger n'a pu s'en assurer d'une maniere positive. Les différentes Factoreries ont été reléguées sur les petites Isles qui sont en face de la Ville ; elles y ont bâti des magasins pour les marchandises qu'on amene de *Canton*.

» Je m'embarquai à *Wampu*, sur un *sampane* ou bateau Chinois, & je pris tout de suite le chemin de *Canton*, qui se trouve environ deux lieues & demie au-delà. Ces bateaux Chinois sont les plus propres & les plus commodes que j'aie jamais vus. Il y en a de diverses grandeurs ; leur fond est presque aplati : ils sont larges au milieu, étroits, élevés & ornés à l'avant & à l'arrière. L'endroit où s'asseient les Passagers, est surmonté d'un toit de bambou, qu'on élève & qu'on abaisse au point où l'on veut : il y

a sur les
jalousies ;
tables me
une petite
niche de
un pot qu
flambeaux
enduites d
Wampu à

» J'arriv
crépuscule
où l'on fut
me reçut a
tesses possi
composé de
de M. Rap
l'état des m
pourroient
que les Ca
roient tout
approvisio
sûreté, &
pagnie ; & j
sur la liste
toile, chose
Au reste, j
ces munitio
procureroit

a sur les côtés, de petites fenêtres avec des jalousies; & de belles nattes, des chaises & des tables meublent l'intérieur. On voit à l'arrière une petite idole de cire, renfermée dans une niche de cuir doré, devant laquelle se trouve un pot qui contient des flambeaux allumés; ces flambeaux sont des copeaux secs ou des mèches enduites de gomme. On paye une piastra de *Wampu* à *Canton*, pour un de ces bateaux.

» J'arrivai à *Canton* un peu après la fin du crépuscule : je débarquai à la Factorerie Angloise, où l'on fut bien surpris de me voir, & où l'on me reçut avec toutes les attentions & les politesses possibles. Le Comité choisi, étoit alors composé de M. Fith Hugh, de M. Bevan, & de M. Rapier. Ils me donnerent sur le champ l'état des munitions que nos vaisseaux de l'*Inde* pourroient me fournir : j'étois bien convaincu que les Capitaines de ces bâtimens nous céderoient tout ce qu'ils pourroient enlever sur leur approvisionnement, sans compromettre leur sûreté, & sans nuire aux intérêts de la Compagnie; & j'eus bien du regret de trouver à peine sur la liste, quelques articles de cordages & de toile, choses dont nous avons sur-tout besoin. Au reste, j'eus la satisfaction d'apprendre que ces munitions étoient prêtes, & qu'on nous procureroit des vivres en vingt-quatre heures.

1779
Décemb.

1779.
Décemb.

Désirant abrégér le plus qu'il seroit possible mon séjour à *Canton*, je priai mes Compatriotes de louer des jonques ou des bateaux pour le jour suivant, & je les avertis que je comptois partir le surlendemain : mais ils me dirent bientôt qu'une affaire pareille ne se faisoit pas si promptement à la *Chine* ; qu'il falloit d'abord obtenir une permission du Vice-Roi ; qu'il falloit une patente de l'*Hoppo* ou Officier des douanes ; qu'on n'accordoit ces graces qu'après y avoir réfléchi mûrement ; en un mot, que la patience étoit une vertu indispensable dans ce pays ; qu'ils espéroient avoir le plaisir de nous garder plus long-temps que je ne le projetois , & qu'ils tâcheroient de me rendre la Factorerie agréable.

» Je fus très-sensible à leur politesse , mais je désirai de n'en pas profiter. J'eus occasion de m'assurer par moi-même de la vérité de ce qu'ils me disoient , & du caractère défiant des Chinois. Le Lecteur se souvient qu'il s'étoit écoulé environ quinze jours , depuis la lettre adressée à la Factorerie Angloise , dans laquelle le Capitaine Gore prioit les Employés de la Compagnie d'obtenir , pour un de ses Officiers , la permission de passer à *Canton*. Les Employés s'étoient adressés à un des principaux Négocians Chinois de cette Ville ; & l'ayant intéressé en notre faveur , ils l'avoient déterminé à solliciter le passe-port auprès du

Vice - Ro
tandis qu
assura , d
avoit en
des Offici
seroit ex
lui dit de
me mont
de décrir
au vieux
& la vio
sur leque
s'il avoit
des Pirat
douleur
lorsque M
au désesp
j'étois ve
motifs de
que j'avo
derniere
& j'espér
départ.
parler ,
qu'essuie
audience
des Man
nous app

Vice-Roi. Le Chinois vint voir le Président ,
tandis que nous parlions de cet objet : il nous
assura , d'un air enchanté , que sa négociation
avoit enfin réussi , & qu'un passe-port pour un
des Officiers du navire *Larron* (ou du Corfaire) ,
seroit expédié dans peu de jours. Le Président
lui dit de ne plus s'en occuper ; & il ajouta , en
me montrant , L'Officier est arrivé. Il est impossible
de décrire la frayeur que causa cette nouvelle
au vieux Chinois : sa tête tomba sur sa poitrine ,
& la violence de son agitation ébranla le sofa
sur lequel il se trouvoit assis. Je ne pus favoir
s'il avoit peur de nous , qu'il regardoit comme
des Pirates , ou de son Gouvernement : sa vive
douleur continuoit depuis quelques minutes ,
lorsque M. Bevan l'exhorta à ne pas se livrer
au désespoir ; il lui expliqua de quelle maniere
j'étois venu de *Macáo* ; il lui communiqua les
motifs de mon Voyage à *Canton* , & le désir
que j'avois d'en partir le plutôt possible. Cette
derniere remarque parut sur-tout lui faire plaisir ,
& j'espérai qu'il seroit bien disposé à hâter mon
départ. Cependant , dès qu'il eut la force de
parler , il nous exposa les inévitables délais
qu'essuieroit mon affaire ; la difficulté d'avoir une
audience du Vice-Roi ; la jalousie & la défiance
des Mandarins sur le but de notre relâche ; & il
nous apprit que l'étrange récit , fait par nous-

1779.
Décemb.

mêmes , du but & des détails de notre expédition , avoit donné une inquiétude extraordinaire aux Madarins.

1779.
Décemb.

» J'attendis plusieurs jours avec impatience la réponse du Vice-Roi , & comme je n'appercevois pas que l'affaire fût avancée , je m'adressai au Commandant d'un vaisseau Anglois d'*Inde* en *Inde* , qui devoit appareiller le 25 : il m'offrit d'embarquer mes Camarades , mes Matelots & mes munitions , & , si le temps le permettoit , de mettre en panne par le travers de *Macao* , jusqu'à ce que les canots de la *Résolution* & de la *Découverte* fussent arrivés à son bord. Tandis que je délibérois sur ce que j'avois à faire , le Capitaine d'un autre vaisseau d'*Inde* en *Inde* , m'apporta une lettre du Capitaine Gore : il s'étoit engagé à nous ramener à *Macao* , & à conduire dans le *Typha* , à ses risques & périls , ce que j'acheterois à *Canton*. N'ayant plus alors d'embarras sur ce point , j'eus le loisir de m'occuper de l'achat des vivres & des munitions ; ces articles me furent livrés le 26 , & on les embarqua le lendemain.

» Nous avons jugé que *Canton* seroit un lieu très-favorable pour la vente de nos fourrures ; & le Capitaine Gore m'avoit conseillé d'y apporter & d'y vendre une vingtaine de peaux de loutre , dont la plus grande partie appartenoit à la suc-

cession de
commissio
peu l'esp
Subrécarg
Marchand
sonnable
membre d
cians de C
parut en s
que je pou
dans les
doit com
intérêts. Il
de soin ;
finit par d
piaftres. D
au *Kamtch*
la moitié
d'employe
qui veut
dema
cents ; il
laine &
de plus :
cent piaft
jusqu'à se
je les lui
râmes ici

cession de M. Cook & de M. Clerke. Cette commission m'offrit les moyens de connoître un peu l'esprit mercantile des Chinois. Je priai les Subrécargues de me recommander à un honnête Marchand Chinois, qui m'en offrit un prix raisonnable du premier mot. On m'adressa à un membre du *hong* ou société des principaux Négocians de *Canton*, lequel sachant bien ma position, parut en sentir la délicatesse. Le Chinois m'assura que je pouvois compter sur son intégrité, & que, dans les occasions de cette espece, il se regardoit comme un agent, & ne songeoit pas à ses intérêts. Il examina mes fourrures avec beaucoup de soin; il les tourna & il les retourna, & il finit par dire qu'elles ne valoient que trois cents piastres. D'après ce que nous les avions vendues au *Kametchatka*, je sentis qu'il ne m'en offroit pas la moitié de leur valeur, & je me vis obligé d'employer toutes les petites ruses d'un homme qui veut bien vendre sa marchandise. Je lui en demandai mille piastres; il m'en promit cinq cents; il y ajouta ensuite un présent de porcelaine & de thé, de la valeur de cent piastres de plus: un moment après, il me proposa les cent piastres de prime en argent: enfin il alla jusqu'à sept cents piastres, & je lui dit alors que je les lui laisserois pour neuf cents. Nous déclarâmes ici l'un & l'autre que c'étoit notre dernier

1779.
Décemb.

1779.
Décemb.

mot , & nous nous séparâmes : mais il revint bientôt avec un état des marchandises du pays, qu'il vouloit me fournir en échange : on m'avertit que ces marchandises auroient une valeur double de la somme qu'il m'avoit offerte , s'il me les livroit loyalement. S'appercevant que je ne terminerois pas l'affaire de cette maniere, il m'observa que nous disputions pour deux cents piastres, & qu'il m'en donneroit cent de plus : j'étois fatigué de la négociation , & je reçus les huit cents piastres.

» Je me portois assez mal , & je ne murmurai pas beaucoup contre la police des Chinois, qui resserre dans des bornes très-étroites, la curiosité des Européens établis à *Canton*. Si ma fanté eût été meilleure, il m'eût paru bien dur de me trouver sous les murs d'une si grande Ville, remplie d'autant d'objets nouveaux pour moi, & de ne pouvoir y entrer. La description que le Pere Lecomte & le Pere Duhalde ont fait de *Canton*, est entre les mains de tout le monde. M. Sonnerat vient d'accuser ces Auteurs d'une exagération ridicule, & le public verra peut-être avec plaisir, les détails suivans, que des Anglois de notre Factorerie, qui ont fait une longue résidence à *Canton*, ont eu la bonté de me donner.

» *Canton*, en y comprenant l'ancienne & la nouvelle Ville, avec les Faubourgs, a environ

dix milles
peut en ju
frent ses F
de celle d
deur. Lec
& Duhalde
assuré qu'
mille (a)
fait part
contre les
trent les
on peut r
je vais dir
évaluation
Ville de

» Il est
d'espace
maisons d
ou cinq à
tainement
Faubourg
maisons d
des Négo
demeure

(a) » J
» population
» *Battaux*,
pag. 14.

dix milles de tour. Quant à sa population, si l'on peut en juger d'après le nombre d'Habitans qu'offrent ses Faubourgs, je la croirois bien au-dessous de celle d'une Ville d'*Europe* de la même grandeur. Lecomte l'évalue à quinze cent mille ames, & Duhalde, à un million : M. Sonnerat dit s'être assuré qu'elle n'est pas de plus de soixante-quinze mille (a). Mais cet Ecrivain ne nous ayant pas fait part de son calcul, & montrant d'ailleurs contre les Chinois, toute la prévention que montrent les deux Jéfuites en faveur de ce Peuple, on peut révoquer en doute son opinion. Ce que je vais dire, conduira peut-être le Lecteur à une évaluation assez exacte de la population de cette Ville de la *Chine*.

» Il est sûr qu'une maison Chinoise occupe plus d'espace que n'en occupent ordinairement les maisons d'*Europe*; mais la proportion de quatre ou cinq à un, qu'indique M. Sonnerat, est certainement exagérée. Il faut ajouter que, dans les Faubourgs de *Canton*, il y a une multitude de maisons qui ne sont autre chose que les magasins des Négocians & des Marchands, dont la famille demeure dans l'intérieur de la Ville. D'un autre

(a) » J'ai vérifié moi-même, avec plusieurs Chinois, la population de *Canton*, de la ville de *Tartare* & de celle de *Battaux*, &c. ». *Voyage aux Indes*, par M. Sonnerat, Tom. II, pag. 14.

1779.
Décemb.

1779.
Décemb.

côté, une famille Chinoise paroît en général composée de plus de monde qu'une famille Européenne. Un Mandarin a, selon son rang & sa fortune, de cinq à vingt femmes; un Négociant en a de trois à cinq: un de ceux de *Canton* en avoit vingt-cinq, & trente-six enfans; mais on me le cita comme un exemple extraordinaire: un riche Marchand en a pour l'ordinaire deux, & il est rare que les individus des dernières classes en aient plus d'une. Le nombre des domestiques est au moins double de celui que soudoient en *Europe* les personnes du même état. Si donc nous supposons une famille Chinoise plus considérable d'un tiers, & une maison d'*Europe* moins étendue de deux tiers, une Ville de la *Chine* n'aura que la moitié des Habitans d'une Ville d'*Europe* de la même grandeur. D'après ces données, il est vraisemblable que la Ville & les Faubourgs de *Canton* contiennent environ cent cinquante mille ames.

» J'ai trouvé diverses opinions sur le nombre des *sampanes* habitées; mais ceux qui en comptoient le moins, en supposoient quarante mille. Ils sont amarrés en lignes, les uns près des autres; ils offrent un passage étroit aux embarcations qui veulent remonter ou descendre la riviere. La *Tygris*, à *Canton*, est un peu plus large que la *Tamise* à *Londres*; & comme elle est couverte

de *sampa*
cette éva
exagérée;
des indivi
quels con
triple de
toute la
» Il y
vince, do
l'intérieur
tiennent
preuve; c
ques trou
hommes p
d'heures.

» Les ru
& irrégulier
le pavé, &
propres. L
étage; ell
derrières
magasins
tent l'inté
lieux retir
de bois:
du peupl
» Les m
un beau c

de *sampanes* dans l'espace de plus d'un mille, cette évaluation ne me paroît point du tout exagérée ; si on la suppose exacte , le nombre des individus établis dans les *sampanes* seuls , lesquels contiennent chacun une famille , doit être triple de celui que suppose M. Sonnerat dans toute la Ville.

1779.
Décemb.

» Il y a cinquante mille Soldats dans la province, dont *Canton* est la capitale. On dit que l'intérieur & les environs de la Ville en contiennent vingt mille , & on m'en donna une preuve ; car on m'assura qu'à l'occasion de quelques troubles arrivés à *Canton* , trente mille hommes prirent les armes dans l'espace de peu d'heures.

» Les rues sont longues , & la plupart étroites & irrégulieres ; mais de larges pierres en forment le pavé , & en général , on les tient extrêmement propres. Les maisons sont de briques & à un étage ; elles renferment communément , sur les derrières , deux ou trois cours qui servent de magasins : les appartemens des femmes qui habitent l'intérieur de la Ville , se trouvent dans ces lieux retirés. Il y a un petit nombre de maisons de bois : elles appartiennent aux dernières classes du peuple.

» Les maisons des Facteurs Européens occupent un beau quai ; elles ont sur la riviere une façade

régulière de deux étages ; & leur disposition intérieure est tout-à-la-fois à l'Européenne & à la Chinoise. Elles touchent à un certain nombre d'autres , qui appartiennent à des Chinois , & qu'on loue aux Capitaines de vaisseaux & aux Négocians que leurs affaires attirent à *Canton*. Comme il est défendu à tous les Européens d'y amener leurs femmes, les Subrecargues Anglois mangent ensemble, & leur table est défrayée par la Compagnie : trois ou quatre pieces forment l'appartement de chacun d'eux. Leur résidence ici, ne se prolonge guere au-delà de huit mois par année , & le service de la Compagnie les occupant presque toujours, durant cet intervalle, ils se soumettent avec plus de tranquillité aux gênes que leur impose le Gouvernement de la Chine. Les occasions publiques exceptées, ils vont faire peu de visites dans l'intérieur de *Canton*. Je pris une idée défavorable du caractère des Chinois , en apprenant qu'ils ont rencontré souvent des hommes doués de beaucoup d'esprit , de mérite , & d'une politesse aimable , dont quelques-uns ont habité quinze ans ce pays, & qu'ils n'ont jamais formé des liaisons d'amitié ou d'intimité avec eux. Les Facteurs & les Négocians étrangers sont obligés de se retirer à *Macao* , dès que le dernier vaisseau quitte *Wampu* ; mais ce qui montre l'excellente police de la *Chine*,

1779.
 Décemb.

ils laissent à en especes , fois cent m que les scear Roi & des » Duran Compatriote plus disting une longue quelle il y se trouvoit d'autres cha longueur de politesse co temps qu'il me conform ensuite du personnage beaucoup d & une ext parloit un tugais : lor mens , il n & nous noi les embelli » Voula délais qu'e port ; voul

ils laissent à *Canton* tout l'argent qu'ils possèdent en especes, & on m'a dit qu'ils y laissent quelquefois cent mille livres sterlings, sans autre sûreté que les sceaux des Négocians du *Hong*, du Vice-Roi & des Mandarins.

1779.
Décemb.

» Durant mon séjour à *Canton*, un de mes Compatriotes me mena chez un des Chinois les plus distingués du pays. Nous fûmes reçus dans une longue salle ou galerie, à l'extrémité de laquelle il y avoit une table : une grande chaise se trouvoit derriere la table, & nous aperçûmes d'autres chaises de chaque côté, dans toute la longueur de la piece. On m'avoit averti que la politesse consiste ici, à se tenir debout aussi longtemps qu'il est possible, & je ne manquai pas de me conformer à cette étiquette ; on nous servit ensuite du thé, & des fruits confits & frais. Le personnage que nous étions venu voir, avoit beaucoup d'embonpoint, une physionomie morne, & une extrême gravité dans ses manieres ; il parloit un jargon mêlé de mots Anglois & Portugais : lorsque nous eûmes pris des rafraîchissemens, il nous montra sa maison & ses jardins, & nous nous retirâmes quand il nous eut expliqué les embellissemens qui l'occupoient.

» Voulant me soustraire aux embarras & aux délais qu'entraînoit la sollicitation d'un passeport ; voulant d'ailleurs économiser douze livres

- sterlings, que devoit me coûter un *sampan* ;
 1779.
 Décemb. j'avois projeté jusqu'ici de me rendre à *Macao* sur le vaisseau d'*Inde* en *Inde*, qui s'étoit chargé d'y conduire nos vivres & nos munitions : mais deux Anglois qui avoient obtenu un passe-port pour quatre personnes, m'ayant offert deux places dans un bateau Chinois, j'en profitai, ainsi que M. Phillips, & je chargeai M. Lanyon de veiller sur les Matelots & les provisions, dont l'embarquement se trouvoit fixé au lendemain.
26. Je fis mes adieux aux Subrécargues de notre Compagnie, le 26 au soir ; & je ne manquai pas de les remercier de leurs soins & de leurs attentions pour moi : je serois bien peu reconnoissant si j'oublois de dire qu'ils eurent la bonté de me donner une quantité considérable de thé pour nos Equipages, & une collection nombreuse de papiers Anglois. Ces papiers nous furent très-agréables, car ils servirent à amuser notre impatience durant l'ennuyeuse campagne que nous avons encore à faire, & ils nous instruisirent assez bien de ce qui s'étoit passé en *Angleterre* les deux ou trois premières années de notre
27. Voyage. Nous partîmes de *Canton* le jour suivant à une heure du matin, & nous arrivâmes
28. à *Macao* le lendemain à la même heure : nous suivîmes, à notre retour, un canal qui gît à l'Ouest de celui par lequel nous étions venus.

» Durant

» Dur
 acheté au
 de mer,
 jour en
 pacotille
 de la pren
 bien conf
 chacune.
 la *Découv*
 moins de
 chandises
 reçue par
 embarqué
 ou usées,
 J'ajouterai
 fourrures
 leur réelle
 par les I
 nous les c
 qu'elles r
 tures de l
 usages, c
 que vrais
 à la *Chin*
 qu'une ex
 prise dan
 des avant

» Le
 Tome

» Durant mon absence, les Chinois avoient acheté aux vaisseaux beaucoup de peaux de loutre de mer, & ils les avoient payées plus cher de jour en jour. Un de nos Matelots vendit sa pacotille huit cents piastres : quelques fourrures de la première qualité, & qui étoient propres & bien conservées, se vendirent cent vingt piastres chacune. Je suis persuadé que la *Résolution* & la *Découverte* ne tirèrent pas de leurs fourrures moins de deux mille livres sterling en marchandises ou en espèces; & c'étoit une opinion reçue parmi nous, que les deux tiers des peaux embarquées à la côte d'*Amérique*, s'étoient gâtées, ou usées, ou avoient été vendues au *Kamtchatka*. J'ajouterai que nous rassemblâmes d'abord ces fourrures, sans avoir aucune idée de leur valeur réelle; que la plupart avoient été portées par les Indiens, qui nous les céderent; que nous les conservâmes ensuite avec peu de soin; qu'elles nous tinrent souvent lieu de couvertures de lit; que nous les employâmes à d'autres usages, durant notre campagne au Nord, & que vraisemblablement nous ne les vendîmes pas à la *Chine* ce qu'elles valoient : d'où il résulte qu'une expédition à la côte d'*Amérique*, entreprise dans des vues de commerce, procureroit des avantages bien dignes de l'attention du Public.

» Le désir que montrèrent nos Matelots de

Tome XXIII.

Pp

1779.
Décemb.

1779.
Décemb.

retourner à la *riviere de Cook*, & de faire leur fortune avec une autre cargaison de peaux, parvint à un degré de fureur qui alla presque jusqu'à la révolte; & je dois avouer que je goûtois ce projet dont l'exécution, en nous donnant des moyens de reconnoître l'Archipel du *Japon* & la côte septentrionale de la *Chine*, auroit réparé les omissions de notre dernière campagne: au reste, je jugeai que notre Compagnie des *Indes*, pourroit toujours remplir ce dernier objet avec succès, non-seulement sans dépense, mais avec l'espoir d'un bénéfice considérable.

» La vente de nos peaux de loutre avoit changé d'une maniere très-bizarre, les habits de nos équipages. Les jeunes Officiers & les Matelots étoient couverts de guenilles, lorsque nous arrivâmes dans le *Typa*: notre expédition excédant déjà d'une année le temps que nous avions compté demeurer en mer, tous nos habits Européens étoient usés depuis long-temps, ou rapetassés avec des morceaux de fourrures, ou des ouvrages des diverses peuplades que nous avions rencontrées sur notre route; nous y ajoutâmes ici des lambeaux de riches étoffes de soie ou de coton de la *Chine*, ce qui produisit une autre bigarrure.

30. » M. Lanyon arriva le 30, avec les munitions & les vivres, qui furent répartis sur les deux

vaisseau
par le
ancré de
qui nous

» Tan
montra
établi à
le Cam
élevé,
dans la
bragé pa
& magn
adjacent

» Le
tion dés
recherch
celle du
nouvelle
qu'ils éto
désir de
à la Côt

» Du
nous pa
seaux,
& la bra
Chinois
vouloie
rion.

vaiffeaux. Le lendemain , d'après un marché fait par le Capitaine Gore , j'envoyai la maîtresse ancre de la *Découverte* à un navire d'*Inde en Inde*, qui nous donna des canons en échange.

1779.
Décemb.

» Tandis que nous mouillions au *Typa*, on me montra dans le jardin d'un de nos Compatriotes établi à *Macao*, le rocher sous lequel on dit que le *Camoens* composa sa *lusiade*. C'est un arceau élevé , qui forme l'entrée d'une grotte creusée dans la colline, située par-derrière; il est ombragé par de grands arbres; il domine sur une vaste & magnifique étendue de mer, & sur les Îles adjacentes.

» Le 11 Janvier, deux Matelots de la *Résolution* désertèrent avec un canot à six rames : des recherches très - suivies durant cette journée & celle du lendemain, ne nous en apprirent aucune nouvelle, & nous n'avons jamais pu savoir ce qu'ils étoient devenus : nous supposâmes que le désir de faire fortune, en retournant aux Îles & à la Côte d'*Amérique*, les avoit séduits.

1780.
11 Janv.

» Durant notre mouillage au *Typa*, on ne nous parla point de lever des droits sur nos vaiffeaux, & l'on peut en conclure que la fermeté & la bravoure du Lord Anson ont empêché les Chinois d'insister de nouveau sur ce point, qu'ils vouloient établir lors de la relâche du *Centurion*.

1780.
Janvier.
12.

» Nous démarrâmes, le 12 Janvier 1780, & nous mîmes en batterie nos canons qui, sur mon vaisseau, étoient au nombre de dix : nous y ajoutâmes quatre nouveaux sabords, & je pouvois tirer sept coups à chaque bordée. Le Capitaine Gore, au lieu de douze, en portoit seize ; nous avons établi une forte barricade autour des œuvres-mortes de la *Résolution* & de la *Découverte*, & nous avons pris d'autres précautions pour en imposer le plus qu'il seroit possible.

» Nous jugeâmes qu'il convenoit de nous occuper de ces moyens de défense : nous avons cependant lieu de croire que la générosité de nos ennemis les rendroit superflus. Les papiers publics arrivés en dernier lieu d'*Angleterre*, à *Canton*, annonçoient qu'on avoit trouvé à bord de tous les vaisseaux de guerre François, pris en *Europe*, des ordres aux Capitaines, de laisser passer les vaisseaux de M. Cook. On nous dit aussi que le Congrès Américain avoit donné les mêmes ordres aux Officiers de sa Marine. Des lettres particulieres adressées à plusieurs des Subrécargues confirmant cette nouvelle, le Capitaine Gore crut devoir répondre à l'exception généreuse établie en notre faveur ; il résolut de n'attaquer aucun des navires ou vaisseaux qu'il pourroit rencontrer, & de garder la neutralité la plus stricte jusqu'à son arrivée en *Angleterre* «.

La R
10 à P

Relâche

» D
Gore ti
Naturel
rer sur
succès.
de bonn
avoit de
ici. Un
dinée, r
Découve
d'affour

» Qu
aucun c
montré
dre à te
tout de
fournir.
compag
force, r
conduir
oriental

La *Résolution* & la *Découverte* mouillèrent le 20 à *Pulo Condore*,

1780.

20.

Relâche à Pulo Condore ; & Remarques sur cette Isle.

» DÈS que nous fûmes à l'ancre, le Capitaine Gore tira un coup de canon, afin d'instruire les Naturels du pays de notre arrivée, & de les attirer sur la greve ; mais cet expédient n'eut aucun succès. Des Détachemens débarquerent, le 21, de bonne heure, pour couper du bois, objet qui avoit déterminé notre Commandant à relâcher ici. Un coup de vent subit survenu dans l'après-dînée, rompit le câble de l'ancre de toue de la *Découverte*, & m'obligea d'amarrer avec l'ancre d'affourche.

21.

» Quoiqu'on eut tiré un second coup de canon, aucun des Naturels du pays ne s'étoit encore montré : le Capitaine Gore crut devoir descendre à terre, & les aller chercher, afin d'acheter tout de suite les provisions que l'Isle pouvoit fournir. Il m'ordonna, le 22 au matin, de l'accompagner : le vent soufflant alors de l'Est avec force, nous ne jugeâmes pas qu'il fût prudent de conduire nos canots à la bourgade située au côté oriental de l'Isle, & nous voguâmes autour de la

22.

1780.
Janvier.

pointe Nord du havre. Nous avons fait environ deux milles, le long de la côte, lorsque nous apperçûmes un chemin qui menoit à un bois, & nous débarquâmes : ayant quitté M. Gore, je pris avec moi un *Midshipman* & quatre Matelots armés, & je suivis le sentier qui sembloit couper l'Isle. Nous traversâmes une forêt épaisse, & nous remontâmes une colline escarpée, l'espace d'un mille, & ayant traversé de l'autre côté, un bois, à-peu-près de la même étendue, nous arrivâmes sur des terrains plats, ouverts & sablonneux, entre-mêlés de champs de riz & de tabac, & de bocages de choux palmistes & de cocotiers : nous découvrîmes ici deux huttes placées au bord du bois, vers lesquelles nous marchâmes, & avant de les atteindre, nous vîmes deux hommes qui s'enfuirent au même instant, malgré tous nos gestes de paix & d'amitié.

» Du moment où j'atteignis les huttes, j'y entrai seul, & j'ordonnai à ma petite troupe de se tenir en-déhors, afin que la vue de nos armes n'épouvantât pas les Habitans. Je trouvai dans une des cabanes, un vieillard qui étoit très-effrayé, & qui se dispoit à prendre la fuite avec ce qu'il pourroit emporter de plus précieux ; mais je parvins tellement à dissiper ses craintes, qu'il fortit, & qu'il cria à ses deux Compatriotes de revenir. Nous fûmes bientôt de bonne intelli-

gence. C
de piastr
troupeau
en grand
ferent au
descente
bourgade
fourniroi
besoin. L
étant rev
des deux
qu'il se se
remarqui
du bois,
nous; ces
agitoient
des beug
jusqu'au
en batail
avertit q
changer
les bois
irrités,
lut bien
hommes
surpris d
garçons
eûmes e

gence. Quelques signes, & sur-tout une poignée de piastras que je lui présentai, en montrant un troupeau de buffles, & des volailles qui rôdoient en grand nombre autour des huttes, ne lui laisserent aucun doute sur le véritable objet de notre descente. Il m'indiqua le lieu où étoit située la bourgade, & il me fit comprendre qu'on m'y fourniroit toutes les choses dont nous avions besoin. Les jeunes gens qui avoient pris la fuite étant revenus, le vieux Insulaire enjoignit à l'un des deux, de nous conduire à la bourgade, dès qu'il se seroit débarrassé d'un obstacle que nous ne remarquions pas. A l'instant où nous étions sortis du bois, un troupeau de buffles étoit accouru vers nous; ces animaux, au nombre au moins de vingt, agitoient leur tête, renifloient l'air, & pouffoient des beuglemens horribles : ils nous avoient suivis jusqu'aux huttes, & ils eurent l'air de se ranger en bataille, à peu de distance. Le Vieillard nous avertit qu'il seroit très-dangereux pour nous de changer de place, avant qu'on les eût chassés dans les bois; mais nos figures les avoient tellement irrités, qu'on eut beaucoup de peine, & qu'il falloit bien du temps pour les écarter. Les deux hommes n'ayant pu en venir à bout, nous fûmes surpris de les voir appeler à leurs secours de petits garçons, qui écarterent bientôt les buffles. Nous eûmes ensuite occasion d'observer qu'on emploie

1780.
Janvier.

1780.
Janvier.

toujours de petits garçons pour conduire & affir-
jettir ces animaux : ils les affujettissent en passant
une corde dans un trou qui perce les narines du
buffle; ils les frappent & ils les dirigent impu-
nément, tandis que les hommes faits n'osent pas
en approcher. Quand on nous eut délivré des
buffles, on nous conduisit à la bourgade, éloignée
d'un mille; le chemin étoit tracé au milieu d'un
sable blanc très-profond. Elle est située près de la
mer, au fond d'une Baie retirée, qui doit contenir
une rade sûre durant les mouffons Sud-Ouest.

» Vingt ou trente maisons bâties les unes près
des autres, composent cette bourgade : il y en
a six ou sept de plus, dispersées autour de la
greve. Le toit, les deux extrémités, & le flanc
qui regarde l'intérieur du pays, sont des roseaux,
disposés d'une manière agréable; le côté qui est
en face de l'Océan, est absolument ouvert; mais au
moyen d'une sorte d'écran de bambous, les Insu-
laires peuvent y admettre, ou en écarter la quantité
de jour & d'air qu'ils désirent. Nous remarquâmes
aussi d'autres grands paravens ou cloisons, à l'aide
desquels ils font plusieurs pièces séparées, de la
seule chambre qui forme l'habitation.

» On nous mena à la maison la plus étendue
de la bourgade : elle appartenoit au Chef, ou
pour me servir du terme qu'emploient les Natu-
rels, au Capitaine. Elle offroit à chacune de ses

extrémité
seau sépa
deux côté
vens, co
d'ailleurs
cinq pied
sur toute
deux bou
chinoises
femmes d
pria honn
tes, & c

» A l'a
qui se tro
comprene
qui paroi
compagn
répondre
que le C
reviendro
acheter s
de ce dél
gade, &
restes d'
1702 (a

(a) Les
la Factorer

extrémités, une chambre qu'une cloison de ro-
seau séparoit de l'espace du milieu, ouvert aux
deux côtés; cette chambre étoit garnie de para-
vens, comme les autres habitations : elle avoit
d'ailleurs un auvent qui s'avançoit de quatre ou
cinq pieds au-delà du toit, & qui se prolongeoit
sur toute la longueur des côtés. On voyoit aux
deux bouts de la piece du milieu, des peintures
chinoises, qui représentoient des hommes & des
femmes dans des attitudes bouffonnes : on nous
pria honnêtement de nous y asseoir sur des nat-
tes, & on nous présenta du bétel.

» A l'aide de mon argent, & des divers objets
qui se trouvoient sous nos yeux, je fis assez bien
comprendre l'objet de ma mission, à un homme
qui paroissoit être le principal personnage de la
compagnie, & de son côté, il ne tarda pas à
répondre, d'une maniere intelligible pour moi,
que le Chef ou Capitaine étoit absent, mais qu'il
reviendrait bientôt, & que je ne pouvois rien
acheter sans son aveu. Voulant tirer quelque parti
de ce délai, nous nous promenâmes dans la bour-
gade, & nous n'oubliâmes pas de chercher les
restes d'un Fort bâti par nos Compatriotes, en
1702 (a), près de l'endroit où nous étions.

(a) Les Anglois s'établirent à *Pulo Condore* en 1702, lorsque
la Factorerie de *Chusan*, sur la côte de la *Chine*, fut détruite :

1780.
Janvier.

1780.
Janvier.

» De retour à la maison du Capitaine, nous eûmes le chagrin de voir qu'il n'étoit pas encore arrivé : nous en fûmes d'autant plus affligés, que l'heure fixée par le Capitaine Gore, pour notre retour au canot, approchoit. Les Naturels nous engageoient à prolonger notre séjour : ils nous proposèrent de passer la nuit à la bourgade, & ils nous offrirent sur cela, toutes les commodités qui dépendroient d'eux. J'avois remarqué avant notre promenade, & je le remarquai davantage à notre retour, que mon interlocuteur se retiroit souvent à une des chambres de l'extrémité de la grande maison; qu'il y demouroit quelques minutes, & qu'il venoit ensuite répondre à mes questions: je soupçonnai que le Capitaine y étoit, & qu'il ne vouloit pas se montrer. J'en doutai moins encore, lorsque j'entrepris de pénétrer

ils y amenèrent quelques Soldats Macassars, qui travaillèrent à la construction d'un Fort; mais la Prédidence n'ayant pas rempli ses promesses à l'égard de ces Soldats, ils épierent une occasion favorable; & , durant la nuit, ils massacrèrent les Anglois du Fort : ceux qui étoient en-dehors, frappés du bruit qu'entraînerent ces meurtres, gagnèrent leurs bateaux; ils manquèrent eux-mêmes de périr, & après avoir souffert beaucoup de la fatigue, de la faim & de la soif, ils se réfugièrent sur les domaines de *Johore*, où ils furent reçus avec beaucoup d'humanité. Quelques-uns d'entre eux allèrent ensuite former un établissement à *Benjar-Massean*, sur l'Isle de *Bornéo*.

Voyez *Est India directory*, pag. 86.

dans cette
parut clair
fondés, c
partir, l'I
venues, f
à la main,
d'y lire u
donné par
d'*Adran*,
&c. &c.

» Je re
étions les
que nous
vaisseau,
nous partîr
passé, mais
le billet é

présenter
acceptâme

revînmes p

Le Capitai

notre cou

temps fixé

des, & i

s'étoit occ

absence;

de choux

Nous don

dans cette chambre & qu'on m'arrêta. Enfin il parut clairement que mes soupçons étoient bien fondés, car tandis que nous nous disposions à partir, l'Insulaire qui avoit fait tant d'allées & de venues, sortit de cette chambre, avec un papier à la main, qu'il me donna, & je fus très-surpris d'y lire une espee de certificat en françois, donné par PIERRE-JOSEPH-GEORGE, Evêque d'*Adran*, Vicaire Apostolique de *Cochinchine*, &c. &c.

» Je rendis le papier, en protestant que nous étions les bons amis du Mandarin; & j'ajoutai que nous espérions avoir le plaisir de le voir au vaisseau, afin de le convaincre de cette vérité: nous partîmes alors assez contents de ce qui s'étoit passé, mais formant beaucoup de conjectures sur le billet écrit en françois. Trois des Insulaires se présentèrent pour nous servir de guides; nous acceptâmes volontiers leurs services, & nous revînmes par la route que nous avions déjà faite. Le Capitaine Gore fut charmé de notre retour: notre course ayant duré une heure par-delà le temps fixé, il commençoit à avoir des inquiétudes, & il se dispoisoit à courir après nous. Il s'étoit occupé d'une maniere utile, durant notre absence; sa petite troupe avoit rempli le canot de choux palmistes, qui abondent dans cette Baie. Nous donnâmes à chacun de nos guides, une

1780.
Janvier.

availlerent
pas rempli
de occasion
Anglois du
qu'entraî-
nanquerent
oup de la
nt sur les
ep d'huma-
er un éta-

1780.
Janvier.

piastre de récompense, & cette petite somme les rendit très-heureux; nous les chargeâmes aussi d'une bouteille de rum pour le Mandarin. L'un d'eux consentit à venir à bord.

» Nous arrivâmes aux vaisseaux à deux heures après midi, & plusieurs de nos chasseurs revinrent des bois; ils rapportèrent peu de gibier: ils avoient cependant vu un grand nombre d'oiseaux & de quadrupèdes, quelques-uns desquels seront indiqués plus bas.

» Un *pros* monté par six hommes, partit de l'extrémité supérieure du havre, & rama vers les vaisseaux, à cinq heures du soir: un homme d'un maintien décent, & d'une physionomie agréable, se présenta au Capitaine Gore d'une manière aisée & polie, & nous en conclûmes qu'il avoit vécu ailleurs que dans cette Isle. Il apportoit encore le billet écrit en françois, dont j'ai parlé plus haut, & il nous apprit qu'il étoit le Mandarin indiqué dans ce papier. Il dit quelques mots Portugais; mais personne de nos équipages ne sachant cette langue, nous fûmes obligés d'avoir recours à un Noir qui se trouvoit sur notre bord, & qui parloit le Malais, langue générale de ces Insulaires.

» Après quelques questions de notre part, il nous déclara qu'il étoit Chrétien, & qu'il avoit été baptisé sous le nom de Luc; qu'on l'avoit

fait partir
de la *Coch*
il attendoit
çois qu'il
la *Cochinch*
Nous l'ave
çois, mais
ne savoit
guerre: il
dre que l'
Pilote aux
avec le p
pays qu'ils
papier qu
cachetée
» Capitain
» relâcher
bord qu'e
en particu
sée à tous
nous exh
chet, &
qui avoit
à peu p
» centes
» qu'un v
» nous
» à *Pula*

fait partir au mois d'Août de *Sai-gon*, Capitale de la *Cochinchine*, & que depuis cette époque, il attendoit à *Pulo Condore*, des vaisseaux François qu'il devoit conduire dans un bon port de la *Cochinchine*, éloigné d'un jour de navigation. Nous l'avertîmes que nous n'étions point François, mais Anglois, & nous lui demandâmes s'il ne favoit pas que ces deux Nations étoient en guerre : il répondit que oui, & il nous fit entendre que l'objet de sa mission, étoit de servir de Pilote aux vaisseaux qui voudroient commercer avec le peuple de la *Cochinchine*, de quelque pays qu'ils fussent. Il nous montra alors un autre papier qu'il nous pria de lire : c'étoit une lettre cachetée & dont voici la suscription : » Aux Capitaines de tous les vaisseaux Européens qui relâcheront à *Condore* ». Nous craignîmes d'abord qu'elle ne fût destinée aux vaisseaux François en particulier ; mais comme elle paroissoit adressée à tous les Capitaines Européens, & que Luc nous exhortoit à la lire, nous rompîmes le cachet, & nous la trouvâmes écrite par l'Evêque qui avoit signé le certificat. Elle étoit conçue à-peu-près en ces termes : » Des nouvelles récentes d'Europe, nous donnant lieu d'espérer qu'un vaisseau arrivera bientôt à la *Cochinchine*, nous avons déterminé la Cour à envoyer à *Pulo Condore*, le Mandarin, porteur de

1780.
Janvier.

1780.
Janvier.

» cette lettre, pour y attendre l'arrivée du bâti-
 » ment. Si ce vaisseau y relâche en effet, le Ca-
 » pitaine peut nous instruire de son arrivée par
 » le porteur, ou se fier au Mandarin qui le con-
 » duira dans un port de la *Cochinchine* bien abrité,
 » & éloigné de *Condore* d'un seul jour de navi-
 » gation. S'il veut demeurer à *Condore* jusqu'au
 » retour de l'Expès, on lui enverra des inter-
 » pretes, & tous les secours qu'il aura deman-
 » dés. Le Capitaine doit sentir qu'il seroit inutile
 » d'entrer dans de plus grands détails. Elle avoit
 la même date que le certificat, & nous le rendî-
 mes à Luc, sans en prendre de copie.

» Cette lettre & la conversation du Mandarin, nous firent penser que Luc attendoit un vaisseau François; nous vîmes en même temps qu'il seroit bien aise de ne pas perdre le fruit de sa mission, & qu'il ne se refuseroit pas à nous servir de Pilote. Nous ne pûmes découvrir le but & les vues des vaisseaux qu'il attendoit pour la *Cochinchine*: il est vrai que le Negre qui nous servoit d'interprete, n'avoit aucune intelligence, & d'après des données si peu sûres, je craindrois de tromper le Lecteur, si je lui exposois mes conjectures sur l'objet du séjour de Luc dans cette Isle. Au reste, il ajouta que les vaisseaux François pouvoient avoir mouillé à *Tirnon*, & fait voile de là pour la *Cochinchine*: n'en ayant point eu de nouvel-

les, il étoit
 sa conjecture

» Le C
 visions qu
 qu'il avoit
 service; ;
 ces quadi
 quatre o
 cevant qu
 pareille f
 plus cher
 nous les
 ou huit p

» Les b
 envoyés à
 ils devoie
 avions de
 obligés d
 la journé
 qui est à
 ment fut
 si fort, f
 tions eut
 buffle: l
 à leur re
 la fureur
 loir en e
 manière.

les, il étoit à-peu-près persuadé de la justesse de sa conjecture.

1780.
Janvier.

» Le Capitaine Gore s'informa ensuite des provisions que l'Isle pouvoit nous fournir. Luc dit qu'il avoit deux buffles, & qu'ils étoient à notre service ; que nous trouverions une multitude de ces quadrupedes, & qu'on nous les vendroit quatre ou cinq piastras chacun ; mais s'apercevant que M. Gore jugeoit très-modique une pareille somme & qu'il les payeroit volontiers plus cher, il finit par nous observer qu'on ne nous les céderoit peut-être pas à moins de sept ou huit piastras.

» Les bateaux plats des deux vaisseaux furent envoyés à la bourgade, le 23, dès le grand matin : ils devoient ramener à bord les buffles que nous avions donné ordre d'acheter ; mais ils furent obligés d'attendre la mer haute, seule époque de la journée où ils pussent traverser l'ouverture, qui est à l'entrée du havre. Quand le Détachement fut près de la bourgade, il trouva le ressac si fort, sur la greve, que chacune des embarcations eut une peine extrême à ramener le soir un buffle : les Officiers chargés de ce service, dirent à leur retour, que vu la violence du ressac & la fureur des buffles, il eût été dangereux de vouloir en embarquer un plus grand nombre de cette manière. Nous en avions acheté huit, & nous ne

1780.
Janvier.

savions alors comment les amener aux vaisseaux. Nous ne pouvions en tuer que ce qu'il en falloit pour notre consommation journaliere ; car, dans ce climat, la viande ne se garde pas jusqu'au lendemain. Après avoir délibéré avec Luc sur ce point, nous décidâmes que les six autres seroient amenés à travers les bois & la colline, jusqu'à la Baie où nous avions débarqué la veille, le Capitaine Gore & moi, & où le reffac est moins impétueux, parce qu'elle est à l'abri du vent. Ce plan fut exécuté ; mais les buffles étoient si intraitables, & d'une force si prodigieuse, que leur voyage & leur embarquement furent très-longs & très-difficiles. Pour les mener, on passa des cordes dans le trou de leurs narines, & autour de leurs cornes ; mais l'aspect de nos gens les ayant irrités de nouveau, ils devinrent si terribles, qu'ils renverserent les arbres, auxquels nous fûmes obligés souvent de les attacher. D'autres fois, ils déchirerent le cartilage de leurs narines, & ils s'échapperent. Nos Matelots auroient essayé vainement de les rattraper, sans le secours de quelques petits garçons qui vinrent à bout d'approcher de ces animaux, & qui avec des caresses, ne tarderent pas à apaiser leur fureur. Lorsqu'enfin les buffles furent arrivés sur la greve, le secours des petits garçons fut encore indispensable ; ils entrelacerent de cordes les jambes de ces animaux,

animaux
par terr
canots.
même
vant de
singulier
à bord,
dai lon
jouoien
si forte
pesoien
précieu
mais un
buffles,

» L'e
que le
regrette
avoit d
d'une e
avoient
de cett
de la So
plémén
abrégé.
de la p
une gr
conde
qu'on

To

animaux, & ils vinrent à bout de les renverser par terre ; nous pûmes alors les traîner dans les canots. On a lieu de s'étonner de la douceur, & même de l'affection que montrent les buffles devant de petits enfans ; mais ce qui n'est pas moins singulier, ils n'eurent pas été vingt-quatre heures à bord, qu'ils devinrent très-appriivoisés. Je gardai long-temps un mâle & une femelle, & ils jouoient avec les Matelots : croyant qu'une race si forte & si grosse, & dont quelques individus pesoient sept quintaux, seroit une acquisition précieuse, je voulois les conduire en *Angleterre* ; mais une blessure incurable que reçut l'un de ces buffles, vint s'opposer à mes vues.

» L'embarquement des buffles ne fut terminé que le 28 : au reste, nous n'eûmes pas lieu de regretter le temps qu'employa ce service ; car on avoit découvert, dans l'intervalle, deux puits d'une excellente eau douce, & des Détachemens avoient rempli quelques futailles, & fait du bois : de cette maniere, notre séjour dans le Détroit de la *Sonde*, où nous voulions embarquer un supplément de ces deux articles, alloit se trouver abrégé. Une division des Matelots s'occupa aussi de la pêche, à l'entrée du havre, & elle y prit une grande quantité de bons poissons : une seconde division coupoit des choux palmistes, qu'on faisoit cuire, & qu'on servoit avec la

viande. Nous n'avions pu obtenir que très-peu de cordages à *Macao*, & il falloit travailler constamment à la réparation de nos agrès.

1780.
Janvier.

» *Pulo Condore* est élevée & montueuse, & environnée de plusieurs Isles plus petites, dont quelques-unes se trouvent à moins d'un mille, & d'autres à deux milles de distance. Son nom vient de deux mots, *matays*, *pulo*, qui signifie une isle, & *condore*, une calebasse, production très-abondante sur cette terre. Elle a la forme d'un croissant, qui se prolonge à environ huit milles au Nord-Est de la pointe la plus méridionale; mais sa largeur n'est nulle part de plus de deux milles.

» La richesse de cette Isle, relativement aux productions animales & végétales, s'est fort accrue depuis le Voyage de Dampierre. Cet Ecrivain, & le Compilateur de l'*East India Directory*, n'indiquent d'autres quadrupèdes, que des cochons, qu'ils disent même très-rare, des lézards & des *guanoes*. Le *Directory* observe, d'après le témoignage de M. Dedier, Ingénieur François, qui examina l'Isle en 1720, qu'aucun des fruits & aucune des plantes comestibles, si communs dans les autres parties de l'*Inde*, ne se trouvent ici, à l'exception des melons d'eau, de quelques patates, de petites gourdes, des ciboules, & d'une petite espèce de fève noire. Il y a maintenant

des buffle
nous dit
nous ach
cochons
rels nous
vivoient
Chasseur
vu, dans
le forêt
d'écureui
beaucoup
mes une
& une se
& blanch
reuil vol
membran
ve-fouris
chaque co
jambes, r
voler affe
étoient e
pas que p
ou bien u
Dampierre
» Qua
Condore s

(a) Dan

des buffles, & nous jugeâmes même, sur ce qu'on nous dit, qu'il y en a des troupeaux nombreux : nous achetâmes, des Naturels du pays, des cochons très-gras, de race chinoise. Les Naturels nous en apportèrent trois ou quatre, qui ne vivoient pas dans un état de domesticité, & nos Chasseurs nous apprirent qu'ils avoient souvent vu, dans les bois, les traces de ces animaux : les forêts sont d'ailleurs remplies de singes & d'écureuils, mais si sauvages, que nous eûmes beaucoup de peine à les tirer. Nous distinguâmes une espece d'écureuil, d'un joli noir lustré, & une seconde, qui offroit des rayures brunes & blanches : on donne à celle-ci, le nom d'écureuil volant, parce qu'elle est pourvue d'une membrane fine, qui ressemble à l'aile d'une chauve-souris, qui se prolonge du cou aux cuisses, de chaque côté du ventre, & qui, s'étendant sur les jambes, se déploie, & permet à ces animaux de voler assez loin, d'un arbre à l'autre. Les lézards étoient en grande abondance ; mais je ne sache pas que personne des Equipages ait vu le *guano*, ou bien un autre quadrupede plus gros qui, selon Dampierre (a), ressemble au *guano*.

» Quant aux productions végétales dont *Pulo Condore* s'est enrichie depuis le Voyage de ce Na-

(a) Dampierre, *Vol. I, pag. 392.*

1780.
Janvier.

vigateur , j'ai déjà indiqué les champs de riz que nous traversâmes; nous y trouvâmes d'ailleurs des bananes, différentes especes de courge, des noix de coco, des oranges, des shaddecks, & des grenades; mais, excepté les bananes & les shaddecks, les fruits n'étoient pas abondans.

» D'après ce que j'ai déjà dit de l'Evêque d'*Adran*; il est vraisemblable que les François ont introduit ces cultures dans l'Isle, afin que leurs vaisseaux destinés pour *Cambaye*, ou la *Cochinchine*, y embarquent des rafraichissemens. S'ils ont eu autrefois, ou s'ils ont aujourd'hui le projet de faire des établissemens sur ces parages, *Pulo Condore* est, à coup sûr, bien propre à cet objet, & même c'est d'où ils pourront nuire davantage à leurs ennemis, en temps de guerre.

» Nos Chasseurs tuerent fort peu de gibier au vol, quoiqu'il y en eût beaucoup dans les bois: un de nos Officiers rapporta cependant une poule sauvage, & ceux qui chasserent, dirent, à leur retour, qu'ils avoient entendu de toutes parts des cris de coq: ils les comparoient à ceux du coq ordinaire; mais ils les avoient trouvés un peu plus grêles. Ils avoient apperçu plusieurs de ces coqs en l'air; mais ils leur parurent extrêmement sauvages: la poule dont je viens de parler étoit tachetée & de la même forme, mais un peu moins grosse qu'un poulet parvenu à toute sa croissance. M. Sonnerat a fait une lon-

gue. diff.
le pren
utile; &
pierre r

» Le
colline
riées de
rent dep
Nous re
pierre a
n'en vi
qu'il dé

» Les
& de la
lation
leur tei
d'une f
avons p

» No
vier; &
notre d
les Cap
le Capi
assez co
une lun
d'offrir
moigna

gue dissertation, afin de montrer qu'il a indiqué le premier la patrie de cet oiseau, si j'ose & si utile; & il dit, fort mal-à-propos, que Dampierre ne l'a pas rencontré ici.

1780.
Janvier.

» Le terrain des environs du havre, est une colline élevée & continue, que des especes variées de grands arbres, d'une belle forme, décorent depuis le sommet, jusqu'aux bords de la mer. Nous remarquâmes entre autres, celui que Dampierre appelle l'arbre à goudron (a); mais nous n'en vîmes point de percés selon la méthode qu'il décrit.

» Les Habitans sont des réfugiés de *Cambaye* & de la *Cochinchine*, & ils forment une population peu considérable: leur taille est petite, leur teint fort basané, & ils paroissent foibles & d'une santé mal-saine; mais, autant que nous avons pu en juger, leur caractère a de la douceur.

» Notre relâche se prolongea jusqu'au 28 Janvier; & le Mandarin nous demanda, lors de notre départ, une lettre de recommandation pour les Capitaines des vaisseaux qui mouilleroient ici: le Capitaine Gore la lui donna avec un présent assez considérable. Il lui donna aussi une lettre & une lunette pour l'Evêque d'*Adran*: il le pria d'offrir à l'Evêque, cette lunette, comme un témoignage de notre reconnoissance.

28.

(a) Dampierre, Vol. I, pag. 320.

» Le *Navire de Pulo Condore* gît par 8^d 40' de latitude Nord. Sa longitude, est de 106^d 18' 46" Est «.

La traversée de *Pulo Condore* en *Angleterre* ne pouvant guere offrir que des détails déjà connus, nous nous bornerons à dire que les deux
 12 Fév. vaisseaux mouillèrent le 12 Février à l'Isle du *Prince*, après avoir mouillé sur la côte de *Cra-*
 12 Avril. *catoa*. Ils arriverent le 12 Avril au Cap de *Bonne-*
 9 Mai. *Espérance*. Ils en partirent le 9 Mai; ils jeterent
 22 Août. l'ancre le 22 Août à *Stromness*, & ils furent de
 4 Octob. retour à *Lenore*, le 4 Octobre 1780, après une absence de quatre ans deux mois vingt-deux jours.

» Lorsque je quittai la *Découverte* à *Stromness*, dit le Capitaine King, j'eus la satisfaction de laisser tout l'Equipage en parfaite santé. La *Résolution* n'avoit pas plus de deux ou trois convalescens, dont un seul se trouvoit incapable de faire le service. La maladie, dans le cours du Voyage, n'avoit enlevé, à ce vaisseau, que cinq hommes, dont trois étoient d'une santé fort chancelante, au moment de notre départ d'*Angleterre*; la *Découverte* n'en avoit pas perdu un seul. Une observation constante des réglemens de propreté & de santé, établis par M. Cook, fut la principale cause de ce succès singulier; mais malgré notre vigilance, & malgré ces précautions salutaires, nous aurions ressenti à la fin, les funestes effets

des pro
 de les r
 toutes l
 sion. No
 pût servi
 ritures f
 ques-un
 fallut em
 torité &
 & triom

» Nou
 & des t
 aux rem
 abondam
 sion de le
 ge, il n'
 scorbut
 avions r
 pour les
 deux arti
 les trou
 la même
 de fleur
 gruau d'a
 niere d'e
 de fer-bl
 ces chose
 qu'elle n
 maniere

des provisions salées, si nous n'avions eu soin de les remplacer par des nourritures fraîches, ^{1780.}
 toutes les fois que nous en trouvâmes l'occa- Octobre.
 sion. Nos Equipages n'avoient jamais pensé qu'on
 pût servir, à des hommes, plusieurs des nour-
 ritures fraîches que nous leur donnâmes; quel-
 ques-unes étoient fort dégoûtantes, & il nous
 fallut employer tout à la fois la persuasion, l'au-
 torité & l'exemple, pour vaincre leurs préjugés,
 & triompher de leurs dégoûts.

» Nous fîmes un grand usage de la *sourkrout*,
 & des tablettes de bouillon portatives : quant
 aux remedes antiscorbutiques, dont nous étions
 abondamment pourvus, nous n'eûmes pas occa-
 sion de les employer; car, durant tout le Voya-
 ge, il n'y eut pas le plus léger symptôme de
 scorbut sur l'un ou l'autre des vaisseaux. Nous
 avions réservé notre drêche & notre houblon,
 pour les temps de maladie, & en examinant ces
 deux articles au Cap de *Bonne-Espérance*, nous
 les trouvâmes entièrement gâtés. On ouvrit, à
 la même époque, quelques barriques de biscuit,
 de fleur de farine, de drêche, de pois, de
 gruau d'avoine, &c. qu'on avoit mis, par ma-
 niere d'essai, dans de petites caisses doublées
 de fer-blanc; & excepté les pois, chacune de
 ces choses étoit beaucoup mieux conservée,
 qu'elle ne l'eût été, si on l'eût emballée de la
 maniere ordinaire.

1779. Octobre. » Je dois observer ici, qu'il est nécessaire de donner une quantité suffisante de quinquina à ceux des vaisseaux de roi qui peuvent être exposés à l'influence des climats mal-sains. Heureusement pour la *Découverte*, un seul homme qui prit la fièvre dans le Détroit de la *Sonde*, eut besoin de ce médicament; car il consumma toute la poudre du *Pérou*, que les Chirugiens embarquent communément pour un bâtiment de la grandeur du nôtre. Si d'autres personnes de l'Equipage eussent été attaquées de fièvres, il est vraisemblable qu'ils seroient morts, faute du remede capable de les soulager.

« Ce qui ne paroitra pas moins étonnant que la bonne fanté des Equipages, durant une expédition si longue, & sur des parages si inconnus, les deux vaisseaux ne furent jamais séparés vingt-quatre heures, que deux fois: la premiere séparation fut produite par un accident qui arriva à la *Découverte*, en travers de la côte d'*Owhyhee*, & la seconde, par les brumes que nous éprouvâmes à l'entrée de la Baie d'*Awatska*. Il est impossible de donner une preuve plus forte de l'adresse & de la vigilance de nos Officiers subalternes, auxquels on doit presque entièrement ce succès ».

OK:

cessaire de
quinqua à
être expo-
. Heureu-
omme qui
Gonde, eut
mma toute
ens embar-
ment de la
nes de l'E-
res, il est
, faute du

onnant que
t une expé-
i inconnus,
parés vingt-
miere sépa-
qui arriva à
d'Owhyhee,
nous éprou-
tska. Il est
us forte de
iciers subal-
ièrement ce

I.

